00094584

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016

ANA,

OU

CHOIX DE BONS MOTS,

CONTES ET ANECDOTES

DES HOMMES CÉLÈBRES;

SUIVIS

DE PROPOS JOYEUX, MOTS PLAISANS

ET CONTES A RIRE.

ANA,

OU

COLLECTION

DE BONS MOTS,

CONTES, PENSÉES DÉTACHÉES, TRAITS D'HISTOIRE ET ANECDOTES

DES HOMMES CÉLEBRES,

Depuis la renaissance des Lettres jusqu'à nos jours;

SUIVIS

9458 ac

D'UN CHOIX DE PROPOS JOYEUX, MOTS PLAISANS, RÉPARTIES FINES ET CONTES A RIRE,

TIRÉES DE DIFFÉRENS RECUEILS.

TOME SEPTIEME.

vol VII

Le prix de chaque volume est de 4 liv. 4 sous broché.

MM. f. 2
vol 7

A AMSTERDAM,

Et se trouve, à PARIS,

Chez BELIN, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, N°. 22.

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE.

00094584

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

NOUS avons recueilli dans ce volume le *Carpenteriana* & le *Valésiana*; le premier a été publié en 1724, plus de vingt ans après la mort de Charpentier; l'autre a été mis au jour par le fils d'Adrien de Valois, & il l'a donné comme l'ayant recueilli de ses papiers.

François Charpentier, né à Paris en 1620, a été l'un des premiers membres de l'académie françoise; il avoit été d'abord destiné au barreau, mais l'amour des lettres l'enleva à une profession qui alors étoit tout-à-fait étrangère à la littérature. Son attachement pour l'académie lui fit prendre un peu vivement la querelle de cette compagnie contre Furetière, & celui-ci s'en vengea avec l'aigreur & l'animosité qui lui étoient

propres. Dans sa Satyre intitulée *les couches de l'académie*, imprimée à la suite du *Furetériana*, tome I de cette collection, il attaque vivement plusieurs académiciens, entr'autres Charpentier qu'il désigne sous le nom de *Marmentier*. Celui-ci s'en vengea par l'épigramme que l'on trouvera à la fin du *Carpenteriana*. On blâmera davantage Charpentier d'avoir maltraité Chapelain, son confrère, de qui il n'avoit reçu aucune offense & dont la bonhommie étoit passée en proverbe; il l'attaque sur plusieurs ridicules auxquels son extrême avarice & sa grande mal-propreté donnoient lieu. Il me semble que les gens de lettres devroient avoir honte de ces invectives personnelles qui devroient être reléguées aux halles, & ne se permettre la critique que lorsqu'elle peut servir au progrès des lettres. L'auteur du dictionnaire historique, dit que Charpentier étoit naturellement éloquent & qu'il parloit d'un ton fort animé. Lorsque

son feu s'allumoit par la contradiction, ajoute cet auteur, il lui échappoit des choses plus belles que tout ce qu'il a écrit. Les principaux ouvrages de Charpentier, sont sa *traduction de la Cyropédie* & sa *défense de la langue françoise* ; il s'élève dans ce dernier ouvrage contre l'usage d'écrire en latin les inscriptions destinées aux monumens publics de notre monarchie. Charpentier est mort en 1702, âgé de 82 ans.

MM. de Valois étoient deux frères, également distingués par leur amour pour les sciences & leurs connoissances profondes & étendues. Les pensées & bons mots recueillis dans le *Valesiana*, paroissent appartenir plus particulièrement à Adrien de Valois, le plus jeune des deux frères ; celui-ci est né en 1612, & s'est livré principalement à l'étude de l'histoire, dont il a recherché avec soin les monumens les plus authentiques. Le récueil que nous imprimons en est une preuve & est rempli de plusieurs traits

historiques qui annoncent l'érudition la plus profonde. Ses principaux ouvrages sont *Gesta Francorum*, 3 vol. *in-fol.* & *notitia Galliarum*, aussi *in-fol.*, livre très-utile pour connoître la France sous les deux premières races, époque où l'histoire est le plus enveloppée de ténèbres. Adrien de Valois est mort âgé de 80 ans Le *Valesiana*, comme nous l'avons observé, n'a paru qu'après sa mort & a été publié par son fils.

CARPENTERIANA,

OU

RECUEIL DE PENSÉES ET DE BONS MOTS

De M. CHARPENTIER, *de l'Académie Françoiſe.*

LES Turcs ont pluſieurs hiſtoires générales & particulières de leur pays, depuis le Sultan Oſman, qui eſt le premier de la race de ces empereurs juſqu'à préſent. Il y a quantité de ces hiſtoires dans la bibliothèque du roi, dont on n'a encore rien vu de traduit, que les annales de Leunclavius, qui ne ſont pas fort conſidérables. Quoique le vulgaire croye que les Turcs négligent les ſciences, la bibliothèque

du grand ſeigneur fait pourt[illegible] une partie du ſon tréſor ; & il y a dans ce pays des [illegible]riographes à gages, qui écrivent, avec beaucoup de ſoin & d'exactitude les actions & les conquêtes de leurs princes. Il y en a un entre autres, qui a fait un abregé de leur Hiſtoire, qui finit à la priſe de Kaminieck, & dans lequel il y a pluſieurs recherches très-curieuſes, & tirées des mémoires les plus ſecrets du Serrail. Les Turcs ont une hiſtoire très-fameuſe parmi eux, intitulée : *l'Hiſtoire des rois* ; elle eſt écrite en vers perſans, & contient l'hiſtoire des anciens rois de Perſe; ſon auteur s'appelle *Ferdous*, qui, quoique né ſimple payſan, eut tant de talent pour la poéſie, qu'il s'eſt fait admirer de tout le Levant par cet ouvrage. Le roi de Perſe, ſous lequel il vivoit, le trouva ſi beau, qu'il lui donna une pièce d'or pour chaque diſtique. L'ouvrage en contient, dit on, ſoixante mille ; & comme il eſt enrichi de pluſieurs figures, on en vend ordinairement les exemplaires plus de cent écus.

Je ſuis du ſentiment de bien des gens, qui croient qu'Ogier n'eſt pas l'auteur de l'apologie de Balzac, mais que c'eſt Balzac lui même. Véritablement, ſi l'on examine bien cette pièce, on y reconnoît facilement ſon ſtyle : je ne puis

m'empêcher de rire toutes les fois que je me ressouviens d'un endroit de cette apologie. Les livres de M. de Balzac, dit l'auteur, ne sont guères moins communs que l'air que nous respirons; & il y a des parlemens entiers qui les savent par cœur. Balzac est en vérité un grand jurisconsulte, bien digne que des parlemens l'apprennent par cœur.

Socrate disoit qu'il aimoit mieux écrire ses sentimens sur le cœur des hommes, que sur les peaux des animaux. Ce n'est être utile, pour ainsi dire, qu'à ses voisins. Il me semble néanmoins qu'un philosophe doit travailler, non-seulement à l'instruction de tous les hommes de son siècle, mais même pour la postérité: qu'il doit écrire ses sentences & les mettre sur le papier, afin de les faire passer dans le cœur des hommes présens, absens & à venir.

Une personne disant à l'illustre Jérôme Bignon, que Rome étoit le siége de la foi; cela est vrai, lui répondit-il, mais cette foi ressemble à de certaines gens qu'on ne trouve jamais au logis.

Auguste aimoit fort Virgile & Horace. Ils étoient presque tous les jours à sa table, &

ce grand prince les faisoit mettre à ses deux côtés. Or Virgile, dit-on, avoit l'haleine fort courte, & Horace avoit une fistule lacrymale; si bien qu'Auguste disoit quelquefois, en plaisantant là-dessus: *Ego sum inter suspiria & lacrymas.*

Linière reprochoit un jour à Montmaur (ou Mommor) le parasite, qu'il dînoit souvent chez les autres; il répondit, comment voulez-vous que je fasse, on m'en presse? Je le crois bien, reprit Linière, il n'y a rien de plus pressant que la gourmandise.

Je ne trouve rien de plus ridicule que de voir au commencement du cinquième livre des Métamorphoses d'Ovide, un joueur de lyre blessé à mort, tâcher encore de pincer d'une main mourante les cordes de cet instrument.

. . . . . . Et digitis morientibus, ille retentat
Fila lyræ. . . . . . .

Quelque fou, ou, si vous voulez, quelque enthousiasmé qu'un musicien puisse être de son art, qui doute que s'il se voyoit donner un coup d'épée au travers du corps, qu'il ne jettât sa lyre bien vîte, & ne songeât plutôt à

fuir ou à ſe défendre, qu'à préluder : outre qu'il eſt impertinent de ſuppoſer que cet homme, qui ne fut tué que quelque temps après le combat commencé, jouât encore de la lyre. C'eſt un peu trop s'écarter de la nature. Tous ceux qui travaillent d'imagination, poëtes, peintres & orateurs, devroient toujours avoir ce beau précepte de Quintilien préſent à l'eſprit : *Intueri naturam & ſequi*, conſidérer la nature & la ſuivre. Il eſt permis de l'embellir, de faire un beau choix, de n'en copier que les endroits favorables, & d'en faire un beau tout. On peut même laiſſer un peu aller ſon imagination au-delà ; mais il ne faut jamais perdre de vue la nature ni le vrai.

M. Perrault a raiſon de blâmer nos poëtes modernes de l'abus qu'ils font de la fable dans leurs ouvrages, principalement lorſqu'ils écrivent à des femmes ; mais il a tort de blâmer les anciens, & de dire qu'il falloit que les maîtreſſes d'Ovide fuſſent bien ſavantes pour entendre ſes épîtres : puiſque les choſes qui font aujourd'hui notre érudition, & qu'il nous faut chercher par une longue étude dans les livres des anciens, étoient très-vulgaires de leur temps ; elles faiſoient une partie de leur religion. Il n'y avoit point de ſoubrette à Rome,

qui ne ſût que Mars étoit le dieu de la guerre, Vénus la déeſſe de l'amour, &c. Perrault devoit plutôt blâmer Ronſard d'avoir fourré toute l'Iliade dans ſon ſonnet qui commence, par *Je ne ſuis point ma guerrière Caſſandre, &c.* Sa demoiſelle Caſſandre, qui étoit, à ce qu'on dit, une cabaretière, n'y pouvoit rien comprendre, non plus que bien d'honnêtes gens d'àpréſent.

Tertullien, ce ſévère théologien, ne vouloit pas que les chrétiens de ſon temps ſe ſerviſſent des termes les plus uſités de la langue, qui avoient quelque rapport au paganiſme, comme *mehercle*, *medius fidius*, que l'uſage a conſacrés plutôt à la langue qu'à la religion; & peu s'en faut qu'il ne fulmine anathême contre un chrétien, à qui un homme en colère avoit dit : Jupiter vous ſoit contraire; & qui répondit ſans y ſonger, mais plutôt à vous. Cependant Jupiter vous ſoit irrité, *iratus tibi ſit Jupiter*, eſt une manière de parler, dont on ſe ſervoit ſans penſer à Jupiter, comme nous diſons aujourd'hui *le diable vous emporte*. Tertulien dit cependant que l'uſage de ces termes étoit une apoſtaſie tacite pour un fidèle.

Il y a des endroits impertinens dans Balzac, par exemple, lorsqu'en parlant de Louis XIII, qui n'avoit point encore d'enfans, il dit : « Qu'il » ne faut plus qu'il parle d'agir puissamment, ni » de faire des coups d'état qu'avec la reine. » Quelle vilaine idée ! qu'il faut être impudent & étourdi tout ensemble pour parler ainsi à un Roi ! *de coups d'état avec la reine !*

Je ne crois pas que ceux qui sont inintelligibles soient fort intelligens. Quintilien dit que plus un écrivain sera mauvais, plus il sera obscur : *Erit ergo etiam obscurior, quo quisque deterior.* Le plus grand vice du discours, c'est, à mon sens, l'obscurité ; puisqu'on ne parle que pour se faire entendre. Cependant, comme il n'y a point de défaut qui ne trouve ses partisans ; le même auteur rapporte qu'il y avoit du temps de Tite-Live un rhéteur si grand partisan de l'obscurité, qu'il y exhortoit ses disciples, & leur faisoit corriger, comme de grandes fautes, les endroits de leurs ouvrages qui paroissoient trop intelligibles. Quintilien ajoute que le plus grand éloge qu'on pouvoit faire d'une pièce d'éloquence dans cette école, c'étoit de dire, *je n'y comprends rien.* Lycophron étoit du même goût, lui qui a protesté publiquement qu'il se pendroit, s'il se trouvoit quel-

qu'un qui pût entendre ſon poëme de la prophétie de Caſſandre. En quoi il a ſi bien réuſſi, que cette pièce a été la pierre d'achoppement de tous les grammairiens, ſcholiaſtes, & commentateurs; & eſt reſtée juſqu'aujourd'hui auſſi entièrement inexpliquable que le premier jour. Cet ouvrage eſt ſemblable à ces lieux ſouterreins, où l'air eſt ſi épais & ſi étouffé, que tous les flambeaux qu'on y apporte s'y éteignent. Il eſt inutile de vouloir pénétrer dans un ſens ſi obſcur : quelque attention d'eſprit qu'on y apporte, il eſt impoſſible d'en percer les ténèbres.

Un capitaine Gaſcon étant tombé dangereuſement malade, on envoya chercher le curé de ſaint André-des-Arts pour le confeſſer. Après avoir reçu notre Seigneur avec une grande dévotion, & le curé étant prêt d'adminiſtrer l'extrême-onction, le malade, au lieu d'allonger les jambes, ſe mit tout en un petit peloton. Le curé s'approcha de lui pour lui en demander le ſujet. » Ah! mon père, lui répondit le gaſ- » con; après que mes ancêtres ont tous péri » ſur une brêche, faut-il que j'aie le chagrin de » me voir mourir dans un lit, les talons enfon- » cés dans le cul, & prêt à recevoir le ſacre- » ment des bourgeois? »

Les exemples que cite M. Dacier pour prouver que *rex* ne signifie qu'un grand seigneur, ne sont pas des exemples sérieux. Martial en est tout plein ; & ce n'étoit que pour se moquer des bassesses des cliens, qu'on appelloit à Rome *rois*, ceux à qui ils faisoient la cour.

De riches vêtemens sur le corps d'un fat, sont comme ces trophées revêtus d'armures magnifiques, & qui ne sont au fonds qu'un misérable morceau de bois.

M. l'Huilier disoit de M. de la Milletière, homme fort savant dans les controverses, & fort entêté dans ses sentimens, » que c'étoit un » homme à se faire brûler tout vif dans un » concile. »

Montagne dit » qu'il haït les savans qui ne » peuvent rien faire sans livres. » Un poëte Italien voulant donner un exemple d'un homme dans la dernière confusion, dit, « qu'il est » comme un pédant qui a perdu son calepin. » En effet, les gens de ce caractère n'ont point de savoir, mais ils savent où il y en a. Ce sont les *index* de tous les bons livres. Leur conversation vous apprendra qu'il y a dans Senèque ou dans Cicéron une belle pensée en un

tel endroit, & dans un tel chapitre. Montagne a bien raiſon de dire, que la ſcience eſt un ſceptre en de certaines mains, & en d'autres une marotte. Cela eſt joliment penſé.

Voici comme j'ai imité une épigramme de l'Anthologie.

Frère Roch, de ſon froc bridé
Exorciſoit un poſſédé ;
Le diable à l'inſtant part du gîte,
Redoutant moins en frère Roch
La puiſſance de l'eau bénite
Que la puanteur de ſon froc.

François Eudes, né au village de Mezeray, dont il prit le nom, voyoit fort ſouvent M. le chancelier Seguier, qui lui donnoit une penſion de ſix cents livres ; le duc de Brandebourg lui en donna une autre de trois cents livres pour un livre qu'il lui dédia. Il eut à l'académie l'emploi de M. de Vaugelas pour le dictionnaire dont il s'acquitta très-bien. Il étoit de médiocre naiſſance. Le premier tome de ſon hiſtoire n'eſt pas fort bon, le ſecond n'eſt pas mauvais, mais le troiſième eſt excellent. Car, outre qu'il eſt mieux écrit que les deux premiers, M. Dupuy y a beaucoup contribué par ſes mémoires. Il y a une infinité

de fautes dans les deux autres, & particulièrement dans le premier; le père Labbe, jésuite, y en a remarqué plus de deux mille; & qui voudroit les observer toutes, auroit de quoi faire un volume aussi gros que ceux de cet historien. Cependant on peut dire que son corps d'histoire est le meilleur que nous ayons présentement. On ne doit pas s'étonner qu'on ait trouvé tant de fautes dans les livres de cet auteur, puisque lui-même disoit, qu'il en avoit trouvé plus de deux mille dans Davila, qui est bien moins gros. Mezeray étoit un petit homme de mauvaise mine. Il étoit secrétaire de l'académie. Il a laissé tout son bien au fils d'un cabaretier près de Paris, nommé le Faucheur. Mezeray disoit, » que Desmaretz avoit le plus » contribué à la perte de Morin, qu'il avoit » autrefois feint de vouloir être un de ses dis» ciples, afin de tirer ses secrets, & que depuis » il l'avoit dénoncé. » Desmaretz se défendoit par le motif de la gloire de Dieu. Morin n'a été condamné que de deux voix. Il avoit été commis des finances, & depuis écrivain copiste pour les uns & les autres. Il écrivoit admirablement bien.

Un petit maître étant à la comédie italienne, jetta aux pieds de Scaramouche une paire de

petites cornes de chevreuil, en lui disant qu'il ramassât ses cornes; Scaramouche les prit, & après s'être tâté le front, les rejetta au petit maître, en lui criant: » Monsieur, j'ai encore » mes cornes, il faut que celles-ci soient les » vôtres. »

Les Manriquez d'Espagne disent ordinairement, pour relever l'excellence de leur noblesse, *nos no descendemos de los reyes, sinò los reyes desciendes de nos.* Nous ne descendons point des rois, mais les rois descendent de nous. C'est la devise de leur maison. Les Guzmans, ducs de Medina-Sidonia, autre famille illustre d'Espagne, ont pour cimier à leurs armes, une tour au haut de laquelle paroît un cavalier armé, qui jette un poignard, avec ces mots pour devise: *Mas pesa el rey que la sangre.* Le roi l'emporte sur le sang. Voici l'origine de cette devise. Don Alonzo Perez de Guzman étant assiégé par les Maures l'an 1293, dans la forteresse de Tarifa dont il étoit gouverneur, son fils Don Pedro Alonzo fut pris des ennemis, qui déclarèrent à Don Alonzo Perez, qu'ils le feroient mourir cruellement, s'il ne leur livroit la place. Dom Alonzo jetta un poignard aux ennemis, en disant ces paroles: *Mas pesa el rey que la sangre*, préfé-

rant l'intérêt du roi à celui de ſon ſang. Lopez de Vega a conſacré cette généreuſe action par de très-beaux vers qui commencent ainſi : *Io ſoy aquel dom Alonzo*, &c.

Padecha eſt un mot Perſan, que les dictionnaires expliquent en Turc par celui de *Beg* & de *Sultan*, qui ſignifient ſeigneur ou prince. Le grand ſeigneur ſe donne ce nom avec celui de *Ghan*, & ſes ſujets y joignent bien ſouvent le mot d'*Ula*, qui ſignifie grand ſeigneur. Le ſultan ne donne ſa qualité de *Padecha* à aucun prince chrétien, qu'au roi de France. Il traite les autres de *Kiral*, qui veut dire un prince de moindre autorité. Il traitoit même autrefois les empereurs de cette manière, & l'on voit encore dans la bibliothèque des religieux de ſainte Geneviève à Paris, l'original d'une lettre d'Ibrahim Pacha, grand viſir, écrite à l'empereur Charles-Quint, dans laquelle ce miniſtre ne lui donne que la qualité de *Kiral*. Le grand ſeigneur ayant donc toujours refuſé à l'empereur le titre de *Padecha*, & l'empereur mépriſant celui de *Kiral*, on a trouvé depuis ce temps un moyen d'accommoder ce différend, & l'on eſt convenu de part & d'autre qu'on appelleroit ce monarque *Imperator*, ainſi

qu'il se pratique à présent dans toutes les lettres qui lui sont adressées de la Porte.

Un seigneur Italien qui se disoit de la famille des Borromées, ce qui n'étoit pas bien avéré, se faisoit faire son portrait par un peintre de Florence. Le peintre lui fit un nez beaucoup plus grand qu'il ne l'avoit, & le seigneur Italien s'en plaignant, le peintre lui dit, *Signor quanto più il naso sarà longo, tanto più sarà Borromeo.*

Claude Quillet étoit natif de Chinon. Nous avons plusieurs ouvrages de lui en vers françois & en vers latins, entre autres un poëme latin, intitulé : Callipædia, *De la manière de faire de beaux enfans.* Il avoit fait pendant un temps profession de Médecine, & il fut en cette qualité à Rome avec le maréchal d'Estrées, à qui il s'étoit attaché. Sa conversation étoit fort enjouée.

Venus Pæta, louche : Ovide au second livre *de arte amandi.*

Nominibus mollire licet mala ; fusca vocetur
Nigrior Illyrica cui pice sanguis erit,
Si Pæta est Veneri similis, si flava Minervæ.

C'est-à-dire, il y a des termes avec lesquels on peut adoucir les défauts : on appelle brune celle dont le teint est plus noir que la poix : celle qui est louche, on dit qu'elle ressemble à Vénus, & celle qui a la jaunisse à Minerve. D'où il paroît que Vénus étoit louche, *Pæta*. Aussi dans le festin de Trimalcion chez Pétrone, Habinnas parlant d'un de ses esclaves : » Il est » louche, dit-il, mais tant mieux, il ressemble en » cela à Vénus. » Cela fait voir encore pourquoi ceux de la famille *Pæta* chez les romains, avoient une Vénus dans leurs médailles.

Louis XIV passant par Reims en 1666, fut harangué par le maire, qui lui présenta des bouteilles de vin, & des poires de rousselet sèches, avec ces mots : Sire, nous apportons à votre majesté, notre vin, nos poires, & notre cœur ; c'est tout ce que nous avons de meilleur dans notre ville. Le roi lui frappa sur l'épaule, en lui disant : » Voilà comme j'aime » les harangues. «

Les Carmes portoient autrefois à leur prétendu manteau d'Elie, plusieurs bandes rouges, vertes, blanches, &c. ce que l'on réforma depuis, comme étant indécent, & à cause de la bigarrure de ce manteau ; ils étoient nom-

més *Barrés*, ainsi que je le trouve dans le roman de la rose.

> Les cordeliers & les barrés
> Tant soient-ils gros & quarrés.

On voit par ce dernier vers qu'ils passoient dès ce temps-là pour bons compagnons, bien nourris, tant soient-ils gros & quarrés. Nous avons la rue des Barrés.

Marana étoit de Milan : il est auteur de l'espion Turc. Je dirois volontiers des particularités de cet espion, si quelqu'un m'en vouloit donner de Cid Hamed, dont Miguel de Cervantes dit qu'il a tiré son histoire de D. Quichote ; car ces deux Turcs-là ont été aussi réels l'un que l'autre : il n'y a personne qui ne s'apperçoive que l'espion Turc n'est qu'un personnage fantastique, que l'auteur a imaginé pour débiter, d'une manière plus ingénieuse, l'histoire du dernier siècle. Ainsi le bon Musulman Mamut n'est point natif de Constantinople, d'Alep, ni de Damas, mais bien du cerveau de *l'illustrissimo signor Paolo Marana* ; & pour persuader davantage ceux qui ne voudront pas croire ce que je dis, ils liront le certificat que voici, dont j'ai l'original : je crois qu'ils ne peuvent souhaiter

ſouhaiter de preuve plus convaincante, pour leur faire connoître que Marana eſt auteur de l'Eſpion Turc.

« Je ſouſſigné Gio Paolo Marana, auteur » du livre manuſcrit italien, intitulé, *l'Eſplo-* » *ratore Turco Tomo Terzo*, reconnois que » M. Charpentier, commis par monſeigneur le » chancelier pour la réviſion dudit manuſcrit, » ne m'a accordé ſon certificat pour l'impreſſion » dudit manuſcrit, qu'à condition d'ôter quatre » endroits; le premier, &c. Partant je promets » d'ôter dudit manuſcrit les endroits ci-deſſus » marqués; enſorte qu'il n'en reſte aucun veſ- » tige, puiſque ſans cela ledit certificat ne » m'auroit pas été donné par ledit ſieur Char- » pentier; & pour sûreté de ce que deſſus que » je reconnois être véritable, & que je promets » d'exécuter ponctuellement, j'ai ſigné le pré- » ſent écrit. A Paris, ce 28 ſeptembre 1686. » Ainſi *ſigné*, JEAN-PAUL MARANA. »

Un certain cavalier noble comme le roi, catholique comme le pape, & gueux comme Job, étant arrivé de nuit à une hôtellerie de France, frappa long-temps avant que de pouvoir réveiller l'hôte; à la fin il le fit lever à force de tintamarre. Qui eſt-là, dit l'hôte par la fenêtre? c'eſt, dit l'eſpagnol, Don Juan Pedro, Her-

nandez, Rodriguez de Villa-nova, conde de Mal... fra, cavallero de Santiago, y d'Alcantara. Alors l'hôte lui répondit, en fermant la fenêtre : » Monsieur, j'en suis bien fâché, mais » nous n'avons pas assez de chambres pour loger » tous ces messieurs-là. »

Madame Desloges, dont Balzac fait l'éloge dans plusieurs de ses lettres, & qu'il nomme quelque part la dixième muse, avoit beaucoup de naturel pour la poésie ; madame la comtesse de Vertus & elle se faisoient souvent quelque galanterie par de jolies pièces de vers : je trouve entre autres celle-ci fort agréable ; elle est de madame la comtesse de Vertus, déguisée en Egyptienne, à madame Desloges.

Orante, si je me déguise,
Ce n'est pas sans vous avertir
Que le soin de vous divertir
A fait naître mon entreprise,
Tant je ... ve que mes desirs
Sont ... ux de vos plaisirs :
Ce cavalier qui m'accompagne,
Dit qu'il vous fera confesser,
Qu'il sait mieux comme il faut danser
Que les plus galans de l'Espagne,
Et qu'il a des pas & des temps
Qui donnent mille passe-temps.

Pour moi je porte sans malice
Un habillement bien trompeur,
Puisque mes mains donnent la peur
Du mal dont mes yeux font l'office;
Et si je prends de tous côtés,
Ce ne sont que des libertés:
Mais voyez comme la fortune
Est toujours contraire à l'amour;
Je fais cent conquêtes par jour,
Et n'ai dessein d'en faire qu'une:
C'est d'établir tout mon bonheur
A la prise de votre cœur.

Les Italiens appellent l'Aretin *il divino Aretino*, pour exprimer la divinité de ses expressions énergiques. Il se faisoit nommer le *fléau des princes*, & il avoit même fait frapper une médaille sur laquelle il étoit représenté assis sur un trône, & des rois à ses pieds, qui lui apportoient des présens, & ces mots à la légende: *i principi tributarii dell' Aretino*. Charles-Quint revenant de son entreprise d'Afrique, lui envoya une chaîne d'or de la valeur de cent ducats. » Voilà, dit l'Aretin, un bien petit présent pour une si grande sottise. » Quelle foiblesse à des princes de se mettre en peine de ce que peut dire un misérable auteur! Gui Patin (1), dit que l'Aretin faisoit des com-

(1) Voyez le Patiniana.

mentaires sur la Genèse la matinée, & que l'après dîner il travailloit à ces infâmes postures qui portent son nom. Cela veut dire qu'il a fait la paraphrase de la Genèse, & des sept pseaumes pénitentiaux, le tout en prose. A l'égard des postures, il n'a fait que les sonnets qui sont au bas des figures qui portent son nom, lesquelles sont de la main de Jules Romain, & ont été gravées par Marc-Antoine, qui pensa perdre la vie pour ce sujet, & qui fut contraint de s'enfuir de la ville de Rome.

Voici l'Epitaphe de l'Aretin, qu'on a dit faussement avoir été gravée sur son tombeau.

Qui giace l'Aretin poeta Tosco
Che disse mal d'ognum fuor che di Dio
Scusandosi col dir no lo conosco.

Les Arméniens, ainsi que tous les autres Orientaux, fertiles en contes ridicules, disent que N. S. J. C. étant à l'école pour apprendre à lire en Arménien, ne voulut jamais prononcer cette première lettre *m*, que son maître ne lui en eût donné l'explication; celui-ci ne pouvant en venir à bout, se mit en colère, & maltraita J. C. qui l'expliqua alors lui-même, & lui fit connoître qu'elle contenoit les mystères

d'un Dieu en trois perſonnes. Son maître très-ſurpris le renvoya à ſa mère, diſant qu'il en ſavoit plus que lui. *Nota*, que l'invention des caractères arméniens eſt très-moderne.

Il n'y avoit point d'homme en France qui eût plus de grace à narrer un conte, que l'abbé de Boiſrobert, & qui contrefit mieux le geſte & la manière de parler de tous ceux qu'il fréquentoit. Il avoit une facilité de s'exprimer, qui rendoit ſa converſation très-agréable. Souvent cette facilité l'entraînoit dans des aventures qu'il diſoit lui être arrivées, quoique l'on sût fort bien le contraire. Se vantant un jour à des dames, qu'il avoit eu des commandemens fort honorables en France, Benſerade, qui étoit préſent, faiſant mine de vouloir aſſurer ce que Boiſrobert venoit de dire, prit la parole, & dit : » Cela eſt très-véritable, meſ» dames, Monſieur a eu des commandemens » fort honorables en France. Tout Paris l'a » vu commander pendant dix ans aux troupes » du Marais & de l'hôtel de Bourgogne. » Boiſrobert étoit ſi ſouvent à cet hôtel, que Ménage l'ayant appelé *l'aumônier de l'hôtel de Bourgogne*, le nom lui en eſt toujours reſté depuis.

Un jeune homme de mes amis avoit traduit le poëme du Tasse, intitulé : *La création du monde*. Dans le grand nombre de mauvaises choses, j'y ai trouvé ces vers, qui peuvent passer pour un coup d'essai. C'est quand il parle de la puissance du seigneur, par qui toutes choses furent créées d'une seule parole.

... D'un moins prompt mouvement au Lybique rivage
Vole le tourbillon, messager de l'orage,
Lorsque du noir midi par le souffle excité
Il s'échappe aux regards du More épouvanté :
Et moins prompt est encore dans sa route enflammée
Le boulet enlevé par la poudre allumée,
Quand du profond métal avec bruit s'élevant,
Il imite la foudre, & précède le vent.

Une expression est noble dans une langue, & ridicule dans une autre. Pline en parlant des qualités corporelles de Trajan, dit, après en avoir fait l'énumération, *Nonne longè latèque principem ostentant* ? Y auroit-il rien de plus ridicule que de se servir de la même expression en notre langue ? Ne nous montrent-elles pas un prince en long & en large ? Il faut donc en cette occasion se servir d'une expression également noble dans la langue qu'on traduit,

& dire, par exemple : Ne rempliſſent-elles pas l'idée d'un prince ſouverainement parfait ?

Homère a bien raiſon de dire, » que Jupiter ôte la moitié de l'eſprit aux hommes, » lorſqu'il les rend malheureux » ; mais je ne puis m'empêcher de rire, lorſque je me ſouviens que c'eſt à l'occaſion du chien d'Uliſſe, que les valets de ce prince laiſſoient manger aux poux, aux puces, & à la galle pendant ſon abſence, que le poëte débite une maxime ſi belle, & fait une ſi judicieuſe remarque.

L'abbé de Marolles avoit une ſi grande démangeaiſon d'écrire, qu'il faiſoit imprimer juſqu'à des liſtes & à des catalogues de ſes amis, & des gens de ſa connoiſſance, le tout à ſes dépens, ainſi que ſes autres ouvrages, que les libraires n'ont jamais voulu entreprendre d'imprimer qu'à ſes frais. Ménage diſoit à ce ſujet : » Tout ce que j'eſtime des ouvrages de M. de » Villeloin, c'eſt que tous ſes livres ſont re- » liés avec une grande propreté, qu'ils ſont do- » rés ſur tranche : cela ſatisfait beaucoup la » vue. » M. de Marolles diſant un jour à Linière que ſes vers lui coûtoient peu ; « Ils vous coûtent ce qu'ils valent, » lui répondit-il. M. Ménage fit mettre ſur le livre de la traduc-

tion des épigrammes de Martial, par l'abbé de Marolles, *Epigrammes contre Martial*.

Le *Barbon* ou l'*Antiochien*, est un discours de l'empereur Julien l'apostat, contre le peuple d'Antioche, qui faisoit de piquantes railleries de sa manière de vivre austère, & principalement de son affectation à se laisser croître une longue barbe à la manière des philosophes. Ce discours est une ironie perpétuelle, où feignant de se blâmer lui-même, il leur reproche finement leur mollesse & leurs débauches. Il est plein de feu & d'esprit, mais aussi tout rempli d'orgueil & d'amour-propre; & sous le voile d'une raillerie feinte & affectée, il fait un très-sérieux panégyrique de sa personne. Il y parle des Gaulois, de leur manière de vivre simple & rustique, & d'une aventure qui arriva à un comédien, qui crut se mettre en crédit avec sa troupe à la cour d'un prince de cette nation, mais qui fut moqué, & renvoyé avec mépris. Il y parle de Paris, & en fait la description. J'ai traduit ce discours, & y ai joint quantité de remarques assez curieuses.

Numa, entre autres ordonnances, en fit de sévères contre le caquet des femmes, à qui il défendit de parler, sinon en présence de leurs

maris. Une femme ayant une fois plaidé sa cause devant les juges, le sénat en fut si effrayé, qu'il envoya promptement à l'oracle pour savoir ce qu'un tel prodige pouvoit signifier. A présent nous serions plus étonnés du silence d'une femme, que ces bons sénateurs ne le furent du babil de cette romaine.

Molière disoit, » que le mépris étoit une » pillule qu'on pouvoit bien avaler, mais qu'on » ne pouvoit guères la mâcher sans faire la » grimace. »

» Le vrai moyen d'être riche, c'est de s'accorder avec la pauvreté, « dit Sénèque après Epicure. Cela est vrai, mais l'accord me paroît bien difficile à faire avec cette cruelle-là. Que de desirs, que de cupidités naturelles, que de besoins même ne lui faut-il pas céder ! Il n'y a point de négociation plus épineuse, que de vouloir accorder la nécessité & le cœur de l'homme. Sénèque avoit les pieds chauds, lorsqu'il écrivoit ces belles pensées-là ; s'il les eût chaussés à cru dans deux sabots pendant la gelée, je doute qu'il eût été si rigide. Il me semble que je vois le bon homme avec sa robe fourrée auprès d'un bon feu, écrivant ces belles sentences, un esclave qui vient l'avertir que le

souper est prêt, la bonne femme Pauline qui lui dit : « Mon Dieu ! mon fi's, toujours écrire, » toujours écrire, cela vous fera mal ; » & le bon homme qui lui répond, « ça m'amour, je » m'en vais. Je n'ai plus qu'un mot à dire pour » consoler notre bon ami Lucile. »

Martial dit dans une de ses épigrammes, que si Domitien vouloit se faire payer des dieux, de ce qu'ils lui doivent pour leur avoir tant fait élever d'autels, ils seroient contraints de vendre tout ce qu'ils possèdent, encore ne pourroient ils s'acquitter entièrement, & il conclut qu'il faut que ce prince ait la bonté d'attendre, puisque les coffres de Jupiter n'ont pas de quoi les satisfaire.

Expectes & sustineas, Auguste, necesse est,
Nam tibi quod solvat; non habet arca Jovis.

Cela est bouffon de voir les dieux vendre & engager terres & maisons pour s'acquitter envers un mortel. Pour moi, il me semble déja voir *Maison à vendre présentement sur l'Olympe*, & tous les dieux & les déesses qui trottent chez les courtiers pour trouver de l'argent sur leurs nippes, mais il n'y en a point qui soient plus à plaindre qu'Apollon & Minerve, car je ne

crois pas qu'ils trouvassent beaucoup de choses sur leur science & sur leur esprit.

M. Pavillon disoit qu'il feroit un livre sous le titre *de Guerre des auteurs*, où il travestiroit M. Dacier en un bon gros mulet, chargé du bagage de toute l'antiquité.

Le Vazari, autant que j'en puis juger par la lecture de ses ouvrages, étoit un bon homme qui avoit une propension merveilleuse à louer, & à dire du bien de tout le monde, & principalement des Florentins, ses compatriotes. Tous leurs ouvrages sont des miracles de l'art. C'est pourquoi il faut prendre garde à ne pas traiter d'illustres & d'excellens tous ceux dont il parle avantageusement, à moins qu'on ne les connoisse d'ailleurs, eux & leurs ouvrages. Jamais homme ne s'est donné plus de peine que lui pour devenir habile. Il copia une fois tout ce que Michel Ange avoit fait en peinture, afin d'acquérir sa manière; cependant, malgré tous ses efforts, il demeura dans le rang de peintre médiocre, & sa plume lui a donné l'immortalité qu'il cherchoit vainement par son pinceau : il me paroît très-intelligent dans la théorie de la peinture, & des beaux arts. Il parle fort bien sa langue, & a même

quelque érudition. Il vivoit du temps de Michel Ange, dont il étoit ami intime.

Pierre Bourdelot (1) étoit docteur en médecine ; c'eſt lui que la reine de Suède, qui ne vouloit rien ignorer, avoit choiſi en riant, pour lui apprendre à jurer, parce qu'il paſſoit pour un des meilleurs jureurs de ſon temps. Il avoit une converſation très-agréable, & paſſoit pour un diſeur de bons mots. M. le duc lui ayant envoyé de Chantilly pluſieurs pièces de gibier, Bourdelot lui écrivit les vers ſuivans pour l'en remercier.

On te va bien louer, généreux duc d'Anguien,
Prince doux & charmant, qui fais toujours du bien,
Qui fais voir plus d'eſprit que tout ce qui reſpire.
Orphée eſt de retour, il chante & fait des vers ;
C'eſt le grand Bourdelot que tout le monde admire ;
Il a déjà tiré des ames des enfers,
Et déjà le gibier vient au ſon de ſa lyre.

Il en eſt de même de certains fats de conſéquence, comme de ceux qui ſentent mauvais. On n'oſe rire des ſottiſes des uns, ni ſe boucher le nez devant les autres.

(1) V. ſur l'abbé Bourdelot le Ménagiana, & le Vigneul-Marvilliana.

Nicolo Franco fut pendu pour avoir écrit contre Paul IV, non pas sous le pontificat de ce pape, ni de Pie IV, son successeur, mais sous celui du pape suivant, savoir, Pie V, qui, par une haine particulière, lui chercha querelle assez mal à-propos. Etant à la potence, il s'écria avec une espèce de désespoir, *Messer Nicolo alle forche!* Le prélat qui l'assistoit, je ne sais si ce n'étoit pas un cardinal *della congregazione della morte*, lui présenta le crucifix, & lui remit l'esprit, en disant *ahi Messer Nicolo, mirate Christo benedetto impiccato per voi!* On lui fit une épitaphe italienne, fort ingénieuse; je ne m'en souviens pas bien; la pensée est que ce poëte étoit si accoutumé à dire du mal, qu'il fallût lui serrer la gorge avec une corde, pour l'empêcher de parler, *stringendogli la gola con un laccio.*

Aonius Paléarius (1), disoit que l'inquisition étoit un poignard porté à la gorge des gens de lettres; *Inquisitionem sicam esse districtam in jugula litteratorum.* Ce mot lui coûta cher, selon M. de Thou, qui assure que ce fut-là un des principaux sujets pour lequel il fut brûlé à Rome.

(1) V. dans le Ménagiana plusieurs anecdotes sur Aonius Paléarius.

A la vérité, c'eſt être bien malheureux que d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot; mais c'eſt l'être encore bien davantage d'aimer mieux se perdre ſoi-même. Ces gens-là portent leur poignard ſur la langue, *de ore eorum gladius utrâque parte acutus*, glaive fatal qui ſe tourne contre eux-mêmes.

Molière a joué dans ſes Femmes ſavantes l'hôtel de Rambouillet, qui étoit le rendez-vous de tous les beaux eſprits. Molière y eut un grand accès, & y étoit fort bien venu; mais lui ayant été dit quelques railleries piquantes de la part de Cotin & de Ménage, il n'y mit plus le pied, & joua Cotin ſous le nom de Triſſotin, & Ménage ſous le nom de Vadius, qui, à ce que l'on prétend, eurent une querelle à-peu-près ſemblable à celle que l'on voit ſi plaiſamment dépeinte dans les Femmes ſavantes. Cotin avoit introduit Ménage chez madame de Rambouillet. Ce dernier allant voir cette dame après la première repréſentation des Femmes ſavantes, où elle s'étoit trouvée; elle ne put s'empêcher de lui dire: Quoi! Monſieur, vous ſouffrirez que cet impertinent de Molière nous joue de la ſorte? Ménage ne lui fit point d'autre réponſe que celle-ci: Madame, j'ai vu la pièce, elle eſt parfaitement

belle, on n'y peut rien trouver à redire, ni à critiquer.

Tous ceux qui travaillent d'imagination ne réussissent pas toujours également bien; car les mouvemens de l'imagination dépendent de mille circonstances, où le hasard a autant de part que la nature. J'ai vu, disoit Annibal Carache, le Tintoret, tantôt égal au Titien, & tantôt bien au-dessous du Tintoret. Ces inégalités prouvent bien ce que dit Aristote, qu'il entre souvent de la bonne fortune dans les ouvrages des arts. Chacun sait combien la poésie est sujette aux caprices de cette bonne fortune spirituelle. Lorsque les poëtes prennent la plume, ils ne savent pas, la plupart du temps, ce qu'ils vont écrire, ou, pour parler leur langage, ils ignorent où l'enthousiasme les doit emporter. Une pensée médiocre est quelquefois l'occasion d'une pensée sublime, & la rime amène souvent à leur imagination plusieurs choses auxquelles ils n'eussent jamais pensé. Il faut pourtant avouer que cette fortune, qui préside aux beaux arts, a ses favoris aussi bien que celle qui distribue les richesses. Il y en a qui sont comme assurés de réussir, & d'autres à qui rien ne succède, quelque soin qu'ils prennent, & quelque peine qu'ils se don-

nent; mais la différence qui se rencontre entre ces deux fortunes, c'est que la première ne favorise ordinairement que les plus beaux génies, & que l'autre semble affectionner davantage les stupides & les mal-adroits, que les habiles gens.

Comme le style de Sénèque est un style coupé, qui n'a pas de liaisons, & que cet auteur parle presque toujours par sentences, il paroît plus beau lorsqu'on le cite, que lorsqu'on le lit; il fait plus d'honneur aux ouvrages d'autrui qu'aux siens propres.

Nec sunt grata tibi gaudia, si qua latent. Vous n'aimez point les plaisirs qui demeurent inconnus. Je crois que c'est une des sœurs de Psyché qui avance cette maxime dans Apulée; ceux-là ne sont pas riches, dont les richesses ne sont point connues. *Isti divites non sunt, quorum divitiæ non cognoscuntur.* Cette pensée fait assez connoître que nous avons naturellement une si forte passion pour l'estime des hommes, que nous ne trouvons aucun contentement véritable, où elle ne se rencontre pas. C'est un bien, tout chimérique qu'il est, dont nul autre ne peut remplir la place dans notre cœur, & qui seul nous tient souvent

lieu

lieu des biens les plus réels & les plus solides. Le premier soin des hommes, c'est de cacher leurs misères; plus sensibles à la honte de la pauvreté, qu'aux incommodités réelles qu'elle traîne avec soi, ils croient triompher de la fortune, & des dieux irrités, lorsqu'ils peuvent en imposer par l'extérieur d'une fausse opulence. Mais si l'opinion des autres a tant de pouvoir sur la mauvaise fortune, que d'en adoucir les amertumes, elle n'en a pas moins sur la bonne, & l'on peut dire que c'est elle qui donne le prix à ses faveurs, & qui en fait trouver la jouissance agréable. On s'ennuye, & on se dégoûte bientôt d'un bonheur qui ne sert de rien à notre vanité; & il ne manquera pas de nous devenir onéreux, s'il devient un secret. La vanité nous sollicite incessamment de le faire paroître au-dehors, & de chercher des témoins dont l'envie ou les applaudissemens nous fassent sentir que nous sommes heureux, & de même que nous ne pouvons voir les traits de notre visage sans le secours d'un corps étranger qui réfléchisse sur nous les rayons de lumière qu'il en reçoit, il semble que notre esprit ne puisse bien contempler sa félicité que dans les différentes pensées qu'elle inspire aux autres. Delà vient que les amans ont toujours besoin d'un confident à qui ils puissent com-

muniquer leurs bonnes fortunes, ou leurs disgraces; c'est-à-dire d'une personne qui les félicite, ou qui les plaigne, & dans la pensée duquel leur amour-propre trouve de quoi s'applaudir ou se consoler : delà viennent aussi ces indiscrétions qui détruisent souvent leurs plaisirs; & on peut dire alors qu'ils ne cessent d'être heureux que par la trop grande envie de le paroître. Chacun sait la funeste avanture de ce roi de Lydie, qui ne se put contenter d'être le plus heureux époux du monde. Il crut qu'il manquoit quelque chose à son bonheur, tandis qu'il n'étoit connu de personne; & il trouva enfin ce fatal applaudissement qui lui coûta la couronne & la vie. Il est vrai qu'il y a peu de personnes qui poussent l'indiscrétion aussi loin que ce monarque. Mais il est certain que l'amour-propre, qui cherche toujours à se faire des sujets de louanges de toutes choses, est un dangereux obstacle à la discrétion, & que ce n'est jamais sans nous faire violence que nous dérobons aux yeux des autres, ce qui peut flatter notre vanité.

LA DALLANDEIDE

Du Chevalier de Saint-Gilles.

DIeu des railleurs ! aimable Mome,
Et toi célèbre médiſant (1),
Qui ſus d'un ſtyle ſi plaiſant
Rivaler la ſuperbe Rome ;
J'implore ici votre ſecours :
Répandez ſur tout mon diſcours
Quelques grains de ce ſel attique
Sans qui la ſatyre n'auroit
Rien que de fade & de ruſtique ;
De rampant, de bas & de froid.

Mon deſſein n'eſt pas de traduire
Un homme illuſtre en bateleur :
Je n'ai qu'un petit précepteur
Pour foible objet de ma ſatyre ;
Je ne veux point, comme Scarron,
Traveſtir en mauvais bouffon
Les héros fameux de Virgile :
Je veux nommer un chat un chat,
Et dût-il en crever de bile,
Rire aux dépens d'un petit fat.

Ce pédagogue ridicule
Qui contrefait le gouverneur,

(2) Juvenal.

Et qui tient un jeune seigneur
Sous son insolente férule,
Ce petit cuistre déguisé,
Qui couvre d'un long poil frisé
Son oreille mal assurée,
Pense-t-il, bravant mon courroux,
Faire à son épaule quarrée
Un rampart contre mille coups ?

Mais avant que mon bras l'assomme,
Je veux d'un burlesque pinceau
Achever le plaisant tableau
Du pédantesque petit homme;
Les premiers traits que j'ai tirés
Le font voir aux moins éclairés :
Quiconque ne voudra pas feindre
Dira, c'est Dalland tout craché :
Je vais donc l'achever de peindre,
Puisqu'il est si bien ébauché.

Avec une taille ragotte,
Ce pédant marche en perroquet,
Il en a l'importun caquet,
Et change rarement de note.
Bref en tout & par tout Dalland
Hors la bouche n'a rien de grand :
Pour sa bouche elle est sans égale,
Son teint de saffran fait penser
Qu'il veut représenter Céphale,
Que l'Aurore vient d'embrasser.

Autrefois maître Barbacole,
Docteur le moins endoctriné,
Choisit ce magot saffrané
Pour substitut de son école :
Sous ce vicaire véhément
Férule sonnoit fréquemment
Parmi la marmaille craintive ;
Et lorsqu'il parloit gravement,
Toute oreille mal attentive
Payoit cher son égarement.

Lassé de cette vie obscure,
Il veut se produire au grand jour,
Et pour paroître homme de cœur,
Il imagine une parure ;
De la serge d'un tour de lit
Pour couvrir son mauvais habit,
Il fait un manteau d'écarlatte :
Il s'arme d'un petit couteau,
Prend une perruque & se flatte
D'être un aimable jouvenceau.

Dans ce surprenant équipage
Il va trouver un grand seigneur,
Et d'un ton rempli de douceur
Lui tient ce gracieux langage :
Seigneur, dit-il, auprès d'un grand,
On me voit souple comme un gand ;
A tout métier je m'accoutume,
Capable de plus d'un emploi,
Je suis au poil & à la plume,
Daignez donc vous servir de moi.

Ma petite & laide figure
Met un obſtacle à mes ſouhaits.
En naiſſant nous ſommes ſujets
Aux caprices de la nature.
Eſope petit & mal fait
Eut un eſprit plus que parfait :
L'exemple eſt à mon avantage :
Oui, dit le ſeigneur, je vous crois
Propre à faire certain meſſage,
Et ſur ce pied je vous reçois.

Bientôt ce ruſé domeſtique,
Ce faux renard, ce fin matois
Obtient après quelques emplois,
La dignité pédagogique :
Bien que peu digne précepteur
D'un aimable & jeune ſeigneur,
Un titre plus brillant le flatte,
Et le beau nom de gouverneur,
Dont par fois un laquais le gratte,
Lui plait & le chatouille au cœur.

Mais parlons de ſon origine ;
Pour confondre ſa vanité,
Racontons ſa nativité
D'une façon toute badine :
Le cas, outre qu'il eſt obſcur,
Contient je ne ſais quoi d'impur,
Dont on conte mainte ſottiſe :
On en parle à tort, à travers,
Chacun en raiſonne à ſa guiſe,
Et les ſentimens ſont divers.

L'on tient que sa bonne mère
Fut toujours exempte d'époux;
L'autre dit qu'un cocu jaloux
Passa faussement pour son père:
Qu'on en dise ce qu'on voudra,
Pour moi je dis qu'il deviendra
Quelque jour un grand personnage.
Il suffit, pour n'en douter plus,
De savoir qu'il eut en partage
Le sort fameux de Romulus.

Je crois peu tout ce qu'on rapporte;
Mais c'est un fait non contesté
Que ce magot emmaillotté,
Fut exposé près d'une porte:
On n'a point laissé par écrit,
Et jamais personne n'a dit
Qu'une louve fut sa nourrice:
Mais on remarqua qu'un mâtin
Passant auprès leva la cuisse,
Et mouilla son musle enfantin.

Mon cher Dalland, si l'on te flatte
Du titre de fils de P....
Tu n'en dois pas faire le vain,
Ni t'en épanouir la rate:
Si de deux illustres batards,
Enfans de Sylvie & de Mars,
On conte mille balivernes,
Va, va, n'en sois pas glorieux,
Les galans des siècles modernes
N'enfantent plus de demi-Dieux.

Il en a pourtant l'encolure,
Je veux dire d'un demi-Dieu,
De ceux qu'on voit peints en maint lieu,
Faisant mainte laide posture,
Il a le jambage crochu,
Son soulier cache un pied fourchu,
Sa vilaine cuisse est velue,
Et rien ne lui manque en effet,
Que d'avoir la tête cornue,
Pour être un Satyre parfait.

Mais, si malgré l'usage infame
De ses ancêtres dissolus,
Le petit docteur de bibus
Prend une légitime femme :
Alors par un effet bien prompt
Nous verrons croître sur son front
Ce qui lui manque du Satyre.
Dalland, je te verrai cornard :
Quel beau sujet pour moi de rire,
Et que ce jour arrive tard !

Cependant pour calmer ta peine
Imagine un moyen nouveau ;
Tu sais la fable du Taureau,
Terrassé par le fils d'Alcmène,
Je te promets le même sort.
Ne t'afflige donc pas bien fort,
Tes déplaisirs auront des bornes,
Va, je te promets entre nous,
De rompre ou d'arracher tes cornes
Après t'avoir donné cent coups.

Quel objet nouveau se prépare !
Oh ! oh ! je vois notre farceur
En équipage de chasseur,
Ce spectacle doit être rare ;
Bon Dieu ! comme il est fagoté !
Ma foi, jamais singe botté
N'eut de modèle plus risible.
Et Ragotin sur son cheval,
Avoit la mine plus terrible,
Que ce ridicule animal.

Remarquez comme il ouvre l'angle
De ses deux gigots écartés,
Ses éperons des deux côtés
Au lieu des flancs piquent la sangle ;
Ouf ! le voilà désarçonné :
Bon Dieu ! qu'il paroît étonné
Sur ce turbulent véhicule !
Voyez-le enfoncer son chapeau,
Et de sa main porte-ferule,
S'attacher bien ferme au pommeau !

Mais faisons trêve à la satyre,
Elle est toute pleine d'attraits,
Quand on a pour but de ses traits
Un objet digne qu'on l'admire.
Contre Rome on vit saint Amant
S'emporter agréablement,
Et sa fureur fut applaudie ;
Rome étoit un digne sujet,
Mais dans ma burlesque manie,
Je n'ai qu'un poltron pour objet.

Ce héros des moins héroïques,
Très-digne d'un burlesque sort,
A toujours senti pour la mort
Certains dégoûts antipathiques.
Sous le règne affreux du cartel,
Jamais ce timide mortel
N'eût porté la dague qui tue;
A l'ombre d'un petit collet,
Il eût souffert en pleine rue,
Et la nasarde & le soufflet.

Aujourd'hui soufflet & nasarde
Sont punis fort sévèrement;
Et ce n'est que très-rarement,
Qu'à les donner on se hasarde.
Fier de cette sévérité,
Plus d'un faquin en sûreté
Promène son nez & sa joue.
Faux braves, singes de héros,
Cœurs paitris de crasse & de boue,
Un Dieu vous a fait ce repos.

Bourvalais, riche maltôtier, demandant un jour à une personne d'esprit, ce que c'étoit que l'opulence; c'est, lui répondit-elle, *l'avantage qu'un maraut peut avoir sur un honnête homme.*

Jean de Launoy, docteur de Navarre, étoit le plus savant homme de France en théologie

après M. Arnaud ; il étoit fort versé dans l'Histoire ecclésiastique des derniers siècles ; il étoit fort candide, & même un peu plus qu'il ne falloit quelquefois, ne pouvant se défendre de dire quelques vérités qu'il eût été à propos de cacher ; il a détrôné plusieurs saints, ce qui a fait dire à M. Féramus :

Tu quoque, Launoi, veri indagator & index,
Addita qui fastis Numina falsa doces.

Il a fait imprimer un nombre infini de petits livres, entre autres un, *de delectu ciborum in jejuniis*, au sujet du siége de Paris, pour montrer qu'on peut jeûner avec de la viande. Il étoit à M. l'évêque de Laon.

N'en déplaise à Ovide, Hippolyte n'étoit qu'un innocent, de vouloir consoler Egérie de la mort de son mari, par l'exemple de ses propres malheurs. Avec quel front ose-t-il lui dire ?

Nec enim fortuna querenda
Sola tua est. Similes aliorum respice casus,
Mitiùs ista feres. Utinamque exempla dolentem
Non mea te possent relevare, sed & mea possunt.

Quelle comparaison y a-t-il d'une femme,

qui perd pour toujours ſon mari qu'elle aime paſſionnément, avec un homme qui ayant perdu la vie, la recouvre avec tant de bonheur, que de mortel il devient Dieu? N'eſt-ce pas ſe mocquer de la douleur des affligés, que de leur parler d'un changement de fortune qu'ils ne doivent pas eſpérer? & lorſque leurs maux ſont ſans remède, eſt-ce le moyen de les adoucir, que de les comparer à ceux qui ont eu une heureuſe iſſue? Auſſi la pauvre veuve ne fit pas grand cas de ces conſolations; elle n'en pleura que de plus belle, « & tant » pleura, dit le conte, qu'elle fondit toute en » eau, & devint fontaine. »

Monet eſt le premier homme que nous ayons pour exceller dans les portraits en miniatures; j'ai ſçu de lui une particularité aſſez curieuſe, au ſujet de l'Ecole des Filles, que l'on vient d'imprimer en Hollande. Monet apprenoit à deſſiner de Chauveau, lorſqu'un nommé Helot, fils d'un Lieutenant des Cent-Suiſſes du Roi, vint prier Chauveau de lui graver un petit ſujet; ce qu'il exécuta ſelon l'idée que l'autre lui en donna, & tel qu'on le voit au devant de l'école des filles, dont Helot eſt auteur. Celui-ci donna ſon manuſcrit à un libraire du palais, qui le fit imprimer; il ſe vendit ſous le

manteau ; mais la juſtice ayant pris connoiſſance d'un livre ſi ſcandaleux, elle fit faire des perquiſitions pour découvrir l'auteur, qui, en ayant eu le vent, ſortit de France ; le libraire ayant décliné le nom de celui qui lui avoit remis le manuſcrit, Helot fut pendu en effigie, tous les exemplaires de ſon livre furent brûlés au pied de la potence, & le libraire condamné à une peine afflictive. Chauveau, qui ignoroit l'uſage que l'on vouloit faire du ſujet qu'il avoit gravé pour Helot, ne laiſſa pas d'être inquiété ; le bailli du palais vint le prendre chez lui ; mais comme il n'avoit pas eu communication de l'Ecole des filles, il en fut quitte pour voir caſſer la planche qu'il avoit gravée, avec défenſe à lui d'en graver une ſeconde, ſi quelque imprimeur la lui demandoit. Il s'en faut bien que l'eſtampe qui eſt au-devant de l'Ecole des filles, que l'on vient d'imprimer en Hollande, ſoit auſſi correcte qu'étoit celle de Chauveau : peu de perſonnes ont de celles qui furent brûlées à Paris avec le livre.

L'agréable eſprit que mon ami M. Peliſſon ! Il écrit fort bien en vers & en proſe ; il ſait du grec, du latin, de l'italien & de l'eſpagnol. Il juge fort bien des ouvrages ; il eſt très-galant dans ſa converſation & dans ſes écrits ;

quoiqu'il ſoit extrêmement difforme, il ne laiſſe pas de ſe faire aimer des dames, & quelqu'un lui a appliqué ce vers d'Ovide :

Non formoſus erat, ſed erat facundus Ulyſſes,
Et tamen æquoreas uſſit amore deas.

Outre l'hiſtoire de l'académie, on a de lui la paraphraſe françoiſe du premier livre des inſtitutes; il a fait encore imprimer quelques ouvrages, & eſt prêt de mettre au jour la vie du Taſſe, & un traité du mariage, en faveur de ceux de la religion dont il eſt. Il eſt de Languedoc, d'une fort bonne & fort ancienne famille. Voici un écho qu'il vient de faire ſur la priſe de Valenciennes.

Toujours au milieu du ſalpêtre	être
Percer par-tout comme un éclair	l'air
Ne ſe plaire qu'où la trompette	pette
De bon œil les ſoldats qui font bien leur devoir	voir
Rencontrer toujours la fortune	une
Porter un faix de ſoins dont on verroit Atlas	las
Et trouver les vertus même dans les rebelles	belles
C'eſt ternir les héros paſſés	aſſez
Et ſervir aux futurs d'exemple	ample,
Que par ce conquérant vous ſerez embellis	lys
Son nom quoiqu'éclatant bien moins que ſa perſonne	ſonne
Chacun prendra de lui charmé de ſes exploits	loix,
Quiconque à les louer employer vers ou proſe	oſe,
Ignore qu'on y voit les plus brillans eſprits	pris.

La force se moque des loix. Je suis fâché que ce soit un aussi grand personnage que Pompée, qui ait dit ce mauvais mot aux Mamertins. Quoi ! vous êtes assez simples pour alléguer des loix à ceux qui ont l'épée au côté ? Ce sentiment fait voir que durant la guerre entre lui & César, il combattoit plutôt pour son ambition, que pour la république.

M. de Turenne disoit d'un poltron, que des trois opérations de l'esprit, il n'avoit que l'appréhension.

Un jour M. le duc d'Uzès promettoit à Théophile de le porter en toute occasion, c'est-à-dire, de l'assister de ses services; notre auteur répondit en cette manière sur le champ.

Monseigneur, je vous remercie,
Tant d'honneur je n'ai mérité,
Et si de vous j'étois porté,
On me prendroit pour le Messie.

Madame de.... le priant de faire une comparaison d'elle avec le soleil, il fit cet autre impromptu.

Que me veut donc cette importune ?
Que je la compare au soleil ?
Il est commun, elle est commune;
Voilà ce qu'ils ont de pareil.

LE LIBRAIRE DU PALAIS,

DIALOGUE.

M. de Fredeville, le Libraire.

Le Libraire.

MONSIEUR, ne voulez-vous rien du nôtre; quelque livre nouveau; les délices de l'esprit de M. Desmarets, le grand Cyrus, la Clélie, le Louis d'or de mademoiselle Scudéry, les Précieuses, le baron de la Crasse, voyez ici, Monsieur, vous avez accoutumé de me faire l'honneur d'acheter toujours quelque chose à ma boutique?

M. de Fredeville.

Il est vrai, mais vous me trompez toujours; témoin vos lettres de Costar, que vous me vendîtes dernièrement, & dont je n'ai pas lu deux pages: il faudra que vous me les changiez contre d'autres livres.

Le Libraire.

Très-volontiers, Monsieur; voulez-vous le Thucydide

Thucydide de M. d'Ablancourt, son César, son Tacite ?

M. de Fredeville.

On me dit que ses traductions ne valent rien, & qu'il fait dire aux auteurs des choses à quoi ils n'ont jamais songé.

Le Libraire.

Voulez-vous des livres de l'histoire de France ? J'ai Mézeray, les mémoires de Castelnau, le Froissard, le Monstrelet des belles impressions.

M. de Fredeville.

Je ne veux que des livres de divertissemens, des livres du beau monde, des livres de cavalier.

Le Libraire.

J'ai ici les plus beaux romans, tous les dix volumes de Cyrus, la Cléopatre, le Pharamond, le Mithridate. Si vous étiez curieux, j'ai un Amadis relié en maroquin de Levant, qui vient de la bibliotheque de M. de Bassompierre. J'ai eu bien de la peine à l'avoir.

M. de Fredeville.

Et moi, ils me donnent trop de peine à lire.

Le Libraire.

Voulez-vous les six volumes du recueil des plus belles pièces du temps, où vous en trouverez de M. de Linière, de M. Boileau, de M. Colletet le jeune, de Monsieur....

M. de Fredeville.

Ce n'est pas de tout cela que je voudrois me charger.

Le Libraire.

J'ai les dernières paroles de Scarron, la repentance de Boisrobert, la Ménagerie de Cotin, les entretiens de Sarrasin & de Voiture dans les Champs-Elisées; l'Apologie de Girac contre Costar; j'ai les deux pièces de M. de Linière contre la Pucelle, qu'on a fait imprimer en Hollande, sur le manuscrit même que M. Chapelain avoit fait saisir, & qui s'est heureusement échappé.

M. de Fredeville.

Fait-on encore des livres contre la Pucelle?

Le Libraire.

Oh ! oui, Monſieur, j'en ai une très-belle en grand papier, ſi vous en étiez curieux.

M. de Fredeville.

Je vous en rends graces, j'en ai une que je vous troquerai.

Le Libraire.

C'eſt pourtant un fort bon livre ; il s'en eſt fait pluſieurs éditions en très-peu de temps.

M. de Fredeville.

Penſez-vous m'en faire accroire? ſans réimprimer un livre une ſeconde fois, vous en pouvez faire ſix éditions conſécutives ; il n'y a qu'à changer le premier feuillet.

Le Libraire.

Ah ! ah ! Monſieur, vous ſavez tous nos ſecrets.

M. de Fredeville.

Oui, je ſais tous les ſecrets, dont les auteurs

ſe ſervent pour établir leur réputation. J'ai bu autrefois à l'auberge avec un auteur, qui avoit été grand ami de Théophile, & qui m'a bien appris d'autres tours.

Le Libraire.

Si tout le monde avoit autant d'eſprit que vous, nous ne vendrions guères de livres.

M. de Fredeville.

Au contraire, vous en vendriez davantage, pourvu que vous en euſſiez de bons.

Le Libraire.

J'ai là un livre tout nouveau, c'eſt le dialogue de la......

M. de Fredeville.

J'en rencontrai hier chez un de mes amis, & je le parcourus en une demi-heure; je ne ſais point qui a fait ce livre-là.

Le Libraire.

Le gentilhomme qui vient, en eſt l'auteur;

mais ne faites pas semblant que je vous l'ai dit.

M. de Fredeville.

Quoi ! cet homme si laid, qui a le visage tout brûlé ?

Le Libraire.

Lui-même ; mais n'en témoignez rien.

Le marquis de Fausarguilly.

M'avez-vous fait relier une douzaine de vos livres en maroquin, & deux douzaines en veau ?

Le Libraire.

Oui, Monsieur, vous les aurez incessamment chez vous.

Le Marquis.

Que cela soit bien, je vous en prie.

Le Libraire.

Cela sera comme il faut.

M. de Fredeville.

Sans mentir ; M. le libraire gagne bien plus avec vous, qu'avec moi ; puisque vous achetez

des livres par trois douzaines, pendant que je n'en ai pas encore choisi un seul. Je serois ravi, Monsieur, que vous me voulussiez indiquer quelques livres pour les acheter, car je connois par ceux dont vous faites emplette, que vous vous y connoissez fort bien.

Le Marquis.

Monsieur, vous pourriez bien vous tromper; ces livres ne sont pas ce que vous pensez: ce sont plusieurs exemplaires d'un dialogue, qu'un de mes amis a fait, & dont il m'a prié de lui envoyer un certain nombre.

M. de Fredeville.

Monsieur, votre libraire vous a trahi; car il m'a découvert que c'étoit vous-même qui étiez l'auteur de cet ouvrage; & sans mentir, je souhaitois d'avoir l'honneur de vous voir, ayant lu votre livre avec beaucoup de satisfaction.

Le Marquis.

Monsieur; vous me surprenez, & vous me faites une querelle avec ce libraire, à qui j'ai si étroitement défendu de me nommer: ce que

j'ai fait pour mon divertissement, il n'est pas besoin que tout le monde le sache.

M. de Fredeville.

Comment l'entendez-vous, Monsieur ?

Le Marquis.

C'est que je veux bien qu'on lise le livre, mais je ne veux pas qu'on sache que j'en suis l'auteur.

M. de Fredeville.

Il est trop bien fait pour le renier.

Le Marquis.

Mais il n'y a pas de plaisir à passer pour faiseur de livres.

M. de Fredeville.

Avouez-moi pourtant que vous seriez fâché qu'un autre se l'attribuât, & qu'il en eût la gloire.

Le Marquis.

Il est vrai.

M. de Fredeville.

Cela étant, je ne vois pas pourquoi vous ſeriez fâché d'être connu pour l'auteur de ce livre.

Le Marquis.

Je ne ſais que vous dire, mais c'eſt l'air des gens de qualité, de ſe déguiſer en ces occaſions.

M. de Fredeville.

Je ne trouve point cette excuſe trop valable : nous avons vu dans ces derniers temps un roi d'Angleterre, faire des livres, & y mettre ſon nom. Nous avons vu le cardinal du Perron, & le cardinal de Richelieu qui en ont fait de même. Le duc de Rohan, le maréchal de Baſſompierre, le duc de la Rochefoucault, & pluſieurs autres ont ſuivi l'exemple des premiers ; ainſi je ne vois pas ſur quoi peut s'arrêter votre ſcrupule.

Le Marquis.

Ce ſont des ouvrages d'hiſtoire dont vous parlez.

M. de Fredeville.

Et ſi vous en aviez fait un, vous en uſeriez de même.

Le Marquis.

Sans doute, vous avez raiſon; mais dans ces bagatelles-ci, il me ſemble qu'il faut toujours aller maſqué.

M. de Fredeville.

Ne donnez point le nom de bagatelle à un dialogue ſuivi comme le vôtre; il y en a dans Platon, qui ne ſont pas ſi beaux.

Le Marquis.

Si j'avois eu votre eſprit, je ne ſais point ce que je n'aurois point fait; mais enfin je ſuis bien aiſe qu'on ait deviné mon nom ſur le premier feuillet du livre.

M. de Fredeville.

Ceux qui vous connoiſſent, peuvent vous deviner à cette érudition profonde, à ce beau tour d'eſprit, à cette ingénieuſe raillerie, qui

régnent par-tout; mais ceux qui ne vous connoissent point, ne vous rendent pas l'honneur qui vous est dû; & peut-être que vos ennemis se servent hautement de votre silence, pour nuire à votre réputation.

Le Marquis.

Je ne sache point avoir d'ennemis.

M. de Fredeville.

Que dites-vous, monsieur? vous en devez avoir beaucoup; car de la manière dont vous traitez ces messieurs de l'académie françoise, il faut que vous en ayez reçu quelque traitement injuste, pour vous en venger si ouvertement.

Le Marquis.

Point du tout, ils ne m'ont jamais fait ni bien, ni mal.

M. de Fredeville.

Je pensois qu'ils vous eussent voulu ravir l'honneur & la vie, à voir comme vous les traitez.

Le Marquis.

Vous vous moquez, je ne les connois que depuis quelque tems.

M. de Fredeville.

Et vous en dites tous les maux du monde.

Le Marquis.

C'eſt-là ce qu'on appelle le ſtyle ſatyrique; quand on n'a point de ſujet pour écrire, il faut s'en faire un de la tête.

M. de Fredeville.

Je ne ſais comment ces Meſſieurs reçoivent cette invention, mais je ne la trouve pas trop plaiſante pour eux, & vous les mépriſez terriblement.

Le Marquis.

Point du tout; je n'ai pas prétendu les mépriſer: au contraire, je vous avoue ingénuement, que je ſerois ravi d'être de leur nombre; & comme j'en connois quelques-uns d'entre eux, qui n'y ſont parvenus que par la mé-

disance, & en se faisant craindre de plusieurs de leur compagnie; j'ai cru que la même invention me pourroit réussir, & qu'au moindre desir que je ferois paroître d'être de leur corps, ils me recevroient à bras ouverts, pour se délivrer d'un envieux qui pourroit écrire contre eux.

M. de Fredeville.

Ce que vous dites-là est pire encore que tout ce que vous avez dit contre eux dans votre livre.

Le Marquis.

Je le dis comme je le pense, & vous prenez mal le sens de ce que je dis; mais, Monsieur, vous n'étiez peut-être pas à Paris il y a deux ans?

M. de Fredeville.

Moi, j'étois en province, où je demeure assez souvent; mais j'ai toujours quelque émissaire ici, qui m'écrit ce qui s'y passe de plus considérable, & dans l'état, & sur le Parnasse. Un homme de considération entr'autres, m'écrivoit au sujet de votre dialogue; & après m'en avoir parlé fort avantageusement dans sa lettre, il me marqua qu'il auroit pris tout au-

trement le sujet de votre critique. Par exemple, qu'il auroit raillé ce fade sérieux, avec lequel M. de..... remplit tous les jours la portière du carrosse de M. le chancelier, les deux mains sur la poitrine, en posture à peu près de Robert Vinot, composeur de sausses. Qu'il auroit parlé de Chapelain; & si vous assurez qu'il a sept mille livres de rente, qu'il se seroit moqué de son avarice sordide, qui le fait aller toujours mal vêtu, mal peigné; de son pourpoint ratache avec des épingles, de ses manchettes trouées, de ses roses de souliers qui tombent par pièces, de son vieux chapeau, qui ne porte plus de marque d'avoir été teint en noir. Qu'il eût parlé de son Pyrrhonisme perpétuel, & du libertinage caché dans ses écrits. Qu'il auroit parlé du fin Mézeray, qui sous l'apparence d'une liberté de républicain, est le plus vil esclave de la tyrannie. Qu'il auroit dit de Cotin, qu'il a plus besoin de bouillons rafraîchissans, que d'autres choses. Qu'il auroit déclaré que Scudéry avoit été à Saint-Germain, pour se faire expédier un privilége, où il fait dire au roi, qu'il a commandé des troupes dans le royaume, quoiqu'à la vérité il n'ait jamais commandé d'autres troupes, que celles de l'hôtel de Bourgogne & du Marais, & quelques autres troupes de comédiens de campagne. Qu'il

auroit parlé de Corneille, qui avec ſon patois normand, vous dit franchement, qu'il ne ſe ſoucie point des applaudiſſemens qu'il obtient ordinairement ſur le théâtre, s'ils ne ſont ſuivis de quelque choſe de plus ſolide. Qu'il auroit raillé les vaines eſpérances de la Meſnardière, qui auroit été plus habile homme, s'il avoit pu lire un peu plus ſouvent. Enfin, qu'il ſe ſeroit moqué des pieuſes viſions de Deſmarets, de l'orgueil de la Chambre, du froid du Janſéniſte Giry, de la bile noire de l'abbé Tallemant, du baragouin de Racan; & quant aux autres qu'il n'auroit point connus, qu'il s'en ſeroit informé du doyen de l'académie.....

L'homme aime naturellement à apprendre, & il ne ſe ſent point de joie plus parfaite, que lorſqu'il arrive à la connoiſſance d'une choſe, qui lui étoit auparavant inconnue. Cette paſſion eſt ſi violente qu'elle l'oblige quelquefois à quitter ſa patrie, pour traverſer des mers périlleuſes & des déſerts affreux, afin de remplir cette avidité de ſavoir, qui ennoblit l'ame où elle ſe rencontre. Cependant, comme on n'eſt pas toujours en état de faire de grands voyages, & qu'on ne peut pas être préſent à tout ce qu'on ne veut pas ignorer, il eſt néceſſaire d'avoir recours à d'autres moyens, qu'à l'inſpec-

tion réelle des choses, pour s'en instruire. Si nous n'apprenions que ce que nous voyons de nos yeux, il faut avouer que notre ignorance seroit digne de compassion; car sans parler de toutes les choses passées que nous ne saurions plus voir, quelle part aurions-nous à toutes les choses présentes, quand on considère que nous sommes renfermés dans l'enclos d'une ville, & qu'encore nous ne voyons que ce qui se passe dans la maison où nous sommes? Que seroit-ce donc des autres villes, qui sont séparées de la nôtre par des rivières, par des montagnes? Mais que dis-je des autres villes, que seroit-ce des autres provinces, des autres royaumes, des autres parties du monde? En un mot, l'homme renfermé dans la petite connoissance qu'il peut acquérir par ses propres yeux, est si peu de chose, que je ne sais si, à cet égard, il se peut vanter d'avoir beaucoup d'avantage par-dessus les taupes & les hiboux. Mais l'auteur de la nature ayant mis dans son esprit un si violent desir de savoir, ne lui a pas refusé les moyens d'y parvenir. Au contraire, il l'a disposé d'une manière, que l'on peut dire que tout contribue à arriver à cette fin. Car après l'avoir pourvu de sens très-aigus & très-subtils, & particulièrement de la vue & de l'ouie, qui sont les deux

principaux organes, par lesquels les lumières des sciences, s'introduisent dans l'esprit; il lui a encore accordé le secours de la parole & de l'écriture, par le moyen desquelles ces mêmes lumières se communiquent si parfaitement de l'un à l'autre, qu'il semble que la science d'un particulier, devienne celle de tout le genre humain. C'est par ces deux moyens admirables, que les connoissances des premiers hommes ne se sont point évanouies, que les nôtres se conservent, & que le fonds de notre savoir s'augmente tous les jours, & s'augmentera à l'infini. Or de ces deux moyens dont l'homme se sert pour divulguer ce qu'il sait, l'un est purement naturel, l'autre est un effet de son invention. La parole est naturelle à l'homme, il n'y a pas de difficulté; & quoiqu'on ait souvent mis en dispute, quel a été le premier langage des hommes, je ne crois pas qu'on puisse contester que la parole en général ne lui soit naturelle. Car si la nature ne fait rien en vain, pourquoi auroit-elle donné à l'homme tous les organes nécessaires à la parole, si en même-temps elle n'avoit eu dessein qu'il s'en servit, comme il fait, pour expliquer ses pensées, pour demander ses besoins, ou pour secourir ses semblables? L'écriture semble être un pur effet de l'invention humaine. Mais c'est une inven-
tion

tion si merveilleuse, & si surprenante, qu'on peut dire que l'homme a été au-delà de ses forces, & qu'il a eu besoin d'être éclairé d'un rayon de la lumière suprême, pour y arriver. Et de vrai, qu'y a-t-il de plus digne d'admiration, dans tout ce que nous voyons? Par quelle adresse ce bruit qui s'enfuit en prononçant, a-t-il pu être rendu fixe? Quelle subtilité, quel accord des yeux & des oreilles, a pu ajuster ces figures, qu'on appelle lettres, avec les sons qu'elles représentent? Quelle force d'imagination a-t-il fallu pour les inventer? Quelle autorité pour leur donner à chacune la puissance qu'on leur attribue? Comment avoir renfermé ce nombre infini de paroles, qui forment la langue d'une nation, sous une si petite quantité de caractères? Et celui qui a le premier trouvé cette invention, comment a-t-il pu la rendre commune, & faire que les autres hommes la reçussent dans l'usage? Certes, il faut avoir le sens bien grossier, pour ne pas voir les difficultés presque inconcevables, qui doivent s'être rencontrées à la naissance de cette invention, & qu'il a fallu surmonter, avant que de l'avoir mise au point de perfection où elle est. Pour moi, je le confesse, je ne vois rien de plus étonnant, & je tiens cet Américain fort excusable, qui s'imagina

qu'une lettre missive étoit un dieu, parce qu'elle avoit revélé si fidèlement à celui à qui elle s'adressoit, la quantité du fruit qu'on lui avoit donné à porter, & dont il avoit mangé une partie sur le chemin. Mais comme la parole & l'écriture sont les deux moyens dont nous avons dit que l'homme se sert pour instruire, il s'ensuit, qu'il doit examiner avec soin les choses qui lui en rendent l'usage, & plus utile, & plus agréable, c'est-à-dire, qu'il doit prendre garde à parler & à écrire d'une telle manière, qu'il arrive toujours s'il se peut, au but qu'il s'est proposé. Cependant, il n'y a rien qui l'en éloigne davantage, que l'obscurité qui se rencontre, ou dans ses paroles, ou dans ses écrits. Il n'y a rien qui retarde plus les progrès, & du maître & du disciple, que cette obscurité fatale, qui ferme la bouche de l'un, & l'oreille de l'autre; en faisant que l'un parle inutilement, & que l'autre écoute sans fruit. C'est l'obscurité qui entretient notre ignorance, & qui est la source même d'une partie de nos chagrins : car puisqu'une des plus plus violentes passions de l'homme, est celle d'apprendre, il s'ensuit que rien ne le mortifie davantage, que ce qui l'empêche de contenter cette passion. Par-tout où il trouve de l'obscurité, il trouve du tourment & de l'affliction

d'esprit, & jamais il n'est en repos, qu'il ne l'ait dissipée, ou par ses propres lumières, ou par le secours de celles d'autrui. Mais cette obscurité qui se peut rencontrer en celui qui enseigne, est, ou volontaire, ou involontaire; volontaire, quand il veut bien ne se rendre pas intelligible, & faire un secret de sa science. De ce genre, ont été la plupart des philosophes Orientaux, qui jugeant que leur doctrine ne devoit pas être indifféremment revélée aux peuples, l'ont débitée sous des termes obscurs, & sous des emblêmes mystérieux. Puisqu'ils ont fait ce qu'ils ont voulu faire, ils donnent moins de prise sur eux pour les blâmer; *mais il* seroit à souhaiter, qu'ils eussent choisi une méthode qui nous eût été plus commode. L'obscurité involontaire est toujours un défaut très-blâmable en celui qui enseigne; car ce n'est autre chose, que le peu d'adresse qu'il a d'expliquer ce qu'il sait. Il n'est pas toujours aisé de se faire entendre. La parole est le signe extérieur de notre pensée; mais ce signe ne se fait pas toujours bien. Les expressions claires & énergiques, ne sont pas un effet du hasard. C'est le fruit d'une longue attention, secondée d'un excellent génie, qui connoît ce qu'il faut dire, pour porter en un instant dans l'esprit de l'auditeur, toute la pensée de celui qui parle. C'est cette clarté d'expres-

tion, cette netteté de sens qui cause un plaisir parfait à celui qui apprend ; & par conséquent il faut conclure, que celui qui enseigne, doit rechercher la clarté sur toutes choses, & qu'il n'y a rien au contraire qu'il doive éviter avec plus de soin, que l'obscurité. Ce fondement supposé, & supposé encore ce que nous avons dit, qu'on enseigne de deux manières, de parole, & par écrit, il faut voir maintenant, laquelle de ces deux manières s'accommode le mieux au desir que nous avons de savoir toutes choses. La parole, sans doute, s'insinue avec beaucoup de facilité. L'éloquence a des avantages tout particuliers. Le ton de la voix, le geste du corps, le mouvement des yeux, sont autant de manières de s'exprimer, qui frappent, qui ouvrent l'imagination de celui qui écoute, & qui font que le discours imprime dans son esprit, des images très-fortes & très-durables. Mais la parole demande la présence de celui avec qui nous conversons ; & souvent nous voulons apprendre d'un homme qui est fort éloigné de nous ; & les choses mêmes les plus éloignées, sont celles que nous souhaitons de savoir avec le plus d'ardeur. Ainsi, il faut avouer que la parole est un moyen pour apprendre, mais un moyen qui se renferme dans des bornes assez étroites. Ajoutez à cela, que

les paroles sont fugitives ; qu'elles ont des aîles, selon les poëtes Grecs ; que c'est un son qui passe sans s'arrêter ; & que quand elles sont une fois sorties de notre mémoire, nous les perdons, sans espérance de retour. L'écriture est quelque chose de plus durable. C'est un esprit attaché à un corps ; c'est une parole morte, qui dure plus que la vivante.

J'ai dit d'un homme qui parloit mal latin ; *parlat latinum, non loquitur latinè.* Je viens de lire dans le Ménagiana, que M. de Bautru disoit sur le même sujet ; *loquitur latinum, non latinè* : il me semble que mon expression peint mieux la chose que la sienne.

Ce fut le grammairien Didyme, qui traita de ridicule, une histoire qu'il avoit rapportée lui-même dans un de ses traités. Cela paroîtra moins étrange, quand on fera réflexion qu'il avoit composé trois mille cinq cents volumes ou traités. Ces grands compilateurs sont semblables à ceux qui sont si prodigieusement riches, qu'ils ne savent pas leurs revenus ; & il leur arrive souvent d'être aussi surpris en relisant leurs ouvrages, que le Trimalcion de Pétrone, lorsqu'il apprend par le livre de son économe, que les jardins de Pompée sont à lui. La science ne fait que passer

ſous leurs yeux & ſous leur plume, il ne leur en reſte pas ordinairement grand'choſe dans l'eſprit. On peut dire de ces gens-là, qu'ils reſſemblent au lit d'une rivière, qui reçoit des eaux de tous côtés, qui ne s'arrêtent point, mais qui coulent inceſſamment. On dit ordinairement, beaucoup de mémoire, peu de jugement. Ce n'eſt pas que la mémoire ſoit effectivement contraire au jugement; mais ce qui a donné lieu au proverbe, c'eſt, à mon ſens, que ceux qui ont la mémoire excellente, s'occupent à la charger de quantité de faits, à ſe remplir l'eſprit de quantité d'images brillantes, & de ſentimens agréables qu'ils recueillent de tous côtés, & qui ſont, la plupart du temps, contraires les uns aux autres; ce qui les empêche de cultiver le raiſonnement, & leur donne du dégoût pour la méditation.

Chapelain étoit appellé par quelques académiciens, le chevalier de l'ordre de l'Araignée, parce qu'il avoit un habit ſi rapiéçé & ſi recouſu, que le fil formoit deſſus, comme une repréſentation de la toile de cet inſecte. Etant un jour dans la maiſon de M. le Prince, où il y avoit une grande aſſemblée; il vint à tomber des lambris une araignée qui étonna la compagnie par ſa groſſeur. On crut qu'elle ne pouvoit

noir de la maison, parce que tout étoit d'une grande propreté. Aussi-tôt toutes les dames se mirent à dire, d'une commune voix, qu'elle ne pouvoit sortir que de la perruque de Chapelain; ce qui auroit bien pu être arrivé, puisqu'étant déjà fort vieux, il n'avoit jamais porté que cette seule perruque, qui est si renommée par la parodie du Cid que Linière a faite. Tout le monde convient que Chapelain étoit un très-vilain homme, & que pour épargner ses serviettes, il avoit un balai de jonc, sur lequel il s'essuyoit les mains. C'étoit un homme, avec son avarice, le plus malpropre que l'on vit jamais; & M. de Balzac, qui étoit homme digne de foi, m'a dit, qu'ayant été dix ans sans le voir, parce qu'ils étoient brouillés ensemble, il se racommoda avec lui, & que l'ayant été visiter, il le trouva dans sa chambre, où il apperçut une même toile d'araignée qui la traversoit, qu'il y avoit vue avant que d'être brouillé avec lui.

Un peu de désordre & de négligence siéent bien dans le discours, lorsque nous voulons paroître passionnés; ils en représentent mieux l'agitation où l'ame se trouve dans ce moment. Les passions ne nous laissent ni le temps, ni le desir de paroître éloquens : nous n'avons

point d'autre but, que de faire voir combien nous sommes ſenſibles à la paſſion qui nous agite, & c'eſt elle qui nous doit fournir nos termes & nos expreſſions. On dit que Minerve s'étant un jour miſe en colère, fit un ſolécíſme, quoiqu'elle ſoit une des principales divinités qui préſide au bel eſprit. Le trop d'exactitude & de politeſſe, eſt une marque de la tranquillité de l'eſprit, & trahit ceux qui feignent d'être agités de quelque paſſion violente.

M. Huet a été pendant beaucoup de temps le bel eſprit de Caen. Il poſsède parfaitement la langue grecque & latine; il a compoſé de très-beaux vers latins, dont il en a fait imprimer quelques-uns. Il a fait le voyage de Suède avec M. Bochard. J'ai été quelque temps brouillé avec lui, au ſujet de M. Deſpréaux.

On a dit autrefois à la louange des anciens ſculpteurs grecs, que les Dieux ſeroient heureux de reſſembler à leurs ſtatues. Michel Ange a eu une penſée preſque ſemblable, à l'occaſion de la ſtatue de ſaint Marc, qui eſt dans l'égliſe de ſaint Michel de Florence. « Si le » Saint, dit-il, reſſembloit à cette ſtatue, on » peut croire ſur ſa phyſionomie tout ce qu'il » a écrit ».

Je trouve très-jolie la pensée de celui qui a dit que l'amitié d'Apollon est dangereuse, & qu'il traite ordinairement les poëtes, comme Hyacinthe qu'il aimoit éperduement, & à qui il cassa la tête. Il avoit donné pour devise au Tasse, la fleur de Hyacinthe, avec ce mot: *Sic me Phœbus amat*, Apollon m'aime de même.

Il n'y a personne qui n'ait ouï parler de Thrasylaüs qui s'imaginoit être le maître de tous les vaisseaux qui abordoient au Pirée, & qui ayant été guéri de cette maladie, en témoignoit du chagrin; jurant qu'il n'avoit jamais été si heureux, que pendant qu'il avoit été dans cette agréable erreur. Voici un autre exemple de ces heureux imaginaires. Aristote, au livre *des choses merveilleuses*, raconte d'un citoyen de la ville d'Abidos en Asie, qu'il venoit souvent au théâtre, dans le temps qu'il n'y avoit ni acteurs, ni spectateurs, où il prenoit place, s'imaginant qu'on jouoit la comédie. On le voyoit tantôt battre des mains, tantôt rire à gorge déployée, & faire divers jugemens sur la pièce qui ne se jouoit que dans son imagination. Etant guéri, il regrettoit sa folie, & assuroit n'avoir jamais eu de meilleur temps, que lorsqu'il étoit insensé. Cela favorise le sentiment de ceux qui soutiennent, que nous ne pou-

vons avoir aucune certitude des choſes qui ſont hors de nous. Car il eſt conſtant que les choſes ne paroiſſent pas les mêmes aux autres animaux qu'aux hommes. Ils voient les choſes différemment de nous, ſoit en couleur, en grandeur & en nombre; il les ſentent, les entendent & les flairent auſſi différemment, puiſqu'ils ont les organes de la vue, de l'ouïe & du toucher; différens des nôtres en grandeur, en étendue, & en conformation. Or, quelle arrogance à l'homme, de dire, que tous les animaux du monde ſont trompés, & ſont dans l'erreur, & que lui ſeul connoît la vérité des objets! Dieu a voulu que toutes choſes euſſent diverſes faces, & rendiſſent divers effets, ſelon ce qui leur conviendroit, & s'eſt réſervé à lui ſeul la connoiſſance de la vérité. Je ne m'étonne pas, qu'un philoſophe pénétré de ce ſentiment, & convaincu en même temps de l'immortalité de l'ame, ait ſouhaité de ſortir de la vie, comme d'une priſon enchantée, où on eſt perpétuellement dans l'illuſion.

Nous avons un poëte Macaronique en notre langue, nommé Antoine Arena, Provençal, qui a écrit en vers latins-provençaux, pluſieurs pièces plaiſantes, entr'autres une très-rare, imprimée *in-8°.* à Avignon, l'an 1537, en lettres

gothiques, *de la guerre de Charles-le-Quint, en Provence*. Il mourut la même année que Téofilo Folengio, où Merlin Coccaïo mourut en Italie, c'est-à-dire, l'an 1544.

La poésie macaronique est un genre de poésie burlesque, peu goûté aujourd'hui; je ne connois de plaisantes dans ce genre que les deux pièces suivantes que je donne ici, pour que le lecteur ait une idée de cette facétie.

DE BELLO HUGUENOTICO CARMEN MACARONICUM,

PAR REMI BELLEAU.

TEMPUS erat quo Mars rubicondam sanguine spadam
Fixarat croceo, permutaratque botilla (1),
Ronflabatque super lardum vacuando barillos,
Gaudebatque suum ad solem distendere ventrem,
Et pottæ horridulum Veneris gratare pilamen,
Vulcanique super pilosum attacchare penachium.
Nam Jovis intereà clochitans dum fulmen eguisat,
Et resonare facit *patato patataque* sonantes
Enclumas, tornat candens cum forcipe ferrum,
Martellosque menat, celeres menat ille culatas,

---

(1) *Bouteille.*

Et forgeronis forjat duo cornua fronti.
Sic tempus passabat ovans cornando bon-hommum;
Artes oblitus solis, divumque bravadas.
Non corceletos, elmos (1), non amplius arma
Non nisi de boccâ Veneris Mars basia curat,
Basia quæ divos faciant penetrare cabassum.
Omnia ridebant securum; namque canailla
Frontopinorum spoliata, domumque reversa
Agricolam aculeo tauros piccare sinebat,
Et cum musettâ festis dansare diebus
In rondum, umbroso patulæ sub tegmine fagi:
Denique pastillos parvos (2), tartasque coquebat
Pax cœlo delapsa, novam sponsando brigatam.
  Cervellos hominum ecce venit piccare tavanus (3);
Hunc muscam guespam veteres dixêre vilani:
Ecce venit, veniensque replet *tinnitibus urbes*;
Infernus quid sit, paradisus, *quidve diablus*,
Quidve fides, quid religio, *quid denique cœlum*;
Omnes scire volunt per psalmos, *per cathéchismos*;
Omnibus æternæ fitur spes una salutis;
Incagant primùm papæ, rubeisque capellis;
Evêquis, prêtris, parvos semando libellos,
Sucratis populumque rudem, amorçando parolis:
Posteà sancta nimis, sed garrula prædicantûm
Turba subit, quæ turbidior non viditur usquàm;
Infernum turbavit enim cœlumque, solumque,
Nec pluris faciunt pantouflam sacro-sanctam
Quàm faciunt veteres rognosâ in calce savatas.
Ah! pereat citò, sed pereat miserabilis ille

(1) *Heaumes ou casques.* (2) *Petits pâtés.* (3) *Taon.*

Qui menat in Francam nigrâ de gente diablos !
Heu ! pistolliferos reistros, traistros que volores,
Qui pensant nostram in toto destrugere terram ;
Nunquam visa fuit canailla brigantior illâ :
Egorjant, homines spoliant, forçantque puellas ;
Nil nisi forestas (domicilia tuta brigantûm)
Cherchant luce ; tenent grandes sub nocte caminos (1) :
Blasphemare Deum primis didicêre parolis.
Arrestant homines, massacrant, inque rivièras
Nudos dejiciunt mortos, pascuntque grenouillas,
Pistolisque suis faciunt tremblare solièros.
Stellarum mala-razza (2) virum bona salsa diabli,
Semper habent multo nigrantes pulvere barbas,
Semper habent oculos colèrâ vinoque rubentes,
Lucentes bottas multâ pinguedine lardi,
Et cum bandierâ (3) longos sine fine capellos,
Nigra quibus pendet castrati pluma caponis.
Non guardant unquam droito cum lumine quemquam ;
Sed guardant in quâ magasinum parte gubernet,
Sive ferat bursam pourpointo, sive braguettæ.
Reliquias rapiunt, mitras, crossasque doratas,
Platinasque, crucesque adamantas, jaspidas, aurum ;
Velluceas cappas (4) & totum mobile Christi.
De magnis festis, de vivis atque trépassis
Altares, Christum spoliant, calicesque rapinant ;
Eglisas sotosoprà (5) ruunt, murosque ruinant,
Petra super petram vix una, aut altra remansit ;
Omnia sanctorum in piéças simulachra fracassant.

(1) *Grands-chemins.* (2) *Male-rage.* (3) *Bandoulière.* (4) *Chappes de velours.* (5) *Sans dessus-dessous.*

Incagant prêtris, monstrantque culamina Christo.
Dicam ego suspirans oculis lacrymantibus, omnes
Horribiles casus, quos in saccajimine vidi!
Vidi San-Pêtros, crucifixos, Virgo-Marias,
Sebastianos, laceros crudeliter ora,
Ora, manusque ambas, populataque tempora raptis
Auribus, & truncas inhonesto vulnere nares.
Heu piètas! eheu! sacris compassio rebus!
Omnia dèripiunt, onglisque rapacibus ipsa
Condita de chassis brûlant ossamina ruptis,
Aut pro caresmo, canibus rodenda relinquunt.
Testiculos sacros prêtris monachisque revellunt,
Deque illis faciunt andouillas atque bedinos,
Aut cervellassos pratico de more Milani;
Taillant auriculas, collo faciuntque catenas,
Et sine rasoüero raclant lavantque coronas,
Quam marquam vocitant, major quam bestia fecit.
Unctos excoriant digitos, merdantque breviérum
Et fœcunda premunt tristis genitalia cordis,
Ut dicant ubi scutorum (1) requiescat acervus
Factus de missis, de vêpris, deque matinis,
De Christo, altarisque bonâ de messe coactis.
Heu! pauvros mortos de bièris deque sepulchris
Tirant, effossum ut possint pillareque plumbum,
Spavantant homines ocultis gothicisque parolis,
Et cum *Goth, Stroph Trenck*, vivos mortosque fatigant.
Hoc solamenter dicam; vidi ipse brigatam,
Prêtrorum templi visis in limine reïstris,
Conchagare suas, nimiâ formidine, bragas:

---

(1) *Ecus.*

Namque alii furnos (1), alii subière latebras
Marniéras (2), caveas, puteos (3), atque antra ferarum,
Et fugére procul, missâ vêtrisque relictis
Ut timidi fugiunt, viso falcone, canardi.
Nil illis troppo calidum frigidumve diablis;
Omnia conjiciunt carrectis (4) atque cavallis,
Chaudrones, pintas, platos, rèsa-calda (5), salièras;
Landièros (6), brochas, lichefrittas, pot-atque-pissos (7)
Ænea, cuprea, ferrea denique totum
Unum omnes metièrum agitant quo vita paratur.
Cuncta volant, ventremque replent de carne salatâ,
Edocti plenis animam tirare botillis,
Et bene composito rictu embroccare barillos.
Hei mihi! quod vinum francum tam vasta lavârit
Ora, siti æternâ flammisque voracibus usta;
Ite, ite ad Rheni fauces, sitibunda propago,
Perpetuosque igne liquidis extinguite lymphis;
Ite exsiccatis vindemia (8) cara tonnellis,
Ite, nec in nostrum tam dulce recurrite vinum.
Festa dies aderat Martini semper equestris,
Cujus læva tenet clamydem, premit altera spadam;
Hic cavalierus eques galanditer usque cavallo
Insidet, auratis bardis panachisque (9) superbo,
Piatsam inter sanctos faciens, semperque paratus
Partem mantelli stopito scindere diablo.
Hùc quisque in chèram sese diffundit amicam,
Namque omnes agitant convivia læta, probantque

(1) *Fours.* (2) *Marnières.* (3) *Puits.* (4) *Charrettes.* (5) *Réchauds.* (6) *Landiers, gros chenêts de fer.* (7) *Pot-de-chambre.* (8) *Vendange.* (9) *Panache.*

Dolia perçando, caveis nova musta (1) reclusis;
Illam namque diem passant generaliter omnes
Cum marquis centum, centumque momonibus auctum
Festa, sed infesti infestârunt sacra mâtini.
Nam quis erit verè caldum qui dicet allarmum,
Cum molinorum (2), populo tremblante, rotantes
Plus centum tremulis flagrarent ignibus alæ.
Curritur ad clochas *don, don*, quæ sæpe frequentant
Tocsinumque sonat timidi trompetta vilani;
Et tambourinorum *plan-plan*, *ta-ra-ran*que tubarum
Auditur per totam urbem, fit clamor, & ingens
Fit strepitus, populus que volans carreforca (3) frequentat:
Pars animosa ruit, merdat pars altera bragas,
Pars sentinellas ponit, gardasque redoublat;
Merces quisque suas retrahit, fermatque boutiquam,
Et soldos serrat veteres, serratque culamen,
Merdosas serrantque nates animositer omnes;
Sunt qui mousquétos, coulevrinas, passa-volantes
Supra parapetos, casamattas, atque viperos
Braquant, ut possint flammas repellere flammis.
Sic ita formicæ vadunt, redeuntque frequentes
Victum portando spallis pro tempore frædo,
Fervet opus, populusque niger nova grana souterrat.
Brigua fit armati populi, timor arma ministrat,
Qui portat brocham, qui lançam, qui javelinam,
Hic pertuisanam, spadam, grossosque pétardos
Veteres rouillâ, & chargatos ante mil'annos:
Hic barras aptat portis, armatque fenestras,
Magnis saxorum cumulis petrisque quadratis

(1) *Moût, vin nouveau.* (2) *Moulins.* (3) *Carrefours.*

Et

Et centum greffis (1), lanternis, pot atque piffis,
Quadrupedum jaciunt argentea terra pavorem;
Moreque San-Georgî courfiéris atque rouffinis
Nocturnos guètos plateas galopando fubintrant,
Donec fit jornus quo non journalior alter.
  Quod fi iterùm redeat, cives iterùmque laceffat
Seditio inficiens mutino brouillamine françam,
Forte quid efpediat, focii, jam quæritis: iftam
Linquamus profugi patriam, natofque, larefque,
Pifaque fava lupisque rapacibus atque brigandis.
Souliéris poudram fecouemus, abire neceffe eft;
Quò nos cumque ferant plantæ, quò pontus & aër
Nos vocat, ad ventum plumam jaciamus amici,
Sed juremus in hæc: currant priùs in mare cervi
Et pifces montes habitent, & flumina catti,
Et Noftre-Damæ priùs altas Sequana turres
Exuperet, priùs agna lupos lanietque féroces;
Quàm nobis redeat redeundi fola voluntas!
Hinc procul, hinc igitur procul fugiamus, amici,
Inque novas terras, Bréfilum & Calecutum
Migremus fubitò, fatis melioribus acti;
Albanos, Arabos, Parthos, gentemque Morefcam
Perliferofque maris campos, Indofve petamus
Qui procul hinc habitant extrema culamina mundi;
Turget ubi femper mufcatus uva racemis,
Floret ubi femper muguetta, canella, giroflus,
Magnaque in majo frefco montagna liquefcit,
Albefcunt ubi lacte novo cita flumina femper,
Et mufcæ-mellis paffim fua mella repandunt;

(1) *Grès.*

Hic truncis ubi burra fluunt Vanvœa (2) cavatis ;
Somnus ubi dulcis, requies ubi semper amœna,
Prædica nec certis signoribus atque pieris
Suffarcita novum sparsit fœcunda venenum,
Nec catéchismus adhuc nigri farina diabli
Seditiosa nimis, nec herba nefanda ministri
Qui manibus cunctis oculos ad sidera dressunt,
Et male peignatam portant in pectore barbam,
Ora melancholico pingentes illita plumbo.
Troublarunt nondum mutino troublamine gentem
Calvinus nec Béza suæ duo vulnera terræ.
Qui semaverunt pestem cancrumque tenacem,
Felici nondum posuère cubilia terræ,
Terræ ubi Luthéros, Zuingleros, Anabaptistos,
Albigeos, Nicolos, infanda nefandaque terris
Nomina, Huguenotico nundum satiata veneno,
Est audire nefas : illic namque omnia rident,
Ridet humus : rident pueri, ridentque puellæ :
Illic namque canunt chansones atque sonetos,
Miscendo pressim luctantibus humida linguis
Oscula difficili faciles in amore ministros.
Hic lauros agitant virides, herbasque nouvellas
Venticuli molles, trepidi sufflaminis aurâ ;
Illic verdentes fagi, cedrique, piniqque
Largos protendunt ramos, herbasque fugaces.
Non ibi villani socco cultroque fatigant
Terra, jugo indomiti subeunt nec colla juvenci.
Semper enim non cultus ager sata læta raportat ;
Non ibi spinosis buissonibus atra turgescit

(1) *Beurre de Vanyres.*

Vipera, nec colubræ pando ventramine repunt :
Semper ibi sed grata quies & plena voluptas.
Non ibi brûlantur nimio calore leonis
Arva, nec urenti de sole crevata fatiscunt;
Nulla gregi clavata (1) nocet, fallaxque veneni
Herba, nec incauto nocet hic sorciera maligna.
Semper ibi ver perpetuum, semperque moratur
Alma quies, par imperium, sorsque omnibus æqua;
Pluraque fœlices mirabimur; hic ubi semper
Temperies æterna manet, cœlique, solique.
Ergo migremus, socii; nam Jupiter illam
Secrevit nobis patriam, simul atque recenti
Aëre dehinc multo rouillavit sæcula ferro.

L'auteur de la pièce suivante n'est pas connu.

MICHAELIS MORINI, grandissimi viri, funestissimus trépassus.

CARMEN MACARONICUM.

Est juxtà nostram grandissimus ormus églisam;
Plebs païsana suos ibi plaiditura processus
Convenit, ut cunctas démêlet Mairus affairas.
Illic æstivis etiam brulante diebus
Sole, ramassati juvenes, queis primula mento
Jam-jam barba frisat, relevatâ veste reponunt

---

(1) *Clavelée.*

Herbibus in viridis fessas, largumque sub ormo
T[illegible]t in rondum, ludunt charmantia cartis
Vina, regardantes amoroso lumine circum
Stant filiæ, tenerumque optant sibi quemque maritum.
Bella Nanetta Mairi soboles cui septima nondum
Ætas bis fluxit, badinat, furtimque decorum
Quem ardescit, cujus brulatur amore, jouantem
Nunc frappat, nunc veste trahit, nunc pinçat Alexim.
Se levat impatiens juvenis, badinamque suarum
Girantem, & sese comitum post terga cachantem
Attrapat, audacisque scelus castigat amico
Supplicio, roséos iterumque iterumque Nanettæ
Embrassans vultus; æmulatâ fronte repoussat
Bellula, quem cuperet semper dare frippona pœnam.
Interea ludum finissant, gagnataque cartis
Belle potant *à Tirelarigot* petulantis Yacchi
Munera, deinde hilares, violo resonante, gavotas
Gaillardis trepignant pedibus, tap[illegible]tque frequenti
Saltu tremblantem lou[illegible] sub pondere terram.
Ormi in extremo nidu[illegible] pia garrula [illegible]ito
Perchârat: dominum sœpè hæc diablessa prêchantem
Troublabat parochum, vil[illegible]nisque erat o[illegible] jugentis
Ora Mairi, tùm etiam ét[illegible]onis operire clientes.
Sœpe avidos etiam trompa[illegible] fœda bi[illegible]rones,
Dum chia[illegible] & calidis remplissat pocula merdis.
Tandem dernièro numerosa tro[illegible]pa dimancho
[illegible]mblat perchitque tachat, si forté pe[illegible] *l'air*
[illegible]gare piam poterit, nidumque d[illegible]et.
Ar[illegible] opus: Michaëli solo cui fata Mo[illegible]no
Triste reservabant decus: hurlamenta cri[illegible]ntum
Audiit, & totis ut cervus currit iambis,

Tantapatan resonat sabotato sub pede tellus,
O criat ! ô socii ! quæ vos furiosa prenavit
Stultitia, ut nostrum fracassetis perchibus ormum !
Omnis-homo cherchandus erat, cui grandia tantùm
Entreprenare licet, maisonas abatare volucrum.
Quis cum terriblo generosa vina Morino
Vestrûm audet pariare, quòd hanc montatus in arbram,
Babillardarum ruinabo tecta piarum ?
Dixerat : atque *d'abord* chopinam charmantis Bacchi
Grancolaüs pariat, tunc vaillantissimus héros,
Sub pileum retroussans crines, sabotosque dechaussans;
Vestem deshabillat, grandi signat cruce frontem,
In manibus crachat : lesto pede grimpat in ormum.
Omnis-homo, quò te tua nunc vaillantia portat ?
Quid certam cherchare cogit te in arbore mortem ?
Ergo voce tuâ non plus resonabit églisæ
Voûta, nec ad nostrum cantabis *sol-fa* pupitrum !
Quis post te agreabilibus *dir-li-di-di-din-don*
Clocharum sonibus nostras charmabit oreillas ?
Siste rogo, atque meis te rende, Morine, prièris.
Proh Deus ! sed quæ non mortalia pectora poussat
Bacchi sacra sitis ! Parochi parochæque prièræ
Arrestare ipsum nequeunt, velocius ormi,
De branchâ in brancham pergens grimpare, sometum
Attrapat, & totâ supereminet arbore victor.
Tunc solita entièras subvertere dextra forestas,
Arripiens nidum, deschirat, sobolemque piarum
Envoyat ad diablum. Statuunt sed fata quod inde
Suivabit Morinus. Ramo tunc fortè sedebat
Vermibus intùs ronjato sub cortice pulchro;
Cùmque suo reliquæ glorientes pondere branchæ

Portassent heroëm, cassat illa, sedensque Morinus
Ex arbro cadit & clunis obvertit olympo.
Hurlat oh, oh ! paysana cohors, junctisque priantes
In cœlum récriant manibus, sed frustrà ; Morini
Tombantis caput & collum gribouillantur, ejusque
Tota rabotoso fracassantur membra paveto.

Pecquet, médecin de la Faculté de Montpellier, natif de Dieppe, est célèbre par la découverte d'une veine lactée qui porte le chyle au cœur, par le moyen de laquelle il prétend avoir démontré que le sang se fait dans le cœur, & non pas dans le foie, conformément à l'opinion d'Aristote ; en quoi il a été suivi par Bartolin, médecin de Danemarck ; par M. Mentel, médecin de Paris ; par M. Guétard, médecin de Rouen, très-savant, & qui a fait un livre sur cette matière, & par quelques autres médecins. M. Riolan a écrit depuis peu un livre contre Pecquet, intitulé, *adversus Pecquetum & Pecquetianos*.

Il n'y a point eu de rois sages & tempérans ; ce qui faisoit dire au père de Lingendes, fameux prédicateur, que quand un prince peut faire tout ce qu'il veut, il veut tout ce qu'il peut ; c'est-à-dire, qu'ils cessent de faire le mal, quand ils ne peuvent plus le faire.

On ne doit rien dire qui puiſſe émouvoir à compaſſion, lorſqu'on parle de ceux pour qui on veut inſpirer de la haine ou de l'indignation. Je trouve qu'Ovide a fort mal fait, de mettre du côté de Phinée deux parfaits amis, comme Lycabas & le jeune Athis, dont il fait une deſcription tout-à-fait touchante, & de les faire mourir tous deux de la main de ſon héros Perſée. La beauté, la jeuneſſe, & l'étroite amitié qu'il donne à ces deux jeunes hommes, attendriſſent le lecteur, & lui inſpirent de l'indignation pour leur meurtrier. Le poëte, qui étoit en cet endroit tout-à-fait le maître de la fiction, devoit les mettre du côté de Perſée, & les faire mourir de la main de de Phinée. Virgile en a uſé plus judicieuſement, en mettant le jeune Pallas du côté de ſon héros, & le faiſant mourir de la main de ſes ennemis.

J'ai envoyé les vers ſuivans à mademoiſelle D*** qui me demandoit la deſcription d'une jouiſſance.

> Je m'étonne de vous voir plaire
> A tant de livres amoureux,
> Puiſque votre eſprit rigoureux
> Suit une méthode contraire;

Qu'allez-vous chercher dans des vers,
Où par mille crayons divers,
Vous eſt peinte une jouiſſance;
C'eſt un tableau mal imité,
Vous feriez mieux en conſcience,
D'eſſayer de la vérité.

Le ventre eſt un animal de dure perſuaſion, & le ſeul qui ſe ſoit ſouſtrait du reſſort de l'imagination. Il eſt bien plus facile de s'imaginer qu'on eſt le maître de tous les vaiſſeaux du Pirée, que de s'imaginer qu'on a fait un bon repas. Quelque fou qu'on puiſſe être, il n'eſt pas beſoin d'ellébore, pour s'appercevoir qu'on eſt à jeun. On a bien vu des gens, qui ayant ſongé la nuit qu'ils avoient joui de leur amour, ſe ſont réveillés guéris de leur paſſion, & tout-à-fait dégoûtés. Mais on n'en a point encore vu, qui ayant ſongé qu'ils étoient à un feſtin, ne ſe ſoient réveillés avec un fort bon appétit, & à qui un pareil ſonge ait cauſé des indigeſtions.

Les trois enfans de François Ier. eurent les Suiſſes pour parrains, & furent par eux nommés Sidrac, Miſac, & Abdénago, noms changés en François, Henri, & Charles; le pays de Suiſſe eſt le plus haut de l'Europe.

Saint Auguſtin a fait quatre livres de l'ordre, & de ſon excellence en Dieu, dans leſquels il conclut, *Ordo apud Deum dux*, comme s'il diſoit, que l'ordre eſt la principale partie dans Dieu même, ou ſon principal attribut.

Un petit intéreſſé dans les affaires, faiſant l'éloge des maltôtiers, diſoit, qu'il n'y avoit qu'eux qui ſoutenoient l'état : cela eſt vrai, dit une perſonne, « les gens d'affaires ſoutiennent la » France, de même qu'une corde ſoutient un » pendu, en l'étranglant. »

M. Deſpréaux, parlant d'un jeune homme efféminé, diſoit, « qu'il étoit plus capable de » donner de la jalouſie aux femmes, qu'aux » maris ».

Les peintres avec le pinceau font des ſatyres, auſſi-bien que les poëtes ; & ſans emprunter le ſecours de la voix, il pouſſent de ſanglantes invectives contre leurs ennemis. En faut-il d'autre témoin, que la vengeance que tira Michel-Ange, de ce maître des cérémonies, Meſſer Biagio, qu'il plaça en enfer dans ſon jugement univerſel. On peut ajouter à ce tour celui d'Annibal Carache, qui pour ſe moquer de la ſotte

vanité de son frère, le fit ressouvenir de la bassesse de sa naissance, en lui envoyant une petite esquisse, où il avoit représenté sa mère qui cousoit un habit, & le bon-homme son père, qui enfiloit une aiguille avec des lunettes.

Les plus beaux esprits manquent quelquefois de justesse. En voici une preuve dans une ode d'Horace :

Urit me Glyceræ nitor
Splendentis Pario marmore purius.

Je me sens brûler par l'éclat de Glycère, qui surpasse en blancheur le marbre de Paros. Ce n'est pas le propre de l'éclat de brûler, mais d'éblouir.

Il y a des discours éloquens & très-futiles, qui sont composés, si j'ose le dire, de jolis riens. Tels sont ceux de Balzac, qui se vantoit d'avoir trouvé l'art de parler & de n'avoir rien à dire. Cicéron parle ainsi de ces fantômes d'éloquence, qui n'ont rien de solide, sur quoi l'esprit puisse s'attacher. *Ex rerum cognitione efflorescat & redundet oportet oratio, quæ, nisi subest res ab oratore percepta & cognita, inanem quandam habet elocutionem,*

& penè puerilem. Et plus haut. *Est enim & scientia comprehendenda rerum plurimarum, sine quâ verborum volubilitas inanis atque irridenda est.*

Henri IV passant par une petite ville, il vint plusieurs députés au-devant de lui, pour le haranguer ; d'abord un d'entr'eux ayant commencé son discours, un âne, qui étoit à vingt pas de là, se mit à braire : ce que le roi entendant, dit, « messieurs, parlez chacun à votre » tour, s'il vous plaît, je n'entends pas. »

Marin Mersenne, de l'ordre des Minimes, savoit employer ingénieusement les pensées des autres ; ce qui fit qu'un jour la Mothe-le-Vayer appella ce père, *le bon larron.* Le Vasari dit, *che chi non è capace di trouar da se stesso, non potra mai servirsi delle inventioni altrui.*

Il devroit être permis de jetter un dévolu sur les richesses d'un avare, comme l'on fait sur le bénéfice d'un ecclésiastique, qui est indigne ou incapable de le posséder.

Un espagnol parlant d'Henri III, disoit,

» c'étoit véritablement un grand prince ; s'il
» ne se fût pas brouillé avec les catholiques,
» & qu'il n'eût pas pris sottement le parti du
» Navarrois. C'étoit un homme à pousser sa
» fortune, jusqu'à devenir *Mayor Domo del*
» *rey su senor.* »

Philippes de Commines, qui n'avoit jamais ouï l'ancien apophtegme, « qu'heureux est » l'état, où les philosophes sont rois, & où » les rois sont philosophes. » N'a-t-il pas avancé la même chose, lorsqu'il a dit, « que » Dieu ne peut pas envoyer une plus grande » plaie à un état, qu'un prince ignorant. »

Il y avoit autrefois de bons religieux, qu'on appelloit *pourceaux de Saint Antoine.* Ils étoient obligés de faire huit repas par jour, pour montrer la fragilité de la nature humaine : quelle humilité !

Frère Philippe Lippi, de l'ordre des Carmes, habile peintre Florentin, ayant été pris sur mer par des corsaires de Barbarie, fit une fois le portrait de son patron sur une muraille avec du charbon. Il attrapa si bien l'air de son visage, & il exprima si naïvement son habit

la moresque, que le barbare frappé d'étonnement & d'admiration, lui donna généreusement la liberté. Tels sont les effets que la vertu fait quelquefois dans les cœurs des plus barbares, & les hommages qu'elle se fait rendre par ceux qui semblent en être le moins capables. Ce Frère Philippe étoit un maître moine. Comme il peignoit un jour le tableau du maître autel des religieuses de Sainte Marguerite de Florence, une jeune pensionnaire nommée Lucrèce, fille de François Buti, citoyen de Florence, l'étant venu voir peindre par hazard, notre frère Philippe jetta l'œil sur elle, & en devint amoureux. Il fit tant, qu'il obtint des religieuses, qu'il feroit le portrait de Lucrèce, ayant besoin d'un bel air de tête pour la vierge de son tableau. Comme il avoit la commodité de l'entretenir, il la débaucha; & ils convinrent de s'en aller ensemble un jour qu'elle devoit sortir, pour aller voir la ceinture de la Vierge, qui est dans le château. Il en eut un fils qui fut un excellent peintre, nommé comme son père, *Philippe Lippi*. La dame se trouva si bien de notre moine, que quelques efforts que fissent les parens, elle ne le voulut jamais quitter. Le pape Eugène offrit dispense à frère Philippe, de se marier avec sa maîtresse; mais

il n'y voulut jamais consentir, craignant de perdre dans les liens du mariage la liberté, ou pour mieux dire, le libertinage dont il jouissoit.

Un espion turc voulant mander à ses maîtres qu'on ne le découvriroit jamais ici : *Je suis*, leur disoit-il, *dans une chambre si petite, que les soupçons n'y peuvent entrer.*

M. de la Haie Ventelet le fils, qui étoit ambassadeur à la Porte, ayant été accusé à Constantinople, d'avoir négocié quelque chose avec la république de Venise pour le roi de France son maître ; (les turcs ne voulant pas qu'un ambassadeur se mêle de rien que de son ambassade) il courut risque d'y perdre la vie ; & il n'évita ce danger, qu'à la faveur d'un interprète. Au lieu donc de l'empaler avec un de ses domestiques, on le mit cinquante-neuf jours dans une basse-fosse, où quelqu'un alloit tous les jours faire son ordure sur sa tête. Il est présentement ambassadeur à Venise ; il a quelque littérature.

L'ancien *Murus Picticus*, qui séparoit l'Angleterre de l'Ecosse, ne subsiste plus ; il a été

détruit, & les anglois ont depuis étendu leurs limites de ce côté-là, par la prise de deux ou trois petites provinces. Ce qui fait aujourd'hui la séparation & les limites des deux états, c'est une petite rivière qu'on passe quelquefois à pied avec des bottes.

Le respect que les juifs portent à la sainte bible, n'est presque pas croyable, il va jusqu'au culte & à l'idolâtrie, & ne diffère que de bien peu de celui qu'ils doivent avoir pour la divinité. Jean Isaac Lévite, contre Lindanus, dit que les Juifs ne la touchent jamais qu'après s'être lavé les mains; ne s'asseyent jamais sur les bancs où elle est mise, & qu'un jour étant par hasard tombée à terre, ils célébrèrent un jeûne solemnel.

L'orateur Hortensius qui avoit pris la défense de Verrès, avoit reçu de lui un sphinx admirable pour le travail; & comme un jour en plaidant contre Cicéron, il lui eût dit qu'il ne l'entendoit pas, & que son discours étoit pour lui une énigme : « Quand je parlerois » encore plus énigmatiquement, (dit Cicé- » ron,) cela ne devroit pas vous embarrasser ; » car vous avez le sphinx chez vous. » Plutar-

que dans la vie de Cicéron dit, que cette ſtatue étoit d'ivoire, & dans ſes apophtegmes romains, qu'elle étoit d'argent.

Le cardinal de Richelieu laiſſa en mourant à ſa ſucceſſion, recueillie par madame d'Aiguillon, ſa ſeule & unique héritière, environ vingt millions. Mais peu de tems après la mort de ce cardinal, on lui fit plus de quatre-vingt procès, pour réparations & autres ſuites de tous les grands & nombreux bénéfices qu'il avoit eus; leſquels procès, faute par madame d'Aiguillon de s'être accommodée à des conditions même onéreuſes pour elle, ont cauſé par la ſuite la perte totale de cette ſucceſſion; en ſorte qu'à préſent, il ne lui en reſte plus rien.

La réputation eſt ſi peu de choſe, que ce n'eſt qu'un fantôme. Les Minos, les Perſée, les Theſée, les Hercule, les Achille, les Hector, les Enée, & tous les autres héros de la fable, ne jouiſſent-ils pas du plus haut degré de cette réputation. Cependant ou la plupart de ces héros ſont fabuleux, ou du moins ils ont été très-différens de ce qu'on les repréſente. Hommes du commun, peut-être même

très-

très-méprisables, & dont les grandes actions n'ont jamais été que dans l'imagination des poëtes, par conséquent indignes de cette grande réputation. Les Mandricarts, les Agramants, les Sacripans & les Rodomonts, ne sont-ils pas aussi connus que les Scipions, les Césars & les Pompées ? A quoi bon tant estimer de solides biens, pour parvenir à une chose, qui sera l'apanage d'un phantôme ; puisqu'un poëte peut inventer une chimère qui ira de pair avec tant de grands travaux, & qui sera éternellement revêtue de ce même éclat, que nous tâchons d'acquérir par tant de fatigues & de peines.

Un turc racontoit autrefois au grand Seigneur, *que tous les françois devenoient fous à certain jour de l'année* (mardi gras), *& qu'un peu de certaine poudre appliquée sur le front* (le mercredi des cendres) *les faisoit rentrer dans leur bon sens.*

Un homme d'affaires, avare au suprême degré, & ignorant à proportion, voyant dans une affiche, *Traité de l'immortalité de l'ame*, dit, « qu'est-ce que ce traité-là ? je n'en ai pas » encore entendu parler ; qui peuvent être les » partisans qui y sont entrés ? »

Il n'y a point de plaisir à souffrir du mal, avec quelque pompe & quelque magnificence qu'on le souffre. Cette superbe tour d'où Héliogabale, dans un péril éminent, avoit résolu de se précipiter, afin de périr magnifiquement, seroit aussi affreuse pour moi, que le rocher le plus escarpé. Et comme dit Balzac, la mort doit être aussi affreuse & horrible à celui qui se pendroit au plus beau cèdre du Mont-Liban, & avec un licou de perles, qu'à celui qui se pendroit à un cordeau & à une potence; & ce poëte Italien qui a dit avec une exagération si outrée, parlant de la beauté d'un fleuve; *qu'il y avoit même du plaisir à périr dans son onde*, a dit, à mon sens, une grande sottise.

Plutarque n'ose assurer l'entrevue de Solon & de Crésus, ni la suite de l'histoire de ce dernier: elle ne se trouvoit point, dit-il, dans les chroniques, & elle n'étoit recommandable que par l'antiquité de la tradition. A la vérité elle sent bien sa fable, & je la trouve indigne de la magnanimité de Cyrus.

Le printemps est chargé de fleurs;
D'épics l'été, de fruits l'automne,
L'hiver de glaçons foisonne,
Et l'amour abonde en pleurs.

La traduction de cette épigramme est de moi; je suis surpris que les auteurs du Menagiana, l'aient attribué à M. Conrart, qui ne savoit ni grec ni latin. Le billet qui suit cette épigramme, n'est pas non plus de M. Conrart; l'équivoque s'est faite, sur ce que M. Conrart & moi signions de même nos billets par deux *c* renversés ɔc.

L'épigramme de Martial *de Porcia*, est une de ses plus belles. Elle nous apprend la véritable manière dont Porcie se donna la mort, contre l'opinion commune, qui veut qu'elle ait avalé des charbons ardens. Mais pour peu qu'on y veuille faire attention, on avouera qu'il est bien plus vraisemblable, qu'elle se soit suffoquée en avalant des cendres ardentes, comme le dit Martial. Des charbons ne sont pas si faciles à avaler; ce sont des corps de figure inégale, extrêmement secs, & extrêmement âpres, qui ne glissent pas par le gosier, comme ceux qui sont humides, & dont la surface est polie. Si l'on dit qu'elle les brisa sous ses dents, avant que de les avaler; elle n'auroit pû, en ce cas là, que se brûler la langue, & le dedans de la bouche; parce que la salive & la privation de l'air n'auroient pas manqué de les éteindre, & par conséquent de les empêcher de faire

un effet aussi prompt & aussi violent, que celui que l'histoire rapporte. Mais je doute fort que les peintres suivent le sentiment de notre poëte, eux qui ont plus d'égard à la beauté du spectacle, qu'à la vérité des choses. L'action d'avaler des cendres, n'est pas favorable au pinceau : elle ne se porte pas à l'œil d'une manière assez sensible ni assez distincte. Ils représentent toujours, malgré Martial, & toute la vraisemblance, cette illustre Romaine, portant à sa bouche de gros charbons ardens ; & si la fantaisie les prend (comme il est arrivé à quelques-uns) ils les lui feront tenir entre deux doigts, d'un air aussi tranquille & aussi gracieux, que si c'étoit un bouton de rose.

Par la philosophie de Descartes, on ne sauroit à la vérité prouver évidemment qu'il n'y a point de Dieu, ni que l'ame est mortelle ; mais il s'ensuit clairement de son systême, qu'il n'est pas nécessaire que Dieu ait aucune part à la conservation & à la conduite du monde ; & pour notre ame, il s'ensuit qu'elle n'est pas différente de celle des bêtes, ou qu'il n'est pas nécessaire qu'elle ne meure point. La supposition ridicule de Descartes est, que tout ce que les sens, & les hommes & la raison même

peuvent nous avoir appris, eſt faux ou douteux. N'eſt-ce pas renouveller la ſecte dangereuſe des Pyrrhoniens, & ſe rendre l'arbitre unique de la vérité?

Ménage avoit une mémoire très-heureuſe; s'étant trouvé chez madame de Rambouillet avec pluſieurs autres dames, il les entretint de choſes fort agréables, qu'il avoit retenues dans ſes lectures. Madame de Rambouillet qui s'en appercevoit bien, prit la parole & lui dit: » tout ce que vous dites eſt très-beau, mon- » ſieur, mais dites-nous quelque choſe de vous » préſentement.

Pactus ſalis, pacte éternel; parce que le ſel eſt le ſymbole de la conſervation. Vatable croit que dans les Pactes on admettoit le ſel, pour faire voir qu'ils ſeroient inviolables. Peut-être notre loi ſalique eſt-elle ainſi nommée; ſoit que cette manière de parler, *Pactus ſalis*, fût en uſage chez les François; ſoit qu'ils euſſent la coutume d'y admettre du ſel.

Godinette, c'eſt-à-dire, une fille de joie, en vieux langage. Borel le dérive de *Gode*, qu'il dit ſignifier une vieille brebis: il pouvoit bien venir de *Gaudere*, ſe rejouir; *Godinette*,

94584

fille qui se réjouit, fille de joie. Nos femmes les plus sages disent tous les jours, baiser en *Godinette*, sans savoir ce que ce mot veut dire. C'est comme nos bonnes femmes, qui jurent encore par ma *fiquette*, de *fica* & *fichetta*, jurement dont se servent les femmes en Italie, de même que les hommes de celui de *Cazzo*. L'usage ôte toute l'obscénité que les mots peuvent avoir dans leur étymologie, de même qu'il rend sales ceux qui sont originairement très-purs. Engin, par exemple, qui vient d'*ingenium*, a signifié autrefois l'esprit, l'industrie de l'homme, ainsi que dans le latin. A présent que penseroit-on, si l'on disoit *l'engin de l'homme*, *l'engin de Platon*, &c. C'est le trop fréquent usage qu'on fait de ce mot, pour signifier *mentula*, qui l'a rendu obscéne : encore celui de *chevaucher*, qui veut dire proprement *aller à cheval*, n'est-il pas devenu obscène, par l'usage qu'on en a fait ? Chez les italiens, *Chiavare*, veut dire proprement, *fermer à clef*; *Chiavare*, de *chiave*, *clef*. Ce n'est pas sans raison qu'on a nommé l'usage le *tyran des langues*, puisqu'on voit qu'il absout les criminels selon son caprice, & condamne les innocens. Sur quoi il faut remarquer, que c'est mal fait de s'attacher scrupuleusement à l'étymologie des mots, & que nous devons nous en rapporter

entièrement à l'usage. C'est le fait d'un pédant de chicaner contre; j'entends l'usage bien établi, & non pas cet abus que nos femmes & nos petits puristes font de certains mots, & de certaines façons de parler. Ce sont les gens de lettres qui font le bel usage, selon Quintilien.

On donna à Lully un prologue d'opéra, que l'on trouvoit excellent: la personne qui le lui présenta, le pria de le vouloir bien examiner devant elle. Lorsque Lully fut au bout, la personne lui demanda s'il n'y trouvoit rien à redire: « Je n'y trouve qu'une lettre de trop, *répondit-il*; c'est qu'au lieu qu'il y a fin du prologue, il devoit y avoir, fi du prologue. »

Je ne puis m'empêcher de rire, lorsque M. de S*** se compare à M. de G**; une comparaison si ridicule me fait souvenir de ce petit homme, ou pour mieux dire, de cette petite figure atomique, dont il est parlé dans une épigramme de l'anthologie, qui étant tombée de dessus une fourmi, qui lui servoit de monture, comparoit sa chute à celle de Phaëton. Cette épigramme est de Lucius, & Ausone l'a traduite en latin. Il dit que ce petit homme sur sa fourmi, sembloit être monté sur un élé-

pliant; & qu'étant tombé, il répondit fièrement à ceux qui s'étoient mis à rire: « Qu'avez-vous » à rire, canaille; n'est-ce pas ainsi qu'est » tombé Phaëton?

Racan est le premier poëte de France pour le lyrique: il a si peu de naturel pour le latin, qu'il n'a jamais pu apprendre son *confiteor*; & il dit qu'il est obligé de le lire, lorsqu'il va à confesse. Il est de la maison de Beuil. Son pere étoit chevalier des ordres du roi. Il a quarante ou cinquante mille livres de rente.

On peut dire d'un soldat poltron qui n'ose avancer, & à qui le courage manque,

Tenuit vestigia tellus,
Immotusque silex, armataque mansit imago.

La terre retient ses pas, il devient une terre immobile, & une statue armée. Ovide dit cela à l'occasion d'un soldat qui fut changé en rocher, pour avoir vu la tête de Méduse, dans le combat de Persée contre Phinée; & cela convient bien à un poltron, qui se trouve glacé de peur. On peut dire d'un homme qui ne va quelque part qu'à regret, *qu'il semble que la terre retienne ses pas.*

Il y a de certaines connoiſſances, qui nous ſont indifférentes, & qu'il nous eſt permis de négliger; nous ſommes libres, par exemple, de ne nous pas occuper à la poëſie, à l'aſtronomie, aux mathématiques, ou à la peinture, & on eſt en droit de renvoyer la connoiſſance de ces arts à ceux qui en font profeſſion. Mais il n'en eſt pas de même de l'éloquence: tout le monde parle, & par conſéquent eſt obligé de cultiver la parole.

Ne diſons donc pas, lorſqu'un homme étudie l'éloquence, en quelque profeſſion qu'il ſe trouve engagé, qu'il ſe détourne de ſon devoir, pour chercher une vertu étrangère; l'éloquence eſt une vertu de tous les arts & de toutes les profeſſions, & comme c'eſt une néceſſité à tous les hommes d'expliquer leurs penſées, de prouver leurs opinions, & de perſuader leurs ſentimens; ce leur doit être auſſi un ſujet de loüange de le bien faire, & par conſéquent de cultiver l'art qui leur peut donner cet avantage. L'empereur Numerien ne crut pas que la qualité d'excellent orateur, ne pouvoit rien ajouter à celle de ſouverain, lorſqu'il ſouffrit qu'on lui dédiât une ſtatue ſous le titre du plus éloquent de ſon ſiécle; & je doute fort qu'il eût pris le même plaiſir à ſe voir paré publiquement des titres qui lui auroient pu don-

ner des connoiſſances dans les autres arts. La louange d'éloquent fait honneur à tous les hommes, depuis le ſouverain juſqu'au dernier du peuple: auſſi voyons-nous, que non ſeulement les honnêtes-gens eſtiment ceux qui parlent juſte & avec agrément, de quelque profeſſion qu'ils puiſſent être, & mépriſent au contraire ceux qui n'ont pas cet avantage; mais même que les plus groſſiers d'entre le peuple ſe raillent & ſe moquent les uns des autres, lorſqu'ils ont de la peine à s'énoncer, ou qu'ils le font d'une manière qui ne leur paroît pas agréable. C'eſt un avantage qui eſt particulier à l'éloquence, de ne pouvoir jamais être véritablement mépriſée, & de ne pouvoir être combattue que par elle-même. C'eſt ce qui a fait dire de Platon, lorſqu'il ſemble mépriſer l'éloquence, qu'il fait ſon plus grand éloge, puiſque c'eſt elle qui fournit toutes les belles paroles qu'il emploie pour la combattre. Les nations mêmes les plus barbares, qui avoient juré la perte des lettres, & qui s'étoient fait une vertu de ſe montrer inſenſibles aux délices de l'eſprit, n'ont jamais mépriſé que le nom d'éloquence. Il eſt conſtant que ce contentement ſecret qu'ils reſſentoient en eux-mêmes, lorſqu'ils exprimoient heureuſement ce qu'ils vouloient dire; ou le déplaiſir de ne le pouvoir

faire, leur faisoit estimer infiniment cet art de la parole, dont ils méprisoient les préceptes. Ne blâmons donc point ceux qui s'efforcent d'acquérir une vertu si naturelle & si nécessaire, & qu'on ne peut ne pas posséder, sans tomber dans le mépris de tous les hommes, même des plus grossiers & des plus barbares.

Un jour le défunt duc Charles de Lorraine, se voyant avec quinze princes allemans, de mauvaise intelligence entre eux, contre l'armée de France commandée par M. de Turenne, dit par esprit prophétique : « Nous voilà seize » princes, par la grace de Dieu, qui allons » être battus de la façon d'un seul prince, par » la grace du roi de France ; » ce qui arriva.

Calvin s'appelloit *Cauvin*, c'étoit son véritable nom ; il est mort à Geneve en 1594, âgé de 55 ans moins six semaines ; il n'avoit, en qualité de ministre à Geneve, que trois cents livres d'appointemens, dont on lui trouva seulement deux années d'épargne après sa mort : il avoit onze maladies qui le tenoient incessamment, en sorte qu'il n'étoit point sans quelqu'une ; ce qui apparemment le rendoit si fâcheux d'humeur, qu'il en étoit bisarre & insupportable. Cela faisoit dire à beaucup d'allemans ; *qu'ils aimoient mieux*

aller en enfer avec Beze, qui étoit fort affable, qu'en paradis avec Calvin. Il enſeignoit la théologie tous les jours à certaines heures, en d'autres il prêchoit, en d'autres il faiſoit diverſes conférences ; & cependant parmi tous ſes emplois, & avec toutes ſes maladies, il n'a pas laiſſé de compoſer neuf volumes in-folio avant ſa mort, de l'édition d'Amſterdam. Entre ſes ouvrages, il y en a de très-bons, comme celui de la Trinité contre Servet: celui des douze petits prophêtes eſt encore fort bon; ſon inſtitution qu'il fit d'abord en latin, eſt un livre dangereux; enſuite il le fit en langue françoiſe, en laquelle il écrivoit le mieux de ſon tems.

Quelque goût que Seneque ſemble avoir pour les ſentimens extrêmes, & quoiqu'il diſe que la cigue a fait de Socrate un des plus grands hommes de l'antiquité, je doute fort qu'il l'eût voulu imiter, non plus que P. Rutilius Rufus. Un homme qui déclare qu'il ne veut pas expoſer ſa ſanté à l'inconſtance des jours du printems, me ſemble un peu trop ſage, pour abandonner ſa tête à la bizarrerie des ſentimens humains; il n'eût pas trouvé qu'une éloquence, qui faiſoit ſon effet ſur l'eſprit des juges, ne lui eût point été propre.

Le P. le Moine, Jésuite, fait de bons vers françois, mais il fait de mauvais poëmes ; il a fait un poëme épique de S. Louis, contre lequel le P. Mambrun, jésuite, a écrit le traité du poëme épique. Ses vers sont si figurés qu'ils en sont extravagants. Le P. Mambrun est Auvergnac ; il compose fort bien des vers grecs & latins ; il a fait un poëme épique de Constantin ; il est présentement à la Flèche, où il enseigne la théologie : c'est un fort honnête homme.

Ils faut éviter les mauvais sons le plus soigneusement qu'il est possible : mais il ne faut pas être aussi scrupuleux que cet écrivain, dont parle M. de la Mothe-le-Vayer, lequel fut vingt-quatre heures à rêver comment il éviteroit à dire, *ce seroit*, à cause de la ressemblance des deux premières syllabes. Si une pareille délicatesse avoit lieu, ce seroit alors qu'on pourroit dire le mot de Quintilien : *Quod si recipias, nihil loqui tutum est* ; on ne pourroit plus rien dire en sûreté. La rencontre des voyelles dans les mots, n'est pas un crime, comme parle Quintilien, dont il faille avoir tant d'horreur ; & je ne sçais, continue ce rhéteur, laquelle des deux est plus vicieuse sur cette matière, ou la négligence, ou la trop grande délicatesse. Véritablement l'une & l'autre sont les deux

extrémités dangereuses. Mais il faut éviter avec plus de soin celle qui interrompt le cours des pensées & des expressions, que celle qui le laisse, & qui suivant leur impétuosité, n'ôte rien de leur force & de leur beauté. C'est le sentiment de Cicéron, que ces sortes de négligences ont bonne grace, & portent le caractère d'un homme, qui a plus de soin des choses que des paroles. Je m'étonne que ce même Cicéron, qui avoit l'oreille si délicate en prose, l'ait pû avoir assez mauvaise en vers, pour faire cette terrible cacophonie. *O fortunatam natam me consule Romam*. Ce n'est pas qu'il ne lui en ait aussi échappé en prose: témoin cet endroit d'une lettre à Brutus: *Res mihi invisæ visæ sunt, Brute*. Tant il est vrai qu'il n'y a point d'oreille si sévère & si attentive, qui ne se laisse quelquefois surprendre. Il est bon de relire tout haut ce que l'on a écrit, & de consulter l'oreille sur ce que les yeux ont approuvé; car c'est elle qui est le juge naturel des sons, & qui reconnoît d'abord les cacophonies que la plume laisse aisément passer: mais il faut l'avoir bonne, & cet avantage n'est pas donné à tout le monde. Quintilien dit, qu'il n'est pas permis à un chacun de juger l'harmonie des mots & des syllabes, non plus que de celle des instrumens. *An cujuslibet auris est*

exigere litterarum sonos? non herclè magis, quàm nervorum.

On demanda un jour à Conrart, s'il croyoit l'abbé de Bois-robert bien dévot ; « je le crois, » répondit Conrart, de l'humeur de ce bon » prélat dont parle Tassoni, qui au lieu de » dire son bréviaire, jouoit des bénéfices au » tric-trac. »

Je voudrois bien demander au P. Mallebranche qui dit, que la cause de nos erreurs dans nos perceptions, est le péché du premier homme, si les bêtes ont péché : car nous voyons qu'elles se trompent tous les jours dans leur instinct, & qu'elles prennent le change des biens & des maux, par rapport à la conservation de leur être. Il répondra, » que Dieu agit par les » voies les plus simples, comme plus con» formes & plus dignes de ses attributs. »

Augustin Carache, frère d'Annibal Carache, ayant fait un grand discours à la louange de ce grouppè admirable de Laocoon & de ses enfans ; comme on s'étonnoit qu'Annibal ne dît rien pour louer ce chef-d'œuvre, qui a fait l'admiration de tant de siècles ; Annibal prit un crayon, & le dessina contre la muraille de la

salle, aussi exactement que s'il l'avoit eu devant les yeux; & en fit par-là un panégyrique si excellent, que la rhétorique avec les plus belles figures, & les expressions les plus heureuses, n'eût jamais pû l'égaler. Il ne faut pas oublier ce qu'il dit en même temps, se tournant vers Augustin; les poëtes, dit-il, » peignent avec la » parole, & les peintres parlent avec le pinceau. »

Les richesses n'ont rien qui me touche, disoit Cicéron; lorsque je considere que c'est l'avantage que tant de marchands & tant de gens de néant ont eu sur les Scipions & sur les Lélius. *Nam neque me divitiæ movent; quibus omnes Africanos & Lèlios multi venalitii mercatoresque superârunt. Venalitius* est proprement un marchand d'esclaves; & ces sortes de gens n'étoient pas, comme l'on sçait, en trop bonne réputation chez les Romains; ils n'en faisoient pas une fort grande différence d'avec les maquereaux. Il faut avouer que l'or est un puissant métal. Autrefois un rameau d'or étoit capable de faire ouvrir les portes de l'enfer, & d'en adoucir les fières divinités. Une pomme d'or mit toute la cour céleste en rumeur, & rendit irréconciliables trois déesses, qui vivoient auparavant en bonne intelligence. Une autre pomme d'or fut cause qu'Atalante se laissa vaincre par

Hippomène

Hippomène ; ce que n'auroit pu faire tout l'amour qu'elle avoit conçu pour lui. Ajoutons à tout cela le grand Jupiter. Ce père des dieux & des hommes, ne trouva point de charmes plus puissans, pour venir à bout de Danaë, que de se transformer en une pluie d'or: c'est-à-dire, en bon françois, de laisser toute sa majesté & toute sa jupitererie au logis, & de s'armer le flanc d'une bonne bourse remplie de ducats, qu'il fit pleuvoir de la belle manière sur les domestiques d'Acrise.

Lorsque notre siècle nous offre quelque belle action, pourquoi ne la pas citer, sans se donner la peine d'en aller chercher dans l'antiquité? Pour moi, si mon voisin disoit quelque chose de remarquable, je le citerois aussi volontiers, que l'un des sept sages de la Grèce; & c'est le sentiment de Montagne. Il n'y a que les petits génies, auxquels il faille de grands noms, pour faire admirer la vertu. Si une action n'est belle d'elle-même, ce ne sera ni le nom d'Epaminondas, ni celui d'Alexandre, ou de César, qui la fera passer pour belle; & si une pensée est fausse, ce ne sera pas le nom de Sénèque ou de Platon qui la rendront juste.

Les philosophes se moquent des folies des

hommes, les marchands en profitent ; mais les comédiens s'en moquent & en profitent.

La France possède tous les Démocrites, les Luciens & les Plautes dans son Rabelais ; & l'antiquité n'a point de Rabelais dans ses Démocrites, dans ses Luciens ni dans ses Plautes.

N*** est dans sa soixante-cinquiéme année ; il dit qu'il ne se soucie plus de la comédie, ni des spectacles ; ce n'est pas qu'il soit devenu sage ; c'est qu'il est affoibli, & qu'il ne peut plus goûter à son âge les plaisirs qu'il prenoit étant jeune. Donnez-lui le même sang de vingt ans, & vous le connoîtrez. Il y a bien de la différence, entre être guéri du monde, & en être dégoûté.

Parmi un grand nombre d'épigrammes de l'Anthologie que j'ai traduites, voici une épitaphe que j'ai imitée de cette manière : elle est sur une fameuse ivrognesse.

Passant, ci gît la vieille Macaride,
Au rouge nez, au teint toujours humide,
Et qui bûvoit du soir jusqu'au matin ;
Sans aucune douleur elle quitta sa fille,
Son fils, son gendre & toute sa famille,
Son seul regret fut de quitter le vin.

Bianor dans le troisième de l'Anthologie, a fait une belle épigramme sur Etéocle & Polinice, fils d'Oedipe; Ausone l'a traduite en huit vers, que j'ai imités de la sorte :

Des deux frères Thébains, sur le bûcher posés,
Les corps servent de proie à des feux divisés,
Et la flamme de l'un, de l'autre se retire :
Jusques-là, leur discorde a porté son flambeau.
Heureux ! s'ils avoient su partager leur empire,
Comme la haine a su partager leur tombeau.

La peinture est un art infini, & dont le point de perfection ne se peut fixer. Les chef-d'œuvres des plus grands-maîtres ne sont point les bornes de l'art. Raphaël a fait merveilleusement bien : cependant on connoît du moins, que l'on peut faire encore mieux; & ce grand homme travailloit tous les jours à se surpasser lui-même. Je suis sûr que quand sa carrière eût été aussi longue qu'elle a été courte; qu'il eût vécu autant de siécles qu'il a vécu d'années, & qu'il eût toujours fait les mêmes progrès dans son art, cette idée de perfection qu'il avoit, ne lui auroit pas permis d'être pleinement satisfait de ses ouvrages; il auroit toujours espéré de mieux faire. Il n'y a que ceux qui manient le pinceau qui connoissent

l'étendue de cet art : les autres hommes le croient renfermé dans de très-petites bornes : il se déploie à mesure qu'on le cultive, & s'étend jusqu'à l'infini. Cet art est comme une carte de géographie, où un point marque une grande ville, une ligne un fleuve, &c.

Qu'on se moque tant que l'on voudra des grimaces & des contorsions que font les poëtes lorsqu'ils composent, il est sûr qu'elles aident beaucoup à mettre l'imagination en mouvement; ces sortes d'agitations ne sont pas toujours les marques d'un esprit qui se débat contre sa propre stérilité; elles partent souvent d'un esprit qui s'excite & qui s'anime. Quintilien les compare quelque part aux frappemens de queue, que le lion se donne à lui-même, lorsqu'il se prépare au combat. Perse voulant nous donner l'idée d'un discours froid & languissant, dit, que l'auteur n'a point frappé le pulpitre, ni mordu ses ongles.

Nec pluteum cædit, nec demorsos sapit ungues.

Le Dominiquain avoit coutume de jouer, pour ainsi dire, le rôle de toutes les figures qu'il vouloit représenter; & de dire tout haut ce que la passion qu'il leur donnoit, pouvoit

inſpirer. Lorſqu'il peignoit le Martyre de St. André, le Carache le ſurprit comme il étoit en colère, parlant d'une voix terrible & menaçante; & il travailloit pour lors à un ſoldat qui menace le ſaint. Après que l'enthouſiaſme fut paſſé, le Carache courut l'embraſſer, & lui avoua qu'il avoit été ce jour-là ſon maître; & qu'il venoit d'apprendre de lui, la véritable manière de réuſſir dans les expreſſions.

Linière étoit d'une humeur très-brutale. Un jour certain ſot de qualité étant en ſa compagnie, crut ſe faire un grand honneur de lui montrer comme il jettoit des cériſes en l'air, qu'il retenoit dans ſa bouche en tombant: Linière n'eut pas la patience de le voir à ſa deuxième ceriſe, qu'il lui dit bruſquement: *quel eſt le dogue qui vous a appris cela, Monſieur?*

LA PIERRE PHILOSOPHALE.

CONTE.

SOIT proverbe, axiôme ou règle générale,
Ou si l'on veut, pure morale,
Rien n'est, je prétends le prouver,
Moins facile à trouver
Que la pierre philosophale.
Un chymiste s'épuise en vain,
En drogue, dépense & voyage.
Ce haut secret est pour l'esprit humain,
Caché dans un épais nuage,
Pas plus clair aujourd'hui qu'il le sera demain.
Homme, qui que tu sois, si tu veux être sage;
Apprends que le chercher, c'est avoir le dessein
De prendre femme à pucelâge;
C'est une fleur qu'on cueille trop matin.
Et cocuage,
Et mariage,
Sont deux Divinités qui se tiennent la main;
On l'a dit avant moi, je le dis sur bon gage,
Lis ce petit ouvrage,
C'est un conte antique & certain.
Pheron, jadis bon ou mauvais monarque;

Dont l'Egypte suivit la loi,
Par quelque accident de remarque,
Devint un Quinze-vingt; coup fâcheux pour un roi!
Le ciel devroit donner aux têtes à couronne,
Immunité de tous les maux.
Il feroit bon de naître, ou de monter au trône,
S'il nous assuroit le repos;
Mais les rois sont de chair & d'os,
Même foiblesse les talonne,
Que le moindre de leurs vassaux.
Le roi pour recouvrer la vue,
Fit assembler maint & maint médecin;
Consolation superflue,
La médecine y perdit son latin;
C'est l'ordinaire, & quelque peine
Qu'un médecin se donne à nous sauver,
C'est fort souvent onguent miton-mitaine,
Si ce n'est onguent à crever.
Il fallut consulter la science divine;
Et l'on apprit d'un oracle ambigu,
Que ses yeux verroient clair, s'ils goûtoient d'une urine,
Que vierge ou femme chaste eût faite de son cru.
Le peuple bénit le remède,
On en chante de joie, & voici le pourquoi:
Chacun se flatte qu'il posséde,
Chez lui de quoi guérir le roi;
L'avare père de famille,
Flatté de l'honneur & du gain,
Court vîte, une phiole en main,
Demander gravement de l'urine à sa fille;
La pauvrette est surprise, & change de couleur,
Et pisse en faisant la grimace;

Il en conclut à son honneur,
Et sur ce faux brin de pudeur,
Croit l'urine plus efficace.
Chaque époux, qui croit que son lit
Est pour lui seul & pour sa femme,
Et que sa foible & sobre flamme,
Est la seule qu'elle assouvit,
Prévenu de cette pensée,
Dont il se plaît à s'abuser,
Court en jeune époux embrasser
Celle qu'il croit fidelle aux loix de l'hymenée;
Et ne la quitte point qu'il ne l'ait fait pisser.
Bientôt les phioles en foule,
De tous côtés arrivent à la cour,
Pleines de cette eau qui s'écoule
Par où tout homme vient au jour.
Tout ainsi qu'on voit chez Procope,
D'une bouteille de liqueur,
Apprendre par une enveloppe,
Son nom & son distillateur;
Tel à l'entour de chaque médecine,
S'arrondit une inscription,
Qui de la donneuse d'urine
Dit les qualités & le nom.
Si par hasard quelque lecteur févère,
Qui n'eût rien autre chose à faire,
Trouvoit mes vers un peu trop sans façon;
Voilà ce que mon Appollon
M'inspire de bon à lui dire :
Cherche le beau, quitte le laid;
Je me moque de la satyre,
Et je ne me pique d'écrire,

Que comme j'écris en effet.
Il eſt un meilleur ſtyle, il eſt un ſtyle pire,
Et du mien je ſuis ſatisfait :
Si tu ne l'es pas toi, qui te force de lire ?
Venge-t'en, tu ſais ce qu'on fait
De proſe ou vers qu'on ne lit qu'à regret.

C'eſt aſſez ; le roi fait un uſage frivole
De ce remède en quantité :
Chez lui déjà ſur le côté,
On voit mainte & mainte phioles ;
Trente petits maîtres mondains,
Qui de tout ne cherchent qu'à rire,
Des vaſes réprouvés, dont les eſſais ſont vains,
Liſent les noms pour en médire.
Que ce jour indiſcret offrit
De matière à leur médiſance !
Tout eſſayé, le roi ne vit
Non plus qu'avant l'expérience.
En moins de rien vole en tous lieux
L'inutilité des urines ;
Pères, maris, tous ſongent creux,
De leur affront commun cherchent les origines.
Tel du malheur de ſa maiſon
Soupçonne certain domeſtique,
Qui montroit pour ſa fille *unique*
Plus de zèle que de raiſon.
Unique eſt là pure cheville,
Dira quelque homme de bon ſens ;
Il faudroit ſimplement ſa fille,
N'ayons point de bruit, j'y conſens.

Tel taxe d'adultère flamme,
Un ministre de Jupiter,
Qui visitoit souvent sa femme,
Sous prétexte de la régler.
Celui-ci, réveillé par une ardeur jalouse,
S'assure un peu plus qu'à demi,
Que qui se disoit son ami,
Ne l'étoit que de son épouse.
Celui-là, d'un maître à danser
Rappellant l'assidu service,
Raisonne & commence à penser,
Qu'il est l'auteur & le complice
Du déshonneur dont il se sent blesser.
Un autre croit qu'un juge suborneur,
Par sa femme jadis fut payé par avance,
Et lui fit acheter favorable sentence,
Aux dépens de son propre honneur.
Hélas ! il pense juste, & parmi ses épices,
L'honneur d'un pauvre époux tous les jours entre en frais.
Qui ne sait que toutes justices
Font autant de cocus qu'elles dictent d'arrêts ?
Un autre a beau rêver & passer en revue
La conduite de sa moitié;
Nul amour ne s'offre à sa vue,
Par-tout innocente amitié.
Il n'est pas moins cocu, pour ne savoir d'où l'être;
Sur tous les yeux sa femme a su mettre un bandeau.
Que ce maudit sexe fait naître
De cornes *incognitò* !
De-là vinrent débats dans toutes les familles;
Par-tout pleuroient femmes & filles,
Qui toutes sentoient le courroux,

De leur père ou de leur époux.
Il n'étoit pas encore la mode,
D'être l'un ni l'autre commode.
Les victimes du point d'honneur,
Avoient beau, d'une voix commune,
Traiter l'oracle de menteur,
Pas ne cessoit leur infortune.
Enfin du roi l'aveuglement
Passoit pour un mal incurable,
Quand à la fin heureusement
Arrive à la cour l'or potable.
Chère urine, presque introuvable;
Ce nom est un honneur que ma muse vous rend.
Elle venoit de femme pauvre & laide,
D'un bon rustaud de jardinier,
Qui des recherches du remède
Ne fut instruit que le dernier;
Sa femme, faute de complice,
De moment favorable, ou de tempérament
Ne s'étoit soumise, on m'entend,
Qu'à celui seul dont, en bonne justice,
On doit, dans l'amoureux caprice,
Procurer le soulagement.
Le roi par ce moyen devient roi clair-voyant.
Tout roi n'a pas cet avantage:
Il en est plus d'un aujourd'hui,
Qui ne voit que par l'œil d'autrui.
Soit dit sans offenser personne:
Je voudrois de bon cœur qu'on pût dire de moi,
Que sans la mériter je porte une couronne,
Je serois heureux comme un roi.
Mais revenons, Phéron satisfait pour lui-même,

Songea bientôt à remettre la paix
Dans les esprits de ses sujets,
Où le désordre étoit extrême.
Un long édit fut publié,
Où sous peine de grosse amende,
L'affront public par-tout devoit être oublié;
Sans que pour l'avenir l'honneur d'un front dépende,
De n'être point cocufié.
L'édit étoit fortifié
D'une belle & longue légende,
De raisons, dont je crois que voici la moitié.

Primò, que toute faute est, dit-on, personnelle;
Et que quand femme aisée à décevoir,
Se dérange de son devoir,
C'est simplement tant pis pour elle.

Secundò, qu'on peut bien marcher le front levé;
Quand on voit sur celui d'un autre,
Un bois aussi haut élevé,
Qu'il le remarque sur le nôtre;
Et qu'un mal devenu commun,
N'a caractère infamant pour aucun.

Tertiò, que n'étant qu'un mal imaginaire;
Dont ne pâtit tête, jambe, ni bras,
C'est chercher son tourment, que se faire une affaire,
D'une douleur qu'on ne sent pas.
Tout prit enfin une face nouvelle;
Et sans rougir d'être cocu,
Chaque époux embrassant son épouse fidelle,
Fit de nécessité vertu.
Quelle conséquence les hommes

Doivent-ils tirer de cela ?
Les femmes du siècle où nous sommes,
Sont faites comme en ce temps-là.
Toujours aux voluptés secrettes,
Leur cœur est de même attaché ;
Et le ciel n'a rien retranché,
Dans les ressorts dont elles furent faites.
Homme, épargne-toi donc mille inutiles soins ;
Il n'en sera, ni plus ni moins ;
Femelle chaste est chose égale
A la pierre philosophale.
Le ciel veut si peu nous la révéler,
Que ce n'est pas la peine d'en parler.

L'Etrier, signifie la présence du Grand-Seigneur. Cette façon de parler a pris son origine, de ce qu'autrefois les Sultans étant presque toujours en campagne, & à la tête des armées, ils traitoient les plus grandes affaires à cheval. Elle est encore en usage, lorsque le Grand-Seigneur fait quelque voyage. Mais quand il est à Constantinople, ou à Andrinople, on se sert du mot d'*Asitané*, qui signifie en langue Persienne, le seuil de la porte.

En l'année 1460, que Léon X fut fait pape, on trouva cette prédiction renfermée dans le chiffre romain, MCCCCLX,

Multi cæci Cardinales, creaverunt cæcum Leonem decimum.

La religion catholique que nous professons en France, est fort contraire à la multiplication des peuples, à cause du grand nombre de personnes qui ne se marient pas, comme les prêtres, les moines, les religieuses, &c. D'où vient que dans le seul Electorat de Saxe en Allemagne, où l'on professe la religion de Luther; dans laquelle tout le monde se marie, il se trouve plus de peuple, que dans tous les états héréditaires de l'empereur, quoique quinze fois plus grands en étendue de pays que la Saxe; savoir, les dix provinces, qu'on appelle héréditaires, comme l'Autriche, qui est fort grande, le Tirol, la Silésie, &c. compris aussi le royaume de Bohême, & ce qu'il a en Hongrie; à propos de quoi j'ai oui dire à M. Isaac Vossius de Hollande, fameux voyageur, qu'il s'offroit de prouver d'une manière convaincante, qu'il y avoit moins de peuple dans tout le royaume d'Espagne, compris même le Portugal, où l'on professe la religion catholique, que dans la seule province d'Hollande, qui ne fait qu'une partie des dix-sept provinces unies, où l'on professe la religion de Calvin: & pour prouver que le royaume d'Espagne étoit autrefois beaucoup plus peuplé, avant que la catholicité y fût établie, c'est qu'un auteur ancien (Pline l. 3. de son histoire naturelle c. 3,)

rapporte que Pompée se glorifioit d'avoir pris huit cent quarante-six villes dans la seule Espagne ultérieure. De même, nos anciens Gaulois étoient obligés autrefois d'envoyer des colonies de dix, quinze, & vingt mille hommes, de deux ans en deux ans, qui de-çà, qui de-là, pour se décharger de la trop grande quantité d'habitans dont ils regorgeoient.

Touchant les différens entre le pape & le roi de France, au sujet de la régale, des franchises, & de l'élection de Cologne; depuis le plaidoyer de M. Talon, M. de Fourcroy a écrit pour la défense des droits du roi, mais je ne fais pas grand cas de son ouvrage, il est trop gros, & apparemment il en avoit été bien payé. Pour la défense des droits du pape, j'ai vu deux petits traités, que je n'estime guère non plus; l'un est intitulé, *Réfutation du plaidoyer de M. Talon*, & l'autre, *Réflexion sur le même plaidoyer*; le premier est imprimé à la Haye, & le second à Cologne; ils ont tous deux paru en 1688, ils sont tous deux mal écrits, & peu savans; mais j'en ai vu & lu un troisième en manuscrit, de trois heures de lecture, ayant pour titre, *Défense des droits du pape*: Je ne sais point qui en est l'auteur; mais ce traité est le plus savant, le plus solide, & le

plus profond que j'aie vu ſur ce ſujet ; il eſt plein de mille traits curieux. Enfin l'auteur, quel qu'il ſoit, eſt également ſavant & poli en toutes les matières qu'il traite : je tiens que ſi c'eſt la cour de Rome qui l'a payé, il doit lui en avoir coûté plus de dix mille écus.

Colletet, dans le tems du cardinal de Richelieu, étoit en réputation, & faiſoit fort bien des vers de commande. Comme il n'étoit pas riche, il en recevoit le prix. Un jour, pour ſix beaux vers de ſon monologue des Tuileries, le cardinal de Richelieu lui fit compter ſix cents livres, dont le poëte le remercia par cette épigramme de deux vers.

Armand, qui pour ſix vers m'as donné ſix cents livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres ?

Colletet épouſa trois de ſes ſervantes l'une après l'autre. Les vers qui ont paru ſous le nom de la dernière, nommée la belle Claudine, étoient tous de ſon mari, ſans en excepter l'épitaphe ſi charmante, que le père Vavaſſeur jéſuite traduiſit en vers latins excellens ; on me les a répétés les uns & les autres, mais je les ai oubliés (1).

(1) Voyez le Ménagiana, tom. 1. On y trouve les vers de Colletet, & la traduction du P. Vavaſſeur.

La métaphore est la translation d'un terme, qui convient en propre à une chose; c'est comme une courte comparaison. Par exemple, lorsqu'on appelle une grande sécheresse, *des cieux d'airain*; la tempête, *la furie des ondes*; c'est comme qui diroit, les ondes sont dans une agitation pareille à celle d'un homme, qui est transporté de fureur; les eaux sont aussi sèches & aussi arides que si elles étoient d'airain. C'est, à mon avis, une des plus belles figures de la rhétorique, parce qu'elle exprime, en peu de mots, merveilleusement bien la force de nos pensées. On s'en peut servir fréquemment, parce qu'il y en a de douces & de violentes, & qu'on la peut varier en une infinité de manières. Il faut prendre garde dans l'usage de la métaphore, de ne se jamais servir que de choses très-connues, & d'éviter celles qui peuvent donner une idée sale; comme lorsqu'on a dit que la république avoit été châtrée par la mort de Scipion l'Africain. Cette métaphore qui donne une vilaine idée, a été avec raison condamnée par Cicéron, & après lui par Quintilien. Il ne faut pas non plus redoubler ses métaphores, c'est-à-dire, faire une métaphore d'une chose qui est métaphorique; comme ce poëte Italien, qui appelle un Paon, *un Avril ailé*.

Carpenteriana.

M. Benoist, médecin de Saumur, est savant dans la langue grecque; il a fait imprimer Lucien & Pindare, avec des commentaires. Il disoit avoir traduit les odes d'Horace en cette langue. Traduction qui n'a jamais été imprimée.

Quelques députés de Pologne qui possédoient parfaitement la langue latine, étant à Rome, haranguèrent le pape, & ensuite le cardinal Patron, qui n'étant pas fort savant en cette langue, leur dit pour toute réponse, *Messieurs, excusez-moi, je n'entends pas le polonois.*

Urbain VIII est désigné par ces mots, *Lilium & Rosa.* J'ai pris garde qu'en cette prophétie, souvent *Rosa* est pris pour la famille Ursine, qui a une rose en ses armes, & *Lilium*, pour Florence qui a des lys : Urbain étoit Florentin, il faudroit voir si du côté de sa mère il n'étoit pas Ursin.

Un prêtre d'Allemagne a été si ignorant, qu'il baptisa *in nomine Patria, Filia, & Spiritua Sancta.* Ne croyez pas que ce soit un conte fait à plaisir; cela est très-sérieux, & on disputa long-tems si le baptême étoit valable. Le pape Zacharie, qui étoit alors sur le

saint siége, décida pour l'affirmative, ayant égard à l'intention qui étoit bonne.

Il n'y a rien qui marque plus de foiblesse d'esprit, que de décharger sa colère sur des choses inanimées. Comme les femmes ont l'esprit plus foible que les hommes, elles sont aussi plus sujettes à tomber dans cette erreur; & pourvu que leur vengeance rencontre un objet, elles ne se mettent guère en peine, s'il est capable de la sentir ou non. Mais que dirons-nous du roi Xercès, qui fut pris pour Jupiter même, par sa puissance & par sa bonne mine, & qui ayant vu renverser par les flots le superbe pont qu'il avoit fait faire sur le détroit de l'Hellespont, pour passer d'Asie en Europe, en voulut prendre vengeance, en faisant ordonner par arrêt de son conseil, que les eaux de la mer seroient fustgées de trois cent coups de fouet; ce qu'il fit exécuter, en lui disant des injures. Il est vrai que la sottise d'une pareille vengeance se peut excuser par une impiété, si une faute se peut excuser par une plus grande; & l'on peut dire, que c'étoit à Neptune à qui il vouloit faire cet affront. Mais je ne sçai lequel des deux est plus ridicule, de s'attaquer à des choses insensibles, ou de

s'attaquer à ceux qui sont si fort au-dessus de nôs atteintes.

Quoique M. Despréaux ait attaqué ma Cyropédie dans son Lutrin, je n'ai pu lui en vouloir du mal. Il me dit un jour en parlant de ses satyres : n'est-il pas vrai, M. Charpentier, que j'aurai un grand compte à rendre devant Dieu, d'avoir traité de froids rimeurs, les Chapelains, les Cotins, les Cassagnes, &c ? Si ces pauvres poëtes-là vivoient encore, ne seroient-ils pas *des soleils*, auprès de ceux que nous avons aujourd'hui ?

Les yeux du vulgaire voient quelquefois, ce que les yeux les plus savans n'apperçoivent pas. On dit que Malherbe avoit chez lui une vieille servante de qui il consultoit l'oreille. On en dit autant de Molière. Chacun sait l'estime que faisoit Apelles, du jugement du peuple, en exposant ses plus beaux ouvrages à sa censure, & en suivant plusieurs fois son avis. Annibal Carache racontoit souvent, qu'il avoit appris à juger de deux tableaux du martyre de S. André, que l'Albane & le Dominiquain avoient fait en concurrence l'un de l'autre, d'une petite vieille qui s'arrêta fort long-tems à

raisonner, en soupirant avec une petite fille devant le tableau du Dominiquain, & qui ensuite passe devant celui de l'Albane, sans rien dire. Les ouvrages excellens sont ceux qui frappent directement la nature.

Je suis de l'humeur de Quintilien : la beauté de la solitude m'empêche, pour ainsi dire, d'être seul, & me dérobe à moi-même : un beau ciel, une verdure agréable, le murmure des eaux, me font oublier insensiblement ce que je veux méditer : toutes ces beautés de la nature s'emparent malgré moi de mon imagination ; & si je rêve, c'est sur elles que s'occupe ma rêverie. Elles s'insinuent d'autant plus facilement dans mon esprit, qu'il n'y a point d'autres objets qui frappent mes sens ; le silence même leur est avantageux ; il semble qu'il ne me laisse toute mon attention, que pour les considérer avec plus de loisir, & en être vivement touché. Enfin mon esprit s'abandonne à une volupté secrète qui l'endort & qui l'enchante ; il se relâche, & n'est plus capable de travail. Croyez-moi, c'est toujours dans les ténèbres du cabinet, que se fait la véritable apparition des muses ; & c'est là que les poëtes ont feint si agréablement, qu'elles s'apparoissent dans les bois & sur les montagne.

Jean Péirarède, gentilhomme gascon, fait fort bien des vers latins; il entend aussi fort bien les poëtes latins, sur plusieurs desquels il a fait des corrections. Il a eu pour précepteur domestique, Caméron, qui étoit un des premiers hommes de son siècle. Il est réduit présentement à expliquer les poëtes aux gens de condition. Il a achevé les vers non achevés de Virgile, qu'il a fait imprimer avec plusieurs de ses épigrammes. M. Grotius fait mention honorable de lui dans ses lettres.

La république de Gènes est une des plus riches du monde en fonds de terre qu'elle a par toute l'Italie, particuliérement dans le Milanois, & dans le royaume de Naples, & en argent qu'elle prête à intérêt au pape, au roi d'Espagne, à l'empereur, &c. On dit qu'une fois les Génois reçurent quatre cent mille louis d'or, qui faisoient quatre millions quatre cent mille livres, sur les arrérages que devoit la chambre apostolique de Rome, & qu'un jour le roi d'Espagne défunt leur ayant fait banqueroute de soixante millions, ils firent réponse que pour s'en consoler, ils en avoient bien gagné d'autres avec lui.

Henri V, roi d'Angleterre, & qui est mort

avec la qualité de roi de France, disoit que la guerre sans incendie, étoit comme une andouille sans moutarde; c'est-à-dire que l'incendie en étoit le ragoût pour lui. Le titre de rois de France que les Anglois s'attribuent, a deux principes ou origines. Le premier, du chef d'Edouard III, roi d'Angleterre, fils d'Isabeau de France, laquelle étoit sœur des trois rois de France; Louis Hutin, Philippe-le-Long, & Charles-le-Bel, morts sans enfans; ensorte qu'Edouard leur neveu, disputa la couronne de France à Philippes de Valois, qui n'étoit que leur cousin, comme se prétendant plus prochain héritier. Mais les états assemblés, décidèrent en faveur de Philippe, sur le fondement de la loi Salique, qui n'avoit point encore été agitée jusqu'alors. Cette loi porte: « Que le royaume de France » ne tombant point en quenouille, les enfans » des filles de France ne pouvoient succéder: » Mais comme les rois d'Angleterre d'aujourd'hui ne descendent pas de cet Edouard, ils n'auroient pu conserver leur droit sur la couronne; si ce n'est qu'ils ont pour maxime chez eux, que les droits une fois dévolus à leur couronne, en sont pour toujours inaliénables & imprescriptibles, comme nous le tenons en France; quoique cela n'ait pas toujours été puisqu'Henri IV fit faire une réunion expresse à la couronne de France.

des droits qu'il avoit sur plusieurs parties de la Navarre, & autres domaines, &c. Le second principe, de la donation que fit Charles VI de la couronne de France à Henri V, roi d'Angleterre, son gendre, qui avoit épousé Catherine, l'une de ses filles, à l'exclusion de Charles VII son fils, & ce à la sollicitation d'Isabeau de Bavière, sa femme, qui avoit de l'aversion pour Charles VII Dauphin. Même dans le tems que Charles VI n'étoit plus capable par ses foiblesses de gouverner le royaume, il fit déclarer régent le roi d'Angleterre, & fit couronner Henri VI son fils, roi de France, dans l'église de Notre-Dame de Paris.

M. Bochart est très-sçavant dans toutes les langues, comme le témoigne son *Phaleg*, ou autrement sa géographie sacrée. Outre son *Phaleg*, qui est un ouvrage d'une profonde érudition, il a fait imprimer un petit traité pour sçavoir, s'il est nécessaire qu'il y ait des évêques dans l'église; le tout en latin. Il a fait un gros livre de tous les animaux dont il est parlé dans la Bible, mais qui n'est point encore imprimé. Il est ministre de Caen, & de la famille de Champigny de Paris, dont il y a eu un premier président du parlement.

Les poëtes ne doivent point parler d'une manière douteuse ; ils se disent inspirés des dieux ; souvent même ils feignent que ce sont les muses qui parlent dans leurs ouvrages, & qu'ils ne font que prêter leur plume à la voix de ces déesses : *Chantez, divines muses*, disent-ils ; *muses, racontez-nous*, &c. Or le langage des muses, ou de ceux qu'elles inspirent, doit être plein d'assurance : il n'y doit point entrer de doute, ni d'incertitude, comme dans celui des hommes vulgaires. Les choses passées, celles qui sont éloignées, les futures mêmes, doivent être présentes à l'esprit du poëte, & d'une manière si nette & si distincte, qu'il ne lui reste pas le moindre doute : tel est le caractère de l'esprit divin, dont ils feignent d'être remplis. Si le poëte ne parle pas avec assurance & certitude, il dément le caractère qu'il s'est donné ; il détruit l'agréable tromperie où notre esprit veut bien être, lorsqu'il l'écoute, & nous fait sentir, lorsque nous ne le voulons pas, que tout ce qu'il dit n'est qu'une pure fiction. Il me semble qu'Ovide est tombé dans cette faute, lorsqu'après avoir fait parler le Dieu Borée, il ajoute : *Borée dit ces paroles, ou n'en dit pas de moins fortes.* Non seulement le poëte sort ici de son caractère, mais il détruit le plaisir que nous avions de croire que c'étoit le dieu que nous venions d'entendre.

Cicéron disoit de Caninius Revitius, qui n'avoit été consul qu'un seul jour: « Nous avons » un consul si vigilant, qu'il n'a pas dormi une » seule nuit pendant son consulat.

Il ne faut pas être si engoué des termes de son art, qu'on les emploie à toute heure, & en toutes rencontres, comme ce grammairien qui souhaitoit à de nouveaux mariés, *qu'ils eussent des enfans de genre masculin, feminin, & neutre.* Ausone se raille ainsi d'un grammairien dans une épigramme. Les jeunes gens de Pratique, comme les procureurs & les avocats, sont forts sujets en faisant l'amour à leurs maîtresses, de se servir des termes de leur profession. Je me souviens d'une épigramme, où l'on fait ainsi parler un praticien:

Temps est de pleurer & de rire,
Comme on disoit anciennement:
Ainsi vous avez beau me dire,
Je ne puis vous aimer définitivement;
Climène, un peu de surséance,
Ne poursuivez pas, s'il vous plaît;
Contentez-vous que j'aime à présent par sentence;
Dans quelque temps d'ici j'aimerai par arrêt.

La plupart des auteurs ne sont jamais contens de leurs ouvrages; il faut qu'ils changent

& qu'ils donnent un nouveau tour à tout ce qu'ils font, quelque bien qu'il puiſſe être. La bonne penſée n'eſt jamais la première, c'eſt celle qui ne vient qu'après pluſieurs ratures: ſemblables à l'empereur Héliogabale, qui ne trouvoit un mets excellent, qu'à proportion qu'on le lui vendoit cher; ils n'eſtiment que ce qui leur coûte beaucoup de peine & de travail. En vérité, le génie de ces gens-là ne leur a guère d'obligation, de rebuter tout ce qu'il leur offre de ſon bon gré, & de ne vouloir que ce qu'ils en tirent par force, & pour ainſi dire, avec la gêne & la torture. Quintilien rapporte un bon mot, que J. Florus dit à un jeune homme qui étoit de cette humeur. L'ayant trouvé un jour d'une triſteſſe extraordinaire, il lui en demanda la cauſe; & le jeune homme lui avoua franchement, que cherchant depuis trois jours un exorde à un diſcours, il étoit au déſeſpoir de n'avoir encore rien pu trouver qui le ſatiſfît. Ne ſeroit-ce pas, lui dit alors Florus en riant, que vous voudriez faire mieux que vous ne pouvez? *Numquid tu melius dicere vis quàm potes?* Il ne faut pas douter qu'il n'entre beaucoup de préſomption dans cette humeur difficultueuſe. Nous rebutons tout, parce que nous eſtimons tout indigne de nous, & nous faiſons à peu près comme ces femmes, qui ne trouvent

jamais qu'aucun de leurs portraits leur ressemble, parce qu'elles s'imaginent être toujours plus belles, que tout ce que l'on peut faire. A propos de J. Florus dont je viens de parler, je me souviens qu'un bon vieux sergent, nommé Cadot, m'attendant un jour chez moi, se mit à lire tout haut dans un livre qu'il trouva sur ma table. J'entrai sans qu'il m'apperçût; & ce sergent étant à un endroit du livre, où il y avoit *J. César*, il dit, *Jean-César*; la figure du bon homme, & la confiance avec laquelle il prononça ce nom, me firent trouver la chose si plaisante, que je pensai en étouffer de rire.

M. Bignon, avocat général, est un des plus savans hommes de France, & celui qui l'a été le plus tôt: car à vingt-deux ans il avoit tout lu & tout retenu. Il a fait imprimer en sa jeunesse un petit traité, *de l'excellence des rois de France*, & un autre, *de l'élection des Papes.* Il a fort travaillé sur l'origine du droit françois, & sur Grégoire de Tours. On feroit une injustice à M. Ménage si on ne le mettoit immédiatement après cet excellent homme; car c'est un grand prodige de science.

Au-dessus du portrait de Nicolas Flamel, dans le cimetière des Innocens, il y avoit ces pa-

roles: *Je vois d'ici moult merveilles.* On prétend que ces merveilles étoient gravées en lettres hiéroglyphiques, sur une très-grosse pierre de taille vis à-vis de son portrait; elle fut enlevée par des Allemans, qui vinrent exprès à Paris, pour examiner ce qu'ils pourroient y découvrir de mysterieux. Il n'y a point de gens plus curieux pour les recherches de la Chymie, que les Allemans. C'est une perte que l'on a faite, lorsque l'on a ôté du cimetière des Innocens, beaucoup d'épitaphes anciennes. Il y en avoit de tout-à-fait plaisans par leur naïveté. Je me souviens d'un que j'y ai remarqué autrefois: mais pour en goûter toute la simplicité, il faut savoir que du tems de l'héréfie de Luther, tous les bons chrétiens faisoient croire, par un vers ou deux que l'on glissoit dans leurs épitaphes, qu'ils croyoient au purgatoire que Luther nioit.

Cy gît sire Allain de Crenelle;
A qui Dieu doint vie sempiternelle;
En paradis où sont harpes & luts,
Non en enfer où dam[illegible] boulus;
Mais que dire de ce grand purg[illegible]ire!
En est-il un? oui-dà: Trédame, voire.

Puisque je suis sur le chapitre des épitaphes anciennes, je vais vous en réciter un,

que j'ai trouvé dans S. Germain l'Auxerrois. Or écoutez.

Ci-devant auprès du pillier,
Gist de léans un marguillier,
Maître Jean Puiloys qu'on surnomme,
En son vivant bien fort prud'homme,
Autant que procureur fût oncques,
Fréquentant la chambre des comptes,
Qui de bienfaits plein comme l'œuf,
L'an mil quatre cents nonante-neuf
Trépassa ! dont fut grand émai.
Le quatorzième jour de mai.
Priez pour lui, je vous en prie,
Jésus & la vierge Marie.

Scioppius étoit un Gentilhomme de Franconie, qui prenoit le titre de comte de Claravale, très-aimé des personnes puissantes, & recommandé même à Louis XIII par un bref de Sa Sainteté. Il prétendoit qu'on devoit prononcer ainsi le latin, par exemple, cette période: *In Latio decus prononciationis & Eloquentiæ est Cicero*, &c. *In lathio decous pronunkiathionis & eloquentiæ est K*[illegible] Gérard Vossius, dans sa grammaire latine, page 2, parlant de la prononciation des lettres latines, dit qu'elle est tout-à-fait différente à présent, de ce qu'elle étoit autrefois; que les romains faisoient distinction de l'*I* bref d'avec l'*I* long, & ne prononçoient pas autre-

ment le *C* dans les mots *dicit* & *dices*, que dans ceux de *Vico* & *dicam*, qu'ils faisoient sonner le T dans *artium*, de même que dans *arti*, & que l'V romain avoit le même son que le double V (W) des Flamans ; de cette façon il faudroit prononcer ainsi ces deux lignes de latin.

Utinam Ciceronem audivissemus, Romani, ut pronunciaremus voces vestras ut decet.

Outinam Kikeronem audiwissemous, Romani, out prononkiaremous wokes westras out deket.

A présent chacun donne au latin la prononciation de sa langue naturelle. C'est ce qui fit dire plaisamment à Joseph Scaliger, à un gentilhomme Ecossois, qui lui faisoit un discours latin dans la prononciation de son pays : Monsieur, vous me pardonnerez, si je ne vous réponds point, je n'entends point l'Ecossois. Les Bavarois disent *Poter* pour *Pater*, *Ponem* pour *panem*. Les Anglois, *Kenis* pour *Canis*. *Kenis intrevit meem Kemerem*, pour *Canis intravit meam Cameram*. Les Polonois prononcent *quamfam* pour *quanquam*, *agfa* pour *aqua*. Papirianus qui vivoit avant Priscien, puisqu'il en est cité, remarque dans Cassiodore, qu'il n'appartient qu'à des fous d'écrire autrement qu'on ne prononce. *Aliter scribere, aliter pronunciare,*

vecordis est. On prouve l'entier changement du françois, par les évangiles que Beatus Rhenanus de Sleſtald trouva traduits en cette langue, dès environ l'an 900, & qu'aujourd'hui nul ne ſçauroit entendre. Voyez le liv. 2 *rerum Germanicarum.*

S. Mathurin eſt pris pour le patron des fous, & pour la folie même; c'eſt, à mon avis, par une froide alluſion à ſon nom, dont la première ſyllabe ſignifie *fou, mat.* Il faut que ce ſoit des Italiens que nous ſoit venue cette belle pointe-là, à cauſe que dans leur langue, *Matturino,* a quelque reſſemblance avec *Matto* qui ſignifie *fou.*

Hircius dans une déclamation contre Panſa, parlant de la mère de celui-ci, & diſant avec emphaſe: *ſa mère qui l'a porté dix mois dans ſes entrailles.* Cicéron dit, *eſt-ce que les autres portent leurs enfans dans leur poche?* relevant ce pléonaſme, *dans ſes entrailles.* Il n'y a cependant rien de ſi commun, que de dire, *porter dans ſon ventre, dans ſes entrailles.*

Gombault eſt mort, n'ayant pas plus de deux cents écus de revenu. Il étoit huguenot, au reſte homme de grande vertu. C'étoit le poète de France, qui faiſoit le mieux des ſon-

nets

nets & des épigrammes. Il entendoit très-bien l'art poétique.

« La trop grande facilité dégoûte, comme » la trop grande difficulté rebute ». Et pour me servir de l'expression d'Ausone, « la nudité » de Venus ne plaît point, non plus que la » double ceinture de Diane. » Il ne faut pas qu'une maîtresse prodigue ses faveurs, mais il faut aussi qu'elle se les laisse dérober.

Nec volo quæ cruciat, nec volo quæ satiat. Martial.
Nec victoria mi placet parata. Pétrone.

Themistocle est banni de sa ville, à qui il avoit rendu de si grands services, du *ban* de l'*Ostracisme*; seulement à cause qu'il avoit trop de crédit. *Ostracisme* étoit un certain bannissement, dont on se servoit à Athènes pour rabaisser le trop grand crédit, & la trop grande autorité des personnes de qualité, quoiqu'ils n'eussent fait aucune faute. Sotte ville, où les grandes actions & les grands talens qui attirent l'estime & l'amitié des hommes deviennent funestes, & où la vertu étoit une chose nuisible.

Lalam en Turc, signifie *mon père nourricier.*

La lettre *m* sert d'office pour signifier *mon*, comme le *Iod* dans la langue hébraïque. Les Sultans honorent les grands Visirs de ce titre, peut-être à cause que les ministres ont tout le soin des affaires de l'Empire, & que c'est l'Empire qui nourrit le Grand-Seigneur.

C'est le sentiment universel ; qu'y a-t-il de si universel que l'ignorance & que l'erreur ? La plupart des hommes ne s'imaginent-ils pas que cet espace qui est entre nous & le soleil, est vuide ; & si c'étoit assez pour faire prouver la vérité d'un sentiment, que de compter les voix pour & contre, cette erreur ne devroit-elle pas prévaloir contre l'opinion du petit nombre de ceux qui ont étudié la nature, & qui soutiennent que cet espace qui paroît vuide au vulgaire, est aussi plein que le corps le plus solide. La plus grande partie de l'Asie & de l'Afrique, n'a-t-elle pas une imposture pour fondement de sa croyance ? & comment notre religion se pourroit-elle soutenir, si la vérité avoit quelque chose à craindre du grand nombre & de la multitude ? Eloignons-nous donc de ceux qui s'imaginent que la vérité suit toujours le plus grand nombre. Ces gens-là qui comptent les voix, & qui ne les pèsent point, seroient volontiers dans la recherche

de la vérité, la même chose que ce consul Romain, Valerius Publicola, « qui crut se » devoir attribuer l'honneur de la victoire, » après un combat qu'il avoit donné aux Toscans, parce que dans le nombre des morts, » il s'en trouva un de moins que du côté des » ennemis. »

Jean de Montluc, évêque de Valence, frère de Blaise de Montluc, maréchal de France, étoit d'abord un prélat vertueux & attaché à ses devoirs; mais après qu'il eut goûté les faux plaisirs du commerce du monde, il changea tellement de conduite, qu'il devint un des principaux factieux de la révolte de Luther. Aussi le maréchal proteste-t-il, qu'assistant un jour à une haute messe, que cet évêque son frère disoit solemnellement; comme il eut entonné *Credo in Deum*, il se tourna vers les gentilshommes qui étoient en sa compagnie, leur disant, « qu'il prenoit acte de ce que son » frère croyoit en Dieu, n'y ayant pas cru » jusqu'alors. » Les affaires d'état ne doivent être considérées des prélats, que comme les exercices de leur vertu, & les écueils de leur sainteté; il faut qu'ils ne s'en approchent jamais qu'en s'en éloignant, & que la résistance qu'ils opposeront au choix qu'on fera de leurs

personnes, pour les y appeller, soit l'infaillible marque par laquelle on puisse reconnoître qu'ils n'en sont point incapables. Saint Ambroise entroit dans de mauvais lieux, pour tâcher de désabuser le peuple de la créance qu'il avoit qu'il étoit un saint; & pour l'obliger par cette idée d'une fausse débauche, de porter son choix sur quelque personne qui méritât mieux que lui d'être promu à l'archevêché de Milan.

Le duc Charles, oncle du prince Charles, avoit fait quatre traités avec les rois de France, Louis XIII & Louis XIV, pour le duché de Lorraine, dont le dernier avoit été fait à Vincennes; il s'étoit obligé par tous les quatre, & n'en avoit pas tenu un seul; qu'en cas qu'il manquât à l'exécution, la Lorraine demeureroit à toujours réunie à la couronne de France, sans en pouvoir être séparée. Ce duc Charles n'étoit prince de la Lorraine, que par sa première femme qui en étoit l'héritière; mais l'ayant indignement quittée pour en prendre une autre, elle se vint refugier en France, & fit donation de ses états au roi & à la couronne. A la vérité les Lorrains prétendent que la loi salique a lieu chez eux, & que leur souveraineté ne tombe point en quenouille, du moins tant qu'il y a des mâles auquel cas

le duc Charles auroit été le légitime héritier ; ſuppoſé que les ſouverainetés ne ſe puiſſent vendre ni aliéner au préjudice des héritiers.

Pluſieurs façons de parler Italiennes ſe ſont introduites dans notre langue, par le commerce que les françois eurent avec les Italiens, ſous les règnes de Charles VIII, Louis XII, & François I ; mais principalement ſous le règne de Catherine de Médicis ; car alors tous les courtiſans pour flatter cette princeſſe italienne, fourroient dans leurs diſcours, le plus de mots franciſés qu'ils pouvoient. Henri Etienne a fait un livre contre cet abus de quantité de mots, qu'il reprend comme vicieux, étrangers, & contraires au génie de notre langue. Ces mots ont cependant acquis depuis ſon tems, le droit de naturalité, & vont preſque à préſent de pair avec les naturels du pays, dans les diſcours les plus châtiés : & les Celtophiles n'ont jamais pu les faire repaſſer les monts, quelques efforts qu'ils aient fait. Après tout, notre langue s'en eſt bien trouvée.

Il me ſemble impertinent, que dans le traité de la divination, qui eſt un dialogue entre Cicéron & Quintus ſon frère ; Quintus raconte

bien au long à Cicéron, le songe que lui-même Cicéron avoit fait.

Un grand seigneur ignorant, voyant un jour un philosophe qui mangeoit de friands morceaux, lui dit : « Eh ! quoi les philosophes » usent-ils de ces friandises ? Et pourquoi » non, lui répondit-il ? vous imaginez-vous » que la nature n'ait produit les bonnes cho» ses que pour les ignorans ?

On a fait ces vers sur Raimond Lulle :

Dum lapidem quæris, Lulli, quem quærere nulli
Profuit, haud Lullus, sed mihi nullus eris.

C'est un jeu de mots sur *Lulle*, & *nul*, qui devient très-froid & très-puérile en notre langue. » Pendant que tu cherches la pierre que personne n'a encore trouvée, tu n'es plus Raimond Lul, tu me parois Raimond nul.

M. le C** me disoit dernièrement, qu'il vouloit traduire tout l'Arioste en vers françois. Je lui répondis, que ce seroit être aussi fou en françois, que l'Arioste l'étoit en italien.

Il n'y a rien de plus injuste que le chagrin des vieillards contre les jeunes gens. Vouloir

empêcher la jeunesse de rire & de folâtrer; c'est justement se fâcher contre le printems de ce qu'il ne porte que des fleurs, & lui demander les fruits de l'Automne. Le bon Anaxagoras n'étoit pas de cette humeur lorsqu'il mourut; les magistrats de la ville de Lampsaque lui demandèrent s'il ne vouloit rien ordonner: il les pria qu'il fût permis tous les ans aux enfans de jouer pendant tout le mois auquel il mourroit. Diogène-Laërce dit que cette coutume s'observoit encore de son tems.

Si l'on vouloit traduire les noms grecs & romains en françois, on les rendroit souvent ridicules. J'ai vu une traduction des épitres de Cicéron à Atticus, imprimée chez Thiboust en 1666, pag. 247, où l'auteur est tombé dans cette faute ridicule, en traduisant cet endroit: *Pridiè autem apud me Crassipes fuerat*. Le jour précédent, *Gros-pied* fut chez moi. Véritablement *Crassipes* veut dire Gros-pied, mais il est ridicule de le traduire ainsi; & il ne faut jamais toucher aux noms propres, soit qu'ils fassent un bon ou mauvais effet, rendus dans notre langue. Un autre traducteur des épitres de Cicéron, lui fait dire, mademoiselle votre fille, madame votre femme; & je me souviens d'un auteur qui appelloit Brutus &

Collatinus, les Bourgmestres de la ville de Rome.

Corneille dit dans sa tragi-comédie du *Cid*,

Si l'amour vit d'espoir, il meurt avecque lui.

L'expérience nous fait voir tous les jours, que cette maxime est très-fausse. Boccace qui étoit un si grand-maître en amour, dit expressément le contraire. « Il arrive très-souvent, dit-il, que l'amour s'augmente, à mesure que l'espérance diminue. » *Ma came noi veggiamo assai somente avenire, quanto la speranza di venta minore, tanto l'amore maggior far si.*

Du Périer étoit gentilhomme provençal, & neveu de ce M. du Périer, à qui Malherbe a adressé ces belles stances :

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle.

Charles du Périer, excelloit dans les vers latins : voici une pièce de lui.

LEO ÆGER,

VULPES ET LUPUS.

FABULA.

VASTA jacebat æger in sylvâ Leo,
Regemque circùm sedulæ stabant feræ;
Stabant tremendi perfidis cum tigribus,
Aprisque pardi, præpetes equi, canes,
Pigroque rura qui secant gradu boves.
Aderant & illæ belluæ immanes, quibus
Pro merce summâ candidum dentem exsecat
Indus locuples, parvusque dat fera
Per bella, dorso ferre fætas milite
Sublimè turres, mole se tantâ ferunt.
Huc denique omnes undecumque bestiæ
Devenerant, postremâ Vulpes, quam Lupus.
Sic in[illegible], dùm dolere nos suo
Graviter dolore, lacrymare, conqueri,
Cunctisque cunctas abstinere gaudiis,
Ludisque Leo videret, ac nostram ipsemet
Laudare, ut certè merebamur, fidem,
Palàre te juvabat, ac Regis tui
Securam opima furta devehere hinc & hinc,
Famelicamque sub tuo specu dies
Noctesque prædis pinguibus epularier.

Cui Versipellis : parce tam malis, precor,
Lupe, innocentem me probris lacessere.
Plagâ è remotâ post labores plurimos,
Certum Leoni quæ levamen affero ;
Noram probè : hujus quidquid est periculi,
Ideòque prorsùs immemor somni & dapis,
Deserta rura pervagabar, sicubi
Quidquam salubre Principi nanciscerer ;
Quin ipsa saxa consulebam, ceu mihi
Saxa illa respondere quirent, cùm meas
Ter hæc quaterque monte rupta de cavo
Revertis aures vox repentè perculit :
Calente pelle, quam Lupo detraxeris,
Tibi sovendus est Leo. Sub hæc Lupus
Ululare, totos intremere & artus miser ;
Audiri & ingens callidæ applaudentium
Vulpi ferarum clamor, hanc Leo ocyùs
Laudare, mox jubere confiteri quod hæc
Denuntiarat : irruunt cunctæ in Lupum ;
Ultura sese prima Vulpes insilit,
Trucemque corio prima nudat æmulum.
Hæc nos monebat Fabula exitum gravem
Manere rixam, qui magis cauto movet.

M. Perrault a ainsi traduit cette fable.

LE LION MALADE, LE RENARD ET LE LOUP.

FABLE.

Un Lion dans un bois souffrant de cruels maux,
Gissoit environné de tous les animaux.
Là se voyoient les ours, les tigres, les panthères,
Dangéreux habitans dés plages solitaires;
Les cruels sangliers, les chiens ardens & vifs,
Les cerfs prompts & légers, les bœufs lourds & tardifs.
Là, se voyoit encor sous une hideuse forme,
Cette masse de chair d'une grandeur énorme,
L'éléphant indien, aux précieuses dents,
Connu par mille faits généreux & prudens,
Et qui, dans lés combats plein d'une ardeur guerrière,
Sur son dos, dans des tours, porte une armée entière.
Mille autres animaux près du prince rangés,
Sembloient de sa douleur vivement affligés,
Lorsque le fin Renard, fausse & maudite race,
Arriva le dernier, & vint prendre sa place.
Le Loup morne & chagrin, voulut mal-à-propos,
Lui faire une avanie, & prononça ces mots:
Pendant que tous ici, d'une mortelle crainte,
Pour le prince en danger, nous avons l'ame atteinte;
Que nous interdisant les plaisirs & les jeux,
Au ciel, pour sa santé, nous poussons mille vœux;
Que son rigoureux sort entre nous se partage,

Et que notre douleur lui plaît & le soulage,
Il vous sembloit plus doux de prendre vos ébats;
De livrer aux poulets d'agréables combats,
Et dans votre tannière emportant votre proie,
Aux dépens des vaincus vous donner au cœur joie.
L'état où nous voyons notre invincible roi,
Sans doute dans ce temps, vous donnoit peu d'effroi,
Au milieu des plaisirs & de la bonne chère.

Alors la malle-bête. Hé! tout beau, mon compère,
Point de bruit. Savez-vous que d'un pays lointain,
J'apporte pour le prince un remède certain.
D'un roi si grand, si bon, si doux, si pitoyable,
Je ne savois que trop le péril effroyable;
J'en ai perdu long-temps le boire & le manger;
Et courant sans repos maint climat étranger,
J'ai percé des forêts, des déserts, des montagnes,
Des vallons écartés & de vastes campagnes,
Pour trouver du secours, & voir si quelque part,
Il ne me viendroit rien de la main du hasard.
J'allois interrogeant dans ma douleur extrême,
Tant j'étois insensé, jusques aux rochers même;
Lorsqu'une forte voix, qui de peur me glaça,
Sortit d'un antre obscur, & ces mots prononça:
Ton roi ne peut guérir du mal qui le dévore,
Que dans la peau d'un Loup tout fumante encore.
Le Loup saisi d'horreur, pousse un long hurlement;
Le Renard est de tous applaudi hautement;
Et le prince malade approuvant la recette
Ordonne sur le champ que l'épreuve en soit faite.
Les bêtes à l'envi se jettent sur le Loup;
Chacune prend plaisir à lui donner son coup;

Et le premier de tous, d'une ardeur ſans égale,
A le bien écorcher le renard ſe ſignale.
Cette fable, comme je crois,
Nous veut dire en ſon badinage
Qu'il ne faut pas, ſi l'on eſt ſage,
Se jouer à plus fin que ſoi.

Du Périer ne ſe bornoit pas à faire des vers latins, il en compoſoit de françois, qui ont été lus avec plaiſir. Tel eſt l'endroit d'une ode qu'il avoit compoſée pour le prix de la poëſie; il parle des manufactures royales des Gobelins. Le voici :

Tout y charme mes yeux, j'y vois avecque joie
Mille chef-d'œuvres s'étaler;
Y vivre les couleurs, y reſpirer la ſoie;
Le marbre & l'airain me parler.
J'y vois d'un art divin l'Apelle de notre âge,
Dans un effroyable carnage
Peindre tes yeux ardens ſous le brillant acier.
Ici tu prends un fort, là tu lances ta foudre;
Et mettant plus d'un mur en poudre,
Tu pouſſes dans les feux ton généreux courſier.

Certain pédant ſe trouvant avec pluſieurs beaux eſprits, voulut étaler ſa ſcience devant eux, en leur expliquant la métempſycoſe de Pythagore; comme il y en eut un de la compagnie qui ſe tourna du côté d'une perſonne,

& lui dit, » Pythagore disoit que les ames » des hommes, après leur mort, entroient » dans le corps des bêtes; mais, dit-il, en par- « lant du pédant; je ne croyois pas que l'ame » d'une bête entrât dans le corps d'un homme.

Il est ridicule de demander conseil, ou de délibérer sur les choses que les loix ou que la raison ont décidées. « Lorsqu'il faudra en- » treprendre la défense de votre patrie ou de » vos amis, dit Epictète, ne consultez point » les devins, & n'attendez point leurs réponses » sur ce que vous devez faire là-dessus ». Véritablement, c'est faire injure aux Dieux, & les croire capables de nous conseiller le mal, que de leur demander, si l'on doit une bonne action. Jamais l'oracle d'Apollon n'a peut-être rendu une meilleure réponse que celle qu'il fit à ceux de Cumes, qui l'envoyèrent consulter s'ils livreroient aux Perses, Pactyas, qui s'étoit mis sous leur protection. Le Dieu répondit, qu'ils le rendissent. Aristodicus, homme d'autorité, soutint que l'oracle n'avoit pu faire une réponse si injuste, & qu'il falloit de nécessité que les députés eussent rapporté faux. Sur quoi la ville y envoya Aristodicus même, avec de nouveaux députés. L'oracle fit la même réponse. Aristodicus dé-

pité, ſe promenant tout chagrin autour du temple, apperçut un nid d'oiſeaux, qu'il chaſſa à coups de pierre. Alors une voix menaçante ſortit du temple, qui s'écria: « Pourquoi chaſſes-» tu ces petits animaux qui ſont ſous ma » protection? » A laquelle Ariſtodicus répondit: » Je fais la même choſe que vous, lorſque » vous nous commandez d'abandonner celui » qui s'eſt mis ſous la nôtre. » Auſſi-tôt la voix lui répondit: « Impies que vous êtes, puiſque » vous ſavez que c'eſt mal fait d'abandonner » ceux qui ſe jettent entre vos bras, pourquoi » venez-vous me conſulter? Eſt-ce pour me » tenter que vous y venez? »

On ne peut parler plus avantageuſement de ſoi-même, que fait Scaliger le père dans une de ſes lettres, où après avoir exagéré ſon mérite dans les armes & dans les lettres, il dit en termes formels; que Xénophon & le roi Maſſiniſſa ne pourroient qu'à peine donner l'idée de ce qu'il vaut. *Quorum utriuſque idea, vix me unum exprimat.* Il y a là dedans plus du citoyen d'Agen, que du prince de Vérone.

Malherbe voulant faire connoître que ceux qui ſont du côté de Blaye, ſont des gens ruſtiques & groſſiers, a dit: « que le bon ſens

» ayant voulu entreprendre de paſſer cette
» ville, y gagna une paralyſie.

Chacun ſait combien ceux qui étoient chauves étoient expoſés à la raillerie chez les Romains ; & que de tous les honneurs qui furent décernés à J. Céſar, aucun ne lui fut plus agréable que la permiſſion de porter perpétuellement une couronne de laurier ; parce qu'il pouvoit cacher par-là ſa calvitie. Voici une épigramme de Martial aſſez plaiſante, ſur un homme chauve qui portoit toujours la tête enveloppée de linges, & qui feignoit d'avoir mal aux oreilles. « Tu portes toujours la tête
» enveloppée de linges, & tu dis que tu as
» mal aux oreilles, dis plutôt que tu as mal
» aux cheveux.

Non auris tibi, ſed dolent capilli.

J'ai ouï-dire la même choſe à l'occaſion de Chapelain, qui portoit un manteau au cœur de l'été : quand on lui en demandoit la cauſe, il répondoit toujours qu'il étoit indiſpoſé. M. Conrart lui dit un jour : « En vérité, je crois
» que c'eſt plutôt votre juſte-au-corps qui eſt
» indiſpoſé. »

L'invention dont s'aviſa Timanthe, de peindre

tre des satyres, qui mesuroient avec un thyrse le pouce d'un géant endormi, pour faire paroître sa prodigieuse grandeur, me paroît équivoque : car elle peut servir également à faire paroître les satyres extrêmement petits, comme la figure du géant extrêmement grande. Puisqu'il y a dans la nature des nains & des géans, il falloit donc faire sur la même ligne, la représentation de quelques figures, ou de quelques autres choses, dont la grandeur fut déterminée, pour ôter tout sujet de doute, comme des arbres, des animaux, dont l'espèce est ordinairement d'une même grandeur.

Le soleil, tout Dieu qu'on le faisoit, ne laissa pas de décharger sa colère sur ses chevaux : il les châtia de la mort de son cher Phaëton ; il la leur reprocha, comme s'ils en avoient été cause, ou qu'ils eussent été capables de raison. Vous voyez que les Dieux de ce tems-là n'étoient guères plus raisonnables que les charretiers d'à-présent.

Le Févre Chantereau est très-savant dans l'histoire de France, & dans la chronologie. Il a fait imprimer un petit livre des terres de l'Empire, in-8°; l'histoire de Lorraine, in-folio. Il est prêt de faire imprimer

sa chronologie en trois volumes in-fol. C'est un homme fort judicieux; il a été trésorier de France, & il tient académie à Paris tous les mardis. M. le vicomte d'Auteuil est encore très-intelligent dans l'histoire de France, & dans les généalogies. Il a fait la vie des ministres d'état, in-folio; la vie de la reine Blanche. Il a plusieurs autres traités prêts à imprimer. Il se dit de la maison de Bourbon non-royale.

M. de Varillas m'a dit avoir eu par un prieur de la Chartreuse de Sainte Catherine-du-Val, communication du titre manuscrit, de la fondation de cette Chartreuse. Il paroît que ce fut du tems que Godefroi de Bouillon fit la croisade, & que l'ordre des Chartreux dans leur ancienne institution étoit plus austère que celui de la Trappe, & entr'autres articles concernant leur vivre, il portoit; *Solo pane hordeaceo, aquâ & leguminibus contenti* : d'ailleurs *perpetuum jejunium, perpetuum silentium, perpetuum cilicium.* On portoit le samedi au soir à chaque religieux, une portion pour leur semaine, qu'ils accommodoient chacun à leur manière, dans leurs cellules, qui étoient encore bien plus séparées qu'elles ne le sont aujourd'hui. Mais depuis ces premiers temps, l'ordre s'est mitigé toujours de plus en plus; *di bona voglia*,

& sans y être forcés entre eux. En sorte qu'aujourd'hui au lieu de pain d'orge, ils mangent le meilleur pain de froment, & tous les jours du frais ou tendre, parce qu'on cuit toutes les nuits dans la maison : au lieu d'eau, ils ont de bon vin, & telle mesure qu'il leur plait : au lieu de légumes, ils ont de toutes sortes de bons poissons, des légumes aussi, des œufs, & autres adoucissemens. Ils ne mangent point de beurre en carême; mais ils ont trouvé un secret merveilleux dont ils usent en sa place, qui est de faire déteindre la bonne huile avec du pain brûlé. Ils ont la liberté de parler & de s'entretenir certains jours.

On peut dire hyperboliquement d'un homme qui n'aime que le vin vieux :

Sub rege Numa condita vina bibis.

Il boit du vin, qui commençoit déjà à s'aigrir sous le règne de Pharamond.

Ce sont les Presbytériens qui ont appellé le prince d'Orange en Angleterre ; & en reconnoissance, il les a favorisés dans la suite, au préjudice des épiscopaux. C'étoit déjà un commencement pour y parvenir, que d'avoir

détruit ou aboli les deux ſermens d'allégeance & de ſuprématie, qui étoient les appuis de cette dignité épiſcopale: le ſerment d'allégeance, eſt celui par lequel on proteſte que le pape, ni autre prince étranger, n'a aucun droit ſur le royaume. Le ſerment de ſuprématie, eſt celui par lequel on proteſte de ne reconnoître que le roi.

M. Corneille l'ainé, eſt auteur de la pièce intitulée, *l'occaſion perdue & recouvrée.* Cette pièce étant parvenue juſqu'à M. le chancelier Seguier, il envoya chercher M. Corneille, & lui dit, « que cette pièce ayant porté ſcandale » dans le public, & lui ayant acquis la réputa- » tion d'un homme débauché, il falloit qu'il » lui fît connoître que cela n'étoit pas, en » revenant à confeſſe avec lui » il l'avertit du jour. M. Corneille ne pouvant refuſer cette ſatisfaction au chancelier, alla à confeſſe avec lui, au P. Paulin, petit père de Nazareth, en faveur duquel M. Seguier s'eſt rendu fondateur du couvent de Nazareth. M. Corneille s'étant confeſſé au R. P. d'avoir fait des vers lubriques, il lui ordonna par forme de pénitence, de traduire en vers le premier livre de l'imitation de J. C., ce qu'il fit: ce premier livre fut trouvé ſi beau, que M. Corneille

m'a dit qu'il avoit été réimprimé juſqu'à 32 fois. La reine après l'avoir lu, pria M. Corneille de lui traduire le ſecond; & nous devons à une groſſe maladie dont il fut attaqué, la traduction du troiſième livre, qu'il fit après s'en être heureuſement tiré.

Dans l'enfance de la peinture, on peut dire que le pinceau parloit aux yeux d'une manière ſi imparfaite, qu'on étoit obligé d'écrire le nom de ce que l'on vouloit repréſenter. Avant Dédale, on écrivoit, ceci eſt un homme, &c. M. de Pile m'a dit avoir vu une vieille eſtampe gothique, où cela étoit encore obſervé, & qu'il ſe ſouvenoit qu'au deſſous d'une épée, il y avoit, *ceci eſt un Braquemart*. (1) M. de Pile eſt l'homme de France qui ſe connoît le mieux en peinture, & qui peint avec le plus de goût & de feu. Comme il eſt de mes amis, il fit un jour malgré moi l'eſquiſſe de mon portrait, qui me reſſembloit parfaitement bien: après cela il me dit qu'il ne l'achèveroit pas que je n'euſſe fait ſix vers pour mettre au-deſſous. Voici ceux qui me vinrent ſur le champ dans la penſée:

(1) Epée courte & large que l'on portait autrefois.

Le rang où je ſuis parvenu,
N'eſt pas d'un fort grand revenu ;
Un doyen de l'académie,
Fait peu craindre ſon tribunal :
Pour être eſtimé dans la vie
Il faut pouvoir faire du mal.

Pline le jeune appelle les écritures du palais, *litteræ illitteratiſſimæ*, des lettres très-illetrées ; & Martial nomme les placets & les requêtes qu'on préſentoit à l'empereur, *libelli queruli*, des papiers plaintifs.

M. de Bautru diſoit, que le cabaret étoit un lieu où l'on vendoit la folie par bouteilles.

Sénèque a bien raiſon, lorſqu'il dit, qu'il faut contraindre notre eſprit, pour le faire commencer un travail : *Cogenda mens ut incipiat.* Car comme l'appétit vient en mangeant, il faut quelquefois vaincre un certain dégoût, une certaine pareſſe, un certain engourdiſſement, après quoi, étant, pour ainſi dire, débauché, les penſées viennent toutes ſeules, & nous nous trouvons dans une abondance, & dans une facilité que nous n'oſions eſpérer avant que de commencer. Une penſée en attire une autre : toutes nos forces ſe réveillent, tous

nos tréſors s'ouvrent. Mais nous ne voyons rien de tout cela ; nous ne l'eſpérons pas même, lorſque notre eſprit eſt encore dans le ſilence & dans l'inaction. Tellement qu'il eſt bien vrai de dire ; *Cogenda mens ut incipiat.* Les pareſſeux & les nonchalans devroient toujours avoir cette maxime devant les yeux, afin de ne ſe laiſſer point emporter par leur pareſſe.

Lodovico *Toſetto*, médecin facétieux, entendant un jour la meſſe en la compagnie d'un moine de très-mauvaiſe vie, ſon ennemi, nommé *Fra Simonetta*, s'alla cacher derrière un pilier, dans le moment qu'on leva le corps de Notre-Seigneur. Le moine hypocrite, qui n'avoit garde de laiſſer échapper cette occaſion de calomnier ſon prochain, & de faire voir ſon zèle pour la religion, dit aux aſſiſtans : « Vous » voyez, Meſſieurs, le bel exemple que nous » donne aujourd'hui Lodovico, & ſi c'eſt à bon » droit que nous l'avons toujours tenu ſuſpect » d'héréſie ». Lodovico qui l'entendoit, lui répliqua : « l'action que je viens de faire, bien » loin d'être une marque de mon manque de » foi envers la ſainte euchariſtie, eſt une preuve » de l'entière perſuaſion où je ſuis de la pré- » ſence réelle de Notre-Seigneur. Je n'ai été » me cacher, que parce que j'avois honte

» que Dieu me vît en une auſſi mauvaiſe » compagnie que celle de Fra Simonetta. »

M. Deſpreaux diſoit : que la différence qu'il y avoit entre un paralytique & un mort, c'étoit qu'un paralytique eſt un mort qui ſouffre, au lieu qu'un mort eſt un paralytique qui ne ſouffre pas.

Le Vazari avoit recueilli en eſtampes tous les ouvrages de tous les peintres dont il a écrit la vie. Il en fit préſent au duc de Florence. Elles ſont depuis dans le cabinet de ce prince, & elles y tiennent un rang conſidérable parmi toutes les raretés dont il eſt rempli. Il y en a beaucoup qui ſont des eſquiſſes de la main de ces peintres, qui en avoient fait préſent à Vazari. Au reſte, de cette grande quantité d'eſtampes, la plupart ne ſont pas parvenues juſqu'à nous ; ce qui fait déſeſpérer d'en trouver jamais des copies.

Cicéron prenant à témoin dans une affaire P. Cotta, qui affectoit de paſſer pour un grand juriſconſulte, quoiqu'il fût très-ignorant ; & Cotta ayant répondu qu'il ne ſavoit rien de tout ce qu'on lui demandoit : « Vous ne ſavez » rien de tout ce que je vous demande, re-

» prit Cicéron ; vous vous imaginez peut-être
» que je vous parle de quelque question de
» droit.

Nous voulons être aimés, & nous faisons justement tout ce qu'il faut pour nous faire haïr. Si nous voyons quelqu'un tomber dans l'infortune, nous en témoignons de la joie ; souvent nous insultons à son malheur. Si au contraire il lui arrive quelque bonne fortune, nous en concevons du chagrin, nous lui en portons envie, & nous tâchons de persuader aux autres qu'il n'est pas digne de son bonheur. Si nous appercevons en lui quelques défauts, bien loin de les cacher, & de tâcher à les réformer, nous sommes les premiers à les mettre au jour, & à en faire de sanglantes railleries. Si nous reconnoissons en lui quelque mérite, nous cherchons tous les biais imaginables pour n'être point obligés de l'avouer, pour le détruire, ou pour l'obscurcir aux yeux des autres. Si quelqu'un a conçu quelque mauvaise volonté contre nous, bien loin de l'obliger à la détruire par nos caresses, nous ne cherchons qu'à l'aigrir davantage ; & souvent par ce sentiment de faux honneur, qu'on appelle vengeance, nous nous faisons des ennemis implacables ; de ceux auxquels il ne falloit qu'un

peu de patience & de douceur, pour en faire de véritables amis. Enfin, nous voulons agir comme des tyrans, & être aimés comme des bienfaiteurs, traiter tous les autres comme des ennemis & comme des esclaves, & qu'ils aient pour nous des sentimens de frères. Nous ne voulons avoir ni bonté, ni douceur, ni miséricorde, ni patience; & nous voulons être aimés. Nous ne sommes remplis que de cruauté, que de dureté, que de haine, que de mépris, que de vengeance, que d'orgueil & que de malice, & nous nous plaignons d'être haïs. Nous faisons le moins de bien & le plus de mal que nous pouvons, & nous nous étonnons de ne point trouver d'amis. Certes, il n'y a personne, qui voulant gagner l'affection de quelque animal, gardât une conduite si imprudente; il est bien plus ridicule de vouloir que l'homme, dont le propre est de raisonner, & de savoir discerner le bien d'avec le mal, n'ait aucune aversion pour ceux qui ne lui font que du mal; pendant que le seul instinct apprend aux animaux irraisonnables, à en avoir pour tout ce qui leur est contraire. Je le répète encore; rien n'est si aisé que de se faire aimer. Il n'y a qu'à être bon, il n'y a qu'à aimer. Il n'y a point d'ame assez farouche, pour résister aux charmes de l'amitié. Sous quelque ciel

qu'elle soit née, dans quelque barbarie qu'elle ait été nourrie, elle est née sujette de l'amitié. Ce ne sont ni les loix, ni la politesse, ni l'étude de la philosophie, qui apprennent aux hommes à rendre le réciproque. Le même feu qui s'allume dans les veines pour se venger des outrages qu'on lui fait, cause dans son cœur des mouvemens d'affection & de reconnoissance envers ceux qui lui font du bien: & je ne craindrai point de dire après Xénophon: qu'il n'y a point d'animal qui soit naturellement si bon, ni si reconnoissant que l'homme.

Je ne saurois m'empêcher de rire, & en même temps de savoir bon gré au bon homme Heinsius, lorsqu'il dit, avec une simplicité tout-à-fait hollandoise; « qu'il se trouve si charmé & » si enthousiasmé de la lecture de Platon, » qu'une page de ses ouvrages l'enivre autant » que s'il avoit avalé dix rasades de vin. » J'ai lu quelque part dans Scaliger le père, cette expression aussi bacchique: Hérodote est un auteur si charmant, que j'ai autant de peine à le quitter que mon verre.

Io credo che la bestia ha ragione, disoit un italien d'un françois qui avoit dit une bonne pensée. La bonne opinion que ces italiens ont

de leur nation, & le mépris qu'ils font de la nôtre, est semblable à celui que les Grecs avoient autrefois pour les Romains, du siècle même des Cicéron, des Crassus & des Antoine. Quel est le Grec, dit Cicéron, qui s'imagine qu'un Romain puisse savoir quelque chose? *Quis enim istorum græcorum, qui quemquam nostrorum quidquam intelligere arbitretur?*

C'est un mot de S. Grégoire de Nazianze; qu'il vaut mieux parler que de se taire, lorsqu'il nous vient dans l'esprit quelque chose de meilleur que le silence. Mais la difficulté, c'est de savoir discerner si ce que nous voulons dire est meilleur que le silence. Pour peu que nous en doutions, il est toujours plus sûr de nous taire, & de songer que les occasions de garder le silence à propos, sont très-rares; & celles de parler mal-à-propos, très-fréquentes.

Cœlius dans une lettre à Cicéron, l. 8, *Ep. Fam.* 2. dit de l'orateur Hortensius; qu'il étoit parvenu jusqu'à la vieillesse sans avoir jamais eu sujet de se plaindre du sifflet. *Hoc magis animadversum est, quod intactus à sibilo pervenerat Hortensius ad senectutem.* Notez cette manière de parler; *intactus à sibilo*,

ſans avoir été maltraité du ſifflet; la coutume de ſiffler les impertinens n'eſt donc pas nouvelle.

Cappel, miniſtre à Saumur, eſt très-ſavant dans les langues orientales. Il a fait imprimer beaucoup de livres qui ont eu l'approbation des ſavans, entr'autres, *Critica ſacra*, in-fol. qui eſt un livre que feu M. Grotius eſtimoit fort; il fait voir dans ce livre, comme le texte hébreu a été corrompu. Il a fait imprimer depuis peu, *Chronologia ſacra*, in-4°. Il eſt petit-fils de Cappel, avocat-général au parlement de Paris, ſous François Premier.

L'inſtitution des cadets nobles avoit été pratiquée par Alexandre, & les quatre mille qu'il avoit de ſon tems, conſervèrent l'Aſie après ſa mort, ſept ans durant; ainſi ce n'eſt pas une nouveauté que ceux de France. Le prince d'Orange en avoit auſſi huit cents, qu'il entretenoit à Delft, tandis qu'il étoit en Hollande, leſquels paſſèrent en Angleterre avec lui. Le marquis de Brandebourg a auſſi de jeunes gentilshommes françois calviniſtes réfugiés chez lui.

Terroir, ſe dit de la terre, quand elle

produit des fruits; *territoire*, quand il s'agit de jurisdiction; *terrein*, quand il s'agit de fortifications, ou d'une garenne.

Bataille, quand deux armées ont combattu entièrement l'une contre l'autre; *combat*, quand une seule partie a agi, comme l'avant-garde, ou l'arrière-garde; la différence est celle du tout à une partie.

M. de Varillas m'a dit que son style lui avoit coûté vingt ans à former, & que dès l'école il y avoit travaillé, en écrivant en françois tous les cahiers qu'on lui dictoit en classe; il trouvoit comme impossible que des personnes qui ont été sur les bancs, écrivent finement & poliment; parce que, disoit-il, ils ne se peuvent jamais défaire entièrement de toutes les duretés de l'école, ni de cet air de pédanterie qu'on y prend. M. le P** n'avoit jamais pu s'en défaire, quoiqu'habile & savant homme, & il est mort avec les chicanes de l'école. M. de Varillas s'est étonné plusieurs fois, en lisant quelques-uns de ses ouvrages, comme il avoit pu s'en défaire si avantageusement.

Un de mes amis, qui étoit à une maison de campagne, m'écrivit un billet, par lequel il me prioit de lui faire conduire un cheval

de louage par une personne sûre. Je commandai à mon laquais d'en aller chercher un, il n'en trouva point comme on me le demandoit; mais on lui en promit un pour le lendemain; ce qui me donna occasion d'écrire à mon ami l'épître suivante :

Ami que j'aime hors de comparaison,
Demain aurez ou cheval ou cavale,
Ce ne sera Bayard ni Bucephale,
N'autre animal de si bonne maison;
Pourra bien être un vieux pelu grison,
Borgne ou poussif, sans poitrail ou croupière
Qui gagnera toutefois à raison
De trente sols pour la journée entière.
Sur cette bête irez comme en litière,
Voire plus fort, mais non si doucement;
Et s'il vous fait écorchure au derrière,
Ne m'accusez de cela nullement:
Car j'ai prié maître Avice instamment,
De vous donner un cheval de service,
Bien harnaché, qui soit doux & sans vice,
Et dont puissiez avoir contentement.
Il m'a juré saint George & saint Maurice,
Qu'en auriez un qui vaut cent bons écus;
S'il n'est pas tel; accusez-en Avice,
Et non pas moi; qui ne puis faire plus.

Un prélat illustre dit autrefois à une grande reine, qui faisoit de grandes extravagances, qu'il croyoit qu'elle ne péchoit point.

La plupart des hommes sont semblables aux singes qui ne peuvent marcher par les droites lignes, & qui suivant toujours les obliques, ne font pas même les actions les plus naturelles, sans quelque déguisement; semblables encore à ceux qui manient le timon des vaisseaux, lesquels tournent souvent le dos au lieu où ils veulent aller.

Platon préfère la mort à l'exil & à la prison, parce que, dit-il, « il ne sait pas si la » mort est un mal; mais qu'il sait bien que » l'exil & la prison en sont un. Philon dit que » Flaccus dans son exil, était comme dans » un tombeau où il souffroit une longue mort.

Quand un prêtre est accusé, & qu'il n'y a point de preuves, il peut se purger, en jurant avec sept autres prêtres, qu'il est innocent. Quand on a fait un vol dans un monastère, on fait communier tous les moines, & chacun dit : *Corpus Domini sit mihi ad probationem hodie.*

Philippe Codure, ci-devant ministre, & à présent catholique, est fort savant dans la langue hébraïque. Il a traduit Job, & le cantique des cantiques. Il a fait un traité des Mandragores, contre lequel M. Bochard a écrit.

Je

Je ne loue point la réponſe ruſtique de ce Lacédémonien, qui répondit à celui qui l'invitoit à venir entendre un homme qui contrefaiſoit admirablement bien le roſſignol : « mon ami, j'ai un roſſignol chez moi. Les induſtrieuſes imitations font plus de plaiſir que les choſes mêmes. Belle réponſe, ſi on invitoit quelqu'un à venir voir un beau tableau ou une belle ſtatue : mon ami, je vois tous les jours des hommes qui en ſont les originaux.

Pompée étant malade, ſon médecin lui ordonna de manger une grue, & comme ce n'étoit pas la ſaiſon, on n'en trouva pas une ſeule à acheter. Quelqu'un s'aviſa de dire qu'on en pourroit trouver dans la maiſon de Lucullus, qui en nourriſſoit toute l'année ; mais ce grand homme ne voulut jamais ſouffrir que l'on allât lui en querir. « Quoi donc, diſoit-» il, ſera-t-il dit que Pompée devra ſa ſanté » au luxe de Lucullus ? »

Les Égyptiens, ſelon Pline, avoient cette ridicule opinion, qu'ils croyoient que le cœur de l'homme croiſſoit tous les ans de deux dragmes, juſqu'à l'âge de cinquante ans, & que depuis il diminuoit de même ; qu'ainſi l'homme,

faute de cœur, ne pouvoit vivre plus de cent ans.

L'Arioſte parlant d'un ivrogne qui ſe noya, dit :

Come veleno è ſangue viperino,
Lacqua fuggia, quanto fuggir ſi puote,
Or quivi muore, è quel che piu l'annoia.
El ſentir, che nel l'acqua ſene muoia.

Il fuyoit l'eau autant qu'il pouvoit, comme le poiſon le plus fatal, mais enfin il y laiſſa la vie; & ſa plus grande douleur fut de voir qu'il mouroit au milieu d'un élément pour lequel il avoit toujours eu tant d'averſion.

Il y a des gens dont l'eſprit eſt ſemblable à la queue d'un Paon, dont on a dit; *toties denique mutanda, quoties movenda*; elle change toutes les fois qu'elle remue. La même réſolution ne leur paſſe jamais deux fois par l'eſprit, c'eſt une ſucceſſion continuelle de penſées contraires les unes aux autres.

Le Dominiquain ayant fait un tableau où il y avoit quelque choſe qui avoit plu à une cabale d'envieux & d'ignorans qui s'acharnoient ordinairement à décrier tous ſes ouvrages,

en témoigna beaucoup de chagrin : « J'ai bien » peur, dit-il, que mon pinceau ne m'ait trahi, » & qu'il ne lui soit échappé quelque mauvais » trait qui ait plu à ces ignorans-là. »

Le P. Quatremaire de Normandie, religieux bénédictin de la maison de Saint-Germain-des-Prés, est le plus savant bénédictin qui soit en France ; il sait les langues ; il est très-versé dans l'écriture sainte : il a fait imprimer divers traités contre le père Fronteau, & contre Naudé, pour montrer que Jean Gersen, bénédictin, est auteur du livre, *de Imitatione Christi*.

Les Romains avoient coutume, lorsqu'ils s'étonnoient de quelque chose, de s'écrier, *O Quirites !* dont on avoit fait un verbe *quiritare*, *quiriter*, pour dire, *se plaindre ;* d'où Joseph Scaliger dit, que vient l'italien *gridare*, l'espagnol *gritar*, & le françois *crier*.

Le cardinal de Richelieu avoit une troupe de musiciens, au nombre desquels étoit un abbé qui jouoit excellemment bien de la basse de viole. Cet abbé avoit le front très-étroit : l'abbé de Boisrobert qui ne cherchoit que l'occasion de rire & de divertir le cardinal, fit semblant d'être dans les intérêts de cet abbé,

& l'avertit un jour que le cardinal avoit beaucoup d'estime pour lui; que s'il vouloit le croire, il iroit sur le champ demander à ce ministre l'abbaye de *Crâne-étroit*, qu'il lui assura être vacante : en cas qu'il vous l'accorde, vous irez, lui dit l'abbé de Boisrobert, chez le secrétaire de M. le cardinal, vous informer en quel endroit se trouve cette abbaye. Cet abbé remercia Boisrobert avec de grandes protestations de se ressouvenir du bon avis qu'il lui donnoit, & aussi-tôt fut trouver le cardinal, pour lui demander l'abbaye de Crâne-étroit. Le cardinal fit un souris à la demande du pauvre abbé ; & ce ministre se doutant bien qu'il ne pouvoit lui être envoyé que par Boisrobert, il lui dit; oui M. l'abbé, je vous accorde l'abbaye de Crâne-étroit, & je ne doute point que vous ne la conserviez le reste de vos jours. L'abbé ne perd point de tems, & va du même pas chez celui que Boisrobert lui avoit dit d'aller voir. C'étoit un homme sérieux, & qui n'aimoit pas fort à rire; lorsque l'abbé le pria de lui vouloir dire où cette abbaye étoit située, il l'envisagea avec un air de mépris, & croyant que cet abbé venoit pour se mocquer de lui ; que me voulez-vous lanterner, lui dit-il, avec votre abbaye de Crâne-étroit?

apprenez, monſieur le viſionnaire, que cette abbaye ne ſubſiſte que ſur votre front. L'abbé s'apperçut par cette réponſe qu'il étoit joué, & ſe retira au plus vîte, de peur d'en entendre davantage : il en fut quitte pour ſervir de riſée pendant quelque tems à tous les courtiſans du cardinal.

La reine Chriſtine de Suède, qu'on a cru hermaphrodite, fille unique du grand Guſtave, & qui s'étoit démiſe de la royauté, eſt morte à Rome dans le mois d'avril 1689, âgée de 63 ans; elle avoit dix ans lors de la mort de ſon père. Le roi de Suède lui faiſoit par an, neuf cents mille livres de penſion bien payée. Elle a laiſſé le cardinal Azolin, ſon héritier ou légataire univerſel; & le pape, exécuteur de ſon teſtament. Azolin a pris des lettres bénéficiaires. Lorſque la reine Chriſtine vint en France en 1656, le roi tout-à-fait impatient de voir une reine, de laquelle la renommée
ſi bien entretenu, s'étoit rendu avec
ur dans le château de Chantilly, où il
ſloit pas être connu. Le cardinal Ma-
lit à la reine de Suède, que c'étoient
gentilshommes qui deſiroient la ſaluer.
me temps le roi s'approcha d'elle avec
& la complimenta avec tant de majeſté,

que la princeſſe, qui le reconnut aſſez à ce noble caractère, ne put s'empêcher de dire tout haut; *que ce gentilhomme poſſédoit toutes les qualités d'un très-grand roi.* Ainſi le roi fut obligé de ſe déclarer, & de redoubler ouvertement toutes ſes démonſtrations de joie, en ſaluant cette héroïne, avec laquelle il s'entretint pendant un quart-d'heure. J'ai appris de M. de Sainte-Marthe, une choſe aſſez remarquable, qui s'eſt paſſée à Fontainebleau, au ſujet de la reine de Suède. Elle avoit pour ſon grand-écuyer, le marquis Monaldeſchi, Italien de nation, lequel jaloux de la bienveillance particulière que ſa majeſté Suédoiſe témoignoit avoir pour le grand-maître de ſa maiſon, appellé Sentinelli; bienveillance qu'elle ne faiſoit point paroître, ni pour Monaldeſchi, ni pour le reſte de ſes officiers, publioit d'elle, par les lettres qu'il écrivoit en Italie, pluſieurs faux bruits, & des calomnies préjudiciables à l'honneur de cette reine, qui ayant enfin eu la connoiſſance, par l'interception même des lettres que Monaldeſchi écrivoit en Italie, réſolut d'en tirer vengeance; & par ſa punition, d'apprendre au reſte de ſes officiers, à lui être plus fidèles & plus affectionnés, que celui-ci ne l'avoit été. Elle fit donc un jour appeller Monaldeſchi, dans la galerie des cerfs, où après lui

avoir reproché son infidélité, dont elle le convainquit par la lecture de ses propres lettres, elle lui commanda de se confesser sur le champ, à un Mathurin qu'elle avoit fait venir exprès, & de se disposer à la mort. Ensuite de quoi sa majesté Suédoise ordonna de le poignarder; mais on le trouva armé d'une cotte de maille, ce qui fut cause qu'on lui donna le coup dans la gorge, au défaut du collet du pourpoint. Voilà comme se passa cette action, mêlée d'un peu de cruauté germanique, & qui certainement a paru bien hardie, puisqu'elle est arrivée dans une maison royale; lieu qui sembloit devoir être exempt de semblable effusion de sang humain, de quelque justes raisons que l'on la pût autoriser (1).

Senèque dit, qu'il faut mêler la compagnie à la solitude, & faire succéder alternativement l'une à l'autre. Véritablement il y a quelque chose qui tient de la férocité des bêtes farouches, & de la tristesse du tombeau, à vouloir toujours être seul, & c'est ce qui s'appelle, se nourrir de son propre cœur, pour me servir d'une

(1) Voyez dans le Vigneul-Marvilliana, une relation plus ample & plus détaillée de la mort de Monaldeschi, tirée des mémoires du temps.

expreſſion ancienne. L'unité eſt réſervée à Dieu ſeul; l'homme eſt trop peu de choſe, pour trouver de quoi ſe contenter dans lui-même.

Par l'ancienne inſtitution de l'arrière-ban, la nobleſſe n'étoit obligée de ſervir le roi, que quarante jours à ſes dépens. Elle avoit un privilège, que quand une fois elle étoit devant une ville pour l'aſſiéger ou la prendre, elle étoit la maîtreſſe d'en traiter par capitulation, ou de la piller, ſans qu'il fût au pouvoir du roi d'en rien ordonner; on dit que l'uſage aujourd'hui eſt de ſervir encore à ſes dépens, pendant ſix ſemaines hors du royaume ſeulement, après lequel temps c'eſt aux dépens du roi; & dans le royaume pendant trois mois : à l'égard de l'ancien privilège, elle en eſt déchue.

Le baron Deſcoutures ayant appris que ſes créanciers avoient obtenu une ſentence contre lui, & qu'ils avoient deſſein de faire exécuter ſes meubles, les fit enlever une nuit, ſans que perſonne s'en apperçût. Un huiſſier vint un jour après, & ne trouvant perſonne, il fit ouvrir la porte par un ſerrurier, en préſence du commiſſaire : mais ils furent très-étonnés de ne voir que quatre murailles, ſur une deſquelles étoient écrits ces quatre vers :

Créanciers, maudite canaille,
Commissaire, huissiers & recors,
Vous aurez bien le diable au corps
Si vous emportez la muraille.

Il n'y a rien de plus avantageux pour notre repos, que d'ignorer notre mauvaise destinée. C'est être malheureux avant le temps, que de connoître le mal à venir; car nous ne pouvons pas nous empêcher d'abandonner à la douleur & à la tristesse, des jours sur lesquels elle n'a encore aucun droit. Pensez-vous, comme dit Cicéron, qu'il eût été fort avantageux à Crassus, qui jouissoit de tant de richesses, de savoir qu'il devoit un jour périr au-delà de l'Euphrate avec son fils, après l'entière défaite de son armée, & que son corps devoit être traité par les ennemis, avec la dernière ignominie? Dans quelles angoisses pensez-vous que Cesar & Pompée eussent passé leur vie? Quel contentement eussent-ils pu retirer de la gloire d'avoir fait tant de belles actions, si au milieu de leurs victoires & de leurs triomphes, l'image de leurs malheurs se fût présentée à leurs yeux; que l'un se fût représenté qu'il devoit être assassiné sur les bords de l'Egypte, & l'autre au milieu du Sénat, & de la main de ceux qui lui devoient leur fortune?

Laurent Raggi, évêque de Catania en Sicile, cardinal sous le pontificat d'Urbain VIII, & auditeur de la chambre apostolique, voulant favoriser une affaire contre laquelle on lui alléguoit le code, ordonna tout en colère; que le Code (que son ignorance lui faisoit prendre pour un particulier) serviroit de témoin, & comparoîtroit en jugement, ajoutant à cette menace: j'apprendrai bien à parler à ce messer le code. S'étant informé où demeuroit cet insolent, qu'il menaçoit tout haut des galères, & ayant appris qu'on le trouveroit dans la maison de l'avocat de la partie, il envoya aussitôt chercher des Sbirres, à qui il commanda de lui amener le *Code*; lesquels s'étant transportés dans la maison de l'avocat, on leur remit le *Code* entre les mains, qu'ils portèrent aussi-tôt au Seigneur Raggi, pensant que ce fût quelque livre défendu; de fortune, Raggi donnoit audience publique. Il pensa devenir fou d'une si lourde méprise; il fut un long espace de temps, la fable & la risée de la ville de Rome, & le pape Urbain VIII ne se put empêcher d'éclater de rire à plusieurs reprises, lorsqu'on lui en fit le conte. Raggi se revêtoit souvent d'habit de cardinal, avant que d'être élevé à cette dignité, & se promenoit dans sa chambre devant son

miroir. Un jour il ne put si bien retenir sa folie, qu'il n'allât trouver Urbain VIII en cet équipage, & se jettant à ses pieds, il lui dit avec un transport tout-à-fait plaisant: « Saint pere, » pour l'honneur de Dieu, faites-moi cardinal; » donnez ce contentement au bon homme mon » pere, qui mourroit d'aise, s'il voyoit la pourpre » sur le dos du pauvre Laurent Raggi: » Le pape qui aimoit cet homme, à cause de sa grande simplicité, l'éleva à la fin au cardinalat. Ce bon fallot dit un jour en public à son neveu: « Ecoutez, mon neveu, si vous voulez par- » venir au degré où je suis élevé, il faut que » vous étudiez comme moi, & que vous preniez » peine à vous façonner comme j'ai fait. C'est un proverbe à Rome, pour marquer les révolutions subites du conclave, que celui qui y entre pape dans l'opinion commune, en sort bien souvent cardinal. *Chi entrò Papa, usci Cardinale.* J'oubliois, à propos du seigneur Raggi, qu'ayant appris la nouvelle de sa promotion au cardinalat, comme il étoit encore au lit, il lui prit un vertigo semblable à celui d'Archimède, lorsqu'il eut trouvé sa question de mathématiques, il se leva tout nud en chemise, & fut plus d'une heure à sauter en cet état dans sa chambre, en criant comme une bacchante: *Io son Cardinale, io son Cardinale.*

Je ne trouve pas recevable la raiſon de ceux qui diſent, que Moïſe n'a pas voulu parler de la création des anges, parce que les Hébreux ayant contracté une grande inclination à l'idolâtrie, pendant leur ſéjour en Egypte, ils n'euſſent pas manqué de prendre les anges pour des dieux. Si cette raiſon étoit bonne, il eût fallu n'en point parler du tout dans le Pentateuque : ce qui n'eſt pas ; car Moïſe en parle au 15. chapitre de la Genèſe, lorſqu'il dit, que trois anges vinrent trouver Abraham, & que deux furent à Sodome, avertir Loth de la ruine future de cette ville. Car, parler des anges à un peuple groſſier, & accoutumé à l'idolâtrie, & n'en avoir point du tout parlé, lors de la création de tous les êtres, n'eſt-ce pas leur donner à penſer qu'ils ſont éternels ? C'eſt pourquoi la raiſon que S. Athanaſe donne du ſilence de Moïſe touchant la création des anges, prouve tout le contraire de ce qu'il prétend prouver. Je trouve encore que c'eſt donner à ſoupçonner que les Anges ſont corporels, que de dire qu'Abraham leur prépara à manger, & qu'ils prirent leur repas chez lui ; principalement lorſque l'on n'a pas averti avant, que ce ſont de purs eſprits.

Pierre Gaſſendi a fait pluſieurs excellens

livres, entr'autres sa philosophie en trois volumes in-folio. Il est prévôt de l'église cathédrale de Digne, & demeure à Paris, chez M. de Mommor-Habert, maître des requêtes. Il a eu depuis peu une dangereuse maladie, dont je crains qu'il ne puisse pas se guérir entièrement, étant déjà fort vieux: j'oubliois qu'il est professeur du roi en Mathématiques : on lui destine pour successeur M. Roberval, natif de Roberval, village de Normandie, dont il a pris le nom ; car il s'appelle *Personne* ; il sçait admirablement la géométrie, & joue merveilleusement aux échecs.

Je ne suis pas du sentiment de Quintilien, lorsqu'il dit, qu'il est aisé de faire de ces descriptions vives & naturelles, qui semblent nous rendre les choses présentes devant les yeux. La raison qu'il en rapporte, c'est qu'il n'y a qu'à regarder la nature & la suivre, *intueri naturam, & sequi*; cela est vrai : mais tous les yeux ne sont pas propres à regarder la nature du bon côté, je veux dire, à s'appercevoir de ce qui la caractérise. Tout le monde voit l'effet des ombres & des lumières, lorsqu'elles font avancer ou reculer les objets ; tout le monde voit, ou pour mieux dire, ressent puissamment l'effet de ces petits mouvemens, qui peignent l'ame

ſur le viſage, & qui ſont comme les indices de chaque paſſion : mais il n'y a que ceux qui ont du génie pour la peinture, qui s'apperçoivent de ce qui fait particulièrement le relief, ou la ſuite des corps ; il n'y a que ceux qui remarquent bien ces plis, & ces differentes configurations, que la joie ou la triſteſſe, l'amour ou la haine produiſent ſur chaque partie du viſage ; & c'eſt en cela que les grands peintres ſe diſtinguent des médiocres. Il en eſt de même de la peinture parlante. En vain regardons-nous la nature, ſi par un génie particulier nous ne ſavons faire choix de ce qui la caractériſe ; nos copies en feront toujours foibles & languiſſantes, ſi nous ne connoiſſons les traits qui donnent la vie & le mouvement. Enfin les habiles orateurs ſont comme les habiles peintres, qui ſavent donner en quatre coups de plume, plus de relief & de caractère à leurs figures, que les autres avec les couleurs les plus vives, & le travail le plus aſſidu.

Il faut remarquer qu'au chapitre 14 du livre des Nombres, Dieu pour punir les enfans d'Iſraël, qui ayant vu la terre de promiſſion, l'avoient mépriſée, & faite de difficile accès, en ſorte que le peuple s'étoit ſoulevé contre Moïſe & contre Aaron, après avoir fait mourir

les chefs de la sédition, menace le reste du peuple, que de quarante ans, ils n'entreront dans cette terre; & Dieu donne la raison pour laquelle il observe ce nombre de quarante: Parce » que (dit le Seigneur) vos pères qui ont été » quarante jours à voir cette terre, n'en ont pas » parlé comme ils devoient, & selon l'espérance » qu'ils devoient avoir de la posséder à leur retour: Dieu dit donc, *annus pro die imputabitur*, une année sera donnée pour un jour. Cela nous fait maintenant conjecturer la manière dont il faut interpréter les jours de prophétie, à savoir ces jours pour des ans; sans toutefois vouloir tirer à conséquence des autres prophéties de la bible qui ne se sont pas accomplies de cette façon.

L'abbé de la Trappe s'expliquant sur la durée de sa réforme, disoit, « qu'il n'estimoit pas » son sort plus heureux, que celui de son » père, saint Bernard, dont la règle ne dura » pas plus que lui dans sa réforme ». Les religieux de la Trappe couchent tous dans un même dortoir, comme dans un hôpital, ce qui paroît d'une grande incommodité. Un jour madame de Guise les ayant voulu voir, l'abbé ne la put refuser, à cause de sa qualité; il fit avertir auparavant les religieux, de se compor-

ter ſagement quand elle viendroit : ce qui s'exécuta ſi bien, qu'il n'y en eût pas un qui la vit, ayant toujours demeuré la vue baiſſée en ſa préſence.

La Mothe-le-Vayer ayant fait un livre de dur débit, ſon libraire vint lui en faire ſes plaintes, & le prier d'y remédier par quelque autre ouvrage. Il lui dit de ne ſe point mettre en peine; qu'il avoit aſſez de pouvoir à la cour pour faire défendre ſon livre; & qu'étant défendu, il en vendroit autant qu'il voudroit. Lorſqu'il l'eût fait défendre, ce qu'il prédit arriva; chacun courut acheter ce livre, & le libraire fut obligé de le réimprimer promptement, pour pouvoir en fournir à tout le monde.

Eſt-ce un effet de la légéreté de l'eſprit humain, ou une preuve de cette maxime univerſellement reconnue : que nous ne goûtons rien de pur dans ce monde, ſoit dans les félicités, ou dans les adverſités? C'eſt une choſe dès long-temps décidée par tous les philoſophes de l'antiquité, & ratifiée par leurs ſucceſſeurs, que toutes les choſes de ce monde ont pluſieurs faces; & que la mort même ſi hideuſe, a un côté par où elle paroît belle; un

un endroit où ses yeux creux, ses machoires décharnées, sa faux ne paroissent point ; & où elle semble plus agréable que les teints de lys & de roses : mais, pour la voir ainsi, il faut être transporté au point de vue, où les philosophes nous veulent mettre, & être armé de constance, & du mépris des choses d'ici-bas.

On peut dire bien véritablement de notre langue en comparaison de la latine, ce que Senéque dit de celle-ci en comparaison de la grecque : *Facultatis non minùs habet, sed licentiæ minùs.* Elle n'a pas moins de force & d'étendue, mais elle se donne moins de liberté.

L'enlévement d'Elie ne seroit-il point une parabole, pour nous faire comprendre que la piété s'est retirée au ciel, & qu'elle n'a laissé sur terre que son manteau, dont les moines se servent adroitement pour jouer le rôle de gens de bien, & pour nous tromper.

Si l'on avoit moins d'attention à faire voir que l'on a de l'esprit, qu'à dire ce qu'on pense ; on parleroit & on écriroit plus naturellement. L'envie de dire de belles choses, est la premiere source du galimatias, & du

ſtyle forcé. C'eſt ce que l'on a reproché à Balzac.

Scudery, revenant de ſon gouvernement de Notre-Dame-de-la-Garde, s'arrêta avec ſa ſœur au Pont-ſaint-Eſprit, où ils choiſirent une chambre pour y coucher; il y avoit deux lits dans cet appartement. Avant que de s'endormir, Scudery s'entretint avec ſa ſœur, de la diſpoſition de ſon roman, intitulé *Cyrus*. Que ferons-nous, lui diſoit ſon frère, du prince Mazare? je ſerois d'avis, lui répondit ſa ſœur, de l'empoiſonner. Ce n'eſt pas mon ſentiment, lui répliqua-t-il, nous avons encore affaire de ce prince: auſſi bien ſera-t-il toujours en notre puiſſance de le tuer quand nous voudrons. Après bien des diſputes entre le frère & la ſœur, de quel genre de mort ils feroient périr le prince Mazare, ils conclurent de le faire aſſaſſiner: des marchands qui étoient dans une chambre voiſine, & qui n'étoit ſéparée de celle de Scudery, que par une petite cloiſon, ayant entendu cette converſation, crurent qu'ils complottoient la mort de quelque prince: ils ſortirent de l'endroit où ils étoient logés, & ils furent inſtruire la juſtice de ce qu'ils venoient d'entendre. Pour concluſe la diſpute du frère & de la ſœur, on vint les arrêter, on les amena

à Paris, & ils furent confrontés devant M. le lieutenant criminel; qui ayant appris la vérité de l'affaire & que ce n'étoit que la mort d'un héros de roman à qui ils en vouloient, ne put s'empêcher de rire de l'aventure.

Lorſque je lis la vie de tant de mauvais princes, que la colère de Dieu a élevés ſur le trône des Romains, je ne puis m'empêcher de rire des plaintes que nous faiſons tous les jours, du malheureux état préſent; nous devrions bien plutôt remercier la toute-puiſſance, de nous avoir fait naître ſous des princes ſi différens de ces cruels ſouverains, ſous leſquels on ne pouvoit manquer d'être malheureux, de quelque manière que la nature & la fortune nous euſſent pu traiter: ſouvent les diſgraces de l'une & de l'autre, nous ſervent de ſauvegarde contre l'envie des tyrans. Notre obſcurité nous dérobe à leur colère, & nous ſommes défendus par notre baſſeſſe, qui nous tient au-deſſous de leurs coups; mais il n'en étoit pas de même dans ces temps malheureux. Il n'y avoit pas moins de péril à être pauvre qu'à être riche, à être de la lie du peuple qu'à être du premier rang. La joie, la triſteſſe, la vérité, la flatterie, la préſence, l'abſence, l'innocence, le crime, la beauté, la laideur, tout étoit également

dangereux; & comme s'ils eussent voulu mettre l'esprit humain au désespoir, c'étoit même un crime que de leur plaire : témoin le cruel Caligula, qui disoit, qu'il feroit mettre quelque jour sa maîtresse à la question, pour savoir de quel moyen elle avoit pu se servir pour gagner son amitié. La mort étoit de toutes les heures, de tous les momens ; on ne la perdoit point de vue dans les jeux; dans les festins, elle étoit toujours prête à succéder à leurs caresses. Mais quand d'un autre côté, je fais réflexion sur la foiblesse de la nature humaine, sur notre propension au vice, & sur le peu de prise que nous avons sur nos passions, peu s'en faut que je ne trouve ces monstres excusables. Ne nous flattons pas : nous détestons les Tibère, les Néron, les Caligula, & les Domitien ; peut-être en ferions-nous autant, & pis qu'eux, si nous nous trouvions comme eux au-dessus des loix, & sans aucune inquiétude des choses de l'avenir. C'est un état bien dangereux, que celui de l'indépendance. La vertu est bien foible, lorsqu'elle parle toute seule au milieu des passions; & quand l'espoir ni la crainte n'appuyent point ses discours; ils ont bien de la peine à faire impression sur nous. Lorsqu'un homme dit dans son cœur; je n'ai rien à craindre, ni à espérer; je n'en ferai ni plus ni moins que ce que je

ſuis, quand je ſatisferai, ou que je réprimerai cette paſſion, il faut que ſon ame ſoit de bonne trempe pour y réſiſter, & c'eſt avec bien de la raiſon que Cicéron diſoit de Céſar : O l'homme malheureux ! il peut faire le mal impunément. On trouvera peut-être étrange, que j'aie dit ſi hardiment, que nous en ferions peut-être autant que les Tibère & les Néron, parce que véritablement nous ſommes éloignés de ſentir en nous-mêmes des mouvemens ſi criminels; mais il faut faire réflexion, que ce n'eſt pas dans l'étroit de la condition où nous ſommes, que ces mouvemens-là naiſſent. Il ſuffit que nous ayons quelques petits mauvais deſirs, pour en avoir de très-grands. Nous ne faiſons que de petits crimes, parce que nous ne ſommes que de petits hommes; & ſi nous étions de grands-princes, peut-être en ferions-nous de très-grands. A cette réflexion, ajoûtons-en une autre : Perſonne ne devient ſcélérat tout d'un coup; *Nemo repentè fit turpiſſimus.* Preſque tous ces tyrans ont commencé par être de très-bons princes; ils n'ont pas ouvert la ſcène par des partricides, des empoiſonnemens, des meurtres publics, & des déſolations affreuſes. Ils ſe ſont apprivoiſés petit-à-petit avec le crime; il leur a fallu du temps pour ſe le rendre familier. La

complaisance qu'ils ont eue pour eux-mêmes, & la facilité qu'ils ont trouvée à se satisfaire, ont été la source de tous leurs déréglemens. Un desir en attire un autre. La satiété d'un plaisir innocent, est ordinairement l'amorce d'un plaisir criminel. Je souhaite peu de chose dans la bassesse de fortune où je suis; & ce peu de chose que la fortune me refuse, sert peut-être d'obstacle à mille desirs criminels, qui succéderoient les uns aux autres; & c'est peut-être aussi le premier pas vers les plus grands crimes, où le ciel m'empêche de monter, en me refusant le peu que je souhaite. Le cœur de l'homme ne se fixe point, il ne quitte un desir, que pour s'attacher à un autre avec plus de violence; il s'engage ainsi dans l'impossible & dans l'infini, & il n'y a point de précipices où il ne nous entraîne, quand il s'est une fois égaré. Si Tibère ou Néron n'eussent pas goûté jusqu'à la dernière satiété, les plaisirs qu'on prend avec les femmes, ils n'eussent point passé insensiblement à toutes les autres abominations. Il en est de même de tous les autres excès où ils sont tombés, de la vengeance, de l'avarice, du luxe, de la cruauté, &c. Ne nous glorifions donc point, si ne pouvant satisfaire les plus simples desirs de notre cœur, nous ne le sentons point s'élever vers

les derniers & les extrêmes. C'eſt la fortune, & non pas notre propre vertu, à qui nous devons cette modération, & je crois qu'il faudroit avoir été dans la même liberté de mal faire, & avoir éprouvé ſes forces contre tous les aſſauts de leur bonne fortune, pour pouvoir dire avec aſſurance, que nous euſſions été plus gens de bien qu'eux. Tout le monde n'eſt pas propre à vivre dans l'indépendance ; & ſouvent d'un bon valet, on fait un très-mauvais maître.

Un Ambaſſadeur venu nouvellement de Conſtantinople, pour réſider à Rome, avoit tellement dans la tête les grandeurs de l'Empire Ottoman, que faiſant ſa harangue au pape Léon, après l'avoir appellé, après ſaint Bernard, *Abel par ſa primauté, Noé par ſon gouvernement, Melchiſédech par ſon ordre, Aaron par ſa dignité*, il ajouta comme une expreſſion ſuperlative à toutes les autres; enfin, *Il ſultano della Chieſa catholica, é il Gran'Turco delli chriſtiani.*

M. Giry, dans ſa traduction de l'apologie de Socrate, dit, *& à l'exemple de ceux, qui au milieu des tenèbres, & durant l'obſcurité de la nuit, ſe battent contre leur ombre, il faut que je me défende.* &c. Il n'y a rien de plus

impertinent que ce discours ; car les corps ne causent point d'ombre au milieu des ténèbres, & durant l'obscurité de la nuit : je suis sûr que Platon n'a pas fait une pareille bévue.

J'ai parlé quelque part de cet ancien proverbe ; *beaucoup de mémoire ; peu de jugement*, & j'ai dit entr'autres choses, que les muses étant filles de mémoire, il ne peut être honteux d'être le favori de la mère des muses. Cicéron l'appelle, *le trésor de toutes les sciences*, & Montagne, *l'étui de la science*. Sans la mémoire, le jugement devient inutile ; l'ignorance & le défaut de mémoire, sont presque la même chose. Mais voici des exemples des grands personnages qui ont excellé en mémoire, que Pline qui les rapporte, appelle un des plus grands dons de la nature. Cyrus savoit le nom de tous ses soldats ; Lucius Scipio connoissoit tout le peuple romain par son nom. Cynéas, conseiller de Pyrrhus, de qui ce prince disoit, qu'il étoit le compagnon de ses conquêtes par son éloquence, connut & salua tout le sénat de la gendarmerie romaine par son nom. Mithridate savoit les langues de vingt-deux nations, & il se vantoit de n'avoir jamais eu besoin de truchement. Cléopatre, au rapport de Plutarque, savoit

la langue de presque tous les peuples du levant. Peut-on dire que ces grands-hommes, qui n'ont pas été seulement de grandes & de belles mémoires, mais des prodiges de mémoire, aient manqué de jugement?

On auroit pris plutôt les temples des payens pour des ménageries de bêtes féroces, ou pour des cavernes de monstres, que pour des demeures sacrées de la divinité, tant on y voyoit de figures monstrueuses; quarante-neuf divinités pour le mariage, principalement chez les Orientaux, & chez les Egyptiens. Tous ces peuples aimoient l'allégorie en toutes choses.

Les animaux ne sont point des automates: les fonctions d'un animal & de l'homme paroissent semblables, boire, manger, dormir, veiller, raisonner même à leur manière. Qu'un cheval soit blessé d'un coup d'épée, qu'on y applique un onguent qui fera suppurer la plaie; si le même onguent fait le même effet appliqué sur un homme, n'est-ce pas une marque que les principes de vie dans l'homme & dans l'animal sont semblables, & partant que l'animal n'est point automate. La génération répugne à constituer l'animal automate; car un automate n'engendre point.

Je ne ſaurois approuver qu'Horace dans l'ode qu'il fait pour l'heureux retour de Virgile, n'en diſe qu'un ſeul mot au commencement ; qu'après avoir ſcuhaité bon voyage aſſez ſéchement à ſon ami, il le quitte pour déclamer contre l'audace de ceux qui ſe ſont haſardés la première fois aux périls de la navigation, & ſur l'audace & la témérité de l'eſprit humain, ſans plus faire mention du pauvre Virgile, de qui il devoit tout au moins dire un mot ſur la fin.

Le chevalier de Linière (1) étoit de la famille des Pajot de Linière, dont il y a eu des conſeillers au parlement. Il étoit aſſez bien renté, mais il trouva le ſecret de dépenſer ſon revenu en fort peu de temps, par les débauches qu'il faiſoit ; ce qui fut cauſe que ſur ſes vieux jours, il ſe trouva très-mal à ſon aiſe. Cela ne l'obligeoit pourtant pas de manger avec les cochers & les valets des maîtres, à la table deſquels il avoit mangé dans ſa fortune, comme Ménage le diſoit, puiſque Linière avoit une famille qui remédioit à ſes beſoins, & qu'il s'eſt toujours ſoutenu aſſez honnêtement. Cet

(1) Voyez pluſieurs bons mots & anecdotes de Linière dans le Menagiana.

endroit du *Menagiana* que je viens de citer, choqua tellement Linière, qu'il disoit de feu Ménage là-dessus, avec son emportement ordinaire ; *ah B..... je te donnerai sur tes B.... de manes.* Il est bien vrai que ce qui peut avoir donné lieu à Ménage de dire cela de Linière, c'est que ne pouvant contraindre son humeur débauchée, il alloit demander à dîner d'un côté, & à souper d'un autre. Le poëte Laînez qui se plaisoit à le harceler par des vers de sa façon, en a fait sur ce sujet qui ne sont pas trop bons, mais dont la pensée n'est pas mauvaise, les voici :

Qu'a Linière aujourd'hui ?
Qu'il me paroît sot avec son air sage !
La tristesse & l'ennui
Sont peints sur son visage.
N'iroit-il pas dîner chez lui ?

Linière étoit fort satyrique de son naturel ; & malheur à ceux qui étoient une fois l'objet de sa satyre. Tout le monde a su ce qu'il en coûta à la réputation du pauvre Chapelain, pour avoir été un peu trop sincère. Les particularités de cette querelle sont, que Linière étant venu montrer de ses vers à Chapelain, il lui dit, après en avoir fait la lecture : *M. le chevalier, vous avez beaucoup d'esprit & de*

bonnes rentes ; c'en est assez, croyez-moi, ne faites point de vers, la qualité de poëte est méprisable dans un homme de qualité comme vous. Linière, outré de ces paroles, qui le choquèrent plus que si Chapelain lui eût dit que ses vers étoient mauvais, résolut de s'en venger; & pour cet effet, il fit l'ingénieuse parodie du Cid que nous avons de lui (1), & que l'on attribue faussement à M. Despréaux, qui n'en a fait que la dernière scène. Furetière est auteur des stances; Despréaux trouva cette pièce assez plaisante, pour ne point dire qu'il n'en étoit pas l'auteur. Mais il est certain que Linière, qui me l'a donnée écrite de sa main, est celui qui l'a composée. Madame Deshoulières a fait un portrait de Linière, dans lequel elle lui dit assez bien ses vérités. Il n'avoit pas autrement de religion ; & j'ai entendu dire à M. Despréaux, qui ne cherchoit que l'occasion de lui donner un coup de dent, *que la meilleure action que Linière eût faite en sa vie, étoit d'avoir bu toute l'eau d'un bénitier, parce qu'une de ses maîtresses y avoit trempé le bout du doigt.*

(1) On trouve cette parodie dans le Menagiana, tome 1, page 122 & suivantes : on la trouve aussi dans plusieurs autres recueils; mais celle que nous indiquons est la plus exacte & la plus complette (E).

La manière dont les Arabes font cuire aujourd'hui leur pain sous la cendre, & à mesure qu'ils en ont affaire, est une des plus anciennes; c'est ainsi qu'Abraham en usa, lorsqu'il prépara à manger aux trois anges qui le vinrent trouver. *Festinavit Abraham in tabernaculum ad Saram dixitque ei, accelera; tria sata similæ commisce, & fac subcineritios panes.*

Quintilien compare ceux qui sont sujets à répéter les mêmes choses en différentes occasions, à ces pauvres orgueilleux, qui font servir les mêmes meubles à divers usages; ou comme nous dirions à présent, à ces coquettes, qui n'ayant qu'un seul habit, en diversifient les garnitures, pour paroître en avoir plusieurs. Cependant Cicéron & Démosthène sont tombés dans ce défaut; & il est à présumer que ç'a été plutôt par amour pour leurs productions, que par stérilité. Notre Malherbe étoit accusé de se dérober souvent lui-même; & le cavalier Marin disoit de lui à ce propos: que c'étoit l'homme le plus humide, & le poëte le plus sec qu'il eût jamais connu. Malherbe répondoit à ce reproche, que lorsqu'une porcelaine étoit à lui, il pouvoit la mettre tantôt sur sa cheminée, tantôt sur son buffet, ou au-dessus de sa porte. Mais cette réponse étoit plus ingenieuse que solide,

& ne le justifioit point du défaut dont on l'accusoit. Le Vasari raconte de P. Perugin, qui avoit été le maître de Raphaël, qu'il perdit toute la réputation qu'il s'étoit acquise, pour s'être servi plusieurs fois des mêmes figures: le peintre tâchoit de se défendre, en disant qu'il avoit cru ne pouvoir mieux faire, que d'employer les mêmes figures qui avoient tant plû autrefois, & que ce n'étoit pas sa faute si elles ne plaisoient plus; ce qui ne servit, dit l'auteur Italien, qu'à lui attirer quantité de bons mots, & de vers satyriques. Cela fait voir qu'il n'y a rien qui inspire plus de dégoût, que les répétitions fréquentes, même des meilleures choses. Le même auteur rapporte que c'étoit un impie, & qu'on ne lui a jamais pu prouver l'immortalité de l'ame.

Les hommes sont toujours les mêmes, & pensent de même; combien y en a-t-il qui ont dit les mêmes choses, que nous admirons dans Platon & dans Sénèque, sans jamais avoir connu ces auteurs. Il n'y a pas jusqu'à l'expression, qui se rencontre quelquefois la même. Donat entroit dans une plaisante colère contre les anciens, lorsqu'il trouvoit quelques-unes de ses périodes, qu'il croyoit lui être particulières: périssent, disoit-il, ces malheureux anciens, qui

ont eu mes pensées avant moi. *Pereant illi, qui ante nos, nostra dixerunt.* Un auteur ancien, avoit fait exprès un *Recueil de Rencontres :* on en feroit un assez curieux de celles de nos modernes. Cornelie dit à César, dans la mort de Pompée, acte quatrième, scène quatrième.

Ne le présume plus, le sang de mon époux,
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.

Je viens de lire dans la Tragédie de Cornelie, par mademoiselle Barbier, acte deuxième, scène deuxième, un pareil vers que ce dernier de M. de Corneille; Opimius parle à Maxime, & dit :

Et le soin que j'ai pris d'allumer son courroux,
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.

Dans la Verrine *de signis*, Cicéron feint d'ignorer le nom si célèbre de Praxitéle, & il dit : que ce n'est que par occasion, & en s'instruisant de l'affaire de Verrès, qu'il a appris ce nom si fameux. Cette affectation me paroît froide; & il n'est pas vraisemblable qu'un homme comme Cicéron, qui avoit un si grand commerce avec les livres Grecs, qui sont remplis des louanges de Praxitéle, pût ignorer le nom de ce célèbre artiste. Car jamais les orateurs

n'ont tiré plus de ſecours pour leurs comparaiſons, que de la venue de Praxitéle ; & lui-même en parle en pluſieurs endroits de ſes lettres & de ſes traités philoſophiques. Cela nous prouve qu'il étoit bien éloigné de parler comme il penſoit; ce mépris eſt ſi affecté, qu'il l'a outré : ne ſemble-t-il pas qu'il ait du mépris pour ces beaux ouvrages? Cependant il ne les mépriſoit pas ſi fort, qu'il n'eût la curioſité d'en faire acheter, pour orner ſon cabinet, comme on le peut voir par la lettre qu'il écrivit ſur ce ſujet à Fabius Gallus; & dans la plûpart de ſes lettres à Atticus, il ne parle d'autre choſe, que de la paſſion qu'il a d'avoir des ſtatues pour orner ſon cabinet, & il le prie d'acheter tout ce qu'il trouvera de beau ; avouant que ſa paſſion pourroit paſſer pour blâmable, *dans les choſes*, dit il, *dont la valeur dépend de notre curioſité; il eſt bien difficile d'en déterminer le prix, ſi nous ne donnons aucunes bornes à la paſſion que nous avons pour elles.*

La lecture des voyages fournit beaucoup à la converſation : le goût que j'ai toujours eu pour ces ſortes d'ouvrages, eſt cauſe que j'ai pris plaiſir à en corriger deux ou trois que j'ai donnés au public. Le premier eſt une Relation d'un Voyage du Levant, par Nicolas du Loir

de

de Paris, imprimée en 1654, dont j'ai corrigé le style, & auquel j'ai ajouté bien des remarques. M. Sauval (1) ayant appris que je revoyois cet ouvrage, m'envoya dans une lettre deux inscriptions greques, pour les y insérer. Le second voyage que j'ai donné au public, est le premier tome de celui du chevalier Chardin; & je continuerai à en revoir la suite, puisqu'il m'en a prié. Ce n'est pas une petite affaire que d'en corriger le style; mais j'en suis assez bien dédommagé, par la bonté des matières qui s'y rencontrent. La relation de la mort de Soliman, a fait beaucoup d'honneur à M. Chardin; graces à mes corrections, & à l'épître au roi, que j'ai faite, ainsi que celle qui est au devant du voyage de du Loir. Ces deux messieurs ne sont pas les seuls à qui j'ai prêté le collet, dans bien des occasions; M. de la Chapelle, mon confrère, m'a obligation d'une bonne partie de sa préface sur les amours de Catulle; sur-tout de la remarque touchant la naissance de ce poète. Quand le public sauroit cette par-

(1) Henri Sauval, avocat au parlement de Paris, auteur de l'histoire des antiquités de Paris, ouvrage curieux & estimé des savans, & d'une espèce de roman historique, intitulé les *Galanteries des rois de France*. Il est mort en 1670. (*E*).

ticularité, cela ne porteroit aucun préjudice à son mérite. Je ne crois pas faire grand tort au corps entier de l'Académie, en m'attribuant l'épître & la préface de son dictionnaire, puisque j'en suis l'auteur : il seroit à souhaiter, que chaque académicien eût autant travaillé que moi à cet ouvrage ; Furetière n'auroit pas le public de son côté. M. Guillet est encore un de mes débiteurs. J'ai non-seulement composé l'épître dédicatoire de son Athènes ancienne & moderne, après y avoir fait grand nombre de corrections; mais j'ai été l'arbitre du différent qu'il eut à ce sujet avec M. Spon : ma médiation leur a fait tomber la plume des mains à tous deux : si je n'avois pas adouci Guillet, M. Spon auroit été terriblement maltraité, & sa réputation ne s'en seroit pas bien trouvée.

Il y a en Angleterre une espèce de Mont de Piété, ou de banque, où le public peut mettre une somme de cent pistoles, pour un enfant naissant; c'est-à-dire, quelques mois après sa naissance, en portant son extrait-baptistère; à l'effet que si l'enfant vient à mourir avant douze ans accomplis, la somme se trouve en pure perte pour ceux qui l'ont donnée, & demeure au profit du Mont de Piété ou banque; & que

s'il survit passé les douze ans, l'enfant a cent pistoles de rente par an sa vie durant, à commencer depuis les douze ans accomplis, jusqu'à sa mort. C'est un excellent moyen, pour assurer la subsistance honnête d'un enfant, qui n'auroit pas d'autres sûretés.

L'emphase fait penser plus qu'on ne dit, ou fait mieux entendre ce qu'elle ne dit pas; comme quand Homère dit: *que les Grecs sont montés dans le cheval*, ou Virgile, *qu'ils en sont descendus avec une corde*; ces poëtes ne disent pas que le cheval étoit extrêment grand, mais ils le donnent à penser par ces mots, *sont montés* & *sont descendus*.

Pourquoi nos maltôtiers ont-ils des trois & quatre laquais; ne seroit-ce pas assez d'un? A quoi bon tant multiplier l'image de ce qu'ils ont été autrefois? *Seroit-ce pour ne point perdre l'idée de leur néant?* de même que ce roi de Sicile, *qui ne mangeoit que dans de la terre, pour se souvenir qu'il étoit fils d'un Potier.*

M. de Varillas m'a dit, qu'avant que Henri IV fût parvenu à la couronne, il en étoit éloigné de dix-huit degrés; M. de Péréfixe ne dit que de onze. C'étoit aussi le sentiment de Mézerai,

qui avoit fourni les mémoires de l'hiſtoire de Henri IV à M. de Péréfixe, du moins me l'a-t-il aſſuré de la ſorte. M. de Varillas n'avoit pas voulu faire l'hiſtoire de Henri IV, non plus que celle de Louis XIII, en ſuivant le conſeil de M. Talon, de laiſſer toujours cent ans entre lui & ſes hiſtoires.

Un ſage de la Grèce avoit bien raiſon de compter entre les avantages dont il remercioit les dieux, celui d'être né homme. C'eſt une vérité dont il n'y a que trop de preuves, que les belles en général, n'excellent pas du côté du diſcernement : elles prennent tant de plaiſir à ſe faire des adorateurs, que pourvû qu'elles en trouvent quelques-uns qui reſſemblent à des hommes, elles ne ſe mettent guères en peine de chercher dans leur mémoire, s'il y en a d'autres qui valent mieux. On dit qu'Hipparchia, ſœur de Métrocle, fut tellement épriſe d'amour pour le philoſophe Cratès, qu'elle proteſta à ſes parens qu'elle ſe donneroit la mort, s'ils ne lui permettoient de l'épouſer. Chacun ſait que Cratès n'étoit pas des plus jolis hommes du monde; au contraire, c'étoit un vieux cynique ſale, crapuleux & mal bâti, tout couvert de guenilles & de vermine, gueux comme un philoſophe, & bourru comme un cynique qu'il étoit;

mais au reste un des plus sages & des plus beaux esprits de la Grèce. Rien ne put faire quitter prise à l'amour d'Hipparchia, ni les remontrances de ses parens, ni même celles du philosophe, qui se dépouilla en sa présence, pour lui faire voir le joli galant qu'elle s'étoit choisi; & qui jetta ensuite sa besace & son bâton à ses pieds, en lui disant, que c'étoit-là le doüaire qu'il lui constituoit. On dit même qu'il la mit à une épreuve encore plus forte; & que pour être tout-à-fait assuré de sa vocation, il lui proposa de célébrer le mariage avec toutes les cérémonies cyniques; à quoi la belle consentit de tout son cœur, tant elle avoit d'amour pour la philosophie. Quelques-uns ont voulu faire un grand sujet de louanges à Hipparchia de cette passion, & se sont imaginés bonnement, qu'elle n'aimoit dans Cratès que la science & la vertu. Pour moi, je ne suis pas de leur avis, très-persuadé que la science & la vertu du cynique étoient les choses à quoi elle songeoit le moins. Elle n'aima Cratès que par un caprice de femme, par un effet de ce goût dépravé, qu'on ne voit que trop souvent régner dans le beau sexe. Que sait-on? peut-être la malpropreté du cynique, sa bosse, ses jambes torses, ou ses grands ongles avoient-ils des appas pour elle: peut-être trouvoit-elle

du ragoût dans sa grande barbe, & du bon air à sa manière de porter la besace. Est-ce là la première fois que l'amour se cache sous les rides, & qu'il se sert d'un vilain regard farouche, pour triompher d'un cœur qui aura résisté aux plus beaux yeux du monde? Je croirai donc, avec la permission de l'antiquité, qu'Hipparchia aimoit Cratès, de la même manière que quelques autres ont aimé un maure, ou un nain; comme la femme de Joconde, & celle du roi Lombard. C'est ainsi que Vénus se plaît souvent à humilier l'orgueil des belles, en rendant leur beauté captive de la difformité & de la laideur. J'aurois voulu pour la rareté du fait, que le cynique eût fait le cruel, qu'il eût laissé soupirer Hipparchia tout son saoul après sa bosse & sa grande barbe; cela eût bien pu arriver, & on a vu plus d'une fois l'insensibilité d'un monstre, venger mille honnêtes gens des rigueurs d'une belle: mais ne seroit-ce point aussi cette liberté que donne la philosophie cynique, de satisfaire sa passion devant tout le monde, qui auroit le plus charmé Hipparchia? C'est un grand point pour une femme, de trouver de quoi autoriser les déréglemens de son cœur, & de pouvoir secouer ce joug de pudeur & d'honnêteté qu'on a imposé à son sexe; & quel plaisir de le pouvoir faire d'une manière si avantageuse, que l'on

en acquière le nom de sage & de philosophe! Tel est mon sentiment sur Hipparchia ; & je crois que ce n'est pas connoître les femmes, que d'attribuer à la vertu, ce qu'elles peuvent faire par caprice & par mauvais goût. Prendre toujours le pis, lorsqu'on veut juger de leurs actions, c'est à mon avis la règle la plus sûre dont on se puisse servir, pour ne se pas tromper.

Toutes les fois que je vois de superbes épitaphes, il me prend envie d'écrire au bas : *Puisque l'homme n'est qu'infirmité & qu'orgueil, Passant, tu le vois ici tout entier ; l'infirmité dans le tombeau, l'orgueil sur l'épitaphe.* Véritablement n'est-il pas ridicule de voir des morts ensevelis dans la vanité, qui pourrissent avec orgueil, & qui semblent nous vouloir dérober leur néant, par la magnificence du tombeau? Images de ce qu'ils ont été pendant leur vie, lorsqu'ils enveloppoient sous l'éclat de l'or & de la soie, des corps pleins d'infirmités ou de défauts, & qu'ils cachoient sous un extérieur concerté de tranquillité & de sagesse, un esprit rempli de foiblesses & d'inquiétudes, un cœur agité de mille passions, une conscience remplie de mille remords. C'est ainsi qu'ils ont su cacher aux yeux du monde leurs foiblesses, & qu'ils semblent encore l'entretenir par leurs pompeuses épita-

phes, où ils étalent toute leur vanité, & paroissent avoir encore les oreilles attentives aux éloges qu'ils ont espéré que l'on feroit d'eux.

D. Vincent Borghini avoit fait un recueil de desseins de Michel Ange & de Donato, Sculpteur de Florence, sur la première feuille duquel il mit ces deux mots: *Aut Donatus Buonarotat, aut Buonarotus Donatisat.* Ainsi qu'on a dit autrefois, pour exprimer la conformité du génie entre Platon & Philon, ou *Philon Platonise, ou Platon Philonise.*

Mademoiselle de Scudéry a fait les romans de Clélie & de Cyrus. On peut juger d'elle par-là : Son frère écrit assez bien en vers & en prose; il s'est marié avec une demoiselle de basse-Normandie, nommée mademoiselle de Martinvas, qui n'écrit pas moins bien que mademoiselle de Scudéry. L'auteur qui a donné la continuation du Moréry en anglois, depuis 1688 jusqu'en 1705, a fait une faute très-grossière, en faisant mademoiselle de Scudéry, femme de M. Scudéry son frère.

Ce grammairien, qui passe sa vie sans détourner ses yeux rouges & chassieux de dessus Donat, Quintilien & Politien, qui met son esprit mille &

mille fois à la torture, pour savoir comme il faut distinguer les huit parties d'oraison, à qui les solécismes, les barbarismes, & les impropriétés, c'est-à-dire, une syllabe de plus ou de moins, donnent plus de frayeurs & de sueurs froides, que n'en donnent les écueils aux nautoniers, & qui la plûpart du temps descend au tombeau, la conscience non encore bien nette sur le subjonctif & l'adjectif, sur les genres & les adverbes; ce grammairien fait-il un bon usage de son esprit, & mérite-t-il d'être loué, lorsqu'il passe tant de mauvais momens, qu'il se prive du boire & du manger; & que pour tant de veilles & de sueurs, il n'espère que la maigre récompense d'entendre dire: un tel écrit assez bien, ou de se voir cité? N'est-il pas un fou, d'acheter si peu de chose aux dépens de sa santé, de ses yeux, de ses rides, & d'une mort précipitée? Je serois prolixe, si je voulois m'étendre sur les astrologues qui mesurent les astres, sur les mathématiciens avec leurs cercles, sur les chymistes, sur les peintres, qui bien souvent ne travaillent que pour un bruit de louanges, pour faire parler la postérité, qu'ils n'auront pas le plaisir d'entendre.

Aga signifie proprement *commandant*; dans son origine il veut dire un aîné, & comme

l'aîné a quelque avantage par-dessus ses frères, le mot d'*Aga* se prend parmi les Turcs, pour un homme qui a quelque autorité sur les autres.

L'essence des divinités des Payens n'étoit pas fort certaine : leurs dieux étoient fort sujets à se confondre ensemble. *Tellus* devient tantôt la déesse *Ops*, à cause du travail ; tantôt *Cybèle* la mère des dieux, parce qu'elle engendre toutes choses ; tantôt *Proserpine*, parce qu'elle produit les bleds ; tantôt *Vesta*, parce qu'elle produit les herbes & les gazons : de même *le Soleil* est tantôt un Dieu particulier, & tantôt c'est *Appollon*, le prophète & le médecin. Enfin il en est presque de même de ces divinités, que de ces tableaux changeans, qui représentent tantôt un jeune homme, tantôt une femme, ou un vieillard, ou de ces feuilles de papier que les enfans ployent en diverses sortes, & qui en faisant un pli, font un petit homme, une cane, ou un bateau.

Néoclès disoit de son frère Epicure, *que lorsqu'il fut conçu, la nature rassembla dans le ventre de sa mère, tous les atomes de la prudence.* Je ne sais si Molière n'a point eu cette expression en vue, lorsqu'il fait dire à une de

ſès précieuſès ridicules : *que ſon père eſt compoſé d'atomes bourgeois.* Molière pilloit hardiment les penſées des autres : la ſcène du Philoſophe Pyrrhonien, dans le mariage forcé, ſe rencontre mot pour mot dans Rabelais. *Le Medecin malgré lui*, eſt un ſujet pris dans une relation de Grotius : ce ſujet ſe trouve auſſi dans Oélarius. Molière a volé à Bergerac une ſcène de ſon Pédant joué, pour s'en ſervir dans ſes fourberies de Scapin. *Le George-Dandin* eſt tiré d'un conte de Boccace, dans ſon Décaméron.

Je ſais mauvais gré à notre nation, d'avoir retenu des Romains cette injuſte prévention contre la comédie : ce métier n'eſt infame, qu'autant qu'il ſert à des choſes infames, de même que la poéſie, la peinture, & tous les autres arts : mais lorſqu'elle repréſentera des choſes honnêtes, pourquoi le métier ne ſera-t-il pas honnête? Mais, dira quelqu'un, il n'eſt pas honnête de ſervir au divertiſſement des autres, & de les faire rire. Pourquoi non ? Il eſt cent fois plus honnête de divertir les autres, & de les faire rire, que de les attriſter & les faire pleurer, ce qui eſt le propre de mille & mille profeſſions, qui ſont tenues pour très-honorables dans un Etat. Si on ſe rendoit infame, en tra-

vaillant au divertissement du public, les peintres & les poëtes burlesques, seroient les gens du monde les plus infames. Qu'a fait Calot toute sa vie? sinon de travailler pour faire rire les autres. Qu'ont fait Marot, S. Amant, & Scarron? mais ce reproche de faire rire les autres, ne regarde que les acteurs comiques; il ne touche point les acteurs dramatiques. Ceux-ci divertissent, non en faisant rire, mais en donnant de l'admiration. Pourquoi sera-t-il plus infame à un Auteur, de faire revivre les héros des siècles passés, par la voix & par l'action, d'en faire des portraits vivans & parlans, qu'à un peintre ou à un poëte, de savoir imaginer de belles attitudes? Savoir bien exprimer une passion par le pinceau ou par la parole, sera une belle chose, & la savoir bien représenter, sera infame? Cela est impertinent; l'homme est naturellement si cruel & si envieux, qu'il ne tient à gloire que ce qui fait de la peine aux autres, & il a honte de les divertir.

Pline dit que de son temps, les dames Romaines ne vouloient non plus sortir sans perles, que les Consuls sans faisceaux. Elles étoient toutes chargées de pierreries, & ruinoient leurs maris par leur luxe. Ce qui fait dire assez plaisamment à Habinnas, dans le festin de Tri-

malcion : *que les bijoux de sa femme l'ont ruiné ; & que si d'avanture il avoit une fille, il lui couperoit les oreilles, pour ne pas faire la dépense de pendans d'oreilles ;* combien de maris en peuvent dire autant présentement ?

Que l'on dise tout ce que l'on voudra à l'avantage du beau-sexe ; que l'on traite les femmes de chef-d'œuvres de la nature ; qu'on les fasse plus brillantes que les astres ; que la lumière du soleil s'efface devant celle de leurs yeux ; qu'on leur élève des autels, où se viennent prosterner tous les jours des troupes de soupirans, qui attendent l'arrêt de leur destinée, du moindre de leurs regards : rien de tout cela n'est capable de leur faire oublier l'imperfection de leur sexe. Il n'y a pas une de ces prétendues déesses, qui ne quittât volontiers sa divinité, ses temples, & ses autels, pour être à la place de ses adorateurs, & qui ne fît de bon cœur la prière de Cænis à Neptune.

. . . *Da fœmina ne sim,*
Omnia præstabis.

Faites que je ne sois point femme, & vous m'aurez tout donné. Comme il faut être charitable, & faire du bien à son prochain autant

qu'on le peut, je veux bien réveler à celles qui souhaiteroient de changer de sexe, un fort beau secret pour cela. Elles n'ont qu'à chercher deux serpens qui soient entortillés ensemble, & les frapper d'une baguette, aussi-tôt elles verront leur souhait accompli. Il n'y a point à rire là-dessus. Ovide, qui ne voudroit pas mentir, est mon garant, au troisième livre de ses Métamorphoses, où il assure que Tirésias changea deux fois de sexe de cette manière.

Les vers de Benserade ne sont pas fort bien tournés; mais ils sont si pleins d'esprit, & ont un air si galant, qu'ils l'emportent sur tous les autres, au jugement de la cour. J'ai vu quelques stances de Linière, adressées à M. de Benserade, dans lesquelles il le loue d'une manière assez jolie:

Depuis long-temps je vous honore,
Votre esprit me charme, & j'adore
Vos vers nobles & cavaliers;
Nos écrivains, les plus insignes,
Ne sont pas capables ni dignes
De vous déchausser les souliers.
Ces favoris de Calliope,
Ont presque tous un air salope,
Et sont de fort méchante humeur;
Vous êtes galant, agréable,

Votre entretien eſt admirable,
Et vous ne ſentez point l'auteur.

Sara n'étoit guères en état d'inſpirer de l'amour; & un amour violent, juſqu'à être enlevée par un Abimelech roi de Gerara, puiſqu'elle avoit alors quatre-vingt-dix ans. Qu'on ne diſe pas qu'elle pouvoit encore être dans un état floriſſant: car le texte de Moïſe dit dans le chap. précédent: *Et deſierant Saræ fieri muliebria*: & elle-même dit, en ſe mocquant, lorſque l'Ange annonça qu'elle auroit un enfant: Quoi! après que j'aurai vieilli, & que mon Seigneur ſera devenu vieux, je me préſenterai encore au plaiſir? *Poſtquam conſenui, & Dominus meus vetulus eſt, voluptati operam dabo?* Ce qui fait voir, qu'elle ne ſe regardoit plus propre aux plaiſirs de l'amour.

Le Dominiquain a fait une grande faute, de mêler le burleſque avec l'héroïque, dans ſa flagellation de S. André, où il a repréſenté un ſoldat qui ſe mocque d'un autre qui, tirant une corde, étoit tombé à terre. Ces ſortes de niaiſeries doivent être bannies d'un ſujet ſérieux. Boileau a judicieuſement blâmé S. Amant, de s'être arrêté à faire trop curieuſement la deſcription d'un petit enfant, qui badine avec

un caillou dans le paſſage de la mer rouge, & d'avoir quitté Moïſe, Pharaon, & les douze tribus d'Iſraël, pour s'en aller jouer à la pierrette avec un petit garçon. Le Caravage à fait une pareille faute, en repréſentant un vilain incident, dans un ſujet grave & ſérieux; c'eſt dans la fraction du pain; un des pelerins reconnoiſſant le Seigneur, laiſſe tomber le vin ſur ſa robe & ſur ſes habits, dans l'attitude d'un homme qui tireroit de l'eſtomach. Mais il ne faut pas s'étonner de cela, puiſque de toutes les parties du peintre, le Caravage n'avoit que la main, & qu'il ſe faiſoit une gloire d'enchaîner le génie ſous l'invention ſervile & aveugle de la nature.

M. Moiſant de Brieux, conſeiller au parlement de Metz, fait fort bien des vers latins, il en a fait ſur ſon coq qui ſont excellens. Il demeure à Caen ſa patrie, où il tient académie de beaux eſprits. Je me ſouviens de l'épitaphe qu'il a faite de M. Scarron; la voici:

Voir les ris tout en pleurs, eſt une étrange choſe,
Et qui ſurprend d'abord :
Mais qui ne ſurprend plus, quand on en ſait la cauſe,
Hélas! leur père eſt mort.

Il y a une première place dans l'eſtime des hommes.

hommes. L'habile homme, qui vient le premier, l'occupe, & n'en est point dépossédé par un plus habile homme qui vient après lui. Raphaël sera toujours le premier peintre de l'univers, quand la nature prendroit soin de former un homme avec tous les talens pour la peinture; comme Quinault, le premier poëte lyrique, & Lully, le premier musicien. Balzac & Voiture ont excellé les premiers à faire des lettres, & aucunes depuis n'ont fait fortune, non pas même celles de madame de Sévigné (1), qui sont si polies, si vives, & si délicates. Si vous écrivez de bonnes choses dans ce genre, elle ne réussiront point; donnez-leur un autre nom, elles réussiront. Si vous faites des caractères meilleurs que ceux de la Bruyère, (s'il est possible qu'il s'en puisse faire de meilleurs) ils ne seront pas regardés, si vous leur donnez le nom de caractères; donnez-leur un nom nouveau, ils réussiront.

C'est le crime & non pas le supplice qui fait l'infamie. Y a-t'il quelqu'un qui n'aimât mieux être à la place de Socrate, qu'en celle de ses

(1) Les lettres de madame de Sévigné sont regardées, à juste titre, comme ce que l'on a de plus parfait en ce genre, & ont fait oublier celles de Voiture & de Balzac. La postérité n'a pas confirmé le jugement que porte ici Mr. Charpentier. (E)

juges? Je ſais bien que la vertu a aſſez peu de crédit chez les hommes, pour en trouver qui préféreroient dans leur cœur, la ſituation où ſe trouvoient alors ces juges iniques, à celle de cet illuſtre malheureux; mais je ſuis ſûr qu'il ne s'en trouvera pas d'aſſez imprudens, pour oſer faire un aveu ſi honteux. Lorſque j'entrepris de donner la vie de Socrate, je n'avois pas plus de vingt-deux ans; cet ouvrage fut ſi bien reçu du public, que je me mis en tête de traduire tout Xenophon; tellement qu'après les *mémorables*, je travaillai à traduire la *Cyropédie*: j'étois prêt de mettre cet ouvrage ſous la preſſe, lorſque M. le Févre de Saumur (1) m'offrit ſes ſervices, par une lettre fort obligeante, dont je le remerciai de même. Joſeph Scaliger prétendoit que la *Cyropédie* étoit une hiſtoire fabuleuſe; & moi au contraire, je prétens prouver qu'il n'y en a point de plus véritable. J'ai fait des recherches ſur la vie de Cyrus, par leſquelles je fais voir, que les plus nobles & les plus certaines preuves pour juſtifier la vérité de ſon hiſtoire, ſe doivent tirer de l'écriture-ſainte. Car, comme le plus célèbre témoignage que nous ayons de Cyrus, s'eſt conſervé dans Iſaïe; & que dans tous les livres

(1) Tannegui le Févre, père de madame Dacier.

sacrés, il est encore parlé de plusieurs circonstances de l'histoire du siècle de Cyrus; sans doute ce doit être un argument invincible de la fidélité avec laquelle Xenophon a écrit cette histoire, que le rapport admirable qui se rencontre entre lui & les auteurs sacrés. C'est ce que j'ai examiné avec assez de diligence, pour pouvoir dire que j'ai remarqué des conformités, qui sont échappées à des yeux assez clairvoyans: comme entre-autres, celle de la servitude des Juifs, qui devoient être soixante-dix ans sous la domination des rois de Babylone, & dont ils devoient être délivrés par Cyrus. C'est en conséquence de ce grand bienfait, que Cyrus étoit promis aux Juifs, dans cette admirable prophétie du quarante-cinquième chapitre d'Isaïe, où ce monarque est nommé par son nom, si long-temps avant sa naissance. Voici ce que dit le Seigneur à son oint: *Cyrus, de qui j'ai pris la main, pour prosterner les nations devant sa face, & pour faire que les rois s'enfuient devant lui.* Et plus bas: *c'est lui qui bâtira ma ville, & qui délivrera mes captifs, non à prix fait, ni à force de présens*, dit le Seigneur des armées: & c'est ce qui fut exécuté en cette année, que l'écriture appelle, *la première année du règne de Cyrus*, & lorsque les 70 ans prédits par le prophète Jérémie, pour la durée de la servi-

tude des Juifs furent expirés. Ce sont les propres termes d'Esdras : *l'année première du Cyrus, pour accomplir la parole du Seigneur*, qui étoit sortie par la bouche du prophète Jérémie, *le Seigneur suscitera l'esprit de Cyrus, roi des Perses*, & le reste.

Il y a des choses ridicules à force d'être vraies : comme la réponse qu'Ausone fait faire à Jupiter Ammon dans une de ses épigrammes. Ce dieu étant interrogé par un coureur, un athléte & un lutteur, s'ils remporteroient le prix aux jeux olympiques; il répondit gravement, & sans obscurité, contre la coutume des oracles; *qu'infailliblement le coureur remporteroit victoire, si personne ne le devançoit à la course; l'athlete, si personne ne combattoit mieux que lui, & le lutteur, si personne ne le mettoit par terre.*

Monsieur Bouillaud, mathématicien, astronome, grand chronologiste, & savant dans la philosophie de Platon, est de Loudun; il a été à M. le président de Thou; il est présentement auprès de M. Dupuy, sieur de S. Sauveur, depuis la mort de M. Dupuy son frère; il a écrit divers traités, & une lettre *de Ecclesiis Lusitanicis*, pour montrer que le roi de Portugal peut & doit élire des évêques.

Je ne souhaite pas, comme Horace, que la nature m'eût fait naître au siècle des héros; car il n'y a rien de si ridicule, & de si mal entendu, que de souhaiter d'avoir été & de n'être plus. Outre cela, comme il y avoit des sots en ce temps-là, aussi bien qu'en celui-ci, & que l'étoile sous laquelle je suis né, étoit au ciel, & versoit les mêmes influences; il n'est pas fort sûr que ma naissance eût été plus heureuse. J'aurois bien pu être aussi sot avec un nom grec & une longue robe, que je le suis à présent en juste-au-corps. Il me semble qu'il seroit plus raisonnable de souhaiter, que les anciens héros fussent de notre temps, & que la nature eût retardé d'une vingtaine de siècles la production de ces belles ames, dont elle a orné la jeunesse du monde; mais il faudroit aussi que les mœurs anciennes eussent passé jusqu'à nous : car je craindrois fort pour la vertu d'un héros, dans la corruption où nous sommes. J'aurois peur que Socrate, Epaminondas & Caton, ne fussent pas si gens de bien à Paris, à Londres ou à Amsterdam, qu'ils ont été à Athènes, à Thèbes & à Rome.

Lorsque l'air n'est que légèrement infecté, il n'y a que les foibles qui y succombent; mais si la contagion devient générale & extrême, elle emporte les plus robustes; & il n'y a point

de force de tempérament qui lui réſiſte. Elevés dans le goût de l'injuſtice & de l'intérêt, prévenus dès le berceau pour le luxe & pour la volupté; que pourroit-on eſpérer de la beauté de leur naturel? ſinon qu'ils n'euſſent été que médiocrement injuſtes, voluptueux & intéreſſés. Ils euſſent été gens de bien à notre manière, & très-différens de ce qu'ils ont été; de même que les arbres qui ſont tranſplantés dans un mauvais terroir, ne portent plus de fruits de la même bonté, ni avec la même abondance. Notre vertu eſt bien différente de celle des anciens; épuiſée à combattre les préjugés, la coutume, & le mauvais exemple; il ſemble qu'elle ne trouve plus de force, pour s'élever aux grandes actions: la leur, au contraire, libre dès ſa naiſſance, ne faiſoit des efforts, que pour s'agrandir & pour ſe ſurpaſſer elle-même. Semblables à ces convaleſcens, qui véritablement ne ſont plus malades, mais qui n'ont encore ni force, ni couleur, ni embonpoint; c'eſt bien aſſez pour nous, de demeurer dans une innocence impuiſſante; & on ne doit pas nous demander les effets d'une vertu ferme & vigoureuſe. Il le faut avouer; il y a des temps favorables à la vertu, & d'autres qui lui ſont funeſtes. Il n'étoit pas étonnant de trouver un bon capitaine au ſiècle des Fabrices & des

Scipions, parce qu'alors, dit un excellent orateur, on étoit animé par l'exemple, & un brave homme en trouvoit toujours un plus brave qui le piquoit d'émulation. De même, je crois qu'il n'étoit pas fort difficile d'être vertueux à Sparte, ou à Rome, pendant les premiers âges de la république. On naissoit dans l'engagement d'être homme de bien; les vertus étoient vulgaires & domestiques; qui n'étoit pas intrépide, patient, ou magnanime, ne se consoloit pas comme nous, de se voir inférieur aux grands hommes d'un autre siècle; il avoit la honte de ne pas ressembler à son compatriote, à son père, à son frère, quelquefois même à son esclave. Que ne devoit-on pas attendre alors d'une belle ame, qui s'efforçoit de se distinguer parmi un peuple vertueux? A quel point ne faut-il pas qu'elle pousse la générosité, pour se faire remarquer dans une ville, où le mépris de la mort & de la douleur, étoit la vertu des femmes & des enfans? On le peut dire avec vérité, cette haute mesure du courage vulgaire, a été la cause des grands efforts du courage héroïque; & il a fallu qu'il ait entrepris de se surpasser, pour exécuter des choses si surprenantes. Il n'est pas extraordinaire que l'on trouvât à Rome tant de gens qui méprisassent les richesses, lorsque l'on voyoit les premiers

magiſtrats ſe charger du poids des affaires, non pas dans la vûe d'amaſſer de grands biens, de bâtir des palais magnifiques, ni de paroître en public ſuperbement vêtus, & environnés d'une foule d'eſclaves, mais par le ſeul deſir de poſſéder une ſtatue dans la place publique, ou de recevoir l'honneur d'un triomphe. Il n'étoit pas honteux alors d'être pauvre avec les triomphateurs & les conquérans; & perſonne ne ſongeoit à une opulence, qui ne donnoit nulle diſtinction, & qui n'attiroit aucune eſtime. Ce n'étoit pas le plus ou le moins de pièces d'or, qui faiſoient remarquer un conſul; c'étoit le plus ou le moins de belles actions. On comptoit les vertus, de même que l'on compte à préſent les revenus. Les grands hommes ne ſe paroient point du nom de leurs terres; elles n'étoient pas aſſez conſidérables; mais ils portoient le nom des royaumes qu'ils avoient conquis. Un morceau de pierre, ou une branche d'[illegible]e, étoient tous les tréſors de ces gens-là: quatre ſyllabes ajoutées à leur nom, étoient le premier héritage de toute une famille. Telles étoient les richeſſes de ces hommes magnanimes, richeſſes que le vertueux pouvoit poſſéder en toute ſûreté, & qui pour ne ſe pouvoir communiquer, n'attiroient point de flatteurs, ni le pernicieux miniſtre des voluptés. L'homme veut être

eſtimé; il aime la gloire, & il court naturellement où il la voit attachée. Il n'y a pas de doute que ce laurier que recevoit le triomphateur au Capitole, ne fit ſoupirer tous les Romains pour la vertu, de même que le reſpect que s'attirent aujourd'hui les riches habits, & les pompeux équipages, tourne tous nos deſirs vers les richeſſes: il n'y avoit alors qu'un chemin pour ſe faire eſtimer; c'étoit d'avoir de la vertu: à préſent, on en a trouvé un plus court & plus facile; c'eſt de devenir riche; & il ne faut pas s'étonner, ſi on y court en foule. Il en eſt de la vertu comme des arts; c'eſt l'honneur qui l'entretient. L'on peut dire qu'elle eſt de la nature de toutes les autres occupations des hommes, qui ne nous attirent que par l'eſpérance de la gloire, & qui demeurent négligées, ſi-tôt qu'elles manquent d'approbateurs. Que l'on rende à la vertu l'honneur qu'elle recevoit autrefois, nous ne manquerons pas de vertueux; mais tandis qu'elle ſera mépriſée, & qu'elle demeurera rampante ſur la terre, il ne faut pas prétendre que perſonne la recherche. Si l'eſtime que les Grecs ont fait de la peinture, a produit de ſi grands peintres; & ſi le mépris au contraire que les Romains ont fait de cet art, eſt, au ſentiment de Cicéron, l'unique cauſe pour laquelle ils n'ont point eu de Polygnotos, ni

de Parrhasius, on peut dire que l'honneur que l'on portoit autrefois à la vertu, a donné tant de grands hommes à l'antiquité; & que le mépris où elle est tombée dans notre siècle, est cause que nous en manquons. Car enfin, il ne faut point accuser la nature, de ce qu'on ne doit attribuer qu'au malheur du temps; il seroit ridicule de croire, qu'elle se fût épuisée par les libéralités qu'elle a faites à ses premiers enfans; ou qu'elle nous aimât moins, pour être venus plus tard. Non, sans doute, la nature n'est pas capable de prendre du dégoût pour son ouvrage, ni de dégénérer dans ses productions. Il naît encore tous les jours de belles ames, & de la même force que celle des héros; mais, comme j'ai déja dit, le malheur de l'éducation, la corruption de nos mœurs les offusquent, & les empêchent de paroître avec tout l'éclat qui leur est naturel.

En 1673, madame Colbert m'engagea d'aller à sa belle maison de Sceaux avec elle, & plusieurs autres personnes de distinction. Cette partie produisit la petite nouvelle historique que j'ai faite, intitulée, *le Voyage du vallon tranquille*. J'y ai fait le portrait de plusieurs personnes, sous des noms empruntés, même jusques au mien, que j'ai donné sous le nom

d'Amaxite. Il y a dans ce petit ouvrage, des vers dont j'ai imité la pensée d'une épigramme de l'Anthologie. C'est une femme dont le mari est mort, & avec lequel elle avoit assez mal vécu, qui adresse ces vers au défunt:

Reçois de moi, chère moitié,
Pour gage de mon amitié,
Ce tombeau qu'aucun ne t'envie.
Je dois bien justement te rendre cet honneur:
Car le dernier jour de ta vie,
Fut le premier de mon bonheur.

Martial, épig. 54. l. 12. dit: *Vous êtes rousseau, mon pauvre Zoile, vous êtes bigle, vous avez les lèvres noires, & le pied petit: c'est un grand miracle, si vous valez quelque chose.* Cette épigramme nous fait voir le goût des anciens touchant la personne; celui de notre siècle est le même, à la réserve d'avoir le pied petit, qui n'est point regardé chez nous comme un mauvais signe; à moins que *brevis pede*, pied court, ne voulut dire un boiteux. C'est une observation à quoi les interprêtes n'ont pas pris garde; & en ce cas, cela reviendroit à notre proverbe; que ceux qui sont marqués au *B*, ne valent pas grand'chose, comme *bigle*, *boiteux*, &c. Girac cite cette épigramme, en reprenant Voiture, d'avoir loué M. de Schomberg d'avoir le *pied petit*.

Le roi, immédiatement après la priſe de Philiſbourg, du mois d'octobre dernier, ayant découvert le traité du prince d'Orange avec les Anglois, qui avoit été ſigné dès le deux août précédent, fit offrir à l'Empereur de lui rendre Philiſbourg & Fribourg raſés, de ſe rapporter des droits de Madame ſur le Palatinat, à des arbitres, & de ſe contenter de l'eſtimation des choſes, fonds ou meubles en deniers; apparemment pour traverſer plus ſûrement les deſſeins du prince d'Orange. Les droits de Madame, femme de M. d'Orléans, frère unique du roi, ſur le Palatinat, ſont conſidérables. Ils conſiſtent non-ſeulement en meubles & pierreries, dont Monſieur avoit reçu partie du prince électeur de Neubourg, & dont il avoit donné quittance; mais encore en tous les fonds & biens allodiaux, acquêts & conquêts de tous les précédens électeurs Palatins, depuis ſept ou huit cents ans, & des princes Palatins de la même famille, du dernier deſquels elle étoit unique héritière, ſans toucher au patrimoine affecté à l'électorat. Ç'a été cet électeur Palatin, de la maiſon de Neubourg, beau-père de l'Empereur, du roi de Portugal, & bientôt du roi d'Eſpagne, qui avoit lié toutes les intrigues & les ligues des princes d'Allemagne, contre le roi de France; juſte ſujet du reſſen-

timent du roi, & du traitement qu'il lui a fait, de brûler son pays.

Je me suis entretenu avec le ministre Claude, sans le connoître, dans le jardin du Luxemboug; il m'a paru fort sage, savant & sincère, avouant bonnement les endroits foibles de chacune des religions, la catholique & la calviniste, & sur tous les points que nous agitâmes, de très-bonne foi. Il m'a confessé ingénuement, que la plus belle chose qu'il eût jamais lue, étoit le canon de notre messe. Il est mort en Hollande, âgé de 68 ans. Il n'étoit pas des meilleurs prédicateurs, mais il écrivoit bien. Son fils étoit ministre de la chapelle du prince d'Orange à la Haye.

Les Athéniens étoient les peuples les plus spirituels de la Grèce; & Paterculus dit fort bien: *qu'il sembloit que l'esprit des Grecs fût renfermé dans les confins de l'Attique, de même que les corps étoient répandus dans toutes les autres contrées*. C'étoit là, pour ainsi dire, le terroir des philosophes, des orateurs, des poëtes, des peintres, des musiciens, des sculpteurs, & des comédiens; mais c'étoit là aussi, où se trouvoient les fourbes, les menteurs, les médisans, les envieux, les fainéans, & les chi-

caneurs; parce que ces mauvaiſes qualités ſont ordinaires aux gens d'eſprit.

Quelque titre que donne M. de Scudéry à la conquête d'Alaric, c'eſt une uſurpation épouvantable; & la priſe de Rome eſt accompagnée de barbarie & d'inhumanités, qui ne ſont point le ſujet d'un poëme épique, dont la fin doit être juſte, agréable, & vertueuſe: ainſi, quoique M. de Scudéry diſe d'abord que Dieu vouloit punir les Romains, & ſe ſervir d'Alaric pour ce ſujet, il ne s'enſuit point que cette victoire puiſſe être louée & eſtimée vertueuſe; puiſqu'après tout, Alaric n'eſt que le bourreau & l'exécuteur de la juſtice divine: ainſi ſon action n'eſt point une action héroïque, ni le ſujet proportionné d'un poëme de cette nature. Un bourreau qui tue le plus grand criminel de la terre, ne mérite point de louanges de cette action, qui ſeroit louable dans un autre, qui en auroit délivré le monde par une autre voie. Le meurtre de Periphétés & de Sinnis, ont rendu Théſée fameux, qui avoit puni ces infâmes voleurs; mais cette punition n'eût point été glorieuſe au bourreau d'Athènes. Ainſi donc, ſi l'on conſidère Alaric, comme l'inſtrument de la vengeance de Dieu, ſon action n'eſt point héroïque, ni propre au poëme épique.

Si on le confidère autrement, c'eſt une injuſtice criante. En effet, pour me ſervir d'un exemple tout pareil, quoique Nabuchodonoſor ait auſſi été le fleau, dont Dieu ſe ſervit autrefois pour punir Jéruſalem de ſes idolâtries, penſe-t-on qu'il fût beau de chanter la victoire de ce roi; quoique Dieu diſe en termes formels, *qu'il le mènera contre Jéruſalem?* Seroit-il ſéant de regarder ce prince comme un héros, & de décrire avec éloge, comment il pilla le Temple, comment il fit violer les femmes & les filles, & comment il emmena les lévites & le peuple en captivité? Les prophètes, qui ſavoient bien ce ſecret de la providence divine, ne promettoient-ils pas au peuple, pour le conſoler de ſes misères, que Babylone périroit un jour? Ne le ſouhaitoient-ils pas de même? Ce qui montre bien, que quoiqu'ils reçûſſent avec ſoumiſſion cette punition de la main de Dieu, néanmoins ils ſouhaitoient que celui qui leur cauſoit ces maux, fût puni en ſa perſonne. Ainſi, ſi l'on trouve Alaric propre pour un ſujet de poëme héroïque, la priſe de Jéruſalem en ſeroit pareillement un beau ſujet, tout de même que la priſe de Conſtantinople. Nous ne pouvons encore à préſent entendre qu'avec horreur, que des Goths, dont le nom ſeul eſt odieux à un peuple poli, aient

ruiné les plus belles villes du monde, & aient démoli tant de beaux temples, & tant de superbes maisons. Comment voudroit-on donc que le lecteur s'intéressât dans le succès du héros de M. de Scudéry ? Tout au contraire, on ne le voit triompher qu'avec douleur; on est fâché de sa prospérité, & l'on voudroit qu'elle ne lui fût jamais arrivée. Mais si le sujet ne vaut rien en gros, il n'est pas mieux exécuté en détail: ce ne sont qu'enchantemens, contre le précepte d'Horace:

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice.

Outre cela, tous les personnages de ce poëme, qui sont de nations différentes, s'entendent les uns les autres, sans qu'on sache par quel moyen cela arrive. Cela pourroit peut-être passer, si le poëte n'en disoit rien; mais il semble qu'il veuille qu'on lui fasse cette objection, puisque quand son hermite parle à Alaric, il remarque qu'il lui parle en langue gothique; pourquoi en cet endroit faire cette réflexion, s'il ne la fait nulle part ailleurs?

Il arrive souvent que c'est plûtôt par amour propre, que faute de connoissance, que nous laissons des fautes dans nos ouvrages. Les poëtes sur-tout, & les peintres, sont sujets à avoir

avoir beaucoup de tendresse pour toutes leurs productions; & c'est pour eux une opération bien douloureuse, que d'en retrancher quelque chose. Un poëte reconnoîtra bien, qu'une pensée qui lui sera venue dans la chaleur de l'enthousiasme n'est pas juste, ou qu'elle ne convient pas à son sujet: mais elle aura quelques brillans qui lui plaisent, & qui lui feront desirer de la conserver. Il balance, la raison lui met la plume à la main pour la supprimer; mais il s'attendrit aussi-tôt; & l'amour-propre obtient facilement grace pour elle. Sénèque nous a conservé un exemple de cette tendresse d'auteur en la personne d'Ovide. Quelques-uns de ses amis lui ayant conseillé de supprimer dans ses ouvrages trois ou quatre vers, qui ne lui faisoient pas honneur, il y consentit, à condition qu'ils ne trouveroient rien à reprendre à trois autres vers qu'il alloit écrire à part, les priant d'écrire aussi de leur côté ceux qu'ils vouloient retrancher. Etant convenus de cette condition, il se trouva que les trois vers que ses amis avoient condamnés, étoient les mêmes que ceux pour qui il avoit demandé grace, & il leur fit voir par-là, dit Sénèque, qu'il n'ignoroit pas ses défauts, mais qu'il ne pouvoit les haïr. Je m'étonne qu'un homme qui avoit brûlé les quinze livres des métamorphoses, dans le des-

sein de les supprimer, fût si difficile pour trois vers.

La chronique d'Eusèbe, traduite & augmentée par saint Jérôme, marque la naissance de Catulle, l'an deux de la cent soixante-treizième olympiade, & sa mort l'an quatre de la cent quatre-vingtième olympiade; ce qui enferme trente années de vie. *Catullus*, dit-il, *trigesimo ætatis suæ anno moritur*; & c'est sur cette autorité, que Crinitus l'a écrit de la sorte dans la vie de Catulle, qu'il nous a donnée parmi celle des autres poëtes latins. Cependant comme l'an deux de la cent soixante-treizième olympiade, répond à l'an six cent soixante-six de la fondation de Rome; il s'ensuit de-là, que Catulle est mort l'an six cent quatre-vingt-seize de la ville de Rome; auquel temps César ne faisoit que commencer les conquêtes des Gaules; car son premier consulat, pendant lequel il obtint le gouvernement des Gaules, tombe en l'année six cent quatre-vingt-quatorze de Rome; & ce fut en ce temps-là, que se firent les mariages si pernicieux à la république; je veux dire, celui de Julie, fille de César avec Pompée, & celui de César avec Calpurnie, fille de Pison; cependant il n'est pas possible que Catulle soit mort la deuxième

année du gouvernement de César dans les Gaules, puisqu'il nous apprend lui-même, qu'il avoit vû l'expédition de César en Angleterre, qui ne se fit qu'en la quatrième année de son gouvernement des Gaules, & 698 de Rome; ce qui se prouve par ces vers :

Sive trans altas gradietur Alpes ;
Cæsaris visens monumenta magni ;
Gallicum, Rhenum, horribiles, & ultimosque Britannos.

De plus, il paroît par cet autre vers de l'épigramme contre César :

Socer generque perdidistis omnia.

que notre poëte a vû les guerres civiles, & les révolutions que ces guerres ont causées. Or ces guerres ne commencèrent qu'en l'année 704 de Rome, & la bataille de Pharsale se donna l'an 705. Enfin il paroît encore par ces vers de la même épigramme :

Paterna primùm lancinata sunt bona.
Secunda præda Pontica ; inde tertia Ibera.

que Catulle a survécu à la victoire que César remporta sur Pharnace roi de Pont, qui fut si prompte, que lui-même s'étonnant

de ſon bonheur, écrivit à Rome ces trois mots ſi fameux, *veni, vidi, vici;* or cette guerre eſt marquée l'an de Rome 706; & qu'il avoit vû encore la guerre d'Eſpagne, qui n'arriva qu'environ l'an 708 de Rome: car on peut dire qu'en cette épigramme, les guerres de Céſar ſont rapportées de ſuite: *Rectus eſt ordo omnium bellorum quæcunque profligavit Cæſar, primùm Gallici, deindè Britannici, tertiò Pontici, quartò Hiſpanici, quæ omnia gradatim recenſet, prout tempore geſta ſunt:* comme dit Scaliger ſur ces vers, ſans qu'il nous avertiſſe néanmoins, combien cela eſt contraire à ce que dit ſaint Jérôme, touchant la naiſſance & la mort de Catulle. De tout cela il s'enſuit, que ce poëte a vécu douze ans après l'année où l'on a marqué ſa mort; & ainſi, ou qu'il a vécu plus de trente ans, ou qu'il eſt né plus tard que nous ne l'apprenons de cette célèbre chronique.

J'aimois véritablement M. de Pincheſne, & & je le voyois comme un bon ami, ſa qualité d'auteur à part; car j'étois très-patient admirateur de ſes ouvrages. Santeüil le trouva un jour chez moi, qui me faiſoit la lecture du privilége qu'il avoit obtenu pour certain recueil de poéſſes qu'il vouloit donner à Cramoiſy. Santeüil écouta aſſez tranquillement Pincheſne;

mais lorsqu'il prononça ces mots du privilége : *Et faisons très-expresses défenses à tous imprimeurs, &c.* Santeüil l'interrompit brusquement, en lui disant, *que cette clause étoit inutile. Point tant que vous le croyez*, lui répondit froidement Pinchesne; *je fais les frais de l'édition. Bon pour cela*, repliqua Santeüil, *mais il faut aussi faire afficher, que vous donnerez de l'argent à ceux qui voudront lire votre livre.* Je vis l'heure que les deux poëtes alloient se parler un peu plus rudement, lorsque l'on servit le dîner, dont je les avois prié tous deux. Pendant le repas, Pinchesne eut la rage de réciter des vers qui faisoient partie du recueil dont je viens de parler; je me souviens des deux suivans, qui m'ont bien fait rire.

L'être humain imparfait, que la nature donne,
Qui rampe, séche, tombe, & qui n'est rien *sans Dieu.*

Je dis en moi-même, il l'en faut croire à son serment, car il en jure, le bon-homme. Santeüil ne prêta aucune attention à ces vers; je me contentai d'en rire sous cappe : cependant au sortir du dîner, je voulus faire accroire à Santeüil, après que Pinchesne nous eut quitté, qu'il avoit applaudi à ces vers, parce que je lui avois entendu dire plusieurs fois, *cela est bon. Morbleu*, me dit Santeüil tout en colère,

j'en ferois bien fâché : ce n'étoient pas fes vers que je trouvois bon, c'étoit ce que je mangeois.

M. de la Feüillade, M. de Noailles, M. de Boisfranc, qui eft intendant de M. le duc d'Orléans, & M. de Varillas, quatre compatriotes du pays de la Marche, en Limofin, étoient quatre fortes de génies tous oppofés les uns aux autres. M. de Varillas a été précepteur du fils de M. le marquis de Carman. Il avoit une rougeur d'yeux, qui lui étoit venue à l'âge de deux ans & demi, par une petite vérole. Il m'a avoué qu'il n'avoit jamais été propre à autre chofe qu'à l'étude, où il s'étoit appliqué à caufe de cette incommodité : il m'a affuré quelque chofe de plus furprenant; c'eft qu'âgé de foixante-dix ans, il étoit encore tel qu'il étoit forti du ventre de fa mère, pour la pureté. Il avoit fix couvertures la nuit, pendant l'été, & il en ajoûtoit deux en hiver. M. Ménage & M. Arnauld en avoient auffi huit, non-feulement chaudes, mais pefantes. M. Arnauld & M. de Varillas étoient d'une complexion fort délicate. Ce dernier étoit obligé d'attendre quatre heures après fon fouper à fe coucher, faute de quoi il ne digéroit pas, & le lendemain il avoit immanquablement le dévoyement.

M. de Varillas ne pouvoit travailler plus de deux heures de ſuite à ſa compoſition, parce qu'il le faiſoit d'une extrême application, & que cette attention épuiſe beaucoup. Au bout de deux heures, il en mettoit deux à ſe repoſer, & retravailloit enſuite deux autres heures; ce qui faiſoit ſa retraite ſérieuſe du jour, qu'il commençoit depuis cinq heures du matin juſqu'à ſept, & depuis neuf juſqu'à onze. L'après-midi, il ſe promenoit juſqu'à cinq heures, & ne faiſoit gueres d'ouvrages ſérieux aux autres heures du jour. Le fameux M. Arnauld étoit de même que lui; il ne pouvoit compoſer plus de quatre heures le jour.

On a beau faire de fortes réſolutions contre le ſexe, on a beau en connoître les défauts, il n'eſt pas en notre pouvoir de le haïr parfaitement: Nous avons dans le cœur un certain amour naturel pour les femmes, qui détruit tôt ou tard la haine que nous aurions réſolue contre elles. Pygmalion, qui avoit pris une ſi forte averſion pour le ſexe, qu'il avoit réſolu de paſſer ſa vie dans le célibat, ne laiſſoit pas de s'amuſer à faire d'excellentes ſtatues de femmes; de ſe plaire à repréſenter les agrémens dont la nature les a pourvues. Son cœur parloit dans ſes ouvrages, ſans qu'il s'en apperçût,

& il ſemble que la nature ſe plaiſoit à le confondre, en le contraignant de chercher dans ſon art, un contentement dont il avoit réſolu vainement de ſe priver.

Il eſt d'uſage en Angleterre & en Ecoſſe, que quand un homme épouſe une héritière de plus grande qualité que lui, il quitte ſon nom & ſes armes, pour prendre le nom & les armes de ſa femme: témoin le duc d'Hamilton, aujourd'hui préſident de la convention d'Écoſſe, qui eſt de la maiſon de Douglas, dont il a quitté le nom & les armes, pour prendre le nom & les armes de la maiſon d'Hamilton, en épouſant l'héritière: de même que le défunt comte de Montmouth, qui s'appelloit Scot, nom d'une ancienne famille d'Écoſſe, & qu'il a quitté, en épouſant l'héritière de Montmouth, Le prince d'Orange, proclamé roi d'Ecoſſe par la convention, a donné au duc d'Hamilton, dont je viens de parler, la vice-royauté d'Ecoſſe, héréditaire à ſa famille; ce qu'il a prétendu avoir droit de faire, ſauf à le faire confirmer par le parlement dans la ſuite, s'il en eſt beſoin.

Le cardinal de Richelieu a fait faire deux différentes enquêtes, pour découvrir ſi quelqu'un

pourroit lui donner des nouvelles de Calvin. Un chanoine extrêmement vieux, interpellé en l'une de ſes enquêtes, de dire la vérité ſur les ſaints évangiles, ſur leſquels il jura, déclara qu'il l'avoit connu étant à Paris, & qu'un jour il le rencontra dans le fauxbourg S. Victor, déguiſé en habit de vigneron, ayant une hoüe à la main: le chanoine ne laiſſa pas de le reconnoître en cet état; il l'arrêta, & il lui demanda où il alloit en cet équipage. Calvin lui dit qu'il venoit de s'évader du collége du cardinal-le-Moine; qu'il avoit changé ſon habit contre celui d'un payſan, à qui il avoit donné de l'argent de retour; qu'il ſe déguiſoit ainſi, pour fuir les pourſuites du lieutenant-criminel Morin, qui le faiſoit chercher pour ſa doctrine, & qu'il alloit s'enfuir dans les pays étrangers. Le chanoine lui dit: pourquoi auſſi vous amuſez-vous à donner dans les opinions nouvelles, que ne les laiſſez-vous-là? A quoi Calvin répondit, qu'il étoit vrai qu'il avoit tort de s'y être arrêté; mais que comme il s'étoit engagé trop avant dans le parti, & qu'il y avoit acquis de la réputation, il falloit continuer d'y vivre, ou mourir à la peine.

L'Irlandois eſt plus différent de l'Anglois, que le François ne l'eſt de l'Hébreu; l'Anglois

& l'Ecossois approchent fort, & ne différent qu'en dialectes : l'Anglois est dérivé de l'Allemand Saxon, par rapport à l'origine de la nation.

Linière avoit une grande vivacité, tant dans ses reparties, que dans ses vers, qu'il composoit avec une grande facilité; il étoit assez bien venu auprès des dames, desquelles il a dit à ce sujet :

Mes vers m'ont servi près des belles;
Les plus fières, les plus cruelles,
Ont eu pitié de mon tourment :
J'en ai des preuves assez amples,
Et j'en citerois des exemples,
Si je n'étois discret amant.

Linière se louoit assez souvent lui-même; ce que l'on peut voir par ces vers, qu'il adresse à M. de Benserade, & qu'il me récitoit dernièrement.

Je me suis acquis quelque estime,
En de certains recueils de rime,
Où nous voyons souvent Montreuil.
Vous y passez pour un oracle,
Vous êtes dessus le pinacle,
Et l'honneur de chaque recueil.

Je pourrois bien encore dire,

Que j'ai paru dans la satyre,
Et que la mienne pique fort :
D'aucuns en ont eu l'ame atteinte;
Je n'en veux plus parler, de crainte
De réveiller le chat qui dort.

J'avois presque pour ennemie
Toute la docte académie;
Et bien loin de m'avoir détruit,
Mes stances & mes épigrammes,
Ont contenté d'illustres dames,
Et mes portraits ont fait du bruit.

Il est dangereux de se roidir contre la coutume, & ceux qui l'ont fait, y ont très-rarement réussi. Que manquoit-il à la cause de Socrate, & à celle de P. Rutilius, qui le voulut imiter; sinon quelques formalités reçues en ce temps-là, un tour d'éloquence, quelques prières, quelques larmes feintes, qui seules pouvoient déterminer les juges à leur être favorables? Quelle folie de préférer la mort & l'exil à un peu de complaisance! c'est acheter bien cher le plaisir de voir les autres avoir tort; & à considérer la chose avec attention, qui est le plus condamnable, ou d'un peuple ignorant & prévenu, qui suit aveuglément la coutume, ou d'un homme éclairé, qui s'opiniâtre à n'y point déférer, qui veut que les autres fassent

de bonnes actions à sa manière, & qui leur ôte les moyens d'en faire de la seule manière dont ils sont capables? Il faut agir avec les philosophes comme avec les philosophes; avec le peuple comme avec le peuple; avec des hommes prévenus, comme avec des hommes prévenus: qui ne le fait pas, tombe dans le même ridicule, que celui qui se serviroit d'une langue inconnue à celui à qui il parle, sous prétexte qu'elle exprimeroit ses pensées d'une manière plus heureuse, plus noble, & plus énergique. Il y a même de l'injustice à vouloir, que le peuple se défasse tout d'un coup des préjugés, dont on ne se défait que peu à peu, & avec beaucoup de peine; & qu'il se trouve transporté en un instant au même point de vue, où vous n'êtes parvenu que par une longue méditation. Un des principaux fruits de la sagesse, c'est, à mon avis, de connoître que tout le monde ne peut pas être sage. Que la connoissance de la vérité serve à réctifier notre jugement, & nous empêche d'être les dupes de la coutume: que l'étude de la sagesse rompe tout commerce de notre ame avec l'ingratitude, l'injustice, l'intérêt & l'ambition; mais qu'il ne nous empêche pas de vivre avec les ingrats, les injustes, les intéressés, & les ambitieux. La nature les a joints avec nous du lien de

la société, & ils nous sont quelquefois très-nécessaires. Soyons au-dedans comme on doit être au-dehors, comme il est nécessaire que nous soyons. Purifions notre ame, avec toutes les *expiations philosophiques :* Pensons comme Socrate & comme Sénèque, mais ne croyons pas que ce soit nous souiller, que de parler comme le vulgaire, & de suivre les usages reçus. La connoissance que le philosophe doit avoir des passions humaines, doit lui servir à si bien les ménager, qu'elles ne lui puissent nuire, bien loin de les aigrir, & de les animer contre lui-même. C'est prudence d'adoucir ceux qu'on ne peut désarmer ; & il n'y a pas de plus grande impertinence, que de commettre sa sagesse avec la folie du vulgaire. Un véritable philosophe suit la mode, non pas pour plaire à ses yeux, mais pour ne pas choquer ceux des autres ; il suit tous les usages établis, non pas qu'il croye comme le peuple, qu'ils sont fondés sur la raison, mais parce qu'il ne veut pas soulever contre lui l'esprit de ceux avec lesquels il est obligé de vivre. Il réserve sa philosophie pour le cabinet & la solitude, selon le conseil de l'orateur Romain ; il ne descend pas sur la place, comme citoyen de la république de Platon, il y vient comme François & comme tel, il parle, il converse, il

plaide, il négocie. C'est être philosophe de la manière la plus parfaite, que de connoître les occasions où il faut ne pas l'être.

L'avarice de M. Chapelain, & son poëme de la Pucelle, ont servi de divertissement à tous les beaux esprits; l'une a donné occasion à plusieurs bons mots; & l'autre à plusieurs pièces en vers & en prose, qui sont fort plaisantes, & que l'on lui envoyoit fort souvent à lui-même. Je lui fis un jour tenir cette épigramme, que je fis transcrire par une personne, dont l'écriture lui étoit inconnue: quoique je le visse assez souvent, il ne m'en a jamais parlé.

Ille Tigellinus totâ notissimus urbe,
Fraudibus insignis versibus atque malis;
Frigidus heroum cantor, quem regia torvo
Nascentem adspexit lumine Calliope:
Dona Ducum & famam qui captans arte sagaci;
Nomen & ingentes accumulavit opes:
Non potuit semper Nemesim vitare potentem,
Ultoresque deos sensit adesse sibi.
Nunc exors famæ, nunc pondus inutile terræ,
Ediscit sannas ludibriumque pati.
Et malè quæsito dùm sordidus incubat auro,
Et numerat nummos, Pontice; vivit inops.
Causa malorum in promptu est, illaudabile carmen
Atque malo pejor carmine avaritia.

Monsieur de Chanlay, ci-devant maréchal général des logis, rappellé au conseil depuis la mort de M. de Louvois, est le plus habile homme de France pour la castramétation; c'est-à-dire, savoir camper une armée. C'est M. de Turenne qui l'a produit. Il dit un jour, qu'il n'y avoit, pour ainsi dire, buisson, motte, ruisseau, ou mare dans le royaume, ou aux environs même de l'Europe, dont M. de Chanlay n'eût connoissance. M. de Turenne ajoûta quelque chose de plus fort que cela: *C'est qu'il ne pouvoit camper sans M. de Chanlay, mais que M. de Chanlay pouvoit camper sans lui.*

On a desiré que j'expliquasse mes pensées sur une question assez curieuse, qui fut proposée touchant la peinture, en un lieu où j'étois. On avoit parlé des tableaux qui se font pour les deux grands appartemens du roi & de la reine à Versailles, & qui doivent représenter diverses histoires, que l'on a choisies, par rapport aux influences, & aux qualités que les mathématiciens attribuent aux sept planèttes. La variété de ces sujets est grande; le choix en est très-ingénieux: mais comme la plûpart n'ont point encore été peints, quelques-uns de la compagnie jugèrent, que le pinceau ne pourroit jamais exprimer les choses si parfaitement, qu'il fût

facile au spectateur, de connoître quelle histoire seroit représentée en chaque tableau à moins que d'y mettre une inscription. C'est ce qui donna matière de former cette question, & de demander, si dans les tableaux qui se font pour représenter des histoires, il seroit à propos de mettre des inscriptions, pour en faire connoître le sujet. Plusieurs furent pour l'affirmative, & je me trouvai de ce nombre. D'autres étoient pour l'usage ordinaire, qui se passe d'inscriptions dans les tableaux. Ainsi la contestation s'étant échauffée, on souhaita que je misse par écrit les raisons qui pouvoient appuyer l'usage des inscriptions; & je m'y laissai engager insensiblement, tant par mon propre mouvement, que par les exhortations de quelques personnes de grand mérite, qui s'étoient rencontrées d'un avis pareil au mien. C'est pourquoi je m'efforcerai de leur obéir, pourvu qu'il me fût permis d'user de la liberté philosophique; c'est-à-dire, de prendre la chose d'un peu plus loin, pour établir un principe qui doit faire, à ce que je pense, la décision de cette difficulté. Je diviserai cet ouvrage en quatre chapitres, & je l'intitulerai, *Traité de la Peinture parlante*.

Jacques Carel de Sainte-Garde, né à Rouen, composa

composa son poëme de Charles Martel, lorsqu'il étoit en Espagne, auprès de M. l'archevêque d'Ambrun, pour lors notre ambassadeur en ce pays-là. M. de Sainte-Garde m'écrivit une lettre au sujet de son poëme, où il m'avouoit que les libraires craignoient si fort de l'exposer en vente, qu'il sembloit qu'on le leur eût défendu; qu'en un mot, cet ouvrage étoit si fort enseveli, qu'on ne savoit pas à Paris qu'il y eût eu quelquefois des Sarrasins au monde. Voilà un aveu bien sincère de la part d'un auteur, mais il ne parle pas toujours sur ce ton-là dans sa lettre. *Si notre langue*, continue-t'il à dire, *devoit être aussi durable que la grecque, ou que la latine, j'espérerois le destin de Ménandre. Vous savez qu'on ne reconnut qu'après sa mort ce que valoient ses ouvrages.* Voici un retour de tendresse d'auteur envers sa production. Je ne crois pas cependant que personne reconnoisse à présent dans le poëme de Childebrand, rien qui puisse faire regretter son auteur. J'ai vu de M. de Sainte-Garde une méchante critique des œuvres de Despréaux, sous le titre de *Défense des beaux Esprits*, &c. Il a dédié cet ouvrage à messieurs de l'Académie Françoise; il s'y déguise sous le nom de *Lerac*, qui est l'anagramme de *Carel*.

Comme la fortune se joue de toutes les choses de ce monde; *N'est-il pas étonnant*, s'écrie un des grands hommes de l'antiquité, *qu'un valet-de-chambre, un pédant, & un belistre d'Egypte, pesent ensemble la destinée du grand Pompée; lui de qui tant de millions d'honnêtes gens avoient dépendu, & qui avoit tenu si long-temps entre ses mains la destinée de presque tout l'Univers.*

Martial, l. 9. ép. 10, dit: *Vous vous plaignez que Fabius, à qui vous faisiez tous les ans un présent de six mille petits sesterces, ne vous a rien laissé par son testament; vous n'y songez pas, il vous a fait un legs plus considérable qu'à aucun autre, puisqu'il vous a donné six mille petits sesterces, millia sena*; c'est-à-dire, *puisqu'il vous épargne un présent de six mille petits sesterces par an.* C'est-là le conte de la maîtresse de l'avare, qui prétendoit lui apporter douze mille francs par an, parce qu'elle ne les dépensoit pas. Molière auroit bien pu avoir pris cette pensée de cette épigramme.

Il y a des beautés qui n'inspirent point d'amour. Etre belle, & être touchante, n'est pas assurément la même chose. Vénus est la déesse de la beauté, mais Cupidon est le dieu de

l'amour : ſans lui toute la beauté de ſa mère demeureroit ſans pouvoir, auſſi l'appelle-t-elle ſes armes, ſes mains, & ſa puiſſance.

Arma, manuſque meæ, mea, Nate, potentia, dixit.

Il faut que l'épithète ajoûte quelque choſe au nom qu'elle accompagne : ſans cela, c'eſt multiplier inutilement tous les mots d'un diſcours. Il faut prendre garde à ne les pas ſurcharger non plus : ce que Quintilien compare à chaque ſoldat qui auroit ſon goujat ; ce qui augmenteroit le nombre de l'armée, ſans en augmenter les forces.

Il eſt auſſi rare de trouver de grands génies, que des eſprits tout-à-fait ſtupides ; par la même raiſon, qu'il eſt rare de trouver des géans & des nains. La nature ſe tient ordinairement dans une certaine médiocrité, & rarement elle s'abaiſſe, ou s'élève.

Sur la queſtion, en cas que les états d'Angleterre, qui tiennent à préſent leur aſſemblée à Londres, ſur le ſujet de l'évaſion du roi, vinſſent à déclarer la princeſſe d'Orange, fille aînée du roi d'Angleterre, & de ſon premier mariage, pour reine d'Angleterre ; ſi le gouver-

nement feroit adminiſtré en ſon nom, ou en celui du prince d'Orange ſon mari? je répondis que ce feroit au nom de la reine, le droit étant de ſon chef, & que pareille queſtion avoit été décidée en Eſpagne, entre Ferdinand roi d'Arragon, & Iſabelle ſa femme, devenue reine de Caſtille. Le roi voulant gouverner le royaume de Caſtille en ſon nom, il fut réſolu par les états, que ce feroit au nom de la reine que le gouvernement feroit adminiſtré. Mais après la queſtion jugée en faveur de la reine, elle dit au roi ſon mari, qu'elle lui vouloit céder gracieuſement les trois quarts de ce qu'il venoit de perdre; c'eſt-à-dire, du gouvernement qui lui apppartenoit à elle totalement, ce qu'elle fit; & après ſa mort, le roi, du conſentement des états, gouverna en ſon nom. Ce gouvernement au nom du roi, après la mort de ſa femme reine, pour ſes enfans, ou pendant l'interrègne, s'appelle en Angleterre, *la courtoiſie d'Angleterre*, que les états refusèrent à Philippe II roi d'Eſpagne, après la mort de la reine ſa femme, Marie d'Angleterre, laquelle de ſon vivant gouverna ce royaume en ſon nom.

Croï, miniſtre de Béziers, eſt ſavant dans les langues; il a écrit contre les notes du nouveau Teſtament d'Henſius in 4°., & contre le livre de

M. de Balzac, ſur la tragédie d'*Herodes Infanticida*; il eſt préſentement miniſtre à Genève.

De même qu'une expreſſion baſſe eſt une tache dans un diſcours ſublime; une expreſſion ſublime eſt une diſſonance dans le diſcours familier, & paroît comme une butte au milieu d'un terrein uni. Employer les expreſſions ſublimes, & les grands mouvemens de l'éloquence pour des bagatelles, c'eſt donner à un nain l'armure d'un géant, &, comme dit Quintilien, *vouloir faire jouer le rôle d'Hercule à un enfant.* Les meilleures choſes du monde perdent toute leur beauté, lorſqu'elles ne ſont pas en leur place. Le docteur de la comédie n'eſt ridicule, que par le mauvais uſage qu'il fait des ſentences & des citations. Dans la *comédie des comédies*, qui eſt compoſée des phraſes de Balzac, on rit de bon cœur, des mêmes choſes que l'on admire dans les œuvres de cet orateur. Il en eſt de même de la *parodie du Cid*, où ces beaux vers ſi héroïques dans la bouche de Rodrigue, & de Dom Diégue, deviennent burleſques dans celle de Chapelain & de la Serre. A propos de la parodie du Cid, Linière a bien maltraité le bon-homme Chapelain; il nous apprend ſon origine par ces vers; la Serre parle à Chapelain.

. . . Je t'ai vu travailler & traduire sous moi ;
Tu débutas d'abord par Guzman d'Alfarache ;
Œuvre dont aujourd'hui la mémoire te fâche.
Tu n'étois pas alors un grand clerc en latin,
Et tu ne l'entends guère encore quand il est fin,
Ton Guzman fut vendu vingt écus au libraire,
Depuis tu te formas, & tu fais la grammaire.
Enfin, pour épargner ces discours superflus,
D'Archer tu te rendis un rimeur, & non plus.

CHAPELAIN.

Tout beau, j'étois archer, la chose n'est pas feinte,
Mais j'étois un archer à la casaque peinte ;
Mon juste-au-corps de pourpre, & mon bonnet fourré,
Sont encor les atours dont je me suis paré.
Hocqueton diapré, de mon maître la Trousse,
Je le suivois à pied quand il marchoit en housse, &c. (1)

Ovide dit que Cérès envoya chercher la faim dans la Scythie glaciale ; il ne faudroit pas aujourd'hui aller si loin ; on la trouveroit facilement chez M. Chapelain : *C'est là qu'habitent la pâleur, le tremblement, & la Déesse toujours à jeun.*

. . . Illic habitant pallorque, tremorque,
Et jejuna fames. . . .

---

(1) Ces vers qui ne contiennent qu'une satyre grossière & personnelle, ne sont pas dans la parodie imprimée dans le Ménagiana, page 122.

Quand je vois un habile homme dire de bonnes choſes à des ſtupides, qui ne ſont pas capables de les goûter, il me ſemble voir Orphée joüer de la lyre au milieu d'une troupe d'animaux.

Commelet, aſtrologue, dont les almanachs ſont des plus juſtes, eſt mort à l'Hôtel-Dieu en 1652, pauvre & néceſſiteux, comme finiſſent la plupart des gens de lettres; ce qui me fait ſouvenir d'avoir vu autrefois dans la bibliothèque du roi, ſix tomes in-folio, *de infelicitate Litteratorum*, mais on en pourroit bien faire un cent. J'ai fait un chapitre particulier de l'infortune des gens de lettres, dans mon Traité *de l'excellence de la langue Françaiſe.* M. Huet, ancien évêque d'Avranches, m'a écrit que ce chapitre l'avoit charmé, & l'avoit fait ſouvenir de ce mot de Pétrone; *Neſcio quomodo bonæ mentis ſoror eſt paupertas.*

Sed neque Deiphobum, nec Polydamata, nec ipſum Hectora laudamus. Quis enim laudaverit hoſtem?

Ovid. liv. 13, Métam.

Nous ne louons point Deiphobe, ni Polydamas, ni même le grand Hector; car qui eſt celui qui loue ſon ennemi? Ce ſentiment-là n'eſt guère

héroïque, ni guère digne du ſage Neſtor; il faut louer la vertu par-tout où elle ſe rencontre, & dans ſes ennemis, de même que dans les autres. Il me ſiéroit bien, par exemple, de dire que Furetière n'avoit pas d'eſprit, & cela, parce qu'il m'a outragé dans pluſieurs endroits de ſes écrits. Non, bien loin de vouloir donner une pareille idée de Furetière, j'avouerai toujours qu'il eſt un des meilleurs ſatiriques que nous ayons, & qu'il ne le cède en rien de ce côté-là à Deſpréaux. Il eſt vrai auſſi, que l'un & l'autre auroient pu s'acquérir une juſte réputation, ſans faire des portraits auſſi outrés, que ceux que l'on voit dans leurs écrits. Furetière en décrivant les mœurs de pluſieurs académiciens, & Deſpréaux en attaquant Perrault d'une manière tout-à-fait groſſière. M. Bayle a trouvé les réflexions ſur Longin, ſi peu dignes d'être appellées une réponſe aux parallèles de Perrault, qu'il ne daigne pas en faire mention dans ſon dictionnaire critique, & qu'il dit expreſſément, que, ſelon toutes les apparences, le livre de Perrault ſubſiſtera, ſans qu'il en ſoit fait une critique ſolide; cela fait voir qu'il ne faiſoit pas grand cas de celle de Deſpréaux.

François I[er] diſoit de trois perſonnes de robe, que quand ils entroient dans ſa chambre,

il ne savoit s'il les devoit saluer le premier, ou attendre qu'ils l'eussent salué, & qu'il mettoit la main à son bonnet aussi-tôt qu'eux, tant il les révéroit. Le même François I^er^, pour le refus que M^rs^ du Parlement avoient fait de vérifier un édit, manda qu'on lui en envoyât une vingtaine, pour leur faire porter la hotte au siége de Landrecy. J'ai vu ces deux particularités dans des registres manuscrits, qui contiennent ce qui est de plus remarquable dans ceux du Parlement. Ils sont dans la bibliothèque de M. l'abbé Bignon. Il n'y a point de bibliothèque en France, après celle du roi, où l'on trouve une plus grande quantité de livres, & de mieux choisis; & je ne doute point qu'elle ne soit un jour une des plus nombreuses de l'Europe.

Les morts sont aussi insensibles aux louanges que nous leur donnons, que les pierres du Colisée de Rome, ou ces belles statues antiques, dont les connoisseurs font tous les jours l'éloge. La gloire vient trop tard, lorsqu'elle ne trouve plus que nos cendres à couronner. Eh! à quoi nous pourra servir ce qu'il faut voir & ce qu'il faut entendre, lorsque nous n'aurons plus d'yeux, ni d'oreilles. Nous nous mocquons de la coutume de certains peu-

ples barbares, qui mettent dans le tombeau de leurs morts, les armes qui leur ont servi pendant leur vie, & nous approuvons ceux qui travaillent pour être admirés après leur mort; comme si les organes de notre corps, qui servent à nous transmettre les pensées des honnêtes gens, n'étoient pas aussi bien détruits que les autres, & qu'il fût moins nécessaire d'être vivant pour entendre un panégyrique, que pour se servir d'une lance, ou d'un bouclier. Mais d'où peut venir ce desir violent, de faire parler de soi après la mort? D'où peut sortir cette erreur, qui surprend les plus éclairés? Ne seroit-ce point, que nous ne réfléchissons pas assez sur la nature de la mort; que nous ne concevons pas assez purement, ce que c'est que de cesser de vivre? Les morts ont encore, selon nous, leurs possessions & leurs droits en ce monde; ils ont leurs belles actions, leur réputation, & leur mémoire; nous les aimons, nous les haïssons, nous leur rendons justice, ou leur faisons tort. Ces manières de parler si fréquentes, nous empêchent de concevoir bien nettement, la différence de leur état d'avec le nôtre; elles nous laissent toujours dans l'esprit quelques traits de vie & de société: comme l'idée sous laquelle nous avons conçu les morts pendant leur vie, subsiste toujours, quoiqu'ils ne soient plus notre

esprit en demeure également frappé, sans qu'il s'apperçoive que la liaison qu'il avoit avec eux, se trouve détruite; nous sommes accoutumés à regarder cette idée comme quelque chose hors de nous; elle nous empêche de nous appercevoir, que la mémoire des morts n'est autre chose que nous-mêmes qui nous ressouvenons; & que leurs vertus & leurs grandes actions ne sont plus que nos pensées. Ce commerce, que nous croyons entretenir avec ceux qui ne sont plus, nous inspire naturellement le desir d'en établir un semblable avec la postérité. Nous devenons les rivaux des morts, par les louanges que nous leur donnons, & nous souhaitons enfin pour nous, ce bonheur phantastique que nous leur avons fait. Le plaisir de s'entendre louer est si grand, & si j'ose ainsi parler, si occupant, qu'il ne nous permet point de réfléchir sur les conditions qui sont nécessaires pour le posséder; nous desirons d'être loués, c'est-là où se porte toute entière l'attention de notre esprit, & où elle se termine; & en cela nous tombons dans la même erreur qu'un amant, dont la maîtresse en aimeroit éperduement un autre qui ne la connoîtroit point. Cet amant passionné ne peut s'imaginer que celui-ci ne soit heureux, quoiqu'il ne sente pas son bonheur; il souhaite ardemment d'être à sa place, sans s'appercevoir qu'il

ſouhaite un bonheur imaginaire; parce que le deſir d'être aimé de l'objet de ſon amour, l'occupe ſi univerſellement, qu'il ne lui laiſſe pas le temps de conſidérer, qu'il faut connoître ſa félicité pour être heureux. Il ne juge de l'autre, que par l'état où il ſe trouve, ou pour mieux dire, il ne juge que de lui-même, ſous le nom d'un autre. Ainſi nous jugeons de nous, lorſque nous ne ſerons plus, par ce que nous ſommes à préſent; nous prétons notre ſentiment à nos cendres, & faiſons paſſer nos affections dans le tombeau. Un homme qui ſonge à ce qu'on dira de lui après ſa mort, ſe rend préſent par l'imagination, à tous les entretiens de la poſtérité. Il ſe trouve-là enveloppé d'un nuage, comme Enée & Achate à l'audience de Didon. Il entend ſes panégyriſtes, on diſpute ſur ſon ſujet, on ſoutient ſes intérêts avec chaleur, on ſe récrie ſur ſes ouvrages, on élève ſes vertus juſqu'au ciel. Enfin toutes les images les plus flatteuſes de la vanité ſe préſentent à ſon eſprit, elles en retiennent toute l'attention, en rempliſſent toute l'étendue, & lui font conclure, que c'eſt un extrême bonheur que d'être admiré de la poſtérité. De quelle manière ſe repréſente-t-il en ce temps la mort? à la vérité il paſſe ſi légèrement ſur cette penſée, qu'il n'a pas le temps d'enviſager toutes les conſéquences

qui en dépendent. L'idée de sa gloire future, dont il est entièrement occupé, établit dans son esprit, sans qu'il s'en apperçoive, la nécessité d'être, dont elle est inséparable; & celle de la mort ne la détruit point, parce qu'elle n'est pas son objet principal, & qu'elle n'est pas conçue avec la même vivacité. Ainsi de deux idées contraires, il faut nécessairement que l'une détruise l'autre; la plus forte l'emporte, & il ne doit pas s'étonner, que tout l'avantage soit du côté de celle qui flatte les desirs les plus violens de notre cœur, qui relève notre orgueil, du plus pesant abattement, qui est la mort. Elle a encore pour elle les préjugés; elle a l'avantage de s'introduire dans notre esprit, à l'insu de la raison; elle nous prend, pour ainsi dire, dès le berceau, & elle est déjà grande, ferme, vigoureuse, que la raison est à peine formée. Nos études, nos lectures, les exhortations de nos parens, tout nous inspire cette prétendue immortalité, & la pensée de la mort, qui est la seule chose qui en peut dissuader, est celle où nous nous arrêtons le moins. Si nous y réfléchissons, c'est toujours avec cette idée consolante; & ainsi le poison se trouve presque toujours mêlé avec le remède. Le desir de la gloire est un de ces desirs généreux, que la nature a mis dans notre cœur, sans lui prescrire aucunes

bornes. Les philoſophes appellent voies univerſelles, ce deſir qui s'élance vers tout ce qui porte l'apparence du bien; c'eſt-à-dire, tout ce qui a quelque rapport avec le bien véritable. Ces rapports qui ne peuvent être détruits, ſans renverſer tout l'ordre de la nature, ſont les cauſes innocentes de l'erreur de toutes nos paſſions. Cette opinion, toute ridicule qu'elle eſt, ne laiſſe pas de produire de grands avantages dans la ſuite; & c'eſt un des plus puiſſans motifs dont on puiſſe ſe ſervir pour exciter les hommes à la vertu. Avec quelle ſageſſe ne ſe conduit pas celui qui prend intérêt à tous les jugemens de la poſtérité, & qui s'imagine avoir autant d'admirateurs ou de cenſeurs, qu'il y aura d'hommes ſur la terre?

Je ne ſais par quel endroit je me ſuis attiré le procédé violent que Furetière a tenu à mon égard: mais je ne crois pas lui en avoir donné le moindre ſujet. (1) Je lui aurois répondu ſur

(1) J'ai fait imprimer à la ſuite du Furetériana, un plan de poëme intitulé les *Couches de l'Académie*, qui eſt une ſatyre contre les académiciens, dont Furetière croyoit avoir à ſe plaindre; Charpentier y eſt déſigné ſous le nom de Marmentier. On trouvera auſſi une courte notice de la querelle de Furetière contre l'académie dans mon avertiſſement qui précède le Furetériana. (E)

le même ton, si l'Académie ne m'avoit imposé silence. J'avois déjà commencé à lui riposter par un *dialogue entre M. le Maître & M. Despréaux*, dans lequel il m'est échappé plusieurs invectives contre Furetière. Il est presqu'impossible de conserver sa tranquillité d'esprit, & d'épargner un homme qui ne nous ménage en aucune manière. Nous avons pourtant été amis, Furetière & moi; ne m'en donne-t-il pas de belles preuves dans ses écrits? Je n'ai pu lire qu'avec indignation certain endroit, où il dit, *qu'une bonne soupe nous racommodera*. Je n'ai jamais pris qu'un repas chez Furetière, & il a mangé plus de dix fois chez moi. J'avois si peu envie qu'il m'en tînt compte, & lui étoit si peu en état de me les rendre, que toutes les fois que je le voyois, il me prioit simplement de lui dire le jour, que j'aurois le temps de venir dîner chez lui; ce qui n'étoit qu'un compliment de civilité, qu'il continua de me faire pendant un très-long-temps. Lassé de m'entendre demander *le jour*, je le priai lui-même, en plaisantant, de me dire *l'année*; ce qu'il n'a jamais fait. Ainsi n'ayant point mangé de soupe chez lui, je ne sais pas pourquoi il prétend me faire un grand régal d'une chose que je n'aime point. Cette plaisanterie a pourtant bien fait rire quelques personnes; & enfin

j'en ai ri avec les autres, lorſque j'ai vu que le public étoit ſi grand amateur des plaiſanteries; après une pareille approbation, ſi l'on pouvoit imaginer quelque choſe au-deſſous du rien, ce ſeroit aſſurément l'eſtime que je fais de la bonne ou de la mauvaiſe réputation que je puis avoir parmi les hommes. Cette belle réflexion ne m'empêchera pourtant pas de vous réciter une deviſe que j'ai faite contre Furetière; la voici: *une araignée qui pend à ſon fil*, avec ce mot : *Lavora per impiccarſi*, & ces vers:

Je ne vis que de ſaleté,
Je ne me plais que dans l'ordure;
Je ſuis l'horreur de la nature,
Et fais un ouvrage empeſté;
Les Dieux dont je ſouille l'image
Avec mon ſeul attouchement,
M'ordonnent pour mon châtiment,
De me pendre à mon propre ouvrage.

Fin du Carpentériana.

VALESIANA,

OU

CHOIX DE PENSÉES ET BONS MOTS DE MONSIEUR DE VALOIS.

QUE j'ai de graces à rendre à Dieu ! A plus de quatre-vingts ans j'ai la même vigueur que j'avois dans ma jeuneſſe ; j'écris & lis les caractères les plus menus ſans ſecours de lunettes ; je ne ſaurois pas où ſont mes parties nobles ſans les livres qui me l'ont appris ; je n'ai jamais reſſenti ni gravelle, ni pierre, ni goutte, ni rhumatiſme, & ſans quelques rhumes d'une huitaine ou d'une quinzaine de jours au plus, je ne ſaurois ce que c'eſt que maladie. J'ai la

mémoire aussi heureuse que je l'ai jamais eûe, & je me souviendrai précisement d'un passage entier & de l'endroit où je l'aurai lû, quand il y auroit cinquante ans que je ne l'aurois regardé. Il ne s'en trouve pas à la douzaine qui puissent dire la même chose : car pour l'ordinaire l'esprit baisse avec le corps dans un âge si avancé ; & je ne connois parmi les savans d'un âge approchant du mien, que M. Ménage qui puisse en dire autant : encore a-t-il sa jambe qui est une incommodité du corps que je n'ai pas. Mais du reste il se porte aussi bien que moi, & a une mémoire merveilleuse, qui lui fournit dequoi défrayer agréablement lui seul toute une compagnie.

Il faut avoir l'esprit tranquille & être seul pour faire de bons vers. Ovide a grande raison, quand il dit que

Carmina secessum scribentis & otia quærunt.

Mais si cela est vrai pour la poésie, cela ne l'est pas moins pour toutes les autres sciences. La vie d'un homme de lettres demande de la solitude & du repos; c'est pourquoi la plupart des savans se marient tard, & reculent tant

qu'ils peuvent ce qu'ils prévoient bien devoir dans la suite être un grand obstacle à leur bonheur. En effet, à peine-a-t-on pris une femme qu'il faut laisser là les livres pour embrasser quelque emploi qui puisse plus aisément fournir à toutes les dépenses où engage ce nouvel état. Et puis adieu la paix & le repos : car si c'est une femme criarde, comme il y en a quantité, & qui aime à tempêter après ses domestiques, le mari se voit contraint d'abandonner ses livres & de crier avec elle; sinon elle le prendra lui-même à partie; & tournera sa colère contre lui. Monsieur Pâquier, ce célèbre Avocat, Auteur des Recherches de la France, étoit réduit dans ce misérable état. Il avoit une femme qui querelloit ses gens depuis le matin jusqu'au soir, & se mettoit en colère contre lui, s'il ne joignoit ses criailleries aux siennes. Il se plaint de ce malheur dans le premier livre de ses épigrammes : Que je suis misérable, dit-il! j'aime la paix, & pour l'avoir je suis obligé d'être en perpétuelle guerre avec mes domestiques, si je veux obliger ma femme. Voici son épigramme latine sur ce sujet; c'est la dix-septième du premier livre.

Nulla dies nobis, non horula præterit una;
Non punctum, nullus temporis articulus
Quo non væ miseris servis succenseat uxor,
Succenseatque mihi ni simul ipse querar.
Illius ad nutum totus componor, & idem
Pacificus quùm sim, tristia bella gero.
Sic mihi pax bello, sic bellum pace paratur,
Et placidè ut possim vivere, vivo miser.
Sic vel cum servis, vel conjuge litigio, sic est
Hei mihi conjugium litigiosus Amor.

Pour mon frère & moi, nous avons été bien plus heureux : car nous avons trouvé deux femmes très-sages, très-vertueuses, & d'une humeur aussi douce qu'agréable; dont la compagnie, loin de nous distraire des belles-lettres, nous y a enfoncé plus que jamais.

Notre mot francais, *viandes*, vient du mot latin, *viventia*, qui s'est dit dans la même signification. De *viventia* on a fait *viventiarii*, qui sont ceux que nous appellons aujourd'hui des *Vivandiers.*

C'est une sotte chose que la prévention & l'entêtement; cependant c'est une des maladies à laquelle l'esprit humain est le plus sujet. Je me souviens à ce propos de ce que me contoit une fois M. Piétre, savant médecin, & de mes

grands amis. Une Dame s'étant mis en tête qu'elle avoit une grande fluxion ſur les yeux, quoiqu'elle n'y eût preſque rien, l'envoya querir pour le conſulter là-deſſus. Il lui ordonna de frotter ſes yeux tous les matins & tous les ſoirs avec de l'eau un peu tiéde, & de ſe donner bien de garde de ſe ſervir d'autre choſe. La Dame ſe frotta les yeux d'eau tiéde deux jours de ſuite, mais croyant qu'elle y avoit toujours mal, elle envoya dire à Monſieur Piétre que ſon remède n'avoit rien fait, & qu'elle le prioit de lui en envoyer quelqu'autre qui eût plus d'efficace. M. Piétre le promit pour la contenter, & ayant envoyé querir de l'eau de la fontaine Sainte-Avoye qui étoit près de ſon logis, il en mit plein une phiole qu'il boucha & cacheta bien, & commanda à ſon laquais de dire à la Dame qu'elle mît de cette eau-là ſur ſes yeux ſoir & matin, & qu'il ne ſe paſſeroit pas trois jours qu'elle ne fût guérie. Monſieur Piétre impatient de ſavoir ſi ſon ſtratagême auroit réuſſi, vint quatre jours après chez cette dame, & lui dit en entrant : Eh ! bien, Madame, notre eau a-t'elle fait merveille ? Oui, Monſieur, répondit-elle, elle m'a guérie, Dieu-merci ; je ſens mes yeux auſſi bons qu'auparavant. Vous voyez

bien que j'avois raiſon de vous dire qu'il me falloit autre choſe que de l'eau commune. Cependant, madame, puiſque vous voilà guérie, reprit M. Piétre en riant, vous voulez bien que je vous l'avoue, ce n'étoit autre choſe que de l'eau de la fontaine Sainte-Avoye. La dame voyant qu'elle avoit été attrapée, auroit bien voulu ſe dédire, mais il n'étoit plus temps; & il fallut demeurer d'accord malgré elle qu'il y avoit eu plus de prévention & de fantaiſie que de mal & d'indiſpoſition dans ſon fait.

Le même M. Piétre diſoit que la plus grande ſottiſe qu'on pouvoit faire, étoit de ſe mettre entre les mains des oculiſtes, qui, avec toutes leurs eaux & leurs eſſences, ne jouent qu'à faire perdre la vue à ceux qu'ils traitent. Il prétendoit que lorſqu'on avoit mal aux yeux, il ne falloit les frotter qu'avec un peu d'eau tiéde; & quand on n'y avoit point de mal, avec de l'eau fraîche.

Une *terrière*, le trou que les renards & lapins & quelques autres animaux font dans la terre pour ſe cacher, vient de *terebra*, parce que ces ſortes de bêtes *terram roſtro & unguibus terebrant*.

Publicani & *peccatores* sont deux mots si semblables qu'il pourroient quasi passer pour synonymes. Notre Seigneur n'employe jamais le premier qu'il n'y joigne celui qui le suit. On peut le remarquer en mille endroits du nouveau Testament. Ne seroit-ce donc pas un péché de les séparer, puisque la sagesse éternelle, disoit un grand homme au sujet de ma réflexion, a trouvé à propos de les joindre ensemble? *Quod Deus conjunxit homo non separet.* C'est un mariage qui se fait presque toujours; & il est rare d'en trouver d'une autre espèce. Ces sortes de gens ont toujours été haïs de tous les peuples. Il n'y a qu'à voir dans le nouveau Testament comme les Juifs se scandalisoient lorsqu'ils voyoient Jesus-Christ aller manger chez quelques-uns d'eux. *Inter Publicanos, fures & meretrices olim apud Judæos nullum erat discrimen.* Ils avoient les uns & les autres également en horreur. Autrefois chez les Turcs les Publicains étoient réputés pour gens si infâmes, que pas un originaire Turc, si pauvre fut-il, ne vouloit entrer dans les fermes du grand seigneur, de sorte que ce prince étoit obligé de les donner à des étrangers, qui n'avoient pas là-dessus le point d'honneur si fort en recom-

mandation que ses sujets. Ce n'est pas néanmoins qu'il ne se rencontre quelque homme d'honneur dans ces sortes d'emplois, mais c'est une chose très-rare, & sur-tout en ce siècle ;

Rara avis in terris, nigroque simillima cygno.

L'envie de gagner & de faire fortune, qui irrite d'ordinaire l'esprit humain, est un puissant aiguillon pour des gens qui se voyent à même. Le pays des....... est un terrein si glissant, que je tiens qu'il est presque aussi difficile d'en sortir sans y faire de faux pas, qu'il est impossible à un homme qui vient de manier de la poix d'en retirer les mains bien nettes.

J'étois un jour aux Minimes de la place Royale avec le père Giry qui a été depuis provincial de leur ordre, & un autre de leurs religieux : nous parlions du peril du péché ; je me souviens qu'ayant avancé que les gens d'église, & particuliérement les religieux, étoient exempts par leur état de la plupart des occasions de pécher, au lieu que nous autres gens du monde, nous y étions continuellement exposés par le commerce indif-

pensable des affaires temporelles. Le religieux qui étoit avec le père Giry, me prenant comme à partie là-dessus, me dit : Oui, monsieur, qui vous a dit cela ? nous y sommes tous les jours exposés plus que vous. Et tant pis, mon père, lui répondis-je, c'est à quoi je trouve à redire ; votre règle vous y oblige-t'elle ?

Notre mot français, *étuves*, vient de ces mots latin *stubæ, vel stuvæ, aut etiam stufæ* qui signifioient dans leur langue des bains chauds. Nous avons fait de là *étouffer, stufare vel stuvare, id est, calore suffocare, quia stubæ vel hypocausta calidissima igne supposito fiunt.*

Quoique ce ne soit que depuis la guerre de Naples que la vérole ait commencé à être connue en France, je ne saurois croire néanmoins que les débauchés des premiers siècles ne s'en soient ressentis de même que ceux de nos derniers temps. Pourquoi en auroient-ils été quittes à meilleur marché il y a deux mille ans, que les autres d'aujourd'hui ? les mêmes causes qui produisent à présent ce mal, n'ont-elles pas dû se rencontrer dans les siècles passés ? pour ce qui est de moi, je suis très-

persuadé que cette contagion a pris naissance en même temps que la débauche, & qu'elle est de toute antiquité. Mais comme la médecine ancienne ne la connoissoit pas même de nom, ceux qui l'avoient une fois gagnée, en mouroient sans que les médecins pussent les tirer d'affaire, & découvrir la source d'un mal qui leur étoit inconnu. Je disois cela un jour à M. Ménage, mais il n'en tomba pas d'accord, car il est de ceux qui croyent que c'est une maladie moderne. Cependant il y a dans Tacite un passage qui ne peut pas s'entendre d'un autre mal. C'est dans le liv. 4. de ses Annales au sujet de Tibère (qui, comme chacun sait, étoit un prince adonné à toutes sortes de débauches.) Il raconte en cet endroit un voyage que fit ce prince en Campanie, sous prétexte d'aller dédier un temple à Jupiter dans Capoue, & un autre dans Nole à Auguste son prédécesseur, mais qui dans le fond n'étoit que pour s'éloigner de Rome, & se retirer dans un lieu plus paisible, & où il ne fut pas interrompu dans ses plaisirs comme il l'étoit en cette grande ville. Voici ce qu'il ajoute ensuite sur cette retraite : *Erant qui crederent in senectute quoque corporis habitum pudori fuisse. Quippe illi prægracilis & incurva*

proceritas, *nudus capillo vertex*, ULCEROSA FACIES AC PLERUMQUE MEDICAMINIBUS INTERSTINCTA. Que peut-on entendre autre chose par ce mot *ulcerosa facies*, qu'une vérole invétérée, qui, après avoir pourri petit à petit tout le dedans du corps de ce prince, avoit gagné jusqu'à son visage, & y avoit élevé quantité de pustules qu'il tâchoit de cacher par des emplâtres qu'il appliquoit dessus? On ne peut pas donner un autre sens à ce passage, si je ne me trompe, & je crois que cette remarque est incontestable.

M. D...... est fort laid & n'a pas bonne grace à faire les cérémonies d'église. Un jour qu'on avoit chanté le *Te Deum* dans sa cathédrale, où il avoit officié pontificalement & donné force bénédictions; un petit garçon qui avoit toujours eu les yeux attachés sur lui, au retour de l'église, demanda assez plaisamment à celui qui l'avoit amené: monsieur, qui étoit donc ce fou qui avoit un bonnet d'or, & qui rouloit les yeux dans la tête en faisant des postures de la main à tout le monde? Ce mot fut trouvé d'autant meilleur que l'enfant l'avoit dit naïvement & sans aucune malice.

Autrefois comme Paris étoit fort serré & n'avoit pas une trop grande étendue, chaque corps d'ouvriers avoit sa rue particulière qui portoit le nom de leur métier. Mais la ville s'étant beaucoup aggrandie depuis, le nombre des gens de métier s'est aussi augmenté, & ils ont été contraints de se séparer & de s'étendre de côté & d'autre, afin que dans chaque quartier l'on trouvât tous les ouvriers dont on auroit besoin. La plupart de ces rues n'ont pas laissé, nonobstant ce changement, de conserver leurs noms anciens. Par exemple nous avons encor aujourd'hui la rue de la *Parcheminerie*, c'étoit où demeuroient les *Parcheminiers*; la rue de la *Ferronnerie*, où demeuroient les *marchands de fer*; la rue de la *Heaumerie*, près Saint Jacques de la boucherie, où travailloient les ouvriers qui faisoient les *heaumes*, c'est-à-dire, les casques & cuirasses, & généralement toute l'armure nécessaire pour un homme de guerre. De toutes ces rues il n'y en a point qui ait mieux conservé l'ancien usage que celle de la *Coutellerie* près la Greve; car encore à présent il n'y a presque pas d'autres boutiques que de *coutelliers* dans cette rue. Tous les artisans qui ont besoin d'eau, comme les teinturiers, les tisserands & les tanneurs, logeoient de même cha-

...é métier séparément, dans les rues qui ont des descentes vers la rivière. C'étoit aussi dans quelques-unes de ces petites rues vers le bord de la rivière qu'étoient tous les lieux infâmes, qui ont été nommés pour cette raison *bordeaux*, comme qui diroit, maisons bâties sur le *bord de l'eau.* Mais après le second & le troisième aggrandissement de Paris, la débauche croissant dans la ville à mesure que le nombre de maisons & de citoyens augmentoit, ces petites rues ne se sont plus trouvées capables de contenir la multitude de filles qui se prostituoient. Les dernières venues furent contraintes de chercher gîte ailleurs, & de se distribuer çà & là par la ville. Il y en eût qui vinrent s'établir dans deux rues de traverse qui sont assez avant dans Paris, dont l'une donne d'un côté dans la rue Saint-Martin & de l'autre dans la rue Bourg-l'Abbé; & dont l'autre aboutit de la rue Bourg-l'Abbé dans la rue Saint-Denis. Le petit peuple appelle ces deux rues du grand (1) *Huleu* & du petit *Huleu*. Il

(1) Henri Etienne parle ainsi de cet endroit : *Or ne se sont contentez ces galans de faire & dire en tems & lieu pis que tous les Ruffiens qui entrerent jamais au Huleu de Paris, mais ont bien osé en pleine chaire, &c.* Apol. 1 d'Herod. p. 286.

faut écrire du grand *Hue-le* & du petit *Hue-le*. On leur donna ce nom, parce que comme elles étoient toutes deux pleines de mauvais lieux, & que les honnêtes gens évitoient d'y passer, dès qu'on voyoit un homme entrer dans l'une ou dans l'autre, il étoit aisé de déviner ce qu'il y alloit faire; & on disoit aux enfans : *hue-le*, c'est-à dire, *crie après lui*, car *huer* est un vieux mot qui signifie *crier*, d'où nous appellons le Hibou *chat-huant*, c'est-à-dire, *chat criant*, à cause qu'il a la tête semblable à celle d'un chat, & qu'il a un très-vilain cri.

Un de mes amis me contoit ici l'autre jour qu'étant à un salut aux jésuites où il y avoit musique extraordinaire, madame.........avec qui il étoit venu, lui avoit dit tout naïvement: je m'étonne que ces bons pères veuillent avoir chez eux des musiques tendres qui convien-droient mieux à un opéra, qu'à un salut. Cela fait penser à toute autre chose qu'on ne de-vroit.

Monsieur Tiers qui a accoutumé de me donner tous ses livres, ne m'a pas donné son traité des perruques. Peut-être avoit-il peur de me cho-quer à cause que je porte la perruque; mais je ne suis pas si aisé à me fâcher contre un ami pour

une bagatelle de cette nature. Il me dit qu'il avoit dessein d'en donner dans quelque tems un autre contre les carosses. Il avoit une liste de tous leurs différens noms. Il m'en apprit deux, qui m'étoient inconnus. Le premier, que les petits carosses, où il ne peut tenir qu'une personne, s'appellent des *misantropes*, parce qu'il n'y a que des gens particuliers & qui ne veulent mener promener personne, qui en faisent faire de cette sorte; & le second, que les fiacres à glaces de bois, c'est-à-dire, qui sont tous fermés jusqu'au haut des portières, se nomment des *guides des pécheurs*, à cause que ces sortes de voitures servent aux jeunes gens à mener des donzelles à la campagne pour se divertir.

Le cardinalat étoit bien peu de chose dans ses commencemens. Les cardinaux alors s'appelloient seulement *collaterales & hebdomadarii*, à cause qu'ils servoient de diacres & de sous-diacres au pape toutes les fois qu'il disoit la messe pontificalement dans les églises patriarchales; & que toutes les semaines, chacun selon son rang, ils disoient la messe dans l'église de saint Sauveur sur l'autel de saint-Pierre. Ils la disoient à la place du pape, selon que le rapporte Anastase

dans la vie d'Estienne IV mais dans la suite Innocent IV, releva bien leur état. Il fut le premier qui leur attribua l'habit rouge, la calote & toutes les autres marques de cette dignité dans le concile qui fut tenu à Lyon en 1245. Le nom de *cardinal*, selon sa première origine, s'est donné de même en France à plusieurs curés. Quelques-uns de ceux de Paris s'appelloient autrefois curés cardinaux, *presbyteri cardinales*. Ces cardinaux étoient pour l'ordinaire, les plus anciens & les plus considérables d'entr'eux : leur charge étoit d'assister tour à tour l'évêque de Paris à l'autel lorsqu'il célébroit pontificalement. Le curé de saint-Nicolas des champs en étoit un. Ce nom de dignité ne se donnoit pas seulement à ceux de Paris ; quelques curés de la campagne partageoient avec eux cet honneur, comme entr'autres le curé de Charonne, qui avoit aussi le nom de curé cardinal, & en cette qualité étoit obligé de se rendre en certains jours de l'année à Paris pour y faire les fonctions de sa charge, c'est-à-dire pour y servir à son tour de diacre ou de sous-diacre à l'évêque célébrant.

Je ne crois pas que les femmes aient jamais servi ou répondu, comme on dit, à la messe dans l'église latine, depuis S. Paul. Il leur défend

absolument

abſolument de parler dans l'égliſe & leur commande le ſilence. Les plaiſans du peuple diſent que la raiſon pour laquelle les femmes ne répondent point à la meſſe comme les hommes, c'eſt parce qu'étant, pour la plupart, opiniâtres, & ne voulant pas avoir le dernier, le *Kyrie eleiſon* ne finiroit jamais.

C'eſt ſouvent la fainéantiſe plus qu'aucun motif de piété qui porte la jeuneſſe à embraſſer la vie religieuſe. Ceux qui reconnoiſſent qu'ils ne ſont bons à rien dans le monde, regardent un monaſtère comme l'unique aſyle de leur pareſſe, & vont s'y refugier comme en un lieu où ſans rien faire, & ſans craindre tous les revers de fortune auxquels les gens du ſiècle ſont ſujets, ils pourront être ſûrs de vivre en repos & de faire bonne chère le reſte de leur vie.

Que nos hymnes anciennes ſont mal bâties! ceux qui les ont faites n'avoient pas la moindre ombre de bon ſens. Excepté ſept ou huit, comme *Salvete flores martyrum*, de Prudence, & quelques autres des pères de l'égliſe, tout le reſte fait pitié. Par exemple dans celle qu'on chante en Avent, comment pourroit-on expliquer la ſeconde ſtrophe que voici:

Qui condolens interitu
Mortis *perire sæculum* , *&c.*

Quid sit interitus mortis, *ignoro*, *ut auctor ipse*, *credo*, *ignoravit.* Mais une chose qui m'étonne encore plus, c'est que la strophe suivante n'ait point été retranchée comme renfermant un sens qui n'est pas tout-à-fait honnête. La belle idée que donnent ces vers :

Vergente mundi vespere
Uti sponsus de thalamo
Egressus honestissimâ
Virginis matris clausulâ.

Mais pour revenir au galimatias, en voici du plus original. C'est dans l'hymne qu'on chante à vêpres après pâques. Voyez un peu si dans les deux premières strophes, il y a aucune construction, & s'il n'y a pas sujet de croire que leur auteur avoit perdu l'esprit quand il les composa :

Ad cœnam Agni providi
Et stolis albis candidi
Post transitum maris rubri
Christo canamus Principi.

Cujus corpus sanctissimum
In ara crucis torridum
Cruore ejus roseo
Gustando vivimus Deo.

Tout le reste de l'hymne est d'une pareille beauté. L'ignorance est cause de tout cela, de même qu'elle a aussi gâté ce qui étoit bon auparavant. Par exemple dans la 5^e strophe du *vexilla regis prodeunt*, suivant l'usage de Paris, on fait deux fautes de quantité, qui ne sont point dans l'original, ni même, si je m'en ressouviens, dans le breviaire romain. Voici comme on la chante :

Beata cujus brachiis
Sæcli pependit pretium
Statera facta est corporis
Prædamque tulit *Tartari.*

au lieu qu'il faut dire :

Beata cujus brachiis
Prætium pependit sæculi
Statera facta est corporis
Tulitque prædam Tartari.

Le pere Sirmond (1), l'ornement de la société, possédoit la vertu au même dégré que la science. Nous étions amis, & comme je le voyois sou-

(1) Jacques Sirmond, Jésuite, confesseur de Louis XIII, né en 1559, mort en 1651, autant recommandable par ses vertus morales & chrétiennes que célèbre par son érudition. (E).

vent, je remarquai qu'il disoit toujours son bréviaire à genoux dans sa chambre. Que cela est édifiant, & encore dans une personne d'un âge avancé comme il étoit! Messieurs nos bénéficiers en agissent bien d'une autre manière aujourd'hui. J'en sai qui vont en carosse au cours dire leur breviaire. D'autres ne prennent pas même tant de peine, ils le font dire par quelqu'un de leurs domestiques, comme M. D.... qui en donne pour ainsi dire la corvée à son valet de chambre.

Le père Petau (1) très-savant jésuite & de mes grands amis, m'a assuré plusieurs fois qu'il ne se passoit point d'année qu'il ne relût une fois le Despautère depuis un bout jusqu'à l'autre, afin qu'il ne lui échappât rien contre les régles de la grammaire. Tous les jeunes gens qui veulent s'appliquer aux belles-lettres doivent faire la même chose, afin que se remettant dans la tête de temps en temps les élémens de cette langue, ils évitent toutes les fautes où ils pourroient tomber autrement.

(1) Denis Petau, savant Jésuite, né à Orléans en 1583.

bon livre que *Notitia Imperii* ! Les jeunes gens qui veulent faire quelque chose devroient l'avoir toujours dans les mains, parce qu'autrement ils ont toute la peine du monde à entendre les auteurs, & ne sauroient les expliquer sans avoir bien lû & relû auparavant la manière du gouvernement de l'empire romain, les noms de toutes les différentes charges de magistrature, le nombre & la division des provinces qui composoient cet état, enfin mille autres choses qui les arrêteroient à chaque page dans les historiens romains. Ce livre est très-nécessaire, & comme l'entrée pour les études. Pancirolle qui l'a donné avec un savant commentaire, n'a pas contribué médiocrement au bien de la république des lettres.

M. le coadjuteur de Retz étoit un homme d'un grand mérite & qui aimoit fort la compagnie des gens de lettres. Il les prioit souvent à dîner chez lui, & il étoit ravi quand on lui apprenoit quelque chose de singulier. Il me faisoit l'honneur de m'en prier, & un jour entr'autres, comme j'étois à sa table avec plusieurs personnes de distinction, & que nous lui parlions de monsieur son oncle, il nous dit en riant, *semper ego adjutor tantùm.*

Joachim de Bellay faisoit fort bien des vers latins. Dans le petit recueil d'épigrammes qu'il nous a laissées, il y en a une entr'autres que j'aime pour sa naïveté. C'est contre un mauvais poëte qui avoit intitulé ses poësies latines *Nugæ*. La voici :

PAULE, *tuum inscribis nugarum nomine librum :*
In toto libro nil melius titulo.

M. Chapelain (1) n'étoit pas prévenu de fort bons sentimens en faveur du beau sexe. Il disoit souvent que les femmes les plus spirituelles n'avoient tout au plus que la moitié de la raison. Que je le trouve sage de ne s'être point marié ! car il auroit peut-être rencontré quelque femme qui en auroit eu encor trop de la moitié pour le faire enrager. Il avoit quelques bénéfices & une pension de mille écus de M. de Longueville pour *la Pucelle*; cela dura long-temps, enfin ce prince s'ennuyant de ne point voir la fin de

(1) Jean Chapelain, de l'académie Françaife, auteur du poëme de la Pucelle qui l'a rendu la risée des écrivains de son temps, dont il étoit précédemment l'oracle. Voyez plusieurs anecdotes sur cet académicien dans le Menagiana, & dans le Vigneul-Marvilliana (E).

ce même, lui retrancha mille francs par an. Comme M. Chapelain étoit grand ménager, il s'étoit mis en pension chez un de ses héritiers, & quand il dînoit ou soupoit en ville, il rabattoit tant par repas sur sa pension. Son parent souffroit cela fort patiemment, parce qu'il savoit bien qu'il n'y perdroit rien. Dans la maladie dont il mourut, il avoit chez lui plus de cent cinquante mille francs argent comptant, & le divertissement qu'il prenoit de temps en temps, c'étoit de faire ouvrir son coffre-fort qui étoit près de son lit, & faire apporter tous ses sacs, pour voir si son argent ne moisissoit point. Le jour qu'il mourut, tous ses sacs étoient encore rangés autour de lui, comme je viens de dire, & M. D...... que je rencontrai au moment qu'il venoit de mourir, me dit en m'abordant; vous saurez, monsieur, que notre ami M. Chapelain vient de mourir comme un meûnier au milieu de ses sacs.

Il y a peu de gens qui, dans leur jeunesse, n'ayent eu envie de prendre le petit collet ou le froc. Je me souviens qu'étudiant en rhétorique aux Jésuites, j'eûs dans la tête, une matinée toute entière, la fantaisie de me faire religieux; mais ma vocation ne fut que de douze heures, & dès que j'eûs dîné, après avoir fait une plus mûre

réflexion là deſſus, je chaſſai ce deſſein comme une mauvaiſe penſée, & il ne m'eſt jamais revenu dans l'eſprit. Si tous les jeunes gens, qui y vont avec trop de chaleur & de précipitation, faiſoient la même choſe que j'ai faite, on n'en verroit pas tant ſe repentir pendant toute leur vie d'avoir fait à la légère & ſans y penſer des vœux dont ils ne peuvent plus ſe dédire.

M. de Montpezat, qui mourut archevêque de Sens en 1685, ayant quitté l'archevêché de Bourges pour celui de Sens, reçut, quelques jours après qu'il fut arrivé en cette dernière ville, une lettre de compliment de M. Bocaud, Gaſcon, qui s'étoit établi à Bourges. Cette lettre étoit écrite d'un ſtile vraiment gaſcon. Il honoroit l'archevêque, dès la première ligne, du titre de fat : Voici les propres termes par où il commençoit ; *Oui, Monſeigneur, je l'ai dit plus de quatre fois, vous êtes un fat, & trois fois un fat, de nous avoir quitté.* M. de Sens qui connoiſſoit l'humeur du pélerin, n'eut garde de s'en fâcher, & bien loin de cela, il la montroit à tous ſes amis pour les en faire rire.

J'ai vu, étant jeune, MM. des Barreaux & Bardouville grands camarades. Ils étoient des diſ-

ciples de Théophile. On chantoit dans Paris un vaudeville sur eux qui commençoit ainsi :

Des Barreaux,
Bardouville
Par la ville
Disent mots nouveaux.

M. Bardouville étoit un gentilhomme fort bien fait, & très-brave de sa personne : il se battoit souvent en duel. Un jour s'étant battu contre M. . . . . & l'ayant tué, il fut pris & condamné à avoir la tête tranchée. Pour ce qui est de M. Des Barreaux, après avoir bien fait parler de lui dans Paris, & voyant qu'il étoit un peu sur l'âge, il se mit dans la dévotion. Quelque médisant qui croyoit que ce ne fût pas un pur motif de piété, qui l'eût porté à changer de vie, fit alors cette épigramme sur lui.

Desbarreaux, ce vieux débauché,
Affecte une réforme austère :
Il ne s'est pourtant retranché
Que ce qu'il ne sauroit plus faire.

M. de Saint-Pavin (1) étoit un des disciples

(1) Denis Sanguin de Saint-Pavin, poëte du siècle

de Théophile. Ce qui fut cause de la conversion fut, que la nuit que Théophile mourut, Saint Pavin étant dans son lit, entendit sur son escalier Théophile qui l'appeloit par son nom d'un ton de voix épouvantable. Saint Pavin qui savoit que Théophile étoit à l'extrémité, en fut fort surpris & se jetta hors du lit, appella son valet de chambre & lui demanda s'il n'avoit rien entendu. Le valet lui répondit qu'il avoit entendu une voix horrible sur l'escalier. Ah! dit Saint Pavin, c'est Théophile qui est venu me dire adieu. Et le lendemain matin on lui vint dire que Théophile étoit mort la veille à onze heures du soir, qui étoit l'heure même qu'il avoit entendu cette voix.

Quoique je sois persuadé qu'il est quelquefois revenu des esprits, comme on le peut voir dans l'écriture Sainte, je ne donne pas pour cela dans tous les contes qu'on a forgés depuis là-dessus. Au contraire j'ai remarqué que la plus grande partie de ces histoires est fabuleuse, & presque toutes ces visions ne se sont présentées qu'à des femmes ou

---

dernier, passoit pour aimer à l'excès le plaisir & pour penser librement sur les matières de la religion. (E)

à des reclus qui avoient le cerveau un peu altéré à force de ne voir personne, & de s'être comme brutifiés parmi les bêtes au milieu des bois qu'ils habitoient. N'avons-nous pas des exemples de cela dans les vies de quelques-uns de nos anciens hermites, qui s'enfuyoient dès qu'ils voyoient un homme comme s'ils eussent vu le diable. La solitude n'accommode pas tout le monde : & je me souviens à ce propos qu'un jour m'entretenant aux C... avec le P. J... qui étoit des mes grands amis, sur la peine qu'il y avoit à se faire à leur règle, plus pour la grande solitude que pour le reste; il demeura d'accord avec moi que c'étoit-là l'endroit le plus fâcheux, & me dit ensuite en confidence : monsieur, quand en un an il n'y a que dix ou douze religieux de tout notre ordre qui perdent l'esprit, nous disons que l'année est bonne.

J'étois à l'âge de quarante ans, lorsqu'il arriva une chose assez plaisante à une jeune demoiselle de mes parentes. Etant allé voir un jour deux de ses bonnes amies, elles se mirent toutes trois à la fenêtre & s'amusoient à contrôler tous ceux qui passoient. Une personne d'assez mauvais air dans ce même moment traversant la rue, les fit éclater de rire ; en sorte qu'un jeune

homme les ayant entendues leva la tête pour les regarder, & voyant qu'elles rioient encor plus fort, il les prit pour des demoiselles de bonne composition, & sans autre forme de procès, entra dans la maison & monta droit à leur appartement. Dès qu'elles le virent entrer, elles crurent être perdues, & les deux plus jeunes, dont ma parente étoit une, s'allèrent cacher sous un lit, pendant que l'aînée alla ouvrir la porte à ce jeune homme, à qui elle demanda d'un air fort sérieux, ce qu'il cherchoit. Le galant lui dit qu'il venoit pour avoir l'honneur de les voir; en quelle qualité, lui dit-elle, monsieur, venez-vous ici ? Etes-vous parent de ces demoiselles ? Non, mademoiselle, lui répondit-il, mais nous sommes en quelque façon alliés. Oh ! bien, monsieur, répondit la demoiselle en lui fermant la porte au nez, quand vous nous prouverez trois ou quatre dégrés d'alliance un peu plus certaine, nous vous recevrons.

M. D..... me contoit ici l'autre jour que madame L..... avoit mis son mari sur un si bon pied qu'il n'osoit rien faire qu'elle ne lui eût auparavant ordonné; jusques-là qu'étant venu pour coucher avec elle avant-hier au soir, sans lui en avoir demandé la permission, elle

l'avoit jetté d'un coup de pied dans la ruelle, lui disant qu'il étoit bien insolent de venir la trouver sans savoir si elle le vouloit bien. Le pauvre mari fut trop heureux de se relever, & de s'en retourner sans rien dire coucher dans son appartement.

Nous avions, mon frère & moi, un ami commun qui étoit d'Anjou, & tenoit un peu de cette nation pour la vanité & la bonne opinion de soi-même : mon frère l'appelloit à cause de cela, *Angelus vanus.*

M. de Launoi (1) docteur en théologie, avoit rayé de son calendrier sainte Catherine, vierge & martyre. Il disoit que sa vie étoit une fable, & pour montrer qu'il n'y ajoutoit aucune foi, tous les ans, au jour de la fête de cette sainte, il disoit une messe de *Requiem.* C'est de lui-même que je tiens cette particularité.

Le professeur Mommor aimoit à faire bonne chère aux dépens d'autrui. Il s'étoit donné en-

(1) *Voyez* sur M. de Launoi, surnommé le dénicheur de Saints, le Menagiana, Tome III, pag. 195.

trée chez tous les grands qui tenoient table ouverte, par quelques bons mots grecs & latins qu'il leur débitoit pour son écot. Après avoir bien bû & bien mangé, pour divertir ses hôtes, il se mettoit à médire de tous les savans tant vivans que morts; & il n'y en avoit pas un qui n'eût un coup de dent. La plupart des savans se crurent obligés de le célébrer comme il le méritoit & de lui rendre justice. Ce fut M. Ménage qui sonna pour ainsi dire le tocsin contre lui. Il composa sa vie en latin, & à la fin de cette pièce il exhorta par une petite épigramme de cinq vers, tous les savans à prendre les armes contre cet ennemi commun. Je ne voulus pas être des derniers à prendre parti dans une guerre si plaisante; je fis imprimer deux pièces latines de ce professeur, l'une en prose & l'autre en vers avec des notes; & quoique ces deux pièces ensemble ne tinssent que huit pages, je les divisai en deux tomes. J'ajoutai ensuite sa vie composée par M. Ménage, & tous les vers latins & françois que je pus ramasser des uns & des autres; auxquels je joignis quelques épigrammes latines que j'avois faites sur lui. Comme chacun prenoit des noms de guerre, j'en fis de même, & pris celui de *Quintus Januarius Fronto.* *Ces* trois noms me convenoient parfaitement: *Quin-*

tus, parce que j'étois le cinquième de mes frères; *Januarius*, parce que je suis né dans le mois de janvier; & *Fronto*, parce j'ai le front large & élevé. Ce livre fut imprimé à Paris en 1643, *in-quarto*, avec ce titre : *Petri Monmauri, Græcarum Litterarum Professoris Regii, Opera in duos tomos divisa, iterùm edita & notis nunc primùm illustrata à Quinto Januario Frontone*. Il est fort rare.

Il y a dans mon quartier une rue très-passante, qui traverse de la rue saint-Martin dans la rue saint-Denis, que tout le monde appelle la rue *aux Ours* par corruption pour la rue *aux Oues*, c'est-à-dire, *aux Oyes*; cette rue étoit appellée anciennement ainsi, comme je me souviens de l'avoir lû dans une vieille charte latine, *Via ad Aucas vel Ocas*, parce qu'il n'y avoit que des rôtisseurs qui y demeurassent, & que nos ancêtres qui se contentoient de viandes plus grossières que nous, ne connoissoient presque pas d'autres volailles que les oyes pour leur nourriture ordinaire. C'étoit encore le bon temps. *Celui qui a fait de petites notes sur le Perroniana y a inseré cette remarque; mais comme elle vient de mon père, j'ai cru être obligé de la faire paroître sous son nom.*

M. Jolly, chantre de Notre-Dame, & moi, sommes du même âge. Nous sommes nés tous deux en 1607, lui au mois de février, & moi le 14 de janvier. C'est un de mes plus grands amis, & un de ceux que je considère & honore le plus. Pendant tous les voyages qu'il a faits, nous avons toujours entretenu grand commerce de lettres ensemble. C'est un ecclésiastique d'une vie aussi exemplaire qu'il y en ait : il ne s'exempte d'aucun office du jour ni de la nuit, quoique son âge l'en pût aisément dispenser. Il étudie toute la soirée & une partie de la nuit jusqu'à ce que l'on sonne matines. A minuit il s'en va tout seul à l'église une petite lanterne à la main ; lorsqu'il est retourné chez lui, il ferme les portes & va se coucher sans aide ni de valet de chambre ni de laquais ; car il fait coucher tout son monde de bonne heure, & ne veut point qu'aucun de ses domestiques se relève pour lui. A huit heures du matin, il se lève pour aller à Notre-Dame dire sa messe, & assister à l'office. En attendant l'heure de son dîner, il va à l'hôtel-dieu dont il est directeur, pour y régler toutes choses. Après son dîner il va à vêpres, à la fin desquelles il retourne à l'hôtel-dieu passer le reste de l'après-dînée jusqu'au soir. N'est-ce pas là une vie bien laborieuse

&

& bien active pour un homme de plus de 80 ans? C'est là ce qu'on peut dire jouir d'une belle & heureuse vieillesse, & continuer jusqu'au bout de sa carrière à employer pour Dieu une vie qui a toujours été consacrée à son service.

J'ai un ami nommé M. Bourrigaut, qui à 89 ans s'est tiré d'un éréſipele qui lui étoit tombé sur les jambes, dont un autre de trente ans plus jeune auroit eu peine à se guérir. C'est un très-homme de bien & fort pieux. Il va tous les jours à la messe à pied, & rend encore quelquefois visite à un petit nombre d'amis qu'il s'est conservé. Un jour comme nous sortions ensemble de vêpres des Blancs-Manteaux, & que je le félicitois sur l'air de santé qu'il avoit toujours, il me répondit : il est vrai, monsieur, que j'ai de grandes graces à rendre à Dieu pour la santé du corps, mais j'en ai de bien plus grandes à lui rendre pour celle de l'esprit que j'ai aussi bon que jamais, & de la mémoire que j'ai encore aussi forte qu'en ma jeunesse. Nous nous séparâmes là-dessus, & nous remerciâmes Dieu d'une chose dont peu de gens pouvoient se vanter; il ajouta : *non cuivis homini contingit*.

Je commence à ressentir un des chagrins de la vieillesse. Il y a peu de gens qui aient eu

plus d'amis que moi, & de tout ce grand nombre je me vois réduit à cinq ou ſix d'anciens. Voilà ce que c'eſt de vivre trop long-tems. On ne reſte ſur la terre que pour ſurvivre à tous ſes amis, à ſes proches, & le plus ſouvent à ſoi-même.

Il y a dix ou douze ans qu'en démoliſſant un vieux ouvrage à la romaine dans Bourges, on trouva une grande pierre ſur laquelle il y avoit une inſcription, qui commençoit par ces mots: SOLIMARAE SACRUM. Un des premiers de la ville, qui l'a vûe, m'a dit que de la manière qu'elle étoit taillée, il y avoit apparence que c'étoit l'inſcription de la porte du temple d'une déeſſe de ce nom, qu'on adoroit autrefois en ce lieu là. Cette divinité m'eſt inconnue; peut-être que l'inſcription entière apprendroit quelque choſe davantage. La ville devoit conſerver un monument comme celui-là, mais un des magiſtrats ſe contenta de copier mot pour mot ce qui étoit écrit ſur la pierre, & enſuite elle fut taillée pour être employée au nouvel édifice qu'on alloit conſtruire. L'ouvrage, dans les démolitions duquel ſe trouva cette pierre, étoit très-ancien, & paroiſſoit avoir été bâti environ deux cents ans après Jéſus-Chriſt.

C'est une chose étrange que l'antiquité se rencontre presque toujours voilée de la fable, & que l'histoire la plus vraie ne puisse pas se conserver plusieurs siècles de suite, sans que la malice ou l'ignorance ne l'altère par quelques faussetés, qui en obscurcissent souvent les plus considérables incidens. On a mille exemples de cela, & entr'autres dans la vie de sainte Genevieve, patrone de notre ville. De toutes les vies manuscrites de cette sainte, je n'en ai trouvé que deux qui pussent passer pour plus fidèles que les autres: encore y auroit-il eu bien des choses à retrancher. Mais enfin ces deux ne font pas sottement, comme les autres, sainte Geneviéve paysanne, & gardeuse de moutons. Elles ne parlent point des qualités de ses père & mère, mais elles disent seulement qu'elle naquit à Nanterre. Or je tiens qu'elle étoit incontestablement fille du seigneur de ce lieu, ou du moins de quelque parisien de distinction, qui avoit là une maison de campagne. Ce que S. Germain, évêque d'Auxerre, lui dit en la consacrant à Dieu, prouve assez comme elle n'étoit nullement villageoise. Ce grand homme lui recommanda de renoncer à la braverie, & de ne plus porter à l'avenir aucuns joyaux. C'est donc une marque qu'elle étoit d'une naissance

à en porter si elle eût voulu ; autrement ce seroit faire tort à S. Germain, & le faire passer pour un homme qui ne songeroit pas à ce qu'il dit. Car ne seroit-ce pas une chose tout-à-fait ridicule d'ordonner à une pauvre paysanne de ne jamais porter sur elle de bijoux d'or, d'argent, ni de pierreries, puisque, quand même elle auroit eu la volonté de le faire, elle n'en auroit pas eu le moyen? Les peintres fondés sur cette sottise, nous représentent cette sainte en bergère, avec un bavolet & une quenouille à la main, gardant un troupeau de brebis, au lieu de la peindre en dame comme elle étoit.

Nous n'avons rien que de fabuleux de la vie du sainte Marie-Magdelaine, excepté le peu d'endroits de nouveau testament, où il est parlé d'elle. Le tems qu'elle a vécu depuis la résurrection de notre Seigneur, & le lieu de sa mort aussi bien que de Lazare & de Marthe, nous sont inconnus. Il est à présuppofer qu'ils sont tous trois morts dans leur pays. Car je ne m'arrête pas à ce que dit la fable : que pour éviter la persécution des juifs, elle s'embarqua sur mer avec Lazare & Marthe, & aborda à Marseille, dont son frère Lazare ayant été fait évêque, elle se retira dans un désert, qu'on

nomme aujourd'hui la ſainte Baume où elle fit une pénitence très-auſtère l'eſpace de trente années. Comme aucun auteur grave n'a jamais parlé de cela, *credant, qui volent*; pour moi, je n'en croirai jamais rien, & tiendrai toujours cette arrivée en France pour la choſe du monde la plus fabuleuſe. Ce n'eſt pas que je ſois incredule; mais en fait d'hiſtoire, je veux quelque bonne autorité, autrement je n'y ajoute point de foi.

C'eſt dommage qu'Innocent XI ſe ſoit laiſſé obſéder comme il a fait par les ennemis de la France. S'il avoit été ſecondé par des gens auſſi bien intentionnés que lui, quel bien n'auroit-il pas procuré à la religion chrétienne? Que n'y auroit-il pas rétabli? que n'y auroit-il pas réformé? la belle eſpérance qu'il en donna lorſqu'il abolit l'office de la conception comme l'avoit fait Clement IX, celui de l'eſclavage! Que n'auroit-il point fait, s'il avoit ouï parler de l'impertinente dévotion de ce moine dont M.... nous parloit l'autre jour! n'auroit-il pas condamné rigoureuſement des ſupérieurs, qui ſouffrent qu'un de leurs viſionnaires faſſe imprimer des oraiſons adreſſantes à toutes les parties du corps de la ſainte Vierge en particu-

lier ? La religion, la pudeur & le bon sens ne sont-ils pas blessés par une extravagance semblable ? Innocent XI n'en seroit pas demeuré là ; il vouloit réformer le luxe & la braverie des femmes. Que de maris lui auroient été obligés, si son dessein eût réussi ! on m'a assuré aussi de bonne part qu'il auroit aboli les autels privilégiés comme un fort grand abus. En effet quelques indulgences accordées à un autel peuvent-elles en rendre la messe meilleure ? & le sang de Jesus-Christ qui est d'un prix infini, a-t'il besoin de quelque accessoire de mérites pour être plus agréable à Dieu, & plus efficace pour ceux pour qui l'on prie ? Ce sont des mendians qui ont inventé ces choses pour achalander leurs églises.

M. B.... étoit un petit homme tout de feu, & qui ne s'est pas endormi à faire sa fortune. Il s'acquitta très-bien de son devoir dans l'intendance qu'il eut. Il leva même de son autorité privée quelques troupes, & se mit à leur tête pour appaiser une sédition qui s'étoit émue dans la province, & fit tant qu'il en viut à son honneur. Cette action qu'il ne manqua pas d'exagérer au double dans ses lettres, plût fort necour. Mais comme il faisoit naître tous les

jours des occasions nouvelles de demander de l'argent, M. le cardinal Mazarin, qui n'aimoit pas à être pressé de ce côté-là, dit un jour qu'il avoit mandé qu'on lui envoyât une fort grosse somme; *M. B.... est un bon petit bidet de service, mais il lui faut bien de l'avoine.*

La vie de sainte Catherine, vierge & martyre, est toute fabuleuse depuis le commencement jusqu'à la fin. On croit pourtant qu'il y a eu une matyre de ce nom; mais il est sûr que l'on ne sait pas en quel tems elle a vécu, n'y de quel pays elle a été. La vie de saint Eustache est tout de même, un tissu de fables entassées les unes sur les autres; & je suis fort surpris que la plus grosse paroisse de Paris ait quitté le nom d'une des plus célèbres & illustres martyres que nous ayons, pour prendre celui d'un Saint inconnu & fort suspect. On auroit bon besoin que quelque habile homme retranchât tout ce qu'il y a d'incertain & de fabuleux dans les vies des Saints. Je crois que ce savant Jésuite, le P. Papebroc, y apportera tout le discernement possible dans ce grand ouvrage qu'il a entrepris. Mais il n'aura pas peu d'affaire à rejetter tout le mauvais, pour ne

mettre que ce qui est appuyé d'autorité d'écrivains dignes de foi.

Il y a une sainte Ursule, martyre suivant la commune opinion. On ignore néanmoins de quel temps elle a été. Mais je suis très-humble serviteur des onze mille vierges. La fable est un peu trop manifeste, pour pouvoir la souffrir. Voici sur quoi cette erreur est fondée suivant la conjecture du pere Sirmond. Ceux qui ont forgé cette belle histoire, ayant trouvé dans quelques martyrologes manuscrits, SS. URSULA ET UNDECIMILLA V. M. c'est-à-dire, *Sanctæ Ursula & Undecimilla Virgines Martyres*, & s'étant imaginé qu'*Undecimilla* avec l'V. & l'M. qui suivoient, étoient un abrégé pour *Undecim millia Virginum Martyrum*, ont fait là-dessus ce roman que nous avons aujourd'hui. Je ne comprends pas comment les docteurs de Sorbonne, parmi lesquels il y a tant d'habiles gens, ont bien voulu laisser pour patrones tutélaires de leur église cette troupe de saintes de contrebande, pendant qu'ils en avoient à choisir tant d'autres de bon aloi.

— M. le Camus, évêque de Belley, n'étoit

point pour les ſaints nouveaux. Il diſoit un jour en chaire à ce propos : je donnerois cent de nos ſaints nouveaux pour un ancien. Il n'eſt chaſſe que de vieux chiens, il n'eſt châſſe que de vieux ſaints. C'étoit un homme qui vivoit comme un ſaint. On dit de lui qu'il auroit été canoniſé s'il n'avoit point écrit contre les moines. Il ſe plaiſoit fort à faire des alluſions. Je lui en entendis faire une plaiſante un jour. Il faiſoit le panégyrique de ſaint Marcel ; ſon texte fut le nom du ſaint, qu'il coupa en trois, pour les parties de ſon diſcours. Il trouvoit trois choſes cachées dans le nom de ce grand ſaint : 1°. que *Mar*, vouloit dire qu'il avoit été une *mer* de charité & d'amour envers ſon prochain ; 2°. que *cel*, montroit qu'il avoit eu au ſouverain dégré le *ſel* de la ſageſſe des enfans de Dieu ; 3°. enfin, que *lus* prouvoit aſſez qu'il avoit porté la *lumière* de l'évangile à tout un grand peuple, & comme lui-même avoit été une lumière de l'égliſe, & la lampe ardente qui brûloit du feu de l'amour divin.

Le palais, dont Ammien Marcellin fait mention, étoit dans la ville de Paris, c'eſt-à-dire dans l'Iſle ou la Cité ; car mon frère prétend que les palais n'ont jamais été bâtis hors des

villes. Notre palais montre bien que la ville de Paris étoit déja grande & belle. Mon frere croit qu'il a été bâti long-tems devant Julien l'Apostat, aussi bien que les bains, à cause du peu de séjour que faisoit ce prince à Paris; car à peine y a-t'il passé deux hivers en toute sa vie. Pour ce qui est des bains ou plutôt du palais des bains, bâti sur le modèle de ceux de Diocletien (comme le disent ceux qui ont vu l'un & l'autre,) c'étoit un si grand ouvrage, qu'à peine pût-il être achevé en deux ans, selon que nous le marque ce qui en est resté. Les bains n'étoient pas pour les empereurs seuls, mais ils servoient au public; ceux de Paris étoient bâtis hors de la cité à cause de la petitesse de l'isle, qui étoit déja très-habitée & bien serrée de maisons de tous les côtés. Il est à présumer que les Mérovingiens, Clovis, Childebert & leurs descendans demeuroient dans ce palais des Thermes. En effet, Fortunat rapporte que Childebert alloit de son palais par ses jardins à l'église de S. Vincent. Et encore aujourd'hui, de ces bains, on va droit par la rue des Cordeliers gagner l'église de S. Germain & de saint Vincent. Je ne parle point des églises de saint Pierre & de saint Vincent bâties par Clovis & Childebert, au milieu desquelles ces bains sont situés, & de la vraisemblance qu'il y a que

ces deux princes n'avoient pas bâti ces églises fort loin de leur palais; car selon le sentiment de mon frère, dans les bains il y avoit des appartemens assez magnifiques pour pouvoir servir de Palais à nos rois qui aimoient à se baigner souvent de même que les Romains. Pour preuve de cela, Grégoire de Tours rapporte dans le chap. 32. du livre 6. de son histoire, que le roi Chilperic s'en retourna de la grande église à son palais par la place & par le pont, où étoient déjà bâties de ce temps-là des maisons de marchands; on l'appelle aujourd'hui le petit-pont, pour le distinguer du grand, c'est-à-dire du pont-au-change ou des changeurs, sur lequel il y avoit aussi des maisons de bois qui avançoient, ou sur l'eau ou sur le passage. Ensuite Charles le Chauve, ou plutôt les comtes de Paris (car les Carlovingiens ont fort peu demeuré à Paris, & après Louis & Carloman, petits-fils de Charles-le-Chauve, ils n'y ont plus fait de résidence); Eudes & les princes suivans transférèrent leur demeure dans la cité, de crainte des Normands. Ils bâtirent au milieu de la cité ce que nous appellons aujourd'hui le palais, & s'y logèrent. On commença pour cette raison à appeller le palais des bains le vieux palais, afin de le distinguer du nouveau,

ſelon que je le conjecture. Je remarque qu'il eſt ainſi appellé dans une chronique de Vezelay, compoſée par un moine de ce lieu. *Les moines de Vezelay ſuivis du peuple, étant ſortis du palais de Louis le Jeune, tous les religieux de Saint Germain-des-prés vinrent au-devant d'eux juſqu'au vieux palais & les reçurent avec larmes :* c'eſt-à-dire, les moines de Vezelay étant ſortis du palais du roi par le petit-pont, & par les rues que nous appellons de ſaint-Jacques & des Mathurins, les religieux de ſaint-Germain vinrent droit au devant d'eux par la rue que nous appellons aujourd'hui des Cordeliers, les recevoir dans la rue des Mathurins où eſt le vieux palais des bains. Dans le 3. tome de du Cheſne, pages 344 & 349, l'égliſe collégiale de ſaint Barthelemi bâtie par la piété de nos premirs rois, eſt appellée la chapelle royale, & on y fait mention des corps ſaints qui y avoient été mis en dépôt par les fidèles. Hugues Capet aggrandit cette égliſe, & enſuite la fit dédier en l'honneur de ſaint Barthelemy, apôtre, & de ſaint Magloire, archevêque de Dole, dont on avoit apporté le corps depuis peu de ſaint Paul de Léon. En y mettant des moines pour la deſſervir, il leur donna la permiſſion de choiſir toujours un religieux de

leur maison pour abbé. De plus lui, & sa femme firent de grands présens à cette église; il lui attribua de belles terres, dont il voulut que le roi Lothaire & Louis son fils confirmassent la donation en leurs noms. Page 345 du même tome, il est rapporté qu'au commencement du règne du roi Robert, Salvator, évêque de saint-Malo, & Juvanus, abbé du monastère de saint-Paul de Léon étant morts à Paris, leurs corps furent enterrés honorablement dans l'église de saint Georges, martyr, & de saint Magloire, située hors les murs de Paris. Cela montre donc que cette église de saint Georges & de saint Magloire hors la ville, étoit bâtie pour servir de cimetière aux religieux de saint Magloire, comme l'église de saint Paul en servoit aux religieuses de saint Eloi. N'y ayant donc point eu jusqu'à ce temps-là de chapelle ou d'église dans le palais, Robert, fils d'Hugues Capet, fut le premier qui y en bâtit une en l'honneur de saint Nicolas, évêque, qui est incontestablement la chapelle de saint Nicolas du palais, & non pas l'église de saint Nicolas-des-champs, comme quelques-uns se le sont imaginé; car alors nos rois demeuroient dans la cité, & je ne trouve aucun historien qui dise qu'ils aient demeuré

lors ni même jamais hors la ville, près cette église de saint Nicolas-des-champs. De plus, lors qu'Henri premier fils du roi Robert, fit bâtir l'église & le monastère de saint Martin-des-champs, il ne dit point dans la lettre de fondation, qu'il bâtissoit ce monastère dans son palais. Quelques temps après quelqu'autre roi fit bâtir dans ce même Palais l'église de saint Michel de la place, dans laquelle Auguste, fils du roi Louis, fut baptisé en l'année 1165. Voyez la page 419 du 4. tome de M. du Chesne. Or cette église, ou plutôt cette chapelle de saint Michel tient à la place, c'est-à-dire à la rue. Il est à remarquer que comme dans toutes lés villes de France qui sont divisées en plusieurs parties, la plus ancienne de toutes & la première, c'est-à-dire l'ancienne ville, est toujours celle qu'on nomme la cité; & que les autres ne sont que des accroissemens qui y ont été faits depuis; de même, dans Paris qui est composé de trois parties, savoir de la cité, de l'université & de la ville, la cité seule, qui est ce que contient l'isle, est l'ancien Paris. C'est ainsi que le nom de *cité*, qui se prend pour ancienne ville, est demeuré à Arras & à d'autres villes, & encore, si je ne me trompe, aux seules épiscopales; même aujourd'hui les

Bourguignons ne donnent le nom de cité qu'à une ville où il y a siége épiscopal, suivant en cela la coutume des notices romaines de la province de Gaule, où il n'y a que les seules villes épiscopales, qui aient le nom de métropoles & de cités. Car Châlons, Mâcon & Uzez, qui ne sont appelés que châteaux dans ces notices, n'étoient pas apparemment encore villes épiscopales vers l'empire d'Honorius, non plus que le château de Windisch. Pour ce qui est des châteaux d'Iverdun & d'Aust, ni pour lors, ni depuis, ils n'ont point été érigés en évêchés.

Matthieu Paris, vers l'an 1254, dit que le palais du roi étoit dans le milieu de la cité, & que le vieux temple étoit hors la cité dans un lieu fort spatieux où il y avoit un assez grand nombre de maisons pour loger une nombreuse armée, parce que tous les Templiers de là les monts avoient coutume de se rendre en ce lieu au chapitre général, & d'y loger tant qu'il duroit. Cet historien appelle toujours ce lieu le vieux temple, & le fait proche de la place qu'il nomme rue de la grève; ensuite il dit qu'Henri III, roi d'Angleterre, étant sorti du vieux temple, passa par la Grève, & par la rue qui conduit à saint Germain-l'Auxerrois au delà du grand pont; qu'il admira la propreté

des maisons de Paris qui étoient toutes bâties de plâtre ; & qu'il fut étonné de les voir élevées à trois, à quatre & à cinq étages. Cette situation, selon moi, ne convient nullement à notre temple, qui est fort éloigné de la Grève & de la rue de saint Germain-l'Auxerrois. Et même ce surnom de *vieux* montre qu'il y en avoit un nouveau qui est le nôtre. Matthieu de westminster rapporte qu'en l'année 1306, les Parisiens vinrent au temple où le roi Phillippe-le-Bel demeuroit alors, & lui dirent de leur livrer Etienne (Barbette) & qu'autrement ils le brûleroient, lui & le temple. Le roi leur répondit de s'en retourner dans la cité. Ce temple donc étoit alors hors la cité, ou pour mieux dire hors les murs, mais savoir si c'est le nouveau ou l'ancien, c'est ce que je ne sais pas. Matthieu Paris appelle le palais, qui est au milieu de la cité, le grand palais du roi de France, ce qui est une marque que le roi en avoit donc d'autres, ou du moins un autre moins grand, hors les murs de la cité.

En l'année 1280, la Seine sortit si fort de son lit qu'elle renversa les deux ponts de Paris, & entoura tellement toute la cité (*Cité* se prend ici pour toute la ville, car ce n'est pas une chose étonnante de voir une isle entourée

d'eau)

d'eau) qu'on ne pouvoit pas y entrer sans bateau du côté de saint-Denis en France. Ceci montre qu'on avoit déjà bien accru Paris de ce côté-là, c'est-à-dire du côté du septentrion. Grégoire de Tours rapporte aussi qu'il a pensé arriver plusieurs fois naufrage entre la cité & l'église saint Laurent. De l'autre côté de la ville, au-dedans des murailles, on voyoit aller & venir les bateaux par la place Maubert jusqu'à la croix d'Edmond, dit Guillaume de Nangis dans la vie de Philippe III, pag. 338 du 4. tome de du Chesne; tellement qu'on peut voir par-là que toute la place Maubert, & la croix d'Edmond près les Carmes étoient alors dans l'enceinte des murailles.

La coutume de saluer ceux qui éternuent n'est pas nouvelle. Toute l'antiquité a toujours suivi cet usage. Il y a un exemple de cela dans Pétrone. C'est à l'endroit où il raconte que Gyton s'étoit caché sous un lit, parce qu'Ascyltos le cherchoit accompagné d'un crieur public. Comme il étoit suspendu en l'air sous ce lit, & qu'il retenoit son haleine le plus qu'il pouvoit afin de n'être pas découvert, il fut à la fin contraint d'éternuer, mais de telle force, que le lit en branla. Eumople entendant ce

bruit, se retourna du côté du lit, & salua Gyton. Voici les propres mots. *Dum hæc ego jam credenti (Eumolpo) persuadeo, Gyton collectione spiritus plenus, continuo ita sternutavit, ut grabatum concuteret. Ad quem motum Eumolpus conversus, salvere Gytona jubet.*

J'ai remarqué en lisant notre histoire, une chose que je n'ai écrite nulle part, c'est que nos rois & nos empereurs avoient coutume aux fêtes de Noël de faire des largesses à leurs soldats, & de leur payer leur solde.

Pierre Pithou, dans son traité des comtes de la Champagne Remoise ou Françoise, dit que *la Brie* a été ainsi appellée du mot françois *Abri*, qui signifie un lieu couvert, & non pas (comme on croit) un lieu découvert & exposé au soleil & à la chaleur : & cela à cause des bois, dont ce canton de pays est environné pour la plus grande partie. Je m'étonne qu'un homme aussi savant que l'étoit M. Pithou, ait pû ignorer que ce pays est appellé dans nos anciens historiens *Pagus Briegius* ou *Pagus Briegensis*, d'une forêt voisine du même nom; & que de *Briegius* on a fait notre mot francais *Brie*.

On ne peut remarquer par tous nos historiens,

que Paris, depuis Merovée, qui s'en rendit premier seigneur sous le règne de Valentinien, ait été aggrandi par aucun de nos rois de la première ou de la seconde race. Au contraire Abbo & Joannes Asser, en l'année 886, disent qu'il est situé dans une île. Il a donc été accru par les rois de la troisième race, & particuliérement par Philippe Auguste, comme écrit Rigordus 1211. *Rex magnus Parisius totum in circuitu circumsepsit à parte australi usque ad Sequanam fluvium, ex utrâque parte maximam terræ amplitudinem infra (id est intra) murorum ambitum concludens, & possessores agrorum & vinearum. Lego, & possessores agrorum & vinearum compellens, ut terras illas & vineas, ad ædificandas in eis novas domos habitatoribus locarent, vel novas ibidem domos constituerent.* Depuis le temps duquel Paris a été aggrandi ou fermé en la forme qu'il est pour la plûpart, environ l'an 358. pendant la détention du roi Jean en Angleterre. Les Parisiens s'étant emparés du domaine à cet effet & ayant chassé de leur ville le dauphin, comme écrit Froissard, chapitre 183 du premier volume, *ait Franciscus Pithœus in quodam sermone* (le dauphin ne fut point chassé, mais sortit de lui-même, se méfiant du roi de Navarre, du prévôt

des marchands & de ceux de ſa ſecte.) Ledit prévôt fit faire de grands foſſés autour de Paris (qui adonc n'étoit point fermé) & murs & portes en un an par 300 ouvriers, *ait Frroiſſardus. Sed non dicit cinctum pomærium quod tamen puto.*

Suger, abbé de ſaint-Denis, dans le chapitre V des mémoires des choſes arrivées pendant ſa régence, écrit *de* Cormeliis *in pago Pariſienſi*, c'eſt-à-dire, de *Cormeilles*. Enſuite *apud Centinodium*, c'eſt-à-dire, *Cennois*, mais il eſt mieux appellé ailleurs *ad centum nuces*, comme je l'ai remarqué, à cauſe de quelque avenue plantée de cent noyers. On l'a appellé auſſi : *De Centum nucibus*, *Centnois* & enſuite *Cennois*. On nomme aujourd'hui ce village *Centumnuces*, & en français, *Sannois*. Il eſt à deux lieues de Pontoiſe.

Les Chartreux ne devroient pas s'appeller en latin *Cartuſienſes*, mais bien *Caturſienſes*, du nom d'un village qui eſt proche du lieu où ils s'établirent d'abord. Ce village ſe nomme *Catoriſſium*, ou *Caturiſſium*, & en français *Chatrouſſe*. Ce changement de *Cartuſienſis* en *Caturſienſis*, a été bien aiſé à faire en tranſpoſant l'*r* de la ſeconde ſyllabe, à la première;

car anciennement il est sûr qu'on les nommoit ainsi ; & je me souviens d'avoir lû autrefois une chronique manuscrite de la bibliothèque de saint Médard de Soissons, finissant en l'année mil deux cent soixante & unième, qui, en rapportant le temps de la fondation de plusieurs ordres religieux, parle de celle des Chartreux en ces termes : *Anno M. LXXXVI, cœpit Ordo Catursiensis* (1).

Balma, *id est, caverna, vox gallica, ut puto.* Une *Baume*, une *caverne taillée* dans le roc, *ait Pilario de Costa in Francisco Paulano.* Les Provençaux ont appellé de là la *sainte Baume*, une caverne creusée dans un roc au bord de la mer, où ils croient que sainte Marie-Magdeleine fit une pénitence de trente ans.

Saint *Flou* est appellé vulgairement dans les martyrologes *Flosculus*, au lieu que dans tous les manuscrits il est nommé *Fusculus*, comme le remarque fort bien Lucas Holstenius. De

(1) *Voyez* sur cet article le Vigneul-Marvilliana, tome premier, page 93.

Fuscus on a fait le diminutif *Fusculus*, comme de *Crispus*, *Crispulus* dans Martial & dans d'autres anciens. Mais *Flosculus* n'a jamais été un nom propre d'homme. Cette faute vient donc des copistes ignorans dans la langue latine, qui ont fait sottement *Flosculus* de *Fusculus* ou *Fosculus*. Le savant M. Chatelain a aussi très-bien remarqué la même chose dans un onomasticon hagiographe, qu'il doit donner dans quelque temps au public.

M. M.... a la vue fort basse. Toutes les fois qu'il va à la messe, dès qu'il est entré dans l'église & qu'il voit passer quelque femme de bon air, il demande à son valet-de-chambre qui l'accompagne toujours; *Est-elle belle?* quand le valet répond qu'oui; *m'a-t-elle salué*, reprend-il?

Madame F.... à 82 ou 83 ans, mandoit au P..... Capucin: Mon père, je me recommande bien à vos prières, car j'ai de violentes tentations de la chair. Vous m'obligerez très-sensiblement, si vous y savez quelque remède, de me l'envoyer. Cela montre bien que la concupiscence est la dernière chose qui meurt en l'homme.

Dans une charte de Guy, comte de Flandres, de l'année 1270, il y eſt fait mention en plusieurs endroits des juges de l'égliſe de ſaint Aubin, qui y ſont toujours nommés *Scabini ſeu Judicatores.* Donc *Scabini* & *Judices* ſont la même choſe, que *échevins* ou *juges*, comme je l'ai remarqué encore dans d'autres chartes.

M. T..... étant à l'extrémité, comme ſon curé l'exhortoit à la mort & lui parloit des joies du paradis, loin de faire réflexion à ce qu'on lui diſoit, parce qu'il avoit l'eſprit tout plein de la dépenſe qu'il faiſoit pour ſa maladie, dit à ce curé: monſieur, ce ſont les plus grands voleurs que ces médecins & ces apothicaires qu'il y ait dans le monde; ils s'entendent enſemble pour piller les malades à qui mieux mieux; ſi on étoit long-temps entre leurs mains, on ſeroit bientôt ruiné.

M. G.... diſoit il y a quelque temps en bonne compagnie, qu'il avoit deſſein de faire bâtir un hôtel pour y loger M. P..... M. N... & lui, & qu'il feroit mettre pour inſcription au deſſus de la porte ſur un marbre en lettres d'or, L'HOTEL DU MÉRITE. Cela fut trouvé

d'autant plus plaiſant, qu'il l'avoit dit d'un grand ſérieux, & en homme extrêmement rempli de ſa propre capacité & du mérite qu'il croyoit avoir.

Dans le temps qu'on voyoit tous les jours des arrêts nouveaux pour le changement de la monnoie, M. P.... me vint voir. Il me dit qu'il ſortoit de chez M. de L... extrêmement riche & à l'article de la mort. Ce banquier après lui avoir dit qu'il étoit tout réſigné à la volonté de Dieu, & qu'il ſe recommandoit à ſes prières, ne laiſſa point de lui demander, comme il ſe retiroit d'auprès de ſon lit: *monſieur, que dit-on des eſpèces?*

Jamais le luxe n'a été plus univerſel qu'il l'eſt à préſent (1). Les petits veulent tâcher de paroître autant que les grands; chacun veut être brave & faire grande dépenſe, & s'imagine relever une baſſe naiſſance par l'éclat & la richeſſe de quelques habits. Dans mon jeune âge on étoit bien plus ſage que cela. On ſe reſſentoit encore un peu du bon temps. On

(1). M. de Valois écrivoit en 1680.

avoit beau aller & venir par les rues; les carrosses étoient encore si rares dans Paris, qu'il se rencontroit fort peu d'embarras. C'est une chose étonnante de voir comme ces voitures ont multiplié en si peu de temps Les trois premiers carosses qu'on ait vus dans Paris, furent ceux de Catherine de Medicis, de Diane duchesse d'Angoulême, & de Christophe de Thou, premier président du parlement. Encore ce dernier ne le prit-il que par nécessité, & à cause de la goutte, dont il étoit si incommodé qu'il ne pouvoit plus se tenir sur sa mule. Tous les grands d'épée & de robe ensuite voulurent en faire autant; de sorte que petit à petit cela est venu jusqu'à un tel excès qu'aujourd'hui les rues en sont pavées, n'y ayant pas jusqu'au moindre faquin qui n'en ait, & souvent de plus magnifiques cent fois que les gens de la première qualité.

J'ai entendu dire plusieurs fois à mon frère, *que les femmes sont verbeuses*. Il avoit fabriqué ce mot du latin, & s'en servoit assez souvent lorsqu'il vouloit exprimer le babil des femmes.

M. F... qui étoit de mes grands amis, disoit,

que le naturel des femmes étoit de se plaindre toujours, & d'être impatientes même dans les moindres maux. Voici le mot dont il se servoit : *Querulum est genus femininum.*

Comme j'étois l'autre jour aux Chartreux avec M. Doublet, nous y rencontrâmes M. de Varillas, qui nous conta une chose assez originale. Il nous dit : que l'an mil deux cent quatre-vingt-dix-sept, dans le comté d'Armagnac, il se fit un mariage pour sept ans entre deux personnes bien nobles, qui se réservoient la liberté de prolonger au bout de sept années, s'ils s'accommodoient l'un de l'autre. Il nous ajouta : que de plus il étoit porté par leur contrat, qu'en cas qu'ils vinssent, ce terme expiré, à se séparer l'un de l'autre, ils partageroient également & moitié par moitié, les enfans mâles & femelles, qui seroient provenus de leur mariage pendant ledit espace de sept années, & que si par hasard le nombre se trouvoit impair, ils tireroient au sort à qui des deux le surnuméraire écherroit. Ce contrat de mariage *ad tempus* est dans la bibliothèque du roi, & ce fut un jour que M. de Varillas étoit dans la bibliothèque à chercher quelques manuscrits dont il avoit besoin, qu'il lui tomba entre les

mains. Comme la chose lui parut singulière, il en fit un extrait pour s'en ressouvenir. Mais y ayant bien des années qu'il n'avoit vu ce papier, il ne put pas nous dire le nom du gentilhomme ni de la dame, car il les avoit oubliés.

Tacite remarque que Popée, femme de Néron, cachoit une partie de son visage, afin, dit-il, de laisser plus à penser de sa beauté, qu'on en voyoit: *Velatâ oris parte, ne satiaret aspectum.*

Courtepointe ne se dit point par corruption pour *contrepointe* de *contra* & de *punctum*, comme le prétend M. Ménage dans ses origines de la langue française, imprimées en 1650; mais bien pour *coultepointe* ou *coûtepointe*, *culcita puncta.* Car bien que *culcita* signifie proprement un lit de plume ou un matelas, & non pas une couverture, néanmoins il n'a pas laissé de se prendre aussi pour *coûtepointe* ou couverture piquée, à cause qu'on les remplit de laine ou de coton à peu près de même que les matelas.

Une princesse sur le point d'épouser un grand prince étranger, alla dire adieu à son oncle

qui étoit un grand prélat. Comme cet oncle savoit bien que cette alliance ne seroit l'appui de sa famille qu'autant que sa nièce seroit féconde, il lui dit en la reconduisant : *Sur-tout, ma nièce, donnez des enfans à votre mari, à quel que prix que ce soit.*

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les femmes portent des coëffures élevées, croyant par-là ajouter quelque chose à leur taille. Les dames Romaines avoient cette ambition aussi bien que nos Françaises, & mettoient des ajustemens de tête tout semblables aux commodes & aux fontanges d'aujourd'hui. Voici comment Juvenal en parle dans sa VI satyre :

Tot premit ordinibus, tot adhuc compagibus altum
Ædificat caput. *Andromachen à fronte videbis,*
Post *minor est : aliam credas.*

Elle élève ses cheveux à tant de rangs & à tant d'étages qu'elle paroît par devant de la taille d'Andromaque, & par derrière d'une taille si petite, que l'on ne croiroit pas que ce fût la même femme.

Le poëte se moque d'une mode qui s'introduisit de son temps, comme les médailles nous

l'apprennent, c'eſt-à-dire ſous l'empire de Trajan, & qui dura environ l'eſpace de quarante ans. Plotine, femme de cet empereur, eſt une de celles qui ont porté de ces ſortes de coëffures. Ses médailles nous la repréſentent avec des cheveux fort friſés & élevés ſur le devant de la tête en manière de petite tour ou d'un turban, & ſur le derrière de la tête, les cheveux beaucoup plus bas, nattés ou cordonnés, forment pluſieurs cercles. Marciana, ſœur de Trajan, a de même au deſſus du front deux éminences ſemblables aux ajuſtemens de tête des femmes d'aujourd'hui; les cercles de cette coëffure vont d'une oreille à l'autre & s'élèvent toujours juſqu'au milieu de la tête, enſorte néanmoins que le premier eſt moins haut que le dernier; par derrière elle a les cheveux roulés en pluſieurs ronds de la même manière que Plotine. Matidia, fille de Marciana, porte la même coëffure que ſa mère; Sabine, ſœur de Matidia, fille de Marciana, ſœur de Trajan, & femme de l'empereur Adrien, n'a pas toujours les cheveux de devant ſéparés, mais ſeulemnt élevés comme un monceau & ſerrés d'une bandelette, & au contraire les cheveux de derrière tout plats, mais bien agencés & ſéparés en quantité de nattes les uns

par dessus les autres. Elle est aussi quelques-fois coëffée à peu près comme Matidia, sa sœur. Mais Faustine, femme de l'empereur Antonin, rejetta cette mode, comme ne donnant pas assez de grace, ou ne convenant pas au tour de son visage. Toutes les dames Romaines suivirent en cela son exemple & la quittèrent comme elle. C'est pourquoi Faustine, sa fille, & femme de Marc-Aurele, & Lucile, fille de l'empereur M. Aurele, & de Faustine, & femme de Lucius Verus, ne portent rien d'élevé sur le devant de la tête; mais les unes ont leurs cheveux étagés par dégrés, les autres annelés & comme par onde, & finissans par derrière en trois ou quatre petits ronds fort mignonnement ajustés. Crispine, femme de l'empereur Commode, & les autres impératrices dans la suite, sont coëffées de cette même manière, & aucune d'elles ne s'est avisée de faire revivre la première mode dont j'ai parlé. Toutes les médailles de ces princesses expliquent parfaitement ces vers de Juvenal.

Quoique j'aie commencé par Plotine, femme de Trajan, comme si c'étoit la première qui eût porté des coëffures élevées à plusieurs étages, il se rencontre néanmoins quelques médailles qui montrent que cette mode est plus ancienne.

Par exemple, on trouve une médaille greque de Domitia Auguste, femme de l'empereur Domitien, frappée par ceux d'Ephese & de Smyrne, où cette princesse est représentée avec des cheveux élevés & séparés en quatre cercles, avec un voile par dessus. On en trouve aussi une de Poppæa, femme de Néron, avec une coëffure fort élevée, ce qui montre que cette mode étoit déjà en usage long-temps devant Plotine. Les médailles de Julie, fille de l'empereur Tite, font voir que cette princesse imitoit assez cet usage dans la manière de se coëffer; on la trouve aussi gravée de même dans une émeraude, qui est la 160^e^ des figures de Leonardo Agostini. Ce qui prouve encore l'ancienneté de cette mode, est une statue de bronze de Cléopatre que M. Baudelot conserve dans son cabinet avec un grand nombre d'autres de tout genre, très-belles & très-curieuses.

Henri IV alloit dîner assez souvent chez Zamet, pour nouër de petites parties de plaisir; un jour entr'autres, après le repas, Zamet montra à Henri IV sa maison qu'il avoit fait bâtir de neuf, & lui faisant remarquer tous les coins & recoins qu'il y avoit pratiqués, il

lui dit : Sire, j'ai ménagé ici ces deux salles, de cet autre côté-là c s trois cabinets que voit votre majesté : *Oui, oui, reprit Henri IV, & de la rognure j'en ai fait des gands.*

M. de Noailles avoit écrit sur le lit de......

Nul heur, nul bien ne me contente.
Absent de ma divinité.

Le roi pour lors de Navarre y apostilla de sa main ces deux autres :

N'appellez pas ainsi ma tante,
Elle aime trop humanité.

Mais à propos d'humanité, on m'apporta hier une épigramme toute nouvelle, qui renferme à peu près la même pensée. C'est M. l'abbé M..... qui l'a faite sur M... & M... qui s'appellent par un excès de tendresse, mon divin, ma divine, & se font mocquer d'eux par tous ceux qui les entendent. La voici : elle est adressée à une Climène vertueuse & spirituelle :

Certain petit breteur,
Dont vous estimez tant & l'esprit & la mine,
Appelle, à ce qu'on dit, Lycoris sa divine ;
Mais il a tort sur mon honneur.
Car entre nous, belle Climène,
Il n'en est point de plus humaine.

Le

Le père de mesdam... C... étant malade & fort vieux, elles voulurent le faire songer à la mort malgré qu'il en eût. Pour cet effet, elles avertirent le curé de leur paroisse de le venir voir pour l'y préparer, sans faire semblant d'avoir été mandé. Le bon homme avoit plus de quatre-vingts ans, & quoiqu'il fut tout gouteux, il avoit encor de la belle humeur & ne vouloit point entendre parler de l'autre monde. Dès qu'il vit entrer le curé dans sa chambre, se doutant bien de la cause de cette visite, il lui cria de son lit: *Ce sont mes filles qui vous ont fait venir, monsieur, mais vous pouvez prendre la peine de vous en retourner, car je ne suis pas encor viande à curé:* & le renvoya de cette manière.

M. l'abbé de Bois-Robert avoit pensé davantage aux plaisirs de ce monde-ci qu'à ceux de l'autre. Comme on lui remontroit dans la maladie dont il mourut, qu'il falloit songer à lui, qu'il étoit temps de faire venir un confesseur, & qu'on le pressoit fort là-dessus, il dit à ceux qui lui en parloient: *Oui-dà, je le veux bien, qu'on m'en aille querir un, mais*

ſur-tout qu'on ne m'amène point de Janſéniſte.

M. le duc d'Epernon me fait l'honneur quelquefois de me venir conſulter ſur beaucoup de choſes. Un jour il me fit le conte d'une naïveté qui fut dite à Verſailles. M. le duc de M... me dit-il, M. le C. D. & moi, nous étions derrière le fauteuil du roi à ſon dîner. M. de M... demanda à M. le C. D. ce qu'il faiſoit de bon, & s'il ne liſoit point l'hiſtoire de France. M. le C. D. lui répondit qu'il liſoit *Mezeray*. Je lui demandai, où en êtes-vous, monſieur? *J'en ſuis*, reprit-il, *à la vie de Charles V*. M. le Duc de M.... & moi nous ne pûmes nous empêcher de rire à cette naïveté, & quoique nous nous retinſſions par reſpect à cauſe du roi, ſa majeſté ne laiſſa pas d'entendre quelque choſe, & voulant ſavoir ce que c'étoit, nous l'en fîmes rire aux dépens du C..... qui nous ſoutint toujours qu'il ne ſe trompoit point, qu'il y avoit *Charles V* dans le livre, & qu'il nous le feroit voir quand nous voudrions. Après Charles V, dit M. de M... vous direz donc Charles VI.

C'étoit un maître Cordelier que Sixte V. Pendant tout le temps que dura le conclave où il fut créé pape, il s'appuyoit sur un bâton, ne faisoit que tousser & cracher afin que l'on crût qu'il n'avoit plus guères à vivre. Les cardinaux le crurent effectivement, & ce fut peut-être plus dans cette vue que pour autre chose qu'ils l'élurent. Mais aussi-tôt après son élévation au pontificat, ses jambes tout d'un coup se fortifièrent, son corps de courbé qu'il étoit devint droit, sa toux se dissipa, & enfin il commença à leur montrer de quoi il étoit capable. Ne vouloit-il pas corriger la bible & lui donner un autre tour, si on l'eût voulu croire? Les Italiens sont gens bien avisés de n'avoir plus voulu de moines pour papes depuis lui. Aussi bien une grande dignité comme celle du premier pontificat, n'est pas faite pour des gens qui ont renoncé aux pompes & aux grandeurs du siècle par des vœux solemnels. Il semble même qu'on ne devroit pas les admettre sans de grandes raisons, ni au cardinalat, ni à l'épiscopat, puisque ces sortes de dignités ne regardent point ceux qui ont embrassé la pénitence pour toute leur vie. Autrement, ne pourroit-on pas dire que ce n'est qu'un jeu que les vœux qu'ils font, si un reli-

gieux qui vient de renoncer aujourd'hui au monde, deux jours après, tâche de rentrer plus que jamais dans ce monde auquel il avoit renoncé, & soit par les prédications, soit en faisant sa cour aux grands, fait tout ce qu'il peut pour attraper quelque évêché?

Autrefois, chez les Grecs, les particuliers écrivant aux personnes de la première qualité & même aux rois, mettoient leur nom le premier, & ç'eût été pour lors une incivilité de faire le contraire. Nous avons un bel exemple de cela dans Aulu-Gelle, livre 20, chap. 4, où il rapporte une lettre qu'Aristote écrivit à Alexandre-le-grand. Cette lettre commence par ces mots : Ἀριστοτέλης βασιλεῖ Ἀλεξάνδρῳ εὖ πράττειν. *Aristoteles regi Alexandro bene agere.*

Les Romains, à l'imitation des Grecs, mettoient anciennement leur nom devant le nom de celui à qui ils écrivoient, sans avoir aucun égard aux qualités. Nous voyons encore des lettres écrites *aux Consuls, Préteurs, Tribuns du peuple, Sénat & Peuple Romain*, c'est-à-dire, à tout le corps de la république, où le nom de celui qui écrit est mis en tête. Depuis, l'état ayant changé, & les empereurs s'en étant emparés, ceux qui

leur écrivoient se mettoient par honneur après eux. L'histoire d'Auguste nous fournit des preuves de cette vérité en la lettre de Timisicleus, préfet du prétoire, à l'empereur Gordien, son gendre, & en celle de Claudinus Julianus, consul, à Pupienus & Balbinus, empereurs. Zenobia qui se qualifioit reine d'Orient, mit fort en colère l'empereur Aurelien pour avoir manqué à cette civilité.

Après l'établissement du christianisme dans l'empire Romain sous Constantin le grand, les papes ont suivi cette coutume écrivant aux empereurs chrétiens, & leur ont rendu cette déférence, comme témoignent leurs lettres dont on nous a gardé les inscriptions entières. Ils ne se sont pas contentés de rendre cet honneur aux empereurs, ils l'ont aussi rendu aux rois chrétiens, & même quelquefois à des évêques, à des abbés & à des personnes privées. Pelagius, dans trois lettres qu'il écrit à Childebert, roi de France, fils de Clovis, lui fait l'honneur tout entier, & met le nom du roi devant le sien, comme avoit fait le pape Anastase II, écrivant à son père Grégoire I. du nom, surnommé le Grand, écrivant à Ethelbert, roi d'Angleterre, à Virgile, évêque d'Arles, à Augustin, évêque en An-

gleterre, & à Mellitus, ſimple abbé, fait la même choſe & garde exactement l'humilité chrétienne. Ce qui prouve aſſez qu'il avoit rendu le même honneur à Childebert II du nom, roi de France, à Theodebert, à Theodéric, ſes fils & ſucceſſeurs, & à Clotaire II, roi de France. Mais ceux qui ont compilé le regiſtre des épîtres de ce pape, pour abréger en ont ôté les ſouſcriptions & les inſcriptions, & ſuivant la coutume de leur temps, ont mis à la tête de toutes ſes lettres le nom de Grégoire devant les noms de ceux à qui elles étoient adreſſées. Ce que Grégoire a fait à Ethelbert, les papes Honorius & Vitalianus l'ont fait depuis à deux autres rois d'Angleterre. Grégoire II du nom & Grégoire III écrivant à Charles Martel qui n'étoit que maire du palais, le traitent en roi, & le mettent devant eux.

Zacharie traite de même ſon fils Pepin n'étant encore que maire du palais. Les papes Etienne III & Paul, lorſqu'ils écrivent au même Pepin & à ſes deux fils Charles & Carloman rois de France, ne font point autrement. Le pape Etienne IV écrivant à Charles & Carloman frères, rois de France, imite la modeſtie de ſes prédéceſſeurs, & obſerve l'ancienne coutume. Le pape Adrien, ſon ſuc-

cesseur, a suivi son exemple, & dans toutes les lettres qu'il a écrites à Charles le grand, roi des Français & des Lombards, & depuis empereur, vulgairement dit Charlemagne, s'est mis toujours après lui.

Cette coutume a duré jusqu'à l'année 858, où au commencement du pontificat de Nicolas I, qui voyant les Français affoiblis par le partage fait entre les enfans de Louis le Débonnaire, empereur, par les guerres civiles, & par les courses des Normands, voulut profiter de cette occasion : & comme il étoit hardi & entreprenant, il fut le premier (ainsi que je l'ai remarqué) qui oublia la modestie de ses prédécesseurs & ne feignit point de se mettre devant les rois & les empereurs de la maison de France à qui il écrivoit. En quoi il a été suivi par tous ses successeurs, qui en ont usé & en usent à présent de la même sorte envers les rois & les empereurs de la chrétienté : & cette entreprise a tourné en coutume pour avoir été ou dissimulée, ou négligée, ou soufferte dans ses commencemens.

Les patriarches d'Orient, qui ne cédoient guères aux papes, ont mis dans leurs lettres les rois & les empereurs chétiens devant eux. Amaury, patriarche de Jérusalem, ayant écrit à

Louis VII dit le jeune, roi de France, & s'étant mis devant lui dans deux de ses lettres, le roi s'en offensa, & le patriarche en étant averti, corrigea sa faute dans une autre lettre, rendant au roi l'honneur qui lui appartenoit.

Si les papes, durant le cours de près de 600 années, si les patriarches encore depuis eux, écrivant à nos rois, se sont mis les derniers, le roi très-chrétien doit-il souffrir à présent que des cardinaux, c'est-à-dire, des prêtres & des diacres de Rome, si inférieurs & aux papes, & aux patriarches; & à sa majesté, s'oublient tellement que de le mettre après eux; & que par un attentat inoui jusqu'à nos jours, ils rompent le respect qu'ils lui doivent?

Aussi voyons-nous que les cardinaux de l'église Romaine n'en ont jamais usé ainsi, & qu'ils n'ont jamais eu la pensée de se préférer aux rois, à qui ils sont obligés de porter honneur; & principalement au premier & au plus grand de tous les rois chrétiens, qui est le roi de France sans contredit, à qui l'église Romaine doit tout son établissement & sa grandeur. Les cardinaux écrivant au roi Louis septième de ce nom, le mettent toujours devant eux. Nous avons 29 ou 30 lettres d'un cer-

tain Jacques Cardinal & d'autres, qui font foi de cette vérité. Ils n'avoient garde alors de s'éloigner de l'usage, puisqu'ils cédoient aux évêques & même aux abbés, comme à Suger, abbé de saint Denis, & qu'en leur écrivant ils se mettoient les derniers. Ce même roi, dans deux lettres qu'il écrit à un cardinal, met son nom le premier, & l'appelle seulement *son ami & révérend prêtre cardinal de la sainte église Romaine.* Deux cardinaux & légats du saint siége écrivant conjointement à Henri II, roi d'Angleterre, contemporain & vassal de notre Louis VII, se mettent après lui. Ces lettres ne sont pas de cardinaux en corps. Mais je soutiens qu'il n'est point dû plus d'honneur à tous les cardinaux ensemble qu'à chacun d'eux en particulier : si ce n'est peut-être lorsqu'ils écrivent au nom d'un concile, où ils sembleroient représenter l'église. Si le collége des cardinaux (où peuvent se trouver des Français) avoit droit de se mettre devant le roi très-chrétien en lui écrivant : ne seroit-ce pas une chose honteuse de voir le sujet se préférer à son maître & à son roi ?

Que si on demande un exemple de plusieurs cardinaux écrivans tous ensemble à un roi de France, nous avons une lettre de trois

cardinaux écrite à Louis VII, roi de France, où il est nommé le premier, & celles que les cardinaux écrivirent l'an 1408 à Charles VI, rapportée par dom Luc d'Acheri en son 6 tom. page 190, dont voici le commencement : *Christinianissimo ac Serenissimo principi Domino Carolo, Francorum regi, vestri episcopi, presbyteri & diaconi sacræ Romanæ ecclesiæ, utriusque collegii cardinales, salutem in eo per quem reges regnant, & dispersiones Israelis congregare, &c.* Mais la lettre que le collége des cardinaux écrit au roi Charles VII touchant l'élection par eux faite du pape Caliste III, dont M. d'Herouval a l'original, est décisive en cette affaire, & ne reçoit point de réponse. S'il y a quelque exemple plus nouveau du contraire (ce qui n'est pas) on doit soutenir que c'est une pure entreprise, & une usurpation semblable à celle du pape Nicolas I, qui ne peut préjudicier au roi : & que sa majesté ne doit faire aucune réponse à la lettre des cardinaux, qu'elle n'ait été réformée suivant l'ancien usage, & qu'ils ne lui aient rendu l'honneur qui lui appartient, & renoncé à celui qui ne leur appartient pas. Autrement il est certain que cette usurpation des cardinaux, si le roi la souffre, fera le même effet que celle

du pape Nicolas, qu'elle paſſera en coutume, & que d'un attentat avec le temps il s'en fera un droit acquis.

M...... avoit employé le mot de *poteretur* pour *potiretur* dans des vers qu'il m'envoya. Ne me reſſouvenant point de l'avoir lu dans aucun auteur, j'écrivis au père Labbe le billet que voici :

Mon révérend père; un de nos amis qui ſe pique de grande connoiſſance de la langue latine, a mis en vers *poteretur* pour *potiretur*, & a fait la ſeconde brève, là où il lui étoit facile de mettre *frueretur*. Je ne me ſouviens point d'avoir rien vu de ſemblable dans l'antiquité. Si vous avez exemple de cela dans quelque bon & ancien auteur, vous m'obligerez de me le mander. Je ſuis, &c.

Le père Labbe me manda ſur le même billet qu'il en avoit exemple, & voici la réponſe qu'il me fit :

Monſieur, j'ai marqué dans mes *analecta proſodica*, p. 362. Ovidius :

Tuque tuis armis, nos te poteremur, *Achille.*

Auſonius :

Fortis progressis ut potereris *equis.*

J'ai fait aussi mention de la 51[e] lettre de saint Augustin, où il parle de la quantité de *potitur* qui est à remarquer. J'en ai pu autrefois remarquer d'autres passages, mais je ne m'en souviens pas. Je suis, &c.

Clément Marot, en son éclogue au roi. *Fouteaux* (*arbres qui font ombrage*) *ludit in nomine, & juvenes fututores ac mœchos maritis graves esse indicat.*

En son enfer, (id est) le grand châtelet, il appelle le geolier *le cerberus;* les procès *serpens traînans & bien longs*, dont il décrit les espèces; les avocats, il les appelle *mordans*, le lieutenant-civil *Minos*, le lieutenant-criminel *Rhadamanthus*, le greffier au criminel, *un griffon qui ne fut onc bien ortographier, ce qui servoit à me justifier. Qui de sa croche & ravissante patte*, &c.

En une Epitrè: Qui ne vous voit de bien loin on vous sent (*id est*) *scorta estis putida.*

En ses épigrammes. De Jeanne Gaillarde, Lyonnoise. Il l'appelle *un miracle de ce siecle*.

pource qu'elle est *feule entre un million.* Item des ftatues de Barbe & de Jaquette :

Avint à Orléans qu'en tant de mille dames
Une & une autre avec naquirent belles femmes
Pour d'un tant nouveau cas fauver marques infignes
On leur ha eftabli deux ftatues marbrines
Mais on s'enquiert pourquoi furent & font encore
Mifes aux temples faints.

Il montre par ces deux épigrammes, que, de fon tems comme aujourd'hui, les Lyonnoifes & les Orléanoifes étoient toutes laides.

Dans l'épitaphe du cheval de Wyart. Eftrapade, choppade, la vifte virade, pompante pennade (*unde* fe pennader *metaphoricè ab equo ductum*) la roide ruade, prompte petarrade. Je mis en avant, *vulgò dicimus* patarrade : *Hæc omnia equo conveniunt propriè.*

Comme Hugues Capet a été appellé autrefois communément *Huë* pour *Hugue*, & fon père *Huë le grand* pour *Hugue le grand*, de même il femble que l'on ait appellé par dérifion *Huets* pour *Huguets* ou petits Hugues les petits hommes qui portoient ce nom. Pour preuve de ceci, nous lifons dans nos annales de France que, l'année 1384, un certain frère prêcheur dit en chaire qu'il vouloit être appellé *Huet*, s'il ne prouvoit évidemment

& par de solides raisons, que la sainte Vierge avoit été conçue dans le péché originel, & que depuis ce temps-là, dès que quelques frères prêcheurs paroissoient dans les rues de Paris, le petit peuple, les enfans & les écoliers couroient après eux, en les appellant *Huets* par mépris & par dérision. C'est apparemment pour la même raison qu'on a appellé les calvinistes en France *Huguenots*, comme qui diroit des *Huets*, des *Huguets*, qui étoit un nom de mépris & de dérision qu'on donnoit autrefois aux hérétiques.

M. Catherinot, avocat du roi à Bourges, devroit avoir de beaux recueils de conversations à donner. Toutes les fois qu'il venoit à Paris, il alloit assiduement aux mercuriales de M. Ménage, & dès qu'il lui entendoit dire quelque chose de remarquable, il l'écrivoit sur ses tablettes. Il faisoit la même chose quand il me venoit voir. C'étoit un honnête homme & qui aimoit fort les savans. Pour lui, *doctus erat, sed minimi moduli.* Dans toutes les paperasses qu'il a mises au jour, il y a à la vérité quelques bons endroits, mais en petit nombre, & le reste n'est que du fatras. Il n'avoit pas un génie des plus sublimes, aussi étoit-il

Vervecum in patriâ crassoque sub aëre natus.

Car il étoit né à Bourges, la capitale du Berri, d'où il nous vient un si grand nombre de moutons, & qui, (comme chacun sait) est un air fort grossier & marécageux, à cause qu'il n'y a point de grande rivière, mais seulement de petits ruisseaux qui, ne coulant que fort lentement, y excitent des brouillards presqu'en tout tems de l'année. Ce manquement de grosse rivière ruine les Berruïers, & les oblige de consommer leurs vivres dans le pays plutôt que de les faire transporter par terre avec de grands frais. Cela rend l'argent fort rare chez eux; & je me souviens à ce propos de ce que m'a souvent raconté mon frère, que lorsqu'il étudioit en droit à Bourges, la pauvreté de la province rendoit ceux même qui avoient du bien si ménagers, que les filles des meilleures maisons de cette ville, dès qu'elles étoient rentrées chez elles, mettoient des sabots pour ne pas user leurs souliers. Mais cela sentoit bien le vieux tems; l'on ne vit pas aujourd'hui sur ce pied-là, & quoique la ville ne soit pas plus riche qu'elle l'étoit autrefois, les dames y sont néanmoins aussi magnifiques qu'à Paris.

M. M..... avoit toujours l'esprit si rempli de

chicane & de procédures, que bien souvent il rencontroit ses meilleurs amis sans leur parler, ni même les saluer. Il n'étoit jamais sans cinq ou six procès; & il s'y attachoit avec tant d'application, qu'il en perdoit le boire & le manger. Cette attache qu'il avoit pour la chicane, le tenoit toujours plongé dans une telle rêverie, qu'un dimanche en entrant dans l'église, il alla prendre de l'eau bénite, & la portant à son front, au lieu de dire: *au nom du Pere & du Fils*, &c. il dit, *nonobstant opposition ou appellation quelconque.* Il prononça ces mots bien gravement, & d'un ton de voix assez haut pour être entendu de M. C.... qui me l'a raconté.

Ce mot de l'écriture, *honora medicum propter necessitatem*, ne s'adresse qu'aux gens qui en ont souvent besoin; aux valétudinaires, & non pas à ceux qui jouissent d'une parfaite santé, & qui par conséquent n'en ont que faire. Que ces derniers sont heureux! car la plupart des médecins sont aujourd'hui si ignorans, que le plus grand bonheur dont on jouisse en la vie, est de pouvoir entiérement se passer d'eux. L'empereur Tibere prétendoit que dès qu'un homme étoit parvenu à l'âge de trente ans, il devoit être son médecin à soi-même. Je suis là-dessus

dessus du même avis que ce Prince, & je soutiens que pour peu de lumières que l'on ait, on doit mieux connoître son tempérament, & juger des remèdes qui nous conviennent, avec plus de certitude que le plus habile médecin de la terre. Néanmoins on se trouve encore souvent réduit dans le malheur d'avoir recours à eux à cause du monde, & dût-on crever d'une maladie, dont on releveroit peut-être sans eux, il faut les faire venir pour mourir dans les formes. Il n'y a que huit jours que ce malheur est arrivé dans nos quartiers à madame D.... Lundi dernier elle tomba dans une maladie qui ne paroissoit pas devoir avoir aucune suite fâcheuse. Quatre médecins venoient la voir tous les jours quatre fois, &, selon le bruit commun, cela seul a été cause de sa mort. M. F... écrivit sur ce sujet à une de ses amies qui cherchoit la cause de cette mort, & lui envoya l'épigramme que voici :

Pourquoi vous étonner, Julie,
Qu'un peu de fièvre & de mélancolie
Ait pu mettre en cinq jours Amarante au tombeau ?
Avec ce pénétrant génie
Qui connoît le plus fin de la philosophie,

Pouvez-vous rester court dans un chemin si beau;
Et douter du sujet de ce malheur funeste ?
Cessez de vous en prendre aux innocens destins:
La cause en est trop manifeste;
Elle avoit quatre médecins.

Il n'a tenu qu'à moi de faire fortune si j'eusse voulu. Quand il fut question de donner un sous-précepteur à monseigneur le Dauphin, M. le duc de Montausier me fit l'honneur de me faire offrir cet emploi. C'eût été pour moi un avantage des plus considérables; mais on me dit qu'il falloit non-seulement demeurer dans le célibat, mais prendre l'habit ecclésiastique. Cette condition n'étoit pas de mon goût, & je fis remercier M. le duc de Montausier de l'honneur qu'il me vouloit faire. Je priai ceux qui s'en mêloient de lui témoigner que ne me sentant point d'inclination pour l'état ecclésiastique, je croyois qu'il ne trouveroit pas mauvais que je refusasse cette dignité. Tellement que je perdis par-là un très-bon poste; car je serois à présent évêque. Mais comme les grandeurs ne m'ont jamais tenté, je me trouve cent fois plus heureux dans l'état médiocre où je suis, que je ne le serois peut-être parmi les honneurs & les ri-

chesses; & je peux fort bien dire comme Martial,

Nunquam divitias Deum rogavi,
Contentus modicis, meoque lætus.

De tous les excellens peintres anciens & modernes, il n'y en a pas un jusqu'à présent qui ait réussi à représenter comme il faut notre seigneur en croix. Ils ont cru faire merveille de donner un coloris de chair mourante, sans aucune plaie que celle du côté, des pieds, & des mains, en quoi ils se sont grandement trompés. Car quand notre seigneur fut attaché en croix, il venoit d'être flagellé cruellement par tout le corps, & l'avoit par conséquent tout déchiré de coups & tout en sang. Car le tems qu'il fut à porter sa croix du lieu où il avoit été flagellé jusqu'au calvaire, n'étant pas suffisant pour fermer des plaies si récentes, il est incontestable que quand les Juifs l'attachèrent en croix, son corps étoit encore tout couvert de plaies & de sang depuis les pieds jusqu'à la tête. Il est donc ridicule de représenter Jésus-Christ mourant en croix avec une chair pâle & jaunâtre, comme pourroit être celle d'une

personne qui meurt dans son lit. Puisque son corps étoit déchiré, & que le sang couloit de tous les côtés, pourquoi le représenter sans blessures? Il est vrai que cela paroîtroit nouveau à bien des gens, & feroit même horreur; mais cependant voilà la seule manière dont il faudroit le peindre.

M. D.... étoit fort gaillard, & avoit choisi pour confesseur le P... B.. qui ne l'étoit guères moins que lui. Comme il venoit un jour de se confesser à lui, & qu'il sortoit du confessional, ce Père l'arrêta par le bras pour lui dire: *tu n'es qu'un coquin & qu'un scélérat; mais je crois que tu seras sauvé, parce que tu aimes D*

Aulu-Gelle, liv. XIII, chap. 4, nous rapporte une réponse fort spirituelle qu'Olympiade fit à une lettre que lui avoit écrite Alexandre le grand, son fils. Ce prince enflé du bon succès de ses armes, & d'un nombre infini de victoires qu'il remportoit tous les jours, & secondé par les flatteries de ses courtisans, s'étoit mis en tête qu'il étoit fils de Jupiter, & en voulut prendre la qualité. Il écrivit donc une lettre à

ſa mère, qui commençoit ainſi : *le roi Alexandre, fils de Jupiter Ammon, à ſa mère Olympiade.* Olympiade qui étoit une princeſſe fort ſage, ne voulant pas ſe moquer ouvertement de la vanité de ſon fils, lui fit une réponſe, dans laquelle elle lui reprochoit ſa ſottiſe en mots couverts & d'une manière très-fine. Voici ce qu'elle lui écrivit : *je vous prie, mon fils, de laiſſer-là ces qualités, & de ne me pas déceler, comme vous faites, & me mettre en mauvaiſe odeur auprès de Junon : car elle pourroit bien me jouer quelque mauvais tour, ſi elle venoit à ſavoir que vous me reconnoiſſez hautement pour ſa rivale.*

M. D... vient de me conter une plaiſante choſe. Il ſe trouva ces jours paſſés dans une compagnie où M.... voulant ſoutenir une nouvelle, à laquelle il voyoit qu'on n'ajoutoit pas de foi, ſe ſervit de ce jurement affirmatif pour prouver ce qu'il avoit avancé ; *je prie Dieu que le diable m'emporte ſi cela n'eſt vrai.* Une façon de parler ſi extraordinaire n'apprêta pas peu à rire à ceux qui étoient préſens.

M. L... me contoit, il y a quelque tems, qu'étant à ſa terre, il vint un prêtre Irlandois

ſe préſenter à lui & lui demander l'aumône en latin. Comme il n'entendoit point cette langue, il lui fit ſigne de venir avec lui, & le conduiſit droit chez le curé de ſa paroiſſe du lieu, qu'il pria d'écouter ce que demandoit l'Irlandois. L'Irlandois voyant un homme d'égliſe, s'imagina qu'il pourroit bien l'entendre, & commença à débiter de ſon plus beau latin. Le pauvre curé ouvroit de grands yeux & de grandes oreilles ſans lui répondre un ſeul mot. Le ſeigneur las de voir qu'il tenoit ſi long-tems l'Irlandois, lui demanda: que dit-il donc, M. le curé? *Ma foi*, dit le Curé, *je n'en ſais rien, il parle un latin étranger que je n'entends pas.* Le pauvre Irlandois voyant bien que ni l'un ni l'autre ne l'entendoit, leur tendit la main pour leur faire comprendre ce qu'il ſouhaitoit: ce qui fit plus d'effet que tout le latin qu'il avoit dit juſqu'alors; car le ſeigneur & le curé ayant deviné tout d'un coup par-là ce qu'il deſiroit d'eux, le curé lui fit préſent de quelque choſe, & le ſeigneur après l'avoir fait dîner chez lui, lui donna dequoi continuer ſon voyage.

M. F.. avoit gagné beaucoup de bien à prêter à fort gros intérêt. Néanmoins comme il avoit quelque léger ſcrupule que ſa conſcience ne fût

blessé à ce métier, dès que Pâques approchoit, il avoit accoutumé d'aller rendre visite à tous ceux qui avoient emprunté de lui quelque argent, & savoir s'ils lui donnoient de bon cœur l'intérêt qu'il avoit exigé d'eux. Il faisoit ordinairement cette visite tous les ans pendant la semaine sainte chez toutes ses pratiques ; & comme ils étoient faits à ce manège, de si loin qu'ils entendoient son cheval, ils lui crioient : *nous vous le donnons, monsieur, nous vous le donnons*. Sa conscience ainsi en repos, il ne songeoit plus après qu'à faire ses Pâques.

M. Patin le père étoit un bon homme & savant ; mais il n'étoit pas fort fidèle dans ce qu'il écrivoit ; il alloit un peu trop vîte en besogne, & dès qu'une chose lui venoit en pensée, fût-elle vraie ou non, il la mettoit comme très-certaine. Il y a dans ses lettres des sentimens un peu trop libres sur le fait de la religion : *sunt nonnulla, quæ medicum nimis sapiunt* ; mais cela ne vient que de la précipitation qu'il avoit à écrire, & non pas d'un méchant fonds qui fût en lui, car il étoit honnête homme.

M. R.... affectoit toujours, lorsqu'il parloit latin, les mots les plus antiques, & s'imaginoit

par-là faire voir qu'il avoit une grande lecture. Mais c'eſt la plus mauvaiſe maxime du monde; car que ſert-il d'employer des mots qui ne ſont plus en uſage, & qui ſont inconnus? c'eſt vouloir parler pour n'être point entendu; au lieu qu'en quelque langue que ce ſoit, on ne doit parler ni écrire que pour ſe faire entendre. D'autres tombent dans l'extrêmité contraire qui eſt d'en forger de nouveaux, en quoi ils ne ſont pas non plus excuſables: *ſentiendum cum paucis, loquendum cum multis.* Il faut parler comme tous les autres parlent. Un ancien reprend cet abus en ces termes: *verbis uti aut nimis obſoletis exculcatiſque, aut inſolentibus novitatiſque duræ & illepidæ, par eſſe delictum videtur.*

L'ignorance eſt fort grande chez la plupart des prêtres de campagne, mais c'étoit encore bien pis autrefois. Je me ſouviens à ce propos d'une choſe aſſez plaiſante qui arriva, il y a pluſieurs années, à un village nommé Egry, près de Milly en Gâtinois. Un Gentilhomme qui avoit une terre dans ce lieu-là, pria M. le prince de Courtenay de vouloir bien tenir ſur les fonts un enfant dont ſa femme venoit d'accoucher. M. le prince de Courtenay en demeura d'accord, & le jour pris, il vint à la paroiſſe d'Egry avec une dame

de ces quartiers qui devoit tenir l'enfant avec lui. Quand il fut queſtion de donner le nom à l'enfant, la dame qui n'étoit femme que d'un ſimple gentilhomme, ſe vit obligée de céder à M. le prince de Courtenay l'honneur de nommer. M. de Courtenay dit donc au curé qu'il donnoit à l'enfant le nom de Joſeph. Pour moi, monſieur, dit le curé, je ne donnerai point ce vilain nom-là. Comment, reprit M. de Courtenay, appellez-vous un vilain nom le nom du père putatif de Jéſus-Chriſt & de l'époux de la ſainte Vierge? Oh! bon pour celui-là, repartit le curé; mais je penſois que vous vouluſſiez parler de Joſeph Putiphar.

Un maçon rencontrant un de ſes camarades un matin, lui dit: bon jour, notre ami, Dieu t'avance. L'autre lui répondit ſur le champ: m'avance, ſi il veut, je ſuis à la journée. M. le préſident de Grieux entendit cela un jour allant au Palais, & l'a raconté depuis à pluſieurs de ſes amis.

M. S... aimoit éperduement le jeu, quoiqu'il y fût fort malheureux. Il y paſſoit les jours & les nuits, & plus il perdoit, plus ſa paſſion ſembloit augmenter. Madame B... ſa ſœur, qui paſſoit dans le monde pour être aſſez galante, lui faiſoit ſouvent des reproches là-deſſus; &

un jour entr'autres : vous vous ruinez, monsieur, lui dit-elle. Quand prétendez-vous donc quitter le jeu ? Quand vous quitterez vos galans, madame, lui répondit-il assez brusquement. Cette réponse donna occasion à M. D.. de faire un madrigal fort joli, qui est un récit naïf de la chose. Le voici :

Joûrez-vous éternellement,
Vous qui jouez si malheureusement,
Disoit une dame à son frère ?
Je quitterai le jeu, reprit-il en colère,
Quand vous quitterez vos amours.
Hô ! le méchant, dit-elle, il veut jouer toujours.

M. S... logeoit dans une maison qui appartenoit à M. M... Quand les termes étoient échus & que M. S... ne se pressoit pas de payer, M. M.. qui étoit fort honnête, ne manquoit pas de lui envoyer faire force complimens par un laquais, & s'informer souvent de l'état de sa santé. M. S... qui voyoit bien que toutes ces civilités n'aboutissoient qu'à le faire ressouvenir de ce qu'il devoit, se rebutant à la fin de ces sortes de complimens, fit sur ce sujet des vers, où il fait parler un laquais de M. M... qui lui vient dire de la part de son maître :

Monsieur M. vous donne le bon jour.

Rien n'eſt plus mal écrit que les fragmens qui nous reſtent de l'hiſtoire de nos premiers rois de la troiſième race & des petits ſouverains qui vivoient de leurs temps. Ce que nous en liſons ne nous fait voir que des écrivains peu exacts. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des circonſtances très-particulières & très-curieuſes pour démêler beaucoup de choſes qui nous ſeroient inconnues ſans ces rapſodies. La lecture en eſt moins agréable qu'elle n'eſt utile; de là vient que peu de gens s'en font une étude. M. de la Roque y étoit très-ſavant. M. Favier avocat, parent de meſſieurs Turgot & du Boulley, a bien fait auſſi des découvertes dans ce pays. Cela le fit choiſir par M. Pelletier, il y a quelques années, pour aller en Flandre régler les limites de notre empire de ce côté-là Feu mon frère n'avoit guères moins de littérature ſur ce chapitre que ſur le reſte, & nous étions tous deux à peu-près du même goût. Voici un morceau qui ſeroit bon pour l'hiſtoire de Sablé de M. Ménage; ce ſont des remarques ſur les comtes d'Anjou que je recueillis, il y a quelque temps.

Foulques ſurnommé Neria, comte d'Anjou, contemporain du roi de France Robert, tenoit en Touraine Loches & Amboiſe, en Poitou Mi-

rebeau, Loudun, Montereul & Maulevrier. Si nous en croyons Jean de Bourdigné en ses annales d'Anjou, feuillet 60, il fut porté par le roi à entretenir de grandes guerres contre Eudes, comte de Blois, de Chartres & de Tours, & depuis par la mort d'Etienne, comte de Troyes & de Meaux, qu'il défit en une bataille donnée à Pontlevoy l'an 1016. Un fragment de l'histoire d'Aquitaine, que du Chesne a inséré dans le quatrième tome des historiens de France page 80, porte qu'Adelbert, comte de Perigord, assiégea Tours, la prit & la donna à Foulques, comte d'Anjou; mais que Foulques perdit cette ville peu de temps après par la fraude des habitans, & qu'Eudes de Champagne la recouvra; *& iterùm Odo Campanensis eam recuperavit* : c'est-à-dire, Eudes comte de Troyes; car les comtes de Troyes & de Meaux ont été souvent appellés comtes de Champagne & de Brie, comme a remarqué Pithou. Après la bataille de Pontlevoy, Foulques fit bâtir la forteresse de Montbudel pour tenir en sujétion la ville de Tours, dont il desiroit fort se rendre le maître. Montbudel fut ensuite assiégé par Eudes, l'an 1025, & Amboise l'an 1027, mais sans effet.

Henri I, roi de France, eut guerre contre les deux fils & héritiers du comte Eudes, Thi-

baut & Estienne, qui soutenoient le parti de son frere. Il défit en bataille Estienne comte de Troyes & de Meaux, & suscita un ennemi à Thibaud comte de Chartres, de Tours & de Blois, savoir Geoffroy (*Gaufredus*) surnommé Martel, comte d'Anjou, fils & successeur de Foulques Neria. Geoffroy ayant assemblé son armée, assiégea Tours du consentement du roi, & sachant que Thibaud (*Tetbaldus*) venoit au secours des assiégés, il alla au devant, le combattit, & le prit avec sept cents soixante chevaliers, & eut pour sa rançon, l'an 1044, Tours, Chinon & Langey, & le comté de Touraine purement & sans aucune réserve, comme dit Bourdigné, *folio 72 recto. A quo etiam (Thetbaldo Gaufredus) Turonicam extorsit civitatem*, dit une ancienne chronique, page 97 du quatrième volume de du Chesne. L'auteur du livre intitulé: *Gesta Consulum Andegavensium*, qui vivoit il y a cinq cents ans, raconte ceci bien autrement que Bourdigné, & dit que Geoffroy Martel, comte d'Anjou, ayant défait en bataille Thibaud, comte de Blois & de Chartres, l'an 1041, le mit en liberté, son prisonnier lui ayant donné Tours à perpétuité pour sa délivrance, avec Chinon & Langey. *Theobaldus captivus mori metuens, anno. J. V. 1041, pro suâ deliberatione Turonim*

Gofrido Martello in perpetuum habendum concessit. Puis il ajoute que Martel fit hommage à Thibaud pour la terre qu'il lui donnoit (c'est-à-dire, pour Tours, Chinon, Langey, & autres places de Touraine) & que l'ayant délivré, il donna ensuite à ses chevaliers, qui l'avoient bien servi en cette bataille, des présens & des récompenses: *itaque Martellus facto hommagio pro susceptâ terrâ Theobaldo, ipso deliberato, donaria militibus distribui constituit.* Comme depuis le même comte Geoffroy Martel ayant défait & pris Guillaume, duc d'Aquitaine & comte de Poitou, & s'étant saisi ensuite de Saintes & de la Saintonge, le sujet de la querelle, par l'avis des évêques en fit hommage au duc, qui le reçut à foi & hommage, & moyennant ce lui laissa franc & quitte le comté de Saintonge, & payant une grosse somme, il fut délivré d'une prison de trois ans: *dux episcoporum & religiosorum consilio hominio à Martello suscepto, prædictum comitatum (Santonicum) ei quietum concessit.*

Il ajoute au chapitre II, que Foulques Rechim comte d'Anjou, neveu & successeur de Geoffroy Martel, fit hommage de la Touraine à Estienne comte de Blois, qui avec Helie comte du Maine, & Philippe même roi de France, le

vouloient forcer de délivrer de prison Geoffroy le Barbu son frère, & lui rendre la Touraine & Château-Landon, & ayant ainsi appaisé le comte de Chartres & de Blois, appaisa aussi le roi par sa médiation, en lui donnant Château-Landon, partie des dépouilles de son frère, qui après trente années de prison mourut insensé: *sed Fulco cum Stephano,(comite Blesis ut ibidem vocat) hommagio sibi facto, (id est, post ipsi factum hominium de Turonum urbe & Turonia quam cum fratre suo Gaufrido Barbato receperat), regem Francorum adiit, & cum eo fœderatus regi Landonense castrum concessit.* De cette bataille & de la reddition de Tours fait mention la chronique de Vendôme en ces termes: *anno* 1044, *Tetbaldus, filius Odonis, captus à Goffrido* XII. *Cal. Septemb. postridiè Turonicam civitatem reddidit.* Ce qui se rapporte à Glaber: *Theobaldus captus ad civitatem Turonensem deducitur, ipsumque Gotfrido reddidit, atque cum suis in captiono remansit.*

Depuis ce tems-là les comtes d'Anjou ont possédé Tours & le comté de Touraine. Les deux fils d'Adèle, sœur de Geoffroy Martel comte d'Anjou & de Touraine, nommés Gefforoy le Barbu & Foulques Rechin(*Fulco Rechius*)succédèrent à leur oncle maternel, mort sans enfans;

Geoffroy eut la Touraine & la Saintonge, Foulques l'Anjou & le Gâtinois, qui ayant pris son frère, joignit à ses états la Touraine; mais il perdit la ville de Saintes, dont Guillaume duc d'Aquitaine se rendit le maître. Geoffroy fut mis entre les mains de son frère avec la ville d'Angers, l'an 1067, selon la chronique de Vendôme. Le comte de Chartres & de Blois, & Helie, comte du Maine, entrèrent en armes dans la Touraine, & envoyèrent sommer Foulques de remettre son frère en liberté, & lui rendre la Touraine, en cas de refus lui denonçoient la guerre. Foulques considérant les forces de ses ennemis, & se défiant de plusieurs des siens, envoya ses ambassadeurs au comte de Chartres & de Blois (Thibaud qui avoit perdu Tours) & lui manda que s'il le vouloit laisser en paix, il deviendroit son homme de la comté de Touraine, & lui en feroit hommage. Le comte de Chartres qui ne demandoit autre chose en fut très-content, & moyennant cette promesse se retira, ainsi que rapporte Bourdigné, *folio 80 verso, & 81 recto*. Ce que sans doute il a pris de quelque bon & ancien auteur, puisque Jean de Salisbery, évêque de Chartres, en l'épitre 268 à Barthelemi évêque d'Oxfort, assure que de

son

son temps (c'est-à-dire, l'an 1181, environ cent quarante ans après la reddition de Tours) Henri II, roi d'Angleterre, faisoit hommage du comté de Touraine au comte de Champagne Thibaud : *nam ipse rex in hominio comitis Theobaldi pro Turonensi remanet.* Ce Thibaud surnommé le grand ou le vieux, étoit comte de Chartres, de Blois, de Meaux, & de Troyes. Foulques Rechin laissa un fils & héritier de ses deux comtés, Foulques surnommé le Hiérosolymitain, qui épousant Sibylle, fille unique d'Helie comte du Maine & seigneur de la Fléche, l'an 1110, joignit le comté du Maine & la seigneurie de la Fléche à ses comtés d'Anjou & de Touraine. Geoffroy surnommé le Bel, fils & successeur de Foulques Hiérosolymitain, épousa Mathilde, fille & héritière de Henri I, roi d'Angleterre & duc de Normandie. Plusieurs le nomment Geoffroy Plantegenest. Ce mariage entre Geoffroy & Mathilde d'Angleterre fut fait en 1127. Geoffroy eut de sa femme plusieurs enfans, dont l'aîné fut Henri surnommé le second, qui par son père eut l'Anjou, la Touraine, & le Maine, & par sa mère le duché de Normandie avec le royaume d'Angleterre. Henri fut reconnu duc de Normandie, l'an 1143, & succéda à son père en

ses trois comtés l'an 1150. L'année suivante, il épousa Aliénor, que Louis le jeune avoit répudiée, & fut par elle duc d'Aquitaine & comte de Poitou. Après la mort d'Etienne, cousin germain de sa mère Mathilde, il fut couronné roi d'Angleterre en 1154, & mourut en 1188. Richard I, son fils, lui succéda en tous ses états. A Richard succéda Jean son frère, en 1199, & s'intitula (comme son frère & son père avoient fait) roi d'Angleterre, duc de Normandie & d'Aquitaine, & comte d'Anjou. Depuis, sous les enfans de ce Henri II, roi d'Angleterre, la Touraine avec la ville de Tours changea de nature, & devint fief mouvant immédiatement de la couronne, & les comtes de Blois & de Chartres en perdirent la mouvance ou la reconnoissance. Ce que je crois être arrivé à cause que Philippe Auguste prit Tours sur Henri II, roi d'Angleterre, l'an 1189, & la même année, la rendit avec le Mans à Richard son fils & successeur, selon Rigord, à la charge de la tenir de lui, comme il est à présupposer. Voici les mots de Jean de Paris en son mémorial d'histoires: *eodem anno (1199) venit comes Britanniæ Arturus Parisios, ut faceret hommagium de Andegavensi, & Cenomanensi & Turonensi comita-*

tibus, ce que ne dit point toutefois Rigord; mais Guillaume le Breton dit qu'Artus, duc de Bretagne, en cette année, prit sur Jean son oncle Angers & le Mans, & fit hommage au roi Philippe Auguste des comtés du Maine, d'Anjou, & de Touraine : *Arturus*, dit-il, *facit Philippo magnanimo hominium de comitatu Cenomanico, & Andegavico, & Turonensi*. Jean de Paris parlant de Jean, frère & successeur de Richard, roi d'Angleterre : *item pluries monitus fuerat & citatus, ut Parisius veniret facturus homagium regi Philippo de ducatu Aquitaniæ, comitatu Turoniæ, & Andegavensi*. Ceci se fit en 1201, où Rigord dit seulement que Jean, roi d'Angleterre, fut sommé par le roi de France de lui venir faire hommage pour les comtés de Poitou & d'Anjou, & le duché d'Aquitaine, & que Jean n'étant point venu, le roi donna à Artus le comté de Bretagne, & lui permit de conquérir les comtés de Poitou & d'Anjou. Mais Jean de Paris a pris cela de Guillaume le breton, dont voici les paroles : *anno dom. 1201, ad faciendum sibi hominium etiam de ducatu Aquitaniæ, Turoniæ & Andegaviæ comitatu, submonebatur à Philippo rege Joannes rex Angliæ*. Les comtes d'Anjou ont tenu le comté de Touraine 160 ans, & le

comté du Maine 94 ans. Durant ce long temps que ces trois comtés ont été sous la domination d'un même seigneur, ils ont commencé à avoir une même coutume & mêmes loix. Matthieu de Paris dit qu'après la mort du roi d'Angleterre (Richard) *Principes Andegaviæ, Cenomaniæ & Turoniæ Arturo sicut ligio domino suo adhæserunt, dicentes judicium esse & consuetudinem illarum regionum, ut Arturus filius fratris senioris in patrimonio sibi debito & hereditate avunculo succedat. Rogerus de Hoveden in Johanne rege initio sic habet : quod filius fratris senioris debet ei succedere in patrimonio sibi debito ; videlicet in hereditate quam Gaufridus comes Britanniæ, pater ipsius Arturi, esset habiturus, si supervixisset Ricardum regem Angliæ fratrem suum.* Artus étoit neveu des rois Richard I, & Jean fils de Geoffroy, comte de Bretagne par sa femme, frere aîné de Jean. Ces mots de Matthieu montrent qu'il n'y avoit lors qu'une même coutume pour tous ces trois pays & comtés, & qu'il y avoit un article exprès, qui portoit que représentation avoit lieu, & que le neveu donnoit l'exclusion à son oncle, si cet oncle étoit frère puisné de feu son père.

L'an 1204, Phillippe II, surnommé Auguste, roi de France, après plusieurs tentatives faites

en faveur d'Artus, se rendit maître du Maine, de la Touraine & de la ville d'Angers, avec Normandie & le Poitou; & l'an 1205, prit Loches & Chinon, & s'empara malgré Jean roi d'Angleterre, de tout l'Anjou & de la Touraine. L'an 1213, le roi d'Angleterre reprit Angers & Beaufort; mais l'année 1214, Angers se rendit à Louis fils aîné de Philippe Auguste, comme rapporte Thomas Walsingham *in hypodigmate Neustriæ*. Ainsi la maison d'Anjou, fut dépouillée par Philippe Auguste, de l'Anjou, de la Touraine, du Maine, de la Normandie, du Poitou & d'une partie d'Aquitaine.

Louis IX, roi de France, l'an 1246, selon Walsingham, donna à Charles son frère, les comtés d'Anjou & du Maine, après l'avoir fait chevalier, & l'avoir marié avec Beatrix, fille du comte de Provence. Ce Charles fut depuis roi de Sicile. Charles II, succéda à son père Charles I, en son royaume de Sicile, en ses duchés de la Pouille & de Calabre, en ses principautés de Capoue & de Tarente, & en ses comtés d'Anjou, du Maine & de Provence. Ce prince, en 1290, maria sa fille Marguerite à Charles comte de Valois, second fils de Philippe le Hardi, roi de France, & lui donna les comtés d'Anjou & du Maine en propriété.

Philippe de Valois ſuccéda à ſon pere Charles en ſes comtés de Valois, d'Anjou & du Maine, & depuis, par la mort de ſes trois couſins germains, ſe vit roi de France. Le roi Jean, ſon fils & ſon ſucceſſeur, qui du vivant de ſon père avoit eu en ſe mariant les comtés d'Anjou & du Maine, étant retourné d'Angleterre, érigea l'Anjou en Duché, & le donna en apanage conjointement avec le comté du Maine à Louis ſon ſecond fils, l'an 1370, (ſelon Bourdigné 1350) ; ſon frère Charles V, ſurnommé le Sage, roi de France, l'année 1376, y ajouta le duché de Touraine, que Philippe ſon oncle avoit tenu avant que d'avoir le duché d'Orléans. Ainſi ces provinces, l'Anjou, la Touraine, & le Maine, ſe virent réunies ſous la domination d'un même ſeigneur. Ce Louis fut depuis comte de Provence & roi titulaire de Sicile, par l'adoption de la reine Jeanne, & mourut en 1385. Son fils Louis II, roi de Sicile, poſſéda, comme lui, le comté du Maine avec la Provence, & mourut l'an 1417. La Touraine qui étoit retournée à la couronne après la mort de Louis I, roi de Sicile, fut donnée en apanage par Charles VI, roi de France, à Louis ſon frère, qui depuis la quitta pour le duché d'Orléans, vacant par la mort

de Philippe leur grand oncle, l'an 1391. Charles VII donna depuis à un seigneur écossois le duché de Touraine, qui ne le tint pas long-temps. Louis II, roi de Sicile, laissa trois enfans; Louis surnommé le III, qui fut roi titulaire de Sicile, duc d'Anjou & comte de Provence; René qui fut comte de Piémont, & Charles, qui fut comte du Maine. Ainsi le Maine fut séparé de l'Anjou, si nous en croyons Bourdigné. D'autres assurent que Louis III eut le comté du Maine avec l'Anjou, & que son frère René n'eut en partage que le comté de Guise, & Charles le vicomté de Martigues. René, en l'an 1434, succéda à son frère aîné Louis III, en tous ses états, eut de son grand oncle maternel Louis le duché de Bar, & épousa l'héritière de Lorraine. Il donna en appanage à son frère puisné Charles le comté du Maine en 1441. Après sa mort qui arriva en 1480, Louis XI, roi de France, son neveu, s'empara du duché d'Anjou; Charles IV, son neveu, fils de son frère Charles, lui succéda au royaume imaginaire de Sicile, aux comtés de Provence, de Piémont, du Maine & de Guise, & l'an 1481, en mourant il institua Louis XI, roi de France, son cousin, son héritier universel en ses états. Par ce testament, la Provence, le Maine, Mortaing & Gien furent unis à la couronne de

France. L'Anjou & le Maine étant réunis à la couronne, comme j'ai dit, l'an 1508, par ordre exprès du roi Louis XII, les coutumes du duché d'Anjou furent reformées & mises en meilleur état qu'elles n'étoient auparavant, & les coutumes du Maine, qui y étoient jointes, en furent séparées, ainsi que rapporte Bourdigné, feuillet 187, *verso*. François I, successeur de Louis XII, l'an 1515, donna à sa mère Louise de Savoie le duché d'Anjou & le comté d'Angoumois érigé en duché avec le comté du Maine.

Henri III, depuis roi de France, eut pour appanage le duché d'Anjou, & ensuite François son frère puisné, eut entr'autres les duchés d'Anjou & de Touraine, & le comté du Maine, & vit ces trois provinces réunies en sa personne

On appelloit en la maison de Louis duc d'Anjou, premier roi de Sicile, l'Anjou, la Touraine & le Maine, *les trois pays* : comme j'apprens d'un journal dressé par l'évêque de Chartres, son officier, dans le Laboureur, qui écrit que la Touraine revint au roi Charles par la mort de ce Louis I, comme il avoit été stipulé par la donation ou engagement. Ce qui est vrai; car Louis de France, frère de Charles VI, eut

la Touraine depuis l'an 1383, ou environ, jusqu'en l'an 1391, que son frère lui donna pour la Touraine Orléans; & Charles VI, l'an 1414, donna la Touraine à son quatrième fils Jean. Ce qui montre assez que Louis II, roi de Sicile, & duc d'Anjou, qui mourut en 1417, ne jouissoit point de la Touraine, comme Bourdigné & MM. de Sainte-Marthe se sont persuadés.

M. T..... étant ici il y a quelque temps, notre conversation tomba sur le prétendu aréopagisme de nôtre S. Denis : après avoir longtemps disputé sur cette matière sans pouvoir lui ôter de la tête que notre *saint* Denis ne fût l'aréopagite, voici ce que je lui envoyai le lendemain.

Sévère Sulpice, grand ami de S. Martin, archevêque de Tours, & qui en a composé la vie, livre second de son histoire ecclésiastique, appelée vulgairement histoire sacrée, remarque que la religion chrétienne a passé tard les Alpes, & que les premiers martyrs n'ont été vus dans les Gaules que sous Marc-Aurele en sa dix-septième année, l'an 177 de notre Seigneur, à Vienne & à Lyon, dont Eusebe fait ample mention : *tum primum im Galliis martyria visa, serius trans*

Alpes Christi religione susceptâ. Ce passage est bien précis & bien authentique pour montrer que Denis, notre premier évêque & martyr, ne peut pas être Denis l'aréopagite, évêque & martyr d'Athenes, converti par S. Paul. Gregoire, archevêque de Tours, qui vivoit vers la fin du VI. siecle, dans son premier livre de l'histoire de France, chap. 28, nous enseigne l'époque de l'arrivée de notre Denis à Paris, & la fixe sous l'empire de Dèce, l'an de notre Seigneur 250., appuié de l'autorité d'une ancienne vie de S. Saturnin, évêque de Toulouse & martyr. Voici ses mots: *hujus tempore* (il entend Dèce) *septem viri episcopi ordinati, ad prædicandum in Gallias missi sunt; sicut historia passionis S. Mart. Saturnini denarrat. Ait enim: sub Decio & Grato consulibus, sicut fideli recordatione retinetur, primum ac summum Tolosana civitas S. Saturninum habere cœperat sacerdotem: hi ergo missi sunt Turonicis Gatianus episcopus; Arelatensibus Trophimus episcopus; Narbonæ Paulus episcopus: Tolosæ Saturninus episcopus; Parisiacis Dionysius episcopus; Avernis Stremonius episcopus; Lemovicinis Martialis est destinatus episcopus. De his verò B. Dionysius Parisiorum episcopus, diversis pro Christi nomine affectus pœnis, præsentem vitam*

gladio imminente finivit. Le père Sirmond, très-savant Jesuite, a cité ces deux beaux passages dans son livre intitulé; *de duobus Dionysiis*. Le père Petau, l'ornement des Jésuites, pour preuve de cette vérité, cite ce passage de Grégoire de Tours dans le sixième livre de son *rationarium temporum*, chap. p. 17. M. de Launoi docteur, après le P. Sirmond, écrivit sur le même sujet, & cita tous les anciens martyrologes manuscrits de l'église gallicane, où les deux Denis sont mis dans le mois d'octobre; mais en deux différens jours, & y sont distingués par la différence de leurs sièges & de leurs supplices. L'un, c'est-à-dire, Denis l'aréopagite, ou l'ancien, & l'Athénien est qualifié évêque d'Athènes, & meurt par le feu dans sa ville: l'autre, c'est-à-dire, le nôtre, est nommé évêque de Paris, & a la tête tranchée près de la ville. Tous les Gaulois, tous les François, & enfin tous les chrétiens ont cru les deux Denis différens, comme je les viens de distinguer, jusqu'au dix-neuvième siècle de nôtre Seigneur, c'est à-dire, jusqu'à l'empire de Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne. Ce fut lorsque les ambassadeurs des empereurs de Constantinople venant souvent en France, & sachant que le premier évêque & martyr de Paris s'appelloit Denis, y apportèrent les livres de S. Denis, prétendu aréopagite, & persuadèrent à Hilduin, abbé de S. Denis, que l'auteur inconnu de ces livres

étoit l'évêque de Paris & le Patron de son abbaye, ce qu'il crut très-volontiers, & fit un livre intitulé: *areopagitica*, plein de fables, pour prouver que Denis notre premier évêque & martyr, étoit l'athénien ou l'aréopagite. Tant a de force la vanité, qui tâche d'approcher ses premiers évêques du temps des apôtres ou de leurs disciples, en préférant la fable & l'imposture à une solide & incontestable vérité : Hilduin, qui vivoit l'an 840, & au-delà, a si bien fasciné les demi-savans & les ignorans, que la plupart l'ont suivi dans ses rêveries, & le suivent encore aveuglément. Voilà, Monsieur, ce que je vous promis hier touchant notre S. Denis & son prétendu aréopagisme. Je suis, &c.

Mon ami qui n'avoit pas assez de capacité par lui-même pour juger de la vérité ou de la fausseté d'une chose pour peu qu'il y eût de nuages qui l'obscurcissent; & qui d'ailleurs déféroit tant à la moinerie, qu'il croyoit aveuglément tout ce qui venoit de leur part, alla montrer la lettre que je lui avois écrite à un Carme Billette de ses amis, qui, dès qu'il l'eut lue, lui promit d'y faire une réponse. Il ne manqua pas, & deux jours après je fus tout étonné, comme je revenois de la ville, que je trouvai au logis une réponse remplie de mille fadaises

qui appuyoient la vérité du prétendu aréopagiſme. Je me crus obligé de faire une ſeconde réponſe que j'envoyai à mon ami, pour tâcher, s'il y avoit moyen, de lui faire abjurer cette héréſie hiſtorique. *Cette lettre eſt du premier décembre 1687.*

Je n'avois écrit, Monſieur, que pour vous détromper, & pour vous éclaircir la vérité, touchant le temps de la miſſion de S. Denis, notre premier évêque & martyr: & malheureuſement vous avez mis mon écrit entre les mains d'un homme entiérement prévenu & entêté de l'erreur du vulgaire, pour m'attirer de pitoyables contredits & des procès-verbaux, tirés pour la plupart de Millet & Menard, moines bénédictins, qui en conſidération de leur abbaye de Saint-Denis, ſuivent aveuglément Hilduin, ancien abbé de ce monaſtère, & s'intéreſſent à toute outrance pour l'aréopagiſme de notre Saint-Denis. La vérité eſt bien forte, elle a de ſon côté Sévère Sulpice, auteur de 1300 ans, contemporain & grand ami de ſaint Martin, un des plus nobles & des plus ſavans lors de toute l'Aquitaine. Elle a de ſon côté Gregoire de Tours, auteur de 1200 ans, le plus éclairé de ſon temps en l'hiſtoire des Gaulois & des anciens François,

parmi lesquels il a tenu grand rang pour sa haute naissance, & pour sa haute vertu & rare doctrine. Elle a aussi tous les anciens martyrologes manuscrits des églises épiscopales de Gaule, où les deux Denis, l'Athénien & le Parisien, sont distingués en octobre par divers jours de leur mort, & par leurs différens sièges & supplices. En cet endroit je ne saurois oublier Usuard, auteur grave, savant & exact, qui a dédié son martyrologe à Charles le Chauve, & non pas à Charlemagne, comme j'ai prouvé ailleurs. Cet auteur, bien que bénédictin, n'a pas suivi Hilduin son contemporain, mais la pure vérité. Voici ses mots : *V. nonas octobris* (c'est le 3 d'octobre) *Athenis natale B. Dionysii episcopi & mart. qui post clarissimam fidei confessionem, post gravissima tormentorum genera, gloriosissimo martyrio coronatus est : ut testatur Aristides Atheniensis, vir fide sapientiâque mirabilis, ideò opere quod de christianâ religione composuit.* Voilà Denis premier évêque d'Athènes ou l'aréopagite. Ensuite, le 9 d'octobre, il dit : *VI. idus octobris, apud Parisium natale SS. mart. Dionysii episcopi, Rustici presbiteri & Eleutherii diaconi. Qui beatus episcopus à pontifice romano in Gallias prædicandi gratiâ directus, ad præfatam urbem deve-*

nit : ubi per aliquot annos commissum sibi opus ardenter prosequens, tandem à præfecto Fescennino unà cum sociis gladio animadversus, martyrium complevit. Voilà notre Denis, évêque de Paris & martyr. Voilà des lumières aussi claires qu'en plein midi : voilà des auteurs incontestables en toutes façons. J'ai déjà cité en ma première lettre Sevère Sulpice & Grégoire de Tours. Je viens de citer les passages d'Usuard, écrivain de plus de 800 ans : à qui Bede, Adon, de Vienne, & les autres martyrologues sont entièrement conformes même en leurs paroles.

Qu'oppose votre bon ami à tous ces témoignages si irréprochables, si clairs & si nets ? Il n'est que d'avoir bonne tête & bien du courage. Il ne se rend pas; il s'obstine tout de bon, & ne pouvant trouver rien parmi les anciens qui l'accommode, il fait de tous bois fléches, il descend hardiment à notre siécle & oppose à des Sevères Sulpices, à des Grégoires de Tours, à des martyrologes anciens, quoi? des gens du temps de nos pères & du nôtre même. O admirable! ô ingénieuse critique, qui corrige & redresse, & dément les anciens par les nouveaux, & qui renverse le sens commun! Le premier auteur que votre ami allègue, c'est le cardinal Baronio, très-laborieux & très-

louable compilateur de l'hiſtoire eccléſiaſtique, dans laquelle les ſavans ont déja tant trouvé de fautes, principalement en la chronologie, que ſans hyperbole on feroit bien un tome entier égal à un des ſiens. Les deux ſuivans ſont Sponde & du Sauſſai, que nous avons vu vieux en notre jeuneſſe; bonnes gens, qui alloient leur grand chemin. Millet & Menard étoient tous deux bénédictins, & par conſéquent Hilduiniſtes fieffés, en faveur de Saint-Denis en France, abbaye de leur ordre. Le père Noël-Alexandre, Jacobin, a ſuivi leur ſentiment.

Votre ami qui reconnoît la foibleſſe de ſes autorités ſi récentes & de ſes raiſonnemens, a recours à la ruſe, ou plutôt à la fraude, & tâche d'ôter même la vraiſemblance & l'apparence à notre opinion, en confondant exprès les deux paſſages de Sulpice & de Grégoire, dont l'un traite des premiers martyrs de Gaule ſous Marc-Aurelle, l'autre de la miſſion de notre Denis ſous Déce. Il dit donc que ces deux auteurs *ſemblent témoigner que la foi n'a pas été prêchée dans les Gaules que bien tard, ſous l'empereur Déce, dans le troiſième ſiècle de N. S. J. C. ce qui n'eſt nullement ſoutenable,*

ajoute-t-il,

ajoute-t-il. Comme si l'année de notre Seigneur 177, en laquelle, sous Marc-Aurèle, les quarante-huit martyrs de Lyon & de Vienne ont enduré la mort, ne précédoit pas de 73 ans la mission de notre Denis & de six autres évêques, arrivée sous Dèce, l'an 250 où il faut remarquer que ces quarante-huit martyrs, que Grégoire de Tours surnomme, *martyres Atanacenses*, les martyrs d'Ainay à Lyon, n'étoient pas venus tout en un jour. Il falloit qu'ils eussent auparavant reçu & ouï des prédicateurs en leur païs, qu'ils eussent été convertis à la foi chrétienne, qu'ils eussent travaillé à en convertir d'autres, qu'ils eussent prêché, agi, exercé & augmenté leur religion, tant qu'enfin ils auroient été découverts & pris & punis ; choses qui demandent du moins vingt ou trénte ans : de sorte que sans doute ces premiers fidèles & martyrs des Gaules ont dévancé de cent ans pour le moins l'envoi de notre Denis & de ses *six* compagnons.

Votre ami tout honteux de s'être servi d'auteurs postérieurs, à l'abbé Hilduin, après avoir reçu de meilleurs mémoires, revient à la charge, & prétend produire contre moi des auteurs qui ont précédé Hilduin. *Entre ceux qui l'ont précédé*, comme il dit, le premier qu'il

cite, c'eſt Hincmar, archevêque de Reims, auteur de plus de 800 ans, en une lettre écrite à Charles-le-Chauve; mais il ſe trompe tout d'abord fort lourdement. Hincmar n'a point précédé Hilduin, abbé; mais en ſa jeuneſſe, il a été élevé moine dans Saint-Denis en France, ſous la conduite de l'abbé du lieu, Hilduin, bien devant que de parvenir à l'archiépiſcopat; comme Frodoard écrit en la vie d'Hincmar, l. 7, chap. 1. Je n'ai point vû ni lu cettre lettre d'Hincmar à Charles le Chauve, ou roi ou empereur: mais je ne m'étonnerois nullement qu'il eût ſuivi aveuglément Hilduin ſon ami & ſon abbé, en faveur du patron de ſon monaſtère.

Après Hincmar viennent deux qui devoient aller devant; Fourtunat poëte, qu'on dit avoir été évêque de Poitiers ſur la fin du ſixième ſiècle, & Bède. Ces deux auteurs diſent-ils que nôtre Denis premier évêque & martyr, ſoit l'Athenien ou l'Aréopagite? je n'en ſais rien, j'en doute fort. Quand votre ami aura cité ſincèrement leurs paſſages, & que je les aurai vus & lus, & confrontés avec les imprimés, je le croirai. *Cras credo, hodiè nihil.* Je dis le même de Siméon Métaphraſte, qui eſt poſtérieur à Hilduin. Je dis le même d'Anaſtaſe bibliothécaire, qui étoit contemporain d'Hil-

duin, & peut l'avoir ſuivi ſans que ſon opinion en ſoit plus forte & meilleure. Il a ſurvécu Hilduin : car il vivoit encore en l'an 872, & fut envoyé à Conſtantinople vers Baſile empereur, par le pape Adrien. Methodius, patriarche de Conſtantinople, a été auſſi contemporain de Louis le debonnaire, empereur, & d'Hilduin abbé de S. Denis : & c'eſt lui, ſi je ne me trompe, qui a perſuadé à Hilduin l'aréopagiſme de notre premier évêque & martyr, & qui l'a rendu le premier défenſeur en occident de cette fauſſe opinion. Michel Syncelle étoit de même farine que le précédent : mais on ne cite point les paſſages, ni de l'un, ni de l'autre, non plus que d'Anaſtaſe. Votre ami allègue pour le dernier, le concile de Paris tenu en 824, dans une lettre écrite au pape Eugène II; mais ce prétendu concile de Paris tenu en 824, la première année du pontificat d'Eugène II, & la 11e de l'empire de Louis le debonnaire, a été imprimé à Francfort en 1596, par un auteur inconnu qui n'a pas voulu marquer le lieu d'où il l'a tiré; & a ſi peu de foi & d'autorité touchant les images, qu'il a été impugné fortement par le très-ſavant cardinal Bellarmin dans ſon appendice au traité du culte des images. Quant à la lettre, qu'il

appelle lettre du concile de Paris à Eugène II, c'eſt une lettre que les prélats du pſeudo-ſynode de Paris ont écrite ſous le nom du pape Eugène II, à Michel le Bégue & Théophile ſon fils, empereurs de Grèce, comme diſent Bellarmin & Sirmond Jéſuites, & Baronio; & qui ne vaut pas mieux que le concile même de Paris, qui, ſelon l'opinion du grand Sirmond, ne mérite pas d'être lu. Ainſi les neuf auteurs antérieurs à Hilduin, comme aſſure votre ami, qui ſont (comme il dit) pour l'aréopagiſme de nôtre premier évêque & martyr Denis, ſe trouvent par nous réduits à deux, Fortunat & Béde. Encore ne cite-t'il point leurs paſſages qui ſont contre lui, ainſi que je crois. Les autres ſept ou ſont contemporains d'Hilduin, ou même lui ſont poſtérieurs, comme j'ai montré ci-deſſus. Eugène de Tolède m'eſt inconnu.

Notre adverſaire étant déchu de ſes autorités d'anciens dont il nous menaçoit, & ſe voyant réduit au petit pié, a recours enfin par contrainte aux antiquités de Paris de du Breuil & autres ſemblables : & inſtruit par eux, qui l'ont appris par revélation, ou autrement, il remarque que notre Denis *bâtit quatre Oratoires à Paris ſi-tôt qu'il y fut arrivé :* le premier au

lieu où eſt à préſent l'égliſe de S. Benoît ; le ſecond en l'honneur de S. Pierre & S. Paul, dont *ſainte Geneviève procura l'augmentation & l'embelliſſement par le roi Clovis I ; ce qui lui a donné le titre de ſainte Geneviève* : le troiſième fut dédié en l'honneur de S. Etienne Protomartyr, *qu'on appelle encore à préſent S. Etienne des Grecs, à cauſe de S. Denis & ſes compagnons, Grecs de nation & de langue*; le quatrième oratoire fut dédié en l'honneur de Notre-Dame au fauxbourg S. Jacques. Voilà qui eſt beau ; mais les fidèles chrétiens durant les perſécutions des empereurs, des magiſtrats & des peuples payens, pouvoient-ils bâtir ſi librement & à la vue de tout le monde, dans une ville ou dans les fauxbourgs, des oratoires & lieux d'aſſemblées, eux qui étoient bienheureux dans ces temps-là de s'aſſembler ſous terre dans des grottes de cimetières hors les villes ? L'égliſe de S. Pierre & de S. Paul fut bâtie par Clovis & ſa femme, en lieu où il n'y avoit rien auparavant, comme Grégoire de Tours & tous nos auteurs anciens nous l'apprennent. Et cette égliſe de S. Pierre, autrement des apôtres, fut depuis nommée ſainte Geneviève, à cauſe que cette ſainte y fut enterrée. L'égliſe de S. Etienne *des Grez*,

& non pas *des Grecs*, eſt nommée dans toutes les anciennes chartes, *S. Stephani de greſſibus*, qui eſt le même que *de gradibus*, ou *ad gradus*, d'autant qu'on y montoit par pluſieurs degrés. Mais tous ces oratoires, ſelon que j'apprens ici de votre ami, étoient donc bien éloignés de la ville de Paris, qui ne conſiſtoit lors qu'en l'île du palais : & notre premier évêque étoit donc de grande édification & avoit bien de l'argent? Au reſte je ſuis ſerviteur du gentilhomme *Lisbius* qui reçut le premier S. Denis dans Paris, & lui donna ſa maiſon pour en faire une égliſe. Votre ami dit que j'appelle les Hilduiniſtes *deniſans & ignorans*. Le ſecond eſt vrai; mais le premier ne l'eſt pas. Je n'ai pas pû me ſervir d'un mot que j'ignorois, & que je n'apprends que de lui préſentement. Si votre ami en veut davantage, qu'il l'attende d'un autre que de moi. La matière eſt épuiſée; s'il ne ſe rend à ceci, il eſt hors d'eſpérance & ne ſe rendra jamais. Je ſuis, &c.

L'ancienne foſſe *des arênes*, ou *amphithéâtre* à Bourges, fut comblée en l'année 1619, pour ſervir de marché public ſous le nom de Place-Bourbon. C'eſt auſſi en ce même lieu qu'eſt la rue qu'on appelle encore aujourd'hui *des arênes*, ſelon que le rapporte le père Labbe.

Herupé ou Hurepé (comme les vieux Romans disent) signifie une personne ou bête hérissée, ou qui a les cheveux ou le poil droit & hérissé de froid, ou mal peigné, de *horripilus*. Je crois, que l'Hurepoix ou Herupoix (comme ils écrivoient anciennement) a été dit par métaphore, le pays au levant & au midi de Paris, & un terrroir près de Meaux & Joarre, & quelque endroit voisin de Montereau-faut-Yonne *ex Faucheto, quòd horreret frigore aut silvis & arboribus, non quòd incolæ capillos haberent rectos & horridos*, (hérissés *vibrantes*). *in modum aprorum, ut ait Fauchetus ridiculè*.

Nous ne savons pas aujourd'hui la véritable prononciation du latin. Quelques-uns croient néanmoins que les Allemands sont les seuls qui le prononcent à présent de même qu'on le prononçoit autrefois. Mais on n'a aucune preuve autentique de cela. Pour ce qui est du grec, les avis sont dispersés là-dessus. Par exemple, les uns prétendent que, quoique l'on écrive βῆτα & ἦτα il faut prononcer *vita* & *ita*, pour éviter la trop fréquente quantité d'E qui se rencontre dans le grec, comme sont l'η long, l'ε bref & l'αι. Mais ils ne remarquent pas qu'en voulant éviter une faute, ils tombent dans une pareille en introduisant un grand nombre d'i,

& confondant par-là l'ητα avec l'ιοτα, comme ils font le βητα avec l'υψιλον. Les autres foutiennent qu'il faut prononcer *béta* & *éta*, & que les anciens l'ont prononcé de même; & je suis de leur fentiment, comme le meilleur, & celui qui eft appuyé d'autorité. Nous avons des exemples que les Romains difoient *béta* & non pas *vita*. Juvenal, fatire XIV:

Hoc difcunt omnes ante Alpha & Beta *puellæ.*

Que fi nous remontons à la fource, c'eft-à-dire, fi nous cherchons des exemples chez les Grecs même, il y a un très-beau paffage d'un certain Cratinus dans Euftate, qui prouve ce que je viens de dire. Le poëte voulant repréfenter le cri des moutons, l'exprime par ces paroles βῆ, βῆ, βῆ: voici le vers entier;

Ὁ δ' ἠλίθιος ὥσπερ πρόβατον, βῆ, βῆ λέγων βαδίζει:
Is fatuus perinde ac ovis bê, bê *dicens incedit.*

Ce paffage joint à un pareil que j'ai lu autrefois dans Ariftophane, fi je ne me trompe, ne fuffit-il pas pour montrer que nos adverfaires tiennent le mauvais parti, fi ce n'eft peut-être qu'ils veuillent dire, que, comme toutes les modes changent, le cri des moutons a auffi changé depuis ce temps-là, ce qui feroit affez

curieux à prouver par quelqu'autorité semblable aux nôtres, s'ils en pouvoient trouver.

M. Ménage fit imprimer dans son Antibaillet une épigramme sous mon nom sans m'en parler. Je ne lui sus pas trop bon gré de ce procédé, car je l'avois prié de n'en rien faire. Les ouvrages de M. Baillet sont utiles. C'est une étude toute digérée, très-avantageuse pour la jeunesse, & principalement dans le temps où nous sommes; où la situation des affaires publiques ne permet pas, comme autrefois, aux particuliers de donner tout le temps nécessaire à l'étude des belles-lettres.

FIN.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce volume.

A

Adversité, n'eſt jamais ſans mélange de quelque douceur. *page* 192
Aga. Signification de ce mot. 217
Aimer. Moyens de ſe faire aimer des hommes. 170
Alaric, n'étoit qu'un uſurpateur & un tyran cruel. 238
Alégéance. (le ferment d') qu'eſt-ce que c'eſt ? 163
Allemans, curieux de chymie. 141
Amaxite, nom ſous lequel Charpentier a donné ſon *voyage du vallon tranquille.* 235
Ambaſſadeur Turc. Grande idée qu'il a de l'empire Ottoman. 199
Ambroiſe. (St.) Comment il s'y prenoit pour détourner le peuple de l'élire archevêque de Milan. 140
Amour extravagant de la jeune Hipparchia pour le vieux cynique Cratès. 213
Amour-propre, eſt la cauſe pour laquelle nous laiſſons des fautes dans nos ouvrages. 240
Anaxagoras. Mot d'Anaxagoras mourant. 151

Anecdote, hiſtorique. 236

Anecdote, plaiſante. 299

Anges. Il n'eſt point vrai que Moïſe ait évité de parler de leur création. 188

Anglois. Leur manière de prononcer le latin. 143

Animaux (les) ne ſont point des automates. 201

Anjou. (comtes d') Remarques ſur les comtes d'Anjou. 363

Anthologie. (Imitation d'une épigramme de l') 235

Apelles, expoſoit ſes plus beaux ouvrages à la cenſure du peuple. 132

Apollon. Son amitié eſt dangereuſe. 73

—— Eſt le même que le *ſoleil*. 218

Arabes. Leur manière de cuire le pain eſt ancienne. 205

Aréna (Antoine), poëte provençal, auteur de pluſieurs pièces macaroniques. 74

Aretin (l'), ſurnommé le fleau des princes. Particularités de ſa vie. 19

—— Son épitaphe. 20

Arioſte, (l') Bon mot ſur une traduction françaiſe de l'Arioſte. 150

—— Ses vers ſur un ivrogne qui ſe noye. 178

Ariſtodicus. Sa conduite d'après un oracle d'Apollon. 158

Arméniens. Leurs contes ridicules. 20

Arnauld (M.) étoit d'une complexion délicate. 246

Arrière-ban. Ce qu'il étoit dans ſon inſtitution. 184

Athéniens (les), peuples les plus ſpirituels de la Grèce. 237

Avare, mourant. Sa réponſe à ſon curé qui l'exhortoit à la mort. 327

Auguste vivoit familièrement avec Virgile & Horace. 4

S. Augustin (sur). 89

— Autre épigramme contre un grammairien. 138

Ausone. Son épigramme sur un oracle de Jupiter Ammon. 228

Auteuil (le vicomte d'), savant dans l'histoire de France & dans les généalogies. 162

Auteurs, qui ne sont jamais contens de leurs ouvrages. 138

Azolin, cardinal, institué légataire universel par le testament de Christine, reine de Suède. 181

B

B d'où vient le proverbe contre les personnes marquées au *B*. 235

Baillet. Eloge des ouvrages des savans. 393

Balzac, est lui-même l'auteur de son apologie. 3

— Critique de son stile. 7

—, a excellé à faire des lettres. 225

Barbon (le), ou l'Antiochien. Satyre ingénieuse de l'empereur Julien, contre le peuple d'Antioche. 24

Bardouville, ami de Desbarreaux. Son gout pour le duel. 297

Barrés. Les Carmes étoient autrefois ainsi appellés. 15

Bataille. Différence de la bataille & du combat. 174

Bavarrois. Comment ils prononcent le latin. 143

Baume. (la sainte) Origine de son nom. 325

Bautru, bon mot. 166

Beauté. Toute beauté n'inspire pas de l'amour. 258

Belleau (Remi), poëte français. Son poëme macaronique *de bello huguenotico.* 75
Benoît (M.), médecin à Saumur. Ses ouvrages. 130
Benserade. (Isaac de) Bon mot sur l'abbé de Boisrobert. 21
—— Observation critique sur ses vers. 222
Berruyers (les), sont pauvres. Pourquoi ? 351
Bignon (M.) avocat général, l'un des hommes de France le plus savant. 140
Bignon. (l'abbé) Sa bibliothèque la plus belle après celle du roi. 265
Bignon. (Jérôme) Bon mot sur la cour de Rome. 3
Bibliothéque (la), de l'abbé Bignon, l'une des plus belles de l'europe. 265
Bible (respect des Juifs pour la) 95
Bocaud (M.), gascon. Lettre plaisante qu'il écrit à M. de Montpézat. 296
Boccace. Maxime d'amour tirée de ses ouvrages. 152
Bochart. (M.) Observation sur ce savant & sur ses ouvrages. 136
Bois-frane. note sur. (M. de), 246
Boisrobert (l'abbé de), contoit agréablement. 21
—— Sa plaisanterie sur un abbé qui avoit le front étroit. 179
—— Ne veut point d'un confesseur janséniste. 337
Bordeaux, ou mauvais lieux ; pourquoi ainsi nommés. 285
Borghini. (Vincent) Inscription de son recueil de dessins de Michel Ange & de Donato. 216
Borromée. La grandeur du nez, caractère distinctif de cette famille. 14

Bouillaud (M.), mathématicien, aſtronome & ſavant chronologiſte. 228
Bourdelot, médecin. Ses mauvais vers au duc d'Enghien. 28
Bourrigaut (M.). Sa vieilleſſe heureuſe. 305
Bourvalais (réponſe d'un homme d'eſprit à) 42
Braquemart, arme ancienne. 165
Bréviaire. Bénéficier qui le fait dire par ſon valet de chambre. 292
Brie (la). D'où ce pays a-t-il tiré ſon nom? 322
Bruyére. (la) Ses caractères ſupérieurs à tout ce que l'on a fait dans ce genre. 225

C

CADETS NOBLES. Antiquité de leur inſtitution 173
Caligula. Sa cruauté. 196
Calvin. (Jean) Particularité ſur ſa vie. 107
—— Anecdote ſur. 249
Camus, évêque de Bellay, n'aimoit point les Saints nouveaux. 312
—— Son panégyrique de ſaint Marcel. 313
Caninius-Revilius, n'eſt conſul qu'un jour. Bon-mot de Cicéron ſur ce ſujet. 138
Cappel, miniſtre à Saumur, ſavant dans les langues orientales. 173
Capucin. Lettre ſingulière d'une vieille femme à un Capucin. 326
Caravage (le). Critique d'un tableau de ce peintre. 224

Cardinalat (le), étoit peu de chose dans son origine. 287

Cardinal. Sa réponse à des députés de Pologne qui l'avoient harangué en latin. 130

—— Ce nom est donné à plusieurs curés de Paris. 288

Carmes, étoient appellés autrefois *Barrés*; pourquoi ? 15

Carosses. Les trois premiers carosses vus à Paris. 329

Carrache. (Annibal) Bel éloge qu'il fait du groupe de Laocoon & de ses enfans. 111

—— Apprend d'une petite vieille à juger du mérite de deux tableaux du martyre de Saint - André. 132

Catherine (Ste.) rayée du calendrier de monsieur de Launoi. 301

—— Vierge & martyre. Sa vie toute fabuleuse. 311

Catherinot (M.), avocat du roi à Bourges. Observations sur ses ouvrages. 350

Catholique (la religion), contraire à la propagation. 126

Catulle. Epoques de la naissance & de la mort de ce poëte. 242

Chanlay. (M. de) Son habileté pour la castramétation. 255

Chapelain, étoit surnommé le chevalier de l'ordre de l'araignée : divers traits de son avarice. 70

—— Portoit un manteau en été; mot plaisant de Conrart à ce sujet. 160

—— Origine de sa querelle avec Linière. 204

—— Epigramme latine contre ce poëte. 254

Chapelain. Satyre contre ſon avarice. 262
—— n'aimoit pas les femmes. 294
—— Avoit mille écus de penſion de M. de Longueville pour travailler à ſon poëme de la Pucelle. *ibid.*
—— Son extrême avarice. *ibid.*
—— Ses voyages revus par Charpentier. 209
Charles Martel. Poëme de Carel de Ste. Garde. 257
Charles duc de Lorraine. Son mot ſur M. de Turenne. 107
—— Ses traités avec les rois de France relativement la Lorraine. 148
Charpentier. Vers au bas de ſon portrait peint par Depile. 165
Chartreuſe de Ste. Catherine-du-Val (*la*). Titre de fondation de cette maiſon. 162
Chartreux (ordre des), plus auſtère autrefois que celui de la Trappe. 162
—— Origine de leur nom. 324
Chauves, raillés chez les Romains. 160
Chicanneur. Plaiſante diſtraction d'un chicanneur. 352
Chriſtine, reine de Suéde; anecdotes ſur cette princeſſe. 181
Cicéron. Bon mot à Hortenſius ſur le Sphinx qu'il avoit reçu de Verrès. 95
—— Ce qu'il penſoit des richeſſes. 112
—— Bon mot ſur le conſulat de Caninius Revilius. 138
—— Comment il relève un pléonaſme d'Hircius. 144
—— (mot plaiſant de) 168

—— Mot

— Mot sur César. 197
Cinéas, confident de Pyrrhus. Son étonnante mémoire. 200
Claude. Note sur ce ministre. 237
Cléopatre, savoit les langues de tous les peuples du levant. 200
Coadjuteur de Retz (M. le), aimoit les gens de lettres. 293
Code. Trait d'ignorance d'un cardinal à l'occasion du code. 186
Codure (Philippe). Note sur ce savant & sur ses ouvrages. 176
Coëffures élevées, en usage chez les dames romaines. 332
Colletet, poëte français; particularités sur sa vie. 128
Combat. Différence entre combat & bataille. 174
Comédie. Sur le préjugé qui la note d'infamie. 219
Comédie des comédies. (la) Ses phrases tirées de Balzac. 261
Comédiens, (les) se moquent des folies des hommes & en profitent. 114
Commelet, astrologue & faiseur d'almanachs; meurt pauvre. 263
Commines. (Apophtégme de Philippe de) 92
Conrart. Bon mot sur Boisrobert. 111
— Mot plaisant sur le manteau que Chapelain portoit en été. 160
Conseil. On ne doit point demander de conseil sur les choses décidées par les loix. 158
Corneille. (Pierre) Critique d'un vers de sa tragédie du Cid. 125
—, Auteur d'une pièce libre intitulée: *l'occasion perdue & retrouvée*. 164

Cotta, (P.) ignorant jurifconfulte. 168
Courtepointe. Origine de ce mot. 331
Courtoifie d'Angleterre. (la) Ce que c'eft. 260
Coutellerie, (rue de la) où demeuroient les couteliers. 284
Coutume. (la) Danger de fe roidir contre la coutume. 251
Cratès. Portrait de ce vieux cynique. 212
Créancier. Plaifante civilité d'un créancier. 362
Création du monde. (la) Fragment de ce poëme traduit du Taffe. 22
Créfus. Son entrevue avec Solon. 98
Crime (le) fait l'infamie, non le fupplice. 225
Croï, miniftre à Beziers, favant dans les langues. 260
Curé de campagne. (Ignorance d'un) 358
Curés. Plufieurs curés de Paris appellés curés cardinaux. 288
Cybèle, eft la même que *Proferpine* & *Vefta*. 218
Cyropédie (la). Obfervation fur la traduction de cet ouvrage. 226
Cyrus, roman de Scudéri. Anecdote plaifante fur cet ouvrage. 194
Cyrus, favoit le nom de tous fes foldats. 200
—— (vie de). Recherches fur cet ouvrage & fon autenticité. 226

D

Dallandeide. (la) Pièce fatyrique du Chevalier de S. Gilles. 35
De bello Huguenotico. Poëme macaronique de Remi Belleau. 75

Défense des beaux esprits. (la) Critique des œuvres de Despréaux par J. Carel de Ste. Garde. 257
De la Haye Ventelet, (M.) ambassadeur à la Porte. Danger qu'il court. 94
Denis, (S.) l'aréopagiste, autre que S. Denis apôtre de France. 377
De Pile. (M.) Ses connoissances & ses talens en peinture. 165
Desbarreaux, étoit disciple de Théophile : sa vie débauchée. 297
Descartes. Danger de sa philosophie. 102
Descoutures (le Bacon). Manière plaisante dont il trompe des huissiers qui venoient saisir ses meubles. 184
Désordre (le), est quelquefois favorable à l'éloquence. 71
Despréaux. (Nicolas Boileau) Son mot à un jeune efféminé. 89
—— Mot de ce poëte sur les poëtes de nos jours. 132
—— (pensée de) 168
—— Critique de ses œuvres par J. Carel de Ste. Garde. 257
—— Injustice de sa critique contre Perrault. 264
Dialogue. Le libraire du palais. 48
Didyme. Méprise de ce grammairien. 69
Difficulté (trop grande) rebute. 145
Divinités payennes. Leurs figures monstrueuses. 201
—— Sujettes à se confondre. 218
Dominiquain. (le) Comment il peignoit les passions. 116
—— Mépris que faisoit ce peintre des éloges des ignorans. 178
—— Critique du tableau du martyre de S. André de ce peintre. 223
Donat. Sa colère, lorsqu'il retrouvoit quelqu'une de ses pensees chez les anciens. 206

Douglas, nom du duc d'Hamilton avant son mariage. 248
Du Bellai, (Joachim) faisoit bien des vers latins. 294
Duperrier (Charles), poëte provençal : ses vers latins. 152

E

ECHEVINS. Même chose que *juges*, suivant les anciennes chartes. 327
Echo. Sur la prise de Valenciennes. 46
Ecole des filles (l'). Mauvais livre dont Hélot est l'auteur. Anecdote au sujet d'une gravûre de Chauveau mise en tête de cet ouvrage. 44
Eglise de S. Barthélemi. Quand a été construite. 316
Egyptiens. Leur opinion ridicule sur le cœur de l'homme. 177
Elie. Son enlèvement est une parabole. 193
Eloquence. (nécessité de l') 105
Emphase. (qu'est-ce que l') 211
Ennemis. Il faut louer la vertu lorsqu'elle se trouve dans ses ennemis. 264
Entêtement, maladie commune à l'esprit humain. 276
Epigramme, contre Furetière. 272
—— Contre une dame. 47
—— Contre les médecins. 353
—— Contre un praticien. 138
—— De Martial; *de Porcia*. 99
—— Imitée de l'Anthologie. 10
—— Imitée de l'Anthologie. 235
—— Latine contre Chapelain. 254
—— Latine de Joachim du Bellai. 294

— Latine de Pasquier contre sa femme. 279
— Sur Desbarreaux. 297
— Sur Etéocle & Polinice. 115
— Sur une femme coquette. 336
— Sur une ivrogneſſe, traduite de l'anthologie. 114
Epitaphe de Scarron. 224
Epitaphes; contre les épitaphes faſtueuſes. 215
Epitaphes anciennes, plaiſantes par leur naïveté. 141
Epitre à un ami. 175
Eſpagnol, qui ne peut être reçu dans une hôtellerie. 17
Eſprit de certaines gens, comparé à la queue d'un paon. 178
Eſprits qui reviennent. Leur hiſtoire fabuleuſe. 298
Eſtime des hommes. Avec quel ſoin nous la recherchons. 33
Eternuer. Ancienneté de la coutume de ſaluer ceux qui éternuent. 321
Etrier. (l') Ce mot ſignifie la préſence du grand ſeigneur. 125
Etude (Paſſion de l'homme pour l') 62
Etuves. D'où vient ce mot. 281
Evêque. Ce qu'il dit à ſa niéce qui alloit épouſer un prince. 332
Euſtache. (St.) La vie du ſaint eſt un tiſſu de fables. 311
Expreſſions nobles dans une langue, ſont ridicules dans une autre. 22
— Baſſes, taches dans un diſcours ſublime. 261
— Sublimes, diſſonantes dans un diſcours familier. *ibid*.

F

FURETIERE, ſatyrique comparable à Deſpréaux. 264
— Réponſe à ſes critiques & à ſes ſatyres perſonnelles. 270

Furetiere (Epigramme contre) 272
Florus. Mot de Florus à un jeune auteur. 139
Flou. (S.) Erreur sur son nom. 325
Folie singulière d'un habitant de la ville d'Abidos en Asie. 73
Force (la) se moque des loix. Mot de Pompée aux Mamertins. 47
Fortune (la) se joue des choses de ce monde. 258
Fosse des arênes (la) à Bourges, est aujourd'hui un marché public. 389
Fouteaux, nom d'arbres. 348
Félicité. Nous n'en goutons pas de parfaite en ce monde. 192
Femmes. (les) Nous ne pouvons nous empêcher de les aimer. 247
—— Sur l'imperfection des femmes. 221
—— Ont-elles servi la messe? 288
—— Leur naturel est de se plaindre toujours & d'être impatientes. 330
Femmes savantes, comédie de Molière, louée par Ménage, quoiqu'il y fût joué sous le nom de Vadius. 30
Ferdous, poëte fameux. Son Histoire des rois, en vers. 2
Ferronerie (rue de la), lieu où demeuroient les marchands de fer. 284
Fêtes de noël. Largesses faites autrefois aux soldats aux fêtes de noël. 322
Fevre-Chanteteau, (Louis le) savant historien. 161
Flamel. (Nicolas) Inscription au dessous de son portrait. 140
Fainéantise (la) fait embrasser à plusieurs la vie religieuse. 289
Facilité (trop grande) dégoute. 145

Franco (Nicolo), pendu pour avoir écrit contre le pape Paul IV. 27
François I. Ce qu'il disoit de quelques membres du parlement. 265
Fra-Simonetta, moine de mauvaise vie; réponse que lui fait le médecin Lodovico Tosetto. 167

G

Galimathias. Sa source dans l'envie de faire paroître son esprit. 193
Gascon. Trait plaisant d'un gascon mourant. 8
Gassendi. (Pierre) Notes sur ce savant. 189
Gênes, (la république de) la plus riche du monde en fonds de terre & en argent. 134
Geneviève, (Ste.) patrone de Paris; observation sur sa vie. 307
Gilles (le chevalier de saint). Son poëme satyrique intitulé: *la Dallandeïde.* 35
Giry. (M.) Critique d'une phrase de sa traduction de l'apologie de Socrate. 199
Giry. (le Père). Sa conversation avec M. de Valois. 280
Godinette. Fille de joie; d'où vient ce mot. 101
Gombault, poëte françois, meurt pauvre. 144
Grammairien, qui employe mal à propos les termes de son art. 138
— Observations critiques sur les grammairiens. 216
Grecs. (les) Mépris qu'ils faisoient des romains. 172
— Leur manière d'écrire aux personnes de la première qualité. 340
Grégoire de Nazianze (pensée de S.) 172

Grimaces (les) aident à l'imagination dans la compoſition. 116
Guide des pécheurs, eſpèce de voiture. Pourquoi ainſi nommée. 287
Guiſe (madame de) va viſiter les religieux de la Trappe. 191
Guſman, famille illuſtre d'Eſpagne. Ses armes & ſa deviſe. 12
Gyton. Son aventure. 321

H

Hamilton (le duc d') a pris le nom & les armes de la femme qu'il a épouſée. 248
Heaumerie,(rue de la), où travailloient les ouvriers qui faiſoient les caſques ou heaumes, les cuiraſſes, &c. 284
Heinſius. (Penſée plaiſante de) 171
Helot. Auteur d'un mauvais livre intitulé : *l'école des filles*. 44
Henri - Etienne. Son livre contre les mots vicieux, étrangers & contraires au génie de notre langue. 149
Henri IV. Mot plaiſant de ce prince à un harangueur. 91
— Etoit éloigné de 18 dégrés de la couronne, avant que d'y être parvenu. 211
— Chez Zamet. Anecdote. 335
Henri V, roi d'Angleterre. Mot de ce prince ſur la guerre. 135
Héros. Obſervation ſur les héros de l'antiquité. 229
Hipparchia, devient amoureuſe du philoſophe Cratès, malgré ſa vieilleſſe & ſa difformité. 212

Hircius. Pléonasme de cet orateur. 144
Histoire de nos premiers rois, mal écrite & inéxacte. 363
Histoires anciennes (les) sont mêlées de fables. 307
Homère. Belle pensée de ce poëte. 23
Homme. Sage de la Grèce qui remercie les Dieux de l'avoir fait homme. 212
Homme de lettres. Sa vie demande le repos & la solitude. 274
—— Les démarches de la plupart des hommes sont obliques & déguisées. 176
Horace. Observation critique sur une de ses odes. 202
Hôtel du mérite. Inscription plaisante. 327
Hue, pour Hugues. 349
Huer. Vieux mot, signifie *crier.* 286
Huet (note sur M.) 72
Huguenot, vient de *Hue* ou *Hugues.* 350
Huleu ou *Hurleur*, nom de deux rues de Paris; leur origine. 284
Hurepoix. Son étimologie. 390
Hymnes anciennes, fort mal faites. 289

I

Jesus crucifié. Aucun peintre n'a réussi à le représenter comme il faut. 355
Jeunes gens. Ont presque tous quelqu'envie de se faire prêtres. 295
Ignorance. Trait plaisant d'ignorance d'un curé de campagne. 361
Imagination (l'), est sujette à des inégalités. 31
Imitation de J. C. A quelle occasion P. Corneille en fit la traduction en vers français. 164

Innocent IV. Ce pape relève beaucoup le cardinalat. 288
Innocent XI. Bonnes intentions de ce pape ; pourquoi il ne les a pas suivies. 309
Inscription ancienne trouvée à Bourges. 306
— Les tableaux d'histoire en ont-ils besoin ? 256
Jolly, (M.) Chantre de N. D. de Paris ; sa vie laborieuse & exemplaire. 304
Joueur. Replique d'un joueur à sa sœur qui étoit une femme galante. 362
Isaïe. Témoignage qu'il donne de l'éxistence de Cyrus. 226
Italiens méprisent les autres nations. 172
Juifs. (les) Horreur qu'ils avoient des publicains. 279
Jupiter - Ammon. Epigramme d'Ausone sur l'un de ses oracles. 228
Ivrogne, qui s'est noyé. Vers italiens sur ce sujet. 178

L

LABBE (le P.). Sa lettre sur une question de grammaire latine. 347
Lacédémonien. (réponse d'un) 177
La Feuillade (note sur M. de), 245
Lainez. Vers de ce poëte contre Linière. 203
Lalam, expression turque ; ce qu'elle signifie. 145
Langue angloise, dérivée de l'allemand-saxon. 250
— *Françaife*, comparée à la langue latine. 1·3
— *Irlandoise*, diffère beaucoup de la langue angloise. 249
Latin. Sur ceux qui parlent mal cette langue. 69
— Opinions diverses sur la manière de le prononcer 143

Launoy, (Jean de) docteur de Navarre; homme savant, surnommé *le dénicheur de saints.* 43
— Raye de son calendrier sainte Catherine. 301
Le lion malade, le renard & le loup. Fable en vers de Perrault, traduite du latin de Duperrier. 155
Lemoine (le Père), jésuite. Son mauvais poëme épique de S. Louis. 109
Léon X. Prédiction lors de son élévation à la papauté. 125
Leo æger, Vulpes & Lupus. Fable latine de Duperrier. 153
Lerac. Anagramme de Carel, nom sous lequel Carel de sainte-Garde a donné sa défense des beaux esprits. 257
Lhuillier. (M.) Ce qu'il disoit de M. de la Milletière. 9
Lingendes, (le père de) fameux prédicateur. Belle pensée sur les rois. 86
Linière (Pajot de). Bon mot de ce poëte sur Montmor le parasite. 4
— (Réponse brusque de) 117
— Anecdotes sur cet auteur. 202
— Ses vers à Benserade. 222
— Vivacité de ses réparties. 250
— Vers où il se loue lui-même. *ibid.*
Lippi, (Philippe) Religieux carme & peintre Florentin. Ses aventures. 92
Louis XIV. Comment il aimoit les harangues. 15
Lully. Réponse plaisante à un homme qui le consultoit sur un prologue d'opéra. 103
— Le premier musicien. 225
Luxe (le). Observation sur le luxe. 328

Lycophron, recherchoit l'obſcurité dans ſes écrits.

M

MAÇON. Entretien plaiſant de deux maçons. 361
Madrigal. Sur un joueur dont la ſœur étoit galante. 362
Malebranche. A quoi il atribue la cauſe de nos erreurs dans nos perceptions. 111
Malherbe, conſultoit ſur ſes vers une vieille ſervante. 132
—— Bon mot de ce poëte ſur les habitans de Blaye. 159
—— Sa réponſe à ceux qui lui reprochoient de ſe répéter. 205
Maltôtier (bon mot à un) 89
—— Pourquoi ils ſont accompagnés de deux ou trois laquais. 211
Manriquez, maiſon illuſtre d'eſpagne. Sa deviſe. 12
Marana, (Jean-Paul) auteur de l'eſpion turc. 16
Marcel. (Saint) Panégyrique de ce ſaint par M. Camus, évêque de Bellay. 313
Marchands (les) profitent des folies des hommes. 114
Mari, ſoumis à ſa femme. 301
Mariage, contracté pour ſept ans. 330
Marie-Magdeleine. (Ste.) L'hiſtoire de ſa vie eſt mêlée de fables. 308
Marolle (l'abbé de), aimoit paſſionnément à écrire. 23
Marot (Clément). Notes ſur ſes ouvrages. 349
Martial. Critique d'une penſée tirée de ſes épigrammes. 26
—. Epigramme contre un homme chauve. 160

— Nommoit les placets des papiers plaintifs, *libelli queruli.* 166
— Traduction d'une de ses épigrammes. 235
— Une de ses épigrammes imitée par Molière. 258
Mathurin, (S.) patron des fous. 144
Mauvaise destinée. Nous devons l'ignorer pour notre repos. 185
Médecins. Leur ignorance & leur inutilité. 352
Mémoire. (réflexions sur la) 200
Ménage. Bon mot sur la traduction des épigrammes de Martial par l'abbé de Marolles. 23
— Avoit une mémoire heureuse. 101
— Fait imprimer une épigramme de M. de Valois contre son gré. 393
Mépris des richesses (le), étoit facile à Rome. 231
Mersenne (le Père) Minime, surnommé le bon larron. 91
Messe (la), a-t'elle été jamais servie par les femmes? 288
Métamorphoses d'Ovide. Critique d'un vers de ce poëme. 4
Métaphore. Usage de cette figure : exemples de métaphores vicieuses. 129
Métempsycose. Mot plaisant à un pédant sur la métempsycose. 158
Mezerai, (François-Eudes) Particularités sur sa vie & sur ses ouvrages. 10
Michaëlis Morini funestissimus trepassus. Poëme macaronique. 83
Michel Ange. Mot de ce peintre sur la statue de saint Marc de Florence. 72
Misantropes, nom donné à une espèce de carosses. 287
Mithridate, savoit vingt-deux langues. 200

Moisant de Brieux. Ses poésies. 224
Moïse, n'a point évité de parler de la création des Anges. 188
Molière. Ce qu'il dit du mépris. 25
—— Consultoit sa servante. 132
—— Mettoit à contribution les anciens. 219
Monaldeschi. (le marquis de). Sa mort tragique. 182
Monmor, fameux parasite. 301
Montagne. Son sentiment sur les belles actions. 113
—— Ce qu'il pensoit de la science & des savans. 9
Mont-de-piété. Espèce de banque établie en Angleterre. 210
Montluc, (Jean de) évêque de Valence, embrasse le parti de Luther. 147
Montmouth (le comte de), a quitté son nom pour prendre celui de sa femme. 248
Montpezat (M. de) archevêque de Sens. Plaisante lettre qu'il reçoit d'un gascon. 296
Morts, (les) insensibles aux louanges que nous leur donnons. 265
Motte le Vayer (la). Sa délicatesse excessive. 109
—— Anecdote sur l'un de ses ouvrages. 192
Mots italiens, qui se sont introduits dans notre langue. 149
Mots surannés & inconnus. Il est ridicule d'en faire trop d'usage. 360
Murus picticus. Séparoit l'Angleterre de l'Ecosse. 94
Musique tendre ne convient point aux églises. 286

N

Nabuchodonosor a été le fléau dont Dieu s'eſt ſervi pour la punition des Juifs. 239
Naïveté d'une dame. 286
—— D'un enfant ſur un évêque fort laid. 283
—— Singulière. 338
Nature (la), ſe tient ordinairement dans la mediocrité. 259
Noailles (Note ſur M. de). 246
Nobleſſe. Privilège de la nobleſſe convoquée à l'arrière-ban. 184
Noms propres, ne doivent point être traduits. 151
Notitia imperii. Eloge de cet ouvrage. 293
Numa. Ses ordonnances ſévères contre le caquet des femmes. 24

O

Occasion perdue & retrouvée (l') pièce libre de P. Corneille. 164
Oculiſtes. Leurs remèdes ſont dangereux. 278
Ode (fragment d') de Duperrier ſur la manufacture royale des Gobelins. 157
Ogier, n'eſt pas l'auteur de l'apologie de Balzac. 2
Olympiade. Lettre ſpirituelle de cette princeſſe à ſon fils Alexandre qui ſe diſoit fils de Jupiter. 356
Ops (la déeſſe), eſt la même que *Tellus*. 218
O Quirites ! exclamation familière aux romains. 179
Orange (le prince d'), appellé en Angleterre par les presbytériens. 162

Orphée. Homme savant comparé à Orphée. 263
Ostracisme. (l') Qu'est-ce que c'étoit. 145
Ovide, connoissoit les défauts de ses ouvrages & ne vouloit pas les corriger. 241
—— Critique de ce poëte. 87
Ours (rue aux), s'appelloit autrefois rue aux oues ou aux oies. Pourquoi ? 303

P

Pactus salis. Pacte inviolable. 101
Padécha, Mot persan ; signifie seigneur ou prince. 13
Palais (le vieux), où palais des Thermes. 315
Palais des Thermes, ou palais des bains. 314
Palearius (Aonius). Brulé pour avoir mal parlé de l'inquisition. 29
Paon, nommé un *Avril aîlé* par un poëte italien. 129
Papiers plaintifs. Nom donné par Martial aux placets. 166
Papiranius. Son sentiment sur la manière de prononcer. 143
Paralytique, est un mort qui souffre. 168
Parcheminerie (rue de la), où demeuroient les parcheminiers. 384
Paris. Observations historiques sur cette ville. 314
—— Epoques diverses de son agrandissement. 323
Parodie du Cid. Ouvrage de Linière attribué à Despréaux. 204
—— Fragment. 262
Pasquier, auteur des recherches de la France, avoit une femme criarde & querelleuse. 275
Pateculus, ce qu'il dit des Athéniens. 237
Patin le père (M.) Inexactitude de ses écrits. 359

Pavillon.

Pavillon. Mot plaisant sur Dacier. 27
Pavin (S.) Disciple de Théophile. Sa conversion. 298
Peccatores. Mot synonyme à *Publicani*. 279
Pecquet, célèbre médecin. Ses découvertes en médecine. 86
Pédant. Bon mot à un pédant sur le systême de Pythagore. 157
Peintres. Comment ils se vengent de leurs ennemis. 89
Peinture (la). Son point de perfection ne peut se fixer. 115
—— Son imperfection dans son enfance. 165
Péirarède (Jean), gentilhomme gascon. Note sur ce poëte & sur ses ouvrages. 134
Pélisson. (Paul) Particularités sur sa personne & ses ouvrages. 45
Perrault. Critique de quelques-unes de ses observations sur les anciens & les modernes. 5
—— Sa traduction d'une fable latine de Duperrier. 154
—— Injustement critiqué par Despréaux. 264
Personne. Véritable nom de Roberval, professeur de mathématiques & succeffeur de Gassendi. 189
Petau (le père), savant jésuite, étoit exact grammairien. 292
Philosophe. Sa réponse à un grand seigneur ignorant. 150
—— Le vrai philosophe se conforme aux usages établis. 253
Philosophes (les) se moquent des folies des hommes. 113
Pierre philosophale (la). Conte en vers. 118
Piêtre (M.), médecin ; son avanture avec une dame malade d'imagination. 277

Pinchesne. Anecdote sur ce poëte. 244
Pithou (Pierre). Erreur de ce savant relevée. 322
Platon, préfère la mort à l'exil & à la prison. 176
Pline. Ce qu'il dit des dames romaines. 220
Pline le jeune. Comment il appelloit les écritures du Palais. 166
Poëtes Doivent parler d'un ton d'assurance. 137
—— Tendresse qu'ils ont pour leurs productions. 241
Polonois. Comment ils prononcent le latin. 143
Polonois (députés) haranguent en latin le cardinal Patron ; sa réponse. 130
Poltron (vers latins sur un soldat) 104
Pompée. Réponse de Pompée malade à son médecin. 177
Popée, femme de Néron, cachoit une partie de son visage ; pourquoi ? 331
Potier de terre. Roi de Sicile qui étoit fils d'un potier de terre. 211
Pourceaux de S. Antoine. Religieux ; Pourquoi ainsi appelés ? 92
Praxitèle. Cicéron feint d'ignorer son nom. 207
Prélat. Mot d'un prélat illustre à une grande reine. 175
Presbytériens, ont appellé le prince d'Orange en Angleterre. 162
Prêtre. Manière dont il se purge d'une accusation. 176
Prêtre allemand (trait d'ignorance d'un) 130
Prévention (dangers de la) 276
Prononciation, ancienne, différente de la nôtre 391
Proserpine, est appellée aussi *Cybèle* & *Vesta.* 218
Publicains, en horreur chez les juifs, & infâmes chez les turcs. 279
Publicani. Mot synonyme à celui *peccatores.* 269

Pygmalion, amoureux des ſtatues de femme qu'il avoit faites. 247

Q

QUARANTE (nombre de). Pourquoi obſervé dans la menace que Dieu fait au peuple d'Iſraël. 191
Quatremère, (le père) ſavant bénédictin. Ses ouvrages. 179
Queue d'un paon, reſſemble à l'eſprit de certaines gens. 178
Quillet (Claude), auteur du poëme latin *Callipedia*, ou de la manière de faire de beaux enfans. 14
Quinault, le premier poëte lyrique. 225
Quintilien. Ce qu'il penſoit des écrivains obſcurs. 7
— Cas qu'il faiſoit de la ſolitude & des beautés de la nature. 133
— Réfutation de ſon opinion ſur les deſcriptions vives & naturelles. 189
— A quoi il compare les auteurs qui ſe répètent. 205

R

RABELAIS (éloge de) 114
Racan (Honorat du Bueil), poëte françois, n'a pu apprendre le latin. 104
Raggi (Laurent), évêque & cardinal; trait plaiſant de ſon ignorance. 186
Raimond-Lulle (vers latins ſur) 150
Raphaël, eſt le premier peintre de l'univers. 225
Rébuts. Sur un homme vain. 301

Religieux (les), font plus expofés à pécher que les gens du monde. 281
Réputation (la), n'eft qu'un fantôme. 96
Riche banquier mourant ; fes dernières paroles. 328
Richelieu (le cardinal de), laiffe fa fucceffion à madame d'Aiguillon. 96
— Ses recherches pour découvrir la perfonne de Calvin. 248
Romains. Leur exclamation ordinaire. 179
Rois d'Angleterre. Prennent le titre de rois de France : depuis quand, & pourquoi ? 135
Roberval fuccède à Gaffendi dans fa chaire royale de mathématiques. 189
Romains. Leur manière d'écrire aux perfonnes titrées. 284
Rues de Paris. D'où tirent leurs noms. 284

S

SAGESSE. Ses principaux fruits & fa principale étude. 252
Sainte-Garde. (Carel de) Son poëme de Charles-Martel. 257
Sannois, village près Pontoife. Obfervations hiftoriques. 324
Santeuil. Son aventure plaifante avec Pinchefne. 245
Sara. Son âge lorfqu'elle a été enlevée par Abimelech, roi de Gerara. 223
Scaliger le père. Son exceffive préfomption. 159
Scaramouche. Sa repartie à un petit-maître. 11
Scaron. Son épitaphe par Moifant de Brieux. 224
Scioppius. (Obfervation fur) 142
Scipion, (*Lucius*) connoiffoit tout le peuple romain par fon nom. 200

Scot, nom originaire du duc de Montmouth. 248
Scudéri. Avanture plaisante qui lui arrive au Pont S. Esprit. 194
—— Notes sur cet auteur. 216
—— Excuse envain les conquêtes d'Alaric. 238
Scuderi, (Mlle. de) auteur des romans de Cyrus & de Clélie. 216
Sénèque. Ce qu'il pensoit de la pauvreté. 25
—— Son style est coupé & sans liaisons. 32
—— (Pensée de) 166
—— Pensée de Sénèque sur la solitude. 183
—— Sa comparaison des langues grecque & latine. 193
Sentiment universel. Cas que l'on doit en faire. 146
Sergent. Plaisante méprise d'un vieux sergent. 140
Sévigné. (Mde de) Ses lettres comparées à celles de Balzac & de Voiture. 225
Sidrac, *Misac* & *Abdenago*, noms donnés au baptême aux trois enfans de François premier. 88
Siffler. La coutume de siffler les orateurs impertinens est ancienne. 173
Sirmond (le père), jésuite vertueux & savant. 291
Sixte V. Anecdotes sur ce pape. 339
Socrate, aimoit mieux écrire ses pensées dans le cœur des hommes que sur les peaux des animaux. 3
—— Son sort préférable à celui des juges qui l'ont condamné. 226
Soleil (le), est le même dieu qu'*Apollon*. 218
—— Châtie ses chevaux de la mort de son fils Phaëton. 161
Solitude. Nécessaire à l'homme de lettres. 274
Suprématie. (le serment de) Qu'est-ce que c'est. 163

T

Tableaux d'histoire. (les) Ont-ils besoin d'inscription. 256
Talon. (M.) Son plaidoyer pour la défense des droits du roi contre les prétentions de la cour de Rome. 117
Tellus (la déesse), est la même que la déesse *Ops*. 218
Temple (le), étoit autrefois hors les murs de Paris. 319
Terrein. Quand se sert-on de cette expression. 174
Terrière. D'ou vient ce mot. 278
Territoire. Que signifie ce mot. 174
Terroir. Sens de cette expression. 173
Tertullien, blâmoit des expressions empruntées du paganisme. 61
Thémistocle, banni d'Athènes. 145
Théophile. Epigramme de ce poëte contre le duc d'Usez. 47
Thrasylaüs. Sa folie singulière. 73
Tibère. Anecdote sur ses voyages en Campanie & à Nole. 282
—— Ce que cet empereur pensoit des médecins. 353
Tiers. (M.) Son traité des perruques. 286
Timanthe. Invention de ce peintre pour faire connoître la grandeur prodigieuse d'un géant qu'il peignoit endormi. 161
Tosetto (Ludovico), médecin. Ce qui lui arrive à la messe avec fra Simonetta son ennemi. 167
Traducteur. Inepties de plusieurs traducteurs. 151
Traitant (trait d'ignorance d'un) 97
Traité de la divination. Critique sur cet ouvrage. 149
Traité de la peinture parlante. Ouvrage de Charpentier. 256

Traité des perruques. Ouvrage de M. Tiers. 286
Trappe. (Abbé de la) Sur la durée de sa réforme. 191
Turc, ce qu'il pense de nos folies du carnaval. 97
—— Ne négligent point les sciences & ont des bibliothèques. 1
—— Réputoient infâmes les publicains. 279
Turenne. (M. de) Son mot plaisant sur un poltron. 47
—— Mot sur M. de Chanlay. 255
Tirans. Leur vie doit nous consoler de nos malheurs présens. 195

V

V*ALOIS* (M. de), refuse d'être sous-précepteur du dauphin. 354
Varillas. Comment il a formé son style. 174
—— N'a pas voulu faire l'histoire de Henri IV. Pourquoi ? 212
—— (Observations & anecdotes sur.) 246
Vazari. (le) Notices sur ce peintre. 27
—— Son recueil d'estampes. 168
Venus pæta. Vénus étoit louche. 14
Verbeuses (les femmes sont). 329
Vérité (la) ne suit pas toujours le plus grand nombre. 146
*V**** (la) depuis quand connue en france. 281
Vers. Il faut être tranquille & seul pour en faire de bons. 274
Vertu. Il y a des temps qui lui sont favorables, & d'autres qui lui sont funestes. 230
Vertus. (madame de) Ses vers à madame Desloges. 18
Vesta, se nomme tantôt *Cybèle* & tantôt *Proserpine.* 218
Vêtemens (riches), sur le corps d'un fat, à quoi comparés. 9

Viandes. Ce mot vient du latin *viventia.* 276
Vie de la reine Blanche, ouvrage du vicomte d'Auteuil. 162
Vie religieuse, embrassée souvent par goût de fainéantise. 289
Vieillard, mourant; de quelle manière il renvoie son curé. 337
— Leur chagrin contre les jeunes gens, est injuste. 150
Vieillesse, heureuse, de M. de Valois. 273
— L'un de ses chagrins. 306
Vin vieux. Sur ceux qui aiment le vin vieux. 163
Vivandière, vient du mot *viventia.* 276
Undecimille (Ste.), nom de la compagne de sainte Ursule. 312
Voiture, a excellé à faire des lettres. 225
Voyage du Vallon Tranquille. (le) Anecdote sur cet ouvrage. 234
— La lecture des voyages fournit beaucoup à la conversation. 208
Urbain VIII, étoit désigné par ces mots: *lilium & rosa.* 130
Ursule (Ste.), vierge & martyre; erreur relevée sur le martyre de cette sainte. 312
Usurier. Précaution singulière d'un usurier, au temps de pâques. 359

X

XENOPHON (pensée de) 171
— A écrit avec fidélité l'histoire de Cyrus. 227
Xercès, fait fustiger la mer. 131

Z

ZAMET, reçoit Henri IV dans sa maison. 335

Fin de la table des matières.

ANA,

OU

CHOIX DE BONS MOTS,

CONTES ET ANECDOTES

DES HOMMES CÉLEBRES,

SUIVIS

DE PROPOS JOYEUX, MOTS PLAISANS
ET CONTES A RIRE.

A N A,

O U

C O L L E C T I O N

DE BONS MOTS,

CONTES, PENSÉES DÉTACHÉES, TRAITS D'HISTOIRE ET ANECDOTES

DES HOMMES CÉLEBRES,

Depuis la renaiſſance des Lettres juſqu'à nos jours ;

SUIVIS

D'UN CHOIX DE PROPOS JOYEUX, MOTS PLAISANS, RÉPARTIES FINES ET CONTES A RIRE,

TIRÉS DE DIFFÉRENS RECUEILS.

TOME HUITIEME.

Le prix de chaque volume eſt de 4 liv. 4 ſous broché.

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve, à P A R I S,

Chez BELIN, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, N°. 22.

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

CE Recueil a toujours obtenu une place distinguée parmi les ANA, & il contient moins une Collection d'anecdotes, de bons mots & de traits d'histoire, qu'une suite de pensées ingénieuses, de réflexions sages, & de traits de critique sur divers sujets de littérature, de morale & de philosophie. Nous l'avons fait suivre du traité sur *l'Origine des Romans*, l'un des Ouvrages les plus estimés de notre Auteur, & l'édition que nous en donnons est plus ample & plus exacte que celles que l'on a données en tête du Roman de Zaïde.

PIERRE-DANIEL HUET, ancien Evêque d'Avranches, mort à Paris le 26

de Janvier 1721, étoit né à Caën le 8 de Février 1630. (1) L'amour de l'étude prévint en lui, ne disons pas tout-à-fait la raison, puisque nous ignorons quand elle commence, mais au moins l'usage de la parole. *A peine*, dit-il, *avois-je quitté la mamelle, que je portois envie à ceux que je voyois lire.* Il perdit son père à dix-huit mois; sa mère quatre ans après. Il fut livré à des tuteurs négligens, qui le mirent dans une pension bourgeoise, où, avec peu de secours, & n'ayant que de mauvais exemples, il ne laissa pas d'achever sa carrière des Humanités, avant que d'avoir treize ans faits.

Pour sa Philosophie, il tomba sous un excellent Professeur (2), qui, à la manière

(1) Cette vie de M. Huet est tirée de l'Eloge historique de l'Auteur, par l'Abbé d'Olivet, imprimée en tête du Huetiana, Edition de 1722, *in*-12.

(2) Le P. Mambrun, connu par ses vers latins, & par un traité du Poëme Epique.

de Platon, voulut qu'il commençât par apprendre un peu de géométrie. Mais le disciple alla plus loin qu'on ne souhaitoit. Il prit un tel goût à la géométrie, qu'il en fit son capital, & méprisa presque les écrits que dictoit son maître, qui heureusement étoit assez sage & assez habile pour ne lui en savoir pas mauvais gré. Il parcourut tout de suite les autres parties des mathématiques ; & quoique cette science ne fût pas encore accréditée dans les colléges, ni même dans le monde, au point qu'elle l'a été depuis, on lui en fit soutenir des thèses publiques, les premières qui aient été soutenues à Caën.

Il devoit, au sortir de ses classes, étudier en Droit, & y prendre des degrés. Deux ouvrages, qui parurent (1) en ce

(1) Les principes de Descartes, imprimés en 1643, & le Phaleg de Bochart, en 1646.

tems-là, interrompirent cette étude utile, & le jetèrent dans une autre plus amusante. Ces deux ouvrages étoient les Principes de Descartes, & la Géographie sacrée de Bochart. Une preuve qu'on ne doit jamais avoir de préjugés, ou du moins s'y opiniâtrer, puisqu'un même homme, & un homme très-judicieux, peut quelquefois, dans ses âges différens, penser si différemment; c'est que M. Huet qui a vivement censuré Descartes long-tems après, le goûta d'abord, l'admira, & le suivit durant plusieurs années. Quant à la Géographie de Bochart, elle fit une double impression sur lui, & par l'érudition immense de l'ouvrage, & par la présence de l'auteur, ministre des Protestans à Caën. Tout ce livre étant plein d'hébreu & de grec, aussi-tôt il voulut savoir ces deux langues, alla saluer l'auteur, lui demanda ses conseils, son ami-

tié, & se fit son disciple, mais disciple prêt à devenir émule. Souvent un jeune homme, avec de l'esprit & du courage, n'a besoin que d'un modèle vivant, pour déterminer le genre de ses études. Tel, qui n'a fait toute sa vie que des madrigaux auroit été un savant du premier ordre, s'il avoit eu de bonne heure un Bochart devant les yeux.

Qu'on ne croie pas cependant que M. Huet fut ennemi des amusemens & des exercices qui conviennent à la jeunesse. Il voyoit le monde, il avoit soin de se bien mettre; il cherchoit à plaire. Véritablement, il n'avoit pas de grace à danser; mais il primoit à la course, il étoit meilleur homme de cheval, il faisoit mieux des armes, il sautoit mieux, il nageoit mieux, dit-il, que pas un de ses égaux.

A vingt ans & un jour, la coutume de

Normandie le délivra enfin de ses tuteurs qui lui épargnoient sordidement tout ce qu'ils pouvoient. Sa plus forte passion, & la première qu'il satisfit, dès qu'il se vit son maître, fut de voir Paris, non pas tant par curiosité, que pour se fournir de livres, & pour connoître les *princes de la Littérature*. C'est une de ses expressions. Il rendit d'abord ses devoirs au P. Sirmond, plus que nonagénaire. Cet aimable & respectable vieillard joignoit à son grand savoir une grande candeur qui lui venoit de son propre fonds; & une grande politesse que la Cour de Rome & celle de France lui avoient donnée. Le P. Petau, bien moins âgé, mais naturellement plus rigide que son confrère, se dérida le front en faveur d'un jeune provincial, qui non seulement étoit déjà digne de l'écouter, mais qui osoit même quelquefois n'être pas de son avis, & lut-

ter, presqu'enfant, contre un si grand homme.

Je nommerois tous nos savans d'alors, si je nommois tous ceux que M. Huet connut, & dont il s'acquit l'estime, à son premier voyage de Paris. Deux ans après il eut occasion de connoître ceux de Hollande. Car la Reine de Suede ayant invité Bochart à l'aller voir, il se joignit à lui, & partit au mois d'Avril 1652. Bochart arriva en des circonstances où il ne fut pas si gracieusement reçu qu'il avoit lieu de s'y attendre. La santé de cette Princesse chanceloit. Trop d'application à l'étude, car elle y passoit les nuits entières, lui avoit échauffé le sang. Bourdelot son médecin, habile courtisan, & qui avoit étudié autant son esprit que sa complexion, l'obligea de rompre tout commerce avec les gens de lettres, dans l'espérance de la gouverner lui seul. Bo-

chart en souffrit. Pour M. Huet, sa jeunesse l'empêcha de paroître si redoutable à ce médecin. Il vit souvent la Reine, elle voulut même se l'attacher, mais l'humeur changeante de Christine lui fit peur, & il aima mieux, au bout de trois mois, revenir en France, où le principal fruit qu'il rapporta de son voyage, fut un manuscrit d'Origène qu'il avoit copié à Stockholm.

Parmi les savans qu'il connut en Hollande, Saumaise tient le premier rang. Diroit-on, à l'emportement qui règne dans les écrits de Saumaise, que c'étoit au fond un homme facile, communicatif, & la douceur même? Jusques-là qu'il se laissoit dominer par une femme hautaine & chagrine, qui se vantoit d'avoir pour mari mais non pas pour maître, *le plus savant de tous les Nobles, & le plus noble de tous les Savans.*

Quand M. Huet fût de retour dans sa patrie, il reprit ses études avec plus de vivacité que jamais, pour se mettre en état de nous donner son manuscrit d'Origène. Deux sortes d'Académies, l'une qui s'étoit formée en son absence pour les belles-lettres, l'autre qu'il fonda lui-même pour la physique, servoient à le délasser: ou plutôt, le faisoient de tems en tems changer de travail. En traduisant Origène, il médita sur les règles de la Traduction, & sur les diverses manières des plus célèbres traducteurs. C'est ce qui donna lieu au premier livre qu'il publia, & par lequel il fit, si j'ose ainsi dire, son entrée dans le pays des Lettres. On y admira ce qu'on a depuis admiré dans ses autres ouvrages, une lecture sans bornes, une judicieuse critique, & surtout une latinité qui feroit honneur au siècle d'Auguste. Enfin, seize ans après son retour de Suéde, il

mit ſon Origène au jour. Ces ſeize ans, il les paſſa dans ſa patrie, ſans emploi, tout à lui & à ſes livres ; ne ſe dérangeant, que pour venir tous les ans ſe montrer un ou deux mois à Paris.

Pendant ce tems-là, il eut des lueurs de fortune dont il ne fut point ébloui. La Reine de Suéde, qui, après avoir abdiqué la Couronne, s'étoit tranſplantée à Rome pour toujours, voulut l'attirer auprès d'elle en 1659. Mais l'aventure de Bochart, demandé avec tant d'ardeur, & depuis oublié, dès qu'il parut, l'empêcha de ſuccomber à la tentation de voir l'Italie. On le ſouhaita en Suéde pour lui confier l'éducation du jeune Roi, qui remplaça en 1660 Charles Guſtave, ſucceſſeur de Chriſtine. Mais il eut la force de remercier; & ceux qui jugent des actions par l'événement, trouveront qu'il fit très-bien de ſe tenir en France. Car, dix ans

après, il fut nommé ſous-précepteur de M. le Dauphin, ſans avoir d'autres patrons que ſon mérite, & le diſcernement de M. de Montauſier.

Il arriva à la Cour en 1670, & y demeura juſqu'en 1680, qui eſt l'année que M. le Dauphin fut marié. Plus il ſentit que ce nouveau ſéjour l'expoſoit à de fréquentes diſtractions, plus il devint avare de ſon tems. A peine donnoit-il quelques heures au ſommeil. Tout le reſte de ſon loiſir alloit, ou aux fonctions néceſſaires de ſon emploi ou à ſa *Démonſtration Evangélique*, commencée & achevée parmi les embarras de la Cour.

Je ne dois pas oublier ici le ſervice qu'il rendit aux lettres, en nous procurant cette ſuite de Commentaires qui ſe nomment communément *les Dauphins*. Quoique la première idée en fût venue à M. de Montauſier, on eſt redevable à M. Huet

d'en avoir tracé le plan, & dirigé l'exécution, autant que l'a permis la docilité ou la capacité des ouvriers.

Tout occupé depuis si longtems & de compositions & de lectures, qui avoient directement la Religion pour objet, il prit enfin, à l'âge de quarante six ans les Ordres sacrés. Après quoi il eut l'Abbaye d'Aunay où il se retiroit tous les étés, lorsqu'il eut quitté la Cour. Un des ouvrages qu'il y composa, sous le titre de *Quæstiones Alnetanæ*, immortalisera le nom de cette solitude, agréablement située dans le Bôcage, qui est le canton le plus riant de la Basse-Normandie.

Il fut nommé à l'Evêché de Soissons, en 1685. Avant que ses bulles fussent expédiées, M. l'Abbé de Sillery ayant été nommé à l'Evêché d'Avranches, ils permutèrent avec l'agrément du Roi. Mais à cause de quelques brouilleries entre la

Cour de France & celle de Rome, ils ne purent être sacrés qu'en 1692. Je m'imagine qu'un si long délai ne chagrina que fort peu M. Huet; car la vie qu'il avoit menée, & la seule qu'il aimoit ne sympatisoit pas avec les fonctions épiscopales.

Aussi ne fut-il pas longtems à s'en dégoûter. Il se démit de son Evêché d'Avranches, en 1699.

Pour le dédommager, le Roi lui donna l'abbaye de Fontenay, qui est aux portes de Caën. L'amour de M. Huet pour sa patrie lui inspira de s'y fixer; & dans cette vue, il appropria les jardins & la maison de l'Abbé. Sa patrie lui avoit paru très-aimable, tant qu'il n'y avoit eu que des amis. Mais du moment qu'il y posséda des terres, les procès l'assaillirent de tous côtés, & le chassèrent, quoiqu'il eût aussi, grace à son air natal, quelqu'ouverture pour le jargon de la chicane.

Alors il revint à Paris, & se logea dans la maison professe des Jésuites, où il a vécu ses vingt dernières années, pendant lesquelles il s'est appliqué principalement à faire des notes sur la Vulgate. Il ne regardoit pas seulement la Bible comme la source de la Religion; mais il croyoit que c'étoit de tous les livres le plus propre à former & à exercer un Savant. Il avoit lu vingt-quatre fois le texte Hébreu, en le conférant avec les autres textes orientaux. Tous les jours, dit-il, sans un seul d'excepté, il y employa deux ou trois heures, depuis 1681, jusqu'en 1712.

Une cruelle maladie dont il fut attaqué cette année-là, & qui le tint au lit près de six mois, lui affoiblit considérablement, non pas l'esprit, mais le corps & la mémoire. Cependant, dès qu'il eut un peu recouvré ses forces, il se mit à écrire sa vie; & il l'écrivit avec toute l'élégance,

mais non pas avec tout l'ordre ni avec toute la précision de ses autres ouvrages, parce que sa mémoire n'étoit plus la même qu'autrefois. Elle alla toujours en diminuant. Ainsi, n'étant plus capable d'un ouvrage suivi, il ne fit plus que jeter sur le papier des pensées détachées, travail proportionné à son état. C'est l'ouvrage que nous publions sous le titre d'*Huétiana*.

M. Huet étoit naturellement robuste; il vivoit de régime. Dès l'âge de quarante ans, il ne soupoit point. Encore dînoit-il sobrement. Il ne mangeoit que des viandes communes, point de ragoûts; & à peine mettoit-il dans son eau une huitième partie de vin. Sur le soir il prenoit une sorte de bouillon médicinal (1) A la vérité, lors même qu'il se portoit le mieux, il

(1) C'est un bouillon connu sous le nom de bouillon rougé du Médecin Delorme.

avoit le teint d'une pâleur à faire craindre qu'il ne fût malade.

Une singularité bien remarquable, c'est que deux ou trois jours avant sa mort, tout son esprit se ralluma, toute sa mémoire lui revint. Il employa ces précieux momens à produire des actes de piété, & mourut tranquille, plein de confiance en Dieu, en 1721, âgé de 91 ans.

HUETIANA.

HUÉTIANA.

QUAND je suis entré dans le pays des lettres, elles étoient encore florissantes, & plusieurs grands personnages en soutenoient la gloire. J'ai vu les lettres décliner & tomber enfin dans une décadence presqu'entière; car je ne connois presque personne aujourd'hui que l'on puisse appeler véritablement savant.

Ce qu'il y a de pis, c'est que non-seulement le goût, l'amour & l'estime des lettres s'éteignent de jour en jour, & que l'ignorance reprend le dessus, & étouffe les restes de l'érudition, comme les chardons & les ronces étouffent les bonnes herbes dans un champ mal cultivé; mais que cela se fait à dessein, & qu'il se forme une cabale d'*Apédeutes*, de gens ignares & non-lettrés qui, sentant leur incapacité & ne pouvant se résoudre à une étude assidue de plusieurs années, parce qu'elle les obligeroit à sortir de leur crasse, à quitter leur vie molle, les douceurs de leur fainéantise, le verbiage & les fadaises de leurs cafés, ont cherché un

chemin plus court pour réparer leur défaut, & se mettre au-dessus de ceux auxquels ils se reconnoissent si inférieurs, & dont la comparaison les rendoit méprisables. Ils ont entrepris de se faire un mérite de leur incapacité, de ridiculiser l'érudition, & de traiter la science de pédanterie. Ils se sont constitués arbitres du génie, du bon goût, & du véritable savoir. Pour décrier l'étude de l'antiquité, ils ont décrié le mérite des anciens qu'ils ne connoissent point, & lui ont préféré celui de modernes ; c'est-à-dire, le leur. Ainsi ne se contentant pas de jouir aujourd'hui tranquillement du fruit de l'étude de tant d'esprits supérieurs, & de tant de siècles éclairés ; de toutes ces belles connoissances, & de toutes ces belles découvertes, qui ont façonné, poli, & enrichi la vie des hommes ; ils veulent encore priver les auteurs de tant de biens, de l'honneur qui leur est dû, & de la reconnoissance que tous les siècles suivans jusqu'au nôtre leur avoient rendue. Mais quoiqu'il soit vrai que chaque siècle a son mérite, & qu'on ne disconvienne pas que le nôtre n'ait le sien, on ne convient pas pour cela qu'il soit renfermé dans les cabarets du Pont-neuf ; ni que l'ignorance, de laquelle font profession ceux dont l'hippocrène est le café, soit un titre légitime pour bien connoître ce mérite, & lui donner son juste prix. Je puis donc dire que j'ai vu fleurir

& mourir les lettres, & que je leur ai survécu.

Je cède volontiers à beaucoup de gens studieux la gloire du succès de leurs études; mais pour l'amour des lettres, je ne le cède à personne du monde. J'ai apporté cette passion en naissant. A peine avois-je quitté la mammelle, que je portois envie à ceux que je voyois lire. Je me figurois mille plaisirs, du moment que je saurois lire comme eux. Quand on me mit à l'étude, je m'y portois avec une ardeur qui me faisoit quitter tous les autres plaisirs de mon âge. Je volois de science en science; & je croyois n'avoir rien appris, quand je voyois qu'il me restoit encore quelque chose à apprendre. Si-tôt que je fus maître de moi, je voulus connoître tous les princes de la littérature qui vivoient alors, & je recherchai leur amitié par mes visites ou par mes lettres. Je fus connu d'eux; je fus aimé de plusieurs, & je crus avoir part à l'estime de quelques-uns. A l'âge de vingt ans je me vis en commerce avec les Sirmonds, les Petaux, les Dupuis, les Bocharts, les Blondels, les Labbes, les Bouillauds, les Naudez, les Saumaises, les Heinsius, les Vossius, les Seldens, les Descartes, les Gassendis, & les Ménages. Ni le feu de la jeunesse, ni l'embarras des affaires, ni la diversité des emplois, ni la société de mes égaux, la plupart

d'inclinations fort différentes, ni le tracas du monde, n'ont pu modérer cet amour indomptable de l'érudition, qui m'a toujours possédé : & dans l'âge avancé où je suis, je la sens aussi vive qu'au plus fort de mes études.

C'est une grande erreur de croire que l'étude soit contraire à la santé. On voit autant vieillir de gens de lettres, que de toute autre profession. L'histoire en fournit une infinité d'exemples. En effet cette vie réglée, uniforme, paisible, n'entretient-elle pas la bonne constitution, & n'éloigne-t-elle pas toutes les causes qui la peuvent altérer ; pourvu que la chaleur naturelle soit d'ailleurs excitée par un exercice modéré, & ne soit pas étouffée sous une quantité d'alimens disproportionnée au besoin de la vie sédentaire ?

Plusieurs savans ont eu plus de réputation que de savoir : plusieurs autres au contraire ont eu plus de savoir que de réputation. La réputation des savans dépend de l'art, ou des occasions fortuites de produire son savoir, & de l'opinion du vulgaire, qui est ignorant. Je donnerai pour exemples des premiers, le cardinal du Perron, & le sieur du Plessis-Mornay ; & pour exemples des autres, les sieurs Bernard & Gale, Anglois. Le cardinal du Perron avoit fort pratiqué la théologie scholastique,

c'étoit-là son fort ; il avoit aussi quelque usage de la théologie positive, mais non universel ni profond, sinon de quelques parties qu'il avoit creusées par rapport aux controverses qui étoient alors fort échauffées. Il avoit une teinture superficielle des lettres humaines, & des langues latine & grecque ; car pour l'hébraïque, à peine la savoit-il lire. Mais tout cela mis en œuvre avec un grand art, animé par un beau génie, par un esprit présent & vif, & une grande éloquence, une physionomie solaire, & une heureuse représentation ; tout cela, dis-je, imposa à la cour premièrement, qui ne juge guère que par l'extérieur, & ensuite à tout son siècle. Le Plessis-Mornay lui fut beaucoup inférieur en tout cela. Il ne faut que lire sa vie pour connoître que l'étude avoit été la moindre de ses occupations. Il n'avoit étudié que par les yeux d'autrui ; & il ne composoit ses ouvrages que par le travail des ministres & des proposans qui lui fournissoient des matériaux, se faisant une affaire de parti de débiter leur doctrine sous un grand nom. Je n'ai jamais lu d'autre ouvrage de lui que sa preuve de la religion chrétienne. Je ne comprends pas comment un homme aussi avisé qu'il étoit, l'a été assez peu pour avoir hasardé sous son nom tant de fadaises. Tout est plein de passages tronqués, mal traduits, mal entendus, de raisonnemens

faux, foibles, & souvent absurdes. Il citoit des auteurs dont il ne connoissoit que le nom; & Henri IV lui fut bien dire, qu'il étoit impossible qu'il eût lu tous les auteurs qu'il avoit cités dans son livre de l'eucharistie. MM. Bernard & Gale, Anglois, étoient d'un caractère tout opposé. J'en puis parler avec certitude, ayant connu le premier en sa personne, & lui & M. Gale par un long commerce de lettres. C'etoient deux hommes d'une très-profonde érudition. M. Bernard possédoit les langues orientales, les mathématiques, & une grande connoissance de l'antiquité. M. Gale, que je crois encore vivant, a une profondeur étonnante d'érudition dans toutes les belles lettres. Mais sa modestie est si grande, qu'il semble qu'il cache son savoir. A peine souffre-t-il que l'on mettre les premières lettres de son nom à tant d'excellens ouvrages qui sortent tous les jours de ses mains. Je ne connois point d'homme plus officieux, ni qui fasse moins valoir ses bons offices. J'ai eu quelquefois besoin de faire copier ou conférer des manuscrits d'Angleterre. Je n'aurois jamais pris la liberté de lui demander qu'il y employât un quart-d'heure d'un tems dont il fait un si bon usage pour l'utilité publique. Si-tôt qu'il a connu mon besoin par le rapport de quelqu'un de nos amis communs, il a quitté toutes ses occupations pour

satisfaire mes désirs ; & je recevois ce que j'avois désiré, sans savoir de quelle part cette grace me venoit. Cette humeur bienfaisante est sans exemple.

Les deux Scaligers, père & fils, ont été deux prodiges de savoir, & deux prodiges de vanité. Schoppius a levé le masque de principauté, dont le père s'étoit couvert, & a fait voir qu'il s'appeloit Jules Bourdon, qu'il étoit né dans une boutique d'enlumineur, qu'il fut frater sous un chirurgien, son oncle paternel, & qu'il fut ensuite cordelier ; mais que l'élévation de son esprit & de son courage le fit aspirer à de plus grandes choses, qu'il quitta le froc, & prit le degré de docteur en médecine, qu'il obtint à Padoue ; qu'il exerça la médecine dans les états de Venise & en Piémont, & s'attacha en cet emploi à un Prélat de la maison de la Rovère, & le suivit à Agen, dont l'évêché lui avoit été conféré. Il s'y maria à une jeune fille, que quelques-uns ont dit avoir été fille d'un apothicaire : c'est de-là qu'est sorti Joseph Scaliger, qui trouvant cette chimère de principauté dans sa famille, pour ne donner pas le démenti à son père, & pour satisfaire à sa propre ambition, se porta pour prince, & soutint toutes les fourberies que son père avoit controuvées, & pour les rendre plus vraisemblables, il y mit beaucoup du sien. Sur de tels fondemens

il bâtit ce beau roman de sa généalogie, adressé à Dousa, qui est à la tête de ses épîtres, & qui donna si beau jeu à Schoppius pour le réfuter. Ce Schoppius avoit été un de ses plus zèlés courtisans, comme on le reconnoît dans ses premiers livres de critique. Mais étant depuis allé à Rome, & s'étant fait catholique, Scaliger qui avoit une langue dangereuse, dit qu'il étoit allé lécher les plats des cardinaux, *lingere patinas cardinalitias*. Cela étant rapporté à Schoppius, qui outre le zèle d'un nouveau converti, & le desir de faire sa cour au sacré Collége, étoit plus médisant encore que Scaliger, il alluma toute sa bile contre lui, & alla exprès à Vérone, à Padoue, & à Venise, chercher des moyens de faux contre sa prétendue principauté, & le dégrada sans ressource par son *Scaliger Hypobolimæus*. Mais avec tout cela, je dirois volontiers comme Lipse, que si les deux Scaligers n'étoient pas princes, ils méritoient de l'être, par la beauté de leur génie & l'excellence de leur savoir. Et c'étoit une autre cause de leur orgueil. Scaliger le père fut prié par un de ses amis de lui mander de quelle manière il vouloit être dépeint dans un ouvrage qu'il préparoit. On voit la réponse qu'il lui fit dans le recueil de ses lettres; & on ne peut pas la voir sans être indigné de son ambition, qui va au-delà de toutes bornes. Tâchez, lui dit-il de ramasser ensemble les

figures de Maſſiniſſe, de Xénophon & de Platon, & vous ferez un portrait qui me repréſentera imparfaitement, & approchera de moi. Cependant avec tout le mérite qu'il avoit, & tout celui qu'il croyoit avoir, il a bien montré dans ſon Hypercritique qu'il n'avoit nulle délicateſſe de goût, par les jugemens faux qu'il à faits d'Homère & de Muſée, & de la plupart des autres poëtes. Il l'à encore mieux montré par les poëſies brutes & informes, dont il a déshonoré le Parnaſſe. Mais c'eſt qu'il eût cru faire tort à la poſtérité, que de lui rien dérober de ce qui partoit de lui. Il faut confeſſer cependant qu'il répare bien par la proſe le déchet de ſes vers. Rien n'eſt plus noble, plus poli, & mieux tourné. La lecture en eſt délicieuſe, quand on ne la liroit que pour elle-même, ſans avoir égard aux matières. Je la trouve ſeulement un peu trop oratoire, & trop ſoutenue dans le ſtyle didactique. Son fils avoit le goût bien plus fin que lui. Son ſtyle étoit plus naturel & plus aiſé, & n'étoit pas moins noble. Il avoit hérité de l'effrenée outrecuidance de ſon père. Tous ſes écrits ſont un tiſſu de plaintes de l'injuſtice que lui fait ſon ſiècle de ce qu'on ne l'adore pas. Il en aſſaſſine ſes lecteurs. Il n'avance pas un trait d'érudition qui ne ſoit ſuivi, ou de remercîmens qu'il ſe fait à lui-même de ſon rare mérite, ou de repro-

ches à ceux qui lui ont épargné l'encens qu'il croit lui être dû ; ou d'insultes & de médisances noires contre tous ceux qu'il rencontre en son chemin. Il ne faut que lire ses Scaligérana pour reconnoître la malignité de son esprit, incapable de dire ou de penser du bien de personne. J'ai l'exemplaire du livre de la milice romaine, dont Lipse lui fit présent, lorsqu'il publia cet ouvrage. Les marges sont pleines des remarques que Scaliger y fit de sa main : & ces remarques sont autant d'injures atroces qu'il répand contre Lipse son ami, fort bon homme, & qui ne perdoit aucune occasion de dire du bien de lui. Quoiqu'on ne puisse pas désavouer qu'il n'ait été un très-grand personnage, qui a porté le flambeau dans les ténèbres de plusieurs parties de la littérature, & qui a honoré son siècle par l'éminence de son savoir ; il est vrai néanmoins qu'il est tombé dans une infinité d'erreurs grossières, même sur les matières qu'il avoit le plus cultivées. Le père Petau a fait voir incontestablement combien lourdement il s'est abusé dans la chronologie qui étoit son étude favorite, & à laquelle il avoit rapporté ses autres études. Je dirai bien davantage. Il croyoit tenir l'empire souverain dans la critique, & j'ose assurer que de tous ceux qui ont pratiqué cette partie de la littérature, il n'y en a presque aucun qui l'ait fait moins heureusement

que lui ; tant on remarque de précipitation, de prévention & de témérité dans ses jugemens. Je n'ai écrit sur Manile, que pour faire voir que dans les trois éditions de ce Poëte, il a entassé fautes sur fautes, & ignorances sur ignorances. Il a très-superficiellement entendu la matière qui y est traitée, il a presque toujours pris de travers le sens du Poëte, & la plupart de ses restitutions dont il s'applaudit, & se fait si bon gré, sont des corruptions plutôt que des corrections. Il en avance plusieurs dans sa première édition, comme des oracles, & avec une pleine confiance ; & après en avoir reconnu l'absurdité, il les rétracte dans la seconde, pour en proposer d'autres plus impertinentes. Je n'en parle pas ainsi sans fondement ; j'ai prouvé ce que je dis. Ce fut la réformation du calendrier, à laquelle on travailloit à Rome, qui l'engagea à l'étude de la chronologie. Il voulut faire voir qu'il étoit bien plus capable de cette entreprise, que tous ceux qu'on y avoit employés : & véritablement si le succès de ce travail avoit dépendu de l'étendue & de la variété de l'érudition, il auroit surpassé de bien loin tous ceux qui s'y appliquèrent ; mais il leur étoit beaucoup inférieur dans la solidité de l'esprit, dans l'exactitude du raisonnement, & dans la profondeur des spéculations. Quand il crut avoir trouvé la quadrature du cercle, il fut redressé & tourné en ridicule

par un maître d'école, qui mit en évidence le paralogisme qui l'avoit abusé, & coula à fond ses cyclométriques.

Les Essais de Montagne sont de véritables *Montaniana* c'est-à-dire, un recueil des pensées de Montagne, sans ordre & sans liaison. Ce n'est pas peut-être ce qui a le moins contribué à le rendre si agréable à notre nation, ennemie de l'assujettissement que demandent les longues dissertations ; & à notre siècle, ennemi de l'application que demandent les traités suivis & méthodiques. Son esprit libre, son style varié, & ses expressions métaphoriques, lui ont principalement mérité cette grande vogue, dans laquelle il a été pendant plus d'un siècle, & où il est encore aujourd'hui : car c'est, pour ainsi dire, le bréviaire des honnêtes paresseux, & des ignorans studieux, qui veulent s'enfariner de quelque connoissance du monde, & de quelque teinture des lettres. A peine trouverez-vous un gentilhomme de campagne qui veuille se distinguer des preneurs de lièvres, sans un Montagne sur sa cheminée. Mais cette liberté, qui a son utilité, quand elle a ses bornes, devient dangereuse, quand elle dégénère en licence. Telle est celle de Montagne, qui s'est cru permis de se mettre au-dessus des loix, de la modestie, & de la pudeur. Il faut respecter le

public, quand on se mêle de lui parler, comme on fait quand on s'érige en auteur. La source de ce défaut dans Montagne, a été sa vanité & son amour-propre. Il a cru que son mérite l'affranchissoit des règles; qu'il devoit donner l'exemple, & non pas le suivre. Ses partisans ont beau excuser cette vanité, qu'on lui a tant reprochée, tous ces tours & cet air de franchise qu'il prend, n'empêchent pas qu'on n'entrevoie une affectation secrète de se faire honneur de ses emplois, du nombre de ses domestiques, & de la réputation qu'il s'étoit acquise. Qu'on ramasse tout cela, qu'il a semé par-ci par-là adroitement dans ses écrits, on trouvera qu'il s'est rendu son propre panégyriste. Scaliger avoit grande raison de dire: « J'ai bien affaire de savoir si Montagne aime le » vin blanc ou le vin clairet ». En effet, n'est-ce pas abuser de l'audience de son lecteur, que de l'entretenir de ses goûts & de toutes ses autres fadaises domestiques? Scaliger pourtant ne parloit pas ainsi sans intérêt de son compatriote. Montagne avoit donné dans ses écrits à Juste-Lipse la première place dans l'empire des lettres: quoiqu'en cela d'un mauvais goût, comme en bien d'autres choses. Quand il avance quelque sentiment hardi, & sujet à contradiction: « Je ne » le donne pas pour bon, dit-il, mais pour mien: » & c'est de quoi le lecteur n'a que faire; car il

lui importe peu de ce qu'a pensé Michel de Montagne, mais de ce qu'il falloit penser pour bien penser. Il déclare dans tout son ouvrage, qu'il a voulu s'y peindre au naturel, & se représenter aux yeux du public. Pour se proposer un tel dessein, ne faut-il pas être persuadé que cet original mérite d'être regardé, étudié & imité de tout le monde ? Et cette idée a-t-elle pu naître ailleurs que dans un grand fonds d'amour-propre ?

Pour son style, il est d'un tour véritablement singulier, & d'un caractère original. Son imagination vive lui fournit sur toutes sortes de sujets une grande variété d'images, dont il compose cette abondance d'agréables métaphores, dans lesquelles aucun écrivain ne l'a jamais égalé. C'est sa figure favorite, figure qui, selon Aristote, est la marque d'un bon esprit, εὐθυΐας, parce qu'elle vient de la fécondité du fonds qui produit ces images, de la vivacité qui les découvre facilement & à propos & du discernement qui fait choisir les plus convenables.

Ange Politien a été un des plus beaux esprits d'Italie. Il s'appeloit Angelo Basso. Il avoit été précepteur de Leon X, & avoit eu pour précepteur Andronic de Thessalonique. Dans ce siècle heureux la nature sembla faire un effort pour le rétablissement des lettres, en donnant la naissance à tant de grands hommes qui concoururent à dissiper

les nuages épais de cette profonde barbarie qui couvroit l'Europe depuis tant de siècles. L'Italie profita de l'invasion de la Grèce, occupée par les Turcs. Les plus savans de ces contrées se réfugièrent en Italie. La maison de Médicis reconnut leur mérite & les protégea, & ils eurent pour disciples les plus excellens génies d'Italie, qui surpassèrent en nombre & en élévation tout ce qui est venu depuis. Le Pape Léon X y auroit tenu son rang, quand il seroit demeuré dans une condition privée. Il favorisa les lettres de tout son pouvoir, & sa cour étoit une académie. Pour revenir à Politien, il se signala principalement dans les belles-lettres. Son style en prose & en vers, est plein d'élégance & d'agrément. Je ne sais comment on a oublié dans le recueil de ses poésies, une ode qu'il fit pour honorer la nouvelle édition d'Horace, que publia son ami Landin. Cette ode est un chef-dœuvre, & j'ose l'égaler aux plus belles d'Horace. Le tour, le nombre, les ornemens, l'élégance, tout cela est digne de la plus noble antiquité. Cet heureux génie étoit logé dans un très-vilain corps. Il étoit louche, il avoit un nez démésurément grand, & Paul Jove s'est plaisamment & heureusement exprimé quand il a dit qu'il étoit, *facie nequaquam ingenuâ & liberali, ab enormi præsertim naso, subluscoque oculo perabsurdâ.* Je ne dis rien de ses

mœurs & de sa religion. Il a eu sur cela une réputation fort équivoque, & ce défaut qui est capital, a obscurci toutes ses autres vertus; d'autant plus que son caractère de prêtre, & son emploi de chanoine, requéroient une vie réglée, & des mœurs exemplaires.

Ce grand nombre de savans qui fleurirent vers la fin du quinzième siècle, & au commencement du seizième, me paroissent bien plus estimables que ceux de notre tems. Nous avons tant de secours pour devenir savans, & nous sommes dans une si grande lumière des lettres, qu'il semble qu'il ne faille que vouloir être savant pour y réussir. Tant de grammaires, tant de dictionnaires, tant d'indices, tant d'abrégés, tant d'ouvrages méthodiques dans toutes les sciences, qui se sont infiniment multipliés à la faveur de l'imprimerie, sont autant de chemins abrégés & applanis pour parvenir promptement au sommet de la vraie érudition. Mais dans ces premieres tems d'obscurité & de ténèbres, ces grandes ames n'étoient aidées que de la force de leur esprit, & de l'assiduité de leur travail. Les livres n'étoient que manuscrits, & par conséquent rares, chers, & en petit nombre. On trouvoit peu de personnes de qui ont pût prendre conseil, moins encore que l'on pût imiter. Il falloit trouver tous ses besoins dans

son

ſon propre fonds, & n'attendre rien du dehors. Je trouve enfin la même différence entre un ſavant d'alors, & un ſavant d'aujourd'hui, qu'entre Criſtophe Colomb découvrant le nouveau monde, & le maître d'un paquebot, qui paſſe journellement de Calais à Douvre.

J'ai lu depuis peu l'hiſtoire de François de Beaucaire de Puiguillon, évêque de Metz. Cet homme n'a pas pris beaucoup de ſoin à cacher ſa paſſion & ſa partialité. Il étoit né vaſſal & domeſtique du connétable de Bourbon, & il avoit reçu avec la naiſſance une eſtime ſi aveugle pour ce prince, qu'il l'a portée juſqu'à excuſer ſa défection ſcélérate, que le chevalier Bayard lui reprocha ſi noblement & ſi courageuſement en mourant. Il décrie au contraire avec importunité & avec acharnement la conduite de François I. Il blâme avec une médiſance noire celle de Louiſe de Savoie, mère du roi. Quels traits perçans ne lâche-t-il point contre le chancelier du Prat ? Il s'attacha enſuite aux princes de la maiſon de Guiſe, & cet attachement a attiré de ſa part au connétable de Montmorency de ſi ſanglans & de ſi continuels reproches, qu'il ne le nomme jamais qu'avec l'accompagnement de quelque atroce calomnie. Pouvoit-il noircir avec une plus grande indignité la

mémoire du pape Jule III. Au surplus, si vous purgez cette histoire de sa malignité, vous n'y trouverez rien de fort fin. Le style en est ennuyeux, diffus, obscur & embarrassé. L'ouvrage plein d'ignorances puériles. Comme quand il fait venir le mot d'amiral, du mot grec ἁλμυρὸς qui signifie salé, à cause que l'eau de la mer, dont l'amiral a le gouvernement, est salée. Comme quand il prétend que le pays de Forez est ainsi nommé, à cause de la quantité de forêts qui s'y trouvent. Comme quand il dérive le mot de boulevart, ἀπὸ τῶν βελῶν des traits qu'on lance du boulevart. Comme quand il s'imagine que le pays de Liége a pris son nom des Légions Romaines qui y prenoient leurs quartiers. Comme quand il soutient que le mot de seigneurs vient de *signatores*, ce qui répond, selon lui, au titre de σημάντορες λαῶν, qu'Homère donne aux Rois. Comme quand il nous veut persuader que le mot d'écuyer vient d'*equarius*, dérivé d'*equus*, confondant ainsi les chevaliers & les écuyers : & que le nom de héraut est le même que héros. Comme quand il propose, sans la réfuter, l'opinion ridicule de ceux qui croyoient que le langage bas-Breton est le langage des Troyens : d'où il faut conclure qu'Enée contoit des douceurs à Didon en bas-Breton, & qu'elle y répondoit en Phénicien ;

ce qui faiſoit un dialogue aſſez ſingulier. Ces fadaiſes déshonorent ſon hiſtoire, & découvrent en lui un ſavoir aſſez ſuperficiel.

Un certain évêque d'Angleterre, qui a fait parler de lui, eut l'audace étant à Paris, d'avancer en bonne compagnie, dans la bibliothèque du Roi, que ſaint Auguſtin n'avoit point d'eſprit. Cet homme n'avoit point d'eſprit lui-même, ou n'avoit pas lu ſaint Auguſtin. Je lui trouve au contraire une grande étendue d'eſprit, qui embraſſe tout ce qui eſt renfermé dans les matières qu'il traite; une grande pénétration qui les creuſe juſqu'au fond; & une grande ſubtilité qui les débrouille & les éclaircit. Mais quand il faut prendre parti & ſe déterminer, l'ardeur de ſon eſprit le porte toujours aux extrémités, ſans s'arrêter jamais dans le milieu. D'ailleurs il manque d'ordre & de méthode. Son livre de la *Cité de Dieu* eſt un amas confus d'excellens matériaux. C'eſt de l'or en barres & en lingots.

Ce défaut de méthode ſe trouve dans la plupart des anciens. La philoſophie académique dont Platon faiſoit profeſſion, & la manière de la traiter par dialogues, qui étoit familière à cette ſecte, ne ſouffre pas l'exactitude de la méthode. Mais au moins devoit-il garder quelque ordre, qui con-

duisît l'eſprit ſelon la ſubordination & la diſpo-ſition naturelle des matières, lui qui entendoit ſi bien les deux voies par leſquelles on prétend conduire la raiſon à la vérité : la ſynthèſe & l'analyſe, de laquelle on dit qu'il fut l'inventeur. Ariſtote eſt bien plus réglé. Il eſt le premier des anciens qui nous ſont connus, qui ait ſu diviſer & définir en quoi conſiſte tout le ſecret de la méthode. Mais quoiqu'il ſoit le premier auteur de la méthode, on peut dire néanmoins que ſa méthode manque de méthode, & qu'il eſt encore bien éloigné de cette exacte & fine préciſion, où notre ſiècle a porté les ſpéculations philoſophiques. Il eſt ſurpre-nant que le philoſophe Panætius, dans ſon *Traité des Offices*, ait oublié de les définir, comme Cicéron le lui reproche. Mais ce qui eſt encore plus ſurprenant, c'eſt que ſaint Thomas, dans ſa *Somme de Théologie*, ne définiſſe rien; & que cet ouvrage qui paroît ſi méthodique, ſoit néanmoins ſi défectueux en cette partie, qui eſt ſi eſſentielle à la méthode. Il faut donner la louange à Ovide d'avoir propoſé au commencement de ſon Art d'aimer, & d'avoir ſuivi dans cet ouvrage une diviſion fort régulière & fort méthodique.

C'étoit principalement par cet avantage, qui conſiſte dans la méthode, que notre ami M. Perrault devoit élever les Modernes au-deſſus des An-

tiens. Mais il a outré la matière, & ne se contentant pas de donner la préférence aux Modernes en toutes choses, il a encore voulu tourner les anciens en ridicule. Mais comment a-t-il osé se constituer juge de ce fameux différent, & condamner les anciens sans les connoître? N'est-ce pas juger le procès, *unâ tantum parte auditâ?* Il s'est condamné lui-même lorsqu'il a dit qu'on peut juger d'un auteur sur sa version. Qu'on traduise Malherbe en Latin, qu'on traduise Virgile en François, & que M. Perraut cherche dans ces versions les beautés nompareilles des originaux. Pour bien écrire en une langue, il faut penser en cette langue. Si vous liez des pensées latines à des expressions françoises, vous parlerez en pédant : si vous pensez en françois en vous exprimant en latin, vous parlerez en écolier. Chaque langue a des graces qui lui sont propres, & qu'elle n'emprunte ni ne prête. Les superlatifs sont très-agréables dans la poësie latine, *Volvetque simillima somnô. Docuit quæ maximus Atlas.* Ils sont ridicules dans la poësie françoise. Virgile a dit très-agréablement, *Phyllis amat corylos :* dites en françois que « Phyllis aime les coudriers », vous ferez rire vos lecteurs. Quant M. Perraut a lû Homère dans une traduction latine, il a trouvé des pensées grecques latinisées par le Traducteur, & il les a exprimées avec un goût & des maximes

françoiſes. Il a fait notre ſiècle, notre nation, nos ſentimens, nos modes, la règle de toutes les autres : ſemblable à ces goîtreux des Alpes, qui ſe moquoient de ceux qui étoient ſans goîtres. Les jardins d'Alcinoüs ſont ridicules, parce qu'ils ne reſſemblent pas à ceux de Verſailles. Pindare eſt extravagant, parce qu'un poëte François ſeroit extravagant s'il étoit auſſi ſublime que Pindare. Que diroit le bon M. Perraut, s'il liſoit le poëme de Tograï, ſi eſtimé parmi les Arabes, qu'il trouveroit incomparablement plus figuré que Pindare? Que diroit-il des auteurs Japonois, qui s'expriment en des termes ſi relevés, qu'on a beaucoup de peine à les entendre? Les pſeaumes & même les cantiques ſacrés, combien ont-ils de grandeur, de force, & d'élévation? Tel eſt le génie des Orientaux, qui ne ſe croiront pas moins bien fondés à donner leur goût pour la règle du bon goût, que M. Perraut à donner le ſien. Horace, homme ſans doute de bon ſens & de bon goût, ne jugeoit pas ainſi de Pindare : & ſi nous oppoſons ſon jugement à celui de M. Perraut, qui des deux en faudra-t-il croire? Il ne faut donc pas regarder ce mépris de l'antiquité comme un jugement légitime prononcé par un juge compétent, en connoiſſance de cauſe. M. Perraut connoiſſoit ſon foible, & s'étant acquis du nom dans les lettres, il lui déplaiſoit de ſe voir borné à la littérature mo-

derne, & ſe ſentant ſi éloigné des vaſtes & pénibles connoiſſances de l'antiquité, il trouvoit qu'il étoit plus court de les décrier que de les acquérir. Il crut ſe dédommager de ſon défaut par le mépris. Il eſpéra mettre la Cour dans ſon parti, en donnant à ſon ouvrage le titre de *Siècle de Louis-le-Grand*, comme voulant intéreſſer le Roi dans ſa cauſe. Je lui diſois alors que je conſeillerois à celui qui entreprendroit de le réfuter, d'intituler ſa réponſe, *le Siècle de Jéſus-Chriſt*, en faiſant voir combien le ſiècle d'Auguſte a ſurpaſſé le nôtre. M. Ménage, voyant ce titre, dit plaiſamment: *O ſeclum inſipiens & inficetum.* Ce mot piqua M. Perraut, & il ne put s'empêcher de lui en témoigner ſon chagrin. Il ſe promit d'ailleurs d'avoir les rieurs de ſon côté, c'eſt-à-dire tous ceux qui ſe trouveroient dans le même intérêt d'ignorance que lui, & qui ſont le plus grand nombre. Joint l'envie de ſe ſingulariſer par une eſpèce de paradoxe, qui ne pouvoit manquer d'avoir du moins l'agrément de la nouveauté.

Mais ſi l'on ſuit un peu de plus près le jugement de M. Perraut, on trouvera qu'il pêche dans les principes, en confondant deux queſtions entièrement différentes. La première conſiſte à ſavoir qui a eu plus de génie, plus de force, de grandeur, & de pénétration d'eſprit, des anciens ou

des modernes? La ſeconde, qui d'eux a eu plus de ſavoir & de connoiſſance?

Le génie vient de la nature; le ſavoir vient de l'étude & de l'art. Le génie dépend de la conſtitution & de la diſpoſition des corps. La conſtitution des corps ſuit d'ordinaire celle du territoire, de l'air & des eaux. Les Athéniens, dont le territoire étoit ſec & pierreux, & l'air ſubtil, & les eaux légères, étoient ingénieux. Les Thébains étoient groſſiers & lourds, parce que leur terroir étoit gras, leur air & leurs eaux épaiſſes. *Vervecum in patriâ, & craſſoque ſub aëre nati.* Quand Homere veut faire connoître la ſtupidité de Therſite, il lui donne un corps contrefait & une tête difforme. Il y a une nation dans l'Amérique, dont toutes les têtes ſont pointues & pyramidales, & tous les hommes ſont fous. De plus, il faut demeurer d'accord que les terres nouvellement cultivées ſont beaucoup plus vigoureuſes & plus fécondes que des terres laſſées & épuiſées par une longue culture. On ne voit plus de ces grappes énormes que rapportèrent les eſpions de Moyſe de la terre de Chanaan. On ne voit plus de ces plânes qui cachoient une armée ſous leur ombre. On a vu des raves & des melons au Pérou, qui faiſoient la charge d'une charrette. On voit dans ces contrées des arbres d'une grandeur démeſurée. Le bois du

Canada eſt imprégné d'une ſi grande quantité de ſel, que les leſſives brûlent & uſent tous les linges. Leurs terres vierges (1) rapportent au centuple. Les corps des hommes répondoient à la nature de leur terre. On ſait ce que l'Ecriture dit de ces géans de la Paleſtine, dont quelques-uns avoient ſix doigts à chaque main & à chaque pied; & ce que rapportent les anciennes hiſtoires de ces géans de Sicile, & de ceux de Theſſalie; & celles du nouveau monde, de ces géans de la Terre du feu. La force de ces hommes répondoit à leur taille, & la longueur de leur vie répondoit à leur force. Les hommes que les Eſpagnols trouvèrent dans l'Amérique, vivoient communément deux ou trois cens ans, cela a été diminué & affoibli par le tems. Les Allemands ne ſont plus ſi grands qu'ils étoient autrefois; & la taille des Gaulois n'excède pas tant celle des Romains, que du tems de Céſar. Tout cela ſuppoſé, n'eſt-il pas aiſé de comprendre que dans les premiers tems que la Grèce & l'Italie furent défrichées, ces terres toutes neuves, qui avoient encore tout leur ſel, toute leur ſéve & toute leur vigueur, couvertes d'un air pur, entier & ſans mélange, produiſoient des hommes d'une nature plus forte, des corps plus robuſtes, mieux compoſés, mieux tempérés, plus

(1) La Hontan. Mém. de l'Amérique, Lettr. 2, tom. 1, pag. 10.

animés, plus pleins d'eſprit, des têtes mieux diſ-poſées, mieux proportionnées, pleines de cerveaux d'une meilleure trempe, compoſées de fibres plus ſubtiles, plus nombreuſes, & mieux tendues? Mais le tems a changé ces heureux tempéramens. Les tréſors de la nature ne ſont plus dans cette premiere abondance. Les corps humains ſe ſentent de cet épuiſement. On en peut juger par leur diminution, & par la brièveté de leur vie. Le ſuc vital & végétal s'épuiſe de jour en jour. On remarque, dit Pline, livre 7, chapitre 16, que la taille des hommes diminue de jour en jour, & que peu d'enfans ſurpaſſent la hauteur de leurs peres; la fertilité des ſemences ſe conſumant & ſe brûlant. Les proportions mêmes ſont différentes de ce qu'elles étoient. La longueur du pied de l'homme n'eſt plus la ſixième partie de ſa hauteur, comme elle étoit du tems de Vitruve; à peine en eſt-elle préſentement la ſeptième partie. Peut-on douter que la nature des eſprits n'ait ſuivi celle de corps? Cela paroîtra ſi croyable à quiconque raiſonnera conſéquemment, qu'on s'étonnera que l'opinion contraire ait trouvé des partiſans. Il faut donc néceſſairement conclure que les génies de cet heureux tems, qui étoit la jeuneſſe du monde, étoient ſupérieurs aux nôtres.

La ſeconde queſtion eſt de ſavoir ſi les modernes ſurpaſſent les anciens dans les ſciences acqui-

ſes. Il eſt certain, à tout prendre, que l'avantage en cela eſt du côté des modernes : mais il faut avouer auſſi qu'ils doivent aux anciens preſque tout cet avantage. Nous jouiſſons de leur travail, & de cette riche ſucceſſion qu'ils nous ont amaſſée, & à laquelle nous n'avons fait qu'ajouter peu de choſe. Le pigmée monté ſur la tête du géant, voit plus loin que le géant; mais c'eſt la grandeur du géant qui le fait voir ſi loin. Le laboureur qui travaille dans ſon champ depuis le matin juſqu'au ſoir à couper & amaſſer ſon bled, a bien plus de vigueur au matin pour travailler, que le ſoir, lorſque ſa force eſt preſque épuiſée. Il amaſſe pourtant bien plus de bled le ſoir que le matin; mais la force du matin a bien plus contribué à cet amas que celle du ſoir. La louange de ce ſiècle eſt donc la louange de l'antiquité. Car ce que nous eſtimons dans ce ſiècle, c'eſt ce que les anciens nous ont appris & nous ont laiſſé : & nous n'avons point d'autre part à cette louange, que celle de l'ajuſtement, de l'arrangement, de l'ornement & de l'augmentation. Ce ſeroit donc une grande ingratitude à notre ſiècle, ſi, ayant profité des découvertes & de l'exemple des anciens, il vouloit s'en faire honneur, & les méconnoître. De dire que les anciens n'ont ſur nous que l'avantage d'être venus les premiers; que ce qu'ils ont trouvé, nous l'euſſions trouvé comme eux, c'eſt ſe vanter

à crédit; & par une telle jactance, il n'y a point d'invention ni de découverte dont je ne puisse m'attribuer la gloire.

Je trouve encore un autre défaut essentiel dans l'entreprise de M. Perraut. Lorsqu'il a fait la comparaison des anciens & des modernes, il a dû fixer les bornes de l'antiquité & de la nouveauté, afin que chacun d'eux pût connoître son bien & le défendre. Mais il a laissé ce point indécis, pour en profiter. S'il s'en tient au titre de son ouvrage, & qu'il se renferme dans le siècle de Louis le Grand, il faut qu'il abandonne aux anciens ces grandes & heureuses découvertes de la boussole & de la navigation, de l'imprimerie, de la circulation du sang, des télescopes, & une infinité d'autres qui ont précédé la mort de Louis XIII.

Un troisième défaut du système de M. Perraut, & qui est un défaut capital; c'est que, dans l'opposition qu'il a faite de notre siècle aux siècles passés, il s'est proposé notre siècle même, & le goût de notre siècle pour règle & pour modèle, n'approuvant dans les autres que ce qui en approche; & il s'est formé l'idée de la souveraine perfection sur notre nation, sur nos mœurs & sur nos goûts. Il ne s'est pas aperçu qu'il posoit pour certain ce qui étoit douteux, qu'il prenoit pour principe ce qui est en question, & qu'il établissoit pour juge du différent, une des deux parties. Car

lorsqu'il veut tourner en ridicule les jardins d'Alcinoüs; c'est parce qu'ils ne ressemblent pas aux Tuilleries. Quand dans ces palais simples & modestes des héros de l'antiquité, il ne trouve ni nos salons, ni nos galeries, ni nos distributions d'appartemens, ni tout ce plein-pied, ni cette longue suite de pièces, il les traite de misérables chaumières, & il en parle à-peu-près comme un voyageur avisé a parlé depuis peu de nos plus beaux édifices, en comparaison de ceux des Romains: « Qu'un palais (1) tout entier aujourd'hui ne coû« teroit pas tant à bâtir, que quelque peu de ces « piliers anciens qu'on voit à Rome, coûtoient « à apporter » : & que « la magnificence des « Romains surpasse infiniment celle des derniers « siècles ». La seule inspection des chemins romains en fait la preuve. Ces chemins partoient de la colonne milliaire plantée au milieu de Rome; & s'étendoient jusqu'aux extrémités de ce grand empire, pour y faire marcher diligemment & commodément ces légions qui avoient subjugué tant de nations : de même que les veines & les artères aboutissent au cœur, pour porter dans les membres le sang & la vie. Ces chemins sont hauts, larges, solides, & en quelques lieux couverts de grands carreaux, que la durée des siècles semble

(1) Voyage de Burnet, pag. 405 & suiv.

encore respecter. Nos chemins, au contraire, sont dans un si pitoyable désordre, que quatre jours de pluie dans la mauvaise saison interrompent souvent le commerce, & arrêtent les équipages les mieux attelés. Qu'on lise enfin le livre que Lipse a écrit sur la prodigieuse grandeur de la ville de Rome; & l'extrême disproportion des villes modernes pourra nous faire connoître celle des siècles. M. Perraut l'aîné demeure d'accord (1), dans son Commentaire sur Vitruve, que nous devons apprendre l'architecture sur les modèles des anciens, & que nous devons travailler à la faire remonter à ce haut point où la grandeur d'Auguste l'avoit élevée. N'envoyons-nous pas tous les jours nos éleves en Italie étudier la sculpture sur ces précieux restes de l'antiquité? N'y trouve-t-on pas des restes (2) de peinture d'une élégance admirable? Pline, livre 35, chapitre 32, se plaint néanmoins qu'elle avoit beaucoup dégénéré de son tems. La sculpture qui est restée du siècle de Constantin est bien inférieure à celle de ces chef-d'œuvres inimitables de l'ancienne Grèce. La colonne d'Arcadius & d'Honorius qui est à Constantinople, n'égale pas les colonnes (3) de Trajan & d'Antonin qui sont à

(1) Epit. dédic. pag. 2. Préf. pag. 4.

(2) Philand. sur Vitruve, l. 7, c. 9.

(3) Voyaage de Wheter, tom. 1, pag. 147.

Rome. Enfin l'on remarque une décadence successive de l'architecture, qui a suivi le déclin de l'âge, jusqu'au tems de l'architecture gothique : opposée entièrement à l'ancienne architecture, qui avoit pour règle universelle de suivre la nature en tout, & de contenter les yeux & l'esprit ; au lieu que la gothique faisoit consister sa perfection à faire violence à la nature, à surprendre les yeux par des traits hardis, & à exciter l'admiration. L'éloquence, la poësie & le bon goût des lettres ont eu la même révolution que l'architecture. Sans remonter à la poësie grecque, qui a toujours décliné depuis Homère, & nous renfermant dans la littérature romaine, elle a eu sa grande élévation sous César & sous Auguste. Cette noble & majestueuse simplicité, que l'on admire dans les ouvrages de cet heureux siècle, commença à dégénérer dans les dernières années de la vie d'Auguste. On remarque déja dans Ovide des traits d'esprit, des jeux, des pensées, & ce que les Italiens appellent *Concetti*. Velleius Paterculus, qui vécut sous Tibère, est étudié & affecté, & l'on voit le progrès de cette corruption dans les deux Sénèques, dans Pétrone & dans Lucain, & ensuite dans Pline le jeune & dans Tacite. L'esprit & l'art y brillent de tous côtés ; mais la nature n'y paroît point. *Quærit se natura, nec invenit.* Et c'est pourtant la nature qui est la source & la véritable règle du beau. Les

gens de bon ſens s'apercevoient de cette perverſité, s'en étonnoient, & s'y oppoſoient. Ce fut le motif de cet excellent Traité qui nous reſte, *De cauſis corruptæ eloquentiæ*. Mais le mal étoit trop grand pour céder aux remèdes. Et la contagion de ce qu'on appelle le bel eſprit paſſa de ſiècle en ſiècle juſqu'à nos jours. Les Italiens ſemblèrent reconnoître leur erreur, & revenir au bon goût vers les tems des Papes Alexandre VI & Léon X, & les écrits de Sannazar, de Vida, de Fracaſtor, de Bembe, de Sadolet & de quelques autres, ſont dignes de l'antiquité : mais les faux brillans reprirent bientôt le deſſus ; qui, pour les bien louer, ſont d'élégantes bagatelles & des fadaiſes harmonieuſes, *nugæque canoræ*. Mais, pour ne point perdre M. Perrault de vue, notre âge oſera-t-il diſputer aux anciens le prix de la poëſie héroïque ? Nous pourrons comparer chanſonnettes à chanſonnettes. Nous nous parerons de nos madrigaux & de nos ſonnets : mais pourrions-nous ſans témérité oppoſer nos Bucoliques, nos poëmes didactiques & nos poëmes épiques à ceux de Théocrite, de Virgile, d'Héſiode & d'Homère, entre leſquels, s'il faut établir quelques dégrés & quelque ſubordination, je donnerai le prix de l'églogue à Théocrite ſur Virgile, le prix du poëme didactique à Virgile ſur Héſiode, & je laiſſerai la préférence de l'épopée indéciſe entre Homère & Virgile ? Homère néanmoins

néanmoins retenant pour soi toute la gloire de l'invention, & ne laissant à Virgile que celle de l'imitation : mais l'un & l'autre regardant les modernes au-dessous de soi dans une distance infinie.

Il me souvient d'avoir ouï M. Perraut se moquer de la prosodie grecque & romaine, & de la distinction des syllabes longues & brèves : distinction néanmoins qui n'est point une invention de l'esprit humain, mais de la nature même, & qui a sa cause dans la conformation de nos organes & dans le mouvement de nos passions. C'est ce que je lui répondis alors, en lui demandant s'il tiroit de nos rimes un argument de préférence de la poésie moderne au-dessus de l'ancienne ; de nos rimes, dis-je, qui sont un jeu badin & puérile en lui-même, & jugé tel par les anciens, qui l'évitoient soigneusement ; grossièrement inventé par les Arabes, nation brutale & féroce, & qui n'a de politesse & de culture que ce qu'elle en a pu puiser dans les ouvrages des Grecs. Ils portèrent dans l'Europe l'art de rimer avec leur barbarie. Que si ces génies sublimes de l'antiquité avoient pu prévoir que cette consonnance de syllabes & de mots occuperoit un jour les plus beaux esprits des nations les plus polies, ils auroient déploré le sort de l'esprit humain, capable de s'abaisser & de se plaire à une si grande niaiserie.

Si nous entreprenons maintenant la comparai-

ſon de l'art militaire, rien ne pourra mieux nous en faire juger que la grandeur des conquêtes. Pouvons-nous ſeulement penſer ſans étonnement à celles de ces mêmes Arabes, qui ont porté leurs armes depuis le Tigre juſqu'à la Loire; à celles de Nabuchodonoſor, de Séſoſtris, d'Alexandre & de Céſar?

Pour conclure enfin ce long diſcours, je regarde ce mépris de l'antiquité comme une marque de la décadence de notre âge. On peut obſerver que les ſiècles qui ont commencé à dégénérer, ont été ceux qui ſe ſont ſoulevés contre l'antiquité. Tel fut le ſiècle de l'Empereur Adrien, homme d'un goût dépravé dans les lettres, d'un eſprit bouché, & dont on ne peut rapporter les ſentimens sans indignation ou ſans riſée.

Entre les différences qui diſtinguent les vers de la proſe, j'en vois une que l'on n'a pas coutume de remarquer aſſez nettement & en détail, mais ſeulement en gros & confuſément, qu'on omet ſouvent & preſque toujours, & qui me paroît pourtant eſſentielle. C'eſt que les vers ſont aſſujettis à des règles fort étroites, pour la meſure, pour le nombre, pour la quantité, ou pour la rime; mais ils ſont fort libres, pour les penſées, pour les expreſſions & pour les figures. On leur permet une infinité de licences, qu'on appelle

poétiques; & de tours hardis; & même on les ordonne comme un ornement néceſſaire. La proſe au contraire a une entière liberté pour l'arrangement des mots, pour la rencontre des lettres & des ſyllabes, & pour la meſure des paroles, & elle n'eſt point ſervilement aſſujettie au jugement de l'oreille; mais ſes penſées, ſes figures, ſont ſoumiſes à la règle : & ſi ſon ſtyle n'eſt pas meſuré, il doit être modéré & châtié, & porter des marques de l'ordre & de l'arrangement de l'eſprit d'où elle part.

Il y a ſujet de s'étonner que la vanité des hommes les ait portés à s'élever au-deſſus de la terre avec tant de travail & de dépenſe, & que leur curioſité ne leur ait pas fait naître le deſir de creuſer la terre pour connoître par leurs yeux ce qu'elle contient dans ſes entrailles. Si l'on avoit employé à ce deſſein ce que la tour de Babel & les pyramides d'Egypte ont coûté, l'on auroit acquis des connoiſſances très-utiles, & l'on auroit épargné au Pere Kirker bien des réflexions creuſes ſur le monde ſouterrein. Nous ne ſavons point que l'on ait jamais effleuré la terre à la profondeur perpendiculaire d'une demi-lieue. Quand on l'auroit fait, ce n'auroit été que l'égratigner. De même que les plus hautes montagnes ne ſont pas, à proportion

de cette vaste masse, ce que les porreaux & les verrues sont à proportion de nos corps.

Me trouvant à Bourges en l'année 1687, je fus visité par quelques docteurs de l'Université. Je les félicitai sur la réputation que le célèbre Cujas avoit acquise à leur compagnie, & je leur fis plusieurs demandes sur son sujet. J'appris d'eux le lieu de sa sépulture, & je m'y transportai aussitôt. Je la trouvai dans une petite paroisse écartée. A peine pus-je rencontrer quelqu'un dans cette église qui connût le nom de Cujas. On me mena enfin dans une chapelle des aîles, où je ne vis aucune épitaphe ni aucune inscription qui pût apprendre à la postérité que les cendres de ce grand personnage reposoient en ce lieu. J'y vis seulement son portrait peint en huile, assez récent, & qui a été placé là depuis fort peu de tems. Il est représenté de toute sa hauteur avec sa robe rouge de professeur, & il ressemble assez aux portraits que j'ai vus de lui. Il paroît gros & court, & porte sur son visage ce même caractère de probité qui lui est attribué par ceux qui ont écrit sa vie. Je me plaignis à ses successeurs du peu de soin qu'ils avoient pris de faire honneur à la mémoire d'un homme qui leur en avoit tant fait; & je les exhortai d'ériger quelque monument public qui fît connoître & son mérite

& leur reconnoissance. J'ajoutai même que je me croyois obligé de m'y intéresser en qualité de docteur aux droits, & j'offris de contribuer à la dépense.

Les différens de la religion, qui troublent depuis si long-tems la paix des chrétiens ne sont point inaccommodables. Si les parties y procédoient sincèrement, sans opiniâtreté & sans intérêt, ils auroient bientôt trouvé des voies de réconciliation. Mais il s'en trouve de part & d'autre, de si acharnés, qu'ils ne censurent pas avec moins de rigueur ceux de leur parti même qui recherchent l'accommodement, que leurs adversaires. Avec quelle dureté présomptueuse & pédantesque le ministre Rivet ne traita-t-il pas Grotius pour avoir proposé des moyens de paix? Grotius, par une réponse modeste, rabattit son faste, sans le nommer, mais le désignant plaisamment par ce titre pris de Catulle, *Adversus quemdam, opaca quem facit bonum barba*. Une barbe épaisse & noire s'étoit si absolument emparée du gros visage de Rivet, qu'on n'en reconnoissoit point la couleur. A la faveur de cette physionomie velue & hérissée, il avoit acquis de la créance dans son parti. Il employa toute son autorité pour rendre *suspects* les conciliateurs, comme gens chancelans dans leur religion, & il y réussit si bien que, depuis Gro-

tius, fort peu ont osé tenter les voies de réunion. Ainsi ils ont rejeté & refusé avec beaucoup de hauteur celles qui ont été proposées par les catholiques, comme l'ont éprouvé les évêques de Belley & de Meaux. Je ne puis taire en cette occasion les invitations qui m'ont été faites par M. Puffendorf, secrétaire de la reine de Suède, bien plus recommandable par son savoir & par ses écrits que par sa dignité. Son frère, qui a été long-tems résident en France, lui ayant envoyé ma démonstration évangélique ; le secrétaire pria M. le marquis de Feuquières, ambassadeur de France en Suède, de me faire tenir une lettre pleine d'érudition & de bon sens, par laquelle il m'exhortoit à employer la même méthode à la réunion des protestans avec l'église catholique, dont je me suis servi pour rappeler à notre religion les ennemis du nom chrétien ; se rendant garant du succès par la disposition favorable où étoient les cœurs & les esprits dans les lieux d'où il écrivoit. M. de Meaux, qui avoit eu communication de cette lettre, y joignit ses exhortations. Avant que de m'engager dans une telle carrière, je sondai les sentimens des ministres huguenots de Paris, que je trouvai entièrement opposés à ce pieux dessein, prévoyant la prochaine extinction de leur parti en France dans l'acheminement que l'on prenoit à la révocation de l'édit de Nantes. Ainsi je fus con-

traint d'abandonner une entreprise à laquelle j'aurois sacrifié avec plaisir tout ce qui me restoit de vie.

Le livre *de Imitatione Christi*, n'a pas été ainsi intitulé par son auteur. Ce titre n'est que le titre du premier chapitre du premier livre. Les copistes l'ayant trouvé à la tête de tout l'ouvrage, ont crû qu'il appartenoit à tout l'ouvrage, qui n'a paru depuis que sous ce titre.

Je suis bien éloigé du jugement que le public a fait des histoires de Varillas; non pas que j'approuve la liberté qu'il s'est donnée de proposer ses idées pour des faits constans. Ce n'est pas écrire ni rapporter l'histoire, c'est la composer & l'inventer. La loi de l'histoire lui permettoit de proposer ses soupçons comme des soupçons, mais non comme des vérités certaines. Le public se récria avec indignation, & avec justice, contre une telle licence, & on ne tarda pas à l'en faire repentir, en lui mettant devant les yeux les erreurs grossières où la témérité de ses conjectures l'avoit fait tomber. Il se corrigea de sa hardiesse dans les ouvrages suivans, & n'avança rien sans donner de bons garants. Mais après tout, de tous ceux qui se sont mêlés d'écrire notre histoire, aucun ne l'a creusée que lui. La diligence & la constance qu'il

a apportées à cette étude ne sont pas croyables. Il ne s'est pas contenté de lire avec application toutes les histoires, tous les mémoires, toutes les relations que l'impression a rendu publiques. Il a feuilleté tous les anciens documens, dont il a pu avoir la communication, il a porté sa curiosité dans les histoires des peuples & de tems voisins de ceux qu'il vouloit illustrer. Aussi n'y a-t-il point d'historien de notre nation, où il y ait tant à apprendre que dans celui-là. D'ailleurs il est surprenant qu'un homme de cette sorte, qui a passé sa vie dans les galetas, & dans la plus épaisse crasse de l'université, ait pu acquérir tant de connoissance des pratiques de la guerre, des usages de la cour, du style des négociations, & de la conduite des affaires publiques. Quoique son langage ne soit pas dans une exacte pureté, son style est noble, élevé, & vraiment historique; si vous le purgez seulement de quelques tours qui lui sont familiers, & dont la répétition trop fréquente lasse le lecteur. Il a embrassé tant de matières, que faute de mémoire, ou peut-être d'exactitude, il est tombé dans quelques contradictions. Mais on est amplement dédommagé de ces pertes, par l'abondance des nouveautés qu'il présente à son lecteur.

Le public n'a pas été moins injuste envers M. Chapelain. Je n'ai jamais consenti au juge-

ment que le public a fait de sa Pucelle. On l'a condamnée, parce qu'il étoit à la mode de la condamner, & la mode s'en est établie par des juges très-incompétens. Il n'appartient pas à tout le monde de juger du poëme épique. Ce droit est réservé à un très-petit nombre de personnes; & tout le monde l'a usurpé contre la Pucelle. On a jugé du poëme épique sur les règles des sonnets & des madrigaux; & de tous ceux que j'ai vus s'acharner si impitoyablement contre cet ouvrage, aucun ne m'en a jamais allégué d'autre raison, que quelques expressions dures, & quelques vers forcés, comme si ce genre de poësie ne les demandoit pas quelquefois de ce caractère, qui seroit vicieux dans une épigramme, & qui est nécessaire dans quelques endroits des grands poëmes. Quel jugement feroient aujourd'hui ces critiques délicats de l'Iliade d'Homère, si elle n'avoit jamais paru, avec tant de vers négligés, tant de répétitions ennuyeuses, & tant de défauts qu'on y a remarqués? Quel jugement feroient-ils d'un peintre qui ayant à faire un tableau destiné pour une des plus éminentes places de saint Pierre de Rome, le peindroit avec tous les adoucissemens, & les délicatesses de la miniature? Notre nation, notre âge, notre goût sont ennemis des grands ouvrages. Tout ce qui demande de l'application nous rebute. Une ode nous ennuie par sa

longueur. A peine peut-on souffrir un sonnet. Notre génie se borne à l'étendue du madrigal. Nous sommes dans le siècle des colifichets. Toute notre industrie ne va qu'à faire de fort grandes petites choses. Pour bien juger de la Pucelle, il falloit en examiner l'action, la fable, l'économie, l'ordonnance, les ornemens, les dénouemens, & tout ce qui entre dans la composition de l'épopée, sans s'arrêter uniquement, comme l'on a fait, à la versification. Et comment auroit-on pu l'examiner de cette sorte, puisqu'il n'en a paru que la premiere partie? C'est en quoi les exécuteurs du testament de M. Chapelain & ses héritiers, & M. de Montausier qui fut appelé à cette délibération, lui ont rendu un très-mauvais office, en supprimant la seconde partie de la Pucelle. Car apprehendant un aussi mauvais succès pour cette seconde partie, que pour la première, ils ont ôté aux bons juges & aux fins connoisseurs les moyens de juger sainement de l'une & de l'autre, & peut-être d'effacer la flétrissure que sa mémoire a reçue injustement, ou du moins sans connoissance de cause. Le mal n'est pourtant pas sans remède. Ces héritiers gardent ce dépôt, & le cachent entre l'intérêt d'un parent qui leur a fait honneur, contre le leur, & contre celui du public, qu'ils privent d'un bien qui lui appartient, & qui a droit de le redemander. Ce qui est de plus

étrange, c'est que l'infortune de la Pucelle fut contagieuse aux autres ouvrages de M. Chapelain. Tout ce qui portoit son nom, parut méprisable, & on ne voulut plus se souvenir de tous les applaudissemens que ses belles odes avoient mérités dès le tems du cardinal de Richelieu, & principalement sa couronne impériale, le plus beau fleuron de la guirlande de Julie, si ingénieusement inventée, si agréablement tournée, & si heureusement conduite.

Quand je considère cette surprenante décadence de la réputation de M. Chapelain, j'en vois deux causes principales; l'une est qu'il n'a pas assez connu le génie de notre nation, & de notre siècle, tel que je viens de l'exposer, brusque, ardent, impatient, & incapable de la longue & constante attention que demande l'élévation, & l'étendue du poëme épique; génie très-éloigné du flegme, de la solidité, & de la sage pesanteur des esprits des anciens Grecs & Romains. M. Chapelain ayant manqué à faire cette observation, a cru légèrement que toutes les figures, & tous les tours qui font la beauté de leurs langues, conviendroient indifféremment à la nôtre, sans considérer que chaque langue a des agrémens qui lui sont propres, & qui passant d'une langue dans une autre, & y portant leur caractère étranger, y deviennent fades, & quelquefois ridicules. La

seconde cause de la révolution de l'estime de M. Chapelain, vient de cette estime même qui le fit choisir par M. Colbert, pour arbitre de la dispensation des libéralités du roi envers les gens de lettres. Car ce ministre lui en ayant demandé une liste détaillée, & qui marquât le degré du mérite de chacun d'eux, tous ceux qui n'eurent pas de part à ces graces du roi, & qui s'en croyoient dignes, lui attribuèrent leur exclusion, qui sembloit les déshonorer, & qui les privoit des douceurs, qui les auroient accommodés. Tous ces mécontens devinrent ses ennemis capitaux, & ils s'en vengèrent principalement sur sa Pucelle, au succès de laquelle son honneur sembloit être attaché, & ils entrèrent même dans le détail de son genre de vie, qui avoit ses singularités, & qu'ils tâchèrent de ridiculiser.

On est persuadé que le recueil de poésies intitulé, *les Franches Repues de Villon*, est un livre composé par Villon, & intitulé, *les Franches Repues*. On se trompe. C'est le récit des tours d'adresse dont s'étoit servi Villon pour avoir ses repas francs. Et ce récit est d'un auteur inconnu. Pasquier qui a donné un chapitre entier dans ses recherches à la mémoire de Villon, a été bien mal informé de ses faits & gestes. Il dit qu'il étoit Parisien, & qu'il fut condamné à être pendu pour

ses friponneries. Il dit qu'il ne sait si la sentence fut exécutée, & que quelques-uns assurent que le roi Louis XI lui sauva la vie ; & que le nom de Villon lui fut donné pour ses friponneries. Il ne semble pas qu'on puisse douter qu'il ne fût natif de Paris, vu ce quatrain qu'il fit, quand il fut condamné à mort. Marot l'a rapporté ainsi dans l'édition de ses ouvrages :

Je suis François (dont ce me poise)
Né de Paris, emprès Pontoise.
Or d'une corde d'une toise
Saura mon col que mon cul poise.

Rabelais liv. 4, ch. 67, fait parodier cette épigramme par Villon lui-même, lorsqu'il lui fait dire au roi d'Angleterre :

Ne suis-je badaud de Paris :
De Paris, dis-je, auprès Pontoise ?
Et d'une corde d'une toise
Saura mon col que mon cul poise.

Mais Fauchet (1) nous la donne bien différente ; soit que Villon l'ait changée depuis, ou que d'autres y aient mis la main :

Je suis François, dont ce me poise,
Nommé Corbeuil en mon surnom,

(1) De l'origine des Chevaliers, liv. 1, ch. 1.

Natif d'Auvers emprès Pontoise,
Et du commun nommé Villon.
Or d'une corde d'une toise
Sauroit mon col que mon cul poise
Se ne fust un joli appel :
Le jeu ne me sembloit point bel.

Il s'appeloit donc, selon Fauchet, François Corbeuil, & il étoit d'Auvers auprès de Pontoise. Il n'est pas vrai qu'on lui ait donné le sobriquet de Villon pour ses tromperies, comme Pasquier & Fauchet, & après eux tout le monde l'a cru; car il nous apprend lui-même dans son grand testament, pag. 51, que son père s'appeloit maître Guillaume de Villon. Ce qui a fait dire à Pasquier que Louis XI, lui sauva la vie, c'est cet endroit du même testament :

Ecrit l'ay, l'an soixante & un
Que le bon Roy me délivra
De la dure prison de Meun,
Et que vie me recouvra.

Cet emprisonnement de Meun, & cette délivrance que lui accorda Louis XI, semblent être différens du jugement qui lui fut rendu à Paris; car par la requête en forme de Ballade qu'il présenta au parlement, il paroît que sur son appel la sentence de mort fut convertie en un bannissement. Néanmoins il n'y a point en cela de con-

trariété ; & le roi Louis XI, à son avènement à la couronne, put bien interposer sa recommandation & son autorité auprès de ses juges pour le tirer d'affaires. Villon, après ce jugement se retira en Angleterre, où sa réputation & l'agrément de son esprit lui méritèrent bientôt les bonnes graces & la familiarité du roi Edouard. Ce fut alors qu'il dit ce bon mot tant célébré. Le roi étant dans son cabinet d'affaires, & lui montrant les armes de France, attachées contre le mur : voici le lieu honorable, lui dit-il, que j'ai choisi pour placer les armes du roi ton maître. Vous ne pouviez mieux faire, sire, lui répondit Villon, & votre médecin vous a donné en cela un fort bon conseil; car quand vous vous sentez resserré, vous n'avez qu'à jeter les yeux là-dessus, vous avez aussitôt la liberté du ventre. Il se retira enfin sur ses vieux jours à saint Maixent en Poitou, où, selon la mode du tems, il faisoit des comédies sur les principaux évènemens de la vie de notre Seigneur, qui se représentoient dans les cimetières des églises aux principales fêtes de l'année, & ce fut dans une de ces occasions qu'arriva la mémorable aventure du frère Etienne Taperoue, rapportée par Rabelais, liv. 4, ch. 13.

Pour être bel esprit, il faut être bon esprit : mais pour être bon esprit, il n'est pas nécessaire

d'être bel esprit. Quelque vif, quelque brillant, quelque fécond que soit un esprit, s'il n'est solide & réglé, il sera mêlé de folie. On peut être bon esprit, au contraire, sans être bel esprit. La beauté de l'esprit consiste dans une vivacité, une fécondité, une élévation, qui sont purement des dons de la nature, & que l'art & l'étude ne donnent point. La bonté de l'esprit dépend d'une justesse, d'une règle, & d'une modération, qui dépendent aussi de la nature, mais qui peuvent être cultivées & augmentées par l'art.

Depuis le rétablissement des lettres, la critique a fait la principale occupation de ceux qui se sont appliqués aux belles-lettres. Cela étoit nécessaire après tant de siècles d'ignorance & de ténèbres; il falloit, pour ainsi dire, abattre la poussière, nettoyer la moisissure, & tuer les vers qui rongeoient & défiguroient les anciens manuscrits qui avoient échappé à la fureur des barbares & à la longueur des années. Cette étude fut en sa vigueur & son honneur pendant deux cens ans. Le souverain degré de l'érudition consistoit à mettre au jour les anciens auteurs, & à corriger les fautes des copistes par les mains de qui ils avoient passé, soit en les conférant sur de bons exemplaires, soit en employant son esprit & son savoir au rétablissement des passages corrompus. Mais enfin cette

cette occupation dégénéra en une étude basse & obscure, dont tout le mérite consistoit à rechercher & à recouvrer les meilleurs manuscrits, à les conférer, & à en remarquer soigneusement les diverses leçons. Tel a été l'emploi de Gruter pendant tout le tems de sa vie. Ceux à qui ces secours manquoient, se servoient de leur esprit & de leur savoir pour remettre les auteurs dans leur pureté; & souvent abusant de leur talent, & par trop rafiner, ils gâtoient ce qui étoit entier & sain, & donnoient la peine aux critiques leurs successeurs, mais plus sages qu'eux, de remettre les choses en leur premier état, & de guérir les plaies qu'ils avoient faites. Entre ces derniers, je donne le premier rang à Casaubon, comme je le lui ai ouï donner aussi par feu M. de Saumaise. Gronovius ne lui étoit pas inférieur en ce genre. Mais aujourd'hui que presque tous les meilleurs auteurs ont été rendus publics par l'impression, je n'approuverois pas qu'un homme se dévouât à la critique, & fît son capital de courir après ces syllabes fugitives & de travailler à ces réparations de mots ruineux. Je regarde les critiques comme des sarcleurs; ils arrachent les mauvaises herbes, & laissent recueillir les bonnes aux habiles jardiniers qui ont su les cultiver & en faire leur profit.

Les Jésuites chez qui je suis logé à Paris, dans le choix de leurs chambres, préfèrent celles qui sont exposées au midi. Je suis d'un sentiment tout contraire, & je préfère sans comparaison l'exposition au nord. Voici mes raisons. Tous les orages, les grands vents, les grêles & les pluies violentes viennent du midi. Les fenêtres qui y sont tournées, se trouvent souvent brisées par la tempête. Ces chambres sont des fournaises pendant les chaleurs de l'été; & le soleil vous aveugle & vous brûle tout le long de la journée. Les objets du dehors qui se présentent aux yeux, ne sont vus que du côté de l'ombre, qui en dérobe tout l'agrément. Aucun de ces défauts ne se trouve dans l'exposition au nord. Le calme y est toujours; la fraîcheur s'y trouve en été; on se garantit de la bise & des froids de l'hiver, qui sont par-tout égaux, en se calfeutrant & se munissant de chassis & de rideaux. Les objets n'y paroissent que de leur beau côté, & du côté qu'ils sont éclairés & dorés des rayons du soleil. L'exposition au levant a aussi ses agrémens. Ce soleil naissant, & l'aurore sa fourrière, sont à mon gré ces objets délicieux; la fraîcheur de la nuit tempérant l'ardeur de ses rayons.

La vigueur & la bonne santé que l'on remarque

dans quelques vieillards, ressemble à une tour sappée. Cette tour paroît aussi solide, aussi forte & aussi durable, que lorsqu'elle fut achevée de bâtir; cependant elle n'a plus de fondement, & n'est soutenue que par quelques étais, qui venant tout d'un coup à manquer, elle est ruinée en un instant. Les fondemens de la vie sont détruits dans les vieillards, le suc radical est épuisé, les parties vitales sont usées, la machine n'est plus soutenue que par quelques étais, c'est-à-dire, par la force de la contexture, & par la continuation de l'impression du premier mouvement. Je comparerois encore cette apparence de santé à ces larmes de verre, qui paroissent parfaitement solides, & qui étant tant soit peu entamées, s'en vont en poussière.

Le vice du mensonge ne consiste pas proprement en ce qu'il est contraire à la vérité. On dit plusieurs choses contraires à la vérité, sans aucun vice & sans aucun péché. Les complimens sont d'honnêtes mensonges; non-seulement permis, mais encore commandés par l'usage. Quand un homme dit à un autre qu'il est son valet, qu'il est son serviteur, il parle contre la vérité; & tant s'en faut que ce mensonge soit vicieux, ce seroit un vice que de manquer à le faire : il blesseroit les loix de la société civile, il offenseroit son prochain, qui a droit d'exiger de lui cette assurance,

toute fausse qu'elle est. Aussi ne faut-il pas prendre ces discours au pied de la lettre, ni dans leur signification grammaticale : mais dans la signification que la coutume leur a attribuée, qui n'est autre que d'une civilité superficielle. Le vice du mensonge consiste proprement en ce qu'il donne une fausse idée. C'est une tromperie que l'on fait à son prochain ; c'est un larcin qu'on lui fait de la vérité, ce qui est contraire à la charité. Sur ce principe les restrictions mentales sont vicieuses ; car encore qu'elles ne soient pas contraires à la vérité, selon le sens grammatical des paroles, elles le sont dans l'intention de celui qui parle, qui n'est autre que de cacher la vérité à celui à qui l'on parle, & de lui donner une fausse idée. Lorsqu'un homme parle à un autre, c'est pour lui donner une idée qu'il n'avoit pas. C'est la formation de cette idée qui est le but de celui qui parle, & de celui qui écoute. Et c'est par la nature de cette idée, qu'il faut juger de la nature du discours qui l'a formée. Si elle se trouve contraire à la vérité, le discours qui l'aura formée sera mensonger & vicieux. Il ne s'agit pas de savoir si elle est conforme à l'idée de celui qui parle ; celui qui parle, ne parle pas pour lui-même, mais pour celui à qui il parle. Il n'a pas intention en parlant de se donner à lui-même une nouvelle idée qu'il n'avoit pas, ni de se rien apprendre à soi-même. Si cela étoit, il

n'auroit qu'à parler tout seul. Mais c'est à celui à qui il parle, à qui il veut donner cette nouvelle idée; & s'il la veut donner fausse, ce sera une tromperie qui ne sera pas justifiée par la conformité que cette idée aura avec celle de celui qui parle. Il y a plusieurs sortes de mensonges qui ne consistent pas dans le discours, mais dans l'action, & quelquefois dans l'inaction. Faire semblant de n'entendre pas ce que l'on entend, ou de ne voir pas ce que l'on voit; agir comme par hasard, lorsqu'on agit avec préméditation, ce sont des mensonges & des tromperies, puisqu'on ne les emploie que pour faire naître de fausses idées. Mais d'ailleurs la sincérité seroit blâmable en certaines rencontres.

On donne à un homme des louanges qu'il mérite; il blessera la modestie s'il les reçoit, il blessera la vérité s'il les rejette. Il doit pourtant les rejeter, & affecter de se croire indigne, parce que cet usage est établi par la politesse de la société civile; & que d'y contrevenir, ce seroit choquer cette même société, qui nous défend toute sorte de faste & d'ostentation.

Les Jésuites communément écrivent & parlent bien en latin, mais leur latinité péche presque toujours en ce qu'elle est trop oratoire. Cela vient de ce que dès leur première jeunesse on les fait

régenter. Ces régences les engagent à parler incessamment en public ; ils s'accoutument insensiblement à le faire d'un style soutenu & arrangé, & à s'élever au-dessus du genre médiocre. Cela se remarque clairement dans les lettres du P. Petau : il va toujours par courbettes, & jamais au pas ; par périodes nombreuses, par figures étudiées, & jamais par cette admirable simplicité des épîtres de Cicéron, qui, tout grand orateur qu'il étoit, savoit bien cesser de l'être quand il le falloit. Quand les lettres du P. Petau parurent, on en fit comparaison avec celles de Scaliger. Cette question donna lieu à une grande dispute chez MM. Dupuy, où étoit le réduit ordinaire des savans de Paris. Les gens de collége se déclarèrent pour le P. Petau : mais M. Guyet, homme d'un goût raffiné, mais avec des manières dures, leur dit pour toute réponse, qu'ils méritoient qu'on leur présentât du foin. M. Guyet avoit raison. Les épîtres de Scaliger sont d'un style naturel, libre, aisé, & pour parler à la mode, d'un style léger, qui a quelque chose de vif & d'aigu. Celles du P. Petau sont d'un style arrondi, compassé, mesuré. C'est un tissu de phrases, un enchaînement de périodes. Ce sont des lambeaux de déclamations. Tous ses ouvrages didactiques, ses dogmes, ses livres de la doctrine des tems, ses dissertations critiques sont de ce genre. Le P. Sirmond, tout Jésuite

qu'il étoit, a bien su éviter ce défaut, peut-être pour avoir quitté de bonne heure les emplois de la scholarité, & avoir passé la plus grande partie de sa longue vie dans les cours de Rome & de France, & y avoir poli son langage par l'usage du monde. Outre qu'il étoit naturellement d'un esprit doux & d'une humeur facile; au contraire du P. Petau qui étoit rude & rebours; & pour me servir du terme que Vossius lui appliquoit, il étoit morose. Ses vers étoient d'un beau tour & fort nombreux. Mais ce n'étoient que des vers sans poésie. Comme il possédoit toutes les richesses de la langue latine, son style abondant lui fournissoit tant d'expressions & tant de termes sur toutes sortes de sujets, qu'il s'énonçoit sans contrainte, & que sa versification paroissoit noble & aisée, & portoit le caractère de l'antiquité. Mais elle n'étoit point animée par l'invention, par la fiction, & par cette sublimité, qui seule mérite le nom de poésie.

La plupart de ceux qui jugent des sciences, sont sujets à un défaut capital, qui est de n'estimer que la science qu'ils aiment, & de mépriser les autres. Un philosophe de ce tems, qui a acquis beaucoup de réputation par ses réflexions & par ses écrits, a osé avancer qu'on devroit renfermer ses spéculations & ses études dans la philosophie & les mathématiques; toutes les autres sciences étant

vaines & frivoles : faiſant ainſi ſon goût & ſon humeur, la règle de l'eſprit humain. Il faut avoir un goût général pour reconnoître ce qui eſt d'eſtimable dans chaque ſcience ; & un eſprit d'équité qui ſache donner à chacune ſon prix, & l'eſtimer ſelon ſon mérite. Les bornes de l'eſprit humain ſont ſi étroites, & l'immenſité des ſciences eſt telle, que la moindre partie n'en peut être épuiſée par des recherches éternelles. Un ſeul brin d'herbe a de quoi exercer nos méditations à l'infini ; de quoi nous fournir mille & mille belles connoiſſances, & de quoi nous conduire à de grands principes, & remplir notre ame de nouvelles lumières. Je ne prétends pas que chacun de nous ſe donne carrière dans toutes les ſciences ; que nous effleurions tout & ne creuſions rien. La véritable méthode eſt de s'appliquer principalement à une ſcience ; & aux autres ſeulement par rapport à celle-là : *cujus cauſa excoluit cæteras :* mais faiſant juſtice à toutes, ſans en mépriſer aucune. Pour moi quand l'ordre de mes études m'engage à m'écarter par occaſion dans quelque ſcience, qui n'a pas fait ma principale application, je porte envie à ceux qui la cultivent, tant j'y aperçois de richeſſes & de beautés.

Je me trouvai un jour à Amſterdam, en compagnie de quelques gens de lettres, du nombre

desquels étoit le jeune Vossius, fils du célèbre Gérard-Jean. Comme il avoit un grand usage de la littérature grecque, & qu'il lui avoit passé par les mains beaucoup d'anciens manuscrits grecs, il nous dit qu'il avoit découvert ce jour-là même une épigramme grecque, qui méritoit de nous être rapportée, & sur le sens de laquelle il désiroit nous consulter. Voici l'épigramme.

Καλὴ πηνηλόπεια, γυνὴ κλεινοῦ ὀδυσῆος,
Ἒξ ποσὺ ἐμβεβαυῖα, τριδάκτυλος ἐξεφαάνθη.

La question étoit de savoir ce que c'est que cette Pénélope, qui marche avec six pieds, & qui n'a que trois doigts. Chacun demeura dans le silence, cherchant dans sa tête la solution du problême, sans la trouver, quoiqu'elle semble se présenter d'elle-même, & sauter aux yeux. Il faut prendre le premier vers plus matériellement qu'on ne le prend, & comme n'ayant aucune relation à la personne de l'ancienne héroïne Pénélope, mais signifiant simplement ce vers hexamètre marchant à six pieds, comme tous les autres vers hexamètres; & dans le nombre de ces six pieds, ayant trois dactyles.

L'auteur des nouveaux élémens de Géométrie, qui parurent il y a quelques années: entreprit de réformer Euclide, comme n'ayant pas gardé l'or-

dre de la nature dans l'arrangement de ses propositions. Euclide n'a point prétendu en cela suivre l'ordre de la nature, mais celui de la discipline & de l'institution ; c'est-à-dire, mettre la géométrie dans l'ordre le plus propre & le plus commode à à être enseigné à ceux qui entrent dans l'étude de la géométrie : & c'est ce qui lui a fait donner le titre d'élémens à son ouvrage, c'est-à-dire, de premiers principes que doit apprendre celui qui veut être initié dans cette science. Quand Jules Scaliger, Sandius & Schoppius, ont recherché dans leurs ouvrages les premières causes de la langue latine, ils n'ont pas prétendu avoir trouvé, ni donner une nouvelle méthode d'enseigner cette langue, & par-là rejeter les rudimens & les grammaires ordinaires, reçues alors dans les écoles, dont on se servoit pour enseigner cette langue aux enfans. La métaphysique dans l'ordre de la nature, est le fondement de la philosophie, & précède la physique & les autres parties de la philosophie ; mais non pas dans l'ordre de l'institution, puisque c'est celle que l'on enseigne la dernière. Quand le vieux laboureur enseigne l'agriculture à son fils, il ne commence pas son instruction par l'explication de la nature de la terre, ni du cours & de l'action du soleil, & de la diversité des saisons, comme le demanderoit l'ordre de la nature ; mais il commence par lui montrer comment il faut tenir

le manche de la charrue, & comment il faut la conduire pour tourner la terre à propos.

Le ſon eſt un fort mouvement de l'air, que nous apercevons par l'impreſſion qu'il cauſe ſur le tympan de notre oreille. Quand le corps ſonore eſt frappé & ébranlé, il communique à l'air qui l'environne le mouvement qui lui eſt imprimé; & ce mouvement ſe fait par des ondulations pareilles à celles que nous remarquons ſur l'eau, quand on y a jeté une pierre. Plus ces ondulations ſont promptes & fréquentes, plus le ſon eſt aigu: & le ſon de la chanterelle d'un violon n'eſt plus aigu que celui de la groſſe corde, que parce que ſon mouvement étant plus vîte, il produit de plus promptes & plus fréquentes ondulations. Que ſi en relâchant la corde, on rend ſon mouvement plus lent, les ondulations qu'elle produira ſeront auſſi plus lentes & le ſon moins aigu. Cela étant bien entendu, il eſt aiſé de comprendre les cauſes de la conſonnance & de la diſſonnance. Quand les ondulations produites par deux cordes de violon, ſont égales & ſemblables, & ſe rencontrent avec juſteſſe dans les mêmes tems, elles produiſent l'uniſſon, qui eſt la plus parfaite de toutes les conſonnances. Si elles ne ſe rencontrent jamais, elles produiront une entière diſſonnance. Mais ſi quelques-unes ſeulement ſe rencontrent dans de cer-

tains intervalles réglés, elles produiroient ces diverses consonnances, qui font l'agrément de la musique.

Par ces mêmes ondulations, on peut rendre raison d'un effet que l'on remarque & que l'on admire dans la nature, lorsque deux cordes sont à l'unisson; & que l'une étant touchée, & rendant le son qui lui est propre, l'autre corde que l'on ne touche point en est ébranlée & rend le même son, quoique plus foiblement. Les ondulations de l'air, produites par la corde qui est touchée, vont frapper & ébranler la corde que l'on ne touche point, & lui font produire ses ondulations propres; & ces ondulations étant toutes pareilles à celles de la première corde, elles s'y joignent & en sont aidées & fortifiées, & rendues plus sensibles qu'elles n'auroient été.

Le P. Bouhours trouvoit un sublime merveilleux dans ces paroles du premier livre des Machabées, I, 3, où l'auteur parlant d'Alexandre dit, *& siluit terra in conspectu ejus*. Il trouvoit cette métaphore noble, exprimant très-proprement la soumission respectueuse que toutes les nations conçurent pour Alexandre après ses conquêtes. Je l'avertis que ce qu'il appeloit sublime, étoit une expression fort ordinaire dans les écrits des Hébreux

& des Hellenistes, &c. qui ne renfermoit aucun sublime, comme on le pouvoit voir dans plusieurs endroits de ce même livre des Machabées. Cela paroît clairement par le texte grec, où l'on trouve le mot ἡσύχασεν, a été en repos, a été en paix; en quoi l'on ne voit aucun sublime. Saint Luc, dans son évangile 23, 56, dit que ces femmes Galiléennes qui avoient suivi notre seigneur, après avoir préparé ce qui étoit nécessaire pour l'embaumer, *sabbato siluerunt secundum mandatum*, & dans l'original grec ἡσύχασαν, qui ne peut signifier autre chose, que se tinrent en repos. Mais pour remonter à la première source, ce *sileo* & cet ἡσυχάζω, viennent de l'hébreu שקט, qui signifie il se reposa, il fut tranquille, il demeura en paix. On lit dans Isaïe, 14, 7, *conticuit & siluit omnis terra, gavisa est, & epulavit*. L'hébreu porte נחה שקטה. Il est bien constant qu'il n'y a pas de sublime dans נחה *quievit*. Peut-on s'imaginer que le mot qui lui est joint immédiatement comme son synonyme, soit sublime? Ce même mot se trouve employé dans le livre de Josué, 11, 23, lorsqu'après le récit des conquêtes de Josué, l'auteur dit, *conticuit terra à præliis*. שקטה ממלחמה Les Septante traduisent κατέπαυσε πολεμουμένη *cessavit bello vexari*. Il ne paroît en cela ni *siluit*, ni figure, ni sublime. Le mot hébreu דמם a encore les deux mêmes significations, *siluit* & *quievit*. C'est fort

mal juger de la signification & de la force d'un mot original d'une langue, par la signification & la force du mot d'une autre langue, dont on s'est servi pour le traduire. C'est ainsi que dans ces paroles de la Genèse, 1, 3. *Dixitque Deus, fiat lux, & facta est lux.* Longin a cru trouver du sublime, faute de savoir que cette expression concise, qui paroît vive & forte dans la langue grecque, dans la latine, & dans celles qui en sont dérivées, à cause de cette répétition des mêmes termes qui semble avoir été étudiée & recherchée, est un hébraïsme très-commun & très-simple dans les langues Orientales, comme je l'ai fait voir ailleurs.

C'est une chose assez étrange, que ce qu'on nous rapporte (1) des Brucolaques des isles de l'Archipel. On dit que ceux qui, après une méchante vie sont morts dans le péché, paroissent en divers lieux avec la même figure qu'ils portoient pendant leur vie; qu'ils font souvent du désordre parmi les vivans, frappant les uns, tuant

(1) Plegon de Mirabil. cap. 1. Turquie Chrétienne de la Croix, liv. 1, chap. 25, pag. 116 & seq. ex Leone Allatio, p. 118, & Cassiano, p. 119. Etat de l'Eglise Grecque, du sieur de la Croix, ch. 25, p. 78 & suiv. Voyage au Levant, de Paul Lucas, tom. 2, chap. 21, pag. 328.

les autres; rendant quelquefois des services utiles, & donnant toujours beaucoup d'effroi. Ils croient que ces corps sont abandonnés à la puissance du démon, qui les conserve, les anime, & qui s'en sert pour la vexation des hommes. Le père Richard, Jesuite, employé aux missions de ces isles, il y a environ cinquante ans, donna au public une relation de l'isle de Santérini, ou de Sainte Irene, qui étoit la Théra des anciens, dont la fameuse Cyrène fut une colonie. Il a fait un grand chapitre de l'histoire des Brucolaques. Il dit que lorsque le peuple est infesté de ces apparitions, ils vont déterrer le corps; qu'ils le trouvent entier & sans corruption, qu'ils le brûlent ou le mettent en pièces, & principalement (1) le cœur; après quoi les apparitions cessent, & le corps se corrompt. Le mot de Brucolaques, vient du grec moderne βοῦρκος, qui signifie, de la boue, & de λάκκος, qui signifie fosse, cloaque, parce qu'on trouve ordinairement, comme ils l'assurent, les tombeaux où l'on a mis ces corps, pleins de boue. Je n'examine point ici si les faits que l'on rapporte sont véritables, ou si c'est une erreur populaire: mais il est certain qu'ils sont rapportés par tant d'auteurs habiles, & dignes de foi, & par tant de témoins oculaires, qu'on

(1) Relat. de Santerini, du P. Richard, ch. 28, p. 282.

ne doit pas prendre parti ſans beaucoup d'attention. Il eſt certain auſſi que cette opinion, vraie ou fauſſe, eſt fort ancienne, & les auteurs en ſont pleins. Lorſqu'on avoit tué quelqu'un frauduleuſement & par ſurpriſe, ils croyoient lui ôter le moyen de s'en vanger en lui coupant les pieds, les mains, le nez, & les oreilles. Cela s'appeloit ἀκρωτηριάζειν. Ils pendoient tout cela au cou des défunts, ou ils le plaçoient ſous leurs aiſſelles, d'où s'eſt formé le mot μασχαλίζειν qui ſignifie la même choſe. On en lit un témoignage bien exprès dans les ſcholies grecques (1) de Sophocle. C'eſt ainſi que fut traité par Ménélas Déïphobe, mari d'Hélene, & ce fut en cet état qu'il fut vu d'Enée dans les enfers.

Atque hic Priamiden laniatum corpore toto
Deiphobum vidit, lacerum crudeliter ora;
Ora, manuſque ambas, populataque tempora raptis
Auribus, & truncas inhoneſto vulnere nares.

Les anciens ont traité de fable l'hiſtoire d'Hermotime de Clazoménes, dont on dit que l'ame ſortoit ſouvent de ſon corps pour voyager dans des régions éloignées, & s'inſtruire de ce qui s'y paſſoit & de ce qui s'y préparoit; qu'à ſon retour

(1) Vide Electr. v. 448. Meurſium in Lycophr. p. 309. Stanleium in Æſchil. Choëph. v. 437.

il instruisoit ses compatriotes de l'avenir : mais qu'enfin ses ennemis ayant obtenu de sa femme la liberté de brûler son corps, l'ame à son retour se trouvant privée de sa retraite ordinaire, s'étoit retirée pour ne plus revenir.

Suétone écrit qu'après la mort violente de Caligula, son corps n'ayant été brûlé qu'à moitié, & enterré fort superficiellement; tant que ce corps fut en cet état, la maison où il fut tué, & les jardins où il fut mis en terre, furent inquiétés de spectres toutes les nuits, jusqu'à ce que cette maison fût brûlée, & que les sœurs du défunt lui rendissent plus régulièrement les derniers devoirs. Servius (1) marque expressément que les ames des morts ne trouvent le lieu de leur repos, qu'après que le corps est entièrement consumé. Les Grecs aujourd'hui sont encore persuadés que les corps des excommuniés ne se corrompent point, mais s'enflent comme un tambour, & en expriment le bruit, quand on les frappe, ou qu'on les roule sur le pavé. Ces corps s'appellent toupi, c'est-à-dire, un tambour en grec vulgaire.

Quand nous n'aurions point d'autres marques du mérite de Virgile, que les louanges infinies que lui ont donné les poëtes de son tems, ç'en

(1) Servius in Virgil. Æn. VI. 418.

feroit une preuve fuffifante. Ils le préféroient à Homère ; ils difoient que l'Eneïde étoit le plus excellent ouvrage que Rome eût produit. Ils traitoient de facriléges ceux qui avoient ofé cenfurer fes vers. Le peuple Romain affemblé au théâtre ayant ouï réciter quelques-uns de fes vers, fe leva pour lui faire honneur ; & ayant fu qu'il étoit préfent, lui rendit des marques de vénération, telles qu'à Augufte même. Ce fiècle étoit moins envieux que le nôtre, & la magnanimité romaine paroiffoit en cela comme en tout le refte.

Je m'attirai autrefois les reproches de l'académie de Caën, lorfqu'il m'arriva de donner quelque préférence à Tibulle & à Properce au-deffus d'Ovide. Quoi ! me dirent-ils, préférer la molleffe & la ftérilité de Tibulle, la dureté & les difparates de Properce, à l'aménité, à la fécondité & à l'efprit d'Ovide ! Je demandai à être reçu à ma juftification, & voici ce que je leur dis. Je ne cède à perfonne en zèle & en eftime pour Ovide. J'en ai fait mes délices dès mon enfance. Mais quand l'âge m'a formé le goût, j'ai reconnu qu'il ne falloit pas fe laiffer prévenir à une admiration univerfelle de tous fes ouvrages, ni à une préférence inconfidérée fur tous les poëtes de ce genre. Je fais une grande diftinction entre fes livres d'amour, fes métamorphofes, fes faftes,

& les livres qu'il a écrits dans son exil. Les livres d'amour, & particulièrement les épîtres des Héroïdes, sont plus châtiées, plus étudiées, plus élégantes, écrites même avec plus d'esprit & plus d'art; soit que la matière lui plût davantage, & que le cœur aidât l'esprit dans la composition; soit que le feu de la jeunesse soutînt davantage & animât la beauté de son génie. Les métamorphoses leur sont fort inférieures. C'est un ouvrage languissant, négligé, sans feu, & sans art. Les liaisons de ses fables, qu'on me faisoit admirer dans mon enfance, sont froides, & tirées par les cheveux. Ses fastes sont beaucoup plus estimables. La facilité de son esprit lui a fait renfermer assez heureusement, sous la mesure des vers, une matière fort peu susceptible des ornemens de la poësie. Ses autres livres portent des marques visibles de l'abattement & de la tristesse où l'avoit réduit le pitoyable état de son exil. Son principal défaut, & qui s'étend dans tous ses ouvrages, est cette licence immodérée de son style: il veut tout dire, il ne sauroit finir: & il a manqué de cette adresse qui n'est connue que par les grands maîtres de l'art, de savoir faire penser les choses à son lecteur sans les exprimer. Je n'aurois pas été assez hardi pour dire de lui ce qu'en a dit Lambin, qu'il étoit un mauvais auteur de la latinité; mais j'oserai bien

dire qu'il a hasardé plusieurs mots qui ne se trouvent que chez lui, & qu'on voit clairement avoir été faits pour remplir la mesure des vers où il les a placés. Du reste, indocile & incapable de se corriger, amateur de son esprit & de ses défauts, & ne déférant rien au conseil de ses amis. Mais en remarquant ses défauts, il ne faut pas lui dérober les louanges qui lui sont dues. On reconnoît par-tout un esprit fort élevé, fort étendu, fort cultivé & fort poli par l'usage du grand monde. Au milieu même des ouvrages où il s'est le plus relâché, il lui échappe des traits inimitables. Et à tout prendre c'est un très-agréable auteur, que je choisirai préférablement à beaucoup d'autres, quand je voudrai me donner du plaisir & me divertir. Mais quand on comparera le génie poëtique d'Ovide avec celui de Tibulle & de Properce, les affections, les mouvemens, le πάθος, & les expressions, Ovide, à mon jugement, aura le dessous. Quand César a porté son jugement sur les comédies de Térence, il a trouvé que la force comique lui manquoit : je dirois volontiers que la force poëtique manque à Ovide. Et en effet s'abandonnant, comme il faisoit, à sa facilité de versifier, il étoit impossible que dans ce flux de bouche, & parmi cet amas infini de paroles, il pût retenir ces figures piquantes, ces tours vifs & animés, qui font la différence du poëte & du versificateur. Je

pourrois soutenir mon jugement par l'autorité de plusieurs excellens juges de poësie. Je ne mets pas de ce nombre Jules Scaliger, homme à la vérité d'un esprit vaste & élevé, mais d'un très-mauvais goût dans la poësie. Quand on n'auroit pas lu son Hypercritique, si plein de fausses vues, bien plus occupé à juger du détail des vers, & à corriger des minuties, souvent de mal en pis, qu'à porter un jugement sain sur le gros des ouvrages; pourroit-on se soumettre aux décisions d'un homme qui a répandu dans le public tant de mauvais vers?

Platon, dans son dialogue (1) de la Tempérance, fait avancer à Socrate une maxime bien véritable, & qui pourtant ne se pratique guère aujourd'hui. Il ne faut pas considérer, dit-il, par qui les choses sont dites, mais si elles sont bien & véritablement dites. Les Arabes (2) ont fait passer cette maxime en proverbe. « Regarde, » disent-ils, la chose qui est dite, & non pas par » qui elle est dite ». Notre siècle & notre nation sont bien éloignés de la sagesse de ce précepte. La qualité, la dignité, l'élévation dans l'opinion du vulgaire, sont des titres suffisans pour pouvoir dé-

(1) Charmid. tom. 2, page 161.

(2) Proverb. Arab. Cent. 1, Prov. 88.

cider souverainement du mérite des ouvrages d'esprit ; & on veut que l'autorité que la fortune donne aveuglément dans le monde, fasse autorité dans les lettres. Telle étoit la folle prétention (1) de l'empereur Adrien. Il se croyoit dispensateur du mérite & de la réputation des savans hommes qui l'avoient précédé, comme il étoit maître de la vie & des biens de ses sujets. Après que les méchans vers de Chérile furent récompensés (2) si libéralement par Alexandre, la postérité s'en rapporta-t-elle au jugement capricieux de ce prince? Non, sans doute, elle trouva Chérile mauvais poëte, & Alexandre mauvais juge de poësie.

Les commentaires sur les anciens auteurs latins, qui furent entrepris par ordre du roi pour l'usage de M. le dauphin & pour l'utilité publique, furent uniquement de l'invention de M. le duc de Montausier. Comme il avoit toujours aimé & cultivé les belles lettres, & qu'il avoit pris plaisir à la lecture des anciens, autant que sa vie militaire & aulique le lui avoient pu permettre, il trouvoit souvent en son chemin des passages obscurs qui l'arrêtoient faute de commentaires, dont il ne pouvoit pas charger son équipage. Ces obscurités

(1) Spartian. in Hadriano, cap. 16.
(2) Horat. Epist. l. 2. Epist. 1, v. 232.

toient de deux ſortes; ou elles conſiſtoient dans le texte & l'expreſſion de l'auteur; ou elles regardoient des points d'hiſtoire ou de mythologie, dont l'intelligence dépendoit de la connoiſſance de l'antiquité. Il chercha donc des remèdes à ces deux obſtacles; il jugea qu'une interprétation en forme de gloſe, éclairciroit les obſcurités du texte, & que des notes, en forme de commentaires, expliqueroient les matières d'érudition ancienne. Il eût été à déſirer que pour remplir dignement cette entrepriſe, on eût pu trouver des gens conſommés dans la belle littérature, en auſſi grand nombre qu'il s'en trouvoit d'auteurs dignes de cette culture.

Mais comme il n'eût pas été juſte de détourner des gens ſavans de leurs études & de leurs emplois, ſans un dédommagement & une récompenſe convenables, le roi voulut bien entrer dans ces conſidérations, & ſur les remontrances de M. de Montauſier, il ſe chargea de la dépenſe, qui par une légitime eſtimation qui en fut faite, ne devoit pas aller à moins de trois ou quatre cent mille francs, pour porter les choſes à leur perfection. Il faut faire honneur à M. Colbert de ſa paſſion pour l'honneur des lettres, qu'il ſignala en cette occaſion, en ouvrant libéralement & de bonne grace le tréſor royal, pour fournir à cette

dépense. De ma part je me trouvai chargé de la direction de ce dessein, & je fixai à quarante le nombre des auteurs classiques qui devoient composer ce recueil : & dans la recherche que je fis d'un pareil nombre d'habiles critiques, pour les mettre en l'état que l'on désiroit, il ne fut pas aisé de le trouver. On fut réduit à se servir de ceux qui se rencontrèrent. Ils n'étoient pas d'une même capacité. Cette occasion cependant me fit concevoir l'envie de donner à chacun de ces auteurs un indice de tous les mots dont il étoit composé, sachant la grande utilité que l'on retiroit dans l'usage des lettres, du petit nombre de pareils indices, qui étoit déjà entre les mains du public. Je portai même plus loin mes vues, & je me proposai de fondre ensemble tous ces indices particuliers quand ils seroient achevés, & d'en composer un indice général, qui renfermeroit & circonscriroit, pour ainsi dire, les limites de la langue latine. En sorte que par ce moyen on pourroit trouver dans un moment, & avec certitude, la naissance, l'âge, l'usage, la signification, la fortune, la durée, la décadence & l'extinction de chaque mot. Jamais la langue & l'antiquité romaine n'ont reçu un secours si solide, & un préservatif si assuré contre l'ignorance & la barbarie ; mais la longueur de l'entreprise, la lenteur des ouvriers,

& le mariage de M. le Dauphin, qui fit cesser ses études, nous arrêtèrent au milieu de notre course & mirent fin à ce travail.

Le rétablissement des œuvres de Josephe est une des plus utiles & des plus difficiles entreprises que se puisse proposer un homme savant dans les saintes lettres. Joseph Scaliger qui, comme l'on dit, en avoit formé le dessein, y eût été fort propre, s'il eût su modérer la licence de ses conjectures. Samüel Petit, ministre de Nîmes, est mort dans ce travail. Il avoit un grand fond de littérature ancienne, hébraïque, grecque & romaine : mais son génie étoit borné, & ce n'étoit pas sans raison que M. de Saumaise le citoit en ces termes : « M. Petit, petit au pied de la lettre, » Φερωνύμος, *Petitus* ». M. le Moine, mon ami & mon compatriote, a fait de la correction & de l'explication des livres de Josephe, la principale occupation de toute sa vie. Il me contoit & m'écrivoit souvent les vues qu'il avoit pour l'illustration de cet auteur. Mais soit que ses pensées fussent encore renfermées dans sa tête, lorsque la mort le surprit, comme je le soupçonne, soit que ses écrits aient été soustraits & détournés après sa mort, comme ses héritiers me l'ont assuré, il nous reste peu d'espérance de profiter de ses veilles. M. Bernard, Anglois, a aussi fini sa vie en par-

courant cette carrière. C'étoit un homme d'un favoir profond & étendu, fage & judicieux. Je ne fais en quel état il a laiffé cet ouvrage, mais tout ce qui vient de cette part mérite d'être confervé.

Il me pria par une de fes dernières lettres de confulter les manufcrits de la bibliothéque du roi fur quelques paffages de cet auteur. Je le fis, & je découvris en le faifant qu'il y a eu deux éditions de cet auteur, fort différentes l'une de l'autre. Dans le Naudæana, qui a été publié depuis peu d'années, on fait dire à M. Naudé que cet auteur eft tout falfifié. S'il appelle falfifications les diverfités que j'ai marquées, il s'eft mal exprimé. A ce compte il y auroit peu d'auteurs qui ne fuffent falfifiés, puifqu'il y en a peu où il ne fe trouve de diverfes leçons. Souvent elles arrivent par la faute des copiftes, quelquefois par la licence des critiques; & il eft arrivé en plufieurs occafions que des auteurs anciens & modernes ont donné deux & trois éditions d'un même ouvrage. Perfonne n'ignore que Juftinien ayant publié la première édition de fon code, il en fit une feconde cinq ans après, revue, corrigée & augmentée de cinquante décifions, & que ce code s'appelle *Codex repetitæ prælectionis*. Ce qui fuit dans le Naudæana, n'a pas moins befoin de réflexion : « Les Juifs d'aujour-» d'hui ont Jofephe tout autre que le nôtre, dans

lequel il y a bien de la ſuppoſition ». Si ces paroles ſont de M. Naudé, il a parlé ſans doute d'une verſion hébraïque du texte grec de Joſephe, qu'on aſſure être dans la bibliothèque du Vatican. Baronius qui, par ſon titre de bibliothécaire du Saint Siége, étoit conſervateur de cette bibliothéque, & devoit en connoître des livres, & que perſonne d'ailleurs n'a ſoupçonné de mauvaiſe foi, a cité cette verſion : Caſaubon a voulu (1) rendre ſon témoignage ſuſpect ; mais de ſavans Proteſtans qui ont vu l'ouvrage dans le Vatican, ont juſtifié (2) le cardinal. Or on ne s'imaginera pas que cette hiſtoire ſoit celle qu'il avoit écrite en hébreu de la guerre des Juifs, & qu'il écrivit enſuite en grec, comme l'aſſure Euſebe, Hiſt. ſect. l, 3, c. 9, ſur la parole même de Joſephe. On ne s'imaginera pas non plus, comme ſe l'eſt imaginé Génébrard, que l'hiſtoire hébraïque que nous avons, ait été compoſée par Joſephe, fils de Gorion, & la grecque par Joſephe, fils de Mathathie, qui vivoient l'un & l'autre en même-tems, puiſqu'il eſt évident que ce prétendu fils de Gorion étoit beaucoup plus récent que l'autre. L'hiſtoire hébraïque de Joſephe, fils de Gorion, ne peut pas paſſer pour une verſion de l'hiſtoire grecque de Joſephe ; il ne faut

(1) Caſaub. Exercit. 16, num. 154.

(2) Demonſtr. Evang. Propr. 3, num. 15.

que la lire pour en juger. On y trouve les noms de Tours, de Chinon & d'Amboise, non pas tels qu'ils sont exprimés dans les livres de quelque antiquité, mais tels qu'on les exprime aujourd'hui. On le reconnoît François & même Tourangeau. On y trouve des absurdités & des ignorances si grossières, qu'il est étonnant que Munster, homme d'ailleurs fort éclairé, s'y soit laissé tromper, & qu'il n'ait pas remarqué que cet imposteur n'a pas même consulté l'original grec de Josephe, apparemment faute de l'entendre, & s'est arrêté à la version de Rufin. Il a tiré plusieurs lambeaux des auteurs chrétiens, latins, françois & italiens. En se voulant faire passer pour Josephe, il s'est nommé Josephe, fils de Gorion; confondant ce Josephe avec Josephe fils de Mathathie, & n'en faisant qu'un même personnage, qui sont pourtant fort nettement distingués dans Josephe même. La stupidité des nouveaux Juifs est telle, qu'ils aiment mieux s'aveugler eux-mêmes, & se laisser crever les yeux par les fautes énormes de cet auteur, que de reconnoître sa fourberie. Lepusculus a mis en lumière une autre histoire hébraïque, qui n'est qu'un abrégé de cette première, quoiqu'on les trouve quelquefois dans des sentimens opposés; & que leur style même soit fort différent; le style de l'abrégé étant plus rabbinique, & le style de l'histoire étant plus biblique.

Je ne ſais comment il m'eſt échappé, dans ma Démonſtration évangélique (1), de marquer que la fable d'Hercule, rapportée par Lycophron & par pluſieurs anciens auteurs qui racontent qu'il fut englouti par un chien de mer & retenu trois jours dans ſes entrailles, d'où il ſortit ayant ſeulement perdu ſes cheveux, c'eſt l'hiſtoire de Sanſon abſorbé dans l'amour de Dalila, qui lui coupa ſes cheveux pour lui ôter ſa force.

Nous apprenons, dans les Actes des Apôtres, 18, 3, que St. Paul exerçoit le métier de faiſeur de tentes, & en vivoit. Il dit lui-même (2) qu'il travailloit jour & nuit de ſes mains pour n'être à charge à perſonne. Diogène Laërce écrit que le philoſophe Ménédème pratiquoit le même métier, quoiqu'il fût ſorti d'une noble & ancienne maiſon. On ſait qu'à Athènes les pères étoient obligés d'apprendre (3) à leurs enfans quelque métier dont ils puſſent vivre; & que la loi qui obligeoit les enfans à nourrir leurs pauvres parens, exemptoit de ce devoir les enfans à qui leurs pères n'auroient fait apprendre aucun métier. Les Athé-

---

(1) Demonſtr. Evang. Propr. 4, num. 4.

(2) Cor. 14, 12. Theſſ. 1, 2, 9. Theſſ. 11, 3, 8.

(3) Meurſ. Thémis Attic, lib. 1, cap. 3.

niens (1) avoient pris cette coutume des Juifs; & encore aujourd'hui quelques villes bien policées dans le voisinage de la France ne donnent à personne le droit de bourgeoisie, de quelque qualité qu'il soit, qu'il ne choisisse un métier & ne se fasse enrôler dans la matricule. D'ailleurs c'étoit l'usage à Athènes que les personnes de condition qui avoient beaucoup d'esclaves les employassent à de certaines manufactures qui leur rapportoient un grand revenu. Le père de Démosthène avoit sous lui un attelier de couteliers, d'où le surnom de Coutelier lui demeura. Juvénal, Satire 10, v. 130, le représente comme un forgeron battant l'enclume & tout noir de charbon; mais la satire prend plaisir à dénigrer toutes choses. Sidonius Apollinaris (2) l'a pourtant suivi en cela. Le poëte Sophocle, qui fut égalé à Périclès & à Thucydide dans le commandement des armées des Athéniens, étoit fils d'un homme qui faisoit exercer le même négoce de coutellerie par ses esclaves. Et celui qui a écrit sa vie se sert de la considération de ses grands emplois pour détruire la calomnie qui le supposoit fils d'un forgeron.

(1) Synops. Crit. in Act. 18, 3. Drusius & Grot. in Act. 8, 5.

(2) Carm. 2. Paneg. ad Anthemium, v. 187, & Carm. 23. Narbonæ, v. 142.

Il y a long-tems que l'on a remarqué que la langue allemande a beaucoup d'affinité avec la langue moderne des Perses, soit pour les inflexions, soit pour les termes. Juste Lipse (1) en a ramassé quelques-uns. On recherche la cause de cette conformité : on peut la rapporter à leur commune origine, qu'ils tiennent des Scythes. Les Indiens qui venoient de la même source, & que les anciens ont appelés Indoscythes, retenoient beaucoup du même langage; & on trouve (2) dans la langue moderne des Perses les termes indiens que Ctésias nous a conservés. Mais je trouve d'un autre côté que les Mèdes ont envoyé des colonies dans la Germanie. Hérodote, livre 5, chapitre 9, dit que les Sigynes, qui habitent au-delà du Danube & approchent de la contrée des Hénètes qui occupent les bords de la mer Adriatique, c'est-à-dire des Vénitiens, se disent descendus des Mèdes, & s'habillent à la façon des Mèdes. Faut-il s'étonner que ces peuples, ayant retenu la mémoire de leur origine & conservé l'habillement de leurs ancêtres, en aient aussi gardé le langage?

Hérodote, au même endroit, dit que les chevaux de ces Sigynes sont velus, hérissés, camus,

(1) Epist. ad Belg. Cent. 3. Epist. 44.

(2) Salmas. in Hist. sacr. Sulpit. Sever. l. 2.

trop foibles pour servir à un cavalier ; mais d'une très grande vîtesse quand ils sont attachés à un chariot. Ce sont là justement les chevaux que nous appelons Cravattes, & qui nous viennent de ces quartiers-là.

Jamais l'amour n'a inventé de galanterie plus ingénieuse, plus polie & plus nouvelle que la Guirlande de Julie, dont le duc de Montausier régala Julie d'Angennes un premier jour de l'an ; lorsqu'il la recherchoit en mariage. Il fit peindre séparément, en mignature, toutes les plus belles fleurs par un excellent peintre, sur des morceaux de vélin de même grandeur. Il fit ménager au bas de chaque figure assez d'espace pour y faire écrire un madrigal sur le sujet de la fleur qui y étoit peinte, & à la louange de Julie. Il pria les beaux esprits de ce tems-là, qui presque tous étoient de ses amis, de se charger de la composition de ses pièces, après s'en être réservé la meilleure partie. Il fit écrire au bas de chaque fleur son madrigal, par un homme qui avoit beaucoup de réputation alors pour la beauté de son écriture. Il fit ensuite relier tout cela magnifiquement : il en fit faire deux exemplaires tout pareils, & fit enfermer chacun dans un sac de peau d'Espagne. Voilà le présent que Julie trouva à son réveil sur sa toilette le premier jour de l'année 1633 ou 1634 ; car ce fut

peu

peu de teins après la mort de Gustave, roi de Suède. Je remarque cette époque, parce qu'elle s'y trouve marquée dans la Couronne impériale, qui est une des fleurs de cette guirlande. Comme je la connoissois fort de réputation, j'avois demandé souvent à la voir, & souvent elle m'avoit été promise. Mais enfin madame la duchesse d'Uzès voulut bien me donner ce plaisir. Elle m'enferma sous la clef dans son cabinet une après-dînée au sortir de table avec la guirlande; elle alla ensuite chez la reine, & ne vint me mettre en liberté qu'aux approches de la nuit. Je n'ai guère passé en ma vie de plus agréable après-dînée.

La Couronne impériale est sans contredit la plus belle fleur & le plus beau madrigal de la Guirlande de Julie. M. Chapelain en fut l'auteur; & c'est ce qu'a voulu dire Voiture, quand dans ses Lettres il a qualifié M. Chapelain, « Père de la « Pucelle, ouvrier de la Couronne impériale ». Pour l'entendre, il faut savoir que Julie d'Angennes étoit dans la fleur de sa beauté & de sa réputation, pendant que Gustave, roi de Suède, faisoit la guerre en Allemagne avec tant de succès. Julie faisoit paroître une grande admiration pour la valeur de ce prince. Elle avoit son portrait dans sa ruelle, & prenoit plaisir à dire qu'elle ne vouloit point d'autre galant que lui. M. de Montausier

étoit pourtant son galant fort ardent & fort déclaré. Il donna pour étrennes à sa maîtresse, le premier jour d'une des années qui suivit la mort de Gustave, cette ingénieuse Guirlande dont j'ai parlé. M. Chapelain, à qui la Couronne impériale étoit échue pour son partage, fit sur cette fleur le madrigal suivant. C'est la fleur elle-même qui parle sous le personnage du roi de Suède :

Je suis ce Prince glorieux,
De qui le bras victorieux
A terrassé l'orgueil d'un redoutable empire.
Au plus froid des climats je me sentis brûler
Par un nouveau soleil que l'univers admire,
Et que celui des cieux ne sauroit égaler.
Du rivage inconnu de l'âpre Corélie,
Où la mer sous la glace est toute ensevelie,
Le flambeau de l'amour mes voiles conduisant,
Je vins pour rendre hommage à l'auguste Julie.
Mais croyant ma couronne un indigne présent,
Je voulus conquérir le riche diadême
Dont jadis les Césars, en leur gloire suprême,
Eurent le front si reluisant.
Au comble d'un succès qui les peuples étonne,
Vainqueur des ennemis, & vaincu du malheur,
Je rencontrai la mort dans le champ de Bellonne.
L'amour vit mon désastre, & flattant ma douleur,
Me convertit en une illustre fleur
Que de l'empire il nomma la couronne.
Ainsi je fus le prix que cherchoit ma valeur;
Ainsi par mon trépas j'achevai ma conquête.

En cet état, Julie, accorde ma requête,
Sois pitoyable à ma langueur;
Et si je n'ai place en ton cœur,
Que je l'aye au moins sur ta tête.

M. Chapelain m'avoit donné autrefois une copie de ce madrigal, & je le savois par cœur. Un jour, chez M. de Montausier, en assez bonne compagnie, on me pria de le réciter; je le fis, & après que tout le monde se fût épuisé de louanges, j'ajoutai que j'y avois remarqué une faute qu'il étoit mal-aisé d'excuser. Chacun voulut la découvrir, & pour en venir mieux à bout, on me pria de l'écrire. Il passa par les mains de tout le monde, & personne ne s'aperçut de la faute. Je leur répétai enfin ces quatre vers, & je les priai d'y faire réflexion:

Du rivage inconnu de l'âpre Corélie,
Où la mer sous la glace est toute ensevelie;
Le flambeau de l'amour mes voiles conduisant,
Je vins pour rendre hommage à l'auguste Julie.

Mais personne enfin ne donnant au but, je leur demandai comment des vaisseaux pouvoient avancer sur une mer toute ensevelie sous la glace?

Ces minuties échappent quelquefois à l'attention des plus grands hommes. Virgile, avec toute

sa sagesse & sa circonspection, est tombé dans une erreur plus grossière encore, lorsqu'il a comparé Orphée pleurant sa chère Eurydice, avec le rossignol qui regrette la perte de ses petits.

Qualis populeâ mærens Philomela sub umbrâ
Amissos queritur fetus; quos durus arator
Observans nido implumes detraxit. At illa
Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen
Integrat. & mestis latè loca questibus implet.

Il la fait chanter d'abord à l'ombre d'un peuplier, *Populeâ mœrens Philomela sub umbrâ.* Et incontinent après, ce chant est un chant nocturne, *Flet noctem.* Comment peuvent se rencontrer ensemble la nuit & l'ombre du peuplier.

Le dictionnaire d'Hésychius est une collection de tous les mots difficiles, rares, singuliers, irréguliers, qu'un homme studieux a remarqués dans tous les anciens auteurs grecs; qu'il a ramassés, expliqués, & arrangés par ordre alphabétique. On ne rencontrera guères de mots de cette sorte dans ces auteurs, dont on ne trouve l'interprétation dans ce recueil d'Hésychius. On peut juger parlà de l'utilité de l'ouvrage: mais on peut aussi juger de sa difficulté, combien il a été exposé aux erreurs des copistes, & à la licence des grammairiens, & qu'il n'est à l'usage que de ceux qui

ſont conſommés dans les lettres grecques. Un homme autrefois n'étoit pas eſtimé bon critique, qui n'avoit pas corrigé cinq ou ſix paſſages dans Héſychius. L'édition de Hollande l'a ſans doute purgé de beaucoup de fautes, mais non pas de toutes; & je ne ſais ſi en quelques endroits elle n'y en a pas ajouté de nouvelles.

Il y a ſujet de s'étonner que dans la progreſſion des nombres & dans le calcul, on ait choiſi le nombre de dix, & que l'on ait préféré la progreſſion décuple à toutes les autres. La cauſe de cette préférence eſt le nombre de nos doigts, ſur leſquels tous les hommes s'accoutument de compter dès leur enfance. Ils comptent premièrement les unités ſur leurs doigts. Quand les unités excèdent le nombre de leurs doigts, ils paſſent à une autre dixaine. Si le nombre des dixaines ſe multiplie, ils les comptent encore ſur les doigts; & ſi elles ſurpaſſent le nombre de leurs doigts, ils recommencent ſur leurs doigts une autre ſorte de compte; ſavoir des dixaines de dixaines, c'eſt-à-dire, des centaines; & enſuite des millenaires. Ç'a donc été le nombre des doigts que la nature préſentoit aux hommes, comme un inſtrument tout préparé pour les aider dans leurs calculs, qui les a déterminés à ce nombre, qui d'ailleurs n'étoit pas ſi commode, ni d'un ſi grand uſage

que le nombre de douze qui reçoit plus de divisions que le nombre de dix ; car dix ne se divise que par deux & par cinq ; & douze se divise par deux, par trois, par quatre & par six.

Les chiffres romains font la preuve de l'origine que je viens de marquer. Ils marquent les unités par les I, qui représentent les doigts. Ils marquent le nombre de cinq par un V, qui représente le premier & le dernier doigt d'une main. Ils marquent le nombre de dix par un X, qui sont deux V joints par la pointe, & ces deux V marquent les deux mains. Ils marquent cinq dixaines par une L, qui est la moitié de la lettre E, qui est la même que C, & qui marque cent. Ils marquent cinq cens par un D, qui est la moitié de la lettre ∞ qui est la même que M, & qui marque mille. On voit que la progression de leurs nombres va de cinq en cinq, c'est-à-dire, d'une main à une autre main. Ovide a touché cette origine dans ses Fastes, liv. 3, où il parle ainsi du nombre de dix.

Hic numeris magno tunc in honore fuit.
Seu quia tot digiti per quos numerare solemus,
Seu quia bis quino femina mense parit.
Seu quòd ad usque decem numero crescente venitur :
Principium spatiis sumitur inde novis.

Vitruve, l. 3, c. 1, a fait la même remarque :

Ex manibus, dit-il, *denarius digitorum numerus.* Plusieurs peuples barbares, les habitans de la Guinée, du Madagascar, de la Gaspésie dans l'Amérique, ne savent compter que jusqu'à dix. Les Brasiliens & les Topinambous ne comptent que jusqu'à cinq. Ils multiplient ce nombre pour en exprimer un plus grand, & se servent dans leur calcul des doigts des mains & des pieds. Ceux du Pérou ont gardé la progression décuple d'un à dix, de dix à cent, de cent à mille. Plutarque (1) avoit fait cette remarque sur la progression décuple, disant qu'elle étoit en usage, non-seulement chez les Grecs, mais encore chez tous les Barbares. On voit par-là combien Priscien s'est abusé dans les origines de ces figures, qu'il a rapportées dans son livre des Poids & des Mesures, & Jules César Scaliger dans son premier livre des causes de la langue latine, livre ingénieux, fruit d'un grand savoir & d'une longue méditation, mais plein de fausses vues, parties d'un esprit hardi & d'une trop grande confiance. On a depuis raffiné sur cette commodité que la nature fournissoit aux hommes pour faire leurs calculs : car on s'est servi non-seulement du nombre des doigts pour compter, mais encore des diverses figures & des différentes situations &

(1) De plac. Philos. L. 1.

combinaisons qu'on leur pouvoit donner, pour exprimer leurs pensées.

C'est une opinion reçue, non-seulement parmi le commun des gens de lettres, mais encore des savans (1) du premier ordre, que les figures des nombres qui sont en usage aujourd'hui, sont venues en Europe par l'Espagne, que l'Espagne les a reçues des Maures, les Maures des Arabes, & les Arabes des Indiens. Je conviens que l'Espagne les a reçues des Maures, & les Maures des Arabes ; mais je ne conviens pas que les Arabes les aient reçues des Indiens ; je soutiens au contraire que les Indiens les ont reçues des Arabes, & les Arabes des Grecs, comme ils en ont reçu toute leur érudition qu'ils ont perfectionnée en quelque chose, mais qu'ils ont altérée en la plus grande partie. Les figures des nombres qu'ils avoient reçues des Grecs, se sont senties de cette altération, qui a été telle, que sans une application particulière, à peine peut-on y reconnoître les vestiges de leur origine. Mais lorsqu'on en fait la comparaison sans prévention & avec attention, on y trouve manifestement les traces des figures grecques. Les figures grecques des nombres n'étoient autres que les lettres de leur alphabet. Une petite virgule,

(1) Le Moyne, adversar. sacr. tom. 2, p. 785.

c'est-à-dire, un petit trait, étoit la marque de l'unité. Le β étant accourci de ses deux extrémités, a produit le 2. Si vous inclinez un peu le γ sur son côté gauche, & que vous en retranchiez le pied, & que vous arrondissiez un peu la corne gauche vers le côté gauche, vous ferez un 3. Le Δ a fait le 4, en dressant perpendiculairement la jambe gauche, & l'allongeant un peu au-dessous de la base, & allongeant la base du côté gauche. L'ε a formé le 5, en tournant vers le côté droit le demi-cercle d'en bas, qui étoit tourné vers le côté gauche. La note numérale ς a formé le 6, ayant perdu son pied, & ayant arrondi son ventre. Du Z s'est fait le 7, en retranchant la base. Si l'on arrondit en dedans les quatre pointes de l'H, on formera un 8. Le ϑ est le 9. sans y faire aucun changement. Le zéro n'étoit qu'un point, qu'on ajoutoit à un des chiffres pour en multiplier dix fois la valeur. Il a été nécessaire de marquer fortement ce point, & pour le mieux former, on faisoit un cercle qu'on remplissoit par le milieu, & qu'on a depuis négligé de remplir. Théophane, historien de Constantinople, qui vivoit dans le neuvième siècle, dit en termes exprès que les Arabes ont retenu les nombres grecs, n'ayant pas de caractères dans leur langue pour marquer tous les nombres. Les Grecs gardoient dans leurs nombres la progression décuple,

comme les Arabes l'ont retenue. Il se trouve dans l'alphabet grec de certains caractères qui ne servent point à la lecture, mais seulement au calcul, & c'est par cette raison qu'ils les nomment épisémes, c'est-à-dire, *notes*, *signes*, pour les distinguer des lettres. Le chifre 6 a pris sa figure d'un de ces épisémes, qui s'appelloient ἐπίσημον βαῦ. Cet épiséme a formé la lettre F chez les Éoliens & chez les Latins. C'est ce qui s'appelle *digamma*, ainsi nommé de sa figure, qui semble composée de deux Γ mis l'un sur l'autre.

Ce vers de la huitième églogue de Virgile,

Sparge marite nuces, tibi deserit Hesperus Oetam,

est diversement interpreté par les commentateurs. Servius prétend qu'il faut entendre le coucher de l'étoile Hespérus, parce que, dit-il, les étoiles semblent se coucher du mont Oëta, & se lever du mont Ida. La Cerda soutient au contraire que Servius s'est trompé, & que ce vers marque le lever de cette étoile du côté du mont Oeta. Un peu d'attention décide le différent & lève la difficulté. Il est certain qu'il s'agit ici de l'entrée de la nuit : ces noix que le mari va répandre, en font une preuve certaine ; car cette cérémonie se faisoit en ce temps-là. Or, l'étoile Hespérus ou Vesper, qui est la planète de Vénus, ne paroît le soir que vers l'occident, après le coucher du

ſoleil. Il faut donc que celui qui parle ait ſuppoſé avoir le mont Oeta à l'occident, comme en effet toute l'Attique, la Bœoce, l'île Eubée, & une partie de la Theſſalie, ont cette montagne au couchant. Le paſſage de Tite-Live que l'on oppoſe, ne dit rien qui ſoit contraire, l. 36, c. 15. Il dit que la montagne où ſont les Thermopyles, traverſe toute la Grèce de l'occident à l'orient, & que l'extrémité orientale de cette montagne s'appelle Oeta. Quand donc Virgile dit que l'étoile Heſpérus quitte l'Oeta, il ne veut pas dire qu'elle le quitte en montant & s'élevant au-deſſus, mais en deſcendant vers ſon couchant. C'eſt ainſi qu'il faut entendre ces paroles de Virgile dans le Culex: *Et piger aurato procedit Veſper ab Oeta*; & celles-ci d'Horace: *Nec tibi Veſperâ Surgente decedunt amores, Nec rapidum fugiente Solem*. *Veſper ſurgens*, c'eſt l'étoile de Vénus qui commence à paroître après le coucher du ſoleil. *Veſper fugiens ſolem*, c'eſt l'étoile de Venus qui paroît au matin avant le lever du ſoleil, & qui ſemble le fuir parce qu'elle le précède. Quand Claudien dit: *Dilectus Veneri naſcitur Heſperus*, il a entendu la même choſe qu'Horace par ſon *Veſpere ſurgente*. On allègue d'autres paſſages des anciens, qui diſent que le ſoleil levant regarde le mont Oeta. Il le regarde en effet, parce qu'à ſon lever il jette ſes rayons ſur les ſommets des montagnes

qui sont à l'occident. On peut dire que Scaliger s'égare de toute l'étendue du ciel, quand il a dit, sur le Culex de Virgile, que l'orient de la Grèce est au mont Oeta.

J'ai autrefois reproché au père Petau son acharnement contre Scaliger, homme d'un rare savoir, & de qui il n'avoit jamais reçu aucune offense. Il s'excusoit sur ce qu'il s'étoit révolté contre la religion catholique, dans laquelle il étoit né, & que les hérétiques tiroient trop d'avantage de sa révolte, lui donnant des louanges outrées, fort au-delà de son mérite. Il est vrai que les pères de l'église ne traitoient pas plus humainement les ennemis de la religion chrétienne. Saint Grégoire de Nazianze dans ses Stéliteutiques, & saint Cyrille dans ses livres contre Julien, ont répandu toute l'amertume de leur bile contre cet Empereur. Le père Petau pouvoit alléguer encore une autre raison de son déchaînement, qui le touchoit de près; c'est que Scaliger n'a perdu aucune occasion, dans ses écrits, de maltraiter ses confrères Serarius, Clavius, Delrio, & plusieurs autres, & de les défigurer de ses plus noires couleurs.

Quoique les beautés naturelles soient préférables aux beautés de l'art, ce n'est pas pourtant

le goût de ce siècle : rien ne plaît s'il ne coûte. Une fontaine sortant à gros bouillons du pied d'un rocher, roulant sur un sable doré les plus claires & les plus fraîches eaux du monde, ne plaira pas tant aux gens de la cour, qu'un jet d'une eau puante & bourbeuse, tirée à grand frais de quelque grenouillière. Un parterre factice, composé de terres rapportées sur un plan de M. le Nôtre, n'ayant pour toute décoration que quelques filets de buis, qui ne distinguent jamais les saisons par le changement de leurs couleurs, environné de vastes allées sablées, fort unies & fort nues; un tel parterre fait les délices des gens polis; on laisse aux petits bourgeois & aux paysans ces gazons rustiques, ces pelouses champêtres : on veut des palissades dressées au cordeau & à la pointe du ciseau. Les ombrages verts de ces hêtres touffus & de ces grands chênes qui se trouvèrent à la nativité des temps, sont d'un mauvais goût, & dignes de la grossièreté de nos pères : penser ainsi, n'est-ce pas préférer un visage fardé, aux couleurs naturelles d'un beau visage? Mais la dépravation de ce jugement se découvre dans nos tableaux & dans nos tapisseries. Peignez d'un côté un jardin à la mode, & de l'autre, un de ces beaux paysages où la *nature* étale ses richesses sans déguisement; l'un vous présentera un objet très-ennuyeux, l'autre vous

charmera par son agrément; vous serez las de l'un au premier coup d'œil, vous ne vous lasserez jamais de regarder l'autre: tant la nature a de force pour se faire aimer malgré les larcins & la supercherie de l'art!

Il est visible que la Somme de St. Thomas est un abrégé de sa Théologie, disposée selon l'ordre de l'école, c'est-à-dire selon l'ordre qui en peut faciliter l'étude & la connoissance aux jeunes gens. Cela étant ainsi, on ne sauroit assez s'étonner de n'y trouver point le principal & premier principe de la méthode philosophique, qui consiste dans la division & la définition. Par la division, on connoît qu'une chose n'est pas, pour éviter la confusion & la pouvoir distinguer de toute autre chose: & par la définition, on connoît précisément ce qu'elle est; & c'est en ces deux sortes de connoissances que gît tout le fondement de la philosophie. Comment donc St. Thomas, avec toute l'étendue & la pénétration de son esprit, n'en a-t-il point connu la nécessité? ou, s'il l'a connue, comment l'a-t-il négligée? Car dans toute sa somme on ne trouve aucune division ni aucune définition; & il jette d'abord l'esprit de son lecteur, sans aucune préparation, au milieu des questions les plus épineuses, & sans rendre aucune raison du tissu de son ouvrage.

M. Halley, professeur royal dans l'université de Caën, mon bon maître & mon bon ami, qui avoit du talent pour la versification latine, étoit sévère exacteur de la pure latinité & des règles de la prosodie. Il exerçoit souvent sur moi cette rigueur, & ne me pardonnoit rien. J'étois piqué au jeu, & je cherchois à me venger. J'en trouvai enfin l'occasion, & je voulus avoir l'académie de Caën pour témoin de ma vengeance. Je l'engageai de répéter une épigramme latine qu'il avoit autrefois proposée au Palinod, & qui avoit remporté le prix avec un grand applaudissement. Elle commence par ces paroles :

Pondera Liligeri dum pendent ardua regni,
Purpureis Armandi humeris.

Je lui demandai s'il ne m'avoit pas enseigné qu'il n'étoit pas permis de rien innover ni de forger de nouveaux mots dans les langues mortes. Et comme il ne pouvoit pas en disconvenir, je lui demandai s'il avoit trouvé le mot de *Liliger* dans quelque auteur classique. Il répondit que ce mot étoit formé sur l'analogie de *Lauriger*, dont les bons auteurs se sont servis. Je repartis que si cette raison avoit lieu, j'allois former une nouvelle langue latine, entièrement inconnue aux anciens : que j'aurois le même droit que lui de dire, *Rosiger*,

Violiger, *Ulmiger*, & une infinité d'autres pareils, qu'il ne m'auroit pas pardonnés autrefois; mais qu'il me pardonneroit peut-être à l'avenir pour faire passer son *Liliger*. Vous voilà donc pris, monsieur notre maître, ajoutai-je, en flagrant barbarisme. Mais il y a pis encore; car dans ce même mot vous avez fait une faute grossière de quantité. *Liliger* est dit pour *Liliiger*, étant composé de *Lilium* : comme *Tibicen* est dit pour *Tibiiçen*, étant composé de *Tibia* ; ce qui rend longue la seconde syllabe; au lieu que dans *Tubicen* elle est brève, ce mot étant composé de *Tuba*. Que ces deux erreurs entassées dans un même mot, vous rendent un peu plus indulgent envers les nôtres.

Peu de jours avant notre voyage de Suède, il arriva à Stockholm une étrange aventure. Un jeune homme qui ne manquoit ni de biens ni de fortune, & dont la conduite avoit toujours paru assez réglée, prit en plein jour un enfant dans la rue, jouant devant la boutique de son pere; & lui coupa la gorge. On l'arrête aussitôt, & on le mène devant les juges. Interrogé sur les motifs d'une si méchante action : Messieurs, dit-il, j'avoue mon crime, & je reconnois que j'ai mérité la mort; bien loin de chercher à me justifier & à obtenir le pardon de ma faute, vous feriez

une

une injuſtice ſi vous me la pardonniez. J'ai conſidéré la vie, & j'ai étudié la mort. L'une m'a paru une ſource de miſères & de crimes; l'autre un état d'innocence & de paix. J'ai donc jugé la mort préférable à la vie, & j'ai cherché les moyens de ſortir de ce monde. Après beaucoup de réflexions, voyant que je ne pouvois aller au but où je tendois que par un crime, je me ſuis déterminé à celui que j'ai commis, comme le moins méchant & le plus excuſable. J'ai tué un enfant dans l'âge d'innocence, & je lui ai aſſuré ſon ſalut. J'ai ſoulagé ſon père, chargé d'une nombreuſe famille & de peu de moyens pour la faire ſubſiſter. Je ſais néanmoins que je ſuis coupable; mais j'eſpère que la punition que j'attends de vous, & la manière dont je la recevrai, obtiendra de Dieu le pardon de ma faute. Il alla à la mort en chantant, & il la reçut avec une fermeté & une joie qui étonnèrent tout le monde.

Quand Cicéron a porté ſon jugement ſur le ſtyle de Thucydide, & qu'il a dit qu'il étoit ſerré, concis, obſcur par ſa brièveté, plein de ſentences plus que de paroles, il n'en a jugé ainſi que ſur la lecture de ſes harangues; car rien de tout cela ne ſe trouve dans ſes récits. Il n'eſt point diffus, rien n'eſt ſuperflu; mais rien auſſi n'eſt défec-

tueux & ne manque de clarté. Cicéron a donc jugé de Thucydide en orateur, tel qu'il étoit, & convenablement aux ouvrages où il a parlé de lui; je veux dire ces excellens livres de l'orateur.

J'aime trop Virgile pour vouloir médire de lui; mais j'aime trop aussi la vérité pour consentir à la louange qu'on lui donne d'une grande pureté de mœurs, fondée sur ce qu'à Naples, où, après un long séjour, il a été enterré, on l'appeloit *Parthenias*; ce qu'on explique, virginal, ou amateur de la virginité. Ses églogues même, & ceux qui ont écrit sa vie, n'en parlent pas ainsi, & n'ont pas dissimulé son penchant à l'amour qui, dans la morale de Rome payenne, n'étoit pas un vice. Le nom de Parthénias signifie toute autre chose que ce qu'on s'imagine. C'est une traduction du nom de *Virginius*, que les Napolitains, nation Grecque, confondirent avec *Virgilius*: comme ces deux mêmes noms ont été confondus en d'autres personnes.

Du Plessis-Mornay, dont les Huguenots ont tant vanté le savoir & la capacité, étoit bien éloigné du mérite qu'ils lui ont attribué. Il leur étoit utile par l'estime que Henri IV faisoit de lui, par son gouvernement de Saumur, & par le crédit qu'il avoit dans le parti. Pour mieux établir son

autorité & la rendre plus respectable, & persuader au public qu'il n'étoit pas huguenot par intérêt ni par engagement, mais en connoissance de cause, ils voulurent aussi lui faire une grande réputation dans les lettres, & l'ériger en savant du premier ordre. Pour parvenir à ce but, ils faisoient travailler de jeunes proposans sous lui; ils lisoient les livres, ils en faisoient des extraits, & lui fournissoient des matériaux. Il les mettoit en œuvre, & répandoit dans le public des ouvrages qui étoient suivis des applaudissemens & des acclamations de toute la cabale; mais les bons connoisseurs ne s'y laissoient pas surprendre. On y trouve des passages entassés sans discernement, des raisonnemens foibles ou faux, nulle exactitude dans le choix des matières, & par-tout des marques d'un homme superficiel, se commettant légèrement & donnant prise sur lui. C'est ce que le Cardinal du Perron sut bien remarquer, & sut bien relever à la honte éternelle de ce savant masqué. Scaliger même, quoique zélé pour le parti, ne put se taire de cette supercherie qu'on vouloit faire au public, & il lui échappa de dire que M. du Plessis ne savoit ni grec, ni hébreu. Mais ce mot ayant été relevé & pris en mauvaise part, il le rétracta, de peur de se faire des affaires; mais on sut bien à quoi s'en tenir. Le roi Henri IV, quoiqu'affectionné pour du Plessis, son ancien

ſerviteur, ne lui diſſimula pas, avant cette conférence ſcandaleuſe & ruineuſe à toute la ſecte, qu'il s'étoit engagé dans un mauvais pas, & qu'on diſoit qu'il étoit impoſſible qu'à la vie qu'il avoit menée, il eût lu tous les auteurs qu'il citoit. Il auroit évité cette flétriſſure, s'il avoit cru le conſeil de ſes ſages amis; mais il ſe laiſſa entraîner à ſa vanité, & par-là, l'on peut juger s'il méritoit la louange d'une prudence conſommée que ſes flatteurs lui attribuoient. Elle lui manqua bien au beſoin, quand il ſe commit avec un brutal accompli, tel que S. Fal, & s'attira des coups de bâton. Mais un grand uſage du monde, avec un aſſez bon ſens naturel, le rendoient aſſez clairvoyant dans les affaires où ſon intérêt ne l'aveugloit point, & il étoit plus capable de donner un bon conſeil, que de le prendre ou de le ſuivre. Chaque parti veut avoir ſon héros, & ç'a été dans cette vue que les calviniſtes ont élevé tant qu'ils ont pu leur du Pleſſis-Mornay.

J'ai ſouvent fait réflexion que preſque tout l'ancien monde eſt aujourd'hui gouverné par les peuples du nord. A commencer par le couchant, les Normands & les Saxons ſe ſont rendu maîtres de la Normandie & de l'Angleterre. Les Francs, les Gots, les Viſigots & les Vandales ont envahi les Gaules, l'Eſpagne & l'Afrique. Les Oſtrogots

conquirent l'Italie; d'autres, Gots, Gètes, Cimbres, Scythes, Bulgares, soumirent l'Allemagne; d'autres, Scythes, Tartares, Turcs, occupèrent la Grèce & ces belles provinces de l'Asie mineure. Les Perses sont encore de race Scythique & Tartare. Les descendans de Tamerlan, prince Tartare, règnent aujourd'hui dans les Indes; & le grand empire de la Chine a été conquis de nos jours par les Tartares. Les Circasses Mamelus régnoient en Egypte quant ils furent vaincus par Sélim, empereur des Turs. Cela fait voir l'avantage (1) de la force & de la férocité, par-dessus l'esprit, la politesse & le savoir, qui sont des vertus de la vie civile; mais pour les conquêtes & le gouvernement des états, en bonne politique la brutalité est nécessaire. Peut-on rien concevoir de plus grossier & de plus impoli que l'Hercule de la fable? C'étoit pourtant le modèle que l'on proposoit à ceux que l'on vouloit exciter à la vertu & à l'héroïsme.

La petite vérole n'est pas une maladie si nouvelle que le croient les médecins, mais elle n'est pas aussi fort ancienne. Dans les portraits que

(1) *Herodian. lib. 3, p. 519.* Viri Septentrionales robore & fortitudine superant Australes. Itaque orbis ferè universus à viris Septentrionalibus domitus est. *Et lib 3, p. 532.* Viri Australes acuto ferè sunt ingenio.

les Grecs & les Romains ont faits de leurs contemporains & de leurs compatriotes, ils ne nous représentent personne marqué de la petite vérole; qui défigure tant de personnes aujourd'hui. Il ne nous paroît point que Pline l'ait connue, quoiqu'il ait fait le dénombrement (1) de quelques maladies qui étoient nouvelles de son tems à Rome. La goutte y étoit alors encore assez rare; & il prouve qu'elle étoit nouvelle & étrangère en Italie, de ce qu'elle n'avoit point de nom latin. Le peuple de Circassie, dont on vante tant la beauté, ne porte aucunes marques (2) de petite vérole. Ces taches du visage qui étoient appelées *Vari* par les Romains, & d'où la petite vérole a pris son nom, étoient pourtant autre chose; c'étoient des taches que l'on apportoit en naissant. Cela paroît clairement par cette raillerie que fit Cicéron à Servilius Isauricus, qui étoit marqué de ces taches, lorsqu'il lui dit: *Miror quid sit quod pater tuus homo constantissimus te nobis Varium reliquit.* Il l'appelle *Varium, quòd variis esset deformis*, & il marque expressément que son père l'avoit fait tel, & non pas la maladie, comme Turnèbe se l'est figuré. Lorsque Celse, médecin, liv. 5, chap. 28, a traité des diverses sortes de

(1) Pline, liv. 6, chap. 1 & suiv.

(2) Nouveaux Mém. des Missions du Levant, p. 120.

pustules, c'étoit-là qu'il devoit parler de la petite vérole, & il n'en dit rien, ni dans le reste de son ouvrage; car ces φύματα qu'il décrit dans le même livre, ch. 18, sont autre chose, ainsi que les ἐξανθήματα & ἐξαοθίσματα d'Hippocrate, comme il paroît par la description qu'il fait de ces maladies. Mais on ne peut guère expliquer que de la petite vérole & de la rougeole ces ἐκζίματα & ces ἐξευλήματα que décrit l'astrologue Vettius Valens dans ses Anthologies, car il les attribue particulièrement aux enfans dont il dit qu'ils font mourir un grand nombre : cet homme vivoit du tems de Constantin. Aëtius, médecin, qui a vécu quelque tems après Valens, dit à peu-près la même chose de ces maladies. On ne peut raisonnablement rapporter qu'à la petite vérole, cette maladie qui fit tant de ravage en France, sous le roi Childebert, vers l'an 520, selon le témoignage de Grégoire de Tours, liv. 6, ch. 14: *Cum pusulis & vesicis, quæ multum populum affecerunt morte.* L'histoire des Sarrasins parle beaucoup plus clairement de cette maladie; on y voit un Calife mort de ce mal, & quelques autres qui en portoient des marques au visage dans les septième & huitième siècles. Vers le milieu du dixième siècle (1), Baudouin, prince de Flandre, en

(1) Fauchet, Antiq. Franç. liv. 12, chap. 15.

mourut. Il est beaucoup plus dangereux & plus contagieux sous la zône torride (1), & cela me fait soupçonner qu'encore qu'il ne fût pas connu au-deçà de cette zône avant les conquêtes des Sarrasins, néanmoins cette nation l'apportant de son pays, le rendit bien plus populaire. Les Espagnols (2) le portèrent dans l'Amérique, & le frère de Motezuma, roi de Mexique, en mourut. Il ne semble pas qu'on puisse expliquer autrement que de la rougeole, le mal *Boa*, que décrit Pline, liv. 24, c. 35, en ces termes : *Boa appellantur morbus pupularum, cum rubent corpora.* Mais néanmoins ces *pupulæ* marquent autre chose que la rougeur du corps, & je soupçonne qu'il faut entendre des dartres.

Je prenois autrefois pour une fable ce que j'avois ouï-dire de l'Iliade d'Homère, qu'il s'étoit trouvé un homme assez industrieux pour la copier toute entière d'une écriture si menue, qu'on avoit pu la renfermer dans une coque de noix. Mais ayant depuis examiné la chose plus attentivement, non-seulement je l'ai cru possible à un homme plus adroit que moi, mais je me suis même vanté

(1) Histoire de Ceylan, chap. 19. Chardin, Relat. du Malabar.

(2) Petr. Mart. dec. 4, cap. 10, & dec. 5, cap. 10.

de la pouvoir exécuter. Ce fut un jour chez M. le dauphin, devant toute sa cour, que j'avançai ce paradoxe. Il fallut en venir à la preuve. Je ne m'offris pas à copier toute l'Iliade; mais je dis que sans me donner cette peine, prenant un morceau de vélin, mince & ferme, qui auroit dix pouces de hauteur & huit pouces de largeur; & ce vélin étant plié adroitement en la forme qui occuperoit le moins d'espace, il pourroit être enfermé dans une coque de noix d'une bonne grosseur : car elles ne sont pas toutes égales. Je dis du vélin plutôt que du papier, parce que je suis persuadé qu'il peut être plié & réduit en un plus petit espace que le papier. Cela étant supposé, je dis ensuite qu'un morceau de vélin de cette grandeur pourroit tenir dans sa largeur une ligne qui contiendroit trente vers; & qu'il pourroit tenir dans sa hauteur deux cent cinquante lignes, si tout cela étoit d'une main fine, sûre, habile & exercée, & conduite par des yeux exacts & clairvoyans; qu'il faudroit se servir de plumes de corbeau, qu'on peut tailler bien plus délicatement que les plumes d'oye, dont on se sert communément. Cela étant ainsi supposé, je fis ainsi mon calcul; qu'à ce compte une page de ce morceau de vélin contiendroit sept mille cinq cens vers, & que le revers en contiendroit autant : & par conséquent que le tout feroit à-peu-près quinze mille vers, qui est

à-peu-près le nombre des vers (1) de l'Iliade. Il fallut justifier ma proposition par le fait. Je n'avois pas en main de vélin préparé comme je le demandois, ni des plumes de corbeau. Ainsi je fus contraint de me servir de ce qui se présenta. Je taillai une plume commune le plus délicatement que je pus; je pris un morceau de papier large d'un peu plus de cinq pouces, & j'écrivis près de vingt vers sur sa largeur : j'écrivis ensuite quatre ou cinq lignes les unes sous les autres, & fort approchées sur une hauteur de six pouces qu'avoit ce papier, & je fis voir qu'on y pouvoit entasser cent cinquante lignes dans cette hauteur : & partant qu'en gardant la proportion de ce papier avec un vélin haut de dix pouces & large de huit, on y pourroit renfermer le nombre des vers de l'Iliade. M. le duc de Chevreuse qui avoit été présent à cette discussion, voyant l'échantillon que je donnai de ma petite écriture, voulut essayer son industrie dans cette épreuve. Il réussit véritablement dans la largeur, & mit autant de vers que j'en avois mis dans une ligne de pareille longueur que la mienne : mais quand il fut question de la hauteur, & de mettre les lignes les unes sous les autres, il y laissa trop d'intervalle, & ne les approcha pas assez. D'où il parut qu'encore qu'il mît le nombre requis de lignes

(1) Il est de 15185.

dans chaque page, il n'auroit pas fourni le nombre de vers que l'on demandoit. Au fort de cette dispute, la reine entra chez M. le dauphin avec sa suite, & y trouvant tout le monde en rumeur, M. le dauphin lui en expliqua le sujet, & lui produisit nos échantillons de petite écriture, qui lui parurent si extraordinaires, qu'elle les voulut garder.

Explicit, terme si usité dans les anciens manuscrits, & que l'on trouve à la fin des livres, est un abrégé du mot *explicitus*, supple *liber* : c'est-à-dire, livre achevé, examiné & revu jusqu'à la fin. Ces livres étoient des rouleaux de parchemin que l'on développoit à mesure qu'on les lisoit, & quand le rouleau étoit tout développé, on trouvoit la fin de l'ouvrage qui y étoit écrit. Etant donc fini quand il étoit développé, on disoit qu'il étoit développé, quand on vouloit dire qu'il étoit fini. Cela paroît clairement par cette épigramme de Martial, II, 108.

Explicitum nobis usque ad sua cornua librum,
Et quasi perlectum, Septitiane, refers,

Et par cette autre, Apophor. lib. 1.

Versibus explicitum est omne duobus opus.

Les anciens étoient plus propres que nous. Ces

bains continuels & journaliers, ces étrilles dont plusieurs se sont conservées jusqu'à nous, dont ils se racloient le corps, les tenoient dans une grande netteté, & ne leur laissoient aucune ordure sur la peau. Nos chemises ne suppléent point à cela, quelque soin que nous prenions d'en changer souvent. Cela paroît, en ce que nonobstant ce fréquent changement de chemises & de linge, nous ne laissons pas d'amasser de la crasse, qui ne s'en va qu'à l'eau & au bain.

Lorsqu'Alexandre ruina Tyr, & bâtit Alexandrie, il ne chercha pas seulement à punir les Tyriens, mais il fit encore en cela une entreprise d'une très-sage politique. Les Tyriens faisoient alors tout le trafic de l'orient & de l'occident. On apportoit les marchandises de l'orient à Tyr, qui se débitoient ensuite dans l'occident par la mer Méditerranée. Ces marchandises étoient apportées d'orient à Tyr par des chameaux, comme elles sont encore aujourd'hui apportées à Alep, mais en bien moindre quantité. Cela ne se pouvoit faire sans beaucoup de travail & de dépense. Alexandre en ruinant Tyr, ruina ce commerce; ou pour mieux dire, en bâtissant Alexandrie il le transporta à Alexandrie, lieu sans comparaison plus commode. Car les marchandises des Indes étoient apportées en Egypte par la mer des Indes,

& la mer Rouge, d'où on les portoit par les canaux dont l'Egypte est coupée, à Alexandrie, & de-là dans l'occident. Les Venitiens ont fait longtems ce trafic, & s'y sont enrichis. Les historiens de Venise (1) disent que ce commerce ne fut établi que sous André Dandolo, cinquante-quatrième doge, élu en l'année 1336. Nicolas Zani fut envoyé au soudan d'Egypte pour cette négociation. Le soudan n'avoit garde de rejeter une proposition qui devoit lui rapporter un très-grand profit. Ils envoyèrent aussi demander le consentement du pape, pour ne tomber pas dans les censures publiées contre ceux qui auroient commerce avec les infideles. Il est certain néanmoins que long-tems auparavant ils trafiquoient dans les Echelles du Levant, & principalement dans les côtes de Syrie. Mais les Portugais ayant depuis trouvé une route pour aller prendre les marchandises des Indes dans leur pays natal, & pour puiser à la source, en doublant le Cap de Bonne-espérance, ils ruinèrent le trafic d'Alexandrie, & Alexandrie même. Jamais les Venitiens n'avoient reçu une plaie plus sensible, à laquelle leur prudence consommée n'a pu trouver de remède; mais les Hollandois les ont vangés du mal que les Portugais leur avoient fait.

(1) Petr. Justinian. Hist. Venet. l. 4, p. 60.

Dans cette fureur de critique qui a possedé si long-tems les gens de lettres, je m'étonne qu'en faisant main basse sur tant de passages des anciens auteurs, qu'ils ont cru corrompûs, quoiqu'ils fussent sains & entiers, & qu'ils ont véritablement corrompus en pensant les corriger, ils n'aient pas songé à en corriger quelques-uns qu'ils avoient souvent devant les yeux, & dans la bouche, & qui sont véritablement corrompus. Virgile dans le premier livre de l'Eneïde, v. 321, parlant de l'amazone Harpalice, Thracienne, & voulant louer son extrême vîtesse, dit, qu'elle alloit plus vîte que l'Hébre, *Volucremque fugâ prævertitur Hebrum.* Est-cè une grande merveille, que de devancer à la course une rivière qui n'est point louée d'ailleurs pour sa rapidité? Il n'y a guère de rivières qu'un homme de pied, marchant de son pas ordinaire, ne puisse devancer. Comment n'a-t-on point vu que Virgile avoit sans doute écrit *Volucremque fugâ prævertitur Eurum*, pour dire ce que l'on dit par une hyperbole assez ordinaire, qu'elle alloit plus vîte que le vent? Quand Virgile a parlé des chevaux de Mars, *Æn.* 12, il s'est exprimé de la même sorte: *Illi æquore aperto, ante Euros Zephyrumque volant.* Quand il a parlé des enfans d'Imbrasus, *Æn.* 12, il a dit que leur père leur avoit appris, entr'autres choses, *equo prævertere ventos.* Et quand il a voulu marquer, *Æn.* 12,

la fuite légère de Turnus, il a dit que *fugit ocyor Euro :* ces sortes d'hyperboles étoient familières à Virgile. Lorsqu'il a voulu louer la légèreté de Camille, il a dit qu'elle auroit pu courir sur la pointe des épis sans les rompre, & sur les flots de la mer sans se mouiller le pied.

Peu après ce passage de Virgile, on en trouve un autre, v. 347, dont la corruption n'est pas moins évidente que celle de ce premier, & sur lequel néanmoins les critiques n'ont fait aucune attention : *Huic conjux Sichæus erat, ditissimus agri Phœnicum.* Il paroît clairement par la suite, que Pygmalion tua Sichée pour avoir son or : *Auri cæcus amore clam ferro incautum superat.* Quand Sichée, après sa mort, apparut à Didon son épouse, & qu'il l'exhorta de s'enfuir, il lui enseigna en même-tems le lieu où il avoit enfoui son argent, qu'il lui conseilla d'enlever, pour s'en servir dans sa retraite : *Veteres tellure recludit thesauros, ignotum argenti pondus & auri.* Didon suivit son conseil, emporta ces trésors & ceux de Pygmalion : *Naves quæ forte paratæ corripiunt, onerantque auro, portantur avari Pygmalionis opes pelago.* En tout cela, l'on voit que l'or de Sichée causa toutes ces révolutions, & qu'il ne s'agissoit nullement de terres que Sichée eût possédées. Il ne faut donc pas douter que Virgile n'ait écrit, *Huic conjux Sichæus erat, ditissimus auri*

Phœnicum, & non pas *ditissimus agri*, comme portent tous les livres imprimés; & cette correction est d'autant plus recevable, qu'il ne s'agit que du changement d'une seule lettre.

Cicéron, dans son agréable livre de la Vieillesse, où il fait parler le vieux Caton, le fait débuter par cette remarque, que ceux qui cherchent en eux-mêmes leur bonheur, ne trouvent rien de mauvais de ce qui nous arrive par la nécessité de la nature: *quo in genere*, dit-il, *est in primis senectus, quam ut adipiscantur omnes optant, eamdem accusant adepti: tanta est inconstantia, stultitia, atque perversitas.* Cette même pensée se trouve dans les poëtes Grecs, d'où apparemment Cicéron l'a prise. Le poëte Ménécrate l'a exprimée dans une épigramme fort élégante, qu'on lit dans l'Anthologie, 1, 16, où Brodeau ajoute en marge une sentence toute semblable d'Antiphanes, qui ne se trouve point dans le recueil de Stobée. Un autre a comparé la vieillesse au mariage, que l'on souhaite, dit-il, lorsque l'on n'y est point encore parvenu, & dont on se plaint lorsqu'on s'y trouve. Cette pensée, toute spécieuse qu'elle est, est très-fausse: il n'est pas vrai que tout le monde souhaite la vieillesse; mais il est vrai que tout le monde souhaite de parvenir à la vieillesse. Qui est l'homme de bon sens qui, dans la vigueur de son âge, souhaitât

ſouhaitât reſſembler à un vieillard décrépit? Ce n'eſt donc pas la vieilleſſe que l'on ſouhaite, c'eſt de pouvoir parvenir à la vieilleſſe, c'eſt-à-dire, de vivre aſſez long-tems pour y parvenir. Ce ſont ces années, c'eſt cette longueur de vie à quoi l'on aſpire, & qui nous conduit à ce terme; mais ce n'eſt pas ce terme où l'on ſouhaite de ſe trouver. Quand on va à la promenade, on ſe propoſe bien de ſe retrouver chez ſoi; mais ce n'eſt pas le but de la promenade que de ſe retrouver chez ſoi; car on n'auroit qu'à ſe tenir chez ſoi ſans en ſortir. Mais le but de la promenade eſt de ſe divertir & de ſe mieux porter par cet agréable exercice; & ſouvent même, quand on ſe retrouve chez ſoi, l'on ſe plaint de ſa laſſitude, ſi l'exercice n'a pas été aſſez modéré.

Les joies publiques, ſelon notre uſage, s'expriment par des feux de joie; la clarté du feu, ſon action vive & ſa mobilité étant des ſymboles convenables de l'agitation & du mouvement que l'impreſſion de la joie a coutume de cauſer dans le cœur. Dans l'ordre qui ſe donnoit aux communautés, du tems de nos majeurs, dans les occaſions de réjouiſſance, de faire un feu de joie, & que tous les actes judiciaires s'expédioient en latin, cela s'appeloit *Ignis de gaudio*. Et dans notre baſſe Normandie, le peuple ignorant appelle encore

aujourd'hui un feu de joie un *Gaudio* au *Caudio*. Je trouve au contraire, dans un paſſage de la ſainte Ecriture, une affliction publique exprimée par un épanchement d'eau. Nous liſons dans le premier livre des Rois, ch. 7, que Samuël ayant aſſemblé le peuple d'Iſraël à Maſphath, pour faire pénitence devant Dieu, *Hauſerunt aquam, & effuderunt in conſpectu Domini, & jejunaverunt in die illâ, atque dixerunt ibi, peccavimus Domino*, voulant exprimer les larmes de leur pénitence par cette eau qu'ils répandoient. Comme ce paſſage de l'Ecriture eſt unique, les interprètes ſe ſont beaucoup gênés pour en trouver la ſignification. Il me ſemble qu'elle ſe préſente aſſez d'elle-même dans la comparaiſon que l'on peut faire par oppoſition, de cette eau de triſteſſe avec le feu de joie. S. Paul, 1, Cor. 10, 11, a dit que les myſtères de la religion des Iſraélites, s'exprimoient chez eux par des figures : *Hæc omnia in figuris contingebant illis* ; comme les ſacremens de la religion chrétienne ſont des ſignes des choſes ſacrées.

D'où vient qu'on n'a point de honte de paroître moins riche qu'on ne l'eſt, & qu'au contraire on veut paroître plus noble qu'on ne l'eſt en effet ? C'eſt que la pauvreté n'eſt pas un mal ſans remède, & que la baſſeſſe de la naiſſance ne ſe

peut réparer. Nous pouvons par notre travail, par notre industrie, par notre fortune, devenir riches d'un moment à l'autre; mais nulle puissance ne peut faire qu'un homme sorti de parens obscurs ou roturiers, devienne un homme de naissance & de bonne maison: de sorte qu'on tâche d'obtenir de son déguisement ce qu'on ne peut espérer d'ailleurs.

La maxime si universellement reçue, & qui est la maxime fondamentale de l'Académie Françoise, que l'usage est le maître des langues, me paroît fort raisonnable; l'usage est non-seulement le maître des langues, mais il en est encore le père & l'unique auteur. Le françois ne s'est formé que par un long usage qui a corrompu insensiblement le latin, & autorisé par le tems sa corruption; & les changemens qui y arrivent de jour en jour, ne sont introduits que par l'usage. Cependant cette maxime doit avoir ses bornes, & il ne faut pas attribuer à l'usage tous les abus que la grossièreté & l'ignorance introduisent de jour en jour dans les langues. Ces abus doivent être corrigés par la raison, tant qu'ils ne sont pas homologués par un usage saint, constant & uniforme du monde poli. Cicéron, qui étoit un grand maître en matière de langage, & un homme d'un jugement fort sain, parle ainsi de ces abus: *Expurgandus est*

sermo, & adhibenda tanquàm obrussa ratio, quæ mutari non potest, nec utendum pravissimâ consuetudinis regulâ; & il appuie ce sentiment de l'autorité de César : *Cæsar*, dit-il, *rationem adhibens, consuetudinem vitiosam purâ & incorruptâ consuetudine emendat.*

Sur la question de la latinisation des noms & des surnoms, on voit une si grande variété de sentimens & d'usages, qu'il y a lieu de s'étonner que les critiques & les grammairiens n'aient pas essayé d'en fixer les règles. Ils auroient pu en former de certaines sur l'exemple des nations les plus polies, & principalement des Romains, dans la langue desquels ces noms doivent passer. Ces exemples se pouvoient prendre sur les Hébreux & les autres peuples d'Orient, dont les langues sont des dialectes de l'hébraïque; sur les Grecs, qui ont rapporté dans leurs écrits tant de noms propres tirés de la Perse, des Indes, de l'Egypte & de l'Afrique, des régions du Nord, de l'Italie & de l'Occident; & sur les Romains, qui, dans les histoires de leurs guerres, qu'ils ont portées jusqu'aux extrémités du monde connu de leur tems, ont habillé à la romaine les noms des lieux & des personnes dont ils ont parlé. C'étoit sur ces modèles que les savans de ces derniers siècles devoient donner la forme latine aux noms qu'ils

exprimoient. Ils y auroient remarqué que l'usage le plus universellement suivi par tous ces peuples, a été, ou de rapporter les noms entiers sans aucun changement, ou de les accommoder au génie de leurs langues, leur en donnant seulement l'inflexion & la terminaison, sans avoir aucun égard à leur signification. Cela paroît par le livre que Saint Jérôme a fait de l'interprétation des noms hébraïques de la sainte Ecriture, qui nous apprend deux choses, & de quelle manière ces noms étrangers s'écrivoient & se prononçoient de son tems dans la langue latine, & quelle étoit leur signification littérale. Cette même manière de les écrire & de les prononcer, a été suivie dans la Vulgate & dans les anciens pères latins. Les Grecs se sont donné un peu plus de liberté en les accommodant à leur langue, qui est beaucoup plus maniable que la latine. Par exemple, ils ont nommé Ναβουχοδονόσορος celui qui est nommé dans le texte hébreu *Nebucadnetsar*, selon la ponctuation qui y a été attachée par les Rabbins, & qui est peut-être différente de la prononciation ancienne qui a été suivie par les Septante. Mais les Romains, dans la latinisation des noms propres étrangers, suivoient constamment la méthode de n'y changer que l'inflexion & la terminaison que demandoit le génie de leur langue. Quand ils ont cité *Platon*, dont le véritable nom grec

étoit Πλάτων, ils n'y ont point fait d'autre changement que de lui donner la terminaison latine *Plato*, sans avoir aucun égard au mot πλατὺς, d'où il est formé, qui signifie *large*. Quand ils ont latinisé les noms de *Pyrrhus* & d'*Epicure*, qui sont en grec πύῤῥος & Ἐπίκουρος, ils se sont contenté de leur donner la forme romaine en les appelant *Pyrrhus* & *Epicurus*, sans faire aucune réflexion sur leurs significations de *Rufus* & d'*Adjutor*. En latinisant les noms d'*Alexandre* & de *Périandre*, ils ont quitté la terminaison grecque d'Ἀλέξανδρος & de Περίανδρος, pour prendre la latine *Alexander* & *Periander*. Ils ont suivi cette méthode sans variation jusqu'aux tems de la barbarie & de l'extinction des lettres.

Les noms prirent alors diverses formes, sans être assujettis à aucune règle certaine, chacun suivant en cela son goût. Je rapporterai ici par ordre les genres de latinisation les plus usités, & je commencerai par ceux qui se contentant de latiniser leurs noms propres, conservèrent & représentèrent leurs surnoms tels qu'ils les avoient reçus de leurs pères, sans aucun changement. Comme Alexander de Halès, précepteur de saint Thomas, *Johannes Mandeville*, *Barthelmy Glanville*, *Guillelmus Ockan*, *Conradus de Lichetnau*, *Johannes Duns*, *Nicolaus de Clémangis*, *Nicolaus Triveth*, *Johannes Gerson*.

D'autres, faute de surnom, ont pris en surnom le nom propre de leur père. Cela étoit nécessaire dans les familles qui n'avoient point de surnom, pour distinguer les personnes & les reconnoître: Jean, fils Pierre; Thomas, fils Guillaume. Il se trouve encore en France quelques familles sans surnom, où les enfans prennent pour surnom le nom propre de leurs pères. Il y en a beaucoup de semblables dans le nord. Il n'y a guère plus de cent cinquante ans que la plupart des Suédois n'avoient point de surnoms. De-là viennent ces noms de famille si fréquens en Angleterre & dans les Pays-Bas: Jansson, fils de Jean; Thomson, fils de Thomas; Willamson, fils de Guillaume; Janssen, fils de Jean; Frassen, fils de François. Cet usage de prendre en surnom le nom de son père est fort ancien. Des Grecs il a passé aux Romains, & de-là dans l'occident, & jusqu'à ces derniers siècles. Lorsqu'on a eu besoin de latiniser ces surnoms, on les a mis au génitif: *Johannes Christophori*; *Petrus Raymundi*; *Francifcus Mayronis*; *Francifcus Martini*; *Johannes Maronis*; *Gulielmus Guarronis*, Anglois, cordelier, qui fut précepteur de Scot; *Gulielmus Duranti*; *Gerardus Odonis*, général des Cordeliers. Les familles de *Nicolaï* & de *Fabri* portoient originairement les noms de Nicolas & le Fevre. Voyez les origines de Ménage. Ces sortes de surnoms n'ont pas toujours

été tirés des noms des pères, mais quelquefois d'autres parens ou de quelques amis : comme *Petrus Damiani*, ainsi nommé, parce que Damien son frere lui avoit tenu lieu de père dans son enfance. De même qu'Eusèbe de Césarée prit en surnom le nom de son ami Pamphile, & voulut être appelé *Eusebius Pamphili*.

Souvent les surnoms ont été tirés du nom de la patrie, en leur donnant la forme d'adjectifs patronymiques. De-là sont venus *Gulielmus Parisiensis*, *Vincentius Lirinensis*, *Gulielmus Brito*, *Otho Frisingensis*, *Lambertus Schafnaburgensis*. Mais souvent sans en faire un adjectif, on s'est contenté de marquer le nom de la patrie avec une préposition : *Gilbertus de Hollandiâ*, *Dominicus de Flandriâ*, *Henricus de Hassiâ*; & ces trois célèbres cordeliers, Conrad, Pierre & Jean, tous trois portant le surnom de *Saxonia*. On a plus souvent mis la préposition aux noms des lieux de moindre considération, d'où la dénomination a été tirée : *Gulielmus de Nangiaco*, *Guillaume de Nangis*; *Jacobus de Vitriaco*; *Thomas à Kempis*, surnom qu'on lui a donné préférablement à celui de *Malleolus*, qu'il avoit de naissance; *Gualterus de Constantiis*, *Gautier de Coutances*; *Jacobus de Voragine*, ainsi nommé d'un bourg de la Ligurie, qui portoit ce nom, auteur de la Légende-dorée, *Johannes de Imolâ*, *Robertus de Monte*,

A ces surnoms patronymiques il faut joindre ceux qui sont tirés d'une seigneurie, d'un fief, d'une possession, d'une demeure : *Petrus de Casâ*, *Johannes de Ligneriis*, *Gaufredus de Trano*, *Lambertus de Legiâ*, *Raimundus de Agiles*, *Leoninus de Portâ Sancti Petri*, *Johannes de Novoburgo*, *Johannes de Garlandiâ*, *Gulielmus de Rubruquis*, *Jacobus de Belvisio*, *Adrianus de Veteribusco*, *Johannes de Vinetâ*, *Petrus de Vineis*, *Paulus de Castro*, *Alanus de Rupe*; *Johannes Balbi de Januâ*, c'est-à-dire, *Jean Balbi de Genes*; & non pas *Jean de la Porte*, comme il a été nommé par M. de Caseneuve. *Johannes de Sacrobosco*, ce qui est une traduction du nom de sa patrie Holiwod, bourg de la province d'Yorck.

Les qualités corporelles, les inclinations, les professions, les évènemens extraordinaires de la vie, ont fait la matière la plus ordinaire des surnoms, le Grand, le Gras, le Blanc, le Roux, le Brun, le Veneur, le Vaillant, le Courtier, le Masson, l'Ecuyer, le Cavalier, le Charpentier, le Laboureur, le Doux, le Beau, le Joli, le Maître. Ces surnoms se traduisoient souvent en latin, *Dionysius Exiguus*, *Johannes Climacus*, *Johannes Jejunator*, *Hermannus Contractus*, *Petrus Comestor*, *Walafridus Strabo*, *Symeon Stylita*, *Symeon Metaphrastes*, *Marius Mercator*, *Olaus Magnus*, *Hugo Candidus*, *Petrus Crinitus*,

Richardus Victorinus, *Potho Prumiensis*, *Rodolfus Agricola*, *Dominicus Niger*, *Jacobus Faber*, *Joachimus Camerarius*, *Godofredus de Frontibus*, *Henricus Bonicolli*, *Raymundus de Pennaforti*, *Johannes de Deo*, *Hubertus de Bonocurso*. Il est pardonnable aux deux Scaliger, père & fils, d'avoir porté ce nom de figure latine, au lieu de celui *Della Scala*, qui étoit le surnom des princes de la maison de Véronne, d'où ils prétendoient être sortis. Ils avoient trouvé ce nom ainsi latinisé longtems auparavant par les historiens de Véronne. Les noms de *Quod-vult-Deus*, à qui Saint Augustin a adressé son livre des Héréfies, & de *Deogratias*, à qui il a adressé son autre livre *De cathechizandis rudibus*, sont des traductions grossières de noms Africains & barbares, qui nous sont inconnues.

De toutes ces sortes de latinisations de noms & de surnoms, la seule véritablement romaine, est celle qui a été pratiquée par les anciens Romains, retenant le nom étranger tout entier, sans avoir aucun égard à sa signification, & sans y rien changer que la terminaison, & les lettres dont la rencontre & l'arrangément ne s'accommodoient pas avec le génie de leur langue. En quoi ils ont suivi l'usage des Grecs, qui rapportant, par exemple, les noms Carthaginois d'Annibal & d'Asdrubal, y ont seulement changé la terminaison, & les ont

appelés Αννίβας & Ἀσδρούβας ; en ont retranché les lettres aſpirées & gutturales, que leur langue ne connoît pas, & que l'on reconnoît dans leurs noms originaux , *Channi-bahal* & *Chaſtru-bahal*. Les Romains ont retenu ce même uſage dans la latiniſation des ſurnoms, comme ils l'avoient conſtamment ſuivi, même dans les ſiècles les plus groſſiers, dans la latiniſation des noms propres, *Joannes*, *Petrus*, *Jacobus*, & autres ſemblables, qui n'ont varié que dans leur terminaiſon.

Ces exemples devoient ſervir de leçon à Sainte Marthe, lorſqu'en faiſant l'éloge de ces deux illuſtres Poitevines Deſroches, mère & fille, il les a nommées *Rupeæ Pictavenſes* ; & à M. de Thou, qui a traduit ſi licentieuſement les noms qu'il a exprimés dans ſon hiſtoire, comme celui de la maiſon d'Entragues, par *Interamnas* ; & celui de la famille de Ménage, par *Œconomus* ; que pour rendre cette hiſtoire intelligible, on a été obligé de traduire la traduction de ces noms. De cette méthode que pluſieurs autres ont ſuivie, ſont venus ces ſurnoms *Petrus Comeſtor*, qui s'appeloit vraiſemblablement le Mangeur ; *Hugo Candidus*, le Blanc ; *Gulielmus Parvus*, *Littk*, c'eſt-à-dire, en anglois le Petit. La famille de *Verſoris* étoit nommée originairement le Tourneur. Et Jean des Jardins, médecin de François Ier, fut nommé en latin *Hortenſius*. Caſaubon, dans ſes premiers ouvrages,

traduiſit ſon nom en celui d'*Hortibonus*. Mais il ne tarda pas à reconnoître ſa faute, & à ſe nommer, comme il devoit, *Caſaubonus*. De même que ceux qui portoient le nom de le Maître, & l'avoient traduit *Magiſter*, furent corrigés par ceux qui le rendirent plus régulièrement par *Meſtræus*.

C'eſt une autre ſorte de traduction de noms, plus groſſière encore que la précédente, que celle qui paroît dans les noms ſuivans : *Gaufredus de Belloloco*, *Petrus de Vineis*, *Richardus de Mediavillâ*, *Petrus de Bellâ-perticâ*, *Johannes de Rupeſciſſâ*, *Bartholomæus de Saliceto*, *Johannes de Turrâ-crematâ*, *Johannes de Aquâ-veteri*, nom latiniſé du Hollandois, & gréciſé enſuite du latin en *Palæonydorus*. C'eſt ainſi qu'Eraſme a traduit ſon nom Hollandois de Gérard, en latin par le nom de *Deſiderius*, & en grec par celui d'*Eraſmus*. C'eſt ainſi que *Capnion*, *Melanchton*, *Œcolampade*, ont donné cette tournure grecque à leurs noms Allemands. C'eſt ainſi que le chancelier de l'Hôpital a été traveſti en *Xenius*. C'eſt ainſi que *Bonaventura Vulcanius*, a voulu quelquefois paroître ſous les noms d'Εὐχειρος Ἡφαιστίων. Et cet exemple a été ſuivi de nos jours par *Perizonius*, profeſſeur Hollandois. Chandieu, miniſtre de Genève, a été plus loin encore, tirant de l'hébreu ſon nom de *Sadeel*.

Pluſieurs de ceux qui ont mieux entendu la

latinisation des surnoms, ont cru l'avoir bien observée, en leur donnant seulement la terminaison romaine, & traduisant en latin le reste du nom. Ils n'ont péché qu'à demi contre la règle que j'ai établie; mais ils ont péché bien grossièrement contre une autre, en formant des noms hybrides, composés de pièces rapportées, de termes moitié barbares & moitié latins. Je me suis souvent étonné, en recevant des lettres latines de Jacques Paumier, seigneur de Grentemesnil, écrites de Vandeuvre, qui est le nom d'une paroisse proche de Falaise, où il demeuroit, & le nom d'un bourg de la province de Champagne, datées *Vandoperæ*, à Vandeuvre, comme si ce mot eût été composé du terme barbare vand, & du françois œuvre, *opera*. Ce mot est purement anglois; c'est une seigneurie d'Angleterre, dont le nom se doit écrire ainsi, *Wendovre*. On a joint à l'histoire de Mathieu Paris une ancienne Chronique, dont l'auteur se nomme Wendouvre de Wendovre : & l'histoire d'Angleterre fait mention d'un évêque de Rochester, nommé Richard de Wendovre. Quand Scaliger a voulu latiniser le surnom de M. de la Rocheposay, chez qui il avoit été élevé, il l'a nommé *Rupiposæus*, traduisant seulement en latin la première partie de ce nom, & laissant l'autre dans son naturel. Ceux qui rendent par le mot latin *Rupifucaldius*, celui de la

Rochefoucaud, font la même faute. Jean de Tourneroche, professeur royal d'éloquence dans l'université de Caën, & deux fois recteur de celle de Paris, qui a signalé son érudition par des ouvrages publics, s'est donné le nom de *Tornorupæus* par une semblable erreur. Celle de Bourbon est moins excusable, ayant défiguré ce nom en celui de *Vertumsaxus*. Mais celle du père Garasse, qui sur de faux avis l'avoit déshonoré par le sobriquet injurieux de Tournebroche, comme si ç'eût été le véritable surnom de sa famille, n'auroit pas été pardonnable, s'il n'eût reconnu publiquement sa faute, & ne se fût rétracté. Ce même Tourneroche, ayant si mal réussi dans la latinisation de son surnom, réussit encore plus mal, employant le nom de Groulart, comme un mot latin, de même forme & de même son que celui de *Cæsar*. Car dans l'épître dédicatoire de ses commentaires sur Perse, adressée à ce premier président du parlement de Rouen, il lui applique ces vers d'Horace par une ridicule parodie :

In publica commoda peccem,
Si longuo sermone morer tua tempora, Groulart.

Ceux qui, par un amour outré & aveugle de l'antiquité, ont corrompu leurs noms propres, & de noms de saints en ont fait des noms de payens, ont démenti leur baptême & déshonoré leur reli-

gion. Comme quand ils ont changé le nom de *Johannes* en *Janus* ; *Janus Lascaris*, *Janus Parrhasius*, *Janus Cornarius*, *Janus Douza*. Un professeur de Leyde & de Franeker, préféra le nom de *Petreius* à celui de *Petrus*. *Paléarius*, homme savant & poli, quitta le nom d'*Antonius*, pour prendre celui d'*Aonius*. S'il n'avoit pas commis de plus grand crime, il n'auroit pas été pendu & brûlé, comme il le fut à Rome l'an 1566. Sannazar, l'un des plus beaux esprits d'Italie, dédaignant le nom de Jacques, qu'il avoit reçu dans son baptême, préféra les noms d'*Actius Syncerus* : suivant en cela la mode qui étoit reçue de son tems parmi les gens de lettres d'Italie, de se faire des noms à plaisir. Cela avoit commencé à se pratiquer à Rome quelques années avant Sannazar, où ces changemens de noms se faisoient au Quirinal avec solemnité. Ce fut ainsi que l'historien *Callimachus Experiens*, ayant quitté le nom de Philippe, prit celui de *Callimachus*. Mais le pape Paul II, peu favorable aux lettres & aux lettrés, ne croyant pas que cela se fît sans mystère & sans quelque complot dangereux, employa la prison & les gênes pour en prévenir les suites. Je dois joindre à cette liste Gaucher de Sainte Marthe, qui a traduit son nom propre de Gaucher en celui de *Scævola*. Il s'est trompé ; le nom propre de Gaucher ne signifie point, qui se sert de la main gau-

che comme de la droite : c'eſt un nom propre du ſiècle barbare qui a été ſouvent uſité dans ſes diminutifs, comme la plupart des autres noms dans ces tems d'ignorance, Gauquelin, Vauquelin & Vauquelot : & comme on les trouve exprimés dans les hiſtoriens de Normandie, Guillaume de Jumieges, & Orderic Vital, *Galchelinus*, *Vaſcelinus* & *Valquelinus*.

Ç'a été cette même paſſion pour l'antiquité, qui a produit dans ces derniers tems toutes ces terminaiſons en *ius*, que la plupart des gens de lettres ont affecté de donner à leurs noms, à l'imitation des noms de la plupart des familles Romaines : *Grotius*, *Baudius*, *Cellotius*, *Heinſius*, *Voſſius*, *Bigotius*. Il eſt vrai que cette terminaiſon convient mieux à ces noms que toute autre. Mais il eſt vrai auſſi qu'on l'a ſouvent donnée par coutume & ſans aucun beſoin. Puiſque les noms de *Muretus*, *Juretus*, *Toletus*, *Doletus*, ont été bien reçus du public, pourquoi *Chiffletius*, *Brietius*, *Mocquetius*, n'ont-ils pas ſuivi la même règle ? Puiſque le nom de Mercier a été heureuſement rendu en latin par *Mercerus*, pourquoi le père Vigier qui a travaillé utilement à l'édition d'Euſebe, & le père Garnier qui a travaillé avec ſuccès à celle de Marius Mercator, ont-ils préféré les noms de *Vigerius* & de *Garnerius*, à ceux de *Vigerus* & de *Garnerus* ? Pourquoi le père Coſſart a-t-il mieux aimé

aimé se nommer *Cossartius*, en latin que *Cossartus*; puisque M. de Thou a rendu les noms de Brulart & de Blanchart, par *Brulartus* & *Blancartus* ?

En établissant cette règle, je me condamne moi-même d'avoir pris dans mes ouvrages le nom de *Huetius*. Je dirai seulement pour mon excuse, qu'on me l'a donné avant que je l'aie pris ; & que comme j'étois en commerce de lettres avec des gens savans dès ma première jeunesse, & qu'ils me qualifioient ainsi, j'eus cette déférence pour leur exemple & pour leur autorité. Outre que, faute de réflexion, il ne me paroissoit pas alors de raison qui dût m'obliger de contrevenir à un usage si universellement reçu.

Jacquet Paumier, sieur de Grentemesnil, a préféré le nom de *Palmerius* à celui de *Palmerus*, & à celui de *Palmarius*, & à celui que son père Julien Paumier avoit pris dans ses ouvrages. Il allégua plusieurs autorités pour justifier cette latinisation que j'avois reprise ; mais je ne l'avois pas reprise comme contraire à l'analogie, mais comme contraire à l'exemple que son père lui avoit donné, & qu'il me sembloit qu'il devoit respecter : de même que MM. Dupuy ayant été avertis par Joseph Scaliger, que leur père avoit mal latinisé son nom, en s'appelant *Puteanus*, comme s'il avoit tiré son nom de puits, *puteus* ; & non pas de puy, *podium* ; & qu'il auroit dû s'appeler régu-

lièrement *Podianus* ; ils eurent néanmoins ce respect pour leur père, de retenir sans changement le nom qu'il leur avoit laissé.

Je ne lis jamais mes lettres le soir avant que de me mettre au lit, ni sur le midi avant que de me mettre à table. On trouve ordinairement dans les lettres bien plus de mauvaises nouvelles que de bonnes ; & en les lisant, on se présente à soi-même des matières d'inquiétude, qui troublent le repos & le repas.

Je ne puis goûter la mode des clairvoyes, si universellement reçue en France depuis quelques années. Quand Publicola se réduisit dans une maison ouverte de tous côtés, & exposée aux yeux du public, il ne le faisoit pas par goût, mais dans des vues politiques de plaire au peuple, & de s'éloigner des manières tyranniques des rois qu'on avoit chassés. Mais les clairvoyes d'aujourd'hui sont approuvées, parce qu'on prétend qu'elles donnent aux lieux de l'agrément, du jour, de l'air, & des vues au-dehors. Tout cela se trouvera au milieu d'une campagne, si l'on veut y établir sa demeure sous une tente. Si les clairvoyes vous laissent le plaisir de voir ce qui se passe au-dehors, elles vous laissent aussi l'importunité d'être vu, en quelque état que vous soyez, de tous ceux

qui ſont au-dehors : elles vous tiennent dans la contrainte & dans le reſpect que l'on doit au public, elles vous tiennent, malgré vous, en habit décent & en poſture régulière, & vous privent des commodités de la retraite & des douceurs de la ſolitude. Qui eſt la dame aſſez hardie pour oſer ſe produire en cornette & en déshabillé dans ſon jardin, qui ne ſera ſéparé du grand chemin de Paris à Verſailles, que par une clairvoye! On croit être bien clos chez ſoi & dans une parfaite ſûreté, ſous la défenſe d'une barrière de fer : & on ne ſonge pas que les cent ouvertures de cette clôture vous privent de cette ſûreté, & que vous avez cent portes ouvertes ſur vous, qui laiſſent une libre communication du dehors avec le dedans, & vous expoſent au pillage.

Je n'approuve pas plus les jardins à la mode que les clairvoyes. J'entends ces jardins découverts, qui conſiſtent en grandes & larges allées ſablées, en eſpaliers, en parterres, parés ſeulement de quelques compartimens délicats, marqués par des filets de buis, & bordés de quelques fleurs & de quelques arbres nains, & où à peine peut-on diſtinguer l'été de l'hiver. M. le Noſtre, que l'on cite pour auteur de cette ſorte de jardinage, & qu'on prétend qu'il rapporta d'Italie, l'appliqua véritablement aux jardins du Roi, mais il ne

l'appliqua pas ſeule, car il joignit les allées couvertes, les bois taillis, les arbres de haute tige, les paliſſades & les ombrages verts. La plupart des particuliers n'ayant ni aſſez de terrein, ni aſſez de bien pour donner à leurs jardins tous ces ornemens, & les entretenir, n'en ont pris que les parterres, qui demandent peu de tems & peu de frais, mais où la promenade eſt interdite le long du jour, & où les dames ſoigneuſes de leur teint, n'oſeroient paroître qu'après le coucher du ſoleil. Le père Rapin ne l'entendoit pas ainſi, & il avoit laiſſé des leçons bien différentes dans ſon agréable poëme des Jardinages; & ſi Virgile avoit pu ſatisfaire le deſir qu'il avoit de traiter cette matière, il ne ſe ſeroit pas contenté de donner des préceptes pour dreſſer les jardins fruitiers & les potagers; mais à l'imitation de ce bon vieillard Cilicien, qu'il avoit vu à Tarante, & dont il décrit ſi agréablement le ſoin & l'induſtrie, il auroit décrit dans ſes vers quels plaiſirs donnent les grands arbres, tout ſtériles qu'ils ſont, par leur verdure, par leur ombrage & par leur décoration.

Une des principales cauſes de la décadence des lettres, eſt à mon avis le trop grand ſoin que l'on a pris de les faire fleurir: de ſorte que les nouveaux moyens dont on s'eſt aviſé pour rendre les hommes ſavans, leur ont été un obſ-

tacle à le devenir. Dans la renaiſſance des lettres, la difficulté de les apprendre en augmentoit le déſir, & excitoit la diligence des ſtudieux. On avoit alors peu de ſecours : l'imprimerie n'avoit pas encore multiplié les livres à l'infini. Il falloit lire les ouvrages des anciens dans des manuſcrits, ſouvent mal-aiſés à déchiffrer ; ceux que l'impreſſion donnoit au public, y paroiſſoient dans une forme ſimple & deſtitués de tous ces accompagnemens méthodiques, qui en rendent l'uſage aiſé ; de traductions, de préfaces, d'avertiſſemens, de diviſions, de notes, de commentaires & de tables. Les grammaires & les dictionnaires qui ſont les clefs de l'érudition, étoient alors fort rares. Ces premières impreſſions étoient groſſières, & n'attiroient pas les lecteurs par leur agrément. Les livres imprimés & manuſcrits étoient d'une extrême cherté. Ceux qui pouvoient ſurmonter tant d'obſtacles, en profitoient pour eux-mêmes ; & ce ne fut qu'après une longue étude & de fréquentes réflexions, qu'on ſongea à ſecourir les ſtudieux. On vit pourtant ſortir de ces épaiſſes ténèbres, les Pétrarques, les Pics de la Mirandole, les Politiens, les Eraſmes, les Budées ; ſans parler de tous ces excellens hommes que la barbarie des Turcs fit fuir de la Grèce en Italie, & qui y rapportèrent l'amour & le goût des lettres, & de tant d'autres dont Paul Jove

nous a laissé les éloges. On ne sauroit trop louer ceux qui voulant faire part à leurs contemporains & à leurs descendans, des biens qui leur avoient coûté tant de veilles, ont cherché à abréger & à applanir les chemins des sciences. Mais le succès de leur travail a été trop heureux, & une bonne cause a produit un très-mauvais effet, la facilité des études en a produit le relâchement, & on s'est arrêté à la fausse érudition qui est au pied de la montagne, pour s'épargner la peine de monter au sommet, où l'on trouve la véritable érudition. Tant d'abrégés, tant de nouvelles méthodes, tant d'indices, tant de dictionnaires ont rallenti cette vive ardeur, qui faisoit les savans; & l'on a cru savoir sans étude, ce que l'on croyoit être assuré de pouvoir apprendre par un médiocre travail. Toutes les sciences se réduisent aujourd'hui principalement en dictionnaires, & on ne cherche plus d'autres clefs pour les pénétrer. Qui est présentement la dame *virtuose* ? Qui est le jeune magistrat ? Qui est même le régent novice, qui ne croit pas pouvoir aller de pair avec les savans du premier ordre, après s'être muni d'un bon Moréri, dont les compilateurs ne seroient pas reçus dans le second ?

Dans mon petit Traité de l'origine des Romans, (1)

(1) Cet ouvrage se trouve à la fin.

j'ai avancé un paradoxe, contre quoi personne n'a pourtant réclamé. J'ai dit que les bons juges de la poësie sont plus rares que les bons poëtes, & j'en avois fait demeurer d'accord M. de Segrais, à qui cet ouvrage étoit adressé. Le mot de poësie est fort général, & il s'étend depuis l'épigramme, le madrigal & la chansonnette, jusqu'au poëme épique : & depuis les vers burlesques jusqu'aux odes du genre le plus sublime. Pour juger de tous ces genres de poësie, il faut en connoître la nature & les règles : & combien peu de gens y a-t-il qui les connoissent? Mais quand ils les connoîtroient, cela ne suffiroit pas pour être bons juges de la poësie. Il faut en avoir le goût & le génie, que l'étude ne donne point, & qui est un pur don de la nature. Et comme Horace a dit, que celui-là seul mérite le nom de poëte, *cui mens divinior*, il faut dire le même du bon juge de poësie. Non-seulement l'élévation naturelle du génie y est nécessaire, mais il faut encore avoir une finesse & une délicatesse d'oreille, qui peut se perfectionner quand on la tient de la nature, mais qui ne s'acquiert point quand on en est privé. Comme on voit des gens doués d'ailleurs d'un excellent esprit, mais qui n'ont aucun sentiment pour la musique; tel que Lipse se reconnoît avoir été; tel qu'on dit qu'a été Malherbe, & tels que nous avons connu Ménage

& Segrais ; il en est d'autres aussi qui sont insensibles à l'harmonie des vers. Au lieu que ceux à qui la nature a accordé ce talent, se sentent ébranlés & presque transportés au récit des vers nombreux, & sonores, s'il m'est permis de me servir de ce terme. De même que deux cordes qui sont à l'unisson, quand on touche l'une, & que l'on en tire un son, on s'aperçoit que l'on tire le même son de l'autre corde que l'on ne touche pas. J'abandonne aux femmes & au vulgaire le jugement des madrigaux, des chansonnettes, & des épigrammes ; quoique l'épigramme ait aussi ses règles, mais de peu d'étendue. Et comme aujourd'hui parmi nous la galanterie a rendu les femmes arbitres du mérite des choses qui dépendent, non-seulement des sens, mais aussi de l'esprit, elles abusent du droit qu'on leur laisse usurper ; & du plus bas genre de la poësie, qui est de leur ressort, elles s'élèvent au plus sublime, qui demande avec les talens naturels le secours de l'étude & de la méditation, dont elles sont entièrement dépourvues ; & elles entraînent à leur suite ceux qui, après leur avoir abandonné leur cœur, les font maîtresses de leur esprit. C'est de-là pourtant que dépend la fortune poëtique : & malheur à ceux qui, faute d'avoir fait ces réflexions, ont travaillé à acquérir l'approbation publique par des poëmes épiques. Ils en devoient faire encore une

autre, non moins essentielle & capitale, sur le génie présompteux de notre nation; & outre sa présomption, vif, impatient, ennemi du travail, incapable d'une attention & d'une application suivie & constante, telle que la demandent les grands poëmes. A peine peut-on s'élever à la sublimité de l'ode, & soutenir sa longeur. C'est ici le pays & la saison des triolets & des madrigaux ; & l'on ne se guinde pas jusqu'au sonnet, sans effort: & qui pourra les terminer par quelques conclusions fines & piquantes, que l'on appelle pointes, celui-là emportera sans contredit ces belles feuilles toujours vertes, qui gardent les noms de vieillir. Ceux qui n'ont point le sentiment de la belle poësie, en ont renfermé toutes les règles dans celles de la versification. Une cadence rude, une césure mal jointe, une rime peu heureuse, un terme hasardé, ruinent un ouvrage, estimable d'ailleurs, plein de beaux tours, d'élévation & d'harmonie. C'est sur ces règles que les prix se distribuent dans ces tribunaux de Normandie, que l'on appelle Palinods. A ce compte les poësies de Fracastor, & celles même de Malherbe, y auroient eu du dessous, puisque l'on trouve dans le premier des fautes de quantité, & dans le second tous ces défauts que Chevreau y a remarqués. Pour dernière preuve de mon paradoxe, que les bons Juges de poësie sont plus rares que

les bons poëtes, je me servirai du témoignage de Malherbe & de Corneille pour les convaincre dans leur propre cause. Le premier donnoit la préférence à Stace sur tous les poëtes latins ; & j'ai ouï l'autre de mes oreilles avec étonnement la donner à Lucain sur Virgile. J'ajouterois encore Brébeuf, que j'ai vu dans le même sentiment, s'il ne me paroissoit plus digne du nom d'excellent versificateur, que de grand poëte.

Dans une conversation que j'eus un jour avec quelques Jésuites, on tomba sur la comparaison du mérite des savans & de celui des prédicateurs, savoir lequel de ces deux emplois est préférable & le plus estimable. Le père Brossamin, célèbre par son érudition, & par son talent dans la prédication, qui étoit présent, prit le parti des prédicateurs, & moi celui des gens de lettres. Le père Bourdaloue survint au fort de la dispute. Son autorité & le succès extraordinaire de ses prédications, firent pencher la balance vers le parti contraire au mien. On n'oublia rien de tout ce qui se pouvoit alléguer de part & d'autre. On représenta la sainteté du ministère apostolique des prédicateurs, la conversion des ames, l'instruction des peuples ; à quoi l'on ajouta le fruit présent & certain de ce laborieux emploi, dont on est payé, pour ainsi dire, en argent comptant, par

les applaudiſſemens du public, & par l'empire que l'éloquence donne ſur les ames ; récompenſe bien plus flatteuſe, &, ſi on la regarde avec des yeux mondains, bien plus noble & bien plus éclatante que la vaine & ſombre occupation d'un ſavant, enſeveli dans la pouſſière & dans l'obſcurité d'un cabinet, uniquement occupé de lui-même, & inutile au monde. J'oppoſai à ces conſidérations les raiſons ſuivantes ; que ces gens obſcurs ſont les maîtres des prédicateurs, & leur apprennent ce qu'ils doivent dire, & leur fourniſſent la matière de leurs diſcours ; qu'ils ne bornent point leurs travaux au peuple d'une ville, ni au ſuccès d'une dominicale ou d'un carême, ni aux louanges paſſagères de peu de jours ; qu'ils portent leurs vues juſques dans les ſiècles à venir, qu'ils parlent à toutes les nations, & que dédaignant la multitude, ils n'adreſſent leurs écrits qu'aux gens habiles & intelligens. J'appuyai mes raiſons par des exemples : vous avez eu parmi vous, leur dis-je, dans ces derniers tems deux hommes illuſtres, l'un par la prédication, l'autre par ſon grand ſavoir : je veux dire le père Caſtillon, & le père Petau : je vous fais juges lequel des deux a le plus ſervi l'égliſe, & le plus fait d'honneur à votre compagnie. A peine ſe ſouvient-on aujourd'hui du père Caſtillon ; ſa réputation ne lui a guère ſervécu, & tout le bien qu'il

faisoit a fini avec lui. Toutes les écoles de théologie de la chrétienté retentissent du nom du père Petau, écoutent & profitent de ses leçons, & il continuera d'éclairer l'église jusqu'à la consommation des siècles.

Ce style façonné & figuré de la chaire que les prédicateurs sont obligés d'employer dans leurs discours, pour persuader & toucher leurs auditeurs, leur devient presque naturel, par le fréquent usage & la longue habitude, s'ils ne sont sur leur garde pour l'éviter. Ils oublient le langage ordinaire: les expressions simples sont pour eux basses & rampantes, & ils donnent à tous leurs discours des tours étudiés & un air de déclamation. Un des plus fameux prédicateurs de ces derniers tems, & qui s'est élevé par la prédication, & avec qui j'ai été lié d'une étroite familiarité pendant plusieurs années, étoit prédicateur par-tout sans s'en apercevoir; il répandoit sa rhétorique jusques dans ses plus simples billets; & les ordres qu'il donnoit à ses gens, & les discours qu'il tenoit dans son domestique, étoient des enthymêmes, des chries & des apostrophes. Le père de l'éloquence romaine n'est pas tombé dans ce défaut; car, encore qu'il reconnoisse lui-même qu'il avoit passé sa vie dans l'étude & la pratique de l'éloquence, il est pourtant demeuré si bien maître de son style, qu'il

a su l'accommoder aux diverses matières qu'il a traitées ; & quand il écrit familièrement à son ami Atticus, ou à Tiro son affranchi, on reconnoît toujours sa même élégance & ses mêmes graces, mais rien de cette hauteur & de cette véhémence qu'il déploie contre Verrès & contre Antoine.

De tous les ouvrages de littérature qu'un homme savant peut entreprendre, il n'y en a point qui demande tant de talens & une si grande étendue de savoir, que l'interprétation de la sainte Ecriture : la connoissance parfaite de la langue hébraïque & de la chaldaïque y est absolument nécessaire. Il faut un grand usage de l'histoire ancienne, sacrée & profane, & principalement de l'histoire des peuples de l'Orient. Il en faut savoir exactement la géographie, & la nécessité en paroît par tant de dissertations que l'on a faites sur la situation du paradis terrestre, & sur la dispersion des nations après la confusion des langues. Il faut être consommé dans la lectures des Pères, des auteurs ecclésiastiques, des Chronologues, & même des Rabbins. Il ne faut manquer d'aucun des interprètes qui ont couru la même carrière dans laquelle on veut entrer. Il ne faut pas être novice dans les matières de la physique, & l'on sent ce besoin quand on lit tant de diverses recherches des choses de la nature, traitées dans la

sainte Ecriture, les unes sur les plantes, les autres sur les pierreries, & quelques-unes sur les animaux. Comment se démêlera-t-on de tant de diverses leçons dans l'ancien & dans le nouveau Testament, sans être long-tems exercé dans la critique? & comment peut-on posséder la critique sans être souverainement intelligent dans la grammaire? Le fondement de toute l'entreprise doit être une étude longue, exacte & profonde de la religion & de la saine théologie, & non-seulement de la dogmatique, tant scholastique que positive, mais encore de la mystique & de la spiritualité. Il faut supposer avant toutes choses les talens naturels de l'esprit, nécessaires à la conduite d'un tel ouvrage; beaucoup de pénétration pour creuser la profondeur des sens mystérieux & cachés; beaucoup de discernement pour savoir faire un bon choix dans la diversité des sens & des opinions, & bien prendre son parti; beaucoup de modération & de sagesse pour être en garde contre les apparences & les vraisemblances & éviter la précipitation, & une fermeté modeste, mais sûre, contre le poids de l'autorité. Si l'on examine sur ces règles le caractère des interprètes des livres sacrés qui sont aujourd'hui le plus en vogue, on en trouvera peu, & peut-être aucun, qui n'ait manqué de quelqu'une des parties essentielles à ce haut & saint emploi.

Il n'eſt pas aiſé de ſavoir d'où nous eſt venu l'uſage des vers rimés, dont nous ne voyons point de traces certaines dans les poëtes & les anciens poëtes latins. Il eſt bien certain que nous prenons plaiſir naturellement à cette convenance des ſons, ſoit dans le chant, ſoit dans les paroles, & qu'elle nous flatte l'oreille; & quand elle ſe préſente d'elle-même dans nos diſcours, nous la recevons volontiers, & elle nous plaît s'il n'y paroît point d'affectation. Les Hébreux n'ont pas été inſenſibles à ce plaiſir, & l'uſage en eſt eſtimé fort ancien parmi eux. Lorſque les femmes d'Iſraël voulurent célébrer la victoire que David venoit de remporter ſur Goliath, elles récitoient des chanſons compoſées ſur la meſure des vers trochaïques rimés. Un ſavant homme de ce tems (1) a entrepris de prouver que les pſeaumes de David ſont compoſés de vers rimés. On remarque dans les proverbes de Salomon, ch. 9, v. 2, 3, & ch. 16 & 17, quelques cadences rimées, qui n'ont pas été l'effet du haſard. Et nous trouvons (2) dans Iſaïe, dans Jérémie & dans Ezéchiel, en quelques endroits, de certaines conſonnances, & des jeux de mots que ces prophètes paroiſſent avoir employés comme

(1) Biblioth. univerſ. tom. 9, p. 219.

(2) Iſa. 5, 7 & 24, 17 & 25, 16. Jerem. 48, 43. Ezech. 9, 4.

des ornemens de leurs diſcours : comme dans l'imitation que Jérémie 48, 43, a faite de ce paſſage d'Iſaïe 24, 17, où il s'eſt joué ſur la rencontre de ces trois mots, פח &, פחד, פחת. Les Grecs ont ſenti l'agrément de cette conſonnance, mais les orateurs l'ont bien plus recherchée que les poëtes. Gorgias, Sicilien, y excita les Athéniens par ſon exemple, & l'affecta ouvertement dans ſes harangues. Iſocrate ſon imitateur, qui ne compoſoit les ſiennes, que pour y pratiquer en ſon particulier les règles de l'éloquence, & non pas pour l'uſage public, s'étudia ſoigneuſement à les embellir de ces gentilleſſes, comme il l'avoue lui-même. Mais ceux qui avoient le goût de la véritable éloquence, Denys d'Halicarnaſſe, entr'autres, & Plutarque, ont condamné cette affectation comme une puérilité. Cicéron l'a condamnée avant eux, l'attribuant particulièrement aux Sophiſtes. L'exemple d'Iſocrate fut un écueil à ſes ſectateurs, qui croyoient avoir atteint à ſa perfection, quand ils avoient orné leurs harangues de rimes & de cadences meſurées. Le poëte Lucile ne leur pardonne pas ces niaiſeries ; & Aulugelle qui a rapporté ſes paroles, s'en eſt moqué encore plus âprement que lui, & avec raiſon ; car ils recherchoient avec une étude badine, ce qui étoit parti d'Iſocrate ſans affectation. Quoique ces jeux ſemblaſſent pardonnables à un poëte de théâtre, qui doit cher-

cher

cher à plaire au peuple, Plutarque néanmoins ne les pardonne pas à Ariſtophane. D'où il paroît que cette inclination ſe trouvoit déjà dans Athènes, avant qu'Iſocrate ſe fût porté à l'imitation de Gorgias : & il ne faut pas s'en étonner, puiſque la ſource en eſt dans la nature même de l'homme qui ſe plaît à l'harmonie, à la cadence, au nombre & à la meſure. Je ne m'arrête point à ces vers rimés que l'on a remarqués dans Homère & dans Héſiode, qui s'y ſont trouvés ſans deſſein & ſans préméditation. Pour les Romains on a été ſi bien perſuadé qu'ils n'aimoient pas les vers rimés, que l'on a cru (1) que Virgile dans ce vers de la huitième églogue,

Cum canibus timidi venient ad pocula damæ,

a donné le genre maſculin au mot *damæ*, pour éviter la conſonnance qu'il auroit eue avec *timidæ* : quoique cette preuve ſoit mal fondée, puiſque Virgile dans un autre endroit, Georg. l. 3, v. 539, a donné le même genre & la même épithète à *damæ*, où il auroit pu le joindre impunément au féminin. Quintilien, l. 8, c. 3, p. 592, traite de puérilité cette conſonnance recherchée, & l'auteur du Traité des cauſes de la corruption de l'éloquence, ch. 26, mépriſe fort ces fredons. Et cepen-

(1) Vide Caſaub. in Perſ. ſat. 1.

dant Sénèque, parmi les autres défauts de son style frélaté, s'est encore abandonné à celui des consonnances, des jeux de mots & des annominations. Ainsi il ne faut pas s'étonner si Néron, son disciple, prit ce même goût, & composa ces vers rimés, dont Perse s'est moqué dans ses Satyres; & il faut encore moins s'étonner si Rome, à l'exemple du prince, se porta alors si volontiers à la poësie rimée. Elle n'y étoit pourtant pas inconnue auparavant, mais elle n'étoit pratiquée que dans les campagnes, & par des gens grossiers, lorsqu'ils chantoient ces anciens vers, que l'on nommoit Saturniens, dont le principal agrément, si l'on en croit (1) Servius, consistoit dans la rime. Le peuple même de la ville, dans les occasions de joie, & lorsqu'il agissoit avec liberté, se portoit volontiers à la rime; comme dans les acclamations, par lesquelles le peuple expliquoit son approbation, & le plaisir que lui donnoient les spectacles; & celles que les soldats faisoient dans leurs victoires, & à l'honneur de leurs généraux, étoient rimées & mesurées. Mais cette humeur rimeuse se déploya bien plus licencieusement dans le déclin de l'empire, & les auteurs (2) chrétiens

(1) Servius, in Georg. II, 386.

(2) Pasquier, liv. 7, chap. 1, cite Sidonius Apollin. Symmaque & Cassiodore.

qui écrivirent dans le quatrième & le cinquième siècle de l'église, s'y abandonnèrent sans retenue.

Ce ne fut pas pourtant à l'imitation des Romains, que les Africains devinrent si grands rimeurs. Ils suivirent en cela leur génie, comme tant d'autres peuples, naturellement amateurs de l'harmonie, de la consonnance & de la cadence. Mais les Africains s'y livrèrent plus que les autres; & c'est en cela principalement que se reconnoît le style africain. Aucun d'entr'eux ne s'y est plus signalé que saint Augustin. On voit à la tête des ouvrages qu'il a écrits contre les Donatistes une espèce de cantique, qui porte le titre de pseaume. Il roule sur la mesure des vers trochaïques; mais sans aucun égard à la quantité des syllabes: il a seulement recherché, quoique peu exactement, la consonnance & la rime. Il a mis à la tête un vers intercalaire, qui se trouve presque toujours répété au bout de douze vers; & il lui a donné à-peu-près la forme de nos chants royaux & de nos ballades: en sorte que ce genre de poésie ne diffère de la poésie françoise que dans le seul langage.

Les Carthaginois auroient pu apprendre des Africains l'usage de la rime. Dans ces vers puniques que Plaute a insérés dans son Pénule, Selden (1) a cru avoir trouvé une rime entre le pre-

(1) Selden, de Dîs Syr. Proleg. cap. 2.

mier & le second vers, sans avoir poussé plus loin sa recherche, supposant le reste semblable. Mais ceux qui ont anatomisé ces vers plus curieusement, n'y ont rien aperçu de tel.

Les Arabes ne furent pas moins touchés des agrémens de la rime que les Africains; & on reconnoît que Mahomet, en composant son Alcoran, a été plus attentif à terminer ses périodes par des consonnances, qu'à la liaison des matières qu'il a traitées. Nous voyons des poëmes de cette nation, ou composés de vers rimés entr'eux, ou sur une seule rime. Leur langue, qui est fort sententieuse, & réduit volontiers sa morale en proverbes, a coutume, pour leur donner plus de cours, de les renfermer sous les loix de la rime. Quand les Arabes, animés de cet esprit, passèrent en Afrique, & la trouvèrent possédée de la même passion, ce ne fut pas merveille, si, passant en Europe, ils la lui communiquèrent: car, comme je l'ai dit dans un (1) autre livre, il ne paroît pas que les ouvrages rimés eussent cours dans l'Europe avant le passage de Taric en Espagne l'an de Jésus-Christ 712; & depuis ce tems-là l'Europe commença à fourmiller de rimeurs, & principalement la Provence, dont les poëtes qu'on nommoit Troubadours, instruisirent les Toscans dans cet agréable

(1) Dans l'origine des Romans, p. 19.

exercice. On voit par les proses de saint Thomas, quel progrès il fit dans l'Italie. L'église ne dédaigna pas de recevoir ces ornemens dans ses chants & dans ses prières. Les Italiens reconnoissent que la rime leur vint des Provençaux. Mais elle leur vint encore de France par la Sicile, lorsqu'elle fut conquise par les François Normands. Pour l'Espagne, elle avoit déjà eu d'autres maîtres en cet art, les Africains & les Arabes. Telle fut la source des vers Léonins, ainsi nommés de Léon, poëte, chanoine de saint Victor de Paris, qui vécut sous Louis-le-Jeune & Philippe Auguste vers l'an 1154. Jules Scaliger (1) ignorant l'origine de ce nom, en propose une très-impertinente, pour avoir le plaisir de la réfuter. Il suppose premièrement que l'on ne donne le nom de Léonins qu'aux vers dont la cesure rime avec la terminaison, & non aux vers dont les terminaisons sont semblables; en quoi il est convaincu d'erreur par les vers même du poëte Léon, qui sont rapportés par Pasquier, liv. 7, ch. 2, & bien plus par l'Ecole de Salerne, où l'on trouve dès l'abord des vers de l'une & de l'autre espèce: & par les diverses combinaisons de rimes que l'on remarque, & dans les proses de saint Thomas, & dans les poëmes rimés, latins & françois, qu'il a

(1) Poet. lib. 2, cap. 29. Voyez Pasquier, liv. 7, ch. 2. Du Cange, *Gloss. lat.* Ménage, Etymol. au mot *Leonins*.

plu aux poëtes d'inventer. Scaliger suppose de plus qu'on les a nommés Léonins, comme si par ce nom l'on avoit voulu faire entendre que la même proportion se trouve entre la première partie du vers & la dernière, qu'entre le ventre du lion & sa queue : ce qui est absurde de toute absurdité.

Je ne voudrois pas assurer que les Allemands ont appris de nos François l'art de rimer. Il faut nous souvenir de notre origine, qui est germanique, & nous pouvons aussi-bien avoir apporté cet art d'Allemagne, que l'y avoir communiqué. Il faut aussi nous souvenir que la nature porte les peuples les plus sauvages à l'amour de la consonnance, de la cadence, & de la mesure : & nous apprenons d'ailleurs par des témoins contemporains des enfans de Charlemagne, que les Allemands affectoient (1) la sonorité de la rime dans tous leurs discours, & dans tous leurs ouvrages, soit en prose, soit en vers, prenant plaisir à s'expliquer harmonieusement. Ce même amour de la rime peut bien avoir été inspiré par la nature dans le fond du Nord; mais néanmoins ce genre de poësie réglé, dont le principal artifice consiste dans la rime, y est assez récent. C'est en vain que pour prouver l'antiquité des vers rimés dans le Nord, on allègue ces anciennes inscriptions runiques,

(1) Fauchet, de la Poës. Franç. l. 1, ch. 5 & 7.

que l'on voit encore aujourd'hui sur les rochers de Danemarck. Wormius qui les a étudiées & expliquées si savamment, n'y reconnoît point de rimes, puisqu'il assure (1) lui-même que la rime n'est pas ancienne chez les Danois. Ainsi je ne puis assez m'étonner qu'un homme aussi éclairé que le chevalier Temple, ait pu (2) se figurer que le mot de *Rime* ait été corrompu du mot de *Rune*. La nouveauté de la rime paroît encore chez les Islandois, peuple sorti des Norwegiens, voisins des Danois. Car encore que cette peuplade soit assez récente, la rime y est pourtant encore plus récente.

Tandis que la rime leonine s'emparoit de la poësie latine, elle se répandoit comme j'ai dit, dans toutes les langues vulgaires de l'Europe, comme elle s'étoit déjà répandue dans toute l'Asie & dans toute l'Afrique, où tous les peuples, comme à l'envi, s'étoient montrés sensibles à cette gentillesse, & avoient fait voir par leur consentement unanime, qu'ils avoient apporté cette inclination de leur naissance, & que ce goût leur venoit bien moins de l'imitation ou de l'institution, que de la nature.

On s'étonne qu'il y ait si peu de savans, & moi

(1) Wormius, Litterar. Runic. p. 165 & 176.

(2) Temple, Œuvres mêlées, 2. part.

je m'étonne qu'il y en ait tant. Quand je considère tout ce qui doit concourir pour faire un homme savant, il me paroît que c'est bien plus l'ouvrage du hazard, que de la préméditation & du dessein. Je ne prétens pas autoriser l'ignorance, ni favoriser la décadence où les lettres sont tombées: mais au contraire les avantages de la véritable érudition sont si grands, qu'en remontrant la difficulté de parvenir au sommet de cette âpre montagne, où Cébès l'a placée, je prétens plutôt exciter & encourager ceux que le travail pourroit effrayer, que de les rebuter, & que de relâcher leur activité, & leur industrie, en grossissant les obstacles qu'il faut surmonter. Pour faire un homme savant, les talens de la nature sont premièrement nécessaires; la solidité du bon sens, la vivacité de l'esprit, & la fidélité de la mémoire; une santé ferme dans un corps vigoureux; une humeur constante, égale & uniforme; une persévérance à l'épreuve des années; un désir insatiable d'apprendre, & un attachement invincible à l'étude. Tous ces avantages de la nature seront inutiles, s'ils sont destitués des biens de la fortune. Un homme né dans la servitude, dans la pauvreté, *cujus conatibus obstat res angusta domi*, qui manque du nécessaire, est forcé de penser à l'acquerir préférablement à toute autre pensée. Il faut songer à vivre, avant que de songer à vivre agréablement & honorablement: il faut

songer à la vie commode, avant que de songer à l'étude. D'ailleurs nous naissons sujets à la volonté de nos parens ; ils disposent sans nous consulter, de nous, de nos emplois, de nos professions & de nos divers genres de vie, selon leurs intérêts, & selon leurs vues, sans connoître & sans examiner nos talens. Dans la disposition que les pères font de leurs enfans, on n'en voit aucun qui choisisse pour lui la profession des lettres. Ils les font étudier par coutume, & pour les rendre propres aux emplois de la vie civile, mais non pour en faire des gens savans. Ce choix ne peut venir que des enfans mêmes, & ils ne sont portés à le faire, que par une violente inclination de la nature, qui les rend insensibles aux avantages de la fortune, aux biens, aux honneurs, & aux plaisirs, sans se laisser entraîner par la force de la coutume, & par l'autorité des exemples qui les portent ailleurs. Il faut qu'ils se frayent eux-mêmes une route presque nouvelle, & qu'ils renoncent à tous les appas du monde. C'est ce qu'Horace a exprimé si véritablement & si noblement dans cette belle ode, dont Jules Scaliger préféroit la gloire de la composition à la couronne d'Arragon. Quiconque dit Horace, sera regardé en naissant par les Muses d'un œil favorable, il méprisera les couronnes des jeux olympiques des Grecs, & des triomphes des Romains, & leur préférera les délices d'une retraite studieuse,

& d'une ſavante ſolitude. Il faut de plus un grand courage pour réſiſter aux accidens de la vie, capables d'interrompre les douceurs de ſon étude, aux néceſſités publiques, aux guerres, aux maux de l'état, aux maladies, aux procès, aux pertes, aux perſécutions des envieux, aux incommodités des mauvais voiſins, à quoi leur humeur pacifique, & leur vie retirée les expoſent plus que les autres. Quand un homme de cette trempe ſe ſera conſacré aux lettres, qu'il ne cherche ſa récompenſe que dans les lettres mêmes, & dans ſa propre vertu; qu'il chante pour lui & pour les Muſes, & que du haut de cette ſainte montagne, où la vraie érudition a placé ſa demeure, il regarde le reſte du monde avec compaſſion, & avec un grand mépris des erreurs & des vaines occupations du vulgaire.

Les hirondelles de Suède, aux approches de l'hiver, ſe plongent dans les lacs, & y demeurent endormies & enſevelies ſous la glace, juſqu'au retour du printems. Alors étant réveillées par la chaleur nouvelle, elles ſortent de l'eau, & reprennent leur vol ordinaire. Pendant que les lacs ſont gelés, ſi l'on caſſe la glace en certaines places qui paroiſſent plus noires que les autres, on trouve des amas d'hirondelles froides, endormies, & demi-mortes. Que ſi on les retire, & qu'on les échauffe entre les mains ou devant le feu, elles

commencent à donner de nouveaux signes de vie; elles s'étendent, elles se remuent, & ne tardent pas à s'envoler. Le peuple grossier se persuade que l'eau des lacs de Suède a la vertu de convertir en hirondelles les feuilles qui tombent des arbres en automne. En d'autres lieux elles se retirent dans des cavernes, & sous des rochers. Entre la ville de Caën & la mer, le long de la rivière d'Orne, nous avons beaucoup de ces cavernes, où l'on a quelquefois trouvé, pendant l'hiver, des pelotons d'hirondelles suspendus à la voute, en forme de grappes. Il y a long-tems que l'on a remarqué la même chose en Italie: car Pedo Albinovanus, dans l'élégante élegie qu'il a écrite sur la mort de Mécénas, propose comme une marque de l'hiver, la retraite des hirondelles dans les rochers:

Conglaciantur aquæ, scopulis se condit hirundo,
Verberat egelidos garrula vere lacus.

* L'immersion prétendue des hirondelles, & l'état d'engourdissement où quelques-uns prétendent qu'elles passent l'hiver sous les glaces, est une erreur populaire, refutée par M. Guéneau de Montbelliard, Tome VI de l'histoire des Oiseaux, article des hirondelles. Il prouve que ce fait adopté en certain pays par le vulgaire, accrédité même par plusieurs gens de lettres, hommes en place & grands

ſeigneurs, n'eſt nullement conſtaté, & qu'il eſt d'ailleurs contraire à la vraiſemblance & démenti par pluſieurs expériences faites par d'habiles naturaliſtes. Voy. l'hiſtoire naturelle des Oiſeaux, imprimerie royale, édition *in*-4°, tome VI pages 557 & ſuivantes. (E)

Le nom des Alpes ne vient point de leur blancheur, comme pluſieurs des anciens & des modernes l'ont aſſuré ; il vient de leur hauteur. Iſidore, Servius & Philargyrius, diſent (1) que le mot *Alpes* en langue gauloiſe, ſignifie *de hautes montagnes* : mais dans les reſtes de la langue gauloiſe, qui ſont venus juſqu'à nous, on en trouve aucunes traces de ce nom & on en trouve cependant de répandues dans la plupart des langues anciennes. Car on en trouve chez les Indiens dans le nom d'*Elephas*, montagne ſituée près du fleuve Hydaſpe : nom qui a bien pu auſſi être donné à l'élephant, le plus gros & le plus grand de tous les animaux terreſtres. On en trouve chez les Gaulois, dans le nom du géant *Albion*, qui fut tué par Hercule, & chez les Ethiopiens dans leurs montagnes, qui portent le même nom d'*Alpes*, & chez les Grecs, dans le nom d'*Alphius*, mon-

(1) Iſidor. libr. 14, cap. 8. Serv. & Philarg. in Virgil. Georg. l. 3, v. 474, & Æneid. libr. 10, v. 13.

tagne d'Etolie; & vers la Sicile, dans le nom du géant *Alpus* tué par Bacchus. Le nom d'*Olympe* vient de la même origine, & a été donné à plusieurs hautes montagnes, tant de la Grèce, que de l'Asie, de Chypre & de la Panchaie, proche de l'Arabie, & le nom d'*Albe*, commun à plusieurs villes de l'Europe, toutes situées sur des montagnes; car comme Strabon (1) l'a remarqué, on nommoit indifféremment les Alpes *Alpia* & *Albia*. On ne peut pas douter que le nom d'*Albion*, qui a été donné à la partie la plus septentrionale de la grande Bretagne, ne vienne de la même source.

Virgile s'est déclaré imitateur de Théocrite dans ses Eglogues :

Prima Syracosio dignata est ludere versu,
Nostra nec erubuit sylvas habitare Thalia.

Il a imité ouvertement Hésiode dans ses Géorgiques :

Ascræumque cano romana per oppida carmen.

Et il a imité Homère dans son Enéide; l'Odyssée dans les six premiers livres, & l'Iliade dans les six derniers. Dans l'usage que j'ai fait de ces quatre

(1) Strab. lib. 4, p. 202.

poëtes, les comparant les uns aux autres, Théocrite m'a paru supérieur à Virgile dans le genre Bucolique. J'ai été vivement touché de ses graces; & il m'a semblé avoir fidèlement représenté cette aimable simplicité des bergers, soutenue d'un naturel heureux, occupée des plus agréables objets que présente la nature; & sachant en faire un délicieux & judicieux usage. Virgile a bien su profiter de l'excellence de ce modèle, particulièrement dans sa huitième églogue, que je préfere de bien loin à toutes les autres. Les agrémens de Théocrite avoient si fort flatté mon humeur champêtre, que, pendant plusieurs années de ma jeunesse, je ne laissois pas passer un mois de Mai, qui étoit mon mois favori, & pour lequel j'aurois donné les onze autres mois de l'année, sans l'égayer d'une nouvelle lecture de Théocrite. Mais ce que Virgile a perdu avec Théocrite, il l'a regagné avec Hésiode, dont l'antiquité & la curiosité des matieres qu'il a traitées ont fait, selon mon sens, le principal mérite; au lieu que Virgile a répandu à pleines mains dans ses Géorgiques tous les agrémens dont le genre didactique de la poésie est susceptible, & qui ont mérité à cet ouvrage le titre que Scaliger lui a donné en l'appelant *absolutissimum opus*. La comparaison d'Homère & de Virgile n'est pas si aisée. Homère a l'avantage de l'invention, non seulement dans l'argument & la

matière de l'Iliade & de l'Odyssée, dont il ne paroît pas avoir trouvé beaucoup de traces dans l'histoire, mais encore dans l'ordonnance & la constitution du poëme épique. C'est, à mon avis, une louange bien singulière pour Homère, & qui le relève bien au-dessus de tous les autres poëtes, que lorsqu'Aristote s'est appliqué à chercher la nature de l'épopée, & à en former & fixer des regles sûres & justes, toute sa méditation & tout son bon esprit ne lui en ont point fourni de meilleures que celles qu'Homère avoit inventées & suivies, & qu'il a proposé ses ouvrages comme de parfaits modèles. Joignez à cela cette fécondité intarissable, & cette variété infinie d'événemens, de caractères, d'images vives, nettes, placées dans un beau jour & arrangées sans confusion. Mais Dieu n'a pas donné à tous le discernement de ces beautés. Il faut avoir joint à l'élévation du génie, beaucoup de réflexions sages, dépouillées de présomption & de prévention, & sur-tout une grande connoissance de l'antiquité & de la différence des mœurs des siècles passés au nôtre, pour ne rappeler pas inconsidérément Homère au tribunal des modernes. Virgile, selon sa sagesse & son bon sens, a bien su faire cette distinction. Il a ajusté au génie de son siecle ce qu'il a emprunté d'Homère, & il s'est abstenu du reste, non pas comme défectueux, mais comme suranné, hors de saison,

& éloigné des manières de son tems. Et c'est là règle que doivent suivre ceux qui, de nos jours, se proposeront Virgile pour modèle. Ils ne l'imiteront pas, quand ils le verront faire tuer impitoyablement par Enée Turnus prosterné & demandant la vie. Ils se souviendront que cette rigidité convenoit au siecle de Virgile & à l'humeur fière des Romains, qui faisoient quelquefois mourir de sang-froid dans leurs prisons des ennemis vaincus, après les avoir traînés en triomphe. Cette conduite paroîtroit barbare dans nos mœurs, & seroit blâmée dans un poëte moderne. Mais pour finir cette comparaison d'Homère & de Virgile, je donne à Homère la préférence de l'invention & de la fécondité; & à Virgile celle du choix & de la disposition judicieuse des matières, & du style plus correct & plus châtié.

Lorsque j'ai vu l'explication que j'ai donnée, dans ma Démonstration évangélique, du célèbre passage d'Isaïe, qui se trouve à la tête du huitième chapitre, attaquée par quelques théologiens protestans, gens zélés à la vérité, mais d'un zèle qui n'est pas selon la science, & qui n'a pour guide que la prévention & l'opiniâtreté, je n'ai pas laissé de me défier de moi-même, & je me suis représenté de sang-froid ce que j'en avois écrit dans l'ardeur de l'invention, y apportant un esprit

esprit nouveau & refroidi par un intervalle de plusieurs années. Non seulement je me suis confirmé dans mon ancienne opinion, mais je me suis étonné qu'il se trouvât encore des gens assez entêtés pour vouloir fermer les yeux à la lumière d'une vérité si claire. Je ne rapporterai pas ici ce que j'en ai dit assez au long; mais étant réduit en peu de paroles, peut-être se fera-t-il mieux sentir, & aura-t-il un effet plus prompt & plus vif. Voici les paroles du prophète : « Et Dieu me « dit : Prends un grand livre, & écris dedans du « style d'homme, Maher-schalal-chas-baz. Et je « pris pour témoins fidèles Urie & Zacharie. Et « j'approchai de la prophéteſſe, & elle conçut, & « elle enfanta un fils. Et Dieu me dit : Appelle « son nom Maher-schalal-chas-baz ». Si l'on explique ces paroles à la manière ordinaire de tous les interprètes, c'est-à-dire au pied de la lettre, & que par ces termes de grand livre, de style, & d'écrire, on entende l'action ordinaire d'écrire, il est clair que l'on ne peut tirer aucun sens raisonnable de ce passage; car voici à quoi il se réduit : Dieu me commanda d'écrire dans un livre ces paroles, Maher-schalal-chas-baz, & je fis un enfant à ma femme que je nommai de ce nom. Où est l'exécution du commandement que Dieu a fait au prophète? l'a-t-il oublié? l'a-t-il méprisé? & quel rapport a l'action du prophète à ce commande-

ment ? Voilà un commandement formel & précis sans exécution de l'action commandée, & voilà au contraire l'exécution d'une autre action qui n'a point été commandée. D'ailleurs, n'est-il pas visible que l'épithète de *grand*, qui est donnée à ce *livre*, n'y a été ajoutée que pour faire entendre autre chose qu'un livre ordinaire ? Falloit-il un grand livre pour écrire un nom seul? Que veut dire de plus ce *style d'homme?* n'est-ce pas exprimer presque en propres termes τὸ ἀῤῥενικὸν μόριον ? S'il ne s'agissoit que d'écrire un mot, à quoi bon y appeler des témoins? Toutes ces difficultés s'évanouissent, si l'on prend ces paroles dans un sens figuré & métaphorique, & que l'on entende l'action de la génération : Dieu me commanda, dit le prophète, d'engendrer un enfant, & de le nommer Maher-schalal-chas-baz ; je pris des témoins pour la validité du mariage, selon l'usage, & je le consommai avec la prophétesse, & je nommai l'enfant qui en sortit Maher-schalal-chas-baz. Ceux qui m'ont repris fort niaisément d'avoir fait dire des obscénités à Isaïe, reprendront donc aussi le prophête Osée, qui commence sa prophétie par le récit d'une action bien moins honnête que celle d'Isaïe, qui marque la conjonction légitime du mari & de la femme ; au lieu que celle d'Osée fut avec une femme débauchée & publique, par le commandement de Dieu, d'où il sortit des enfans.

Le même prophète, dans son troisième chapitre, rapporte un autre commerce que Dieu lui ordonna d'avoir avec une femme adultère : il expose ces choses sans détour & sans figure ; mais Isaïe qui étoit un homme poli & nourri dans la cour, les enveloppe du voile d'une métaphore, au-delà même de ce que la pudeur exigeoit. C'est ainsi que Salomon déguise ces même actions sous diverses figures, tantôt les appelant des eaux dérobées, tantôt du pain ou de la viande, ou un manger clandestin. Enfin, pour montrer que j'ai pu croire sans trop de hardiesse, que ce *grand livre* d'Isaïe signifie métaphoriquement une femme, je me servirai de l'autorité de saint Épiphane, qui, disputant contre les Ebionites, prétend que ce *grand livre* d'Isaïe désigne le ventre de la sainte Vierge ; que ce *style d'homme* & cette *écriture* se rapportant, en d'autres endroits, à l'action conjugale, il le faut entendre ici de l'opération du saint Esprit dans la conception de Jésus-Christ.

Ceux-là se trompent fort, qui étudient dans la vue de parvenir aux richesses & aux honneurs. Tout le monde connoît le livre qui a pour titre, *de l'infélicité des gens de lettres* ; mais il n'en a point encore paru qui traitât de leur bonheur. En effet cette vie retirée que demande l'étude, cette inaction, cet éloignement des emplois, cette oc-

cupation aſſidue, obſcure & ſecrète, ce recueillement intérieur de l'eſprit, toujours diſtrait, toujours abſtrait, l'inutilité aux uſages communs de la vie, ſont des routes directement oppoſées à celle de la fortune. Démocrite, bien loin d'y aſpirer, ſe creva les yeux, s'il en faut croire l'hiſtoire, pour n'être plus expoſé à la vue des objets qui pouvoient lui en faire naître l'envie. Epiménide, pour ſe donner tout entier à l'étude de la nature, renonça à la ſociété des hommes, & ſe condamna à une retraite de cinquante-ſept ans. Zamolxis, diſciple de Pythagore, s'enferma pendant trois ans dans une caverne ſouterreine qu'il s'étoit préparée. Ces grands hommes ſe tinrent bien dédommagés de la perte volontaire qu'ils faiſoient des faveurs du monde, par les plaiſirs de l'eſprit, plus piquans, plus vifs, & plus nobles que tous les autres plaiſirs. Quiconque aura donc été regardé en naiſſant d'un œil favorable des Muſes, mépriſera les applaudiſſemens du vulgaire, la faſcination des richeſſes, la ſéduction des honneurs, & il ne cherchera la récompenſe de ſon travail que dans ſon travail même, & il ne ſera, ni rebuté par la longueur qui eſt infinie, ni dégouté par la ſtérilité de ſes peines: ſa paſſion au contraire ira en croiſſant, & plus ſes études lui acquerront de nouvelles connoiſſances, plus il apercevra l'immenſité de celles qui lui manquent, & il redoublera ſes ſoins pour

l'acquérir. Ce ne sont point ici de vaines exagérations, j'écris ce que j'éprouve, & ce que j'ai éprouvé pendant tout le cours de ma vie, & si quelque chose me faisoit souhaiter une plus longue vie, ce seroit pour avoir plus de loisir d'apprendre ce que je ne sçais pas. Que si quelques-uns après avoir couru une longue carrière, ont reculé au lieu d'avancer, il faut l'attribuer à la caducité de leur âge; les ressorts de l'entendement s'étant relâchés par une trop longue contention. A l'égard de Joseph Scaliger, qui a dit que s'il avoit eu dix enfans, il n'en auroit fait étudier aucun, & les auroit envoyés aux cours des princes, il a tenu un discours bien indigne de son éminent savoir; il l'a même démenti par sa constante application à l'étude, dans laquelle il a persévéré assidument jusqu'à la fin de sa vie. Mais il croyoit déroger à sa principauté chimérique, par le genre de vie, où son inclination l'avoit porté; car cette inclination quoique violente, étoit moindre en lui que son extrême ambition. Il se trouvoit deshonoré comme il le dit lui-même. Il accusoit la fortune d'aveuglement de ne l'avoir pas fait souverain; & il reprochoit incessamment à son siècle dans ses écrits, jusqu'à en faire mal au cœur à ses lecteurs, de ne reconnoître pas la grandeur de son mérite, & de ne lui dresser pas des autels. Il tenoit de son père cette profonde vanité, qui de frater chirurgien,

aspirant au degré de médecin, se fit cordelier, dans la vue de parvenir au cardinalat par cette voie, & ensuite à la papauté. Mais enfin la fortune n'ayant pas secondé sa noble ambition & ses justes prétentions, il les modéra, & se contenta de se faire prince de Vérone.

Je ne prétens pas diminuer l'estime que l'on a communément pour le mérite de Tacite, pour sa pénétration dans les motifs des évènemens qu'il rapporte, & pour sa prudence politique, je veux seulement en découvrir la source. Il connoissoit la profonde & radicale corruption du cœur humain, & les grands ressorts des actions des hommes qui sont les passions. Il savoit qu'il ne se trouve guères parmi eux de vertu pure & sans mélange d'amour propre & d'intérêt. C'est à ces principes qu'il a rapporté ses raisonnemens & ses conjectures. Et quand il a cherché les causes d'une action, la plus blâmable lui a souvent paru la plus croyable, & il s'est persuadé que pour se tromper moins dans la recherche du vrai, il falloit penser le mal. Cette maxime seroit utile si l'on n'en abusoit pas, mais il l'a portée trop loin, & il dérobe souvent par trop de défiance la louange qui est due à la véritable vertu. Nous ne lui ferons pas d'injustice, si nous le traitons comme il a traité les autres, & si nous attribuons ses jugemens à la même cause à laquelle

il a attribué les actions qu'il rapporte, je veux dire à la malignité de l'esprit humain; & nous ne nous tromperons pas, si nous rejetons sur la même cause la grande approbation qu'on lui a donnée. Il est certain qu'on seroit bientôt rebuté d'un perpétuel & fade louangeur. Le sel de la médisance est un agréable & piquant assaisonnement de la lecture. On a beaucoup loué Tacite, parce qu'il a rarement loué.

De tous les anciens auteurs latins, il n'y en a guère de plus célèbre que Pétrone. J'ai dit ailleurs & je le repète encore, qu'il doit la meilleure partie de sa réputation à ses obscurités, & qu'il auroit été moins lu & moins estimé, s'il avoit été plus modeste. Cette estime lui a attiré tant d'interprètes, qu'il n'y a point d'auteur d'une si médiocre utilité, qui soit chargé de tant de commentaires. On a ramassé soigneusement tous les passages des anciens, qui font mention de lui. Mais ni ce qu'ils en ont dit, ni ce qui nous reste de son ouvrage, ne nous fait point connoître assez nettement, ni avec assez de certitude, sa patrie, ni le tems auquel il a vécu, ni l'histoire de sa vie. Je ne repasserai point sur toutes ces matières, & je ne le pourrois faire sans m'engager dans des répétitions inutiles & ennuyeuses. Je ferai seulement quelques réflexions qui ont échappé à l'attention de ces savans hommes.

qui l'ont si diligemment étudié. Il est visible, avant toutes choses, que ces fragmens qui nous restent sont des collections de quelque studieux, qui a ramassé ce qui lui a paru plus digne de remarque, ce qui a été plus conforme à son génie, ou ce qui avoit quelque rapport à ses études. Et en effet si l'on examine ces lambeaux en détail, il n'y en a aucun où l'on ne trouve quelque trait singulier. Peut-être aussi ces morceaux détachés ont-ils été extraits ou de l'ouvrage entier de Pétrone, lorsqu'il subsistoit encore, ou de divers auteurs qui les ont rapportés & insérés dans leurs écrits, par quelqu'un qui regrettant la perte de l'original, a voulu conserver ce qui en restoit, & a ramassé & mis ensemble ce qu'il en a pu découvrir. Il peut bien même être arrivé ce qui est arrivé à tant d'autres excellens livres, que ce recueil a fait premièrement négliger, & ensuite perdre entièrement l'original. Néanmoins puisque Jean de Salisbery, évêque de Chartres, qui vivoit dans le douzième siècle, rapporte quelques fragmens, qui ne se trouvent pas dans cette collection, il falloit que tout l'ouvrage subsistât encore alors en son entier, ou qu'il y en eût quelqu'autre collection plus ample que celle que nous avons : ce que le fragment trouvé de nos jours en Dalmatie semble confirmer. Je n'ai point changé de sentiment sur le jugement que j'ai fait autrefois de son style, qui ne me

paroît ni naturel, ni pur, ni châtié, mais étudié, fardé, frelaté, & pour ainsi dire *opéreux*, au-delà même de l'altération, qu'avoit déjà reçue l'éloquence romaine au tems de Néron. Car tout ce que dit Tacite du Pétrone, qui vécut sous cet empereur, & eut part à sa familiarité & à ses débauches, me semble convenir d'une manière si univoque à celui dont nous avons les écrits, que l'on ne peut, selon mon sens, sans quelqu'espèce de témérité, en faire deux personnages différens, dont l'un ait vécu sous Néron, & l'autre sous les Antonins, ou même selon quelques-uns, sous Gallien. L'opinion que je suis, a pourtant ses difficultés : si la satyre de Pétrone existoit dès le tems de Néron, pourquoi Pline, Quintilien, & Suétone n'en ont-ils rien dit ? & pourquoi plusieurs auteurs, Diomède, Priscien, Victorin, & saint Jérôme l'ont-ils célébrée. Pour moi je ne vois nul inconvénient à dire & à penser, que la mémoire odieuse de Néron rendit odieux un ouvrage, qui rappeloit le souvenir de ce monstre & de ses débauches ; qu'il demeura long tems caché, jusqu'à ce que le hazard, ou la curiosité de quelqu'homme de lettres, passionné pour l'antiquité, le tirât des ténèbres, & le rendît public. Cela ne paroîtra pas hors de vraisemblance à ceux qui se souviendront, que beaucoup d'autres ouvrages anciens ont eu le même sort. Quoique l'ouvrage de Pétrone ait été

une véritable satyre Ménippée, & que par conséquent il dût porter le titre de satyre, & non pas celui de *satyricon* qu'il porte, néanmoins le grammairien Victorin, & les exemplaires qui sont restés de la compilation de ces fragmens, & toutes les éditions lui ont donné ce dernier nom. Ce qui fait voir qu'il y a long-tems que l'on a commencé à confondre les ouvrages satyriques des Grecs, avec la satyre des Romains.

Dans le cours de mes études, je n'avois garde de laisser à l'écart un philosophe d'un aussi grand nom que Platon. Quoique je fusse prévenu des louanges infinies que lui ont donné les anciens & plusieurs modernes, je me suis pourtant tenu sur mes gardes contre cette prévention, & j'ai voulu le connoître par moi-même. Je l'ai donc lu d'un bout à l'autre avec toute l'application que demande la subtilité, la profondeur & l'étendue de sa doctrine : & le jugement que j'en ai formé, est qu'il est très-mal-aisé de former un jugement fixe & certain de ses dogmes : il n'a point de méthode réglée pour traiter les matières : il ne donne presque aucunes définitions ni divisions; où s'il le fait, c'est avec une obscurité affectée, pour ne se point départir de ce grand principe de l'académie, sur l'incertitude de nos connoissances & sur la foiblesse de l'esprit humain. S'il n'a donc point eu

de méthode, ce n'eſt pas qu'un génie ſi élevé ne connût le prix de la méthode, lui qui a ſi bien entendu l'uſage de l'analyſe : mais il a cru inutile de raiſonner méthodiquement, pour parvenir à des connoiſſances qui ſont hors de la portée de notre eſprit. Le défaut de méthode que l'on remarque dans Platon, n'eſt pas un défaut de Platon, mais un défaut qu'il a trouvé dans notre nature aveugle, plongée dans de ſi épaiſſes ténèbres, qu'il n'a pas cru que toute l'adreſſe de la méthode l'en pût retirer. Sa méthode donc eſt de n'en point avoir, & de traiter les queſtions problématiquement, de faire voir le fort & le foible des diverſes opinions, d'expoſer toutes les raiſons de douter & de renvoyer ſon lecteur plus inſtruit & plus incertain qu'il n'étoit. Il m'eſt arrivé ſouvent, & preſque toujours, qu'après avoir lu quelque grand traité ſur une matière curieuſe, ſoit de morale ou de politique, lorſque je voulois recueillir le fruit de ma lecture, pour ſavoir à quoi m'en tenir, en arrêtant mon ſentiment ſur le ſien, je me trouvois rempli d'idées vagues & de notions confuſes, mais qui ne m'étoient d'aucun uſage pour mon inſtruction. Non pas que ce philoſophe ſoit indéterminé entre le bien & le mal, entre la vertu & le vice, car il faut au contraire lui donner la louange d'enſeigner une ſaine morale, & plus conforme à la doctrine chrétienne, qu'aucun autre philoſophe

de l'antiquité : mais il l'enſeigne ſans affirmation ; allant toujours d'un pas chancelant ; car ſes grandes maximes & ſes beaux préceptes ſont propoſés d'une manière ſi douteuſe, & avec ſi peu de fermeté & d'autorité, qu'il ſemble être prêt de les abandonner à la première objection. Et ç'a été, à mon avis, pour pouvoir toujours demeurer dans ſon irréſolution, & donner toujours lieu à la contradiction, qu'il a traité les matières par dialogues. Il eſt vrai que le lecteur en ſouffre, & que ſon eſprit demeure flottant, ſans trouver à quoi s'accrocher. Mais ce n'eſt pas Platon qui le fait ſouffrir, il s'en faut prendre à l'académie. Il faut pourtant avouer que dans ce balancement particulier à ſa ſecte qu'il a voulu obſerver, il eût pu garder un peu plus d'ordre, & avoir un peu plus d'égard au progrès de l'eſprit humain dans l'acquiſition de ſes connoiſſances : mais les obſervations qui y étoient néceſſaires, ne ſe ſont faites que dans les années ſuivantes, lorſque la philoſophie s'eſt débrouillée & raffinée, & mieux digérée. Cette manière de traiter la philoſophie par petites queſtions & par réponſes, *minutis interrogatiunculis, quaſi punctis*, pour m'exprimer comme Cicéron, eſt encore ſujette à un autre inconvénient, qui eſt la multitude de paroles ſuperflues, peu convenable à la préciſion & à l'exactitude que demande la recherche de la vérité. Mais cela eſt en quelque

sorte récompensé par la pureté non-pareille de son style, & par la politesse & l'agrément de ses conversations, qui sont assaisonnées de ce sel attique, & de cette urbanité fine & élégante, par laquelle Athènes s'est fait distinguer de toutes les autres villes de la Grèce. Pour achever enfin cette censure des ouvrages de Platon, il me paroît quelque stérilité d'invention dans la forme presque constante & invariable qu'il a donnée à ses traités, & dans le choix qu'il a fait de la personne de Socrate, pour le faire auteur de toute sa doctrine, comme Xénophon son condisciple l'a aussi pratiqué. Je veux bien croire que la fréquentation de Socrate lui a élevé l'esprit, & qu'il a profité de ses leçons; mais il n'est pas croyable qu'il n'ait vu que par ses yeux, & qu'il se soit, pour ainsi dire, transformé en Socrate. Il pouvoit produire sur la scène tant de grands philosophes qui l'ont précédé, Grecs, Scythes, Egyptiens, & dont quelques-uns ont été ses maîtres. On s'ennuie de voir toujours paroître le même homme, ne changeant jamais de langage & de ton, disputant toujours par petites questions subtiles & souvent captieuses, mêlées de dissimulation, & quelquefois de petites railleries, fines à la vérité & polies, & toujours accompagnées de quelque dignité, mais non pas toujours convenables à la majesté de la philosophie.

Je me ſuis ſouvent étonné que ſon bon ſens ne l'ait pas empêché de traiter des matières dont il n'étoit pas aſſez inſtruit, ou ne lui ait pas fait connoître combien il étoit ignorant, & l'obligation où il étoit de les étudier avant que de les traiter. Lorſqu'il eſt (1) entré dans l'examen de cette queſtion fameuſe de l'origine des noms, ſavoir s'ils ſont naturels ou poſitifs, il eſt ſurprenant qu'après avoir parcouru tant de pays, & entendu tant de divers langages, dont quelques-uns étoient plus anciens que le grec dans lequel il étoit né, il ait pu ſe perſuader & même écrire, que les noms grecs de chaque choſe aient été impoſés par la nature même; quoiqu'on ſache certainement que la plupart ont des origines étrangères, & ont été formés par le commerce des hommes. Pour ſoutenir une ſi abſurde opinion, il a pris une voie plus abſurde encore, en s'engageant à donner des étymologies des principaux termes de la langue grecque, d'une manière entièrement puérile; en quoi il a fait paroître une grande précipitation de jugement, & une ſi profonde ignorance de la langue grecque, qu'elle ne ſeroit pas pardonnable aujourd'hui à un maître d'école du dernier ordre. Son exemple cependant a porté coup dans l'avenir,

(1) Plat. in Cratylo, p. 397 & ſeq.

& a induit Varron dans la même erreur, lorsqu'il s'est voulu mêler de rappeler la langue latine à son origine.

Dans un village situé entre Caën & Vire, sur la lisière du canton, qu'on appelle le Bocage, un paysan de mauvaise humeur maltraitoit souvent sa femme, en sorte que les voisins étoient quelquefois obligés par ses cris à venir mettre entr'eux le hola. Le mari las d'une compagnie qui lui déplaisoit, résolut de s'en défaire une bonne fois. Il feignit de se réconcilier avec elle; il changea de conduite, & dans les jours de loisir, il lui proposoit des promenades & des parties de plaisir. Un jour d'été, après une grande chaleur, il la mena se reposer sur le bord d'une fontaine, dans un lieu assez sombre & assez écarté. Il fit semblant d'être fort altéré. La clarté de la belle eau, qui étoit devant eux, les invitoit à boire. Il se coucha de son long sur le ventre & se désaltéra à longs traits, vantant la fraîcheur de l'eau, & exhortant sa femme à se rafraîchir comme lui. Elle le crut & fit ce qu'il venoit de faire. Lorsqu'il la vit en cette posture, il se jeta sur elle & lui plongea la tête dans l'eau pour la noyer. Elle se débattit violemment pour sauver sa vie : mais elle n'auroit pas été la plus forte, sans le secours de son chien, qui l'avoit suivie, qui l'aimoit & ne la quittoit point. Il se

jette sur le mari, le prend à la gorge, lui fait lâcher prise, & sauve la vie de sa maîtresse.

Rabbi Manassé-ben-Israël étoit un juif du premier ordre, chef de la synagogue d'Amsterdam. Je l'ai connu particulièrement, & j'ai eu de longues & fréquentes conférences avec lui sur les matières de religion; & c'est de lui que j'ai parlé dans le commencement de ma démonstration évangélique. Il avoit une femme de la famille des Abrabaniels, qui se disoit être de la tribu de Juda, & descendue de la branche royale de David, & il en avoit des enfans; de sorte qu'il se glorifioit d'avoir engendré des neveux au roi David. C'étoit d'ailleurs un fort bon homme, d'un esprit doux, commode, entendant raison, désabusé de plusieurs superstitions judaïques, & des rêveries creuses de la cabale. Il avoit acquis par une longue étude & par une méditation suivie, une grande intelligence de la lettre de la sainte écriture. Son Conciliateur & ses autres ouvrages sont des preuves assurées de son bon sens & de son savoir. J'aurois beaucoup profité dans nos entretiens, si j'avois pu les continuer plus long-tems, & si la nécessité où je me trouvai de revenir en France, ne les eût pas interrompus.

Il me conduisit un jour à sa synagogue avec MM. Blondel, Bochart & Vossius le fils. Il nous

plaça

plaça dans le banc des docteurs, qui étoit proche du tabernacle, où ils resserroient les volumes de la loi. Ce tabernacle qui étoit fait en forme d'une grande armoire, étoit posé sur une estrade, haute de deux pieds, fermée au-dessus d'une petite balustrade de pareille hauteur. Comme j'étois fort attentif à toutes leurs cérémonies, il m'arriva de poser & d'arrêter mon pied sans y penser sur une petite corniche de cette estrade. Toute la synagogue en frémit d'indignation, comme d'une action qui tendoit au mépris de leur religion. Le bon Manassé m'en avertit aussitôt; & la promptitude modeste & soumise avec laquelle je retirai mon pied, me contenant dans une posture respectueuse, les appaisa & même les édifia.

M. Morin, professeur des langues orientales à Amsterdam, & auparavant ministre à Caën, m'y vint trouver un jour, fort estomaqué d'avoir été repris, comme d'une ignorance, ou d'une nouveauté hardie, pour avoir osé dire que le présent qui fut fait à Rebecca par le serviteur d'Abraham, & qui est appelé נזם en hébreu, étoit un ornement de nez, & non pas un pendant d'oreille. Il me pria d'étudier cette question, de lui en dire mon avis, & de lui servir de second dans sa querelle. Je lui répondis que la question ne m'étoit point nouvelle, & que dans les lectures que j'avois faites des saints

livres, il me sembloit l'avoir assez examinée, sans que j'eusse besoin d'une plus grande recherche: qu'il m'avoit donc paru que le mot נזם signifioit quelquefois un pendant-d'oreille, mais que, quelquefois il signifioit aussi un ornement des narines: que ceux qui le nioient n'avoient pas lu avec assez d'attention tout le chapitre 24, où cette légation du serviteur d'Abraham est rapportée: que s'ils l'avoient fait, ils auroient remarqué, qu'il dit lui-même en propres termes, *Gen.* 24, 47, qu'en offrant ce נזם à Rebecca, il le mit sur son nez, c'est-à-dire, en la place où il devoit être. Il désigne cette place par le mot אף qui signifie proprement & premièrement *le nez*. C'est ce qu'entend Isaie, 3, 20, lorsqu'il appelle cet ornement un נזם *de nez*. Ce même mot, en conséquence de cette première signification, en a une autre qui marque *la colère*, parce que le nez est le siège de la colère, témoin ce que dit Théocrite du dieu Pan, καί οἱ ἀεὶ δριμεῖα χολὰ ποτὶ ῥινὶ κάθηται *la colère réside toujours dans son nez*. Et il signifie en troisième lieu tout le visage, prenant une partie pour le tout. Mais ce qui décide entièrement la question, c'est le passage du livre des proverbes, 11, 22, où Salomon compare une belle femme sans conduite à un pourceau qui a un nezem d'or באף *au nez*; car on ne peut pas dire que ce pourceau porte cet ornement sur son visage ou à ses oreilles. Ezéchiel

parle encore plus précisément, 16, 12, & distingue le nezem des pendans-d'oreille, lorsque parlant de la part de Dieu à la ville de Jérusalem, il lui dit: *j'ai mis pour vous parer* גום אלאפך *nezem sur votre nez*, & des *pendans à vos oreilles*. L'interprète Symmaque traduit le mot בום par celui d'ἐπιῤῥένιον. Saint Augustin, *Quæst. in Genes.* dit que cette coutume étoit en usage parmi les femmes de Mauritanie. Elle l'est encore aujourd'hui (1) en Perse, en Arabie, en Ethiopie, & en plusieurs lieux de l'Asie & des Indes, non seulement entre les femmes, mais encore entre les hommes. Elle a même passé en Europe, & a été pratiquée en Bulgarie.

Le père Mambrun, jésuite, qui m'a enseigné la philosophie pendant trois ans, & dont la mémoire m'est précieuse, fut le premier qui me donna le goût de la langue arabe: & pour m'y initier, il me fit présent de la petite grammaire de Thomas Erpenius, qui porte le titre de rudimens. Ce fut cet Erpenius qui excita l'amour de cette langue, & qui la fit fleurir. Il en fit profession dans l'académie de Leyde, & y établit à grands frais une imprimerie très-élégante de la langue arabe, d'où sont sortis

(1) Suivant le témoignage que m'en a rendu le Père Martin, Jésuite-missionnaire des Indes, le 2 Août 1715.

plusieurs livres fort utiles. Jacques Golius vint après lui, & fut chargé de la même fonction, & ne porta pas moins loin la littérature arabique. J'ai connu particulièrement ce dernier. C'étoit un homme rempli d'une candeur & d'une douceur aimables; & je lui rends ici avec plaisir un témoignage de reconnoissance, pour l'assistance officieuse qu'il me rendit à Leyde, dans une dangereuse maladie dont je fus attaqué. M. Bochart avoit été disciple d'Erpenius, & vantoit fort son érudition. Elle paroît dans ces rudimens dont j'ai parlé, & dans sa grammaire, & ses autres ouvrages. Je ne sçais pas quelle étoit sa méthode dans l'éxercice de sa profession, ni quel art il apportoit à l'institution de ses disciples: mais si l'on en peut juger par ces rudimens, son grand savoir lui étoit nuisible; car, comme il possédoit cette langue à fond, & qu'elle n'avoit aucune difficulté pour lui, il jugeoit de ses disciples par lui-même, & croyoit qu'ils devoient l'entendre à demi-mot. Il s'est donc expliqué si laconiquement, & s'est rendu si avare de ses paroles, qu'il est tombé dans des ambiguités & des obscurités presque insurmontables à cet abord: *Brevis esse laboro, obscurus fio.* Ce défaut lui est commun avec la plupart des grammairiens de ces derniers tems, qui ont écrit sur les langues savantes; mais nul ne l'a poussé si loin que lui. En quoi, & lui & ceux qu'il a imités,

prennent une route toute contraire à celle que demande la raison; car, comme il s'agit d'applanir les difficultés que porte avec soi chaque nouvelle langue que l'on enseigne, il me semble qu'il ne faut point épargner les paroles pour rendre les préceptes clairs & faciles, & qu'il vaut mieux pécher en répétitions superflues, qu'en retranchant rien de celles qui sont nécessaires pour la parfaite intelligence; autrement on redouble les difficultés, & l'on ajoute à celles qui sont inséparables de la grammaire, la méthode mal-entendue du grammairien.

Dans le tems de l'été, lorsqu'après quelques jours de beau tems, pendant la chaleur du jour, il survient quelqu'orage accompagné d'une pluie légère & médiocre, & que le soleil paroît immédiatement après, reprenant sa force ordinaire, il brûle les feuilles & les fleurs sur lesquelles la pluie est tombée, & ôte l'espérance des fruits. Le peuple de Normandie & de quelques autres provinces de France appelle cet accident *brouiture*, & dans le langage ordinaire, dit que les arbres & les plantes qui en sont frappés, ont été *brouïes*. Le terme d'*urêdo* qui se trouve dans Cicéron, exprime fort proprement la brûlure que l'ardeur du soleil produit alors sur les fleurs & sur les feuilles, qui est toute pareille à celle qu'un fer

brûlant y auroit pu faire si on l'y avoit appliqué. Les naturalistes ont cherché la cause d'un si étrange effet, & n'ont rien dit dont un esprit raisonnable se puisse contenter. Celle que je vais proposer, quoique nouvelle, me paroît non-seulement certaine, mais même indubitable. Dans les jours sereins de l'été, il est visible qu'il s'assemble sur les feuilles & sur les fleurs, comme par-tout ailleurs, un peu de poussière, quelquefois plus, quelquefois moins, élevée par le vent; quand la pluie tombe sur cette poussière, les gouttes se ramassent ensemble, & prennent une figure ronde ou approchante de la ronde, comme nous voyons qu'il arrive souvent dans nos maisons sur des planchers poudreux, lorsqu'on y répand de l'eau pour les balayer. Or, ces boules d'eau ramassées sur ces feuilles & sur ces fleurs, tiennent lieu de ces verres convexes que nous appelons miroirs ardens, & produisent le même effet qu'y produiroient des miroirs ardens si on les en approchoit. Que si la pluie est grosse & dure long-tems, le soleil survenant ne produit plus cette brûlure, parce que la force & la durée de cette pluie a abattu toute la poussière qui arrondissoit les gouttes d'eau; & les gouttes perdant leur figure, en quoi consistoit leur vertu brûlante & caustique, s'étendent & se répandent sans aucun effet extraordinaire.

Les Turcs & les Tartares sont descendus de ces anciens Scythes, si renommés dans les histoires, & ont retenu leur esprit féroce & une partie de leur genre de vie inculte & sauvage. Ces Scythes étoient *Nomades* pour la plupart: leur vie pastorale étoit une disposition prochaine à la vie militaire; car ils étoient toujours en campagne, toujours errans, toujours à cheval, ou sur des chariots couverts, pendant la nuit, de quelque légère tente, ne se chargeant point d'autre équipage que du nécessaire, menant une vie frugale, & se contentant pour leur nourriture des alimens qui se trouvoient devant eux, ou des fruits des arbres, du lait, du sang, ou de la chair de leurs chevaux. Si cette conduite ne leur fournissoit pas les délices de la vie, elle les exemptoit aussi des soins qui les accompagnent. Ils n'avoient point besoin des meubles qui en font la commodité & l'ornement de nos maisons, couchant dans leurs chariots ou sur des tapis étendus par terre: ces mêmes tapis leur servoient de siéges & de tables. Quelques cruches & quelques pots de terre étoient toute leur batterie de cuisine. Il est aisé de croire que des gens de cette humeur ne s'appliquoient guère à la lecture ni à l'écriture. Que si néanmoins la nécessité les forçoit d'avoir entr'eux quelques écrivains qui pussent dresser des mémoires & des registres de leurs noms, de leurs familles & de

leurs nations, de leurs troupeaux, & des noms de leurs demeures & de leurs pâturages, des feuilles ou des écorces d'arbres leur servoient de papier; la pointe d'un couteau ou d'une flèche, ou une épine dure & pointue leur servoit de plume, & leur main gauche leur servoit de table pour soutenir l'écriture de la droite. Pour cuire la chair de cheval qu'ils mangeoient dans leurs régals, ils la coupoient par tranches assez minces, qu'ils couchoient entre le dos & la selle de leurs chevaux; la chaleur du corps de l'animal les cuisoit, & ils les assaisonnoient de la sueur qui en degouttoit. Les Turcs & les Tartares qui sont sortis d'eux, retiennent encore beaucoup de leurs manières. Le retranchement de toutes ces commodités que nous recherchons, les endurcit au travail & le défend du luxe, qui est la peste des bonnes mœurs & des états. Les anciens Perses l'éprouvèrent lorsqu'étant amollis par une grande opulence & une longue prospérité, ils ne purent soutenir l'effort d'une poignée de Macédoniens, nation pauvre, qui retenoit des mœurs rigides, & qui étoit, par sa pauvreté, vaillante & belliqueuse. Ce fut ce même luxe qui, ayant relâché le courage & la discipline des Chinois, les fit succomber à l'invasion des Tartares qui y règnent aujourd'hui.

C'eſt un paradoxe, & pourtant une vérité conſtante, que le ſeptentrion, qui dans l'hébreu, le grec, le latin & le françois, tire ſon nom de la noirceur, de l'obſcurité, & des ténèbres, eſt pourtant le lieu du monde le plus éclairé. J'ai dit dans quelqu'un (1) de mes ouvrages, que les anciens croyoient que le ſeptentrion étoit couvert d'épaiſſes ténèbres; que Strabon dit qu'Homère par le mot de ζόφος a entendu le ſeptentrion; & que l'on ſait que ce terme ζόφος ſignifie proprement obſcurité, ténèbres. Suivant cette opinion Tibule, Paneg. ad Meſſal. parlant du ſeptentrion dit : *Illic & densa tellus abſconditur umbrâ.* Les Arabes appellent l'Océan ſeptentrional, la mer ténébreuſe. Les latins ont donné le nom d'Aquilo, au vent de ſeptentrion, parce qu'Aquilus ſignifie noir; & les François l'ont nommé la biſe, du mot françois bis, qui ſignifie noir. Les Cimmériens, ſelon l'opinion des anciens, vivoient dans les ténèbres, parce qu'ils étoient placés près du nord. Et cependant, contre ces préjugés, il n'y a point de lieux au monde qui jouiſſent plus long-tems de la lumière, que le pôle arctique & le pôle antarctique. Dans la zône torride, & principalement ſous la ligne, la nuit ſuit immédiatement le coucher du ſoleil,

(1) Demonſtr. Ev. Prop. IV, cap. 8, §. 14.

ſans aucun crépuſcule ſenſible ; & les peuples qui y habitent, ont préciſément leurs ſix mois de jour, & rien davantage. Le crépuſcule commence, & va en augmentant, à meſure que les lieux s'éloignent de l'équateur, & s'approchent du pôle. La raiſon s'en trouve dans l'optique, qui enſeigne que les rayons de lumière tombant obliquement ſur un milieu diaphane, ſouffrent une réfraction plus ou moins grande, ſelon le plus ou le moins de l'obliquité de leur incidence. Or les rayons du ſoleil tombant perpendiculairement ſous la ligne, il ne s'y fait point de réfraction ; & il s'en fait une très-grande ſous les pôles, & par conſéquent un long crépuſcule, c'eſt-à-dire, une longue lumière. J'en fis l'épreuve étant en Suéde, qui eſt un pays approchant du pôle ; car j'écrivois à minuit ſans chandelle, deux heures après le coucher du ſoleil. Ces Hollandois, qui en l'année 1596, ayant tenté de paſſer au Cathay par le détroit de Waigats, furent arrêtés (1) par le froid & par les glaces à la Nouvelle Zemble, au 77[e] dégré de latitude, furent fort étonnés, lorſqu'ils virent que la nuit de trois mois qui leur ſurvint, commença beaucoup plus tard ; & finit beaucoup plutôt qu'ils ne l'attendoient, & qu'elle ne devoit commencer &

(1) Bergeron, des Navigat. §. 11, p. 64.

finir selon les règles de l'astronomie. A cette longue lumière il faut encore ajouter l'aurore boréale, c'est-à-dire, cette lumière, égale à celle de la pleine lune, qui paroît pendant les nuits sereines, au commencement de la nouvelle lune, dans les régions septentrionales, le Groenland, l'Islande, & la Norwége, & qui porte même quelquefois ses rayons bien avant vers le midi. Gassendi, dans la vie de Peyresc, liv. 3, & la Peirère, dans sa relation du Groenland ont décrit assez exactement ce phénomène : & j'ai remarqué dans l'histoire de Grégoire de Tours, liv. 8, chap. 27, qu'il n'étoit pas inconnu de son tems.

J'avois fort négligé la langue grecque dans mes premières études, & la poësie avoit fait ma principale application. Après ma sortie du collége, je ne fus pas long-tems sans reconnoître ma faute; & pour la réparer, je commençai l'étude de cette langue par la lecture des poëtes grecs, & je la continuai par la lecture des autres auteurs, à l'imitation de Scaliger, suivant ce qu'il en rapporte dans ses épîtres : mais néanmoins sans prétendre égaler la promptitude avec laquelle il se vante d'avoir couru cette carrière, & que je croirois n'être qu'une pure ostentation. Après la lecture de tous les poëtes grecs, & de leurs scholiastes, Xénophon fut un des premiers auteurs

de prose que j'attaquai. Je commençai par la Cyropédie, que je reconnus aussi-tôt pour une histoire faite à plaisir, dont les principaux faits sont véritables, mais le détail & les ornemens factices. Je remarquai aussi que ce titre de Cyropédie est le titre du premier livre de cet ouvrage, & non pas de l'ouvrage entier, ainsi qu'il est arrivé à quelques autres livres, comme à celui de l'Imitation de Jésus-Christ. Xénophon étoit Athénien, disciple de Socrate, & compagnon d'école de Platon. Ainsi il ne faut pas s'étonner s'il a été harangueur & dialogiste. Dans le tissu de la Cyropédie, il entre bien plus de harangues & de dialogues que de narrations. Dans les états démocratiques & aristocratiques, l'éloquence avoit un grand pouvoir dans le maniement des affaires ; & comme elle donnoit beaucoup d'autorité à ceux qui la possédoient, on exerçoit les jeunes gens à l'acquérir dès les premières années. Ainsi tous les magistrats étoient orateurs, & par cette voie les Périclès & les Démosthènes se sont élevés aux dignités à Athènes ; & les historiens Thucydide & Xénophon n'ont perdu aucune occasion de se faire honneur de ce talent par les fréquentes harangues qu'ils ont insérées dans leurs histoires, jouant en même-tems deux personnages fort différens, d'orateurs & d'historiens, & ne faisant pas réflexion qu'ils confon-

doient des fonctions qui n'ont nul rapport, & qui s'exercent par des règles entièrement distinctes. C'est ce qui fait que leurs lecteurs désireux d'apprendre des évènemens curieux & intéressans, arrangés selon l'ordre des tems, au lieu d'en pouvoir attraper la suite, se trouvent arrêtés au milieu de leur course, & détournés de leur chemin, pendant que ces écrivains perdant le fil de l'histoire, s'écartent & s'égarent dans les plaines de la rhétorique. J'expose ici les sentimens que mon expérience m'a donnés, & le secret reproche que j'ai fait à mon historien, lorsque m'étant engagé dans la lecture de quelques récits intéressans, je me suis trouvé tout d'un coup dépaysé, & qu'au lieu de satisfaire ma curiosité empressée, on m'a fait prendre le change, & que mon auteur, *Rogatûs de cepis, respondet de alliis.* Je ne conteste pas le mérite de plusieurs de ces harangues, mais ce mérite est d'un autre genre, & n'a rien de commun avec le mérite de la narration que je cherchois. Les harangues obliques sont plus supportables que les harangues directes, & retiennent plus de la nature de l'histoire. Elles sont quelquefois nécessaires, pour faire connoître les motifs d'une action. Souvent même elles sont véritables, quand un chef de guerre, ou un magistrat, a fait prendre quelque résolution importante par ses remontrances : mais elles doivent

être employées rarement & ſobrement. Dans le recueil qu'a fait Henri Etienne des harangues des hiſtoriens Grecs & Romains, on voit d'un coup d'œil quels ont été les plus grands harangueurs. Les harangues d'Hérodote ſont en grand nombre, mais courtes & pardonnables à un Aſiatique, qui, comme les peuples de ce pays-là, étoit naturellement diſcoureur. Thucydide, & Xénophon, parmi les Grecs; Salluſte & Tite-Live parmi les latins, ſe ſont abandonnés à leur démangeaiſon de haranguer, & ont ſurpaſſé tous les autres. La groſſièreté des Thébains, & l'auſtérité des Lacédémoniens, jointe à l'inclination naturelle qu'ils avoient à s'exprimer en peu de paroles, n'ont pas donné entrée chez eux à l'éloquence.

Dans le prophète Iſaïe, 21, 22, Dieu promet à Eliacim de mettre la clef de David ſur ſon épaule. Les interprètes ſe tourmentent fort ſur l'explication de ce paſſage, ne comprenant pas comment une clef peut être portée ſur l'épaule; ce qui ne convient nullement aux clefs dont nous nous ſervons aujourd'hui. Leur embarras ceſſera quand ils ſauront que dans les premiers ſiècles on ſe ſervoit de certaines grandes clefs courbées, portant un manche d'yvoire ou de bois. Ces clefs s'inſéroient dans les trous des portes, & en les

tournant d'un côté, ou d'un autre, on avançoit ou on repoussoit le verrou, pour ouvrir ou fermer la porte. Cela paroît clairement par le témoignage d'Homère, lorsqu'il dit, Odyss. 21, que Pénélope voulant ouvrir un garde-meuble, prit une clef de cuivre bien courbée, emmanchée d'yvoire. Sur quoi Eustathius remarque que cette sorte de clefs étoit ancienne, différente des clefs percées de plusieurs trous, qui sont venues depuis, & qu'on se servoit de ces anciennes encore de son tems. Le poëte Ariston dans l'Anthologie, liv. 7, donne à une clef l'epithète de βαθυκαμπῆ, c'est-à-dire, qui a une ample courbure. Ces clefs courbées avoient la figure d'une faucille, & étoient δρεπανοειδεῖς, selon Eustathius. Cette connoissance m'a servi à l'intelligence d'un passage d'Aratus, où il dit que les étoiles dont est composée la constellation de Cassiopée, représentent une clef. Tous les anciens interprètes d'Aratus veulent que cette constellation représente une clef laconique ou carique, c'est-à-dire, une clef percée de plusieurs trous, & à-peu-près semblable à celles dont nous nous servons aujourd'hui. En quoi ils ont été suivis par Scaliger & par Saumaise, quoiqu'il n'y ait nul rapport, ni nulle convenance entre les étoiles de Cassiopée, & une clef laconique. Mais j'ai fait voir à l'œil dans mes remarques sur le poëte Manile, liv. 1, v. 355, que ces étoiles représentent parfaitement

la figure de ces anciennes clefs courbées. Or ces clefs ne se pouvant pas aisément porter à la main, à cause de leur figure incommode, on les portoit sur l'épaule; comme nous voyons que nos moissonneurs portent encore aujourd'hui sur l'épaule leurs faucilles jointes & liées ensemble. Callimaque dans son hymne à l'honneur de Cérès, dit que cette déesse ayant pris la figure de Nicippé sa prêtresse, portoit une clef κατωμαδίαν, comme qui diroit *superhumeralem*, propre à être portée sur l'épaule. Ce qu'on ne peut pas dire, ni penser des clefs laconiques. Cela étant bien entendu, le passage d'Isaïe devient clair lorsque Dieu dit par sa bouche, qu'il mettra la clef de David sur l'épaule d'Eliacim.

Dans le jugement des procès, les fonctions de juge & d'avocat sont entièrement opposées. Le juge travaille à découvrir la vérité : l'avocat travaille à la cacher ou à la déguiser. Le juge cherche le milieu, qui est le siége de l'équité : l'avocat cherche les extrémités. Le juge doit être sévère, rigide & infléxible : l'avocat doit être souple, pliant, accommodant, entrant dans les sentimens de son client, épousant ses intérêts. Le juge doit être constant, uniforme, invariable, marchant toujours sur une même ligne : l'avocat doit prendre toutes sortes de formes.

Le

Le juge doit être sans passions : l'avocat s'étudie à les exciter, & tâche de paroître passionné lui-même pour la cause qu'il défend. Le juge doit tenir la balance droite & dans l'équilibre : l'avocat jette des poids dans la balance pour la faire pencher. Le juge est armé du glaive ; l'avocat tâche de le désarmer.

La richesse des langues vient de leur étendue. Plus elles renferment de peuples, plus elles sont abondantes. Chaque peuple ayant ses coutumes, ses modes, & ses inclinations particulières, & chaque région ayant ses biens propres & naturels ; il a fallu des termes particuliers pour les exprimer, qui ont passé dans la langue générale. Les Grecs, ayant subjugué les Perses, & une partie des Indes, & ayant envoyé de grandes colonies vers l'occident, vers le midi, leur langue prit un accroissement infini, & parvint à cette fécondité, & à cette beauté que nous y admirons. La langue latine vint ensuite, & par les conquêtes des Romains, qui leur soumirent presque tout le monde connu, elle devint, pour ainsi dire, la langue universelle : n'y ayant point de peuple dans la vaste étendue de leur domination, qui n'eût besoin de l'apprendre pour son propre intérêt. L'empire des Sarrasins, qui s'étendit depuis l'extrémité de l'Espagne jusqu'à la côte orientale

de la mer Caſpie, & occupa de grands pays vers le midi, l'Arabie, l'Egypte & l'Afrique, produiſit dans la langue arabe une prodigieuſe abondance. Ces trois empires, les plus vaſtes qui nous ſoient connus, ont auſſi rendu leurs langues les plus fecondes de toutes celles dont la mémoire s'eſt conſervée juſqu'à nous.

Lorſque M. de la Rochefoucaud compoſa ſes maximes, madame de la Fayette qui y avoit bonne part, me les communiqua, & voulut ſavoir ce que j'en penſois. Quoiqu'elle me parût préyenue d'une grande admiration pour le mérite d'un ouvrage qui entroit ſi intimement dans le fond, & dans les replis du cœur humain, & en découvroit les plus ſecrets mouvemens déguiſés par notre amour propre, & exprimoit ſes découvertes par des tours nouveaux & polis, je ne lui déguiſai point mon ſentiment, & je lui dis nettement que la plupart de ces maximes me paroiſſoient entièrement fauſſes, juſqu'au titre même de maximes qu'on leur avoit donné : que l'on n'appeloit maximes que des vérités connues par la lumière naturelle, & reçues univerſellement de tout le monde ; au lieu que les propoſitions contenues dans cet ouvrage étoient nouvelles, peu connues, & découvertes par la méditation & les réflexions d'un eſprit pénétrant & clairvoyant ; qu'au lieu

de les qualifier maximes, il eût été bien plus convenable de les appeler Réflexions morales. La suite me fit voir que mon avis avoit été goûté, car les nouvelles copies ne parurent plus que sous ce titre. J'ajoutai que la plupart des propositions en détail ne me paroissoient pas plus véritables que le titre ; que quand on attribuoit à l'homme en général tous ces sentimens secrets, cet extérieur fardé, ces inclinations dépravées, & cette perversité, cela ne se pouvoit entendre, que de la nature humaine considérée en elle-même ; ce qui en ce sens est très-éloigné de la vérité ; que l'homme de sa nature étoit droit, juste, & vertueux ; que sa raison même & sa lumière naturelle, le portoient au bien, & l'éloignoient du mal ; que quand il se laissoit corrompre par le vice, il sortoit de son naturel, il tomboit dans l'aveuglement, quittoit son chemin, & s'égaroit : de sorte que tout ce déréglement que M. de la Rochefoucaud croit avoir découvert en l'homme, sont les vices de l'homme corrompu & perverti, &, pour ainsi dire, déshumanisé, mais non pas de l'homme dans sa pure nature, se maintenant dans son véritable état & véritablement homme.

De plus, cette recherche même des défauts de l'homme corrompu, que l'auteur a faite avec tant de sagacité, n'est pas faite avec assez d'équité ;

il ne fait pas toujours justice à cet homme qu'il condamne, & il le veut faire passer pour plus corrompu qu'il n'est, interprétant avec beaucoup de prévention, & un peu de malignité, & tournant en mauvaise part des inclinations & des actions innocentes. Il ne songe pas qu'il y a divers dégrés de corruption dans l'homme corrompu, que *Nemo repentè fuit turpissimus*; & suivant ce faux paradoxe des stoïciens, qu'un homme coupable d'un seul péché, & entaché d'un vice, est coupable de tous, il ne fait nulle distinction entre les crimes les plus atroces; entre les hommes pécheurs par fragilité & par foiblesse, & les scélérats même les plus endurcis.

Enfin, il paroît que l'auteur impute souvent un vice à l'homme, non pas tant parce qu'il l'aperçoit véritablement en lui, que pour ne pas perdre une expression élégante, ingénieuse, & nouvelle, qu'il a trouvée pour former son accusation, & s'énonçer. Et si l'on observe cet ouvrage de près, on trouvera dans plusieurs articles que l'expression n'a pas été inventée par l'accusation; mais que l'accusation a été inventée pour y faire entrer l'expression.

Rien n'est plus ordinaire chez les interprètes des livres sacrés, que de parler du canon de la sainte écriture, & de distinguer les livres qui ont

été reçus dans le canon, de ceux qui en ont été exclus, & de faire des conjectures sur l'auteur du canon ; mais aucun d'eux n'a traité cette matière à fond, & n'a apporté des preuves légitimes & convaincantes de son opinion. Cependant la matière est importante, & mérite bien une sérieuse application. Je l'y ai donnée (1) autrefois, & j'ai fait part au public de mes réflexions. Sans y entrer donc de nouveau, il me suffira de remarquer présentement, qu'avant que de faire la collection & le canon général de toutes les parties dont la Bible est composée, il a été nécessaire de faire un canon particulier de chacune des parties qui entrent dans cette composition, lorsque ces parties étoient composées elles-mêmes de plusieurs autres parties.

Avant que de donner place dans le canon général au pentateuque, on a été obligé de fixer le nombre des livres de Moïse qui le composent.

Le pseautier étant composé de plusieurs pseaumes, il a fallu en déterminer le nombre, avant que de l'admettre dans le canon général ; & non seulement leur nombre, mais encore leur arrangement, & l'ordre qu'ils tiennent entr'eux. Cela paroît clairement par le discours que fit saint Paul dans la synagogue d'Antioche de Pisidie, où citant

(1) Demonstr. Evang. Propr. IV.

un passage de l'écriture, il dit, *Act*, 13, 33, qu'il étoit pris du second pseaume.

Je trouve de plus la preuve de ce que j'avance, dans l'Ecclésiastique de Jésus, fils de Sirach, au quarante-neuvième chapitre, où il fait un dénombrement de plusieurs des auteurs sacrés, & les arrange suivant l'ordre qu'ils tiennent entr'eux dans l'écriture, & que saint Jérôme a marqué dans son prologue général. Et le martyr saint Etienne, en citant des paroles du prophète Amos, 5, 25, 26, dit, qu'elles se trouvent dans le livre des prophètes, c'est-à-dire, dans le livre des douze petits prophètes, du nombre desquels est Amos. Ce qui marque l'antiquité, & l'autorité de ces canons particuliers, qui sont renfermés dans le canon général.

Jacques Paumier, sieur de Grentemesnil, a signalé dans ses écrits l'érudition qu'il avoit acquise par une longue étude, dans les lettres grecques & latines. Sa réputation me fit rechercher son amitié, quoiqu'il fût déja dans un âge avancé & respectable, & approchant de la vieillesse, & que je fusse à peine sorti du collége. Il me reçut, non-seulement dans son amitié, mais encore dans sa confidence ; & dès la première visite que je lui rendis dans sa maison de campagne, il s'expectora avec moi, & me communiqua tous

les ouvrages qu'il tenoit en réserve dans son cabinet. La reconnoissance m'oblige de rendre témoignage du profit que je tirai de ce commerce. Le mariage qu'il contracta ensuite avec une fille riche & âgée lui ayant fait quitter la campagne, nous nous trouvâmes voisins à Caën, & à portée d'entretenir une étroite & agréable société littéraire. Un jour il me pria par un billet de lire avec attention le douzième chapitre du sixième livre de l'Anthologie, qui est intitulé ἰσόψηφα, & de m'appliquer particulièrement à cette épigramme, qui s'y rencontre :

Εἷς πρὸς ἕνα ψήφοισιν ἰσάζεται, οὐ δύο δοιοῖς,
Οὐ γὰρ ἔτι στέργω τὴν δολιχογραφίην.

A quoi il m'avouoit qu'il ne comprenoit rien. Je lui obéis, & je me rappelai premièrement dans la mémoire ce que j'avois lu dans Artémidore, liv. 3, chap. 34, & liv. 4, chap. 26, que les grecs appeloient ἰσόψηφα les mots dont les lettres, selon l'estimation de leur valeur numérale, faisoient le même nombre. Je me souvins aussi que Muret dans ses diverses leçons liv. 14, chap. 13, avoit expliqué la signification de ce mot. Après avoir examiné ensuite, & cette épigramme, & tout ce chapitre, je remarquai que Léonide en étoit l'auteur, & je fis réflexion que dans le quarante-quatrième chapitre du premier livre de

l'Anthologie, il eſt fait mention de ce même Léonide, par lequel on dit que les diſtiques ſont faits égaux en valeur de nombre, δίστιχα γὰρ ψήφοισιν ἰσάζεται. Cela me ſervit à l'intelligence de l'épigramme propoſée, & je parvins enfin à en pénétrer le ſens avec une entière certitude. Ce Léonide abuſant de ſon eſprit, s'amuſa à faire des vers iſopſéphes. Les anciens grammairiens par une curioſité puérile avoient recherché les vers iſopſéphes d'Homère, comme on l'apprend d'Au-lugelle, liv. 14, chap. 6. Ce qu'Homère avoit fait par un pur haſard, Léonide le fit à deſſein. Il compoſoit des épigrammes de quatre vers, avec un tel art, que les deux premiers vers étoient iſopſéphes aux deux derniers. Par exemple, dans la première épigramme de ce chapitre, qui commence par ces mots, θύει σοι τόδε γράμμα, la valeur numérale des lettres du premier diſtique, fait le nombre de 5699; & les lettres du ſecond diſtique valent autant. Si quelqu'un a aſſez de loiſir & de patience, pour faire un pareil eſſai dans les quatrains ſuivans, il trouvera le premier diſtique iſopſéphe au ſecond. Mais dans l'épigramme qui me fut propoſée, & que j'ai rapportée ci-deſſus, & qui n'eſt que de deux vers, Léonide n'a pas oppoſé ni comparé diſtique à diſtique, puiſqu'il n'y a qu'un diſtique, mais il a oppoſé vers à vers, & les a faits de valeur

égale ; & si l'on en fait le calcul, on trouvera que chacun d'eux forme le nombre de 4111. Il est étonnant que Brodeau, le docte commentateur de l'Anthologie, & Henri Etienne, *Thes. Ling. Gr. in* ἰσόψηφα, se soient si fort éloignés du véritable sens, dans l'interprétation de cette épigramme, dont l'intelligence est maintenant aisée. En comparant un vers à un vers, c'est-à-dire, en comparant le premier vers de cette épigramme au second, on trouvera qu'il lui est égal, & forme le même nombre ; & non pas en comparant deux vers à deux vers, comme dans les épigrammes précédentes ; car cela est trop long, & j'aime maintenant la briéveté.

Ces entretiens secrets & nocturnes de Numa, second roi de Rome, avec la nymphe Egerie, ont été traités de fable par tous les Romains, & de fable sans ombre de vérité. Ils ont cru que ce prince l'avoit controuvée, pour acquérir de l'autorité & de la créance parmi ses sujets, & pour faire recevoir ses loix sans résistance, comme lui ayant été dictées par cette divinité, par un artifice semblable à celui dont on dit que se sont servis plusieurs autres législateurs, Zoroastre, Minos, Lycurgue, Zaleucus, pour donner crédit à leurs loix. Mais il y a dans cette fable plus de vérité que l'on n'a cru, & elle mérite plutôt le nom d'allé-

gorie que de fable; car si l'on en développe la véritable signification, on y découvrira un grand sens, & un mystère plein de grande utilité pour la régle des mœurs. Egérie est le symbole de la pauvreté, comme le nom même le montre; car *Egeria* a été dite pour *Egenia*, mot dérivé du verbe *egere*, qui signifie *être dans la pauvreté*. Aruns, neveu du premier Tarquin, s'étant trouvé sans aucun bien, fut surnommé *Egerius*, c'est-à-dire *le pauvre, l'indigent. Ab inopiâ egerio inditum nomen*, dit Tite-Live, *lib.* 1 *cap.* 34. Les anciens ont marqué cette pauvreté de Numa, par la vaisselle de terre, (1) dont ils disoient qu'il se servoit, & qui étoit fort agréable aux dieux. Ils rapportent à ce sujet, que, pour exciter les Romains par son exemple à une pareille tempérance, il les invita de venir voir de quels meubles sa maison étoit parée; & que n'y ayant rien vu que de fort pauvre, il les pria de souper chez lui ce même jour, comme pour leur faire connoître que la pauvreté des mets de sa table répondoit à la simplicité de ses meubles; mais que les dieux voulant faire honneur à sa vertu, firent que sa maison parut ornée de meubles magnifiques, & sa table couverte d'un grand nombre de mets délicats, dont il les regala splendidement. Quand Numa disoit donc, qu'il aimoit Egérie,

(1) Cic. Parad. & Fragm. Juvenal. Sat. VI, 34.

& qu'il en étoit aimé, & qu'il apprenoit d'elle le culte des dieux & les cérémonies de la religion, & l'art de règner, & de faire de bonnes loix, il vouloit dire que sa pauvreté, & le mépris qu'il faisoit des richesses, l'avoient éloigné du luxe & de la débauche, & lui avoient inspiré l'amour de la sagesse, de la retraite, & de l'étude. Et cet amour de l'étude à fait dire (1) à quelques autres que cette Egérie étoit une des muses. Or, les philosophes ont posé le mépris des richesses, pour un des grands principes de leur morale; & il y a long-tems que Pétrone a dit: *bonæ mentis soror est paupertas*; & Sénèque rapporte (2) qu'un certain Démétrius, homme de mérite, disoit à un homme riche, fils d'un affranchi, que pour s'enrichir il falloit renoncer au bon sens. Quoique l'ignorance & la crédulité des Romains fussent grandes du tems de Numa, comme il est aisé de le reconnoître par tout ce que l'on a débité de la vie de Romulus, ils eurent néanmoins de la peine à ajouter foi à ce que Numa disoit de sa familiarité avec Egérie: mais un prince d'un esprit raffiné & délicat, tel qu'étoit sans doute Numa, put bien par son adresse, à la faveur de la superstition, faire recevoir ses loix. Mais si, dans cet âge de simplicité, les

(1) Dionys. Halic. lib. 2.

(2) Quæst. natur. lib. 4, Præf.

Romains furent assez dupes pour recevoir la fable d'Egérie, il ne faut pas s'imaginer que leurs descendans aïent persévéré dans cette erreur. Ils n'ont parlé (1) de ce commerce de Numa & d'Egérie, que comme d'une fable faite à plaisir. Mais aucun d'entr'eux n'a pénétré le sens mystérieux de cette allegorie, & n'a eu le moindre soupçon, que la nymphe Egérie, ses entretiens nocturnes avec Numa, les leçons & les conseils qu'elle lui donnoit, signifiassent la pauvreté, & l'utilité qu'il en retiroit, pour s'instruire dans la connoissance des dieux & de la religion, & dans la science du gouvernement de son état.

L'amour n'est pas seulement une passion de l'ame, comme la haine & l'envie; mais c'est aussi une maladie du corps comme la fièvre. Elle est dans le sang & dans les esprits, qui s'allument & s'agitent extraordinairement, & on pourroit la traiter méthodiquement par les règles de la médecine, pour la guérir. Je crois que l'on en pourroit venir à bout par de grandes sueurs, & de copieuses saignées, qui emportant avec l'humeur ces esprits enflammés, purgeroient le sang, calmeroient son émotion, & le rétabliroient dans son état naturel. Ce n'est pas une simple conjecture, c'est une opi-

(1) Cic. de Legib. lib. 1. Dionys. Halic. lib. 2.

nion fondée ſur l'expérience. Un grand prince que nous avons connu, atteint d'un amour violent pour une demoiſelle d'un grand mérite, fut contraint de partir pour l'armée. Tant que ſon abſence dura, ſa paſſion s'entretint par le ſouvenir, & par un commerce de lettres fort fréquent & fort régulier, juſqu'à la fin de la campagne, qu'une maladie dangereuſe le réduiſit à l'extrémité. On proportionna les remèdes au mal, & on mit en uſage tout ce que la médecine enſeigne de plus efficace. Il reprit ſa ſanté, mais ſans reprendre ſon amour, que de grandes évacuations avoient emporté à ſon inſçu. Car ſe perſuadant d'être toujours amoureux, & ne l'étant plus que de mémoire, il ſe trouva froid & ſans paſſion auprès de celle qu'il croyoit encore aimer. Choſe pareille arriva à un de mes amis intimes, qui ayant été délivré d'une fièvre longue & opiniâtre par une eſpèce de criſe, qui conſiſta en ſueurs, il ſe trouva délivré en même tems d'un amour importun & incommode, dont il étoit tourmenté depuis long-tems. De ſorte que, lorſqu'après ſa guériſon il voulut reprendre ſon même train de galanterie, & continuer ſes ſoins amoureux, il ne ſentit plus ſes anciens empreſſemens, & fut étonné de ne reconnoître plus en lui qu'indifférence & que langueur, au lieu de ſa vivacité & de ſa tendreſſe paſſées.

On est bien revenu de l'opinion des anciens sur l'état de la Zone-Torride qu'ils croyoient inhabitable, à cause de son extrême chaleur, *quarum (1) quæ media est, non est habitabilis æstu.* On sçait présentement le contraire, & on éprouve dans toute l'étendue de la Zone-Torride, que la demeure y est commode & saine, que la chaleur y est tempérée, & que la terre y est fertile. Cependant tous les anciens n'ont pas été dans cette erreur, & Strabon, *liv.* 2, atteste qu'Eratosthène & Polybe, auteurs célèbres, ont cru que la Zone-Torride étoit tempérée. Il est vrai que la raison, qui, selon Strabon, a déterminé Polybe à ce sentiment, est ridicule. Il s'est imaginé que la partie de la terre qui est sous l'équateur, étoit plus élevée que toutes les autres, parce que dans un globe suspendu par un axe qui le traverse par ses deux poles, il semble que la partie la plus élevée soit celle du milieu; & que les nuages qui étoient chassés du nord au sud par les vents étésies, rencontrant ces terres élevées, & y étant arrêtés, se résolvoient en pluies, qui tempéroient la chaleur. Mais il devoit savoir que dans tout globe, toutes les parties de la superficie étant également éloignées du centre, sont également hautes.

Le même Polybe est tombé dans une seconde

(1) Ovid. Met. lib. 1.

erreur, qui a pourtant été commune à la plupart des anciens, lorſque cherchant la cauſe du débordement du Nil, ils l'ont attribué à ces nuages pouſſés du ſeptentrion au midi par les étéſies. On ſçait préſentement que la force du ſoleil eſt ſi grande dans toute la Zone-Torride, lorſqu'il eſt vertical, qu'il attire puiſſamment les vapeurs de la terre, & qu'elles ſe réſolvent en pluies. De ſorte que cette ſaiſon, qui ſembleroit devoir être la plus ardente, & produire un été brûlant, forme au contraire une eſpèce d'hyver pluvieux, qui rafraîchit l'air, & cauſe les débordemens des rivières. Il faut cependant qu'Eratoſthène ait changé de ſentiment ſur cette matière : car Heraclide dans ſes allégories d'Homère, rapporte la deſcription des Zones qu'il a faite en vers, où il parle de la Torride, comme d'une région aride, ſablonneuſe, & toujours brûlée par les rayons du ſoleil.

On peut reconnoître avec quelle précipitation, Joſeph Scaliger traitoit les queſtions de littérature, par l'explication qu'il a donnée de la dixième épigramme de Catulle. Ce poëte nouvellement revenu de Bithynie, où il avoit accompagné le préteur, qui y étoit allé commander, parla dans une compagnie où il ſe trouva, de l'état de cette province, & du peu de profit qu'il avoit fait à ce voyage, à cauſe de l'humeur intéreſſée & mal-faiſante du

préteur. Une dame qui étoit présente lui répondit en ces termes :

At certè tamen, inquiit, *quod illic*
Natum dicitur esse, comparasti
Ad lecticam homines.

Scaliger au lieu de ces paroles, *natum dicitur esse*, prétend qu'il faut lire, *natum dicitur ære*. Et sur cet *ære* il étale une érudition fort inutile, & tout-à-fait hors de propos. Il prétend que ceux qui accompagnoient les proconsuls dans les provinces, faisoient deux sortes de profit, l'un provenant de l'emploi qu'ils avoient dans la province, l'autre de leur industrie, & que ce dernier s'appeloit *æs natum*. Il applique cette exposition au passage de Catulle, & paraphrase ainsi les paroles de cette dame : si vous n'avez rien gagné dans l'éxercice de votre emploi, du moins avez-vous fait un assez grand profit par votre savoir-faire, & votre industrie, & avez-vous acquis une assez grosse somme de cet argent, qu'on appelle *l'argent-né*, pour en avoir pu acheter huit porteurs pour porter votre litière. Cette exposition a si fort flaté la critique de Scaliger, qu'il l'a repétée dans ses notes sur Manile, *liv.* 3, *v.* 127. C'est chercher du mystère là où il n'y en a point, & embrouiller un passage, au lieu de l'éclaircir : & celui-ci n'avoit aucun besoin d'éclaircissement, étant très-clair. Cette dame dit

à

à Catulle, quelque peu de profit que vous ayez rapporté de Bithynie, du moins en avez-vous ramené sans doute des porteurs de litière, dont la première invention & le premier usage viennent de ce pays-là. *Lecticarum usum primi dicuntur invenisse Bithyni.* Ce sont les paroles du scholiaste de Juvenal, *Sat.* 1, *v.* 121, qui pour preuve ajoute celles-ci de Cicéron: *nam una haud mos est Bithyniæ regibus vehi lecticâ, id est octaphoro.* Ce passage de Ciceron est tiré de sa cinquième oraison contre Verrès, mais non pas corrompu comme ici, & qu'il faut ainsi rétablir: *nam ut mos fuit Bithyniæ regibus, lectica octaphoro ferebatur.* Juvenal (*Sat.* 9, *v.* 142,) parle encore en ces termes des litières de son tems:

Et duo fortes
De grege Mœsorum, qui me cervice locatâ
Securum jubeant clamoso insistere circo.

Voici des porteurs de litière venus de la Mœsie; d'où sont descendus les Mysiens d'Asie, voisins de la Bithynie. J'avois déjà fait cette observation dans mes notes sur Manile, en l'année 1679, & alors de tous les commentateurs de Catulle que j'avois vus, & qui sont en grand nombre, aucun n'avoit donné la véritable interprétation de ce passage, tout clair qu'il est. Cinq ans après il parut un commentaire d'Isaac Vossius sur ce même

unes plus, les autres moins, & de natures différentes. Je n'examine point maintenant la cause de la production de ces vers, mais l'effet est ordinaire, & constant, & souvent visible. Or on sçait que ces sortes de vers, par une révolution qui leur est naturelle, se changent en moucherons. Cela se fait en peu de tems, & en une quantité infinie. Et sitôt que ces moucherons se peuvent servir de leurs aîles, ils ne tardent pas à prendre l'essor & à s'envoler. Alors se répandant de tous côtés, & entrant dans les corps des hommes par la respiration, ils y portent le même venin qui les a engendrés, & y communiquent la corruption d'où ils sont sortis. De-là vient qu'on se sert quelquefois utilement dans de grandes contagions, de feux allumés en divers lieux, par lesquels on croit purger l'air. On le purge en effet, mais non pas de la manière qu'on s'imagine, en le raréfiant, & changeant sa constitution; mais en brûlant & consumant ces moucherons volans, dont l'air est rempli, & qui attirés par la lueur du feu, s'y vont brûler comme les papillons à la chandelle. Une cause toute contraire produit encore le même effet, je veux dire la gelée, qui tue & détruit ces insectes, sinon totalement, au moins en la plus grande partie: car quelquefois la quantité en est si grande, que plusieurs échappent à la rigueur du froid, & entre-

tiennent la contagion; comme il arriva à la peſte noire qui déſola le Danemarck, & les pays voiſins il y a quelques ſiècles.

Ceux qui ont traité la critique de la ſainte écriture, ont été fort partagés ſur les héxaples d'Origène, dont ſaint Jérôme, ſaint Epiphane, & d'autres pères de l'égliſe ont ſi ſouvent parlé. Ils n'ont pas ſeulement parlé de ſes héxaples, mais encore de ſes octaples, & de ſes tétraples. On ſçait que chaque page de ce recueil étoit diviſée en pluſieurs colonnes; & que dans la première étoit décrit le texte hébreu de la ſainte écriture, en lettres hébraïques; dans la ſeconde étoit le même texte hébreu, décrit en caractères grecs; dans la troiſième, la verſion d'Aquila; dans la quatrième, la verſion de Symmachus; dans la cinquième, la verſion des Septante, & dans la ſixième, la verſion de Théodotion. C'eſt de ces ſix colonnes que ce recueil a pris la dénomination d'héxaples. Ces ſix colonnes étoient ſuivies d'une ſeptième & d'une huitième, qui contenoient deux autres éditions grecques, trouvées par Origène, l'une à Hiericho, & l'autre à Nicopolis, qui ayant été ajoutées aux précédentes, au lieu d'héxaples en firent des octaples. Mais ces dénominations d'héxaples & d'octaples ſont rendues fauſſes par une ſeptième verſion grecque qui rempliſſoit une ſeptième colonne,

& produisoit des ennéaples. De plus, les pères parlant quelquefois de ces versions de Hiericho, & de Nicopolis, que l'on appeloit la cinquième, & la sixième édition, disent en termes exprès, qu'elles se trouvoient dans les héxaples; d'où il s'ensuit que les héxaples avoient plus de six colonnes. Comme ils nomment aussi quelquefois octaples le recueil, où il semble qu'il n'y avoit que six colonnes. De sorte que l'on trouve quelquefois des héxaples à huit colonnes, & des octaples à six colonnes, démentant les uns & les autres la signification de leur nom. Je crois être le premier qui ai débrouillé cette confusion, en faisant voir que ces deux dernières versions ne contenoient pas tous les livres de la sainte Ecriture, mais seulement ceux qui étoient écrits en vers; on avoit même ajouté dans quelques exemplaires des héxaples, une septième édition qui ne contenoit que le pseautier. Cela étant bien entendu, il est aisé de comprendre que l'on a donné le nom d'héxaples & d'octaples au même recueil, mais à différens égards. Il a été nommé héxaples, par rapport aux livres de la sainte Ecriture, qui ne se trouvoient que dans les six premières colonnes, & non dans la septième ni dans la huitième, qui contenoient les versions de Hiéricho & de Nicopolis. Il a été nommé octaples, par rapport aux livres de la sainte Ecriture, qui se trouvoient,

non-ſeulement dans les ſix premières colonnes, mais encore dans les deux ſuivantes, ſavoir les livres qui ont été écrits en vers; on auroit pu même les nommer ennéaples, par rapport au livre des pſeaumes, qui ſe trouvoit ſeul dans la neuvième colonne. Il ne faut donc pas s'imaginer que les héxaples & les octaples aient été deux ſortes de recueils diſtincts & ſéparés. Ce n'étoit qu'un ſeul & même recueil portant des noms différens, pour différentes cauſes & à divers égards. Pour les tétraples, ce fut un recueil ſéparé que fit Origène après les héxaples, qui ne contenoit que les verſions d'Aquila, de Symmachus, des Septante & de Théodotion, & qui étant déchargé de deux textes hébraïques, & des verſions de Hiéricho & de Nicopolis, étoit d'un uſage bien plus commode que les héxaples, & que l'on pouvoit avoir à moindres frais.

Ce n'eſt pas, ce me ſemble, une curioſité frivole, que de rechercher quelle eſt la poſture la plus naturelle à l'homme, & aux autres animaux, d'être debout, d'être aſſis, d'être couché, ou de marcher. On ne peut pas dire que ce ſoit d'être debout, car cet état paroît être violent, puiſqu'il cauſe bientôt la laſſitude, & que nous ne voyons point d'animal qui, après avoir été debout pendant quelque tems, ne s'aſſeye volon-

tiers, ou ne se couche pour se reposer. Si l'on dit que ce soit d'être assis, cela n'est pas soutenable, puisque très-peu d'animaux, & presque aucun, soit terrestre, soit volatile, ou aquatique, ne se mettent en cette posture, hors l'homme, le singe, le chien & le chat. Le coucher semble être destiné pour le sommeil de l'animal, ou pour le soulager, & lui rendre ses forces, quand le travail, ou la maladie, ou sa foiblesse naturelle les lui ont ôtées. De plus, aucune de ces trois situations, d'être debout, d'être assis ou d'être couché, ne peut être appelée naturelle, puisqu'elle détruiroit la nature, si elle duroit long-tems, car l'animal ne peut satisfaire à ses besoins sans mouvement. Le marcher est donc nécessaire pour l'entretien de la vie : mais c'est une action violente, qui épuise bientôt les forces, & ne peut être d'une longue durée. On ne peut pas dire cependant qu'aucune de ces postures ne soit pas naturelle, car on n'en peut imaginer aucune autre, & il seroit absurde, de toute absurdité, de dire que l'animal n'ait aucune posture qui lui soit naturelle. Je prends donc le parti opposé, & je dis que ces quatre postures lui sont naturelles successivement, & selon ses besoins, & dans des tems différens. Il se tient naturellement debout, quand il est plein de santé, d'esprits, & de force. Il s'assied volontiers, quand quelque occupation doit l'ar-

rêter long-tems, pour prévenir la fatigue par la commodité qui se trouve dans cet état. Le sommeil nécessaire à la vie, & quelquefois la grande lassitude & l'épuisement des forces, l'invitent à se coucher, comme au moyen le plus prompt & le plus aisé pour se rétablir. Enfin les nécessités indispensables de la vie le forcent à se remuer de tems en tems, & à se donner du mouvement. D'ailleurs, la conformation du corps de l'animal nous sert à comparer ces postures, & à en reconnoître l'usage. L'homme étant debout, tout son corps qui paroît tranquille, est pourtant dans l'action. Les muscles, les tendons, & les nerfs, depuis les pieds jusqu'à la tête, à la réserve des bras & des mains, sont tendus pour le soutenir avec fermeté. Quand il est sur son séant; les pieds, les jambes, & les cuisses se reposent; mais la partie supérieure du corps agit encore, quoiqu'avec moins de contention. Toutes les parties du corps sont en repos dans le coucher: quoique nous éprouvions qu'un long coucher dans une même situation, nous lasse, & nous oblige de nous tourner, & de changer de posture, pour donner un cours libre & égal aux esprits dans les parties sur lesquelles le corps avoit posé, & d'où ils avoient été exclus par la compression. Et c'est pour cette raison qu'en quelque posture que se mette l'animal, quelque commode qu'elle

ſoit, il en eſt bientôt las, parce que dans cette poſture le cours des eſprits ne ſe fait pas également dans toutes les parties, & que celles qui en reçoivent moins qu'il ne leur en faut, ſouffrent de ce retranchement une eſpèce de douleur que l'on appelle laſſitude. Mais dans le marcher, toutes les parties du corps étant dans un travail continuel & violent, il ſe fait une ſi grande diſſipation d'eſprits, particulièrement dans les parties qui ſervent au marcher, que la nature ſeroit bientôt épuiſée, s'ils n'étoient réparés par le repos.

Quand Minos rendit entre Alexandre, Annibal, & Scipion, le jugement qui eſt rapporté dans Lucien, ſur la préférence de ces trois grands capitaines, & qu'il donna l'avantage à Alexandre, le ſecond rang à Scipion, & le dernier à Annibal, je n'aurois pas été de ſon avis, non plus que de celui d'Appien, qui en a fait le même jugement dans le livre qu'il a écrit des guerres des Romains en Syrie. Il paroît qu'ils ont jugé du mérite de ces généraux par le ſuccès de leurs entrepriſes, & les ſuites qu'elles ont eues ; & non pas, comme ils le devoient, par leurs actions conſidérées en elles-mêmes, par les conjonctures & les diſpoſitions des choſes & des tems. S'ils avoient fait réflexion là-deſſus, ils

autoient dû, selon mon sentiment, préférer Annibal, donner le second rang à Scipion, & le troisième à Alexandre. Je ne parle que des qualités militaires : car si on les regarde par leurs qualités personnelles, Scipion me semble avoir été le plus honnête-homme des trois, par sa sagesse, par sa modération, & par toute la conduite de sa vie. On voit dans Alexandre plusieurs traits d'un excellent naturel, d'une noble générosité, & d'une vertu héroïque, mais défigurés par une excessive brutalité, par une impétuosité, & des emportemens énormes, par une folle & ridicule vanité, & par l'extravagance de ses desseins. On reconnoît dans la conduite d'Annibal le génie féroce, & défiant de sa nation, éloigné de toute humanité, peu fidelle à ses traités, & à ses promesses. Mais je n'examine point ici quelles ont été leurs qualités morales. Je fais seulement attention sur leurs vertus militaires : & en cela je donne de bien loin la préférence à Annibal. Il fit la guerre aux plus vaillans hommes, aux troupes les mieux disciplinées, & au plus puissant état qui fût alors dans le monde connu, étant déja maître & victorieux du sien. N'ayant pas encore atteint l'âge de vingt-cinq ans, il fut déclaré généralissime des armées de Carthage. En trois ans, il se rendit maître de l'Espagne, il franchit les Pyrénées, il se fit jour au travers

des Gaules, il battit tout ce qui s'opposa à son passage, & passa le Rhône à la vue, & malgré l'opposition des Gaulois ; il perça les Alpes à la tête de son armée avec une audace & une adresse dont on n'avoit cru qu'Hercule capable avant lui. Il passa sur le ventre dans une infinité de combats aux armées Romaines, commandées par des chefs expérimentés, & d'une valeur consommée, sans recevoir presque aucun revers. Il porta la guerre & la terreur jusqu'aux portes de Rome ; & quoique fort foiblement assisté par ses compatriotes, envieux (1) de sa gloire, il trouva moyen de se maintenir pendant seize ans dans le pays ennemi. S'il en sortit, il le fit volontairement, & sans y être contraint par la force, mais seulement pour obéïr aux ordres des Carthaginois qui le rappeloient. S'il a perdu une bataille contre Scipion, il l'a perdue contre les Romains, le peuple le plus aguerri qui fût alors. Et qui est le capitaine qui n'ait jamais essuyé de revers dans une longue suite de guerres ! Une seule bataille perdue efface-t-elle la gloire d'une infinité d'autres gagnées ; il est vrai que cette victoire fut très-éclatante, parce qu'elle mit fin à la seconde guerre punique ; non pas tant par la perte qu'y firent les Car-

(1) Vide Cornel. Nep. in Hannibale.

thaginois, que par leur barbarie, & la férocité de leur gouvernement, qui ne permit pas à Annibal de prendre les mesures nécessaires pour réparer cet échec. Ces rois d'Asie, Antiochus & Prusias, chez qui il se réfugia, souffrirent-ils la moindre perte, tant qu'il se mêla de leurs affaires, & que leur esprit défiant & peu sûr ne le força pas de songer à sa propre sûreté ? Quand Scipion se moque donc d'Annibal dans Lucien & dans Appien, d'avoir osé se préférer à lui, par qui il avoit été vaincu, il ne me semble pas raisonner conséquemment, puisqu'un seul évènement ne suffit pas pour faire la décision de leur différent. Quant à Alexandre, je ne le mets qu'au troisième rang. A la fleur de son âge il se trouva chef d'une armée de braves Macédoniens, aguerris par Philippe son père ; mais pauvres, qui ne connoissoient point les douceurs de la vie, & qui habitoient un terroir ingrat & stérile. Il étoit maître absolu de son état, & de ses troupes, ne dépendant que de sa propre volonté, pour entreprendre, pour conduire, & pour soutenir la guerre. Il attaqua un ennemi amolli par les délices, & par une longue prospérité ; & des peuples méridionaux, naturellement lâches par la chaleur de leur climat, & toujours inférieurs en valeur & en vigueur aux gens du nord. Alexan-

dre étoit véritablement brave de sa personne, intrépide & déterminé, mais téméraire & inconsidéré; brave en soldat, mais non en capitaine; par son naturel, mais non pas par sa raison; & ne faisant pas un légitime usage de sa valeur pour le bien de son armée & de ses sujets. Que si, dans la comparaison de ces grands capitaines, nous faisions entrer César, de quelque côté qu'on le considérât, on le trouveroit sans doute fort supérieur, & on reconnoîtroit que les siècles passés ne nous fournissent point d'exemple d'un si grand concours de vertus, & que César a été le plus grand effort de la nature.

Les orgues dont on se sert dans nos églises, pour entretenir le chant & répondre au chœur, sont un si bel instrument, & d'une si excellente invention, que je m'étonnois autrefois qu'il n'eût pas été autant célébré par les anciens, qu'il me sembloit le mériter; & je croyois aisément ce que j'avois ouï dire, qu'il n'étoit point connu en France avant Louis-le-Débonaire, & qu'un prêtre Italien y en avoit enseigné l'usage & la fabrique, qu'il avoit apprise à Constantinople. Je savois que quelques-uns le faisoient remonter jusqu'au tems de Charlemagne, & même de Pepin. Je savois aussi que vers l'an de notre Seigneur 657,

le pape Vitalien, en réformant le chant de l'église romaine, y avoit joint les orgues (1), pour le soutenir & l'embellir; c'est tout ce que je savois. Mais je fus bien surpris lorsque je lus dans le commentaire de saint Augustin sur le quatrième verset du pseaume cent cinquantième, que le nom d'orgue étoit un nom général qu'on donnoit à tous les instrumens de musique; mais que l'usage avoit restreint la signification de ce mot au grand instrument que l'on appelle des orgues, dans lequel on fait entrer le vent par des soufflets; qu'il ne croit pas néanmoins qu'il faille prendre en ce sens le mot d'*organum* dans ces paroles du verset *Laudate eum in chordis & organo;* parce qu'encore que le mot d'orgues s'attribue en général à tous les instrumens de musique, les Grecs donnent un autre nom à l'instrument où l'on se sert de soufflets, & que le nom d'orgues ne lui est attribué que par l'usage de la langue latine. Isidore, dans ses Origines, *liv.* 3, *ch.* 20; a copié ce passage presque en mêmes termes. Saint Augustin avoit dit à peu-près la même chose sur le pseaume 56; savoir, que le nom d'orgue convient à tous les instrumens dont on se sert pour le chant, & non pas seulement à celui où l'on fait entrer le vent par des soufflets. Si ce père avoit eu recours au

(1) Platin. in Vitalian. Fauchet, liv. 5, ch. 13.

texte hébreu, dans ce passage du cent cinquantième pseaume, il auroit trouvé le mot de עוגב, auquel ces observations ne conviennent point. Cassiodore a aussi décrit nos orgues en peu de mots *lib.* 1, *Epist.* 45, en louant cet art, qui fait *organa extraneis vocibus insonare, & peregrinis flatibus complet, ut musicâ possint arte cantare.* Et l'Empereur Julien en a fait une description exacte dans une épigramme que l'on trouve dans l'Anthologie, *lib.* 1, *cap.* 86. La passion étoit si grande de son tems pour entendre ces instrumens, qu'Ammien Marcellin, *lib.* 14, *cap.* 6, se plaint qu'ils faisoient abandonner l'étude des sciences. Il y avoit pourtant déjà long-tems que l'on connoissoit à Rome les instrumens de musique, dont le chant s'excitoit par le vent. Témoin cet agréable poëme de *Copa*, que son élégance a fait attribuer à Virgile, où l'on voit que la musicienne faisoit entrer le vent dans ses chalumeaux, par le moyen d'un soufflet qu'elle avoit sous le bras & qu'elle faisoit agir. Dans les instrumens hydrauliques, l'eau remuoit l'air au lieu de soufflet. Cornélius Sévérus, dans son *Ætna*, en a fait une exacte description. Et quoique l'on ait fait deux espèces d'instrumens des pneumatiques & des hydrauliques, dont les premiers jouoient par l'inspiration & l'action des soufflets, & les autres par l'action de l'eau ; il est certain néanmoins que les uns & les autres étoient pneumatiques,

pneumatiques, étant inſpirés par le vent. Et Héron d'Alexandrie, dans ſes pneumatiques, y a traité des hydrauliques, comme appartenans aux pneumatiques. Ce Héron vivoit du tems de Ptolomée Evergète, roi d'Egypte. Quand Suétone a dit que Néron *Organa hydraulica novi & ignoti generis circumduxit*, il n'a pas voulu dire qu'ils fuſſent inconnus à Rome avant Néron; mais il a voulu dire que ceux de Néron étoient d'une nouvelle invention. C'étoient ces hydrauliques de nouvelle fabrique qu'il vouloit produire au peuple aux jeux publics, comme *Suétone le dit un peu* après. Héliogabale, un des dignes ſucceſſeurs de Néron, aima comme lui ces hydrauliques; & Alexandre Sévère, ſon couſin & ſon ſucceſſeur, eut la même inclination. Claudien, qui vint quelque tems après, nous en a laiſſé (1) cette élégante deſcription:

Et qui magna levi detrudens murmura tactu
Innumeras voces ſegetis moderatur aënæ;
Intonet erranti digito, penituſque trabali
Vecte laborantes in carmina concitat undas.

Cet arrangement même, que l'on obſerve dans les tuyaux d'orgue de grandeur ſucceſſivement inégale, a été repréſenté & figuré dans une épi-

(1) De Mallii Theodori Conſulatu, v. 315.

gramme d'Optatianus Porphyrius, qui vivoit du tems de Constantin. Cette épigramme, qui est rapportée dans le recueil d'épigrammes anciennes de Pithou, est composée de vers de longueur inégale, croissans successivement. Ce qui cadre avec ces paroles de l'ancien scholiaste de Juvénal, *Sat.* 8, *v.* 207. *Tunica Gali utuntur in sacris, in modum organi decrescentibus virgulis purpureis.*

Ce commentaire de S. Augustin, sur le cent cinquantième pseaume que j'ai allégué dans l'article précédent, est conçu en des termes qui m'ont fait penser à une question bien plus importante sur les concerts des anciens : savoir s'ils étoient composés de parties différentes, comme ils le sont aujourd'hui, faisant entendre en même tems des sons & des tons différens, mais consonnans; ou si les concerts étoient composés d'un seul & même ton, mais chantés par des voix différentes, les unes aiguës, les autres grosses & graves, mais toutes chantant le même ton : & pour m'exprimer par les termes reçus aujourd'hui, savoir si, lorsqu'une des voix chantoit, par exemple, la note *sol*, une autre chantoit en même tems la note *mi*, pour faire une tierce; ou la note *ut*, pour faire une quinte.

Cette question a été proposée par de savans hommes comme douteuse : & quelques-uns ont cru pouvoir expliquer tous les passages des anciens,

qui semblent établir les concerts en parties, en les appliquant aux concerts faits à l'unisson, ou tout au plus à l'octave. Voici comme S. Augustin s'exprime : *Cordis fortassè ideo addidit organum, non ut singulæ sonent, sed ut diversitate concordissimâ consonent, sicut ordinantur in organo. Habebant enim etiam tunc sancti Dei differentias suas consonantes, non dissonantes ; id est consentientes, non dissentientes : sicut fit suavissimus cantus ex diversis quidem, sed non inter se adversis sonis.* Sénèque, *epist.* 84, a parlé fort nettement de ces concerts en ces termes : *Non vides quàm multorum vocibus chorus constet ? Unus tamen ex omnibus sonus redditur. Aliqua illic acuta est, aliqua gravis, aliqua media. Accedunt viris fœminæ ; interponuntur tibiæ ; singulorum illic latent voces, omnium apparent. De choro dico, quem veteres philosophi noverunt. In commissionibus nostris plus cantorum est, quàm in theatris olim spectatorum fuit : cum omnes vias orde canentium implevit & cavea æneatoribus cincta est ; & ex pulpito omne tibiarum genus, organorumque consonuit, fit concentus ex dissonis.* Et dans un autre endroit : *Doces me quo modo inter se acutæ & graves voces consonent ; quo modo nervorum disparem reddentium sonum fiat concordia.* Ce son agréable, qui naît de ces différens accords, est proprement appelé *dissona suavitas* par Martianus Capella, *liv.* 9. Et

comme s'exprime Nonnius : *Multis diverſa canentibus, unus efficitur ſonus.* L'auteur du livre *de Mundo*, attribué à Ariſtote, en a parlé, (*cap.* 5). très-clairement en ces termes : « La muſique mê» lant enſemble les ſons aigus & les graves, les » longs & les brefs en des voix différentes, pro» duit une ſeule harmonie ». Et dans le chapitre ſuivant : « comme dans un cœur, dit-il, lorſque » le premier chantre a entonné le chant, tout le » chœur des hommes, & quelquefois auſſi des » femmes, y répond en des voix différentes, les » unes plus aigues, & les autres plus graves, en » compoſent un concert harmonieux ». Puiſque la muſique d'alors compoſoit ſon harmonie de ſons graves & aigus, longs & brefs, chantés par des voix différentes, lorſque le ſon grave étoit long, & que l'aigu étoit bref, il falloit de néceſſité que les accords changeaſſent ; & que, ce qui étoit par exemple un uniſſon, devînt une quinte, ou un autre accord. Quand Ovide parlant d'Orphée, *Métam.* 10, s'eſt ainſi expliqué :

Ut ſatis impulſas tentavit pollice chordas,
Et ſenſit varios, quamvis diverſa ſonarent,
Concordare modos.

Peut-on expliquer en un autre ſens que de notre ſymphonie, ces accords concordans, quoique compoſés de ſons différens entr'eux ? Tout cela nous

repréſente ſi préçiſément les diverſes parties dont nos concerts ſont compoſés, que ſi nous voulions les décrire à des gens qui ne les connoîtroient pas, nous ne pourrions pas nous en expliquer autrement. Et il ſe trouve cependant des gens aſſez opiniâtres, pour ſoutenir que cette diverſité de ſons ne marque pas une diverſité de notes, mais une diverſité de voix aigues, moyennes & graves, entonnant toutes les mêmes notes, chacune ſelon ſa diſpoſition naturelle; comme il arrive dans nos égliſes, lorſque le clergé & le peuple, les jeunes & les vieux, chantant un même pſeaume, les voix ſont différentes, mais on n'entend qu'un ſeul & même chant: & c'eſt à ce ſens-là qu'ils ajuſtent les paſſages que j'ai cités. Ils pourroient appuyer leur opinion ſur ce qu'encore aujourd'hui la muſique en partie eſt inconnue à tout l'Orient, & que juſqu'à préſent nos muſiciens n'ont pu la leur faire goûter. Les Chinois ne chantent point à pluſieurs parties, non plus que dans toute l'Aſie (1); & cette muſique ne leur plaît point. Or, il ne paroît pas croyable que, ſi cette muſique étoit auſſi ancienne dans l'Occident, que ces paſſages que j'ai rapportés ſemblent le perſuader, elle n'eût auſſi été reçue dans l'orient. Mais puiſque nos Euro-

(1) Voyez Trigaut, de la Chine, liv. 1, chap. 4. Alvarez Samedo, Hiſt. de la Chine, p. 78. La Loubére, Relat. de Siam, part. 2, chap. 12.

péens qui fréquentent la Chine & Siam, depuis ſi longtems, ne la leur peuvent faire goûter; faut-il s'étonner que leur répugnance, qui n'a pu être vaincue juſqu'à préſent, après tant de tentatives inutiles, ne l'ait pas été dans les ſiécles paſſés? D'autres ont reconnu (1) quelques accords dans les concerts des anciens, mais non pas toutes les parties que nous recevons dans les nôtres. Ils n'y admettent qu'une ſeule partie, ſoutenue de quelques faux bourdons de la quinte & de l'octave, ſuivant l'uſage pratiqué dans les cornemuſes & dans les vielles. Mais le diſcours que fait tenir Cicéron à Scipion l'Africain, en parlant en ſonge dans le ciel à ſon petit-fils, me ſemble décider entièrement la queſtion. Quel eſt cet agréable ſon, dit Scipion le jeune, qui remplit mes oreilles? Queſtion pareille à celle que Sénèque le Tragique (2) fait faire à Hercule, entendant l'harmonie du ciel. Scipion répond à ſon petit-fils en ces termes: *Hic eſt qui intervallis conjunctis imparibus, ſed tamen pro ratâ portione diſtinctis, impulſu & motu ipſorum orbium conficitur; qui acuta cum gravibus temperans, varios æquabiliter concentus efficit....... & natura fert, ut extrema ex alterâ parte graviter, ex alterâ parte acuta ſonent. Quam ob cauſam ſum-*

(1) Voyez Perraut ſur Vitruve, liv. 5, ch. 4.
(2) Senec. Herc. œt. act. 4, v. 1434.

mus ille quidem stelliferi cœli cursus, cujus conversio est concitatior, acuto & excitato movetur sono; gravissimo autem hic lunaris atque infimus...... Illi autem octo cursus, in quibus eadem vis est duorum Mercurii & Veneris, septem efficiunt distinctos intervallis sonos. On ne peut pas croire que Cicéron dans ce passage ait entendu parler du mouvement journalier des cieux. Car si ces sept sons, différens seulement en grosseur, avoient tous marqué la même note, en quoi auroit consisté cet agrément, qui flattoit si doucement les oreilles? Si sept violons de grandeurs différentes, à commencer par la poche, jusqu'à la basse de viole, se mettoient tous à jouer en même tems, & continuement, une même note, peut-on s'imaginer qu'il en revînt quelque plaisir à l'auditeur? On ne peut donc pas douter que Cicéron n'ait entendu les mouvemens propres & particuliers de chaque ciel. Or ces mouvemens étant fort inégaux, & par la différence des sons graves, aigus, que Cicéron leur attribue, & par la différence des tems, on ne peut pas concevoir qu'une si grande diversité n'ait produit qu'un même son: Cicéron disant au contraire que ces sons sont différens, à proportion des intervalles des cieux, *septem efficiunt distinctos intervallis sonos.* Et en parlant de ce son en général, qui étoit composé de tous les autres sons, il dit qu'il est *intervallis conjunctis imparibus, sed tamen pro rata*

portione distinctis. Ce qu'il n'auroit pas pu dire, s'il avoit parlé d'un seul & même son.

Quand j'entrai dans la carrière des études pour faire mon cours de littérature, je reconnus que, dans l'opinion commune le souverain degré du mérite littéraire consistoit dans la critique, c'est-à-dire dans cette partie de la grammaire, qui s'occupe à rétablir dans sa première intégrité le texte des anciens auteurs, & à le purger des changemens que l'ignorance, ou la précipitation des copistes, ou la corruption des originaux, causée par la longueur des années, ou par la dent de la vermine, y ont apportés. Pour remédier à ces maux, on prenoit deux voies: ou de consulter les plus fidelles & les plus anciens exemplaires, & y conformer les plus récens & les plus dépravés; ou, lorsque ce secours manquoit, d'user de conjectures, pour restituer l'ancienne leçon dans sa pureté. Les jeunes gens qui songeoient donc à se faire du nom dans les lettres, travailloient à se pourvoir de bons exemplaires, pour y collationner les éditions les plus récentes. Ils entreprenoient pour cela de grands voyages, & n'épargnoient point la dépense, pour s'enrichir de ces trésors de l'antiquité; & celui qui avoit eu le bonheur de rapporter chez lui ces riches dépouilles, avoit un gage assuré d'un des premiers rangs du Parnasse.

Par cette voie les Gruters, & les Saumaises; & avant eux les Politiens, les Scaligers, les Murets; & après eux Isaac Vossius, & Nicolas Heinsius, & plusieurs autres, sont devenus dans leurs jours les princes des belles-lettres. Ceux à qui cet aide manquoit, avoient recours à leur propre industrie, & ils employoient leur esprit & leur érudition pour discerner les endroits qui avoient besoin de correction, & pour les restituer en leur entier.

C'est à cet art que l'on a donné le nom de Critique, dont on fait Aristote le premier inventeur, & il a été pratiqué par plusieurs savans hommes, jusqu'à Aristarque, qui a vécu sous Ptolémée Philométor, roi d'Egypte, & dont le nom a passé à tous ceux qui ont suivi le même emploi. Les Romains ont eu aussi leurs critiques, aussi bien que les Grecs, & voici de quelle manière Quintilien en a parlé, liv. 1, chap. 4. *Scribendi ratio conjuncta cum loquendo est, & enarrationem præcedit emendata lectio, & mistum his omnibus judicium est; quoquidem ita severè sunt usi veteres grammatici, ut non versus modo censoriâ quadam virgulâ notare, & libros qui falso viderentur inscripti, tanquam subditios submovere familia permiserint sibi, sed auctores alios in ordinem redegerint, alios omninò exemerint numero.* Valerius Probus, dont Suétone a fait l'éloge dans son livre des illustres grammairiens, s'appliqua à cette unique partie de la gram-

maire qui s'occupe à corriger lés anciens exemplaires. Ceux qui s'adonnoient à ce travail, soit de collationner les anciens auteurs sur les originaux, ou de les corriger suivant leurs propres lumières, avoient coutume de marquer leur nom à à la fin de ces ouvrages, pour servir de certificat aux lecteurs de l'examen qui en avoit été fait. Eusèbe & Pamphile mirent leurs noms au bas des ouvrages d'Origène, qu'ils avoient examinés: & c'est d'un pareil travail que vient ce *Galliopius recensui*, que l'on trouve à la fin des comédies de Térence. Julius Celsus s'étoit donné le même soin pour les livres de César; & le rhéteur Salluste, pour ceux de Tacite. Cicéron même ne dédaigna pas (1) de donner ses soins pour rétablir l'ouvrage de Lucrèce dans sa pureté. Dans ces derniers tems, depuis le rétablissement des lettres, les savans, comme j'ai dit, firent un point capital de cet exercice. Après une si longue ignorance, ce soin étoit nécessaire pour guérir les plaies, que la barbarie avoit fait souffrir aux bonnes lettres: & il faut savoir gré à ceux qui ont travaillé à leur rendre une partie de leur première splendeur. Je l'ai fait moi-même dans mes besoins, mais avec beaucoup de timidité & de retenue.

Mais ce travail, quoique nécessaire dans l'usage des lettres anciennes, m'a toujours paru bas, &

(1) Euseb. Chron. Vossius, de arte Gramm. 1, 6.

peu digne de l'estime qu'il s'est attirée, & de l'application d'un esprit noble & élevé. Je n'ai jamais fait grand cas d'une étude qui fait consister le souverain degré de l'érudition dans des conjectures hasardées sur quelques mots mal entendus, ou dans le changement de quelques lettres mal arrangées. J'appelle ces critiques les sarcleurs du champ de la littérature. Que si je me trouve quelquefois obligé d'être sarcleur de mon propre fonds, je veux que la culture que j'y donne m'en fasse manger les fruits.

La bassesse de cet emploi n'est pas seulement ce qui m'en a dégoûté. La hardiesse effrénée des nouveaux critiques a été principalement ce qui m'en a rebuté. Au lieu de remédier au mal & guérir les parties gangrénées, ils ont souvent infecté les plus saines & les plus entières. Ils ont fait dire aux anciens ce qu'ils n'avoient jamais pensé; leurs corrections ont dégénéré en corruptions, & le remède a été pire que le mal. Et ceux qui ont cru se signaler davantage dans cet art, ont causé le plus grand désordre. Il n'est pas croyable avec quelle témérité Joseph Scaliger, qui crut en son tems s'être acquis par cette voie le titre de prince de la littérature, a défiguré les anciens auteurs qui ont passé par ses mains. Je l'ai fait voir incontestablement dans ses commentaires sur Manile, abîme d'erreurs & de faussetés. Saumaise a été plus modéré, quoique

souvent licencieux, & abusant de son savoir, de son esprit & de sa réputation. Je puis donner pour exemple d'un sage critique Jean Frédéric Gronovius, qui, à une profonde érudition, & beaucoup de pénétration & de sagacité, a joint une rare modestie & une grande circonspection. Dans un commerce étroit de littérature que j'ai eu pendant plusieurs années avec M. Bochart, nous avons eu souvent des différens sur cette matière comme sur beaucoup d'autres. Il s'étoit fait une habitude si fréquente de ces interpolations, qu'il appeloit restitutions, qu'en voulant faire honneur à son esprit & à son savoir, il faisoit souvent tort à son jugement. On en pourra juger par les exemples suivans. Il fut consulté un jour par son ami M. de Brieux, sur le sens d'un passage de Servius, dans son commentaire sur la cinquième Eglogue de Virgile, où il met entre les caractères de la figure d'Apollon, *Gryphenæum, quod & terrenum numen ostendit.* Il ne balança point à réformer le mot *Gryphenæum* en celui de *Grypæëtum*, & il soutint sa conjecture par une longue dissertation; curieuse à la vérité, & fort applaudie par tous ses admirateurs, mais néanmoins portant à faux: car M. Sarrau ayant consulté les anciens manuscrits, manda qu'ils portoient ces paroles, *Grypen, quæ eum etiam terrenum numen ostendit.* Je fus fâché pour l'amour de M. Bochart, de voir une si grande

levée d'érudition, qu'il avoit étalée dans sa réponse, rendue inutile par ces importuns manuscrits. On allégua une autre fois dans l'académie de Caën, ce passage des Bacchides de Plaute, où un pédadogue parlant du fouët qu'on donne à un écolier, qui ne dit pas bien sa leçon, s'explique ainsi : *Fieret corium tam maculosum, quàm est nutricis pallium.* Cela s'entend assez de soi-même ; car on voit clairement qu'il compare les marques que le fouet laisse sur la peau d'un jeune écolier, à celles qu'un enfant par ses ordures laisse sur la robe d'une nourrice. C'est en ce sens que Phénix, nourricier d'Achille, lui reproche dans Homère, qu'étant enfant il lui avoit souvent gâté sa robe. Et c'est en ce même sens qu'Erasme (1) en a fait un adage. Mais un critique de cette académie ayant proposé une diverse leçon de son invention sur ce passage, qui n'en avoit point besoin, & ayant conjecturé que Plaute pouvoit avoir écrit, *quàm est meretricis pallium* ; parce que les robes des femmes publiques étoient peintes de fleurs & de diverses couleurs ; M. Bochart se crut en droit de conjecturer comme un autre. Ainsi, à l'assemblée suivante, il nous apporta une très-savante & très-absurde diatribe, pour nous convaincre qu'il falloit lire dans cet endroit de Plaute, *quàm est natricis pallium* : rapportant les

(1) Chiliad. 3. Cent. 1. Adag. 60.

taches de la peau de l'écolier fouetté, aux mouchetures de la peau du ferpent nommé Natrix. Je pourrois rapporter plufieurs autres traits de la critique de ce grand homme, mais je finirai par ce troifième, auquel je dois prendre un plus particulier intérêt. Il m'envoya prier un jour de lui prêter mon exemplaire de l'Anthologie, où fe trouve un petit poëme de Paulus Silentiarius fur les bains Pythiens de Bithynie, qui ne fe rencontroit point dans le fien. Il ajoutoit qu'on le confultoit fur l'intelligence d'un paffage de ce poëme, où ces bains font comparés à ceux de Médie & de Perfe, en ces termes :

> οἶδεν, φέρειν τοιαῦτ' ἆ,
> τιτανία, μηδία
> κὶ περσικὴ πιττάκη.

La difficulté confiftoit à favoir ce que c'eft que cette πιττάκη. Il me pria par ce billet de lire ce poëme en le lui envoyant, & de lui dire mon avis fur ce πιττάκη. Je lui envoyai le livre, il lut le poëme, & n'entendit rien à la fignification de ce mot. Un autre homme que lui, l'auroit avoué ingénûment, mais un tel aveu ne convenoit pas à un critique du premier ordre. Il coupa le nœud qu'il ne pouvoit délier, & en banniffant ce πιττάκη incommode, il lui fubftitua πακτυκὴ, qui eft le nom d'une petite région

de Perse. Cette pensée étoit spécieuse, & il ne lui manquoit que d'être véritable ; car je lui fis voir que Bittace & Sittace sont la même chose que Psittace ou Psittacène région de Perse, qui a donné le nom de Psittacus au perroquet : la première lettre de ce nom, étant la lettre double Ψ, composée d'un P & d'une S, & se résolvant en ces deux lettres ; & de Psittacène & Psittace, faisant Sittacène & Sittace, & Pittace. Cela se confirme sans contredit, par le livre d'Aristote des Merveilles, d'où Paulus Silentiarius a tiré toute la matière de son poëme. ἔστι δὲ, dit-il, καὶ ἐν μηδίᾳ, καὶ ἐν ψιττακηνῇ τῆς περσίδος πυρὰ καιόμενα.

Lorsque M. Perraut se constitua juge entre les anciens & les modernes, & entreprit de donner à notre siècle la préférence sur les siècle anciens, dont il n'avoit qu'une très-médiocre connoissance ; & qu'il me communiqua les ouvrages qu'il préparoit sur cette matière ; je fis tous mes efforts pour le retirer d'une entreprise, qui étoit au-dessus de sa capacité, & que je prévoyois ne devoir pas tourner à son avantage. Je lui alléguai diverses raisons, assez fortes pour devoir l'arrêter, mais je lui cachai la principale, qui étoit son insuffisance, & le peu d'usage qu'il avoit de l'antiquité qu'il attaquoit ; à quoi tout son bel esprit ne pourroit pas suppléer. En me remontrant

ſouvent les avantages qu'il attribuoit à notre ſiècle ſur les ſiècles paſſés, les jets-d'eau de Verſailles, que nous avions devant les yeux, lui ſervirent de preuve pour établir ſon paradoxe, comme une nouvelle invention de ces derniers tems, qui étoit d'un ſi grand ornement pour nos maiſons, entièrement inconnu à nos devanciers. J'étois tout récent alors des obſervations que j'avois faites ſur le poëte Manile, & j'avois encore préſent à l'eſprit cet endroit du livre quatrième, *v.* 162, où rapportant les inclinations que donne le ſigne du verſeau, à ceux qui naiſſent ſous ſon aſcendant, il dit qu'il s'adonnera à la conduite des eaux & à détourner leur cours, pour les faire aller vers le ciel & arroſer les aſtres :

Ipſaque converſis aſpergere fluctibus aſtra.

Ce qui ne ſe peut entendre que des jets d'eau, non plus que cet endroit de Pline le jeune que je lui indiquai (*lib.* 5, *Epiſt.* 6.) *Fons egerit aquam & recipit; nam expulſus in altum in ſe cadit; junctiſque hiatibus & abſorbetur & tollitur.* Il me ſouvint auſſi que Caſſiodore écrivant à Boëce, & louant ſa profonde intelligence dans les mathématiques, & principalement dans cette partie qui regarde les mécaniques : *Facit aquas*, dit-il, *ex imo ſurgentes, præcipites cadere.* J'ajoutai à cela ce qui eſt encore plus exprès & entièrement démonſtratif,

monſtratif, que les anciens n'ignoroient pas cette propriété de la nature, de faire remonter les eaux, après leur deſcente, à la hauteur de leur ſource, & de l'équilibre que les eaux qui remontent, gardent avec celles qui deſcendent, par l'égale compreſſion de l'air, qui ſe fait dans les deux extrémités de leur courſe, & à la tête & à la queue. Ce que Vitruve & Palladius n'ont pas ignoré, & que Pline a expreſſément marqué, *liv. 31, chap 6*, diſant que les eaux *ſubeunt altitudinem exortûs ſui*, & que comme c'eſt de ce balancement & de ce contre-poids que dépend tout l'artifice des jets d'eau, il n'y a pas d'apparence que les anciens ayant connu cette cauſe, en aient ignoré un ſi ſurprenant effet. J'aurois pu lui en fournir beaucoup d'autres preuves; mais je crus que cet échantillon pourroit ſuffire pour le faire revenir de ſon entêtement & de ſes fauſſes idées.

Les proteſtans de France, ſectateurs de la doctrine de Calvin, ont cru tirer un grand avantage contre le dogme catholique de la réalité du corps de Jéſus-Chriſt dans le ſacrement de l'Euchariſtie, du paſſage d'Origène, où parlant de ce corps, il l'appelle *corps typtique & ſymbolique*. Pouvoit-il, diſent nos adverſaires, exclure plus nettement la réalité du corps de Jéſus-Chriſt de ce ſacrement,

qu'en disant qu'il n'y est présent que par image, & qu'il est absent en effet? qu'il n'y est que figuré & représenté, & non pas réel & véritable? C'est ainsi qu'Aubertin & tous ceux de sa secte ont entendu ce passage, & l'ont fait valoir selon toute l'étendue de leur zèle & de leur prévention. Sixte de Sienne, *Biblioth. lib. 6, Annot. 66*, a cru que ce passage avoit été altéré par les hérétiques. Génebrard & le cardinal du Perron en ont attribué la dépravation à Erasme, qui l'a traduit. Bellarmin, sans avoir recours à ce soupçon, a montré que ce passage peut recevoir un sens orthodoxe, & il lui donne une explication catholique. Pour moi, ayant en main le texte grec, j'ai été obligé de rendre témoignage à la bonne foi d'Erasme, & de reconnoître la sincérité de sa traduction, & de la justifier des imputations de Génebrard & du cardinal du Perron. J'ai donc pris la même voie que Bellarmin, & j'ai tâché de faire voir par une explication nouvelle & différente de la sienne, mais incontestable, que ce passage ne contient rien qui ne soit conforme à la doctrine catholique, & entièrement contraire aux fausses idées des calvinistes. Je dis donc que les termes de typique & de symbolique ne signifient pas, comme ils le prétendent, figuré, représenté, qui n'existe que par image, & non pas réellement; mais figuratif, représentatif, qui n'exclud pas la réalité: de sorte

que quand Origène a appelé le corps de Jésus-Christ, dans le sacrement de l'Eucharistie, corps typique & symbolique, il n'a pas voulu dire corps figuré & représenté, n'existant que par image, & non pas réellement; mais corps véritable, existant réellement, mais portant la figure d'autre chose. Puisqu'on ne peut donner de meilleur interprète des pensées d'un auteur que l'auteur lui-même, cette question ne peut être mieux décidée, ni par une explication plus sûre & plus authentique, que par celle d'Origène lui-même. Or, je soutiens qu'Origène n'emploie jamais les termes de typique & de symbolique dans un autre sens que celui que je propose, c'est-à-dire, de figuratif, représentatif, portant la figure & le symbole d'autre chose, & jamais dans le sens de figuré, & n'existant que par représentation: les exemples suivans le vont justifier. Dans son commentaire sur Saint Mathieu, il appelle prêtre symbolique le grand prêtre des Juifs, parce qu'il étoit le symbole du véritable prêtre Jésus-Christ: dans le même sens & dans la même vue, Eusèbe, *Démonstr. évang. lib.* 4, appelle le grand prêtre des Juifs σκιώδη καὶ εἰκονικόν, prêtre en nombre & en figure. Or, on n'a jamais douté que le grand prêtre des Juifs ne fût réellement prêtre. D'où il s'ensuit que le mot de symbolique n'exclud pas la réalité, mais qu'il ajoute à la réalité la figure d'autre chose.

Origène appelle au même endroit sacrifices symboliques les sacrifices de la loi mosaïque, parce qu'ils étoient les symboles qui se font pour les péchés. Voilà donc des sacrifices très-réels, portant une figure étrangère, qualifiés du terme de symboliques. Dans le douzième tome sur Saint Jean, il dit que lorsque Judas sortit pour trahir le Seigneur, il étoit symboliquement nuit; parce que la nuit qui étoit alors très-réelle, étoit le symbole de la nuit du péché, dont l'âme de Judas étoit obsédée. Je pourrois produire plusieurs autres passages semblables; mais ceux-ci doivent suffire à tout lecteur qui aura de la candeur. Il est donc évident que corps symbolique, au langage d'Origène, ne signifie pas ce qui existe par représentation, & non autrement; mais ce qui existant réellement, représente autre chose. Que si l'on me demande maintenant quelle figure porte, dans l'Eucharistie, le corps de Jésus-Christ, je réponds qu'il en porte plusieurs, mais principalement celle de lui-même, tel qu'il existoit sur la croix, & tel qu'il existe dans le ciel à la droite de son père.

Turnèbe & Scaliger, deux des plus savans hommes du siècle passé, ont employé, après d'autres habiles gens, leur esprit & leur érudition pour chercher la signification du mot *Myobarbum*, qui est à la tête de la trentième épi-

gramme d'Ausone. Le titre est conçu en ces termes, *Myobarbum Liberi patris, signo marmoreo in villâ nostrâ omnium Deorum argumenta habentis.* Ce *Myobarbum* étoit une statue de Bacchus, qu'Ausone avoit placée dans sa maison de campagne : & il avoit nommé cette statue *Panteum*; parce qu'on donnoit ce nom aux statues des dieux, qui portoient des caractères appropriés à tous les dieux. Et c'est la raison du nom de Panthéon, qu'Agrippa donna à ce temple, qu'il bâtit, & qui subsiste encore à Rome; parce que, selon Dion, lib. 53, dans les figures de Mars & de Vénus, qu'il y avoit placées, il contenoit celles de tous les dieux. Telle étoit la statue de Bacchus, qu'Ausone avoit fait ériger dans sa maison. L'origine de ces sortes de statues portant divers symboles, semble être venue des Assyriens qui, au rapport de Macrobe, avoient érigé dans la ville d'Hiérapolis, à l'honneur du soleil, un simulacre exprimant tous ses effets par ses divers caractères, & portant une longue barbe pointue. On donnoit à ce simulacre le nom d'Apollon ; & Apollon est le même que Bacchus, comme l'assure le même Macrobe au chapitre suivant. Ausone, dans le titre de son épigramme, a donné à sa figure le nom de *Myobarbum*; parce que Bacchus, qu'on représentoit sans barbe par tout ailleurs, & comme un jeune

homme, ainsi qu'Apollon, paroissoit ici avec une longue barbe en pointe, comme les statues d'Apollon, que l'on voyoit à Hiérapolis : & parce que la souris est pointue, & par la queue & par la tête, on appliquoit le nom grec de la souris, qui est μῦς à plusieurs choses, dont la figure se terminoit en pointe ; & on appeloit μειοῦρος ce qui étoit pointu par le bout, comme qui diroit queue pointue. De-là vient le nom de *Mioparo*, qu'on donnoit à une espece de brigantin long & pointu. Par une semblable formation Ausone a fait le mot de *Myobarbum*, pour dire barbe pointue. Cette exposition est si nette & si bien établie, qu'elle sert de pleine réfutation de celles de Turnébe & de Scaliger. Le premier, *Adversar. lib*, 3. *cap*. 39, explique *Myobarbum* d'une manière assez obscure. Il veut que ce mot soit composé de μῦς, souris, & de βαρβὸς, qui selon Hesychius signifie une mesure de liqueurs, de la grandeur à-peu-près d'une cuillerée, de laquelle mesure on se servoit dans les mystères de Cérès. De sorte que *Myobarbum* voudroit dire, selon lui, *Muris cyathus*. Et comme le mot de μῦς a quelque rapport avec le verbe μύειν, qui signifie clorre, d'où vient le mot de mystère, Ausone a voulu désigner par le mot de *Myobarbum*, les noms & la puissance mystique de Bacchus. Tout cela est si obscur,

ſi confus, & ſi fort tiré par les cheveux, qu'on n'en peut recueillir rien de certain. L'explication de Scaliger eſt un peu moins obſcure, mais elle n'eſt pas moins fauſſe. Il dit que *Myobarbum* ſignifie un pot à mettre du vin; que l'on repréſentoit ordinairement ce pot, pendant au bras droit des ſtatues de Bacchus; que ce pot étoit long, & alloit en s'étréciſſant juſqu'à la baſe, qui étoit pointue. De ſorte que ce vaiſſeau avoit la figure d'une corne renverſée, ou d'un toupin. Scaliger ne donne pas la raiſon de cette figure bizarre des pots de Bacchus, ſi différente de la figure ordinaire des pots à mettre du vin, dont nous nous ſervons : elle a néanmoins une cauſe qui mérite d'être rapportée. Il faut ſavoir, ce que perſonne n'ignore, que le Bacchus des Grecs eſt l'Oſiris des Egyptiens; & que les Grecs ont pris des Egyptiens les myſtères de Bacchus. Or les Egyptiens donnoient cette figure aux pots à mettre du vin, dont ils ſe ſervoient dans l'uſage commun, parce que leur terroir étant ſablonneux, ou fort gras, le pied pointu du vaiſſeau entroit & ſe fichoit aiſément dans le ſable, ou dans cette terre graſſe & molle, & s'y ſoutenoit, ſans être expoſé à ſe renverſer : ce que n'auroit pas fait un pied plus plat à l'ordinaire, qui auroit été chancelant ſur le ſable, ou ſur un terroir inégal, & aiſé à ſe renverſer. Vanſlebe dans la

relation de son voyage d'Egypte, dit qu'il vit dans la Thébaïde d'anciennes cruches, ayant deux anses aux côtés, & pointues par bas, pour pouvoir être plantées en terre. Mais revenons à Scaliger. Il croit que c'est cette cruche attachée au bras de la statue de Bacchus, qu'Ausone a appelée *Myobarbum*, parce qu'elle étoit pointue comme la souris, & comme les grandes barbes, qui se terminent ordinairement en pointe. Mais si cela étoit ainsi, comment ce nom & ce titre pourroit-il convenir à l'épigramme qui suit, où Ausone ne dit pas un mot de cette cruche, & où il ne parle que de la statue de Bacchus? De plus, quoiqu'il soit vrai que plusieurs statues de Bacchus portoient cette cruche pendue au bras, il n'est pas moins vrai que plusieurs autres ne la portoient point. Quelle preuve a donc Scaliger, que la statue, dont parle Ausone, la portoit? Ç'a été à la statue même qu'Ausonne a donné le nom de *Myobarbum*, c'est-à-dire, barbe pointue, semblable en cela, comme j'ai dit, à ces statues du soleil, que l'on voyoit à Hiérapolis.

Quoique mon père n'eût pas étudié ce genre de littérature, qui donne le titre de savant à ceux qui le cultivent avec succès, il avoit néanmoins acquis d'assez belles connoissances, pour se distinguer du vulgaire par son savoir. Comme il étoit

né dans la religion proteſtante, & qu'il l'avoit profeſſée dans un âge aſſez avancé, ce lui fut une occaſion d'étudier l'écriture ſainte. Mais ce fut ſa piété, & ſon amour pour les choſes ſaintes, & le goût qu'il eut pour les ſacrés myſtères que l'on y découvre, qui la lui firent approfondir bien au-delà de l'application qu'a coutume d'y donner le commun des proteſtans. J'ai trouvé parmi ſes papiers un aſſez gros livre, écrit de ſa main, contenant des obſervations & des réflexions pieuſes, curieuſes, & ingénieuſes ſur ces divins livres, qui portent un ample témoignage du progrès qu'il avoit fait dans les ſaintes-lettres. Sa converſion ſe fit en connoiſſance de cauſe. Il examina à fond tous les points controverſés, les prétextes, les raiſons de douter, les déciſions, & les motifs de ſa détermination. Cela compoſe un aſſez gros traité de controverſes, écrit de ſa main, qui auroit eu peut-être ſon prix, s'il avoit été rendu public. Le père Gontery, jéſuite qui s'eſt rendu célèbre dans les controverſes, fut celui qui lui donna la main pour ſortir du bourbier de l'héréſie. Il le prit pour ſon guide dans les voies de Dieu : il régla ſa conſcience & ſa conduite ſur ſes conſeils, & entretint avec lui un commerce fréquent de lettres, qui me ſont demeurées en très-grand nombre. Quoiqu'il n'eût pas fait dans ſes premières années ce cours or-

dinaire d'études réglées, que l'on a coutume de faire faire aux jeunes gens, il ne paroît pas néanmoins avoir été tout-à-fait ignorant de la langue latine, autant que j'en ai pu juger par ses écrits qui me sont restés. Il avoit pris même quelque teinture, sinon de la langue, au moins de l'écriture grecque. De sorte que, lors qu'après sa conversion, il fut obligé d'apprendre les prières que l'église catholique a coutume de réciter en latin, il écrivoit ce latin en caractères grecs. Il savoit la musique, & je juge par le grand nombre de livres que j'ai, notés de sa main, qu'il l'avoit étudiée principalement par rapport aux instrumens. Il en laissa plusieurs, luts, guittares, violes. Mais ces livres font voir que sa principale application fut pour le lut. Il signala sa passion & son intelligence dans la musique, lorsqu'ayant été élu premier marguillier de l'église de saint Jean de Caën, sa paroisse, il y établit un maître de musique, & un chœur composé de voix & d'instrumens, qui a subsisté pendant plus de cinquante ans. La danse, qui doit son origine & son principal agrément à la musique, & qui pour sa perfection demande la légèreté du corps, & la bonne grace dans ses mouvemens, fut une de ses passions dominantes. J'ai ouï conter à des vieillards ses contemporains & ses amis, que pendant sa dernière maladie, qui le tint six mois

au lit, ils composèrent un ballet, qu'ils ne crurent pas pouvoir réussir sans son approbation ; qu'ils l'allèrent répéter devant son lit, & le réglèrent suivant ses avis. J'ai appris de ces mêmes vieillards, qu'il fit à Rouen dans sa première jeunesse une fameuse mascarade à cheval, en forme de carrousel, dont j'ai vu les habits long-tems après sa mort, magnifiques à la vérité, & en si grande quantité, que les voyant, je ne pouvois m'empêcher de penser, avec tout le respect que je dois à sa mémoire, que cette dépense eût été bien plus utilement employée, s'il s'en fût servi pour contribuer à l'établissement de sa famille. Son génie & la délicatesse de son oreille se faisoient encore remarquer dans les vers qu'il composoit. Il m'en est resté quelques-uns, où j'ai trouvé de l'élévation, du tour & du nombre & rien ne m'a semblé y manquer, qu'un plus grand usage des bons auteurs de notre langue, & des meilleurs poëtes de son tems ; & sur-tout un plus grand commerce avec la cour, pour en essuyer la paravinité, je veux dire la teinture & la rouille de la province. J'ai reconnu particulièrement le caractère de son esprit, dans les lettres qu'il écrivoit à ma mère pendant les dernières années de sa vie, & qu'elle avoit gardées, avec ses réponses, par la tendresse qu'elle avoit pour lui. L'esprit que l'on y remarque, quoi qu'abondant

& fécond, n'étoit pas naturel ; il étoit forcé & guindé, ennuyeux par ses trop fréquentes plaisanteries, & déplaisant par trop d'envie de plaire ; retenant toujours un certain air de supériorité, assez éloigné de ces manières respectueuses dont la politesse françoise ne se dispense jamais avec les dames. Les réponses de ma mère sont d'un genre tout opposé ; d'un style aisé, mais sans bassesse, naturel, agréable, donnant dans sa simplicité des marques sensibles de la vivacité de son esprit, & de son amour conjugal. Cela convient assez à ce que j'ai ouï dire à ses amies qui lui ont survéçu, qu'elle étoit d'une humeur charmante, d'un entretien enjoué, d'un esprit délicat & pénétrant, remarquant finement le ridicule des choses & des personnes ; qu'on ne pouvoit la surpasser dans l'agrément de ses récits, faisant un conte de la meilleure grace du monde. Elle porta le regret de son mari à un tel point, que dans les trois années qu'elle lui survécut, il ne se passa pas un jour qu'elle ne lui donnât des larmes ; tout ce qui se présentoit à ses yeux, la faisant souvenir de lui, & renouvellant sa tristesse. Je la perdis à l'âge de six ans : & quoique cet âge ne soit guère sensible à la tendresse & à la reconnoissance, & aux passions douces du cœur, je puis assurer néanmoins, que je n'ai jamais senti une si longue & si vive douleur. La

perte infinie que je faiſois, & que je ne connoiſſois pas alors, n'y avoit pourtant aucune part, quoique je fuſſe privé par ſa mort d'une éducation heureuſe qu'elle m'auroit donnée ; d'une augmentation conſidérable de mon bien & de ma fortune, que je pouvois attendre de ſa prudence & de ſes ſoins ; & que je demeuraſſe abandonné à la fortune, entre les mains de parens éloignés de demeure, de ſang & d'inclination.

Après avoir fait éloge de mon père & de ma mère, l'ordre de la nature me conduit à ceux de mes ſœurs. Mais mon inclination, & même la juſtice m'y engagent encore davantage : car leur piété & leur vertu, quoi qu'en des genres fort différens, méritent d'être publiés. L'inſtitution & les exemples domeſtiques de ma mère, firent dans leur ame la première impreſſion de la crainte de Dieu. Mais elles furent privées de ce ſecours dans un âge ſi tendre, qu'il fallut leur en chercher un plus efficace. Elles le trouvèrent auprès de leurs tantes, religieuſes aux Emmurées de Rouen, à qui leur éducation fut confiée. L'aînée en ſortit, quand ſon âge la rendit propre au monde, & elle fut mariée peu de tems après. Sa ſeconde ſœur ne tarda pas long-tems à prendre le même parti. Ce fut par mon conſentement, & ſous l'autorité de tuteur que je

tenois sur elle, qu'elle fut mariée : car encore qu'elle fût mon aînée, la majorité des filles étant plus tardive en Normandie, que celle des garçons, elle tomba sous ma tutelle. La troisième qui étoit ma cadette, demeura avec ses tantes, jusqu'au tems qu'elles passèrent au Pont-l'évêque, pour y fonder le célèbre monastère des dominicaines de sainte Croix, qui y fleurit depuis longues années, dans une grande estime de sainteté. Ce fut-là que cette jeune fille renonçant au monde, se consacra à Dieu, & fut si pénétrée de son amour, que pour se rendre plus agréable à ses yeux, s'abandonnant bien plus à son zèle qu'aux conseils de ses directeurs, elle chercha des mortifications nouvelles ; les pratiques ordinaires ne lui semblant pas remplir toute l'étendue du désir qu'elle avoit de souffrir pour Dieu : sachant d'ailleurs que des saints inspirés de Dieu, avoient pris quelquefois des routes écartées, pour s'avancer dans les voies du ciel. Ayant ouï dire qu'une extrême soif étoit une des plus grandes peines que la nature pût supporter, elle résolut de s'abstenir entièrement de boire. Pour garder le secrèt sur cet étrange dessein, elle renversoit adroitement sous la table du refectoir, la portion de breuvage qu'on lui avoit servie. Cette conduite ne pouvoit pas aller loin, & la nature succomba bientôt à une si terrible épreuve, son tempérament fut entièrement ruiné ; toutes les parties de son

corps furent troublées dans leurs fonctions, & sa peau fut si brûlée qu'elle devint noire & sèche comme un parchemin. Les médecins à qui il fallut avoir recours, ne pouvoient deviner la cause des étranges symptômes qu'ils remarquoient, & ils ne la connurent que quand la malade fut obligée par l'autorité de ses supérieures & par les devoirs de sa conscience, de leur découvrir le mystère. Mais elle le découvrit, lorsque le mal étoit sans remède, & peu de jours avant sa mort. Ce fut alors qu'en rendant compte de sa conduite & de ses mortifications, elle dit qu'un jour dans la cruelle altération qu'elle sentoit, voyant un pourceau se veautrer dans la boue, & avaler à pleine gorge l'eau mêlée avec la fange, elle lui portoit envie, & souhaitoit de pouvoir prendre part à cette boisson. Dieu avoit doué cette sainte fille de rares talens. Elle avoit un esprit transcendant, un désir infini d'apprendre, & une mémoire si prodigieuse, qu'on lui a ouï réciter mot à mot un sermon entier, qu'elle venoit d'entendre. Sa sœur aînée ne possedoit pas ces qualités éminentes, mais une sainteté pareille, qui se soutint avec une grande uniformité, depuis ses premières années jusqu'à sa mort. Sa vie étoit une continuelle oraison ; car outre les heures réglées qu'elle y donnoit chaque jour, on remarquoit en elle, dans tous ses exercices, un recueillement, une application & une élévation à

Dieu, que rien ne pouvoit interrompre. Quelque tems après qu'elle fut sortie du couvent, un peu avant son mariage, elle me pria d'obtenir du père Mambrun, jésuite, qui étoit alors mon régent de philosophie, & dont elle m'entendoit souvent vanter le mérite, qu'il voulût bien recevoir sa confession générale. Cela s'éxécuta, & ce père fut si touché de l'innocence de sa vie, que depuis ce tems-là, lorsqu'il me demandoit de ses nouvelles, il ne me parloit d'elle, que pour louer sa vertu. Sa vie ne se démentit point pendant son mariage. Appliquée fidellement aux devoirs de son état, elle ne se livra jamais à l'esprit du monde, & supporta avec une patience exemplaire la mauvaise humeur d'un mari chagrin & infirme; & depuis son veuvage, sans négliger le soin de ses affaires domestiques, qu'elle trouva fort délabrées, & qu'elle rétablit par sa prudence, & sans donner rien à ses plaisirs, elle donna ses soins à l'éducation de quatre enfans, dont elle se trouva chargée. Les intérêts de Dieu faisoient cependant son capital. Elle vivoit dans une grande retraite, & dans une pratique continuelle de mortifications, qui n'étoient connues que de ceux qui l'observoient de près. On ne la voyoit jamais dans les repas manger d'autres viandes que des plus grossières, & sous divers prétextes, elle trouvoit moyen d'en refuser de plus délicates lorsqu'elles lui étoient offertes.

Je rapporterai ici un trait du pouvoir qu'elle avoit sur elle-même, & de l'assujettissement où elle tenoit ses sens & son esprit. Ayant fait partie avec quelques-unes de ses amies, de faire douze ou treize lieues de chemin, pour se donner le divertissement d'un spectacle, qui attiroit un grand concours de monde; lorsqu'elles furent sur le lieu, & qu'on en fit l'ouverture, elle fut prise d'un désir secret de sacrifier à Dieu ce plaisir, quoique très-innocent, qu'elle avoit recherché. Elle abbattit sa coiffe, & baissa les yeux sans les lever pendant les exclamations & les applaudissemens de toute l'assistance. Sa seconde sœur prit une route bien différente. Elle aima le monde avec passion, & tout ce que le monde fait aimer. Elle voulut plaire, & elle plut; étant naturellement pourvue de tous les avantages du corps & de l'esprit, qui ont coutume de plaire. Les ajustemens, les ameublemens, les équipages, les beaux logemens, les bonnes compagnies, les parties de plaisir, les conversations enjouées, tout cela partageoit sa vie, & faisoit toute son étude. Mais enfin Dieu parla à son cœur. Elle le retira premièrement des vanités dont il étoit occupé. Elle inspira ces mêmes sentimens à son mari. Elle lui fit prendre ses pratiques de dévotion, & leur maison changea de face. Dieu lui ayant ôté ce mari, elle se résolut à une entière séparation du monde, & à se donner à Dieu sans

réserve : & pour n'être pas inutile à son service; elle forma le dessein de prendre un logement à la Délivrande, avec une de ses amies, pour y recevoir toutes les personnes de son sexe qui voudroient y venir chercher Dieu dans la solitude, & y faire des retraites de dévotion. Ce fut dans cette vue qu'elle vint à Paris, pour se rendre capable de ce saint ministère, & consulter les personnes expérimentées. La comtesse de Croisy Beuvron, son ancienne amie, veuve comme elle, voulut prendre part à cet établissement, & se retira avec elle dans cet hermitage de la Délivrande. Mais ce dessein ayant reçu des contradictions, & ses affaires domestiques prenant un tour qui l'auroit engagée dans de fâcheuses discussions, & peut-être dans des procès, elle se détermina enfin, par le conseil du père Jacques Palu, provincial des jésuites, auquel elle avoit remis la conduite de sa conscience, à se donner entièrement à Dieu pour le reste de ses jours, dans le couvent de la Visitation de Caën, à l'âge de cinquante ans. Peu de tems après sa profession, elle sentit les premières attaques d'une paralysie, qui ayant causé dans la suite un relâchement universel de tous ses nerfs & de tous ses muscles, enfin toutes les parties de son corps, & jusqu'à sa langue même, furent entièrement privées de mouvement. Cette même humeur qui causoit ce désordre, descendant en abondance de son

cerveau, & inondant tous ses membres, lui causoit souvent de très-vives douleurs, que l'on remarquoit seulement par les mouvemens fréquens & involontaires de son corps, & jamais par ses plaintes. Après avoir pratiqué pendant plus de vingt ans, dans ce douloureux état une admirable patience, elle finit sa triste vie par une sainte & heureuse mort.

Quand on considère les peines infinies que les hommes ont coutume de se donner, pour l'établissement de leurs familles, & pour la perpétuité de leur nom après leur mort, & le consentement universel de tous les peuples & de tous les siècles dans ce même désir, il semble qu'il y a de la témérité à le contredire. Mais quand on veut se dépouiller de sa prévention, & examiner ce préjugé par raison, on trouve qu'il n'y a rien de plus vain & de plus mal fondé. Quand les philosophes, qui ont connu combien ce sentiment est frivole, ont voulu le combattre, ils l'ont fait par des principes de morale, fort solides à la vérité, & conformes à la droite raison : mais jusqu'ici personne n'a cru que cette question pût se résoudre par des principes physiques, & n'a tenté par cette voie de tirer le monde de cette erreur. Si cela ne s'est pas fait, j'espère montrer qu'il se peut faire. Entre un père & son fils, il y a une relation de paternité à l'égard

du père envers son fils, & de filiation à l'égard du fils envers le père. Entre un homme & sa réputation, il y a une relation, dont cet homme est un des termes; & l'opinion qu'ont de lui les hommes chez qui il est en réputation, est l'autre terme. Les philosophes appellent relatives ces choses qui ont du rapport entr'elles, & les Grecs les nomment τὰ πρός τι que l'on peut rendre par ces mots latins, *quæ referuntur ad aliquid*. Il y a donc toujours nécessairement deux termes entre les choses relatives, & entre ces termes consiste la relation. Et si l'un des termes est détruit, il faut de toute nécessité que la relation soit anéantie. Je m'explique par un exemple. Philippe est père d'Alexandre: il y a une relation entre ces deux termes; & cette relation considérée en Philippe père, par rapport à Alexandre fils, s'appelle *paternité*: & considérée en Alexandre fils par rapport à Philippe père, s'appelle *filiation*. Or cette relation n'a rien de réel, & ne subsiste que par l'opération de notre entendement. Car la personne de Philippe étant considérée solitairement & en elle même, on n'y trouve rien d'effectif, à quoi l'on puisse appliquer ce terme de paternité; non plus que le terme de filiation dans la personne d'Alexandre. Les philosophes Grecs (1) expriment cette maxime en ces ter-

(1) Sext. Empir. adv. Mathem. pag. 303.

mes : τὰ πρός τι ἐπινοεῖται μόνον, οὐκέτι δὲ ὑπάρχει. *Quæ referuntur ad aliquid, cogitantur solùm, non verò existunt* ; & lorsque la relation se détruit, il ne se fait aucun changement réel dans les termes, mais seulement dans l'opinion. Quand Julie, fille de César, mourut à Rome, & que par sa mort la relation de paternité qui existoit en la personne de César, faisant alors la guerre dans les Gaules, fut détruite, il ne se fit aucun changement dans sa personne ; & il ignoroit lui-même la destruction de cette paternité qui s'étoit faite en lui, & que personne n'ignoroit à Rome « Ce qui est relatif (1) » se change sans en rien souffrir, & sans qu'il se » fasse en lui aucun changement, & aucune alté- » ration. » Posons une relation d'un autre genre. Jean ressemble à Pierre ; cette ressemblance est une relation entre ces deux hommes, qui sont les deux termes de cette relation. Cette ressemblance n'a rien de réel, & si Jean est considéré seul, sans avoir égard à Pierre, on ne trouvera rien en lui qui mérite ce nom ; & si un des deux termes de la relation est détruit, il n'y aura plus de ressemblance ni de relation. Romulus & Rémus étoient frères ; il y avoit entr'eux une relation de fraternité. Quand Rémus fut tué, cette relation cessa, & il n'y eut plus entr'eux de fraternité. Lorsqu'un

(1) Sext. Empir. ubi suprà.

chêne eſt planté près d'un orme, il y a entre ces deux arbres une relation de voiſinage ; ſi l'on vient à couper l'un des deux arbres, cette relation de voiſinage ſera abolie, & l'arbre qui ſubſiſtera, ne ſera plus voiſin de l'arbre qui aura été coupé. Quand mon œil regarde le ſoleil, il ſe forme une relation de regard entre mon œil regardant & le ſoleil regardé. Lorſque le ſoleil ſe couche, la relation ceſſe, & n'y ayant plus d'objet, il n'y a plus de regard ni de relation. « Des choſes relatives, » ſi l'on en détruit l'une, on détruit l'autre. » C'eſt le langage des philoſophes (1), à quoi ils ajoutent encore : » Il faut que les choſes relatives » exiſtent enſemble, & elles ne ſe peuvent ſé- » parer l'une de l'autre. » Paſſons à une autre ſorte de relation. Alexandre, par ſa valeur, avoit acquis dans l'eſprit des hommes, beaucoup de réputation & d'admiration ; cette réputation n'avoit en ſoi rien de réel, & ne conſiſtoit que dans la penſée & l'opinion que les hommes avoient de lui ; & cette penſée formoit une relation entr'elle & Alexandre qui en étoit l'objet, entre les hommes admirateurs & Alexandre admiré. Quand Alexandre vint à mourir, il ne pouvoit plus être l'objet de l'admiration des hommes, puiſqu'il n'étoit plus. Si les hommes perſévéroient dans leur admira-

(1) Idem ibid. pag. 364 & 366.

tion, ils admiroient à vide, & leur admiration portoit à faux & sans objet, & Alexandre n'y avoit non plus de part qu'à celle que nous avons maintenant pour lui; & puisqu'il n'y avoit aucune part, il est vrai de dire qu'elle ne lui appartenoit pas plus qu'à Aristote son précepteur, ou à Porus, roi des Indes, son contemporain. Et pareillement l'opinion que nous avons aujourd'hui de l'esprit & du savoir d'Aristote, n'appartient pas plus à Aristote, qui n'existe plus, qu'à Callistène, autre philosophe de son tems, ou à Alexandre: cette estime qui nous est demeurée de lui, étant une relation entre nous & lui qui ne subsiste plus, & qui a pour terme un objet vague, indéterminé, incertain & inconnu, qui est un pur néant, & qui peut être appliqué à pareil droit à tout autre objet.

Faisons maintenant l'application de ces vérités sur les cas que j'ai proposés, il en résulte qu'entre Charles V, empereur, & Philippe II, roi d'Espagne, son fils, que je prends pour exemple, il y avoit une relation de paternité & de filiation; que cette relation finit à la mort de Charles V; que Charles V étant mort, n'étoit plus père de Philippe II, puisqu'il n'étoit plus; que Philippe II n'étoit plus fils de Charles V, qui n'existoit plus; & que quand on le qualifioit fils de Charles V, comme on a coutume de le qualifier dans l'hif-

toire, on parloit improprement; cela voulant dire qu'il avoit été son fils pendant qu'il vivoit, & qu'il ne l'étoit plus, parce qu'on ne peut être fils sans père, & que n'y ayant plus de père, il n'y a plus de fils. Philippe II n'étoit donc pas plus fils de Charles V mort, que de François premier; & Charles V mort n'étoit pas plus père alors de Philippe II, que de Henri II, roi de France, puisqu'il ne l'étoit ni de l'un ni de l'autre. Il s'ensuit de-là conséquemment, que quand Charles V pensoit, pendant sa vie, que ses royaumes passeroient après sa mort à ses enfans, il se trompoit grossièrement, puisqu'après sa mort, ses enfans ne seroient plus ses enfans, & ne lui appartiendroient pas plus qu'à tout autre homme. Ce Brasilien (1) pensoit bien plus sagement, qui, voyant un François se donner beaucoup de travail pour couper & débiter du bois de Brésil, & en charger un vaisseau, lui demanda pourquoi & pour qui il prenoit tant de peine; & le François lui ayant répondu qu'il vouloit amasser quelque chose qu'il pût laisser en mourant à ses enfans après lui, il s'en moqua comme d'une extravagance, sachant bien que les enfans de celui à qui il parloit, ne seroient pas plus ses enfans après lui,

(1) Voyez Jean de Léry, Hist. du Brésil, chap. 13. Rochefort, Hist. des Antilles, 2 part. ch. 2.

qu'à lui-même qui parloit. Il en eſt de la réputation comme des enfans, il ſe forme une relation entre un homme & ſa réputation; s'il vient à mourir, un des termes de la relation n'exiſtant plus, la relation eſt anéantie, & cette réputation ne peut plus lui appartenir puiſqu'il n'exiſte plus, & par conſéquent elle appartient autant à tout autre homme qu'à lui.

Les interprètes des livres ſacrés ſe ſont exercés ſur ce paſſage d'Iſaïe, 65, 11, où il reproche aux Iſraélites, qu'ils dreſſoient des tables à Gad, & qu'ils empliſſoient de liqueur des coupes en l'honneur de Meni. *Qui ponitis menſam Gad, & impletis Meni libamen.* Les Septante traduiſent ainſi ce paſſage : ἑτοιμάζοντες τῷ δαιμονίῳ τράπεζαν, καὶ πληροῦντες τῇ τύχῃ κέρασμα. On connoît clairement par le commentaire de ſaint Jérôme, que cet endroit des Septante eſt corrompu, & qu'il faut lire : ἑτοιμάζοντες τῇ τύχῃ τράπεζαν, καὶ πληροῦντες τῷ δαιμονίῳ κέρασμα : *Parantes Fortunæ menſam ; & implentes Dæmoni mixtam potionem.* Car la plupart des interprètes, & ſaint Jérôme lui-même, conviennent que Gad ſignifie la fortune, ou plutôt la bonne fortune : & c'eſt en ce ſens, qu'il eſt manifeſtement employé dans le trentième chapitre de la Genèſe, v. 11, Selden prouve cette vérité dans le premier chapitre de ſon livre

des Dieux de Syrie. Et comme, ſuivant les dogmes de l'ancienne aſtrologie Chaldéenne & Egyptienne, les cauſes de toutes les cauſes de ce bas monde, dépendoient des aſtres, & s'y devoient rapporter, ils faiſoient dépendre la fortune de la lune; & le démon, c'eſt-à-dire, le génie, du ſoleil. Ce génie eſt celui qui préſide à la naiſſance des hommes, & qui eſt décrit par ces paroles d'Horace,

> *Scit Genius, natale comes qui temperat aſtrum,*
> *Naturæ Deus humanæ, mortalis in unum*
> *Quodque caput, vultu mutabilis, albus & ater.*

& par celles-ci de Cenſorin, cap, 3, *Cujus in tutelâ ut quiſque natus eſt, vivit.* C'eſt ce génie, qu'Iſaïe a déſigné par le mot de Méni, dont la ſignification eſt moins connue que celle de Gad. Origène dans ſes commentaires ſur ſaint Jean, tome 14, reproche aux Juifs le culte qu'ils rendoient μηνὶ καὶ σελήνῃ, à Men & à la lune. Ce Men eſt manifeſtement le ſoleil, & s'applique au ſoleil, & au génie qui dépend du ſoleil: de même que Gad ſignifie la fortune, & la fortune qui dépend de la lune. Ces mêmes principes de l'ancienne aſtrologie attribuoient à la fortune & à la lune la direction du corps; & la direction de l'ame au génie & au ſoleil. Le mot de Meni, qui a produit le grec μὴν, vient de la racine hébraïque מנה, qui ſignifie nombrer; parce que

le mouvement du ſoleil ſert à nombrer les tems. Et parce que la lune ſert au même uſage, elle a tiré de la même racine, ſon nom grec de Μήνη. Ce qui prouve encore bien clairement que Men eſt le ſoleil, c'eſt que le premier roi des Egyptiens, deſquels la religion des Grecs eſt venue, s'appeloit Men, ſelon Hérodote, l. 2, cap, 9, & 99, & que ce premier roi étoit le ſoleil, ſelon Diodore, lib. 1, d'où les Egyptiens donnèrent ce nom de Men, ou de Menis au Dieu Orus, qui étoit le ſoleil, & au bœuf ſacré, qui lui étoit dédié. Ces aſtrologues Egyptiens au rapport de Macrobe, *Saturn*, l. 1, cap. 19, croyoient que quatre dieux préſidoient à la naiſſance de chaque homme, le démon ou génie, la fortune, l'amour, & la néceſſité; mais principalement les deux premiers, par leſquels ils veulent que l'on entende le ſoleil, dieu, démon & génie, auteur & conſervateur de la vie; & la lune, ſymbole de la fortune, qui préſide à la conſervation des corps, & dirige les aventures fortuites de la vie. Ces remarques nous conduiſent à l'intelligence du paſſage d'Iſaïe que nous examinons; car il paroît que par le mot de Gad, qui ſignifie la fortune, il a entendu la lune, maîtreſſe & directrice de la fortune: de même que par le mot de Meni, qui ſignifie le génie, où le démon préſidant à la naiſſance, il a entendu le ſoleil,

auteur, principe, & gardien de la vie des hommes. Du mot hébreu Meni s'est formé le mot grec Μὴν, qui signifie le soleil, & le génie, d'où vient le plurier μῆνες, c'est-à-dire, les mois, qui sont produits & réglés par la révolution du soleil. Et le mot μῆνες, selon le dialecte Eolique, a fait celui de μᾶνες; d'où s'est fait le latin Manes, qui sont les génies, suivant ce mot de Servius, *in Æneid. v. 743. Manes genios dicit, quos cum vitâ sortimur.* Ces passages de Jérémie, 7, 18, & 44, 17, 18, 19, où il se plaint si amèrement de la superstition des Israëlites, qui faisoient des gâteaux à la reine du ciel, & des libations aux dieux étrangers, semblent avoir un grand rapport avec celui d'Isaïe. Rien ne prouve mieux l'explication que j'en propose, que les paroles de Strabon, lib. 11, 12, où il dit que dans la ville de Cabires, capitale d'Arménie, il y avoit un temple qu'on appeloit le temple du Men de Pharnace, c'est-à-dire, de son génie ; & que le serment qu'on appeloit royal, étoit en jurant par le Men, c'est à-dire, le génie de Pharnace, & la fortune du roi. Il ajoute que ce même temple étoit aussi consacré à la fortune ; & il nomme ensuite plusieurs autres temples d'Asie, dédiés à ces mêmes dieux, le génie, & la fortune, dont le culte étoit relatif à celui du soleil & de la lune. Ce culte rendu au génie du prince,

étoit si religieusement observé (1) parmi les Perses, qu'ils lui servoient tous les jours une table de mets exquis : car le culte ordinaire rendu aux génies consistoit dans le service des tables couvertes de mets exquis. L'ancienne Grèce exprimoit ce culte par des tables d'or & d'argent, posées dans leurs temples, avec des inscriptions qui marquoient qu'elles étoient dédiées (2) aux bons dieux ; & par ce gobelet du bon démon, que l'on présentoit (3) après le dessert aux conviés. C'étoient ces tables précieuses d'or & d'argent, que Denys le Tyran enlevoit des temples ; disant que puisqu'elles appartenoient aux bons dieux, ces dieux voudroient bien sans doute qu'on se servît de leur bonté. Ces bons dieux étoient les génies que quelques-uns ont cru s'appeler Manes à cause de leur bonté, dérivant ce mot du mot ancien *manum*, qui, comme l'assure (4) Servius, signifie bon. Parmi ces tables sacrées que Denys le Tyran s'approprioit, il en prit une qui avoit été mise devant la statue d'Apollon, & sur laquelle un bon démon (5) buvoit à lui, l'invitant

(1) Brisson. De regno Pers. lib. 1.

(2) Cic. de nat. Deor. lib. 3.

(3) Athen. lib. 15, cap. 14. Aristophan. Equit. act. 1, sc. 1. Aristotel. de curâ rei famil. lib. 2.

(4) Servius, in Æn. I. 143, & III. 63.

(5) Ælian. var. Hist. lib. 1, cap. 20.

à boire. Apóllon & ce bon démon exprimoient le dieu Men. Le culte qu'on lui rendoit par ces tables dressées en son honneur, est le même que lui rendoient les Ethiopiens par cette table du soleil, qui est décrite par Hérodote, liv. 3, ch. 17. Au reste, comme Isaïe a joint ici la fortune & le génie, les Grecs avoient aussi coutume de les joindre. Ainsi dans l'antre de Trophonius, une même chambre, selon Pausanias, étoit dédiée au bon démon & à la fortune, & Orphée dans ses hymnes ne les a point séparés. A quoi il faut joindre tous ces autres passages que j'ai rapportés ci-dessus. Ce serment qui se faisoit chez les Perses, par le génie & par la fortune du prince, devint ordinaire parmi les Romains. Or ce dieu Meni, si religieusement adoré dans l'Arménie, semble lui avoir donné son nom. Lorsque Jérémie 21, 57, parle des rois d'Ararat & de Menni, c'est-à-dire, d'Arménie, le paraphraste Chaldéen rend le mot de Menni par ceux de חךכג Har-meni, c'est-à-dire la montagne de Méni, qui est le propre nom de l'Arménie. Et c'est ainsi que ce passage de Jérémie est exposé par les Rabbins. La montagne de Sicile nommée *Taurominium*, signifie la même chose הוךכג montagne de Méni, c'est-à-dire du soleil, car il y avoit un temple d'Apollon dans le voisinage de cette montagne ; & ces bœufs consacrés au

soleil, dont parle Homère dans l'Odyssée, étoient dans ce même lieu. La Minyade, & la Manaïtide, provinces d'Arménie, dont la dernière étoit consacrée à un dieu dont elle portoit le nom, marquent encore leur origine tirée du mot Meni. Pour plus grande illustration de ce Meni d'Isaïe, j'ajouterai encore que Pythagore enseignoit que le cocq étoit consacré à Men, c'est-à-dire, au soleil. Je laisse au lecteur à examiner, si cette table & ce culte des démons, dont parle saint Paul, 1. Cor, 10, 20, 21, n'ont point ici de rapport.

La constitution de l'esprit de l'homme est telle, qu'avec tout son travail & toute son étude, il ne peut acquérir que des connoissances fort imparfaites & fort bornées ; & qu'il ne peut même posséder ces connoissances avec une entiére certitude, mais confusément, & d'une manière mêlée d'obscurité & de doute. De sorte que l'on abuse du mot de science, quand on la donne à une telle connoissance, qui mérite bien plus véritablement le nom d'ignorance. Cela étant bien entendu, on voit clairement que celui que nous appelons savant est véritablement ignorant; & que la différence qui est entre ce savant & celui que nous appelons ignorant est si légère, qu'elle ne met entr'eux presqu'aucune différence. Je compare l'ignorant & le savant, à deux hommes placés au

milieu d'une grande campagne unie, dont l'un eſt aſſis contre terre, & l'autre eſt debout. Celui qui eſt aſſis, ne voit que ce qui eſt autour de lui, juſqu'à une très-petite diſtance. Celui qui eſt debout voit un peu au-delà; mais ce peu qu'il voit au-delà, a ſi peu de proportion avec le reſte de la vaſte étendue de cette campagne, qu'il ne voit point & qu'il ne peut voir, & bien moins encore avec le reſte de la terre, qui ne peut entrer en aucune comparaiſon, & ne peut être compté que comme pour rien. Cette même proportion qui eſt entre l'étendue de la vue de l'homme aſſis avec celle de l'homme debout, ſe rencontre entre le ſavoir de l'homme ignorant, comparé à celui de l'homme ſavant, qui approche de l'égalité, & qui en mérite le nom. Comme au contraire la même diſproportion ſe rencontre entre le ſavoir de l'homme ſavant, comparé avec l'immenſe étendue de ce qu'il ne ſait point & ne peut ſavoir, comme entre le fini & l'infini.

La plupart des dérèglemens des hommes viennent de ce que chacun d'eux ſe conſidère comme un tout, quoiqu'il ne ſoit qu'une partie d'un tout. D'où il arrive qu'il ne conſidère les choſes que par rapport à lui-même, & ne les recherche ou ne les évite qu'autant qu'il ſe les croit utiles ou nuiſibles. Tout le reſte lui eſt indifférent, comme

comme étant séparé de lui & de son tout, & n'y ayant aucun intérêt. En cela il s'abuse grossièrement : il n'est point un tout ; il est une petite partie d'un grand tout ; & il dépend d'une infinité de parties de ce grand tout. Ce tout est une grande chaîne, composée d'une infinité de chaînons liés ensemble, & dépendans les uns des autres ; & cette chaîne n'a son mouvement & son opération que par le concours universel de tous ces chaînons, dont aucun ne peut avoir d'action particulière, sans la recevoir des chaînons voisins, ou sans la leur communiquer. L'homme, du côté de la nature, dépend du ciel, des élémens, & des parens qui l'engendrent. Du côté de l'entretien de la vie, il dépend des autres hommes, des autres animaux, & de ces mêmes élémens. Du côté de la morale, & de la conduite de la vie, il dépend de la société civile à laquelle il est lié, & à laquelle il doit s'accommoder ; agissant de concert avec les autres hommes, & vivant avec eux, comme il veut qu'ils vivent avec lui. Sitôt que l'homme sort de ces engagemens, & qu'il se renferme dans soi-même, il tombe dans le désordre, en s'abandonnant à son amour propre, qui est la source de tous les vices. Mais quand il se désabuse de son erreur, & qu'il se considère comme une partie d'un grand tout, il voit qu'il en doit suivre l'ordre, & s'accommoder à son

économie ; qu'il n'a pas plus de droit à ce tout, que ce tout, & toutes les parties qui le composent en ont à lui ; & que si chacune de ces parties devenoit un tout, il s'ensuivroit un dérangement & un renversement entier de ce tout ; aucune de ces parties ne contribuant plus à la liaison & à la conservation des autres parties. De même que dans le corps de l'animal, si les pieds cessoient de le soutenir, prétendant être faits pour eux-mêmes, & non pour le reste du corps : & si l'œil cessoit de le diriger, & les mains de lui aider, & le ventre de le nourrir, la machine tomberoit aussi-tôt en ruine.

Je fus fort surpris, lorsque lisant le Scaligérana, j'y trouvai ces paroles : *Putabam Clavium esse aliquid? Il est confit en mathématiques, sed nihil aliud scit. Est Germanus*, un esprit lourd & patient ; & *tales esse debent mathematici. Praeclarum ingenium non potest esse magnus mathematicus.* Cela me fit souvenir de ce que j'avois lu dans Diogène Laërce, touchant le Géomètre Hipponicus, qui avoit été précepteur du philosophe Arcésilas. Cet homme, quoique bon mathématicien, étoit matériel & grossier ; & Arcésilas son disciple se moquoit souvent de la pésanteur de son esprit, disant que la géometrie lui étoit entrée dans le corps par la bouche, pendant qu'il bailloit, ce qui lui ar-

rivoit souvent. Cependant je ne puis souscrire à cette maxime de Scaliger, proposée en termes si généraux, qu'un bel & grand esprit ne peut être grand mathématicien, c'est-à-dire, grand géomètre. Car on ne peut pas dire que Pythagore, Platon & tant d'autres, qui ont été excellens géomètres, n'aient pas été des esprits excellens & du premier ordre. Mais pour parler plus correctement, il faut dire que ç'ont été de grands & beaux esprits de leur espèce: car il y a de grands esprits d'espèces fort différentes. L'esprit géométrique demande beaucoup de phlegme, de modération, d'attention & de circonspection. Mais ce phlegme ne doit pas être pesant & froid; il doit être échauffé & animé par un feu vif, réglé & composé. Un esprit ardent, impétueux, présomptueux, amoureux de lui-même, fertile en conceptions, allant par saillies, par bonds & par courbettes, & prenant quelquefois l'essor, n'est pas propre à la géométrie, qui ne va qu'à pas comptés, marchant toujours sur une même route, sans s'écarter jamais ni à droit, ni à gauche, & sans perdre son objet de vue, & sans donner rien à son génie: elle reprime la licence de l'imagination, & la resserre sous la loi étroite des principes, & ne reçoit rien venant d'elle, qui n'ait subi le rigoureux examen de la droite raison. Non pas que l'imagination doive être stérile, & demeurer en friche dans l'usage de la géométrie, mais il

en faut modérer la fécondité, & en retrancher le superflu. Tout ce qui forme donc ces esprits brillans, à qui on a donné par privilège le titre de beaux esprits, je veux dire l'abondance, la variété, la liberté, la promptitude, la vivacité, tout cela est directement opposé aux opérations géométriques, qui sont simples, lentes, sèches, forcées & nécessaires. Le géomètre peut être bel esprit, & en posséder les qualités; mais il ne doit pas les employer, lorsqu'il agit en géomètre. Il a au contraire cet avantage sur les beaux esprits vulgaires, qu'il demeure maître de son esprit, & le sçait ployer & assujettir aux loix impérieuses de la géométrie: ce que ces beaux esprits du commun ne sauroient faire. Du reste quand Scaliger a avancé cette proposition, & qu'il a traité Clavius avec tant d'indignité, son propre intérêt, bien plus que la raison, le faisoit parler ainsi. Il se souvenoit de ses cyclométriques, où il avoit cru démontrer la quadrature du cercle, sur quoi il fut très-désagréablement relevé, & surpris en flagrant paralogisme par un homme de la lie des géomètres. Et à l'égard de Clavius, outre la partialité de religion qui le lui faisoit haïr, il avoit encore le cœur ulcéré de ce qu'on le lui avoit préféré pour la réformation du calendrier. Il a tort de dire qu'il ne savoit que son Euclide, & qu'il n'a rien fait de bon que sur Euclide. Clavius a traité

avec beaucoup de justesse, d'ordre, & de netteté toutes les parties de la mathématique. Ce n'étoit pas un esprit brillant ni inventif, mais clair & solide.

Je n'appelle pas grand esprit, un esprit qui s'étant renfermé dans les limites d'une seule science, l'aura creusée, & s'en sera pleinement instruit. Ce succès est plutôt un effet du travail & de l'habitude, que de la grandeur du génie. Un esprit médiocre, méditant sans cesse sur un même sujet, le pénétrera enfin, *non vi, sed sæpe cadendo*, comme la goutte d'eau perce la pierre, non pas par sa force, mais par la continuité de sa chute, & il en parcourra toute l'étendue. Clavius, dont j'ai parlé dans l'article précédent, avoit peut-être un esprit de ce genre. Sa longue persévérance dans l'étude des mathématiques, sa méditation assidue & continue lui en avoient acquis une profonde intelligence. Mais j'appelle un grand esprit celui qui, quelque matière qu'il entreprenne, se sent avoir l'aptitude & la capacité nécessaires pour la comprendre, & ne la trouve point au-dessus de sa portée. Cela ne peut venir que d'une vaste étendue, d'une grande élévation, d'une force insurmontable aux difficultés, & d'une vivacité infatigable. Quand un esprit de cette trempe se renferme dans les bornes d'une seule science, il va bien plus loin que l'autre, &

il la pénètre jusqu'à une bien plus grande profondeur. Je juge par la manière dont Archimède a traité les mathématiques, & par les choses qu'il a inventées & exécutées, qu'il y avoit apporté un esprit supérieur, & capable des autres sciences. Mais il est rare qu'un esprit de cette volée se puisse contenir dans les bornes étroites d'une même science. Il en entamera plusieurs, & pourra réussir dans quelques-unes; mais étant partagé en tant d'objets, son application à chacune sera moindre, & ne sera pas suivie d'un grand succès.

Martial, *lib.* 8, *epigr.* 18, a dit: *qui velit ingenio cedere, rarus erit.* Pour moi je dirois plutôt, *nullus erit.* Si quelqu'un a tenu un autre langage, & a cedé en apparence à un autre la gloire de l'esprit, sa conscience désavouoit ses paroles; il souhaitoit intérieurement de n'être pas cru, & on lui eût fait plaisir de le contredire. Ce sentiment nous est essentiel, & il a sa cause dans la nature de l'esprit. Nous ne connoissons l'esprit que par l'esprit, & nous ne connoissons son étendue que par son étendue. La grandeur de notre bras est proportionnée à la grandeur de notre corps. Un grand homme embrassera un gros arbre, qu'un petit homme ne sauroit embrasser. On sçait avec quelle subtilité Pythagore découvrit de quelle taille avoit été Hercule: car ayant mesuré le stade

de Piſe, que l'on parcouroit aux jeux olympiques, & qu'Hercule avoit déterminé à la meſure de ſix cents de ſes pieds : & l'ayant comparé avec le ſtade commun de la Grèce, que les autres Grecs avoient déterminé à la longueur de ſix cents de leurs pieds ; il trouva celui-ci plus court que celui de Piſe de quelque quantité. De-là Pythagore conclut, que la même différence de grandeur qui ſe trouvoit entre le ſtade olympique, & le ſtade commun, avoit dû ſe trouver entre le pied d'Hercule & le pied des autres hommes. Et cette différence de la grandeur des pieds lui étant connue, il découvrit auſſitôt par une conſéquence néceſſaire celle des corps entiers, qui eſt d'ordinaire proportionnée à celle des pieds. Si la meſure des eſprits, & de leurs mouvemens tomboit ſous les ſens comme celle des corps, on pourroit en déterminer les proportions & les comparer ; mais on connoît par leurs opérations, qui leur ſont proportionnées, quelle eſt leur grandeur, leur étendue & leur force. Cela s'obſerve dans les animaux, qui agiſſent ſelon leur inſtinct, & font paroître par la diverſité de leurs actions, les divers degrès de leur intelligence, dans l'étendue deſquels chaque eſpèce ſe contient ſans aller guère au-delà. On connoît par les actions du chien, par ſa docilité, par ſa fidélité, par ſon diſcernement, une grande ſupériorité d'intelligence au-deſſus du bœuf

& du cheval, & de ceux-ci au-deſſus des inſectes & des huîtres. On reconnoît dans l'inſtruction des enfans, le progrès de leur eſprit, ſuivant le progrès de leur âge, par leur avancement ſucceſſif, & la capacité qu'ils acquièrent par les préceptes & l'inſtitution. On reconnoît par la vivacité & l'impétuoſité de la jeuneſſe, & par la conſtance & la fermeté de l'âge viril, l'abondance exceſſive des eſprits de l'une, & la fécondite juſte & règlée de l'autre. Et on reconnoît enfin le relâchement & l'affoibliſſement de l'eſprit des vieillards par la péſanteur & la lenteur de leurs conceptions, & la langueur de leurs raiſonnemens. Il réſulte de-là, que la connoiſſance & l'opération de l'eſprit étant proportionnés à l'eſprit, s'il eſt grand, il peut avoir de grandes connoiſſances, & connoître ce qui eſt grand, & s'il eſt petit, il ne peut rien connoître au-delà de ce qui eſt proportionné à ſa petiteſſe; & par conſéquent, lorſque l'eſprit devient l'objet de lui-même, & qu'il ſe veut connoître, s'il eſt grand, ſa compréhenſion ſera grande, & il pourra connoître ſon objet, quelque grand qu'il ſoit, par une connoiſſance qui lui ſera proportionnée; & s'il eſt petit, il pourra ſe connoître, & rien au-delà, & ſa capacité étant petite, elle ſera totalement remplie de ſon petit objet. D'où il ſuit que la connoiſſance que l'eſprit a de lui-même, ſoit qu'il ſoit grand, ſoit qu'il ſoit petit, eſt grande ou petite

à proportion; & que sa capacité & sa continence, quelle qu'elle soit, en sera toute remplie, & ne connoissant & ne cherchant rien au-delà, elle en sera satisfaite. Chacun est donc content de son esprit, parce qu'il ne se connoît en esprit qu'à proportion de ce qu'il a d'esprit.

La peur que les hommes ont du tonnerre, semble être assez justifiée par celle des animaux :

Fugere feræ, & mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor.
Georg. I. 330.

Hésiode, de qui Virgile a pris cette remarque, dit encore plus expressément, *lib.* 2, *vers.* 527, que tous les animaux, & même les plus sauvages, fuient en entendant le tonnerre. Il semble pourtant que pour se guérir de cette peur, on pourroit se servir de ce raisonnement, que la peur doit être proportionnée au péril que l'on craint; & que le mal que fait le tonnerre est si médiocre, qu'il n'y a point de petite fièvre qui ne tue plus de personnes en un été à Paris, que le tonnerre n'en tue en cinquante ans dans tout le royaume. Mais ce raisonnement qui paroît solide & convaincant, est pourtant faux & captieux : le péril que cause la fièvre dans l'espace d'un été, est partagé & étendu également sur toutes les parties de cet

espace ; au lieu que tout le péril du tonnerre est ramassé dans un seul instant, & le péril qui se rencontre dans ce seul instant, est sans comparaison plus grand que celui de la fièvre dans chaque instant de cet espace. Une muraille qui menace ruine, n'a jamais tué personne depuis qu'elle a été bâtie, & il est bien certain que quelque jour elle sera renversée, de quelque façon que cela arrive ; mais lorsqu'elle est près de sa chute, tout le péril du mal qu'elle peut faire en tombant, étant ramassé dans cet instant, c'est ce seul instant qu'il faut considérer, & non pas tout le tems qui s'est écoulé depuis qu'elle a été bâtie & pendant qu'elle a subsisté.

Un savant homme de ce siècle, membre de l'académie françoise, & avec qui j'ai été lié par un long commerce de littérature, entreprit, il y a quelques années, de prouver les avantages & la préférence de la langue françoise sur la langue latine. Il me communiqua son ouvrage, je le trouvai plein d'esprit & d'érudition ; mais je n'approuvai pas son sentiment. Je le combattis par plusieurs raisons, mais par une, entr'autres, qui seule me semble démonstrative & décisive, c'est la diversité des cas qui se trouvent dans les noms de la langue latine, comme dans ceux de langue grecque, d'où elle est dérivée, & qui ne

ſe trouvent point dans la langue françoiſe, non plus que dans les autres langues dérivées de la latine, ni dans la langue hébraïque. Cette diverſité de cas produit un ſenſible effet dans l'uſage, & une ſi grande abondance, & eſt d'une telle étendue, qu'elle met cette langue & la grecque hors de toute comparaiſon : un ſeul exemple en fera la preuve. Si je veux dire en françois que Pierre aime Dieu, je ne le puis dire que par cette ſeule phraſe, *Pierre aime Dieu* ; mais ſi je le veux dire en latin, je le puis dire en ces ſix manières différentes : *Petrus amat Deum*, *Petrus Deum amat*, *Deum Petrus amat*, *Deum amat Petrus*, *amat Petrus Deum*, *amat Deum Petrus*. La ſeule différence de l'accuſatif *Deum*, avec le nominatif *Deus*, produit cette abondance ; car, en quelque place qu'il ſe trouve dans cette phraſe, il conſerve ſa ſignification & ſon régime, & ne trouble point le ſens. Il n'en va pas ainſi dans la phraſe françoiſe, *Pierre aime Dieu*, où le ſeul arrangement marque le ſens : car ſi je tranſpoſe ce nom *Dieu*, qui eſt à l'accuſatif, & que je diſe, *Dieu aime Pierre*, je dirai autre choſe que ce que je veux dire ; & ſi je dis, *Dieu Pierre aime*, ou *Pierre Dieu aime*, ou *aime Pierre Dieu*, ou *aime Dieu Pierre*, ce ſeront des expreſſions barbares & tout-à-fait ſauvages dans notre langue. De-là vient qu'elle ne ſouffre point les tranſpoſitions, & que

ſi quelquefois la licence de la poéſie en fait recevoir quelques-unes, elles ſont en fort petit nombre, & il faut même qu'elles ſoient ſagement ménagées & fort ſobrement employées.

Quand on lit les vies des philoſophes, écrites par Diogène-Laërce, que l'on étudie l'hiſtoire de la philoſophie, & que l'on conſidère le progrès qu'elle a fait parmi les Grecs, on remarque qu'elle a ſuivi l'ordre de la nature, qu'elle a pourvu ſucceſſivement à ſes plus preſſans beſoins, & a travaillé à la perfectionner par degrés. Il étoit néceſſaire qu'elle donnât ordre, avant toutes choſes, à la conſervation du corps & de la vie de chaque particulier, & elle l'a fait par l'invention de la phyſique. Il étoit néceſſaire de travailler enſuite à régler les mœurs, pour l'entretien de la ſociété entre les hommes, & cela a fait l'objet de la morale. Il a fallu enfin former l'eſprit, le tirer de ſa groſſièreté naturelle, le rendre capable des arts & des ſciences, le ſubtiliſer & cultiver la raiſon, & c'eſt à quoi l'on eſt parvenu par le ſecours de la logique.

Sur la partie de la chimie, qui s'applique à chercher le moyen de faire de l'or, il ſe préſente deux queſtions principales qui ont été traitées avec application : la première conſiſte à ſavoir ſi,

par le secours de la chimie, on peu parvenir à faire de l'or; la seconde, à connoître l'antiquité de cette science. La première question est purement philosophique, & je la laisse discuter dans les écoles. Je m'arrêterai seulement à la seconde, qui a été examinée par de grands hommes (1). Scaliger, dans sa note sur cet endroit de Manile, où il est dit que ceux qui seront nés sous le signe du Capricorne, s'appliqueront à la recherche des métaux :

> *Scrutari cæca metalla,*
> *Depositas & opes, terræque exurere venas,*
> *Materiamque manu certâ duplicarier arte :*
> *Quidquid & argento fabricatur, quidquid & auro.*

Scaliger, dis-je, s'attache principalement à ce vers, *Materiamque manu certâ duplicarier arte :* sur quoi il avance deux choses : la première, que l'art de faire de l'or est exprimé par ces paroles : la seconde, que ce vers n'est point de Manile : mais qu'il a été supposé & inséré dans cet endroit de Manile, par quelque alchimiste. En quoi, comme en tant d'autres rencontres, ce grand homme a fait voir la précipitation de son esprit, car ce passage n'a nul rapport à la composition

(1) Salmuth in Pancirolum, lib. 2, tit. 7, p. 144, 145, recenset utriusque sententiæ auctores.

de l'or par la chimie, mais ſeulement aux ouvrages d'orfévrerie, qui ſe font par le feu ; & en particulier à l'extenſion qui ſe fait de l'or, ſoit par le marteau, ſoit par la filière ; pour en faire de l'or en feuille, ou de l'or trait. D'où réſulte la fauſſeté de la ſeconde propoſition de Scaliger, que ce vers a été fabriqué par quelque alchimiſte, & fauſſement attribué à Manile : puiſque les alchimiſtes ne peuvent prendre aucun interêt à ce vers ; & qu'il ſe trouve dans tous les plus anciens exemplaires de Manile. Scaliger ajoute que l'Alchimie a été inconnue aux Romains du tems de Manile ; & que le plus ancien témoignage qui ſe trouve de cette ſcience, eſt celui de Julius Firmicus, qui vivoit du tems de Conſtantin, & qui dit que ceux qui naîtront, lorſque la lune eſt dans la neuvième maiſon, ſeront alchimiſtes. Il joint à cela deux paſſages de Suidas, l'un deſquels enſeigne que la fable de la toiſon d'or ne ſignifie autre choſe que les peaux ſur leſquelles étoit écrit l'art de faire de l'or. Euſtathius dans ſes Scholies ſur Denys le Périégète, v. 689, rapporte la même choſe ſur l'autorité de Charax. George Syncelle en dit encore davantage, ſavoir que Démocrite & Marie de la nation des Hébreux, furent loués, pour avoir enveloppé dans leurs écrits les myſtères de cet art ſous des énigmes ; & que Pamménès fut blâmé pour les

avoir expliqués sans déguisement. L'autre passage de Suidas, cité par Scaliger, dit que Dioclétien voulant réprimer l'esprit séditieux des Egyptiens, entretenu & enflé par les richesses qui leur provenoient de la chimie, brûla tous les anciens livres, qui traitoient de cette science. De-là Scaliger conclud, que si l'invention de la chimie est ancienne, la connoissance n'en est venue que fort tard aux Romains. Il censure aigrement Guillandin dans un autre (1) ouvrage, pour avoir soutenu l'antiquité de la chimie. Lorsque Scaliger écrivit ces choses, apparemment il n'avoit pas encore vu cet endroit de la Chronique d'Eusebe, lib. 1, qui dit que ce Pamménès, & cette Marie, dont je viens de parler, ont écrit touchant l'or & l'argent, cachant leur doctrine sous des énigmes ingénieuses. Scaliger n'a pas été plus circonspect dans la suite sur ce passage d'Eusebe, qu'il l'a été sur celui de Manile; car il le retranche (2) du texte d'Eusebe, comme supposé. En quoi il a été suivi par (3) Bochart. L'un & l'autre semblent rapporter aux Arabes la première publication de cet art. Mais nous avons plusieurs témoignages des anciens, qui nous font entendre, qu'il étoit connu

(1) Opusc. Scalig. edit. Francof. p. 23.
(2) Not. in Euseb. Chronic. p. 258.
(3) Phaleg. lib. 4, cap. 1, p. 2 35.

long-tems avant que Mahomet eût mis les Arabes en réputation ; car Firmicus qu'ils citent, fait mention de cette ſcience, diſant que celui qui naîtra ſous une certaine poſition de la lune, poſſédera la ſcience de l'Alchimie, *ſcientiam Alchymiæ* ; parlant de cette ſcience comme connue alors, & par conſéquent long-tems auparavant. Mais de plus Suidas, après pluſieurs autres auteurs, diſant que Dioclétien fit brûler tous les livres de chimie qui ſe trouvoient en Egypte, perſuadé qu'ils enrichiſſoient les Egyptiens, en leur enſeignant l'art de faire de l'or, & les rendoient fiers & ſéditieux, laiſſe entendre que cet art étoit fort ancien chez les Egyptiens. Cela ſe confirme par le témoignage d'Euſebe que j'ai cité, qui nous apprend que Démocrite apprit cette ſcience en Egypte. Murtadi, Egyptien, du Caire, qui a écrit en arabe les merveilles d'Egypte, ſelon la doctrine des Arabes, dit que la chimie étoit connue en Egypte du tems de Moïſe ; & que Moïſe lui-même la ſut & l'enſeigna. On prouve encore ſon antiquité chez les Egyptiens par les hiſtoires des Chinois. Vanſlebe rapporte dans la relation de ſon voyage d'Egypte, p. 380, que l'évêque de Siut lui dit que dans un ancien monaſtère d'Egypte, dont on voyoit les ruines, il y avoit eu trois cent ſoixante religieux, dont l'unique occupation étoit de chercher la pierre philoſophale

phale par la chimie. Et dans une autre relation de l'état d'Egypte, p. 278, il dit que le secret de faire de l'or est exprimé en lettres hiéroglyphiques, sur les anciens obélisques d'Egypte. Zosime remonte encore plus haut : car dans un passage, que George Syncelle a extrait de ses livres, il enseigne que l'invention de la chimie est plus ancienne que le déluge, & qu'elle fut enseignée aux hommes par ces anges vicieux, qui, selon le témoignage de Moïse, Gen. 6, 4, devinrent amoureux des filles des hommes, & leur enseignerent plusieurs secrets de la nature, & principalement la chimie. Les histoires des Chinois, qui, comme je l'ai montré dans d'autres ouvrages, ont été disciples des Egyptiens, ainsi que le reste des Indiens, & ont reçu d'eux l'art chimique, assurent constamment que la chimie est très-ancienne dans la Chine, & en attribuent l'invention (1) à un certain Hoangtius, qui vivoit plus de deux mille cinq cents ans avant Jésus-Christ. Je m'étonne au reste que Bochart rapportant à la langue arabe le nom de chimie, n'ait pas observé que Firmicus, dont il allégue le passage, appelle la chimie *scientiam Alchimiæ*, & que ce mot a la forme arabique,

(1) Ambassade de la Chine, part. 2, ch. 3, & part. 1, chap. 52.

portant en tête l'article arabe. D'où il eût pu conclure que cette ſcience a été cultivée par les anciens Arabes, long-tems avant les Arabes Mahometans. Mais il faut ſavoir que ſelon l'opinion de Saumaiſe, in Solin. p. 1097, C. ces paroles de Firmicus ſont altérées, & qu'il faut lire *ſcientiam chimiæ* : à quoi il ajoute que les Grecs modernes appellent cette ſcience ἀρχημίαν, & qu'elle étoit ainſi nommée du tems de nos pères.

De toutes ces obſervations, ce qu'on peut recueillir de plus vraiſemblable touchant l'origine & le progrès de la chimie, c'eſt que cette ſcience a été ſi ancienne parmi les Egyptiens, qu'ils ſemblent en avoir été les inventeurs ; que de-là elle a paſſé aux Indes & à la Chine ; qu'il ne paroît point que les anciens Grecs & Romains l'aient tranſportée chez eux : ſoit que les Egyptiens la tinſſent cachée comme un art divin & ſacré, ainſi qu'ils le qualifioient communément, donnant même le nom de prophètes aux chimiſtes (1) ; & χημεία ſignifie une ſcience occulte, ſelon l'origine tirée de l'arabe qu'en propoſe Bochart avec aſſez de probabilité ; ſoit que les étrangers n'euſſent pas aſſez pénétré leurs myſtères & leurs ſciences : mais que depuis que l'Egypte fut entièrement ſoumiſe,

(1) Du Cange, Gloſſar. Græc. in χημεία & in προφῆται.

& réduite en province par Auguste, les Romains ne purent pas ignorer l'application de ce peuple à cette science, & qu'étant persuadé qu'une partie de ses richesses venoit de cet art occulte & mystérieux qu'ils ignoroient eux-mêmes, Dioclétien enfin espéra de leur ôter cette ressource, en brûlant tous leurs livres de chimie, par une très-vaine entreprise, vu la facilité d'en cacher plusieurs exemplaires, & vu l'érudition de plusieurs Egyptiens qui avoient acquis cette science, bien plus par l'expérience que par les livres; qu'enfin des Egyptiens (1) elle passa aux Arabes, qui tout fabuleux qu'ils sont, ne s'en attribuent pas l'invention; mais ils la rapportent aux Egyptiens, & ne la font pas moins ancienne que Moïse, & qu'ensuite les Arabes la répandirent dans l'occident, d'où elle est venue jusqu'à nous.

On voit d'ordinaire à la campagne, pendant l'automne, de certains filets pendans aux arbres, & étendus sur les buissons & même sur les herbes; le vent les agite, les détache des branches, les transporte sur d'autres, les joint & les sépare à son gré, & souvent en marchant, on se trouve le visage, les cheveux & les habits couverts de ces

(1) Vide Albufarag. hist. Orient. Dynast. I, p. 21. Gentium in Musladini Sadi Rosarium, p. 55.6.

filets : on les nomme communément filets de Saint Martin, parce que c'eſt vers la fête de Saint Martin qu'il en paroît davantage. Quand l'humidité de l'air & la roſée s'attachent à ces filets & vient à ſe geler, & les fait paroître plus épais & plus blancs, les payſans les appellent cheveux de la vierge Marie. Lorſque je leur ai demandé la cauſe de cette production, ils m'ont répondu tout d'une voix & ſans variation, que les vapeurs de la terre, qui ſont plus épaiſſes en cette ſaiſon, ſont l'unique cauſe de cet effet. Je ne me rendis pas fort docile à cette opinion, mais la ſuite du tems m'inſtruiſit de la vérité; car m'étant trouvé, pendant l'automne, dans un champ couvert de bruyères, je remarquai que preſque toutes les plantes de bruyère étoient remplies de flocons de toiles d'araignées, & ces flocons étant ouverts, je trouvai dans chacun une araignée enfermée : ces araignées étoient petites, de couleur rouſſe, mouchetées, ayant les pieds courts, & la tête fort groſſe à proportion de leur ventre. On trouve de pareilles toiles d'araignées dans les plantes baſſes & voiſines de la terre, dans les pieds du chaume qui eſt demeuré après que les épis ont été ſciés, & dans les buiſſons. Quand le vent eſt fort, il rompt ces toiles & en enlève une partie, & les répand ſur la terre & ſur les arbres, & de-là viennent ces filets de Saint Martin.

Chaque arbre naît d'un rameau. Ce rameau est sensible & visible dans les glands & dans la plupart des pepins. Si l'on ouvre la peau d'un pepin de pomme, on trouvera un petit rameau planté à la tête de ces deux lobes, qui composent le pepin. Quand ce petit rameau est duement échauffé & humecté, il commence à végéter. Il s'allonge, il se grossit, il se nourrit, il se produit, & devient un arbre. Un oignon suspendu dans une cuisine, étant échauffé par la chaleur du lieu, pousse souvent au-dehors son petit rameau. Il se trouve de l'humidité dans la masse de l'oignon, & cette masse tient lieu de terre au petit rameau. On fait la même observation au sujet de plusieurs autres plantes, qui se conservent dans des lieux souterreins, où il y a un mélange de chaleur & d'humidité. Et comme les graines portent des rameaux, d'où naissent les arbres, ne peut-on point raisonner de la même sorte sur la naissance des animaux, & croire qu'il se trouve un animal dans la semence d'un animal?

Lorsqu'une roue tourne autour de son centre, ce centre demeure immobile, & chaque point de cette roue, autre que le centre est en mouvement. Le mouvement de chacun de ces points est plus ou moins vîte, selon qu'il s'éloigne plus ou moins du centre, & approche davantage de la circonférence.

De ſorte que chacun des points de la circonférence a un mouvement plus vîte que chacun des points, qui ſont dans le reſte du plan de la roue, & tous les points de la circonférence ont un mouvement égal entr'eux. Cela étant ſuppoſé, il s'enſuit que le rayon de cette roue, qui va du centre à la circonférence, & qui eſt le demi-diamètre du cercle, en quoi conſiſte le plan de la roue, ayant un de ſes points dans le centre, & l'autre dans la circonférence, eſt immobile par une de ſes extrémités, & participe par l'autre de ſes extrémités au mouvement le plus vîte qui ſoit dans toute la roue. Il s'enſuit de plus que tout ce rayon étant en mouvement par le mouvement de la roue, toutes les parties qui le compoſent, hormis le point qui eſt au centre, ſont en mouvement, & que leur mouvement eſt plus ou moins lent ou rapide, ſelon qu'elles s'approchent ou qu'elles s'éloignent du centre ou de la circonférence. Ainſi ce rayon étant ſitué entre le parfait repos du centre, & le plus rapide mouvement de la circonférence, chacune de ſes parties participe de ce repos & de ce mouvement, à proportion de ſa ſituation, ſelon qu'elle eſt plus proche ou plus éloignée de la circonférence. Il s'enſuit encore que lorſque la roue fait ſon tour entier, l'extrémité du rayon qui tombe dans la circonférence, décrit un grand cercle, le plus grand de ceux qui peuvent être décrits dans le plan

de la roue, & que chaque autre point de ce même rayon ou demi-diamètre en décrit un autre plus ou moins grand, ſelon que ce même point s'éloigne ou s'approche plus de la circonférence : & la grandeur de chacun de ces cercles eſt proportionnée à la place que tient dans le rayon le point qui le décrit. De-là il paroît clairement, que la quantité de mouvement & de repos qui eſt dans ce rayon, lorſqu'il fait ſon cercle avec la roue, eſt répandue inégalement, mais proportionnellement dans la longueur de ce rayon, ſelon qu'il approche plus du centre, où eſt un parfait repos ; ou de la circonférence où eſt le plus grand mouvement. Chacun des points de ce rayon participe donc de ce repos & de ce mouvement, ſelon qu'il approche plus du centre ou de la circonférence, & le cercle que décrit chacun de ces points, eſt plus grand ou plus petit, ſelon cette même proportion. Le cercle que décrit le point qui eſt à l'extrémité extérieure du rayon, & chacun des autres cercles que décrit chacun des autres points qui ſont au milieu du rayon, ſont décrits dans un même eſpace de tems, quoiqu'ils ſoient de grandeurs fort inégales ; d'où il ſuit qu'il eſt entré plus de mouvement dans la deſcription du grand cercle, & plus de repos dans chacun des autres cercles du milieu : & par conſéquent la deſcription de chacun des cercles du milieu, a été mêlée d'intervalles de

mouvement & de repos. Il s'enſuit de plus que le point de l'extrémité du rayon, qui décrit le grand cercle, s'eſt rencontré dans des intervalles de mouvement, tandis que chacun des points du milieu, en décrivant ſon cercle, ſe trouvoit dans des intervalles de repos.

Sur cela on peut objecter que ſi une partie du rayon, ou demi-diamètre eſt dans le repos, tandis que l'autre eſt dans le mouvement, il s'enſuit que cette ligne du demi-diamètre n'eſt plus une ligne droite, & devient une ligne courbe ou rompue. A cela je réponds que s'il s'agiſſoit d'une ligne mathématique & géométrique, la conſéquence ſeroit vraie; mais que n'y ayant point de lignes géométriques dans la nature, mais ſeulement des lignes phyſiques, non ſeulement il n'y a nul inconvénient à dire & à croire qu'une partie du rayon d'une roue, qui fait ſon tour autour de ſon centre, va plus lentement que l'autre partie de ce rayon; mais même que le fait eſt très-conſtant & ne ſe peut pas nier; & que de dire qu'une partie va plus lentement que l'autre, c'eſt dire qu'elle a moins de mouvement, & par conſéquent plus de repos.

Par là on donne aiſément la ſolution de cet argument, qu'on appeloit l'argument d'Achille, λόγος ἀχιλλεῖος & qui a paru inſoluble. On ſuppoſe dans cet argument, qu'Achille, & une tortue marchent d'un mouvement continu ſur une même

ligne, & que la tortue eſt plus avancée que lui de dix pieds, par exemple, ſur cette ligne. S'ils marchent d'un mouvement continu, pendant le tems qu'Achille mettra à parcourir ces dix pieds, la tortue doit avoir fait quelque progrès en avant; comme par exemple, d'un pied. Pendant le tems qu'Achille mettra à parcourir ce pied, la tortue aura avancé d'un pouce : & tandis qu'Achille parcourra ce pouce, la tortue aura avancé de deux lignes; & ainſi avançant toujours un peu, tandis qu'Achille s'avancera, elle devancera toujours Achille. La réponſe eſt aiſée, en ſuppoſant que tout mouvement eſt mêlé de parties ou intervalles de repos; & le mouvement de la tortue étant mêlé de beaucoup plus d'intervalles de repos que de mouvement d'Achille, il ne faut pas s'étonner ſi Achille s'avançant par des intervalles de mouvement, il atteint & devance la tortue, tandis qu'elle eſt dans des intervalles de repos

On eſt communément perſuadé que ces petites grenouilles, qui paroiſſent dans l'été après les orages, ſont produites par la chaleur de la ſaiſon, par l'eau qui tombe d'en-haut, & par la pouſſière qui ſe trouve ſur la terre & ſur les feuilles des arbres. Quelques-uns même croient qu'elles ſe forment en l'air & ſur ces feuilles, & le peuple

dit alors sans scrupule qu'il pleut des grenouilles; ne songeant pas que la force du vent peut les avoir enlevées & transportées, comme il transporte tant d'autres corps beaucoup plus pesans. Ces animaux ne naissent point autrement que les autres animaux; les mères les pondent & s'en déchargent, & les nourrissent dans des trous de la terre, comme les crapaux: *Inventusque cavis bufo.* Quand il survient des pluies abondantes, l'eau se répandant sur la terre, l'humecte, la refroidit; & inondant les petites cavernes qui leur servent de nids, les force d'en sortir pour se mettre à sauveté. La même chose arrive à une espèce de souris qui se trouve dans les montagnes de la Lapponie; elles paroissent en grand nombre après les orages, & les Lappons ont la même opinion de l'origine de ces souris, que le vulgaire a ici de celle des grenouilles: & non-seulement les Lappons, mais même Olaüs Magnus, le grand naturaliste de la Suède, croit qu'elles tombent avec la pluie, soit qu'elles soient apportées d'ailleurs par le vent, soit qu'elles soient produites dans les nues. Je pardonne plus aisément cette erreur grossière à ce bon Suédois, estimable d'ailleurs, qu'à Wormius, ce savant Danois qui a vécu de nos jours, & qui a tant apporté de lumière dans les affaires du Nord, qu'il a traitées dans ses ouvrages, &

qui néanmoins, sans biaiser & sans scrupule, a assuré que ces grenouilles peuvent s'être formées dans l'air & être tombées avec la pluie.

Il m'a semblé qu'un homme aussi clairvoyant & aussi exact que l'étoit M. Bochart, en alléguant dans son livre des Animaux de l'écriture, le témoignage de Philé, dont nous avons le livre de la Propriété des animaux, l'ait cité comme l'ouvrage d'une femme, trompé par la terminaison de ce nom, quoique dans les livres imprimés, l'ouvrage soit ainsi intilé : τοῦ σοφωτάτου κὶ λογιωτάτου φιλῆ στίχοι, & dans un manuscrit de la bibliothéque du Roi : του σοφωτάτου κὶ λογιωτάτου κυρίου μανουήλου του φιλῆ στίχοι ἰαμβικοί. Ce génitif vient du nominatif φιλῆς dont le datif est φιλῇ, & l'accusatif φιλῆν. Ce nom se trouve fréquemment dans tous ces cas, dans les historiens de l'histoire Byzantine. Il falloit donc, en le citant au nominatif, le nommer Philès

Quelques philosophes ont voulu réduire les cinq sens sous un seul, qui est le toucher ; prétendant que la vue se fait par une sorte d'attouchement sur l'œil, de l'espace émané de l'objet visible ; de l'ouïe par un attouchement de l'air ébranlé par le son, sur le tympan de l'oreille ; de l'odorat, par un attouchement de la vapeur émanée du

corps odorant sur les narines ; & du goût, par l'attouchement des parties savoureuses, qui partent du corps que nous mangeons, ou savourons, sur la langue & le palais. Je conviens que chacune de ces sensations se fait par une espèce d'attouchement, c'est-à-dire, par une application de l'objet, ou de l'espèce de l'objet sensible, à l'organe ou instrument de la sensation : mais je ne conviens pas pour cela que ces cinq sens soient le même sens. Un même archet touche les cordes, mais il n'en tire pas le même son. Une même plume forme l'écriture, mais les lettres dont l'écriture est composée, ne sont pas les mêmes. Les sens n'ont rien de commun entre eux, que l'application de l'espèce de l'objet extérieur à l'organe de la sensation ; tout le reste est différent ; l'objet extérieur, l'organe de la sensation, & la manière même de l'application ; quelques-unes des espèces ne faisant que frapper & faire une impression passagère sur l'organe de la sensation, comme dans le sens de l'ouïe ; & d'autres pénétrant l'organe, s'y insinuant, & y demeurant, comme dans le sens du goût, & de l'odorat. Si l'on veut comprendre toutes ces applications sous le terme général d'attouchement, il faut dire qu'il y a deux acceptions du mot d'attouchement ; l'une générale, commune à tous les sens, que je viens d'expliquer ; l'autre particulière au sens

du toucher, qui produit une sensation différente des quatre autres.

Clavius, jésuite, a avancé dans son algèbre, tom. 2, p. 17, une étrange proposition, savoir que deux nombres inégaux, étant multipliés carrément, c'est-à-dire, chacun par soi-même, produisent quelquefois deux nombres égaux, c'est-à-dire, le même nombre. Cela lui paroît fort surprenant & incompréhensible, & il en rejette la cause sur la foiblesse de l'esprit humain. Cependant l'exemple qu'il apporte de cet effet merveilleux, découvre visiblement son erreur. Les deux nombres qu'il propose sont 4-1 & 1-4 : c'est-à-dire, quatre moins un & un moins quatre. Ce premier nombre multiplié carrément par lui-même produit neuf; & le second multiplié carrement par lui-même produit aussi neuf, selon Clavius. Tout cela est vrai, mais non pas au sens de Clavius. Car ce premier neuf marque neuf au-dessus de rien; & le second neuf marque neuf au-dessous de rien, c'est-à-dire, neuf moins que rien. Si je donne à quelqu'un quatre écus moins un écu, c'est-à-dire, trois écus, il recevra trois écus de profit, dont le carré sera neuf écus de profit. Mais si je lui donne un écu, moins quatre écus; c'est-à-dire, si, lorsqu'il recevra de moi un écu, il m'en rend quatre, il perdra avec moi trois écus, dont le

corps odorant ſur les narines ; & du goût, par l'attouchement des parties ſavoureuſes, qui partent du corps que nous mangeons, ou ſavourons, ſur la langue & le palais. Je conviens que chacune de ces ſenſations ſe fait par une eſpèce d'attouchement, c'eſt-à-dire, par une application de l'objet, ou de l'eſpèce de l'objet ſenſible, à l'organe ou inſtrument de la ſenſation : mais je ne conviens pas pour cela que ces cinq ſens ſoient le même ſens. Un même archet touche les cordes, mais il n'en tire pas le même ſon. Une même plume forme l'écriture, mais les lettres dont l'écriture eſt compoſée, ne ſont pas les mêmes. Les ſens n'ont rien de commun entre eux, que l'application de l'eſpèce de l'objet extérieur à l'organe de la ſenſation ; tout le reſte eſt différent ; l'objet extérieur, l'organe de la ſenſation, & la manière même de l'application ; quelques-unes des eſpèces ne faiſant que frapper & faire une impreſſion paſſagère ſur l'organe de la ſenſation, comme dans le ſens de l'ouïe ; & d'autres pénétrant l'organe, s'y inſinuant, & y demeurant, comme dans le ſens du goût, & de l'odorat. Si l'on veut comprendre toutes ces applications ſous le terme général d'attouchement, il faut dire qu'il y a deux acceptions du mot d'attouchement ; l'une générale, commune à tous les ſens, que je viens d'expliquer ; l'autre particulière au ſens

du toucher, qui produit une ſenſation différente des quatre autres.

Clavius, jéſuite, a avancé dans ſon algèbre, tom. 2, p. 17, une étrange propoſition, ſavoir que deux nombres inégaux, étant multipliés carrément, c'eſt-à-dire, chacun par ſoi-même, produiſent quelquefois deux nombres égaux, c'eſt-à-dire, le même nombre. Cela lui paroît fort ſurprenant & incompréhenſible, & il en rejette la cauſe ſur la foibleſſe de l'eſprit humain. Cependant l'exemple qu'il apporte de cet effet merveilleux, découvre viſiblement ſon erreur. Les deux nombres qu'il propoſe ſont 4-1 & 1-4 : c'eſt-à-dire, quatre moins un & un moins quatre. Ce premier nombre multiplié carrément par lui-même produit neuf; & le ſecond multiplié carrement par lui-même produit auſſi neuf, ſelon Clavius. Tout cela eſt vrai, mais non pas au ſens de Clavius. Car ce premier neuf marque neuf au-deſſus de rien; & le ſecond neuf marque neuf au-deſſous de rien, c'eſt-à-dire, neuf moins que rien. Si je donne à quelqu'un quatre écus moins un écu, c'eſt-à-dire, trois écus, il recevra trois écus de profit, dont le carré ſera neuf écus de profit. Mais ſi je lui donne un écu, moins quatre écus; c'eſt-à-dire, ſi, lorſqu'il recevra de moi un écu, il m'en rend quatre, il perdra avec moi trois écus, dont le

carré sera neuf écus de perte. Or il y a une grande différence entre neuf écus au-dessus de rien, & neuf écus au-dessous de rien ; c'est-à-dire, entre neuf écus de profit, & neuf écus de perte. Il est étonnant que le bon esprit de Clavius lui ait manqué là-dessus au besoin, & qu'il ait attribué à la foiblesse de l'esprit humain, ce qu'il devoit attribuer à la foiblesse du sien.

L'astronomie ancienne étoit si défectueuse ; qu'il est bien pardonnable aux modernes de l'avoir peu étudiée. Il est certain que pour l'intelligence des anciens auteurs, la connoissance en est nécessaire. Scaliger est celui des modernes qui l'a davantage cultivée, & il se savoit si bon gré des progrès qu'il croyoit y avoir faits, qu'il a regardé comme son chef-d'œuvre en ce genre ses observations sur le poëte Manile, où il a étalé avec complaisance les lumières qu'il avoit acquises dans cette science par une longue étude. Mais le caractère de son esprit immodéré, plein de confiance & de présomption, l'a précipité dans une infinité d'erreurs, comme je l'ai fait voir dans mes Remarques sur le même Manile, & sur son commentaire. Sans entrer dans le détail de plusieurs questions sur lesquelles l'astronomie nouvelle s'est éloignée de l'ancienne, j'exposerai seulement ici superficiellement plusieurs différences

capitales, de leur méthode dans l'étude de l'astronomie & de leurs principes.

Touchant les observations des astres, j'apprens d'un passage (1) de Simplicius qu'Aristote recommandoit à ses disciples de suivre les plus récentes observations, comme étant beaucoup plus sûres que celles des anciens, qui ne répondoient pas assez exactement aux phénomènes; parce que dit-il, Callistène, disciple d'Aristote, n'avoit pas encore envoyé de Babylone en Grèce les observations des Chaldéens, faites pendant plus de dix-neuf cents ans avant Alexandre, selon le calcul de Porphyre. En effet les Chaldéens, selon l'opinion commune, sont les plus anciens observateurs dont on se souvienne, ayant été invitez à ce noble exercice par la disposition des campagnes vastes & unies qu'ils habitoient. Les Egyptiens par une pareille occasion se trouvèrent engagés à les imiter. Macrobe (2) néanmoins les fait les premiers observateurs du ciel, & rapporte en détail l'artifice dont ils se servoient pour parvenir à une exacte division du Zodiaque. Mais les Phéniciens y furent portés par la nécessité de la navigation & du trafic. Dès le tems des juges d'Israël, ils avoient dressé dans

(1) Simplic. in Aristot. de cœlo, lib. 2, p. 123.

(2) Macrob. in Somn. Scip. lib. 1, cap. 21.

la palestine des héliotropes, des colonnes astronomiques, & des horloges qui marquoient les mouvemens du soleil. Celle du roi Achaz est une preuve que les Hébreux ne négligeoient pas la connoissance des mouvemens célestes, & j'ai fait voir dans un autre (1) ouvrage, que ces colonnes dont parle Josephe, & dont il attribue la construction aux descendans de Seth, étoient plutôt des tables astronomiques, gravées par les anciens Chananéens sur ces colonnes. Il y a apparence que ces conversions du soleil, qu'Homère nous apprend (*Odyss.*) avoir été marquées dans l'isle de Syrie, c'étoit un héliotrope, fabriqué par les Phéniciens, & que les interprètes prétendent avoir été dressé pour marquer les solstices, qui fut depuis renouvellé ou réparé, ou perfectionné par Phérécyde; ou peut-être en fit-il un autre plus exact, où les solstices étoient marqués par l'ombre d'un style. Les Grecs instruits dans l'astronomie par les Egyptiens & les Phéniciens, la cultivèrent dans la suite du tems; & depuis Thalès & ses successeurs d'un côté, & Pythagore de l'autre, elle fit des progrès considérables successivement, jusqu'à Ptolémée, qui a surpassé en cette science la diligence de ceux qui l'avoient précédé: les Arabes corrigèrent ses observations; le roi Alphonse

(1) Situat. du Paradis terrestre, ch. 17.

corrigea

corrigea celles des Arabes ; & enfin les tables rudolphines de Kepler, fondées ſur les obſervations de Tycho, ont pouſſé l'exactitude de ces connoiſſances plus loin qu'elles n'avoient encore été. Ces obſervations de Tycho, & ces merveilleux inſtrumens dont il ſe ſervoit pour les faire, avoient, pour ainſi dire, renouvelé l'aſtronomie. Non pas que les Arabes épargnaſſent les ſoins & la dépenſe pour connoître les mouvemens du ciel ; on en peut juger par cet inſtrument dont ſe ſervoit Albatégnius, qui vivoit il y a 800 ans, duquel inſtrument l'alidade étoit longue de dix aunes.

Les ſphères dont ſe ſervoient les anciens pour repréſenter le ciel, étoient fort différentes des nôtres. Ils avoient l'uſage des ſphères armillaires, mais faites à leur manière. Quelques-unes étoient compoſées (1) de roſeaux pour repréſenter les cercles. Celle d'Archimède, qui a été tant célébrée, faiſoit bien plus admirer ſon ſavoir dans la mécanique, que dans l'aſtronomie. Elle étoit fabriquée (2) de cercles de cuivre, & de globes creux de verre, qui étoient mûs par les reſſorts de la pneumatique, & repréſentoient les mouvemens

(1) Lucian. in Nigrino.

(2) Vide Claudian. Epigr. 18. Lactant. lib. 2, cap. 5. Salmaſ. in Solin. tom. 1, p. 824.

céleftes. Claudien (1) marque que ces fphères de verre, faites apparemment à l'imitation de celle d'Archimède, étoient en ufage de fon tems. Les mêmes effets que l'on admiroit dans ces fphères, ont été imités de nos jours plus d'une fois par d'autres artifices non moins ingénieux, & produits par une intelligence non moins profonde de l'aftronomie & de la mécanique.

La divifion des cercles du ciel a reçu fucceffivement divers progrès. La plus ancienne a été celle du Zodiaque. Les douze fignes en firent la première divifion. Les 365 jours dont l'année étoit compofée, & que le foleil employoit à parcourir le ciel, conduifoient naturellement les obfervateurs à la divifion de ce cercle en 360 degrès. Voici comme Pline en parle, l. 2, c. 8. *Certum eft Solis meatum effe partium quidem trecentarum fexaginta. Sed ut obfervatio umbrarum ejus redeat ad notas, quinos annis dies adjici, fuperque quartam partem diei.* Et il fe fert dans la fuite, ch. 15, de cette même divifion du Zodiaque en 360 parties. Manile, liv. 1, verf. 667. applique cette même divifion au Zodiaque: & il donne douze de ces degrés à la largeur du Zodiaque, que les modernes ont étendue jufqu'à feize. Cette divifion en 360 degrès, fut d'abord

---

(1) Claudian. Epigr. 25, ad Curetium.

réservée au Zodiaque, dont le soleil sembloit être le premier auteur : mais les autres grands cercles, & principalement l'équateur, étoient communément divisés en soixante degrés ; & on ne se servoit point d'autre division avant Eudoxe, qui fut disciple de Platon. Ils comptoient (1) quatre de ces degrés, depuis l'équateur jusqu'au tropique, & quinze jusqu'au pole. Les anciens avoient encore d'autres divisions, mais plus grossières. Ils appeloient les signes du Zodiaque *dodécatémories* ; c'est-à-dire, *douzièmes parties* : & ils divisoient chacune de ces douzièmes parties, ou dodécatémories, en douze autres dodécatémories, dont chacune contenoit deux degrés & demi du nombre des trente que chaque signe possédoit ; ou cinq demi-degrés, à chacun desquels ils donnoient aussi (2) le nom de dodécatémories. Manile a marqué ces trois sortes de dodécatémories : mais les modernes les ont ou ignorées ou négligées. Je remarque cependant dans un passage de Sextus Empiricus (*adv. Math. p.* 111. *AB*) qui vivoit sous Marc-Aurele, que dès-lors on divisoit en soixante minutes chacun des 360 degrés du Zodiaque. Eusèbe rapporte dans sa préparation evangélique liv. 6, chap. 7, un grand

(1) Strabon, liv. 2, p. 113. D.

(2) Vide nos in Manil. XXI. 546.

fragment des commentaires d'Origène sur la Genèse, par lequel on connoît que de son tems les astrologues voulant dresser les nativités des enfans, ne recherchoient pas seulement quel signe étoit en ascendant, mais encore quelle partie du nombre des soixante parties en quoi le signe étoit divisé; & que poussant encore plus loin leur recherche & leur précision, & divisant chacune de ces parties en soixante autres, ils examinoient laquelle de ces cent soixante dernières parties étoit en ascendant; & qu'ils usoient de la même diligence dans les observations qu'ils faisoient du cours des planètes. Les divisions & subdivisions de ces mouvemens se pratiquoient du tems d'Ammien Marcellin, & il appelle (*lib.* 20, *cap.* 30) parties de parties ce que nous appelons minutes. Cela fait connoître que l'exactitude & la curiosité des modernes n'a pas surpassé en cela celle des anciens.

Les postures que l'on a données aux constellations, sur les globes artificiels, ont été une autre occasion de différend entre les anciens & les nouveaux astronomes; car, lorsqu'ils voulurent représenter sur le globe ce qu'ils avoient vu dans le ciel, ils marquèrent sur la face convexe du globe ce qu'ils avoient vu dans la face concave du ciel. De sorte que si une constellation leur avoit paru dans le ciel ayant le visage tourné vers eux,

c'est-à-dire, vers la terre & vers le centre du ciel; comme par exemple celle d'Andromède ou du Verseau, lorsqu'ils vouloient la représenter sur le globe artificiel telle qu'ils l'avoient vue, c'est-à-dire, tournée vers eux, cette situation étoit nécessairement contraire & opposée à celle qu'elle a dans le ciel; car elle devoit être renversée & comme couchée sur le dos, & regardant en haut & au-dessus d'elle; au lieu que dans le ciel, elle regarde en bas & au-dessous d'elle. Ainsi la face du globe artificiel étoit proprement l'envers & le rebours de la face du ciel. De-là il s'ensuivoit un étrange renversement dans la fabrique des globes artificiels; car ce qui étoit à la droite dans le ciel, se trouvoit à la gauche sur le globe. Cela a produit deux sectes différentes entre les astronomes; l'une est de Théon, qui vouloit que l'on peignît les constellations ayant le derrière de leurs corps tourné vers nous, pour faire entendre que le devant de leurs corps étoit ce qui nous paroissoit dans la face concave du ciel. L'autre secte étoit d'Hipparchus, qui vouloit au contraire qu'on les peignît ayant le dedans du corps tourné vers ceux qui les regardoient sur le globe, à moins qu'il ne se trouvât au côté opposé quelque chose qui méritât d'être marqué. C'est-à-dire qu'Hipparchus vouloit qu'on représentât sur la surface extérieure les constellations, telles qu'elles paroissent à nos

yeux étant vues de la terre ; & Théon vouloit qu'on les représentât telles qu'elles auroient paru aux yeux de ceux qui les auroient regardées par le dehors du globe, si ce globe avoit été transparent.

Outre ce dérangement, le tems a encore défiguré en particulier ces constellations, & les modernes n'ont pas exprimé les figures anciennes. J'en rapporterai ici quelques-unes qui pourront servir d'échantillon. Le Bélier est représenté aujourd'hui sur les globes, couché & regardant derrière lui. Les anciens l'ont représenté courant, & regardant vers l'occident, c'est-à-dire devant lui. La Balance est représentée avec ses deux bassins, posée simplement sur la terre. Manile y joint un homme qui la soutient & la tient en action : *Humana est facies libræ*, dit-il. Les anciens calendriers la faisoient soutenir par la Vierge ; mais cet emploi fut délégué à Auguste par les flatteurs de son tems. Les Egyptiens attribuoient cette fonction à un homme qui, soutenant la Balance de la main droite, tenoit de la gauche une perche ou mesure d'arpenteur. Les Gémeaux étoient autrefois représentés comme deux jeunes garçons qui s'entr'embrassoient. Les Lacédémoniens les exprimoient en raccourci par deux traits parallèles, joints ensemble par deux autres traits de travers, comme on les représente encore aujourd'hui. Ils

appeloient ce ſigne δόκανα, mot dérivé, comme je crois, de δοκὸς, qui ſignifie une *poutre* ou *ſolive*; car ce ſont en effet deux ſolives jointes par deux autres ſolives traverſières. En latin, une ſolive s'appelle *trabs*: & comme de δοκὸς on a fait δόκανον, de *trabs* on a fait *trabale*; d'où eſt venu, ſelon ma conjecture, le mot de *travail*, qui dans ſa propre ſignification, marque cette machine dans laquelle les maréchaux enferment les chevaux fougueux & rétifs pour les panſer. Et en effet, cette machine repréſente la figure qui ſert à marquer les Gémeaux. On prétend (1) que ces Gémeaux ſont Caſtor & Pollux; d'autres veulent que ce ſoient Apollon & Hercule, & ils retiennent encore ces noms-là dans la ſphère des Arabes, qui les ont pris des Egyptiens. Pline, *liv.* 18, *ch.* 29, ne diſſimule pas que les anciens ont confondu la ſituation des conſtellations du grand Chien & du petit Chien. Ils ont donné le nom de Chien & de *Sirius* à la conſtellation du grand Chien & à cette étoile lumineuſe qu'il a dans la bouche. Ils ont auſſi donné le nom de Canicule au grand & au petit Chien. La conſtellation d'Orion étoit nommée *Jugula* par les anciens, à cauſe de trois étoiles qu'ils plaçoient ſur ſa gorge.

---

(1) Vide Manil IV. 754, & nos ibid. Plutarch. de fraterno amore. Euſtath. in Iliad. p. 1125.

Manile & tous les modernes les placent sur son visage. Enfin, pour faire voir en abrégé la différence de la sphère ancienne & de la moderne, il suffit de dire que cette dernière met quarante-huit constellations dans le ciel, & l'ancienne n'en met que trente-cinq, comme l'a marqué expressément Martianus Cappella, liv. 8.

Mais ces changemens que le tems a coutume d'apporter dans les sciences humaines, ne sont pas comparables à ceux que les Arabes ont apportés dans l'astronomie, lorsqu'ils ont voulu l'ajuster à leur religion; ils auroient cru commettre une idolâtrie s'ils avoient placé, &, pour ainsi dire, consacré des figures humaines dans le ciel. Ils ont donc mis deux paons à la place des Gémeaux, une gerbe d'épis à la place de la Vierge, un carquois à la place du Sagittaire, un mulet chargé de deux barils à la place du Verseau, un veau marin à la place d'Andromède, & ainsi des autres.

Les astronomes n'ont pas moins varié quand ils ont voulu désigner les points des solstices & des équinoxes; quelques-uns les ont mis dans le premier degré du Cancer & dans celui du Capricorne, dans le premier degré du Bélier & dans celui de la Balance; les autres dans les huitièmes degrés de ces signes; les autres dans les dixièmes; les autres dans les douzièmes, & quelques-uns

dans les quinzièmes, ce que l'on attribue à Eudoxus. D'autres étendoient l'eſpace où ils plaçoient les points tropiques, dans toute l'étendue de ces ſignes. Manile rend témoignage de ces diverſités à la fin de ſon troiſième livre. Néanmoins l'opinion de ceux qui les plaçoient dans les huitièmes degrés de ces ſignes, a prévalu; & il ſemble qu'elle ait mérité cette préférence par ſon antiquité, & par l'autorité d'Anaximandre, qui paroît en avoir été l'inventeur. Et de-là vient que dans le calendrier réformé par Jules César, les premiers jours des mois tombent dans les huitièmes parties des ſignes du Zodiaque, ſuivant l'ancienne aſtronomie, à laquelle Geminus rapporte auſſi l'opinion de ceux qui étendoient les ſolſtices & les équinoxes dans toute la longueur des ſignes tropiques.

La variation a été plus grande encore quand il a fallu fixer l'ouverture du printems; les uns avoient égard au degré qu'occupoit le Soleil dans le Bélier, quand le zéphir commençoit à ſouffler, ou au premier vol des hirondelles; les autres plaçoient le commencement du printems quelques jours après ces indices. On trouve même le ſouffle du zéphir, le vol des hirondelles, le retour du printems, l'entrée du Soleil dans le Bélier & l'équinoxe, marqués dans les anciens auteurs comme des époques diſtinctes.

Les aſtronomes ne ſe ſont pas mieux accordés ſur la ſituation & l'ordre des planètes. Plutarque, dans ſon ſecond livre des dogmes des philoſophes, a fait un chapitre ſur cette diverſité; il dit que Platon a fait le Soleil & la Lune les plus baſſes des planètes; qu'Anaximandre au contraire, & d'autres après lui, les ont miſes au plus haut rang. L'auteur du livre du monde, qui porte le nom d'Ariſtote, place Mercure immédiatement ſous Mars, Vénus enſuite, & enfin le Soleil & la Lune; & quelques autres ont placé Mercure au-deſſous de Vénus.

Il ſe préſente une difficulté dans les auteurs des Bucoliques, à quoi je m'étonne que les commentateurs n'aient pas pris garde, ou n'aient pas cherché quelque ſolution: ils font chanter les bergers ſur la flûte, ſur le flageolet, ou ſur les chalumeaux; ces chanſons ne conſiſtent pas ſeulement dans le chant, mais encore dans les paroles chantées. Quand Virgile a dit: *Incipe Mænalios mecum, mea tibia, verſus*, il ordonne à ſa flûte de chanter ſes vers: ſa flûte peut bien chanter ſes airs, mais non pas ſes vers; & ſa bouche occupée à entonner ſa flûte, ne peut pas prononcer ſes vers. Quand, dans ſa première églogue, il repréſente Tityre jouant de ſes chalumeaux, & faiſant retentir les forêts du nom d'Amarillis, comment

en entonnant ſon chalumeau avec ſa bouche, peut-il prononcer avec ſa même bouche le nom d'Amarillis ? Cela ne ſe peut concilier qu'en diſant que ces chants ſe faiſoient alternativement & ſucceſſivement, & qu'on chantoit premièrement l'air avec la voix, & enſuite avec la flûte. Virgile ſemble avoir eu quelqu'égard à cette difficulté, quand il attribue ces deux fonctions à deux perſonnages différens :

Boni quoniam convenimus ambo,
Tu calamos inflare leves, ego dicere verſus.

PET. DAN. HUETII CARMINA,

Quæ seorsum edita prodierant ab anno M. DCC. IX.

LAMPYRIS.

ECLOGA.

QUÆ nova per cæcas splendescit flammula noctes
Sepibus in nostris ? an ab æthere lapsa sereno
Astra cadunt ? tacitis an captant frigora sylvis,
Si quando ardentis cœperunt tædia cæli?
Non ita, sed duris heu frustrà exercita matris
Imperiis, sentes lustrat Lampyris opacos,
Si fortè amissum possit reperire monile.
Namque per Eurotæ ripas, saltusque Lycæi,
Dum Diana leves agitat de more choreas,
Aut erumpentes fruticetis excipit apros,
Nympha puellares inter lectissima cœtus,
Lampyris, Divam propius sectatur euntem,
Arcum humeris habilem gestans, pictamque pharetram.
Subtilis flavos cohibebat mitra capillos;
Aurea virgineum velabat fascia pectus,
Adstrinxere leves argentea tegmina suras.
Festa aderat tum fortè dies, quâ vertice Cynthi

Latonæ quondam ex utero, natalibus horis,
In lucem exierant Diana, & pulcher Apollo.
Lætior hinc ſolito celebres Dea protinus omnem
Arcadiam vocat ad ludos, ſylveſtria circum
Numina, ruricolas Faunos, Dryadaſque ſorores,
Nec mora, Parthenios ſaltus, frondoſaque celſæ
Cyllenes nemora, & nigri pineta Lycæi
Deſeruere Dei: reliquos Pan ocyor anteit,
Ora coloratus minio fucata rubenti.

Hic ubi Mænaliis veniunt de montibus umbræ,
Floridus Alphei prætexit flumina campus,
Paſtorum aſſiduis ſolitus reſonare cicutis.
Capripedum viſa eſt Satyrorum hæc luſibus apta
Area: pars teretes digitos, & molle labellum
Admovet, ut biforem det eburnea tibia cantum.
Pars dulces ciet ore modos, & voce canorâ
Dianam celebrat: ſiluere ad carmina venti.
Quo cantu excitæ fluvii de ſedibus imis
Naiades emergunt, greſſumque per uda ferentes
Gramina, florenti properant ſe adjungere turbæ.
At parte ex aliâ graciles venere Napææ,
Fronde caput vinctæ, & viridi veſtigia ſocco.
Venit Hamadryadum collectis turba capillis,
Nudâ genu, leveſque humeros, & lactea colla.
Quas inter roſeo prodit ſpectabilis ore
Candida Lampyris, qualis poſt lumina ſolis
Nocturnos inter cælo micat Heſperus ignes.
Namque decus formæ, frontiſque nitentis honorem
Aureus incendit pendens in pectora torquis,
Baccatus gemmis, & multâ nobilis arte;
Rarum opus, igniferis procuſum incudibus Ætnæ,
Vulcani manibus, Veneris mirabile donum,

Cum natam Hermionen Cadmo felicibus olim
Traderet auspiciis : quo munere dein Eriphyle
Capta, viri exitium Polynici est ausa pacisci.
Postera fatalis demum per secula torquis,
Perque vices varias, Superûm sic jussa ferebant,
Arcadicam longo post tempore venit ad Æglen;
Æglen, quæ quondam Sileno juncta marito,
Egregiam fausto genuit Lampyrida partu.
Hanc reliquis optat mater præcellere formâ
Virginibus, cultusque novos studiosa puellæ
Comparat. It splendens per collum ductilis auri
Circulus, & summis illudit gemma papillis.
Prodi, ait, in medium, & divinis utere donis.
Tu modo, nata, cave, ne quis tibi præmia Divûm
Auferat, & sacro redeas fraudata monili.
Mox inter socias sic exornata puellas
Tendit in herbosum virgo pulcherrima campum,
Et Satyrorum oculos in se convertit & ora.
Post ubi submovit populum, spatioque patente
Cynthia commissos indixit ab aggere ludos,
Tum præit arguto sylvestris fistula cantu.
Personat omne nemus circum, vallesque profundæ.
Emicat extemplo Satyrorum læta juventus
In saltum, Dryadasque petit, faciles que Napæas.
Implicuere manus manibus, motusque dedere
Non incompositos, agiles in cespite plantæ
Exiliunt, crispumque latus vibratur ab arte,
Et simul ad crotalum digiti crepuere loquaces.
Hinc Pan sutilibus protectus tempora sertis
Ingreditur, prensamque manu Lampyrida pernix
Ductitat in numerum : pedibus nec segnior illa
Fertur in adversum, sinuososque implicat orbes;

Et modo cedentem conversâ fronte laceſſit;
Nunc trepidæ ſimilis vertit veſtigia retro,
Atque fugam ſimulat; fugienti hic fervidus inſtat,
Inſtantem fallunt feſtivæ virginis artes.
Gratia ſaltanti nec abeſt. Dat Delia plauſus,
Dant circumſtantes Satyri, vulgique coronæ.
At non hæc animis Dryadum chorus aſpicit æquis.
Arcanus gliſcit ſenſim ſub pectora livor,
Sollicitaſque angit prælatæ gloria formæ.
Interea levibus Lampyris feſſa choreis
Seceſſum petit, æſtivum quo frangere Solem,
Laſſoſque in mollem queat artus ſolvere ſomnum.
Sed licet obſcuro ſylvarum tecta receſſu,
Haud Dryadum fugit inſidias: videre ſub umbrâ
Laxantem placidâ languentia membra quiete.
Clam ſubeunt, furtumque parant, auſuque nefando
Pectora gemmato ſpoliant candentia torque
Utque hæc admoto deterſit pollice ſomnum,
Et ſe materno viduatam munere ſenſit,
Proſilit impatiens, & amaro concita luctu
Dat gemitum, mœſtiſque implet plangoribus auras.
Quid faceret? quos vana Deos in vota vocaret?
Triſtis adit matrem, dejecto pallida vultu,
Indecores referens habitus, inhonoraque colla.
Divite quam cinctu mater, cultuque decoro
Nudatam aſpiciens, cæco ſuccenſa furore,
Tune oculis audes, inquit, te ſiſtere noſtris
Muneribus vacuam Cythereæ, & torque carentem;
Torque, manet quo certa domus fiducia noſtræ?
Illa dabat contrà lacrymas, & multa parabat
Dicere, ſed nullo mater ſæviſſima fletu
Tangitur, aut voces tractabilis accipit ullas.

Ocyus ito, inquit vultu imperiosa minaci;
Torquem, divini pignus fatale favoris,
Aut refer, aut nostris nusquam te obtutibus offer.
Paruit illa tremens; utque atræ tempora noctis
Instabant, timidâ fulgentem lampada dextrâ
Prætulit in sylvas: tenebras fax splendida vicit.
Per longas noctes, spatia & per longa dierum,
Hirsuto inter dumos, virgultaque densa
Passibus it lentis, & devia tesqua peragrans,
Vestigat raptum nec quicquam attenta monile.
Livida Hamadryadum speculatur ab ilice turba
Errantem procul, & curas deridet inanes,
Nequitiæque suæ fructum, furtique reportat.
Sed vanum tandem Nymphæ miserata laborem,
Insontem tristi statuit subducere pœnæ
Cynthia: fœmineos vultus, priscamque figuram
Detrahit, atque nova donat Lampyrida forma.
Cogit in angustum contractos virginis artus,
Atque affigit humo; tardatur gressus eunti;
Muta silet, loca sola petit, sylvasque pererrat,
Haud tamen exili memores de pectore sensus,
Sæva nec iratæ cesserunt jussa parentis;
Per nemorum latebras totâ dum quærere pergit
Nocte, laboratum digitis cœlestibus aurum,
Nigrantes clarâ collustrans lampade saltus.

GALERITA

GALERITA.

ECLOGA.

DECUTE surgentes ventoso vertice cristas,
Et vanos cohibe, Virgo temeraria, fastus:
Pauperis in tuguri latebras, & rustica tecta
Regredere, & patrios ne dedignare Penates.
Ni facias, vindex aderit sævissima Pallas,
Illa tuæ Pallas columen, tutelaque gentis.
Quæ postquam prægnante Jovis galeata cerebro
Prodiit, atque lacu Tritonidis adstitit undæ,
Et prima in Libycis posuit vestigia terris,
Inde leves arvis circumfert undiquè gressus,
Et nova inassuetis spectacula præbet ocellis.
Nunc sylvas, nunc parata juvat decurrere, & altis
Verticibus tractus longè lustrare jacentes.
Verùm ubi jam serus campis decedere Vesper
Admonet, & dulces suadet nox languida somnos,
Dumque sibi hospitium latis Dea prospicit agris,
Stramineo vidit salientem culmine fumum,
Frondentes inter, procera cacumina, laurus,
Atque satas florente lacus in margine myrtos.
Illuc nata Jovis fertur, foribusque reclusis
Submisso ingreditur depressum vertice limen.
Divam agnovit anus, quam circum rustica pubes
Natarum paleis porrecta sedebat in hornis,
Arguto teretem versantes pollice fusum.
Agnovit, manibusque colus & pensa remittens
Exilit, & Divam veneratur supplice cultu.

En ego, ait Pallas, de summo en advena cœlo
Per noctem vestris succedo sedibus hospes,
Hic tectum requiemque petens. Paupercula contra
Sic anus : O nostris quantùm hæc nox prospera rebus!
Quæ dedit augustos reginæ cernere vultus.
Eia agite, ô teneræ, carissima turba, puellæ,
Certate officiis ; solium ponatur acernum
Ædibus in mediis ; sternatur mollibus ulvis
Lectus, & in pedibus statuatur mensa colurnis.
Huc oleæ pingues, plenis huc mala canistris ;
Huc & caseoli, quos vimine fiscina pressit :
Plenaque jucunda relinatur seria vappa ;
Et scyphus ante dapes in mensâ faginus extet;
Passim parva novos inspergat filia flores.
At tu præcipuè, natarum maxima, Divæ
Assiduis adsta studiis, ac nitere porro,
Quas annis superas, curis superare sorores.
Sic ait : extemplo matrís præcepta facessit
Turba puellarum. Sedes annosa locatur
In medio : juxta recubans studiosa juventus
Fessa Deæ mulcet tepida vestigia lymphâ.
Ipsa gradu tremulo mensam succincta salignam
Ponit anus : densis profert mantilia villis ;
Addit & agrestes ilignis lancibus escas,
Nuper & inculta decerptos arbore fructus.
Mox & fronde super viridi, florumque maniplis.
Sternitur archaïcum crassa lodice cubile.
Verùm inter socias natu quæ prima, Minervæ
Colligit exutas noctis per tempora vestes ;
Ægida nondum atros gestantem umbone colubros,
Splendentemque auro galeam, cristisque decoram.
Et præpilatam fulgenti cuspide myrtum.

Dumque jacet placido Pallas devincta sopore,
Hæc pravis inhians animis, per singula versat
Liventes oculos, nec non se vestibus optat
Talibus incingi: placuere in casside cristæ;
Se modo, si liceat, cœlestibus induat armis;
Peronem roseo cupiat mutare cothurno;
Sutaque plantarum contorta cannabe vincla,
Hirsuto gestare rudes subtemine telas
Est pudor, & tritis humeros amicire lacernis.
Me miseram! dixit, cur his in sordibus ævum
Fœda situ carpo, & squalentibus obsita pannis?
Cur his me Superi voluere parentibus ortam?
Obscuramne diu producam ingloria vitam?
Haud simus tamen indecores radiantibus armis;
Non caput hoc cassis, dextram hanc non dedecet hasta;
Nostra nec auratus malè pectora proteget umbo,
Hæc animo secum virgo malesana volutat,
Divæ sortem æquans animis, & turgida fastu.
Interea redit orta dies, somnoque solutam
Pallada frondosos lux alma revisere colles
Invitat, riguasque lacus decurrere ripas.
Illa recompositas formoso in corpore vestes
Aptat, & angustis digressa mapalibus exit
Protinus in campos, & prata virentia musco.
Dumque vagis passim per apertum cursibus errat,
Hinc atque inde choros niveæ duxere puellæ,
Vibrantes nunc molle latus, nunc candida sursum
Brachia jactantes, & cantus ore dedere.
At reliquas inter primæva puella sorores
Talibus augustam demens coluisse Minervam
Negligit officiis, animum sed inanibus usque
Fallere amat votis, & pectus pascere vento.

Ergo hastam præstare manu, clypeumque nitentem
Palladis, & sacros mavult splendescere cultus.
Ventum erat ad vitream sinuosi fluminis undam:
Diva rudes inter tenerum latus explicat herbas,
Et variarum oculos oblectat imagine rerum.
Hinc tremula capti ducuntur arundine pisces;
Et textæ lento tenduntur vimine nassæ.
Illinc pellito niveus pede remigat anser,
Raucaque clamoso pluviam dum provocat ore,
Lavit anas caput, & humeris cervice recepit.
Cernere & ipsa suos vultus Jove nata quietis
Gaudet aquis, & visa suo est lætata decore.
Jamque dies medio cœli fervebat in axe,
Et face Phœbea candebat fervidus aër:
Impatiens æstus corpus Dea flumine gestit
Mersare, & grato solari frigore membra.
Candentes confestim artus nudare puellis
Cura fuit. Pictis spoliarunt crura cothurnis.
Arma ex umbriferâ suspendunt aurea quercu;
Atque super lentas tunicam expandere genistas.
Pallada frigidula venientem amplectitur undâ
Sudore & madidam recreat Tritonius amnis:
Invergunt latices auratis Naiades urnis.
Dumque ibi rorantes fluvio Dea perluit artus,
Ecce puella procax, cæcâque cupidine ducta,
Depositos Divæ sibi circumcingit amictus,
Et patula quercu pendentia detrahit arma,
Cassidaque undantem pennis accommodat alto
Mentis inops capiti, & sacrâ tegit Ægide pectus.
Talibus ornata exuviis, hoc culta paratu,
Progreditur, seseque illam vult impia credi,
Quam simulat. Pernix deserto rure colonus

Advolat, attonitæ concurrunt undique matres.
Illa venit, seseque ultro mirantibus infert.
At Dea de mediis fulgorem conspicit undis
Nutantis galeæ, clipeique insigne corusci.
Ilicet ingenti correpta efferbuit irâ,
Ut sacras vili sedisse in corpore vestes
Novit, & æthereis fabricata incudibus arma
Contactu indignans vidit polluta profano.
Cumque puella levi sublimia mente petisset,
Divinosque sibi Superûm tribuisset honores,
Fecit avem Pallas, summum superare volatu
Aëra, & astriferas posset quæ scandere sedes.
Utque palam extaret sceleris certissimus index,
Vertice pennatum jussit gestare galerum,
Atque Galeritam gens postera nomine dixit.

SALAMANDRA.

ECLOGA.

AD EMINENTISSIMUM CARDINALEM CÆSAREM ESTRÆUM.

SI priscos animis Erato tibi suscitat æstus;
Quales, cum patriis meditanti carmina ripis
Suspensos tenuit quondam levis Axona fluctus;
Huc ades; ô animæ, Cæsar, pars maxima nostræ;

Cui tua me longo vitæ uſu cognita virtus
Irrupto primis nexu devinxit ab annis.
Te vocat in riguas mecum Trinacria valles,
Atque ſuis te poſcit opem Salamandra querelis.
Romano quamvis incedas ſplendidus oſtro,
Splendidior meritis, noſtros tamen aure benignâ;
Pegaſidum ſi quis ſupereſt honor, excipe cantus.
Non erit hæc certè tibi laus poſtrema, tuiſque
Laudibus accreſcet, Pindi de vertice lectâ
Si tua Phæbeâ cingatur purpura lauro.
Nata Jovis quondam Siculis Proſerpina campis
Cum meteret vernos arguto pollice flores,
Lilia, fragranteſque roſas, ſuaveſque hyacinthos,
Nectebat faciles ſolers Salamandra corollas,
Sertaque flaventes Divæ vinctura capillos.
Adſtabant ſociæ, lectiſſima turba, Napææ,
Fingere docta comam, & cultu decus addere formæ!
Cum ſubitò inſolitis quaſſatur motibus Henna,
Sub pedibus mugit tellus, labefacta dehiſcunt
Clauſtra Erycis, procul horrendis incanduit Ætna
Ignibus, atque imo patuit Cocytus Averno.
Continuo Stygiis in lucem emiſſus ab antris
Proſilit obſcurâ ſquallens ferrugine currus,
Quem regit infernæ Saturnius arbiter aulæ.
Territa ferali trepidat Proſerpina viſu,
Ditem horret, celerique Hennæ petiiſſe laborat
Mœnia tuta fuga : currentem hic ocyor anteit,
Nigraque veloci prævertitur orbita lapſu.
Nec mora Lethæus pavitanti brachia raptor
Injicit, & validis in currum ſuſtulit ulnis
Multa reluctantem, & ſuperos in vota vocantem,
Optatamque infert prædam pallentibus umbris,

At parte ex aliâ deserta per avia passim
Diffugiunt Nymphæ comites, & qua sua quamque
Fors tulit, his Ditem properat vitare latebris.
Has Salamandra inter: casu externata nefando,
Prata levi cursu rorantia deserit Hennæ,
Ætnæisque metu palens se condidit antris.
Hic niger alterno jactabat brachia nisu,
Fervida suppositis tundens incudibus æra
Mulciber, & lentis properabat fulmina massis.
Quem simul aspexit virgo fugitiva per umbram,
Agnovitque Deum, Per ego, inquit, sidera supplex
Te rogo, si qua movet pietas cælestia corda,
Tartareas fraudes, dirosque ulciscere raptus.
En Jove nata perit, feralibus acta quadrigis,
Ni properas, missique tua Cyclopes ab Ætna
Vim vi contineant, prædamque ; ex hoste receptent.
Hæc jactat lacrymans: Vulcanus talia contra
Ore refert, Non hæc temerè, ô suavissima virgo,
Eveniunt; his astra favent, his Jupiter auctor,
Et fratri natam facilis concedit amanti.
Indomito possuisse modum quis possit amori?
Ipse quoque has inter cautes, & inhospita saxa
Inter stricturas chalibum, ferrique metalla,
Ipse ego quid sit amor non ficto pectore sensi:
Ignibus incensum Siculis domat acrior ignis.
Namque fatebor enim, simul his te prospera terris
Fata tulere, atque hos licuit cognoscere vultus,
Hos oculos, queis nostra Venus concesserit ultro,
In me sæva ferus depromit telat Cupido.
O utinam hic paribus tangat tua corda sagittis,
Atque tuum pateat penetrabile pectus amori!
Sic ait, & Nymphæ manibus Deus apprimit ora;

Addit delicias, animumque moventia verba,
Incautam possit si prolectare puellam.
Nunc roseos laudat digitos, nunc lactea colla,
Undantesque humeris flavo de vertice crines.
Nec suus in mentem venit fuligine vultus
Decolor, assiduoque rubentia lumina fumo,
Actaque inæquali vestigia turpia gressu,
Atque obsessa situ deformi livida membra.
Illicet ingenuo suffusa rubore puella
Æstuat, & limis dicentem aversa tuetur
Luminibus: tacito sed tandem victa timore
Respectare fugam, tutosque parare receptus
Aggreditur, si qua forsan detur exitus illi.
Sed clausam cæco retin Vulcanus in antro,
Nec potis est vastis se proripuisse cavernis.
Cui simul ac Deus invisum se sensit, amoris
Accensus furiis, iras profert pectore voces:
Mene igitur, vano formæ confisa decori,
Mene tuo dignum contemtu rere, puella;
Ille ego, vera Iovis soboles, quem regia Juno
Legitimo partu cælestibus edidit oris.
Per me terrifici, si nescis, nubibus ignes
Exiliunt, per me altus habet sua Jupiter arma.
Atque hic ipse meæ te Jupiter appulit Ætnæ,
Ut mea præda fores. Cessit Proserpina Diti,
Tu mihi: nunc Ætnæ dotalia regna capesse:
Conjugio nati haud aberit Dea pronuba Juno.
Talia dicta dabat, jam tum pertæsus inanes
Perdere blanditias, neglectaque fundere verba.
Vim parat impatiens: ast hæc animosa repugnat,
Non vano gemitu aut lacrymis, sed vindice dextrâ
Suggillans oculos, & fœdans unguibus ora,

Ulta pudicitiam : quâ raptâ, tum quoque vitam
Esse sibi raptam velit, extinguique sepulcro.
Ergo dolens ignominiam, læsique pudoris
Dedecus, & turpi temeratum crimine corpus,
Multa gemit, totique facit convitia cælo.
Concava flebilibus resonant plangoribus antra.
Ille quidem crudum dictis sedare furorem,
Et mœstis adhibere velit solatia curis.
Irrita verba cadunt, Nymphæ dolor obstruit aures.
Precipitant ægram raptus pudor, iraque mentem,
Et parat invisam confestim abrumpere vitam.
Ætnæo patulæ panduntur vertice fauces,
Sulfureæ sursum sinuosa volumina flammæ,
Horridaque ignitas jactantes saxa sub auras.
Crateras prisco dixerunt nomine Graii.
Nympha furens animis, lucemque exosa citato
Summa petit cursu montis juga, pronaque saltu
Præcipiti rapidos sese dejecit in ignes.
Mulciber obscuro casum speculatus ab antro,
Tristiaque insontis miseratus fata puellæ,
Non tulit ante diem crudeli occumbere leto.
Maluit in teretem producere membra lacertum,
Atque coloratis aspergere tergora guttis.
Quin ignes superare dedit, prunasque rubentes
Proterere, atque acres calcare impunè favillas,
Et solita ex ipsis alimenta capessere flammis.
Sic sua Vulcanus Salamandram in jura recepit.

MIMUS,

SIVE

SPECULUM.

ECLOGA.

AD

MARIAM ELISABETHAM.

ROCCACHOARTIAM CASTRISIAM.

FLECTE oculos, flecte huc facilem, Castrisia mentem;
Et mirare leves rerum per inane figuras,
In quibus ipsa tuos possis agnoscere vultus,
Fulgentesque oculos, & amœnæ frontis honores,
Mox tamen antiqui repètes dictata Platonis,
Rursus & umbrosis Academi condita sylvis
Actæas inter spectabèris heroïnas.
Te sibi Athenaìs, regali sede relictâ,
Adjungat comitem, & morum velit esse magistram.
At nunc læta animis graviores exue curas,
Floreat inque tuis Phœbea hæc laurea sertis.
Pallenes inter scopulos, propè littoris oram,
Gramineosque toros, primis adoleverat annis,
Spes generis Mimus, quem partu enixa beato
Edidit Emathiis Psamathe formosa sub antris.
Hunc pater eductum Proteus in vallibus Ossæ

Erudiit; vitæque dedit præcepta, suisque
Moribus instructum, faciem & mutabile corpus
In varias rerum docuit convertere formas.
Nam modò frondentes sursum jubet arboris altæ
Ramos induere, & radices figere terræ,
Et modò in æquoreum ripis durescere saxum.
Nunc in spumantem resolutus defluit undam,
Aut abit in rapidæ sinuosa volumina flammæ.
Præterea quæcunque oculis sese obvia ferrent,
Horum consimiles in se tranferre figuras
Instituit, variosque situs, motusque coloresque
Et quæ signa dedit rebus natura notandis.
Si quis erat terram proscindere visus arator,
Ibat aratori similis: si rure capellas
Pastor agens medio fuerat conspectus in arvo,
Visus & ille suas campis agitare capellas.
Advena prodierat peragens iter ecce viator,
Ille viatorem contra simulabat euntem.
Roscida mala legens, juvenili corpore virgo
Seque, suosque oculos mirata aspexit in illo.
Denique semper is est alter, vixque est suus unquam,
Quosque gerit vultus alieno ducit ab ore.
Interea Thetin Ægæi super æquoris undas
Vexit ad Æaciden frænatus Pelea Delphin.
Quam Phorci chorus, & Nymphæ comitantur ovantes:
Tritonis resonat ridenti buccina ponto.
Peliacis hilares Dî convenere sub umbris,
Qui cœlum terrasque tenent, quique humida regna
Fornice sub medio, parte acclinatus equinâ,
Hospitibus tantis prebet rorantia Chiron
Pocula. Bacchus adest, cyathisque capacibus urget
Divos, multa rogans, nec Dî sprevere rogantem

Aſt hinc Caſtaliis redimitæ tempora ramis
Decurrere ſacro Pindi de vertice Muſæ:
Plectra movet Clio, digitiſque micantibus errat
Argutæ per fila lyræ; nec tibia ceſſat
Euterpes: præit ad numeros intonſus Apollo,
Indicitque modos: imo de flumine Peneus
Attollit glaucis canentia frondibus ora.
Laurigero felix Hymenæus perſtrepit Oſſa,
Et Thetin Oetæi celebrant Nereida ſaltus.
Quo cantu excitæ muſcoſis ſedibus ultro
Exiluere Deæ; Divûmque hæſere lacertis,
Et latus in faciles egerunt molle choreas.
Parte aliâ bipedum curru ſubvectus equorum
Advenit vitreo Pelagi de gurgite Proteus,
Dum vacat, atque ſuæ phocarum examina curæ
Credita Carpathiis ſomnus tenet altus arenis.
Adfuit & Protei ſoboles cariſſima Mimus,
Cui primum tunc eſt conceſſum viſere ſanctos
Cælicolûm cœtus: facies notat ille Deorum,
Auguſtoſque habitus; flagrantia ſuſpicit ora
Cæſariemque Jovis, Junoniſque aurea ſceptra:
Intonſos Phœbi crines, humeriſque ſonantem
Miratur pharetram, miratur tela Dianæ,
Palladis & torva ſplendeſcens Ægide pectus,
Nexaque Mercurii levibus talaria plantis.
Protinus hic ſolitas animo converſus ad artes,
Exprimere inceſſus Divûm, nutuſque Deorum
Audet, & objectas imitando effingere formas;
Grataque cœleſti præbet ſpectacula turbæ.
Nunc juvat aut Martis vultus ſimulare minaces,
Incertoſve pedes madefacti nectare Bacchi,
Quaſſatamve manu furiatæ Palladis haſtam.

Ecce autem Sicula ſeſe referebat ab Ætnâ
Mulciber, obſcurâ faciem fuligine tinctus.
Horrebat caput impexum ſquallente favillâ;
Imparibuſque pedes per littora montibus ibant.
Hunc ubi Peliaco vidit de vertice Mimus,
Nec mora fallaci mentitur corpore Divum,
Atra cutis circum nodoſos veſtiit artus,
Contractam illuvies fœdavit ſordida frontem,
Traxerunt alternantes veſtigia greſſus.
Haud circumfuſæ riſum tenuere coronæ:
Riſerunt Superi, riſit Nereïa turba,
Theſſalicis riſit campis effuſa juventus.
Ilicet ultrici Vulcanus concitus irâ,
Reſpiciens torvo tremefactum lumine Mimum,
Tune ait, ô turpes inter, puer, edite phocas,
Vile retrimentum pelagi, algâ vilior ipſâ,
Tune jocis audes Superos violare protervis?
Ergo ego legitimo proles Junonia partu
Natus, & ignifera doctus flammantia dextrâ
Cudere tela Jovi, per te ludibria Divis
Præbeam, & in toto fiam nova fabula cœlo?
Haud impunè quidem: verſuto corpore ſuetus
Sumere tot rerum ſpecies, nunc exue formam
Protinus ipſe tuam, nunc humani decus oris,
Abjiciens ſpeculi faciem mendacis habeto.
I modò, & effigies viſas ſimulator adumbra.
Dixerat, & mox verba Dei res ipſa ſecuta eſt:
Fit Speculum Mimus, vivacis ſpiritus auræ
Evolat, extincto ceſſerunt pectore ſenſus.
Nec minus interea priſcas reminiſcitur artes,
Opportuna manet cunctis natura figuris:
Mirantes ſpectantûm oculos deludere falſis
Gaudet imaginibus, ſimulacraque vana referre.

MELISSA,

ECLOGA.

AD

FRANCISCUM SERAPHINUM

REGNERUM MARESIUM.

NASCITUR ecce mihi decimus labor, & gravis ille
Altiſono campani æris de culmine clangor
Dat ſignum, dulceſque vetat producere ſomnos.
Tu jucunda meæ vitæ comes, hanc quoque partem
Aſpice, Muſa, tuique aſpirans aura favoris
Det mihi florilegæ caſus memorare Meliſſæ:
Cui nivei mores, & labis neſcia virtus,
Curaque cœleſtis cogendi in mella liquoris,
Nobile per gentes peperere in ſecula nomen.
Ergo Mænalios mihi nunc, Dea, ſuffice cantus,
Queis meus attentas Seraphinus commodet aures:
Excitus noſtro ſi carmine reddere carmen
Forte velit, tenueſque modos ſuperare canendo:
Unde negata meis accedens fama libellis
Inter honoratos tribuat diſcumbere vates,
Et mea manſuris ſignetur gloria faſtis.
Naſcentes Cybele fetus, & ab ubere raptos,
Non ſemel immiti depaſtos viderat ore
Saturni, & ſævis contritos dentibus artus:
Viderat, & vanis implerat queſtibus auras.

Jamque novi instabant fecilia tempora partus,
Et prope erat fatis promissus Jupiter orbi,
Cum sic alloquitur fidam Dea magna Melissam:
O mihi præ cunctis Virgo acceptissima nymphis,
Si te rerum unquam tetigit cura ulla mearum,
Si tibi dulce mei quicquam fuit, en age, quantùm
Consiliis atque arte vales, nunc confer in usus.
Scis toleratâ mihi longos fastidia menses,
Dum pondus clam gesto uteri; prævertere certum est
Tristes Saturni insidias, lapidemque vorandum
Objicere, atque tuæ fidei committere verum
Conjugii nostro cretum de sanguine pignus.
Dictæo sub monte memor raptim occule tanti
Spem generis, cultuque fovens hoc nectare pasce,
Quod tua sollicita parat arte industria solers,
Exceptum succis florum & rorantibus astris.
At mala ne forsan vis ingruat, abdita tecum
Tela gere, & subitas ulciscere cuspide fraudes.
Quod si vel numero venientûm, aut robore pulsâ
Cesseris, arguto litui clangore propinquam
Curetum gentem, nostrum queis numen amicum,
Accerse, assiduisque premens clamoribus insta.
Non manibus desit lituus, non martia cuspis.
Sic fatur Cybele: nec longum tempus; & atris
Umbriferi montis furtim protecta latebris,
Vitales cœli regem est enixa sub auras.
Nec mora jussa Deæ studiosa Melissa capessit,
Nascentemque Jovem candentibus excipit ulnis
Atque cavo cornu, teloque accincta latente.
Mollia secreto cunabula sternit in antro.
Tum quoties nitido splendescit Lucifer ortu,
Illa vigil croceis halantes floribus hortos,

Gemmantesque thymo saltus, & amœna peragrat
Pascua, nocturno stillantes æthere guttas
Decutiens foliis: tum lectas vase recondens
Divinâ demum medicatas temperat arte.
Hinc suaves primùm mellis fluxere liquores,
Deliciæ rerum, quod ab inventrice Melissâ
Nomen habet: tacitis sylvarum Nympha sub umbris
Unde Jovi primas nascenti præbuit escas.
Sæpe etiam sacræ lauta inter fercula mensa
Hyblæi Cybelen oblecta vere sapores.
Verùm dum studio florum prolecta vagatur
Prata per, & riguas valles Gortynia virgo;
Conspicit errantem Crabro, Titania proles,
Titanem referens animo, vitiisque parentem.
Ferrea frons hominis, durum os, mens nescia recti,
Atque giganteæ procero in corpore vires:
Ille volutabris recubantem pervigil altis
Excepturus aprum, jaculoque instructus acuto
Excesa aërii montis sub rupe latebat,
Ilicibus tectus circum, & nigrantibus ulmis;
Cui coram obscura venit obvia valle Melissa.
Huic simul impuro conspecta est lumine virgo,
Ilicet insani stimulis corruptus amoris,
Incautam aggreditur, spoliis cum veris onusta
Virgato flores exportaret calathisco,
Clarisono celebrans Cybeles præconia cantu.
Hæc hominis tetram faciem aversata repugnat:
Et fugeret, si non væsano percitus œstro
Apprehensam valido retineret robore Titan.
Quid lacrymæ, quid vota juvant? cùm barbarus hostis
Urgeat insurgens, & vis infesta pudori,
Clamanti quis præstet opem? loca sola, nec ullis

Exculta

Exculta hoſpitiis. Ergo quod reſtat in arctis
Auxilium rebus, videt à virtute petendum,
Continuò tectum quod veſte haſtile gerebat,
Arripit impatiens, animoſaque impia dextrâ
Pectora Crabronis repetito transfodit ictu,
Concidit examinis mediâ reſupinus arenâ.
Quæ ſimul in Cretæ longinquos nuntia fines
Fama tulit, celsâ Titan pater advolat Idâ;
Et nati gemino mactatum vulnere corpus
Aſpiciens, nigroque fluentia pectora tabo,
Dat gemitus, totique facit convitia cœlo.
Parte alia nigris fraterno in funere ſylvis
Præcipites veniunt terræ omnipotentis alumni.
Infrendent acti furiis, cædisque Meliſſam
Auctorem raptis cupiant diſcerpere membris,
Corpus & in medios divulſum ſpargere campos.
At pater infeſto diverſa in pectore Titan
Verſat conſilia, atque audacis facta puellæ
Pandere germano, rerum tum ſceptra tenenti,
Saturno ſtatuit, ſceleriſque repoſcere pœnas.
Ergo adit ad regem, ſequitur Titania pubes.
Frigora populeâ captans Saturnus in umbrâ,
Conjugis irriguis tum fortè ſedebat in hortis.
Juxta aderat regina comes, quam pone Meliſſa
Ad voces dominæ ſtabat nutuſque parata.
Terrigenæ ardentes animis, temerariaque auſi,
Atria ſacra Deæ Cybeles, atque intima ſepta
Irrumpunt: præit ipſe ferox ad crimina Titan.
Tunc, ait, erepto ſceptri regalis honore,
Noſtram etiam tentas, Saturne, exſcindere prolem?
Dumque tuæ ſævis hæc unguentaria juſſis
Conjugis obſequitur, noſtros impunè penates,

Et claram effuso viduabit sanguine gentem?
Non ita: vel meritas virgo luet improba pœnas,
Titanum aut justos mox experiere furores.
Talibus arserunt reginæ pectora dictis,
Responsumque homini non molle referre parabat.
Quam placido rex Saturnus prævertitur ore,
Atque rebellantes, sceleratаque bella moventes
Ad pacem revocat dictis, & temperat iras.
Me quoque, ait, frater carissime, me quoque tangit
Cura hæc, ne dubites, generisque injuria nostri.
Non alius vobis quæratur sanguinis ultor.
En adsum sceleris vindex, pænæque minister.
O virgo infelix! quid nomen inane pudoris
Profuit, & turpi defensa à crimine virtus?
Quid pietas? magnæ quid profuit infula Matris?
Quid latices puro legisse ex æthere lapsos?
At tibi quæ Superi, quæ fata inimica negarunt,
Æquior hæc nostro tibi carmine Musa rependet,
Nec longinqua dies tantum decus eximet ævo.
Arbiter ille orbis Saturnus, probra, minasque.
Titanum metuens, in castam dura Melissam
Judicia exercet: priscâ spoliata figurâ
Insontis jussit decrescere membra puellæ,
Atque leves humeris flaventibus addidit alas.
Fit volucris, virides saltus, & roscida circum
Pascua pervolitans. Sedenim Saturnia conjux
Esse suam voluit, sibi quæ cœlestia roris
Dona legens, dulces nectar conflaret in usus.
Huic & perpetuum Dea virginitatis honorem
Ferre dat; ac lituum plagas stridore minantem
Gestare, & promptum tutando hastile pudori.

CARMEN NUPTIALE
LUDOVICO DELPHINO
ET
VICTORIÆ BAVARICÆ.

Noctis ô bone ſignifer,
Splendidum radiis caput
Effer omine proſpero.
Quid diù trahitis moras
Lenta ſidera cœlo ?

Ecce nunc Heliconio
Colle, conjugii dator,
Sanctus Uraniæ puer
Prodit, & volucri levem
Induit pede ſoccum.

Flammeo caput ambiens,
Luteiſque coloribus
Pictus, Aonios ſpecus
Linquit, & celeri gradu
Francicas petat oras.

Arduis Bavarum jugis
Sidus exoritur novum;
Fonte protinùs Abnobæ
Surgit, & trepidus ſacrum
Exerit caput Iſter.

His ter anxius & quater
Implet aëra queſtibus;
Nam quid hæc loca deſeris,
Virgo? Mox validis ferit
Ægra pectora palmis.

Uda Naïadum cohors
Eripi patrium decus
Luget, atque oculis diù
Versus occiduas plagas
Mœſta ſpectat euntem.

Sedibus ſuperis Deos
Feſtus exhilarat dies,
Siderum ſaliunt tholo,
Ut queant genialibus
Intereſſe choreis.

Lapſa culmine Teſpiæ
Cuſpides vibrat aureas,
Flammeasque quatit faces
Ignibus rutilans novis
Turba præpes Amorum.

Se per æthera lampadum
Ordo fulgibus explicat;
Clara nox ſuperat diem,
Et cupidineo micans
Arva lumine luſtrat.

Jamque vecta curulibus
Nympha, delicium poli,
Tranat aëra nubibus:
Pallidus Thetidis ſinu
Phœbus abditur imo.

Serta crinibus implicans
Ponè progreditur cohors
Virginum modulantium
Blanda carmina vocibus,
Fiſtuliſque ſonoris.

Dum ſibi tacitâ prece
Unaquæque Deos rogat
Par citò veniat dies,
Et viri cadat in manum
Lege juncta maritâ.

Ocyùs juvenum procax
Agmen exiliens venit,
Virginumque pedes premens
Ore verba licentiùs
Nuptialia fundit.

Virginem bona Gallia
Liliis décorans caput,
Limites vocat in ſuos;
Pronus & vada Sequana
Subjicit venienti.

Virgo adeſt, niveo pede
Francicos ſuper aggeres
Fertur, & timidis tamen
Greſſibus cupidum petit
Lenta nupta maritum.

Martio ſimul inſonat
Ære Verſalium nemus.
Inde vertice Marlio
Pulſa tympana perſtrepunt,
Increpantque morantem.

Rure Meudonio vagi
Emicant ovium greges,
Paſtor aëra cantibus
Mulcet; huic bifori ſono
Tibiæ admodulantur.

Hanc vir in Tyrio toro
Accubans procul ut videt,
Vota Dîs pia nuncupat,
Mollè ſenſibus intimis
Cor amore revinctus.

Hùc ades; properos move,
Inquit, ô mea lux, gradus.
Longa quid trahis otia?
Enecas cupidum tui.
Cur diù remorare?

Dum loquor, thalami fores
Virgo candida jam ſubit,
Ore purpureo nitens,
Qualis ante Parin Venus
Vallibus ſtetit Idæ.

Os pudicitiæ comes
Tingit ingenuus rubor,
Nupta lumina dejicit,
Limini & refugos pedes
Sera conjugis inter.

Pandite oſtia, Virgines,
Jam roſis, & amaraco
Miſta jungite lilia,
Myrtheoſque puellulæ
Nidor afflet odores.

Brachium manibus tenens
Pronubus pavidæ puer
Dicta dulcia proferat,
Sistat & dominam viro
Conjugator amanti.

Cura sit pia matribus
Collocare puellulam,
Picta zonula dùm cadat:
Me velit fugiens toro
Secubare jugali.

Antequàm decimam rotis
Luna triverit orbitam,
Matris ex utero simul
Delphis exierit, bonâ
Spe replebitur orbis.

Mox ut hic adoleverit,
Et comam galea premet,
Arva Thracia protinùs
Tinget Othomanus cruor,
Bosporique fluenta.

Conde Cyaneis vadis,
Turca, coniferum caput.
Tauricos tua gens sinus,
Littora & patriâ procul
Quærat ultima Ponti.

Donec inclyta preferens
Signa Christiferæ Crucis
Gentium domitrix Sion,
Francisci auspiciis ducis,
Sacra jura det orbi.

ΕΠΙΓΡΑΜΜΑ

ΠΕΤΡΟΥ ΔΑΝΙΗ͂ΛΟΣ ΥἘΤΙΟΥ

εἰς ἑαυτόν.

Κάδμος ὄπασσε πάτραν, μοῦσαι δέ με παῖδ᾽, ἀτίταλλον,
Ὑέτιος κρονίων δῶκεν ἐπωνυμίην.
Ἐν μυχίοις πραπίδεσσι καθέζετο Φοῖβος ἀνάσσων.
Οὐδὲν ὅλως καθ᾽ ἐμοῦ ἴσχυεν ἐχθρὰ τύχη.
Ἐν δὲ κυλινδομένου πηλώδει συρφετῷ αἴης
Νοῦν δ᾽ ἐμὸν θεόθεν οὐρανοῦ εἷλκεν ἔρως.

Fin du Huetiana.

DE L'ORIGINE

DES ROMANS.

LETTRE DE M. HUET

A M. DE SEGRAIS.

DE L'ORIGINE DES ROMANS.

LETTRE DE M. HUET A M. DE SEGRAIS.

VOTRE curiosité est bien raisonnable, & il sied bien de vouloir savoir l'origine des romans, à celui qui entend si parfaitement l'art de les faire. Mais je ne sais, Monsieur, s'il me sied bien aussi d'entreprendre de satisfaire votre desir : je suis presque sans livres, j'ai présentement la tête remplie de toute autre chose, & je connois combien cette recherche est embarrassante. Ce n'est ni en Provence, ni en Espagne, comme plusieurs le croyent, qu'il faut espérer de trouver les premiers commencemens de cet agréable amusement des honnêtes paresseux : il faut les aller chercher dans des pays plus éloignés, & dans l'antiquité la plus reculée. Je ferai pourtant ce que vous desirez ; car comme notre ancienne & étroite amitié vous

donne droit de me demander toutes choſes, elle m'ôte auſſi la liberté de vous rien refuſer.

Autrefois, ſous le nom de romans, on comprenoit non-ſeulement ceux qui étoient écrits en proſe, mais plus ſouvent encore ceux qui étoient écrits en vers. Le Giraldi & le Pigna ſon diſciple, dans leurs traités *de Romanzi*, n'en reconnoiſſent preſque point d'autres, & donnent le Boïardo & l'Arioſte pour modèles. Mais aujourd'hui l'uſage contraire a prévalu; & ce que l'on appelle proprement romans, ſont des hiſtoires feintes d'aventures amoureuſes, écrites en proſe avec art, pour le plaiſir & l'inſtruction des lecteurs. Je dis des hiſtoires feintes, pour les diſtinguer des hiſtoires véritables. J'ajoute d'aventures amoureuſes, parce que l'amour doit être le principal ſujet du roman. Il faut qu'elles ſoient écrites en proſe, pour être conformes à l'uſage de ce ſiècle; il faut qu'elles ſoient écrites avec art & ſous de certaines règles, autrement ce ſera un amas confus, ſans ordre & ſans beauté. La fin principale des romans, ou du moins celle qui le doit être, & que ſe doivent propoſer ceux qui les compoſent, eſt l'inſtruction des lecteurs, à qui il faut toujours faire voir la vertu couronnée & le vice puni; car, comme l'eſprit de l'homme eſt naturellement ennemi des enſeignemens, & que ſon amour-propre le révolte contre les inſtructions, il le faut tromper

par l'appât du plaisir, adoucir la sévérité des préceptes par l'agrément des exemples, & corriger ses défauts en les condamnant dans un autre. Ainsi le divertissement du lecteur, que le romancier habile semble se proposer pour but, n'est qu'une fin subordonnée à la principale, qui est l'instruction de l'esprit & la correction des mœurs; & les romans sont plus ou moins réguliers, selon qu'ils s'éloignent plus ou moins de cette définition & de cette fin. C'est seulement de ceux-là que je prétends vous entretenir, & je crois aussi que c'est-là que se borne votre curiosité.

Je ne parle donc point ici des romans en vers, & moins encore des poëmes épiques, qui, outre qu'ils sont en vers, ont encore des différences essentielles qui les distinguent des romans; quoiqu'ils aient d'ailleurs un très-grand rapport, & que, suivant cette maxime d'Aristote, établie avant lui par Platon, & suivie après lui par Horace, Plutarque & Quintilien, que le poëte est plus poëte par les fictions qu'il invente, que par les vers qu'il compose, on puisse mettre les faiseurs de romans au nombre des poëtes. Pétrone dit que les poëmes doivent s'expliquer par de grands détours, par le ministère des dieux, par des expressions libres & hardies; de sorte qu'on les prenne plutôt pour des oracles qui partent d'un esprit plein de fureur, que pour une narration exacte &

fidelle : les romans ſont plus ſimples, moins élevés & moins figurés dans l'invention & dans l'expreſſion. Les poëmes ont plus de merveilleux, quoique toujours vraiſemblables ; les romans ont plus du vraiſemblable, quoiqu'ils aient quelquefois du merveilleux. Les poëmes ſont plus réglés & plus châtiés dans l'ordonnance, & reçoivent moins de matière, d'événemens & d'épiſodes ; les romans en reçoivent davantage, parce qu'étant moins élevés & moins figurés, ils ne tendent pas tant l'eſprit, & le laiſſent en état de ſe charger d'un plus grand nombre de différentes idées. Enfin les poëmes ont pour ſujet une action militaire ou politique, & ne traitent l'amour que par occaſion : les romans au contraire ont l'amour pour ſujet principal, & ne traitent la politique & la guerre que par incident. Je parle des romans réguliers ; car la plupart des vieux romans, François, Italiens & Eſpagnols, ſont bien moins amoureux que militaires. C'eſt ce qui a fait croire à Giraldi que le nom de roman vient d'un mot grec, qui ſignifie la force & la valeur ; parce que ces livres ne ſont faits que pour vanter la force & la valeur des paladins : mais Giraldi s'eſt abuſé en cela, comme vous verrez dans la ſuite. Je ne comprends point ici non plus ces hiſtoires qui ſont reconnues pour avoir beaucoup de fauſſetés ; telles ſont celles d'Hérodote & de Ctéſias, la navigation d'Hannon,

la vie d'Apollonius écrite par Philoſtrate, celles de ces ſaints perſonnages, deſquelles Siméon le Métaphraſte a obſcurci la vérité en la voulant embellir, & pluſieurs ſemblables. Ces ouvrages ſont véritables en gros, & faux ſeulement dans quelques parties : les romans au contraire, ſont véritables dans quelques parties, & faux dans le gros ; les uns ſont des vérités mêlées de quelques fauſſetés ; les autres ſont des fauſſetés mêlées de quelques vérités : je veux dire que la vérité tient le deſſus dans ces hiſtoires, & que la fauſſeté prédomine tellement dans les romans, qu'ils peuvent même être entièrement faux & en gros & en détail. Ariſtote enſeigne que la tragédie, dont l'argument eſt connu & pris dans l'hiſtoire, eſt la plus parfaite, parce qu'elle eſt plus vraiſemblable que celle dont l'argument eſt nouveau & entièrement controuvé ; & néanmoins, il ne condamne pas cette dernière. Sa raiſon eſt, qu'encore que l'argument d'une tragédie ſoit tiré de l'hiſtoire, il eſt pourtant ignoré de la plupart des ſpectateurs, & nouveau à leur égard, & que cependant il ne laiſſe pas de divertir tout le monde. Il faut dire la même choſe des romans, avec cette diſtinction toutefois, que la fiction totale de l'argument eſt plus recevable dans les romans dont les acteurs ſont de médiocre fortune, comme dans les romans comiques, que dans les grands romans dont les

princes & les conquérans sont les acteurs, & dont les aventures sont illustres & mémorables; parce qu'il ne seroit pas vraisemblable que de grands événemens fussent demeuré cachés au monde & négligés par les historiens; & la vraisemblance, qui ne se trouve pas toujours dans l'histoire, est essentielle au roman: de sorte que, comme on peut appliquer aux historiens ce que les Muses disent d'elles-mêmes dans Hésiode, quand elles se vantent de savoir dire la vérité; on peut appliquer aux romanciers ce qu'elles ajoutent, qu'elles savent aussi conter des mensonges semblables à la vérité. J'exclus aussi du nombre des romans, de certaines histoires entièrement controuvées & dans le tout & dans les parties, mais inventées seulement au défaut de la vérité. Telles sont les relations de ces origines imaginaires de la plupart des nations, & même des plus barbares. Telles sont encore ces histoires si grossièrement supposées par le moine Annius de Viterbe, qui ont mérité l'indignation ou le mépris de tous les savans. Je mets la même différence entre les romans & ces sortes d'ouvrages, qu'entre ceux qui, par un artifice innocent, se travestissent & se masquent pour se divertir en divertissant les autres; & ces scélérats, qui, prenant le nom & l'habit de gens morts ou absens, usurpent leur bien à la faveur de quelque ressemblance. Enfin, je mets aussi les fables

fables hors de mon ſujet ; car les romans ſont des fictions de choſes qui ont pu être, & qui n'ont point été ; & les fables ſont des fictions de choſes qui n'ont point été & n'ont pu être.

Après être convenu des ouvrages qui méritent proprement le nom de romans, je dis que l'invention en eſt dûe aux Orientaux ; je veux dire aux Egyptiens, aux Arabes, aux Perſes & aux Syriens. Vous l'avouerez ſans doute, quand je vous aurai montré que la plupart des grands romanciers de l'antiquité ſont ſortis de ces peuples. Cléarque, qui avoit fait des livres d'amour, étoit de Cilicie, province voiſine de Syrie. Iamblique, qui a écrit l'hiſtoire amoureuſe de Rhodanés & de Sinonis, étoit né de parens Syriens, & fut élevé à Babylone. Héliodore, auteur du roman de Théagène & de Chariclée, étoit d'Emèſe, ville de Phénicie. Lucien, qui a écrit la métamorphoſe de Lucius en âne, étoit de Samoſate, capitale de Comagène, province de Syrie. Achillés Tatius, qui nous a appris les amours de Clitophon & de Leucippe, étoit d'Alexandrie d'Egypte. L'hiſtoire fabuleuſe de Barlaam & de Joſaphat, a été compoſée par Saint Jean de Damas, capitale de Syrie. Damaſcius, qui avoit fait quatre livres de fictions, non-ſeulement incroyables, comme il les avoit intitulées, mais même groſſières & éloignées de toute vraiſemblance, comme l'aſſure Photius,

étoit aussi de Damas. Des trois Xénophons romanciers dont parle Suidas, l'un étoit d'Antioche de Syrie, & l'autre de Chypre, isle voisine de la même contrée. De sorte que tout ce pays mérite bien mieux d'être appelé le pays des fables, que la Grèce, où elles n'ont été que transplantées, mais où elles ont trouvé le terroir si bon, qu'elles y ont admirablement bien pris racine.

Aussi, à peine est-il croyable combien tous ces peuples ont l'esprit poëtique, inventif & amateur des fictions; tous leurs discours sont figurés; ils ne s'expliquent que par allégories; leur théologie, leur philosophie, & principalement leur politique & leur morale, sont toutes enveloppées sous des fables & des paraboles.

Les hiéroglyphes des Egyptiens font voir à quel point cette nation étoit mystérieuse; presque tout étoit déguisé chez eux, & ils avoient réduit en art leur coutume de s'exprimer par images. Leur religion étoit toute voilée; on ne la faisoit connoître aux profanes que sous le masque des fables, & on ne levoit ce masque que pour ceux qu'ils jugeoient dignes d'être initiés dans leurs mystères. Homère, qui les avoit visités, rapporta de chez eux cet esprit fabuleux qui lui fit inventer, non-seulement les admirables poëmes qu'ils nous a laissés, mais encore mille nouveautés dans la généalogie, les dignités, & les emplois des divi-

nités Grecques; & ce fut-là qu'il se perfectionna dans la poësie, qui y a toujours été soigneusement cultivée. Hérodote dit que les Grecs avoient pris des Egyptiens leur théologie mythologique, & il rapporte des contes qu'il avoit appris des prêtres d'Egypte, & que tout crédule & fabuleux qu'il est lui-même, il rapporte comme des fornettes. Ces fornettes ne laissoient pas d'être agréables, & de toucher fort l'esprit curieux des Grecs, comme Héliodore le témoigne, gens desireux d'apprendre & amateurs des nouveautés. Et ce fut sans doute de ces prêtres que Pythagore & Platon, aux voyages qu'ils firent en Egypte, apprirent à travestir leur philosophie, & à la cacher dans l'ombre des mystères & des déguisemens. Ce même esprit règne encore aujourd'hui parmi ces peuples. Si vous les consultez sur la cause du débordement du Nil, sur l'antiquité des pyramides, & sur les autres singularités de leur pays, ils ne vous répondront que des fables. Ils ont au Caire une fontaine des amoureux, dont ils font plusieurs contes. Ils chantent & représentent, dans les carrefours de cette grande ville, les combats des Egyptiens & des Arabes, car ils ont été de tout tems grands bateleurs; mais ils en corrompent la vérité par tant de faussetés, qu'à peine peut-on en faire le discernement.

Pour les Arabes, si vous consultez leurs ou-

vrages, vous n'y trouverez que métaphores tirées par les cheveux, que similitudes & que fictions. Leur alcoran est de cette sorte; Mahomet dit qu'il l'a fait ainsi, afin que les hommes pussent plus aisément l'apprendre, & plus difficilement l'oublier; & comme il dit aussi que Dieu, dont il se vantoit d'être le messager, ne parle aux hommes que par paraboles, il semble qu'il ait affecté de l'imiter en cela. L'amour pour les fables les possède depuis si long-tems, qu'elle a mérité d'être notée par un des prophètes de l'ancien testament. Ils ont traduit celles d'Esope en leur langue, & quelques-uns d'entr'eux en ont composé de semblables. Ce Locman si renommé dans tout l'Oriént, n'étoit autre qu'Esope. Ses fables, que les Arabes ont ramassées en un volume fort ample, & partant où ils ont mis beaucoup du leur, lui acquirent tant d'estime parmi eux, que l'alcoran vante son savoir dans un chapitre, qui pour cela est intitulé du nom de Locman. Les vies de leurs patriaches, de leurs prophètes & de leurs apôtres, sont toutes fabuleuses. Ils ont une secte de philosophes qui, pour rendre leurs dogmes plus intelligibles, font profession de les débiter sous des paraboles simples & familières, & à l'usage du vulgaire, & ils rapportent l'origine de cette secte à quelques-uns de leurs anciens prophètes. D'autres de leurs philosophes entreprenant d'expliquer les

mystères les plus cachés de leur doctrine, leur ont donné la forme de romans. L'histoire d'Haï, fils d'Yocdan, est de ce genre. Avicenne, qu'on en croit l'inventeur, voulant montrer le progrès qu'un homme, aidé seulement de ses lumières naturelles, peut faire dans la philosophie, sans le secours des préceptes, de la méthode & de l'art, feint que cet Haï naquit de la terre, sans père & sans mère, dans une île déserte située sous la ligne, habitée seulement de quelques animaux (car Avicenne & d'autres encore, n'ont pas crû cette naissance impossible), qu'il fut allaité par une chèvre, & que par son bon sens, ses observations & ses réflexions, il acquit par degrés toutes les connoissances que donne l'étude de la philosophie, & parvint enfin à celle de Dieu & du souverain bien, & à un genre très-sublime de contemplation; cela est égayé de diverses aventures romanesques que je n'entreprendrai pas de vous rapporter. L'ouvrage est estimable, & il le seroit encore davantage si la fiction n'étoit outrée, & si Haï ne poussoit ses raisonnemens au-delà de la vraisemblance. Les Arabes font leurs délices de la poësie; c'est l'étude la plus ordinaire de leurs beaux esprits, & c'est à cela qu'ils se croyent redevables de la conservation & de l'embellissement de leur langue. Cette inclination ne leur est pas nouvelle, elle s'est fait remarquer même devant

Mahomet, & ils ont des poëmes plus anciens que lui. Toutes leurs sciences étoient alors renfermées dans leurs vers, & ils faisoient consister en l'art de les composer, le souverain point de l'érudition. Les princes conservoient ces ouvrages parmi leurs plus précieux trésors; tout le monde les apprenoit par cœur; ils regardoient la disposition à les faire, comme une marque presque infaillible de noblesse; & si une de leurs tribus avoit été assez heureuse pour produire un poëte, toutes les autres l'en alloient féliciter. Les guerres qu'ils eurent dans l'établissement du mahométisme, refroidirent un peu cette ardeur; mais elle fut plus grande que devant après leurs conquêtes. Erpénius assure que tout le reste du monde ensemble n'a point eu tant de poëtes que la seule Arabie : ils en content soixante qui sont entr'eux comme les princes de la poësie, & qui ont de grandes troupes de poëtes sous eux; les plus habiles ont traité l'amour en des églogues, & quelques-uns de leurs livres sur cette matière, ont passé en occident. Plusieurs de leurs califes n'ont pas tenu la poësie indigne de leur application : on conserve encore quelques volumes de leurs vers. Abdalla entr'autres s'y signala, & fit un livre de similitudes, comme rapporte Elmacin. Un autre a mis en rimes tout l'Alcoran. Ils récompensoient les poëtes avec une telle profusion, qu'un d'eux donna soixante-dix

mille drachmes pour ſoixante-dix vers qui lui avoient plu. C'eſt des Arabes, à mon avis, que nous tenons l'art de rimer, & je vois aſſez d'apparence que les vers léonins ont été faits à l'exemple des leurs; car il ne paroît point que les ouvrages rimés euſſent cours dans l'Europe avant l'entrée de Taric & de Muça en Eſpagne, & l'on en vit quantité dans les ſiècles ſuivans: quoiqu'il me fût aiſé néanmoins de vous faire voir d'ailleurs que les vers rimés ne furent pas tout-à-fait inconnus aux anciens Romains, & que cette conſonnance de mots ne leur a pas toujours déplu.

Les Perſes n'ont point cédé aux Arabes en l'art de mentir agréablement; car, encore que le menſonge leur fût autrefois fort odieux dans l'uſage de la vie, & qu'ils ne défendiſſent rien à leurs enfans avec tant de ſévérité, néanmoins il leur plaiſoit infiniment dans les livres & dans le commerce des lettres, ſi toutefois les fictions ſe doivent appeler menſonges. Pour en tomber d'accord, il ne faut que lire les aventures fabuleuſes de leur légiſlateur Zoroaſtre. Strabon dit que les maîtres parmi eux, donnoient à leurs diſciples des préceptes de morale enveloppés de fictions. Cyrus, fondateur de leur monarchie, s'explique dans Hérodote par un apologue, dans la réponſe qu'il fait aux ambaſſadeurs des Ioniens & des Eoliens. Un autre de leurs rois voulant exhorter, en mou-

rant, ses enfans à la concorde, se sert de la similitude d'un paquet de flèches, qu'on ne peut rompre que séparément. Strabon dit, dans un autre endroit, que l'on n'ajoute pas beaucoup de foi aux anciennes histoires des Perses, des Mèdes & des Syriens, à cause de l'inclination que leurs écrivains avoient à conter des fables; car voyant que ceux qui en écrivoient de profession étoient en estime, ils crurent qu'on prendroit plaisir à lire des relations fausses & controuvées, si elles étoient écrites en forme d'histoires. Les fables d'Esope ont été si fort à leur goût, qu'ils se sont approprié l'auteur : c'est ce même Locman de l'Alcoran, dont je vous ai parlé, qui est si estimé par tous les peuples du Levant, qu'ils ont voulu dérober à la Phrygie l'honneur de sa naissance & se l'attribuer; car les Arabes disent qu'il étoit de la race des Hébreux. Les Perses n'en conviennent pas, & prétendent qu'il étoit Ethiopien (ce que l'étymologie du nom d'Esope semble confirmer) & qu'il passa sa vie dans la ville de Caswin, que plusieurs croient être l'Arsacie des anciens. Et sur ce fondement, quelques-uns voyant que sa vie écrite par Mircond, a beaucoup de rapport avec celle d'Esope que Maximus Planudès nous a laissée; & ayant remarqué que, comme les anges donnent la sagesse à Locman dans Mircond, Mercure donne la fable à Esope dans Philostrate, ils se sont per-

ſuadés que les Grecs avoient dérobé Locman aux Orientaux, & en avoient fait leur Eſope. Ce n'eſt pas ici le lieu d'approfondir cette queſtion : je dirai ſeulement en paſſant, qu'il faut ſe ſouvenir que les hiſtoires de ces peuples d'Orient, ſelon le témoignage de Strabon, ſont pleines de menſonges ; qu'ils ſont peu exacts & peu fidelles, & qu'il eſt aſſez vraiſemblable qu'ils ont été fabuleux en parlant de l'auteur & de l'origine des fables, comme en tout le reſte ; que les Grecs ſont plus diligens & de meilleure foi dans la chronologie & dans l'hiſtoire, & que la conformité du Locman de Mircond avec l'Eſope de Planudès & de Philoſtrate, ne prouve pas davantage qu'Eſope ſoit Locman, qu'elle prouve que Locman ſoit Eſope. Les Perſes ont donné à Locman le ſurnom de Sage, parce qu'en effet Eſope a été mis au nombre des ſages : ils diſent qu'il étoit profondément ſavant dans la médecine, qu'il y trouva des ſecrets admirables, & entr'autres, celui de faire revivre les morts. Ils ont ſi bien gloſé, paraphraſé & augmenté ſes fables, qu'ils en ont fait, comme les Arabes, un très-gros volume, dont on voit un exemplaire dans la bibliothéque du Vatican. Sa réputation a paſſé juſqu'en Egypte & dans la Nubie, où ſon nom & ſon ſavoir ſont en ſi grande vénération, que les Perſes croyent qu'il y eſt né. Les Turcs d'aujourd'hui n'en font pas

moins de cas, & croient, comme Mircond & les Arabes, qu'il a vécu du tems de David; en quoi, s'il eſt véritablement Eſope, & s'il faut ajouter foi à la chronologie Grecque, ils ſe trompent d'environ quatre cent cinquante ans: mais les Turcs n'y regardent pas de ſi près. Cela conviendroit mieux à Héſiode, qui fut contemporain de Salomon, & à qui, ſuivant le rapport de Quintilien & de Plutarque, on doit la gloire de la première invention de ces fables, que l'on a attribuée à Eſope. Il n'y a point de poëtes qui égalent les Perſes des derniers ſiècles en la licence qu'ils ſe donnent de mentir dans leurs hiſtoires, & principalement celles qui regardent l'origine de leur religion & les vies de leurs ſaints. Ils ont tellement défiguré celles dont nous ſavons la vérité par les relations des Grecs & des Romains, qu'on ne les reconnoît pas. Et même dégénérant de cette louable averſion qu'ils avoient autrefois contre ceux qui ſe ſervoient du menſonge pour leurs intérêts, ils s'en font un honneur aujourd'hui. Ils ont leurs romans & leurs héros fabuleux, comme nous avons les nôtres. Les amours & les grands faits d'armes du fameux Ruſtan, & l'hiſtoire d'Iſfendiar, ſont plus célèbres parmi eux, que ceux d'Hercule, de Roland & des Amadis ne le ſont parmi nous. Nadar, fils de Harit, pour être venu de Perſe en faire le récit aux Arabes avec trop

d'exagération, a été noté & censuré dans l'alcoran. Cette longue ouverture du mont Taurus, que les anciens ont appelée les portes caspiennes, sont l'effet, selon eux, d'un seul coup que Mortis-Ally donna de son épée, pour ouvrir aux voyageurs le chemin de la mer Caspie : de même que l'ouverture des rochers du mont Mimas, par où l'on va de Smyrne à Ephèse, est un coup d'épée de Saint Paul, selon les habitans du pays, aussi menteurs que les Perses. Il faut être peu versé dans leurs histoires, pour ne connoître pas le géant Arneost & la géante sa femme, & les merveilles du prince Piskiton, qui vivoit à leur compte, il y a environ trois mille cinq cens ans. Les œuvres galantes & les histoires amoureuses des anciens Perses, n'ont pas été moins célèbres que celles des modernes : ils aiment passionnément la poësie, c'est le divertissement des grands & du peuple ; le principal manqueroit à un festin, si la poësie y manquoit : aussi tout est plein de poëtes qui se font remarquer par leurs habillemens extraordinaires. C'est dans les livres persiens que les Turcs font leur apprentissage de vertu, de galanterie & de politesse. On les fait lire soigneusement dans le serrail, aux jeunes gens que l'on veut former aux grands emplois ; & c'est sur les modèles qu'ils y trouvent & sur les exemples qu'ils y apprennent, qu'ils font ensuite l'amour & la guerre, quoique d'ailleurs

ils aient des fables de leur propre crû. Ils disent que Roland étoit Turc; ils gardent son épée à bourse avec vénération, & récitent tout le détail de sa vie & des grandes choses qu'il a exécutées dans le Levant.

Les Indiens même voisins des Perses, avoient l'esprit porté comme eux aux inventions fabuleuses, poëtiques & romanesques. Les voyageurs nous parlent souvent de leurs poësies, de leurs chansons & de leurs histoires amoureuses. Le célèbre Locman leur est aussi connu, & il est chez eux le sujet de plusieurs fables, comme chez les Perses & les Arabes. Ils le font frère de Ram, l'un de leurs plus illustres législateurs, qu'ils ont canonisé & déifié. Ils le font saint; ils le font guerrier & roi de certaines amazones, qu'ils supposent être au septentrion des Indes. Les chrétiens Indiens du Malabar chantent en vers, depuis long-tems, la vie & les louanges de leur apôtre Saint Thomas, bien différente de ce que l'histoire ecclésiastique nous apprend. On remarque le même esprit dans les Chinois, dans les Japonois, & dans tous les autres peuples de ces contrées; ils ont une infinité de poëtes, de poëmes & de fables; ils ont leurs comédies & leurs comédiens. L'usage des apologues est si familier aux Chinois dans leurs conversations, qu'ils tiennent pour rustique & grossière toute autre manière de s'expli-

quer. Diogène de Laërce dit que les Gymnosophistes débitoient leur philosophie par énigmes. On trouve encore aujourd'hui dans les Indes, de très-anciens livres de physique écrits en vers. Ils traitent les matières les plus importantes de politique & de morale par paraboles. Sandaber en avoit composé un livre qui a été traduit par les Juifs & par les Grecs, & que l'on trouve dans les bibliothéques des curieux. M. Gaumin avoit promis au public les paraboles indiennes, éthiopiennes & judaïques d'un nommé Aaron : il n'a pas tenu parole ; mais il y a apparence que ce livre aura passé, avec le reste de sa bibliothéque, dans celle du roi. Les proverbes du bramine Barthrouherri, que nous lisons en notre langue, sont des dires sententieux, revêtus d'images pour la plupart, & d'expressions peintes & figurées. Le père Poussines, jésuite, a joint à son Pachymère, qu'il a fait imprimer depuis peu à Rome, un dialogue entre Absalon, roi des Indes, & un Gymnosophiste, sur diverses questions de morale où ce philosophe ne s'explique que par paraboles & par fables à la manière d'Esope. La préface porte que ce livre avoit été composé par les plus sages & les plus savans de cette nation, & qu'il étoit soigneusement gardé dans le trésor des chartres du royaume ; que Perzoé, médecin de Chosroès, roi de Perse, le traduisit d'indien en persan,

un autre de perſan en arabe, & Syméon Seth d'arabe en grec. Un de mes amis l'a apporté de Grèce écrit en cette langue, & me l'a communiqué. Ce Choſroès, ſurnommé Anuſervan dans le verſion grecque & dans les auteurs Arabes, vécut du tems de l'empereur Juſtinien, aima les lettres, fut eſtimé ſavant, & fit traduire pluſieurs livres étrangers en ſa langue. Celui-ci eſt ſi peu différent d'un autre qui porte le nom de l'Indien Pilpay, & qui a paru en françois depuis quelques années, qu'on ne peut pas douter qu'il n'en ſoit l'original ou la copie, ou plutôt que ce ne ſoit la même choſe; car on dit que ce Pilpay fut un Bramin qui eut part aux grandes affaires & au gouvernement de l'état des Indes ſous le roi Dabchelim; qu'il renferma toute ſa politique & toute ſa morale dans ce livre, qui fut conſervé par les rois des Indes, comme un tréſor de ſageſſe & d'érudition; que la réputation de ce livre étant allée juſqu'à Anuſervan, roi de Perſe, il en eut adroitement une copie par le moyen de ſon médecin, qui le traduiſit en perſan; que le caliſe Abujafar Almanſor le fit traduire de perſan en arabe, & un autre d'arabe en perſan; & qu'après ces traductions perſiennes, on en fit encore une nouvelle, différente des précédentes, ſur laquelle on a fait la françoiſe. Tant de traductions ſont bien une marque du mérite de l'ouvrage auquel

les Perses reconnoissent en effet n'en avoir point de comparable; mais elles y ont aussi apporté des changemens considérables. Le Père Poussines avoue qu'il en a retranché quelques fables dans sa version latine; & on en voit plusieurs dans la françoise qui porte le nom de Pilpay, qu'on ne trouve point dans la grecque de Siméon Seth. Certainement, qui lira l'histoire des prétendus patriarches des Indiens Brammon & Bremaw, de leurs descendans & de leurs peuplades, ne cherchera point d'autre preuve de l'amour de ce peuple pour les fables. Je croirois donc volontiers que quand Horace a appelé fabuleux le fleuve Hydaspe, qui a sa source dans la Perse & son embouchure dans les Indes, il a voulu dire qu'il commence & qu'il finit sa course parmi des peuples fort adonnés aux feintes & aux déguisemens.

Ces paraboles, que vous avez vu profanes dans les nations dont je viens de vous parler, ont été sanctifiées & autorisées de Dieu même dans la Syrie. Il déclare dans la sainte écriture, qu'il fait entendre sa volonté aux prophètes par des figures & par des énigmes. Il dit en un autre endroit, qu'il proposera ses loix sous le voile des paraboles. Salomon fait consister un des principaux fruits de la sagesse & de l'érudition, dans l'intelligence des énigmes & des paraboles: il ne nous est demeuré qu'un petit nombre de celles qu'il avoit écrites.

L'hiſtoire ſainte lés fait monter juſqu'à trois mille, & témoigne de plus qu'il avoit compoſé plus de mille poëmes. Elle rapporte auſſi que la reine de Saba, ſur le bruit de ſa ſageſſe, ayant réſolu d'en faire elle-même l'épreuve, vint lui propoſer diverſes énigmes, & qu'elle s'en retourna ravie d'admiration de les lui avoir vu expliquer ſans peine, & de lui avoir trouvé une plus grande profondeur d'eſprit que ſa réputation ne publioit. Joſephe dit, ſur le rapport de Dius, qui avoit écrit l'hiſtoire des Phéniciens, & ſur celui de Ménandre Ephéſien, qui avoit traduit en langue grecque les annales des Tyriens, que Salomon & Hiram, roi de Tyr, ſe propoſoient des énigmes l'un à l'autre, ſous peine de groſſes ſommes que devoit payer celui qui ne pourroit les déchiffrer. L'écriture ſainte eſt toute myſtique, toute allégorique, toute énigmatique. Les prophètes prédiſoient ſouvent l'avenir par des ſignes & des images, & quand ils y employoient les paroles, elles étoient obſcures & myſtérieuſes. Les plus habiles d'entre les Juifs, comme les Thérapeutes; dont parle Philon, & les Deuterotes, dont parle Euſèbe, faiſoient leur principale étude de l'intelligence de ces myſtères. Ce même Philon & Ariſtobule, tous deux Juifs, les thalmudiſtes & les plus célèbres rabbins, en propoſent diverſes explications dans leurs ouvrages. Saint Paul même dans ſes épîtres,

développe

développe en passant de grandes vérités cachées sous les figures de l'ancien testament. Ces thalmudistes ont cru, quoique sans raison, que le livre de Job n'est qu'une parabole de l'invention des Hébreux; en quoi ils ont été suivis par les Anabaptistes & par Luther, qui ont eu aussi la même opinion de l'histoire d'Esther. Ils en croioient autant de celle de Judith, en quoi ils ont été suivis par plusieurs des protestans. Grotius prétend en avoir découvert la signification allégorique, & la propose dans ses commentaires. Sa pensée est ingénieuse; mais lorsqu'il croit avoir développé le sens véritable d'une histoire controuvée, il se trouve au contraire qu'il a corrompu une véritable histoire par une fausse explication. Le livre des pseaumes, celui des proverbes, l'ecclésiaste, le cantique des cantiques, & tous les autres cantiques sacrés, & le livre même de Job, sont des ouvrages poëtiques, pleins de figures qui paroîtroient hardies & violentes dans nos écrits, & qui sont ordinaires dans ceux de cette nation. Le livre des proverbes est autrement intitulé les paraboles, parce que les proverbes de cette sorte, selon la définition de Quintilien, ne sont que des fictions ou paraboles en raccourci; comme au contraire Saint Jean appelle proverbes les paraboles qui sont rapportées dans son évangile. Le cantique des cantiques est une pièce dramatique

en forme de paſtorale, où les ſentimens paſſionnés de l'époux & de l'épouſe ſont exprimés d'une manière ſi tendre & ſi touchante, que nous en ſerions charmés, ſi ces expreſſions & ces figures avoient un peu plus de rapport avec notre génie, ou que nous puſſions nous défaire de cette injuſte préoccupation qui nous empêche de goûter ce qui s'éloigne tant ſoit peu de nos mœurs; en quoi nous nous condamnons nous-mêmes ſans nous en apercevoir, puiſque notre légèreté nous fait changer ſi ſouvent de goût & de coutume. Notre Seigneur lui-même ne donne preſque point de préceptes aux Juifs, que ſous le voile des paraboles. Enfin, ſaint Jérôme rend témoignage que ces figures faiſoient les expreſſions les plus familières des peuples de Syrie & de Paleſtine, chez qui il avoit ſi long-tems demeuré, afin, dit-il, que les choſes fuſſent plus intelligibles par le ſecours des ſimilitudes & des exemples, que par de ſimples préceptes & des expoſitions toutes nues. Le Talmud contient un million de fables, toutes plus impertinentes les unes que les autres: pluſieurs rabbins les ont depuis expliquées, conciliées ou ramaſſées dans des ouvrages particuliers, & ont compoſé d'ailleurs beaucoup de proverbes, d'apologues & de poëſies, dont ils avoient même une certaine eſpèce, qui, ſans être aſſujettie au nombre des ſyllabes & à la meſure des vers, tiroit toute

ſa beauté de ſes paraboles, de ſes hyperboles & de ſes amplifications. Les Cypriots & les Ciliciens, voiſins de la Syrie, ont inventé de certaines fables qui portoient le nom de ces peuples; & l'habitude que les Ciliciens en leur particulier avoient au menſonge, a été décriée par un des plus anciens proverbes qui aient eu cours dans la Grèce. Enfin, les fables étoient en ſi grande vogue dans toutes ces contrées, que parmi les Aſſyriens & les Arabes, ſelon le témoignage de Lucien, il y avoit de certains perſonnages, dont la ſeule profeſſion étoit de les expliquer; & ces gens menoient une vie ſi réglée, qu'ils vivoient beaucoup plus long-tems que les autres hommes.

Mais il ne ſuffit pas d'avoir découvert la ſource des romans, il faut voir par quels chemins ils ſe ſont répandus dans la Grèce & dans l'Italie, & s'ils ont paſſé de-là juſqu'à nous, ou ſi nous les tenons d'ailleurs. Les Ioniens, peuple de l'Aſie mineure, s'étoient élevés à une grande puiſſance; & après avoir acquis beaucoup de richeſſes, ils s'étoient plongés dans le luxe & dans les voluptés, compagnes inſéparables de l'abondance. Cyrus les ſubjugua par la priſe de Créſus; & toute l'Aſie mineure étant tombée avec eux ſous la puiſſance des Perſes, ils reçurent les mœurs avec les loix des vainqueurs, dont mêlant les débauches à celles où leur inclination les avoit déjà portés, ils de-

vinrent la plus voluptueuſe nation du monde. Ils raffinèrent ſur les plaiſirs de la table ; ils y ajoutèrent les fleurs & les parfums ; ils trouvèrent de nouveaux ornemens pour les bâtimens ; les laines & les étoffes les plus fines, les habits les plus commodes, les plus belles & les plus riches tapiſſeries venoient de chez eux. Ils furent auteurs d'une danſe laſcive, que l'on nomma Ionique ; & ils ſe ſignalèrent ſi bien par leur molleſſe, qu'elle paſſa en proverbe. Cyrus même, pour prévenir les révoltes & amollir le courage des Lydiens, voiſins de l'Ionie, dont l'eſprit remuant & turbulent lui faiſoit peur, leur ordonna, par le conſeil de Créſus, d'élever leurs enfans dans les exercices de plaiſir, de les inſtruire à la débauche, & d'en faire des danſeurs, des muſiciens & des bateleurs. Les Lydiens obéirent à cet ordre, & en changeant de vie, ils changèrent d'humeur. Ils paſsèrent depuis dans la Toſcane, & de là à Rome. On y prit plaiſir à leurs danſes ; on ſe ſervit d'eux dans les jeux publics & dans les ſpectacles ; & du nom des Lydiens, les Romains formèrent le terme le plus ordinaire dont ils ſe ſervent pour exprimer le jeu. Mais entre tous les peuples de l'Ionie, les Miléſiens l'emportèrent en la ſcience des plaiſirs & en délicateſſe ingénieuſe. Ce furent eux qui, les premiers, apprirent des Perſes l'art de faire les romans ; & ils y travaillèrent ſi heu-

reusement, que les fables milésiennes, c'est-à-dire leurs romans, pleines d'histoires amoureuses & de récits dissolus, furent en réputation. Il y a assez d'apparence que les romans avoient été innocens jusqu'alors; que la galanterie y étoit traitée modestement & rarement; que les Milésiens les corrompirent les premiers, & les remplirent de narrations lascives & déshonnêtes. Le tems a consumé tous ces ouvrages, & à peine a-t-il conservé le nom d'Aristide, le plus célèbre de leurs romanciers, qui avoit écrit plusieurs livres de ces fables, surnommées milésiennes. Je trouve qu'un Denys Milésien, qui vécut sous le premier Darius, avoit écrit des histoires fabuleuses; mais n'étant pas certain que ce ne fût point quelque compilation de fables anciennes, & ne voyant pas assez de fondement pour croire que ce fussent des fables proprement appelées milésiennes, je ne le mets point au rang des faiseurs de romans, non plus qu'Hégésippus, & ces autres auteurs dont Parthénius cite les milésiaques; puisqu'il est visible par les narrations qu'il emprunte d'eux, qu'ils avoient écrit l'ancienne histoire de Milet, & non pas des fables que l'on a appelées milésiennes.

Les Ioniens, qui étoient sortis de l'Attique & du Péloponnèse, se souvenoient de leur origine, & entretenoient un grand commerce avec les peuples de la Grèce. Ils s'envoyoient réciproque-

ment leurs enfans pour les dépayser, & leur faire prendre les mœurs & les coutumes les uns des autres. Dans cette communication si fréquente, la Grèce, qui étoit assez portée aux fables d'elle-même, apprit aisément des Ioniens l'art de composer les romans, & le cultiva avec succès. Mais, pour ne point confondre les choses, j'essayerai de rapporter, selon l'ordre des tems, ceux des écrivains Grecs qui se sont signalés dans cet art.

Je n'en vois aucun devant Alexandre-le-Grand; & cela me persuade que la science romanesque n'avoit pas fait de grands progrès parmi les Grecs, avant qu'ils l'eussent apprise des Perses même, lorsqu'ils les subjuguèrent & qu'ils eussent puisé à la source. Cléarque, de Soli, ville de Cilicie, qui vécut du tems d'Alexandre, & fut comme lui disciple d'Aristote, est le premier que je trouve avoir écrit des livres d'amour, encore ne sais-je pas bien si ce n'étoit point un recueil de plusieurs événemens amoureux tirés de l'histoire ou de la fable vulgaire, semblable à celui que Parthénius fit depuis sous Auguste, & qui s'est conservé jusqu'à nous. Ce qui me donne ce soupçon, c'est une historiette qu'Athénée a prise de lui, où il rapporte quelques marques d'estime & de passion que donna Gygès, roi de Lydie, à une courtisanne qu'il aimoit. Théophraste, qui avoit aussi été disciple d'Aristote, & Aristote lui-même, avoient

écrit des érotiques comme Cléarque; mais il est aisé de juger par les autres ouvrages de ces grands hommes, qu'ils avoient plutôt traité l'amour en philosophes, qu'en mythologues ou en historiens. Si les dissertations érotiques d'Ariston, dont parle Diogène de Laërce, sont les mêmes que les similitudes d'amour d'un auteur du même nom, alléguées par Athénée, comme quelques-uns l'ont cru, ce dernier titre donne lieu de juger que c'étoit quelque chose de semblable à la compilation de Parthénius. On peut dire en général des érotiques des anciens, qu'on trouve assez souvent cités dans les livres des auteurs plus récens, qu'ils étoient ou philosophiques ou mythologiques, qu'il y en a eu peu d'historiques, & moins encore de romanesques.....

Antonius Diogenès, qui vécut peu de tems après Alexandre, selon la conjecture de Photius, fit un véritable roman des voyages & des amours de Dinias & de Dercyllis, à l'imitation de l'Odyssée d'Homère, & des voyages aventureux d'Ulysse. Ce roman, bien que défectueux en plusieurs choses, & rempli de fadaises & de récits peu vraisemblables & à peine excusables, même dans un poëte, se peut néanmoins appeler régulier. Photius en a mis un extrait dans sa bibliothéque, & dit qu'il le croit la source de ce que Lucien, Lucius, Iamblique, Achillés-Tatius & Damascius ont

écrit en ce genre. Cependant, il ajoute au même lieu, qu'Antonius Diogenès fait mention d'un certain Antiphanès plus ancien que lui, qu'il dit avoir écrit des histoires prodigieuses, semblables aux siennes : ainsi, ce dernier peut aussi bien avoir fourni l'idée & la matière à ces romanciers qu'il nomme, qu'Antonius Diogenès. Je crois qu'il entend parler d'Antiphanès, poëte comique, que le géographe Stéphanus & d'autres disent avoir fait un livre de relations incroyables, & même badines. Il étoit de Bergé, ville de Thrace, & ses mensonges donnèrent lieu aux Grecs de dire, par manière de proverbe, qu'un homme bergaïzoit, quand il ne disoit pas la vérité. Mais on ne sait point de quel pays étoit Antonius Diogenès.

Je ne puis vous dire précisément en quel tems a vécu Aristide de Milet, dont je vous ai parlé : ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'il a vécu devant les guerres de Marius & de Sylla ; car Sisenna, historien Romain qui étoit de ce tems-là, avoit traduit ses fables milésiennes : cet ouvrage étoit plein de beaucoup d'obscénités, & fit pourtant depuis, les délices des Romains. De sorte que le surenas, c'est-à-dire, le lieutenant général de l'état des Parthes, qui défit l'armée romaine commandée par Crassus, les ayant trouvées dans l'équipage de Roscius, prit de-là occasion d'insulter, devant le sénat de Séleucie, à la mollesse des Romains, qui

même, pendant la guerre, ne pouvoient se priver de semblables divertissemens.

Lucius de Patras, Lucien de Samosate & Jamblique, furent à peu-près contemporains, & vécurent sous Antonin & Marc Aurèle. Le premier n'avoit fait qu'un recueil de métamorphoses, & de changemens magiques d'hommes en bêtes & de bêtes en hommes, y allant souvent à la bonne foi, & croyant les choses comme il les disoit. Mais Lucien plus fin que lui, en a rapporté une partie pour s'en moquer, selon sa coutume, dans le livre qu'il a intitulé l'Asne, ou Lucius, pour marquer que cette fiction étoit prise de lui. En effet, c'est un abrégé des deux premiers livres des Métamorphoses de Lucius, qui avoient la véritable forme d'une fable milésienne; & cet échantillon nous fait voir que Photius a eu raison de se plaindre des saletés dont il étoit rempli. Cet âne si spirituel & si bien dressé, dont ces auteurs ont écrit l'histoire, a quelque rapport avec un autre de pareil mérite, dont parle ailleurs le même Photius après Damascius. Il dit qu'il appartenoit à un grammairien nommé Ammonius, & qu'il étoit doué d'un si gentil esprit, & tellement né pour les belles choses, qu'il quittoit le boire & le manger pour entendre réciter des vers, & se montroit fort sensible aux beautés de la poësie. Le Brancaléoné est sans doute une copie

de l'âne de Lucien, ou de celui d'Apulée; c'eſt une fiction italienne fort divertiſſante & pleine d'eſprit. C'eſt auſſi apparemment ſur le même modèle que Miguel de Cervantes a formé les aventures qui ſont rapportées dans le Colloque de Scipion & de Bergance, chiens de l'hôpital de Valladolid. Lucien, outre ſon Lucius, a composé l'agréable parabole du jugement des voyelles, dont l'invention toutefois eſt dûe à quelque Juif plus ancien que lui. Il a fait auſſi deux livres d'hiſtoires groteſques & ridicules, & qu'il donne pour telles, proteſtant d'abord qu'elles ne ſont jamais arrivées, & n'ont pu arriver. Quelques-uns voyant ces livres joints à celui dans lequel il donne des préceptes pour bien écrire l'hiſtoire, ſe ſont perſuadés qu'il avoit voulu donner un exemple de ce qu'il avoit enſeigné; mais il déclare, dès l'entrée de ſon ouvrage, qu'il n'avoit point d'autre deſſein que de ſe moquer de tant de poëtes, d'hiſtoriens, & même de philoſophes, qui débitoient impunément des fables pour des vérités, & écrivoient de fauſſes relations des pays étrangers, comme avoient fait Ctéſias & Iambulus. S'il eſt donc vrai, comme l'aſſure Photius, que le roman d'Antonius Diogenès a été la ſource de ces deux livres de Lucien, il faut entendre que les hiſtoires fabuleuſes de Ctéſias & d'Iambulus ont été l'occaſion de celles de Lucien, qui, pour

en faire mieux voir l'impertinence & la vanité, en a composé de semblables, & que le roman d'Antonius Diogenès en a été le modèle.

Ce fut dans ce même tems qu'Iamblique mit au jour ses Babyloniques : c'est ainsi qu'il a intitulé son roman, dans lequel il a surpassé de bien loin ceux qui l'avoient précédé ; car, si l'on en peut juger par l'abrégé que nous en a laissé Photius, son dessein ne comprend qu'une action revêtue d'ornemens convenables, & accompagnée d'épisodes pris dans la matière même. La vraisemblance y est observée avec assez d'exactitude, & les aventures y sont mêlées avec beaucoup de variété & sans confusion : toutefois, l'ordonnance de son dessein manque d'art. Il a suivi grossièrement l'ordre des tems, & n'a pas jeté d'abord le lecteur dans le milieu du sujet, comme il le pouvoit faire, suivant l'exemple d'Homère. Le tems a respecté cet ouvrage. Il étoit dans la bibliothéque de l'Escurial il n'y a pas encore long-tems, mais il ne s'y trouve plus présentement. J'ai lu quelque part, que Jungermannus, qui a travaillé sur les pastorales de Longus, en avoit un exemplaire ; & Leo Allatius en a depuis donné au public une petite partie. Au reste, il ne faut pas confondre cet Iamblique avec un autre philosophe du même nom, disciple de Porphyre, dont Eunapius a écrit la vie, & qui a écrit celle de Pythagore, avec plu-

ſieurs autres ouvrages : il vivoit ſous l'empereur Julien, & le romancier ſous Antonin.

Héliodore l'a ſurpaſſé dans la diſpoſition du ſujet, comme en tout le reſte. Juſqu'alors, on n'avoit rien vu de mieux entendu, ni de plus achevé dans l'art romaneſque, que les aventures de Théagène & de Chariclée. Rien n'eſt plus chaſte que leurs amours ; en quoi il paroît qu'outre la religion chrétienne, dont l'auteur faiſoit profeſſion, ſa propre vertu lui avoit donné cet air d'honnêteté qui éclate dans tout l'ouvrage : & en cela, non-ſeulement Iamblique, mais même preſque tous les autres anciens, dont les romans nous ſont demeurés, lui ſont beaucoup inférieurs. Auſſi dit-on que ſon mérite l'éleva à la dignité de l'épiſcopat. Il fut évêque de Tricca, ville de Theſſalie ; & Socrate rapporte qu'il introduiſit dans cette province la coutume de dépoſer les eccléſiaſtiques qui ne s'abſtenoient pas des femmes qu'ils avoient épouſées avant leur entrée dans le clergé. Tout cela me rend fort ſuſpect ce qu'ajoute Nicéphore, écrivain crédule, peu judicieux & peu fidelle, qu'un ſynode provincial voyant le péril où la lecture de ce roman, qui étoit autoriſé par la dignité de ſon auteur, faiſoit tomber les jeunes gens, & lui ayant propoſé cette alternative, ou de conſentir que ſon ouvrage fût brûlé, ou de ſe défaire de ſon évêché, il accepta le dernier parti. Mais pour

revenir à ſon livre, on y remarque beaucoup de fertilité & d'invention; les évènemens y ſont fréquens, nouveaux, vraiſemblables, bien arrangés & bien débrouillés : le dénouement en eſt admirable; il eſt naturel, il ſort du ſujet, & rien n'eſt plus touchant ni plus pathétique. A l'horreur du ſacrifice, où l'on devoit immoler Théagène & Chariclée, dont la beauté & le mérite touchoient tout le monde de compaſſion, ſuccède la joie de voir cette jeune fille ſortir de ce danger par la reconnoiſſance de ſes parens, & finir enfin ſes longues misères par un heureux mariage avec ſon amant, à qui elle porte pour dot la couronne d'Ethiopie. Le Guarini, & après lui M. d'Urfé, ont bien ſu imiter ce bel endroit, en la reconnoiſſance de Mirtil & en celle de Sylvandre. Il ſeroit à deſirer qu'Héliodore, qui a ſi bien ſu dénouer toute l'intrigue de ſon roman ſans machine, s'en fût paſſé dans le reſte de ſon ouvrage, où il en a employé pluſieurs ſans néceſſité. Photius loue l'élégance de ſon ſtyle : pour moi, je le trouve trop affecté, trop figuré, & trop poëtique; il ſe plaît dans les deſcriptions, il s'y joue, & n'en peut ſortir : il me paroît qu'il a imité celles de Philoſtrate. C'étoit la mode des beaux eſprits de ſon ſiècle, qui dura depuis les Antonins, c'eſt-à-dire, depuis la décadence du bon goût, juſqu'à la ruine de l'Empire. Tel qu'il eſt, il a ſervi de modèle à

tous les faiseurs de romans qui l'ont suivi; & on peut dire aussi véritablement qu'ils ont tous puisé à sa source, que l'on a dit que tous les poëtes ont puisé à celle d'Homère. Un savant homme de ce tems a douté que ce livre fût d'Héliodore, évêque de Tricca: mais il me semble qu'on peut s'en tenir au témoignage de Socrate & de Photius, qui, rapportant cette opinion comme universellement reçue, sans la contredire, font assez connoître qu'ils l'ont suivie. Ceux qui ont assuré qu'il est le même Héliodore à qui Saint Jérôme a écrit les lettres que nous voyons dans ses œuvres, auroient de la peine à le prouver; car la convenance du nom, du tems & de la dignité d'évêque, ne sont pas des argumens convaincans; mais ceux qui le voudroient nier, auroient encore plus de peine à les réfuter. D'autres ont cru qu'il a vécu sur la fin du deuxième siècle, le confondant avec Héliodore Arabe; mais on sait qu'il a été contemporain du grand Théodose, & de ses enfans Arcadius & Honorius. Aussi voyons-nous que dans le dénombrement que Photius a fait des romanciers, qu'il croit avoir imité Antonius Diogenès; il a mis Héliodore après Iamblique, & devant Damascius, qui vécut du tems de l'empereur Justinien.

A ce compte, Achillés Tatius, qui a fait un roman régulier des amours de Clitophon & de

Leucippe, l'auroit précédé, puisque Photius le nomme devant Héliodore ; mais ce n'est pas un fondement assez sûr pour conjecturer son âge, & d'autant moins, que le même Photius reconnoît ailleurs assez clairement qu'il a imité Héliodore, & partant qu'il est plus récent : ce que la différence du style semble confirmer. Mais quoiqu'en effet il l'ait imité fort ouvertement, & que ce qu'il a de meilleur vienne de lui, il ne lui est néanmoins comparable ni en l'honnêteté des mœurs, ni en la variété & la vraisemblance des évènemens, ni en l'artifice des dénouemens. Il semble aussi avoir pris quelque chose de Lucien, & beaucoup plus encore de Philostrate. Une imitation fine & couverte eût été excusable dans un auteur peu inventif comme celui-ci, & on eût pu lui pardonner ses larcins s'il eût su les déguiser ; mais il a manqué d'adresse aussi-bien que d'invention. Son style, à mon gré, est préférable à celui d'Héliodore, quoiqu'il sente davantage la nouveauté ; il est plus concis & plus net. Il est aussi plus simple & plus naturel, quoiqu'il ne le soit pas toujours, & qu'il sorte souvent de ce caractère, ayant ses affectations & ses antithèses qui sentent la poussière de l'école. Il fait une grande levée de réthorique dans tout ce procès de Thersandre, & dans ces plaidoyers ennuyeux qui sont au septième & au huitième livre ; mais en

voulant faire parade de son éloquence, il se fait voir un fort mauvais orateur, froid, languissant, sans force & sans agrément. C'est de cet esprit de déclamateur que partent les longues sentences, & peu convenables au sujet, qu'il a fourrées par-ci, par-là, bien différentes de celles dont les bons historiens ont assaisonné leurs récits. Il n'avoit pas remarqué qu'elles y sont liées avec un artifice si exquis, qu'elles semblent faire une partie presque essentielle de la narration; & il ne savoit pas que les sentences sont un grand ornement de l'histoire, pourvu qu'elles n'y soient pas proposées sentencieusement; autrement, elles deviennent des leçons magistrales qui rebutent l'esprit du lecteur. Ses épisodes, qui devroient être ajustés si proprement avec la pièce, qu'ils ne parussent qu'un même tissu, y sont cousus grossièrement, & paroissent plutôt des lambeaux que des ornemens. Mais il n'a rien de plus défectueux que ses descriptions fréquentes, inutiles & hors d'œuvre; c'est-là qu'il se donne carrière sans règle & sans mesure. C'est sa figure favorite, comme elle a toujours été celle des esprits médiocres, qui trouvant, dans ce qu'ils entreprennent de décrire, leur matière toute prête, ne sont obligés d'y mettre du leur que des paroles, & tout au plus quelques pensées souvent fades & insipides, & presque toujours pillées dans les communes de la rétho-

rique

rique. Et cependant s'abusant eux-mêmes, ils croient devoir à la beauté & à la fertilité de leur génie, ce qu'ils doivent à celle de la nature, qui leur avoit fourni & préparé tout leur sujet. Le Tasse, & à son exemple, M. d'Urfé, n'ont pas laissé de trouver de l'or dans ce fumier, & d'en enrichir leurs pastorales; on y reconnoît entr'autres l'agréable fiction de la piqûre de l'abeille & du faux enchantement pour la guérir. On dit qu'Achillés Tatius fut enfin chrétien & même évêque. Je m'étonne qu'on ait pu oublier si aisément l'obscénité de son livre; il n'assujettit son *héros ni à* l'honnêteté que prescrit la morale, ni à la fidélité pour sa maîtresse qu'ordonnent les loix de la galanterie; il le fait même un peu brutal, comme étoient les héros de la vénérable antiquité. Mais je m'étonne encore davantage que l'empereur Léon, surnommé le Philosophe, ait pu louer la modestie de cet ouvrage par une épigramme qui nous est demeurée, & ait permis, & même conseillé de le lire d'un bout à l'autre, à ceux qui font profession d'aimer la chasteté.

Je mets ici, sans doute avec trop de hardiesse, cet Athénagoras, sous le nom duquel on voit un roman intitulé: *Du vrai & parfait amour*; ce livre n'a jamais paru qu'en françois, de la traduction de Fumée, qui dit dans sa préface, qu'il a eu l'original grec de M. de Lamané, protonotaire

de M. le cardinal d'Armagnac, & qu'il ne l'avoit jamais vu ailleurs. J'oserois quasi ajouter que personne ne l'a jamais vu depuis ; car son nom n'a jamais paru, que je sache, dans les listes des bibliothéques ; & s'il subsiste encore, il faut qu'il soit caché dans la poussière du cabinet de quelque ignorant qui possède cet original sans le savoir ; ou de quelqu'envieux qui en peut faire part au public sans le vouloir. Le traducteur dit ensuite qu'il le croit une production de ce célèbre Athénagoras, qui a écrit une apologie pour la religion chrétienne, en forme de légation, adressée aux empereurs Marc-Aurèle & Commode, & un traité de la résurrection ; il se fonde principalement sur le style, qu'il trouve conforme à celui de ces ouvrages, & dont il a pu juger, ayant l'original en son pouvoir ; & il le prend enfin pour une véritable histoire, faute d'intelligence en l'art des romans. Pour moi, quoique je n'en puisse parler avec assurance, n'ayant pas vu l'exemplaire grec, néanmoins, sur la lecture que j'ai faite de la traduction, je ne laisserai pas de vous dire que ce n'est pas sans quelqu'apparence qu'il l'attribue à Athénagoras, auteur de l'apologie : voici mes raisons. L'apologiste étoit chrétien : celui-ci parle de la Divinité d'une manière qui ne peut convenir qu'à un chrétien ; comme quand il fait dire aux prêtres d'Hammon qu'il n'y a

qu'un Dieu, dont chaque nation voulant repréſenter l'eſſence aux ſimples, a inventé diverſes images, qui toutes n'expriment qu'une même choſe; que leur véritable ſignification s'étant perdue avec le tems, le vulgaire avoit cru qu'il y avoit autant de dieux qu'on en voyoit d'images; que de-là eſt venu l'idolâtrie; que Bacchus, en bâtiſſant le temple d'Hammon, n'y mit point d'autre image que celle de Dieu; parce que, comme il n'y a qu'un ciel qui n'enferme qu'un monde, il n'y a auſſi dans ce monde qu'un Dieu qui ſe communique en eſprit. Il en fait dire autant & davantage à de certains marchands Egyptiens; ſavoir, que les dieux de la fable marquent les différentes actions de cette ſouveraine & unique Divinité, qui eſt ſans commencement & ſans fin, & qu'il appelle obſcure & ténébreuſe, parce qu'elle eſt inviſible & incompréhenſible. De plus, les raiſonnemens que font ces prêtres & ces marchands, ſur l'eſſence divine, ſont aſſez ſemblables à ceux d'Athénagoras dans ſa légation: cet apologiſte étoit un prêtre d'Athènes, celui-ci étoit un philoſophe d'Athènes; l'un & l'autre paroiſſent hommes de bon ſens & d'érudition, & ſavans dans l'antiquité. Mais d'un autre côté, je trouve un paſſage dans la préface du roman, qui prouve invinciblement que l'apologiſte n'y peut avoir aucune part. C'eſt-là où l'auteur ſe plaint de la plaie ſanglante

qu'Athènes sa patrie venoit de recevoir dans la désolation universelle de la Grèce. Cela ne se peut entendre que de l'irruption des Scythes, arrivée sous l'empire de Gallien, ou de celle d'Alaric, roi des Goths, arrivée du tems d'Arcadius & d'Honorius : car Athènes n'avoit point été saccagée depuis Sylla, c'est-à-dire, environ trois cent cinquante ans devant l'invasion des Scythes, & ne le fut qu'environ sept cens ans après celle des Goths. Or, je vois plus de raison d'appliquer les paroles de l'auteur à la conquête d'Alaric, qu'à celle des Scythes; parce que les Scythes furent promptement chassés d'Athènes, sans y avoir fait assez de désordre pour donner lieu à de telles plaintes; & les Goths la traitèrent beaucoup plus mal, & y laissèrent de tristes marques de leur barbarie. Synèse, qui vécut dans ce tems-là, en parle aux mêmes termes que notre auteur, & regrette comme lui la ruine des lettres, causée par ces barbares, dans le lieu de leur naissance & le siége de leur empire; & saint Jérôme, contemporain de Synèse, déplore la triste désolation où la Grèce étoit réduite de son tems par le débordement des peuples féroces du septentrion. On ne peut donc pas douter que ce tems ne soit précisément celui qui est désigné dans la préface de notre roman, & partant, celui auquel on fait entendre au lecteur qu'Athénagoras le romancier a

vécu. Mais je m'amuse à chercher en quel tems il a vécu, sans être assuré s'il a vécu, & si cet ouvrage qui porte son nom, n'est point supposé. A la vérité, ce savoir profond dans les sciences des Anciens, touchant les choses de la nature & de l'art, tant de connoissance des siècles passés, ces vieilles erreurs qu'il suit & qu'un homme moderne auroit évitées, comme quant il a cru que le Rha & le Borysthène avoient quelque communication; ces expressions grecques que l'on aperçoit au travers de la traduction, & par-dessus tout, un certain air d'antiquité si mal aisé à contrefaire, que l'on aperçoit dans tout l'ouvrage, sembleroient le devoir défendre de tout soupçon de supposition. Mais d'ailleurs aussi, peut-on croire que Photius, ayant parlé avec assez d'exactitude des faiseurs de romans qui l'ont précédé, n'ait rien dit de celui-ci? que dans tous les autres livres qui nous restent, on n'ait trouvé aucune mention ni de la pièce ni de l'auteur? qu'on n'ait vu aucun exemplaire dans les bibliothéques? & que celui même dont le traducteur s'est servi n'eût point paru depuis? Parmi ces raisons de douter, si vous me forcez de prendre parti, je vous avouerai franchement que l'estime que je fais de l'ouvrage m'en a autrefois imposé, & que, comme on croit aisément ce que l'on souhaite, je l'ai cru légitime & ancien, parce que je souhaitois qu'il le

fût. Je trouvois, ce me sembloit, de quoi répondre à ces objections que je me faisois à moi-même. Si Photius, disois-je, n'a point parlé de lui, on sait qu'il n'a pas parlé, dans sa bibliothèque, de tous les auteurs qui ont été avant lui, mais seulement de ceux qu'il lut dans son ambassade d'Assyrie. Si son nom ne paroît point dans les écrivains plus récens, s'ils n'ont rien dit de son roman, quelle conséquence peut-on tirer d'un argument négatif? & si de nos jours il ne s'en est trouvé qu'un seul exemplaire, qui peut-être s'est perdu depuis, combien d'autres excellens ouvrages ont-ils eu la même destinée? C'est ainsi que je tâchois de m'abuser moi-même; mais enfin il faut se rendre à la vérité, & vous confesser de bonne foi, qu'après une seconde lecture que j'en ai faite avec beaucoup plus d'attention que la première, je suis demeuré entièrement convaincu qu'il est faux & supposé. J'y reconnois en mille endroits les mœurs & les manières de ces derniers tems, inconnues aux anciens, qui découvrent la fourbe par leur nouveauté. La demeure, la vie & la conduite des prêtres & des religieuses d'Hammon, si semblables aux couvens & au gouvernement de nos moines & de nos religieuses, ne s'accordent pas avec ce que l'histoire nous apprend du tems où la vie monastique a pris naissance, & où elle s'est perfectionnée. Le soin que prend l'auteur d'expliquer

de certaines coutumes anciennes, différentes des nôtres, ne peut convenir qu'à un homme moderne; car, qui voudroit s'amuser à décrire des choses de son tems, connues de tout le monde, & d'un usage journalier? Il est vrai que depuis le tems de Paul Emile, qui est l'époque du roman, jusqu'à celui d'Arcadius & d'Honorius, qui est celle du romancier, les mœurs anciennes avoient changé, mais non pas à un tel point, que l'instruction qu'il donne fût nécessaire. Il fait plusieurs remarques curieuses, qui se rapportent aux anciens auteurs qui nous restent, & les éclaircissent; principalement à Hérodote, Plutarque, Quinte-Curce, Iamblique le philosophe, & Héliodore, qui sont les grands originaux d'où il a tiré toute la matière de son roman; mais il en fait quelques autres qui le contredisent, & n'auroient pas été avancées par un homme ancien, & mieux instruit des choses de l'antiquité. Comme quand il suppose que la théologie des Ethiopiens est la même que celle des Grecs; qu'il attribue à des Payens des cérémonies & des expressions toutes chrétiennes; & qu'il confond souvent les mœurs des Romains, des Grecs, des Africains, & des autres peuples: comme quand il soutient, contre le témoignage même de notre siècle, conforme à celui des siècles passés, qu'il n'y a point de Brachmares: comme quand il dit qu'on ne

trouve point d'émeraudes en Afrique, si elles n'y sont apportées du pays des Sabatiens, ou pour parler plus juste, du pays des Sabéens, peuple de l'Arabie Heureuse, contre ce que dit Pline qu'on en trouvoit dans l'Éthiopie, à trois journées de Coptos, & à Coptos même, ville de la haute Egypte, située sur les bords du Nil; & contre le sentiment de Ptolémée, qui met dans sa troisième Carte d'Afrique le mont Smaragdus, qui a tiré son nom des émeraudes, ou plutôt qui le leur a donné; & contre ce qu'Héliodore répète tant de fois, qu'Hydaspe fit la guerre à Oroondate satrape de Perse pour les mines d'émeraudes, qui étoient sur la frontière d'Egypte & d'Ethiopie: comme quand il fait dire à Melangénie que les Romains avoient embelli Memphis, supposant qu'ils en étoient les maîtres au tems qu'il veut que Melangénie ait vécu. Il fait faire au milieu de la Grèce une procédure criminelle, en la même forme qu'elle se feroit au Châtelet de Paris. Il fait pratiquer le supplice de l'empalement parmi les Scythes, parce qu'il est aujourd'hui en usage parmi les Turcs originaires de la Scythie; quoique d'ailleurs Séneque, Procope, & Hesychius m'apprennent que ce supplice est fort ancien. Le nom de Brigittaire qu'il donne à cette esclave Scythe, a été indubitablement formé sur celui de Sainte Brigite, vierge d'Ecosse, qui vivoit environ cent ans après le

ſiècle du prétendu Athenagoras ; ou plutôt ſur celui de Sainte-Brigite, qui a vécu dans ces derniers ſiècles, & qui eſtoit native de Suéde, région voiſine de la Scythie. Cette remarque, à mon jugement, fait tomber le maſque d'antiquité, dont l'auteur de la ſuppoſition s'eſt couvert. Je n'accuſe point Fumé le traducteur de cet artifice. La pièce vient d'un plus grand ouvrier que lui, quoiqu'il ne manquât pas d'érudition. Mais je ſoupçonnerois volontiers ces ſavans hommes qui étoient auprès du cardinal d'Armagnac, d'avoir tendu ce paneau au pauvre Fumée, & de s'être ſervis, pour l'abuſer, du protonotaire Lamané, homme ſans nom dans les lettres, & qui ne pouvoit être ſuſpect d'une ſi docte & ſi ingénieuſe tromperie. Quoi qu'il en ſoit, cet ouvrage eſt inventé avec eſprit, conduit avec art, ſentencieux, plein de beaux préceptes de morale, orné d'une grande variété d'images agréables & judicieuſement arrangées. Les événemens y ſont vraiſemblables, les épiſodes tirés du ſujet, les caractères diſtingués, l'honnêteté par tout obſervée ; rien de bas, rien de forcé, ni de ſemblable à ce ſtyle puérile des Sophiſtes. L'argument eſt double ; ce qui faiſoit une des grandes beautés de la comédie ancienne : car, outre les aventures de Théogene & de Charide, il renferme encore celles de Phérecyde & de Melangénie. L'erreur de Giraldi n'eſt pas ſupportable, quand

il dit que la multiplicité d'actions est de l'invention des Italiens. Les Grecs & nos vieux François les avoient multipliées devant eux. Les Grecs les avoient multipliées avec dépendance & subordination à une action principale, suivant les règles du poëme héroïque, comme l'a fort bien pratiqué notre faux Athenagoras ; surpassant en cela Héliodore & Achillés Tatius, qui n'ont pas négligé la duplicité de l'argument, mais qui ne l'ont pas assez débrouillée. Nos vieux François les avoient multipliées sans ordonnance, sans liaison, & sans art. Ce sont eux que les Italiens ont imités. En prenant d'eux les romans, ils en ont pris les défauts. Et c'est une autre erreur de Giraldi, pire que la précédente, de louer ce défaut, & d'en faire une vertu. S'il est vrai, comme il le reconnoît lui-même, que le roman doit ressembler à un corps parfait, & être composé de plusieurs parties différentes & proportionnées sous un seul chef, il s'ensuit que l'action principale, qui est comme le chef du roman, doit être unique & illustre en comparaison des autres ; & que les actions subordonnées, qui sont comme les membres, doivent se rapporter à ce chef, lui céder en beauté & en dignité, l'orner, le soutenir, & l'accompagner avec dépendance : autrement ce sera un corps à plusieurs têtes, monstrueux & difforme. L'exemple d'Ovide, qu'il allegue en sa faveur, & celui des autres poëtes

cycliques, qu'il pouvoit auſſi alléguer, ne le juſtifient pas : car les métamorphoſes de l'ancienne fable, qu'Ovide s'étoit propoſé de ramaſſer en un ſeul poëme, & celles qui compoſent les poëmes cycliques, étant toutes des actions détachées, à peu près ſemblables, & d'une beauté preſque égale, il étoit autant impoſſible d'en faire un corps régulier, que de faire un bâtiment parfait avec du ſable ſeulement. L'applaudiſſement qu'ont eu ces romans défectueux de ſa nation, & qu'il fait tant valoir, le juſtifie encore moins. Il ne faut pas juger d'un livre par le nombre, mais par la ſuffiſance de ſes approbateurs. Tout le monde s'attribue la licence de juger de la poëſie & des romans; tous les piliers de la grande ſale du palais, & toutes les ruelles s'érigent en tribunaux, où l'on décide ſouverainement du mérite des grands ouvrages. On y met hardiment le prix à un poëme épique ſur la lecture d'une comparaiſon, ou d'une deſcription; & un vers un peu rude à l'oreille, tel que le lieu & la matière le demandent quelquefois, l'y pourra perdre de réputation. Un ſentiment tendre y fait la fortune d'un roman; & une expreſſion un peu forcée, ou un mot ſurannée le décrie. Mais ceux qui les compoſent ne ſe ſoumettent pas à ces déciſions. Ils ſavent que le diſcernement & le goût de ces ſortes d'ouvrages, comme Longin l'a dit des ouvrages d'élo-

quence, eſt l'effet d'une longue pratique. Ils ſe ſouviennent de la maxime de Ciceron, que l'eſtime des poëmes dépend du jugement d'un petit nombre de perſonnes; & de celle d'Horace, qu'il n'appartient pas à tout le monde d'en remarquer les défauts : & ſemblables à cette comédienne dont il parle, qui étant chaſſée du théâtre par le peuple, ſe contenta de l'approbation des chevaliers, ils ſe contentent de plaire à de plus fins connoiſſeurs, & qui ont d'autres règles pour en juger, & ces règles ſont connues de ſi peu de gens, que les bons juges, comme nous l'avons dit ſi ſouvent, ne ſont pas moins rares, que les bons romanciers, ou les bons poëtes; & que dans le petit nombre de ceux qui ſe connoiſſent en vers, à peine en trouvera-t-on un qui ſe connoiſſe en poëſie, ou qui ſache même que les vers & la poëſie ſont choſes tout-à-fait différentes. Ces juges dont le ſentiment eſt la règle certaine de la valeur des poëmes & des romans, avoueront à Giraldi que les romans italiens ont de très-belles choſes, & méritent beaucoup d'autres louanges mais non pas celle de la régularité, de l'ordonnance, ni de la juſteſſe du deſſein. Je reviens au roman d'Athénagoras, dont l'entrée eſt incomparable. C'eſt la peinture de ce ſuperbe triomphe de Paul Emile, où parmi tant de choſes ſingulières & mémorables qui relèvent la beauté de ce ſpec-

tacle, on voit un grand Roi chargé de chaînes, & traîné avec ses enfans devant le char du victorieux : & où Charide agitée de son amour, & accablée de douleur d'être en la puissance des romains, & séparée de son amant, est agréablement surprise du plaisir de le revoir, mais cruellement affligée que ce soit parmi les captifs. Il s'en faut beaucoup que le dénoument, quoique sans machine, n'approche de l'excellence de cette ouverture. Il n'est pas assez piquant; il se présente avant que la passion & l'impatience du lecteur soient assez tendues, & il ne se fait qu'à bâtons rompus. Toutes ces aventures qui le précèdent, quoique bien inventées, ne sont pas assez liées entr'elles, ni à l'action principale. Elles ébranlent un peu l'esprit, mais c'est à tant de reprises, qu'elles ne l'échauffent pas : & le dénouement qui doit en calmer l'agitation, causée adroitement, & toujours augmentée par un enchaînement ingenieux de nouvelles aventures, disposées avec industrie, le trouve froid & languissant, sans passion & sans curiosité. L'auteur s'est même si fort relâché de sa première régularité sur la fin de l'ouvrage, qu'il pêche en bien des choses contre la loi de l'unité de l'action, à laquelle tout le dixième livre n'a point de relation essentielle; & il fait une faute approchante de celle de ce poëte des derniers temps, qui ignorant les règles de l'Epopée,

a cru que le dessein de l'Enéide étoit imparfait, & en a fait le supplément, pour y ajouter le mariage & la mort d'Enée. Au reste, je ne puis approuver que Théogène manque à la parole qu'il a donnée au roi des Scythes, & qu'il s'en moque. Cela n'est pas digne d'un héros, ni même d'un honnête homme. Charide garde mal aussi son caractère d'héroïne, dans la lettre pleine de dissimulation & de déguisement, qu'elle écrit à Octavie. Il semble même qu'elle ne lui taise son mariage, que parce que sa conscience lui reproche que toutes les formes de l'exacte bienséance n'y ont pas été gardées. J'aperçois, outre cela, dans les observations & la narration de l'auteur, & dans le procédé des personnages qu'il fait entrer dans son histoire, un certain air bourgeois, peu convenable à leur dignité & à leur siècle. Mais son plus grand défaut, c'est l'ostentation importune, avec laquelle il étale son savoir dans l'architecture. Ce qu'il en a écrit, seroit admirable ailleurs; mais il est vicieux là où il l'a mis, & hors de sa place. Les belles & heureuses descriptions de palais & de temples, qu'il avoit vues dans quelques romans, semblent avoir été cause de son erreur. Mais autre chose est de les décrire en romancier, par rapport à son sujet, & sans perdre de vue son action principale, comme Montemayor a décrit le palais de Félicie; autre chose est de les décrire en architecte,

oubliant son dessin, pour entrer dans le détail & dans les minuties de l'art, comme a fait notre faux Athénagoras. Ce qui est un vice si capital, que ce n'en est pas même un au poëte ni au romancier, que de faire de certaines fautes contre les arts qui ne sont pas le sien. Un poëte peut impunément pécher contre la chronologie & contre l'histoire, pourvu que la faute ne soit pas grossière; & ce n'est pas l'entendre, que de chicaner Virgile sur ses anachronismes. Ce seroit au contraire une affectation ridicule, & une véritable pédanterie à un poëte que de remplir ses vers de termes de chasse & de navigation, & d'autres semblables, qui sont à l'usage de peu de personnes: parce que comme le poëte doit suivre les opinions communes; il doit aussi se servir de termes connus, & ne traiter les arts qu'autant qu'il faut pour l'intelligence de sa narration, ou pour l'ornement de sa fable, sans aller au-delà de ce que tout le monde sait. *Ne dee anco il Poëta*, dit Giraldi, *nel descrivere le fabrische, volersi monstrare in guisa d'architettore; che descrivendo troppo minutamente le cose à tale arte appartenenti, lasci quello che conviene al poëta; alla quale cosa egli dee sovra ogni cosa mirare, se cerca loda; oltre che queste descrittioni di cose mechaniche recano con loro viltà; & sono lontane, & dall'uso & dal grande dell' heroico.* Et en cela même je trouve encore un grand sujet de

soupçonner l'ouvrage de fausseté. On sait que le cardinal d'Armagnac avoit beaucoup de passion pour l'architecture. Philander, commentateur de Vitruve, étoit à lui. Ç'a été un des hommes de son siècle le plus intelligent dans cet art, & d'ailleurs fort savant dans les belles-lettres. On remarque que l'architecture du prétendu Athénagoras quadre fort avec celle de Vitruve. Ne peut-on pas justement présumer que Philander, pour appuyer ses opinions de quelqu'autorité ancienne, s'est servi de cette supercherie ? L'artifice eût été grossier & bientôt reconnu, si l'on eût vu sortir à découvert un traité d'architecture de ses mains, ou de chez le cardinal son patron. Pour mieux détourner les soupçons de dessus lui, & dépayser les lecteurs, il a fait un livre de galanterie, où sa doctrine n'est insérée que par occasion ; & il a employé le protonotaire Lamané pour le produire, & Fumée pour le traduire, sans y faire paroître son nom. Je vous ai marqué les principaux auteurs qui lui ont fourni sa matière. Héliodore est celui auquel il s'est sur-tout attaché, comme au meilleur modèle de roman qu'il pût choisir. Les noms & les caractères de Théogène & de Charide ressemblent à ceux de Théagène & de Chariclée. Théogène & Charide se virent, & s'aimérent en une fête de Minerve, comme Théagène & Chariclée en une fête d'Apollon ; & comme Léandre & Héro ;

&

& Céladon & Aſtrée en une fête de Venus; & comme Selvagie & Yſmenie dans la Diane de Montemayor s'aimèrent auſſi en une fête de Minerve Athénagoras fait un Harondat gouverneur de la Baſſe-Egypte; Héliodore fait un Oroondate, gouverneur d'Egypte. Charide feint d'être ſœur de Théogène, comme Chariclée de Théagène. Les Scythes dans Athénagoras ont une manière extraordinaire de connoître la virginité des filles, & ils mettent Charide à cette épreuve: les Ethiopiens dans Héliodore ont la leur, dont Chariclée fait l'eſſai. Achillès Tatius l'a imité en cela, auſſi bien que la plupart des autres romanciers anciens & nouveaux, & même M. d'Urfé plus d'une fois: & les aulx amères dont les Hébreux ſe ſervoient par l'ordre de Dieu pour éprouver la chaſteté des femmes ſuſpectes à leurs maris, ont ſans doute fourni cette idée à Héliodore. Athénagoras a cru devoir parler des émeraudes de Scythie, comme Héliodore de celles d'Ethiopie. Athénagoras feint que Theogène eſt prêt d'être ſacrifié par les Scythes: Héliodore feint que Théagène eſt prêt d'être ſacrifié par les Ethiopiens. Et Athénagoras enfin, comme Héliodore, a diviſé ſon ouvrage en dix livres. Celui qui nous a ſuppoſé cet auteur, ne s'eſt pas contenté de le faire ſi ſemblable à Héliodore; il l'a fait encore ſon contemporain, comme je l'ai remarqué. Il ne pouvoit choiſir un

tems où l'étude des romans fleurît davantage: car Saint Jérôme qui vivoit alors, se plaint qu'on abandonnoit les sciences solides & utiles pour s'y appliquer.

Je ne mettrai pas au nombre des romans les livres des paradoxes de Damascius, philosophe payen, qui vécut sous Justinien: car, lorsque Photius dit qu'il a imité Antonius Diogenès, le modèle de la plupart des romanciers Grecs, il fait entendre qu'il a écrit comme lui des histoires peu croyables & fabuleuses, mais non pas romanesques, ni en forme de roman. Ce n'étoient qu'apparitions de spectres & de lutins, & qu'événemens au-dessus de la nature, ou crus trop legérement, ou imaginés avec peu d'adresse, & dignes de l'impiété & de l'idolâtrie de leur auteur.

Deux cens ans après Damascius, l'histoire de Barlaam & de Josaphat fut composée par Saint-Jean Damascène. Plusieurs manuscrits anciens l'attribuent à Jean le Sinaïte, qui vécut du tems de l'Empereur Théodose: mais Billius fait voir que c'est sans raison, parce que les disputes contre les iconoclastes qui sont insérées dans cet ouvrage, n'avoient point encore été émues alors, & ne l'ont pas été longtems après par l'empereur Léon Isaurique, sous lequel vécut Saint Jean Damascène. C'est un roman, mais spirituel: il traite de l'amour, mais c'est de l'amour de Dieu: & l'on y voit beaucoup de sang répandu,

mais c'eſt du ſang des martyrs. Il eſt écrit en forme d'hiſtoire, & non pas dans les règles du roman. Et cependant, quoique la vraiſemblance y ſoit aſſez exactement obſervée, il porte tant de marques de fiction, qu'il ne faut que le lire avec un peu de diſcernement pour en tomber d'accord. Il ſuppoſe que Joſaphat étoit fils d'un roi Indien; que ſon aventure eſt arrivée dans les Indes; & que de certains Ethiopiens, gens pieux & de bonne foi, qui l'avoient appriſe dans des mémoires reconnus pour véritables, la lui ont rapportée. Il appelle Ethiopiens des Indiens, confondant l'Ethiopie avec les Indes, ſelon la coutume de pluſieurs anciens. Cependant il fait porter à la plupart de ſes perſonnages des noms Syriaques, c'eſt-à-dire des noms de ſon pays. Non pas que je veuille ſoutenir que tout en ſoit ſuppoſé: il y auroit de la témérité à déſavouer qu'il y ait jamais eu de Barlaam ni de Joſaphat. Le témoignage du martyrologe qui les met au nombre des ſaints, & leur interceſſion que ſaint Jean Damaſcène réclame à la fin de cette hiſtoire, ne permettent pas d'en douter. Peut-être même n'en eſt-il pas le premier inventeur. Sa crédulité perſuade aſſez qu'il croyoit ce qu'il a voulu faire croire, & qu'il avoit ouï en effet une partie de ce qu'il a écrit. Il découvre au reſte l'eſprit romancier de ſa nation, par le grand nombre de paraboles, de comparaiſons, & de ſimilitudes qui y

ſont répandues. Et cet ouvrage, ſoit pour la manière dont il eſt écrit, ſoit pour l'agrément de ſon invention, ſoit pour ſa piété, a été ſi fort au goût des chrétiens d'Egypte, qu'ils l'ont traduit en langue Copte, & qu'il eſt aujourd'hui aſſez commun dans leurs bibliothéques. Si toutefois c'eſt une traduction, car peut-être eſt-ce quelqu'autre original de la vie de ces deux ſaints. J'ai même quelque ſoupçon qu'Ebn Tophail dans ſon roman arabe, dont j'ai parlé, a pris le deſſein de l'éducation ſolitaire & retirée, & de l'inſtruction fortuite de ſon héros, ſur celle de Joſaphat, quoique d'ailleurs fort différente.

Le roman de Theodorus Prodromus, & celui qu'on attribue à Euſtatius, évêque de Theſſalonie, qui fleuriſſoit ſous l'empire de Manuel Comnène, vers le milieu du douzième ſiècle, ſont environ de même force. Le premier contient les amours de Doſiclés & de Rhodanthé; & l'autre celles d'Hyſminias & d'Hyſmine, d'où Montemayor a pris le nom de ſon Yſménie. M. Gaulmin a donné l'un & l'autre au public avec ſa traduction & ſes notes. Comme il ne dit rien d'Euſtatius dans la préface du livre qui porte ſon nom, je veux expliquer ſon ſilence en ſa faveur, & croire qu'habile comme il étoit, il n'eſt pas tombé dans l'erreur de quelques ſavans qui ſe ſont perſuadés que ce docte commentateur d'Homère a été capable de faire un auſſi miſérable ouvrage qu'eſt celui-ci.

En effet quelques manuſcrits nomment l'auteur Eumathius, & non pas Euſtatius. Quoi qu'il en ſoit, rien n'eſt plus froid, rien n'eſt plus plat, rien n'eſt plus ennuyeux : nulle bienſéance, nulle vraiſemblance, nulle invention, nulle conduite. C'eſt ſon héros qui parle dans tout l'ouvrage, & qui raconte ſes aventures, ſans qu'on voye à qui, ni par quelle occaſion : & il les raconte ſans mettre dans l'ordre auquel elles ſont arrivées, tout le changement que l'art preſcrit. C'eſt Hyſmine qui aime la première, qui ſe déclare la première, & qui fait toutes les avances, ſans retenue, ſans honte & ſans adreſſe : & Hyſminias les reçoit ſans y répondre, & même ſans les ſentir. Cela eſt louable ſelon les loix de la morale ; mais il n'eſt pas dans les règles du roman. On ne ſait ce que devient Cratiſthène, le fidèle ami d'Hyſminias, & compagnon de ſa fortune. L'auteur l'oublie dans le vaiſſeau où il l'a fait embarquer, & n'en parle plus. Enfin toute la pièce eſt le travail d'un écolier, ou de quelque chétif ſophiſte, qui méritoit d'être écolier toute ſa vie. Théodorus Prodromus ne lui eſt guères préférable : il a pourtant un peu plus d'art, quoiqu'il en ait fort peu : il ne ſe tire d'affaire que par des machines, & il n'entend rien à faire garder à ſes acteurs la bienſéance & l'uniformité de leur caractère. La longue harangue de Bryaxis à ſon armée, & les plaintes

ennuyeuſes de Rhodanthé pour l'abſence de ſon amant, ſont des pièces de la plus indiſerte éloquence dont jamais déclamateur ait aſſaſſiné ſes auditeurs. Il a voulu enchérir par-deſſus Homère dans l'ordonnance de ſon ſujet. Il ne s'eſt pas contenté d'entrer dans ſa narration par le milieu de l'aventure, & de faire raconter ſimplement tout ce qui a précédé par quelqu'un des principaux perſonnages : il n'en fait raconter directement à Doſiclès que la dernière partie, & dans ſon récit, il lui en fait rapporter le commencement d'une manière oblique, en répétant ce qu'il en avoit déjà dit à un autre. Mais il a outré l'artifice par trop rafiner, & il a embrouillé ſon deſſin en voulant enchâſſer un récit dans un récit. Et lui & Euſtatius ont copié Achillès Tatius, plutôt qu'ils ne l'ont imité. Ils ne ſe ſont pas même donné la peine de changer les noms de Panthie & de Soſthène, qu'ils ont pris de lui : & on peut juger du mérite de ces ouvrages par celui de l'original. Ils ont ſuivi Héliodore d'un peu plus loin, mais toutefois ſans le perdre de vue. Les paſtorales de Longus leur ont auſſi quelquefois ſervi de modèle: ſi toutefois il eſt plus ancien qu'eux; car on ignore en quel tems ils ont vécu. Il ſemble qu'Euſtatius tient de lui cette fine galanterie de faire ſervir Hyſmine à table, & préſenter le verre à Hyſminias après y avoir bu la première, & de le faire boire par le même endroit que les

lèvres de sa maîtresse ont touché; & que Théodorus Prodromus lui doit le nom & l'emploi de Bryaxis. Le traité de Lucien, intitulé les Lapites, a fourni à ce dernier le nom, le personnage, & la figure du bouffon Satyrion, chantant & dansant dans le repas. Mais je ne l'accuserai pas d'avoir dérobé à Petronne l'invention de ce couteau artificieux, dont Satyrion fait semblant de se tuer. Je n'en accuserai pas non plus Achillès Tatius, de qui il l'a prise. Les Grecs ne faisoient pas assez de cas de la langue latine, pour la vouloir apprendre, & pour lire les livres des Romains. Cependant tout défectueux que je vous représente le roman d'Eustatius, il a mérité d'être imité par un bien plus grand maître que lui. J'entends M. d'Urfé à qui la fontaine merveilleuse de la Diane d'Artycomis, a fait naître indubitablement la pensée de sa fontaine de la vérité d'amour. L'ouvrage de Prodromus est plutôt un poëme qu'un roman, car il est écrit en vers, & cela lui rend plus pardonnable son style trop figuré & trop licencieux. Néanmoins, comme ces vers sont iambes, qui ressemblent à la prose, & qu'on les pourroit appeler une prose mesurée, je ne l'exclus point de cette liste. Monsieur Gaulmin prétend qu'il étoit Russe de nation, prêtre, médecin & philosophe. Je conviens de cette dernière qualité puisqu'il s'en vante dans un autre de ses ouvrages.

Pour le reste, je ne sais sur quoi il est fondé, car je trouve seulement qu'il est sorti d'une famille chrétienne, qu'il a été élevé dans la piété du christianisme, & qu'il avoit un oncle évêque de Russie. Je ne puis deviner qui est le plus récent d'Eustatius ou de lui, ni par conséquent lequel est l'inventeur ou l'imitateur de tout ce qu'ils ont de semblable.

Je ne fais pas tout-à-fait le même jugement des pastorales de Longus, que des deux romans précédens. Car encore qu'on y reconnoisse le caractère de sophiste, tel qu'il étoit, par la rencontre affectée des mots, par le jeu & la consonance des syllabes & par les descriptions inutiles qu'il a tirées de ses lieux communs, néanmoins il est bien plus châtié que la plupart des autres anciens romanciers, dont le style plein de métaphores, d'antithèses, & de ces figures brillantes qui surprennent les simples, & qui flattent l'oreille, sans remplir l'esprit, tient de l'orateur & de l'historien, & n'est propre ni à l'un ni à l'autre. Au lieu d'attacher le lecteur par la nouveauté des événemens, par l'arrangement & la variété des matières, & par une narration nette & pressée qui ait pourtant son tour & sa cadence, & qui avance toujours dans son sujet, ils essaient de le retenir par des descriptionspompeuses, remplies de mots, & vides de choses, pour parler

comme Horace, par des bagatelles harmonieuſes: ils l'écartent hors du grand chemin; & pendant qu'ils lui font voir tant de pays qu'il ne cherche point, ils conſument & uſent ſon attention & l'impatience qu'il avoit d'aller à la fin qu'il cherchoit, & qu'ils lui avoient propoſée. Longus n'eſt pas tout-à-fait exempt de ce défaut: mais comme s'il le ſentoit, il ſe retient, & rentre promptement dans ſa matière. Son ſtyle d'ailleurs eſt ſimple, aiſé, naturel, & concis ſans obſcurité; ſes expreſſions ſont pleines de vivacité & de feu; il produit avec eſprit; il peint avec agrément; il diſpoſe ſes images avec adreſſe; les caractères ſont gardés exactement; les épiſodes naiſſent de l'argument; les paſſions & les ſentimens ſont traités avec une délicateſſe aſſez convenable à la ſimplicité des bergers, mais non pas toujours aux règles du roman, comme quand il fait commettre à Daphnis une infidélité par ignorance. Il ne péche guères contre la vraiſemblance que dans les machines qui y ſont employées ſans diſcrétion, & qui ont corrompu le dénouement de la pièce, aſſez heureux d'ailleurs & aſſez agréable. L'économie mal-entendue de ſa fable eſt un défaut encore plus eſſentiel. Il commence groſſièrement à la naiſſance de ſes bergers, & ne finit pas même à leur mariage. Il étend ſa narration juſqu'à leurs enfans, & à leur vieilleſſe. Si obſcène au reſte, qu'il faut être un peu cynique pour le lire ſans rougir. On peut remarquer plu-

ſieurs traits qu'il a pris des autres auteurs dont je vous ai parlé, ou qu'ils ont pris de lui: car on ne ſait pas leur âge. Aucun des anciens ne parle de lui, & il ne porte aucune marque qui donne lieu aux conjectures; ſi ce n'eſt peut-être la pureté de ſon élocution, qui me le fait juger plus ancien que les deux précédens. Je m'engageai dans mon enfance à traduire cet auteur, avant que de bien connoître ce qu'il a de bon & de mauvais, & ſans ſavoir combien la lecture en eſt dangereuſe à cet âge, & peu honnête même à un âge plus avancé. Il me paroît aſſez croyable que M. d'Urfé a pris de lui l'idée de ſes paſtorales; ou que s'il l'a priſe, comme tant d'autres choſes, l'argument même de ſon Sireine, de la Diane de Montemayor, ou de l'Aminte du Taſſe, ou du Paſtor Fido du Guarini qu'il a auſſi pillé ſans ſcrupule, ou de quelqu'une des autres paſtorales italiennes qui ſont en ſi grand nombre, que Bartoli d'Urbin en avoit ramaſſé juſqu'à quatre-vingt, Longus que ceux-ci ont vraiſemblablement imité, eſt le premier modèle des uns & des autres. Quoique les idilles de Théocrite, les églogues de Virgile, & toutes celles que les poëtes Grecs & Latins nous ont laiſſées, puiſſent bien avoir contribué aux deſſeins de leurs ouvrages; & que pour remonter plus haut, ce que nous avons des anciens Hébreux en ce genre, dont on pourra bien tâcher d'imiter les agrémens & les douceurs, mais qu'on n'éga-

sera jamais, soit la première source de toutes les pastorales; ce que je m'étonne que les Italiens n'aient pas observé. S'ils l'avoient fait, ils n'en auroient pas rapporté l'invention au Tasse, comme a fait le Manso; ni au Beccari, comme a fait l'auteur des deux Verati. Quoiqu'à dire le vrai, d'avoir fait paroître des acteurs d'une condition, dont on n'en avoit point encore vu, après en avoir vu de tant de conditions différentes dans les comédies des anciens, & après avoir trouvé si souvent des bergers mêlés dans les intrigues des romans, cela ne me semble pas une invention si merveilleuse, qu'elle vaille la peine d'être tant disputée. Celle d'avoir choisi des comédiens de campagne, ou des bourgeois, pour les personnages d'un roman, ne me paroît pas moins spirituelle. Et la fiction du gentilhomme campagnard, à qui la lecture des romans a fait tourner la cervelle, & qui se faisant paladin, rend ridicule toute la chevalerie romanesque, me paroît sans comparaison plus ingénieuse & plus nouvelle. Je reviens à mon sujet.

Pour les trois Xenophons romanciers, dont parle Suidas, je ne vous en puis rien dire que ce qu'il en dit. L'un étoit d'Antioche, l'autre d'Ephèse, & le troisième de Chypre. Tous trois ont écrit des histoires amoureuses. Le premier avoit donné à son livre le nom de Babyloniques, comme Iamblique: le second avoit intitulé le sien les Ephé-

siaques, & rapportoit en dix livres les amours d'Habrocomas & d'Anthie : & le troisième avoit nommé le sien les Cypriaques, où il racontoit les amours de Cinyras, de Myrrha & d'Adonis. Le roman de Chariton, que l'on garde au Vatican, ne m'est connu que de nom : mais l'on ignore le nom même de celui qui a écrit les amours de Callimachus & de Chrysorrhoé; & de cet autre qui a écrit celles de Lybistrus & de Rhodamné. Je juge néanmoins par le langage barbare des passages de ces auteurs, que Meursius a cités, qu'ils sont fort récens : quoique le discours du premier retienne un peu plus de la pureté ancienne, & soit moins mêlé de grec vulgaire. L'un & l'autre ont ecrit en vers politiques, qui ne diffèrent de la prose que par la cadence, & la mesure, & qui ont été fort à la mode parmi les Grecs du Bas-Empire.

Je ne crois pas devoir oublier Parthénius de Nicée, de qui nous avons un livre intitulé *Des passions amoureuses*, qu'il dédia au poëte Cornélius Gallus, du tems d'Auguste. Plusieurs des histoires qu'il rapporte, sont tirées de l'ancienne fable, & des anciens auteurs qu'il cite. Quelques-unes me semblent romanesques, & avoir été prises des fables milésiennes; comme celle d'Erippé & de Xantus, au chapitre huitième; celle Polycrite & de Diognete, au chapitre neuvième; celle de Leuconé & de Cyanippe, au chapitre

dixième; & celle de Neæra, d'Hypsicreon, & de Promedon, au chapitre dix-huitième: car, outre que ces aventures sont attribuées à des personnes Milésiennes, il ne paroît point qu'elles ayent été prises de la fable, ni de l'histoire ancienne. Peut-être même que les amours de Caunus & de Byblis, enfans du fondateur de Milet, qu'il rapporte au chapitre onzième, sont une fiction du pays, qui s'est rendu célèbre, & été consacrée dans la mythologie. Ce que je ne propose toutefois que comme une conjecture assez légère. Du reste il ne faut pas prendre pour des romanciers tous ceux que nous savons par le témoignage des auteurs avoir traité de l'amour dans leurs ouvrages. Il n'y auroit guères de philosophes anciens qui n'entrassent dans cette liste. Mais quoique les uns & les autres enseignent les causes, la nature, les effets & les remèdes de l'amour, ils vont néanmoins à cette fin par des routes si différentes, qu'on ne peut pas les confondre. Les érotiques même des poëtes anciens, comme ceux de Bacchylide & de Capiton, peuvent aussi peu tomber sous la définition du roman que les livres d'Amour d'Ovide.

Dans ce dénombrement que je viens de faire, j'ai distingué les romans réguliers de ceux qui ne le sont pas. J'appelle réguliers, ceux qui sont dans les règles du poëme héroïque. Les Grecs, qui ont si

heureusement perfectionné la pluspart des sciences & des arts, qu'on les en a cru les inventeurs, ont aussi cultivé l'art romanesque; & de brute & inculte qu'il étoit parmi les Orientaux, ils lui ont fait prendre une meilleure forme, en le resserrant sous les règles de l'Epopée, & joignant en un corps parfait les diverses parties sans ordre & sans rapport qui composoient les romans avant eux. Véritablement ils ne se sont pas tous assujettis à ces règles. Les seuls qui l'ont fait, sont Antonius Diogénès, Lucien, Athénagoras, Jamblique, Héliodore, Achillès Tatius, Eustatius, & Théodorus Prodromus. Je ne dis rien de Lucius de Patras, ni de Damascius, que je n'ai pas mis au rang des faiseurs de romans. Pour saint Jean Damascène, & Longus, il leur eût été aisé de réduire leurs ouvrages sous ces loix; mais ils les ont, ou ignorées, ou méprisées. Je ne sçais comment s'y sont pris les trois Xenophons, & ces autres, dont il ne nous est rien demeuré; ni même Aristide, & ceux qui comme lui ont écrit des fables milésiennes. Je crois toutefois que ces derniers ont gardé quelques mesures, & j'en juge par les ouvrages faits à leur imitation, que le tems nous a conservés, comme la métamorphose d'Appulée, qui est assez réguliere.

Ces fables milésiennes, bien long tems devant que de faire dans la Grece le progrès que vous avez vu, avoient déjà passé dans l'Italie, & avoient été

premièrement reçues par les Sybarites, peuple voluptueux au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Cette conformité d'humeur qu'ils avoient avec les Miléſiens, établit entr'eux une communication réciproque de luxe & de plaiſirs, & les unit ſi bien, qu'Hérodote aſſure qu'il ne connoiſſoit point de peuples plus étroitement alliés. Ils apprirent donc des Miléſiens l'art des fictions, & l'on vit des fables ſybaritiques en Italie, comme on voyoit des fables miléſiennes en Aſie. Il eſt mal-aiſé de dire quelle en étoit la forme. Heſychius donne à entendre dans un paſſage aſſez corrompu, qu'Eſope étant en Italie, ſes fables y furent fort goûtées, qu'on enchérit par deſſus, en leur faiſant prendre un autre tour, qu'on les nomma ſybaritiques, & qu'elles paſsèrent en proverbe : mais il ne dit point en quoi conſiſtoit le changement qu'on apporta. Suidas a cru qu'elles étoient ſemblables à celles d'Eſope. Il s'eſt trompé là, comme ſouvent ailleurs. Le vieux commentateur d'Ariſtophane dit que les Sybarites ſe ſervoient des bêtes dans leurs fables, & qu'Eſope ſe ſervoit des hommes dans les ſiennes. Ce paſſage eſt aſſurément gâté : car comme on voit que les fables d'Eſope employent des bêtes, il s'enſuit que celles des Sybarites employoient des hommes. Auſſi en un autre endroit le dit-il en termes exprès. Ces fables ſybaritiques étoient plaiſantes, & faiſoient rire. J'en ai trouvé un échantil-

lon dans Elien: c'eſt un petit conte qu'il dit avoir pris des hiſtoires des Sybarites; c'eſt à-dire, ſelon mon ſens, de leurs fables. Vous en jugerez par l'hiſtoriette même. Un enfant de Sybaris, conduit par ſon pédagogue, rencontra par la rue un vendeur de figues ſèches, & lui en déroba une; le pédagogue l'ayant repris aigrement, lui arracha la figue & la mangea. Mais ces fables n'étoient pas ſeulement facétieuſes; elles étoient auſſi fort laſcives. Ovide met la ſybaritide, qui avoit été compoſée peu de tems avant lui, au nombre des pièces les plus diſſolues. Pluſieurs ſavans croyent qu'il déſigne l'ouvrage d'Hémithéon le Sybarite, dont Lucien parle comme d'un amas de ſaletés. Cela me paroît ſans fondement, car on ne voit point que la ſybaritide eut d'autre convenance avec le livre d'Hémithéon, qu'en ce que l'un & l'autre étoient des livres de débauche; & cela étoit commun à toutes les fables ſybaritiques. Outre que la ſybaritide avoit été faite peu de tems devant Ovide: & la ville de Sybaris qui étoit la patrie d'Hémithéon, avoit été ruinée de fond en comble par les Crotoniates, cinq cens ans avant lui. Car on ne peut pas dire qu'Hémithéon ait été appelé Sybarite, comme étant de Thurium, qui fut bâti par les Athéniens auprès du lieu où avoit été Sybaris, puiſqu'on l'eût plutôt appelé Thurien, ſelon l'uſage commun, que Sybarite. Il eſt donc plus croyable que la ſybaritide

avoit

avoit été composée par quelque Romain débauché ; & ainsi nommée, parce qu'elle avoit été faite à l'imitation des anciennes fables sybaritiques : de même que plusieurs livres pareils ont porté un semblable titre sous les empereurs. Un certain vieux auteur, que je crois qu'il vous est assez indifférent de connoître, fait entendre que leur style étoit court & laconique. Mais tout cela ne nous fait pas voir que ces fables eussent rien de romanesque.

Ce passage d'Ovide montre assez que de son têms les Romains avoient déjà donné entrée chez eux aux fables des Sybarites ; & il nous apprend dans le même livre que le célèbre historien Sisenna leur avoit aussi traduit, quelque tems auparavant, les fables milésiennes d'Aristide. Ce Sisenna vécut du tems de Sylla, & étoit comme lui de la grande & illustre famille des Cornéliens. Il fut préteur de Sicile & d'Achaïe. Il écrivit l'histoire de sa patrie, & fut préféré à tous les historiens de sa nation qui l'avoient précédé. L'apologue dont se servit Ménénius Agrippa, pour appaiser la sédition du peuple Romain, & le rappeler du mont sacré ; celui dont le bon homme Antiphon enveloppe la prière honteuse & deshonnête qu'il fait à son gendre dans le Stichus de Plaute ; & celui d'Esope, qui est rapporté par Aulugelle, & qu'Ennius avoit traduit dans ses satyres en vers carrés, de la même cadence que ceux que les nouveaux Grecs ont ap-

pelés politiques, sont de bonnes preuves du progrès que les fictions avoient fait dans la république romaine.

Si elle n'en dédaigna pas l'usage, ni la lecture des fables des Sybarites lorsqu'elle retenoit encore une discipline austère & des mœurs rigides, il ne faut pas s'étonner si étant tombée sous le pouvoir des empereurs, & à leur exemple s'étant abandonnée à la mollesse & aux voluptés, elle fut sensible à celles que les romans donnent à l'esprit. Virgile, qui vécut un peu après la naissance de l'Empire, ne fait point prendre de plus agréable divertissement aux Naïades, filles du fleuve Pénée, lorsqu'elles sont assemblées sous les eaux de leur père, que de se raconter les amours des dieux, qui faisoient les romans de l'antiquité. Ovide contemporain de Virgile, fait faire des contes romanesques aux filles de Minée, pendant que le travail de leurs mains les occupe, sans leur ôter la liberté de la langue & de l'esprit. Le premier est l'amour de Pyrame & de Thisbé, le second est celui de Mars & de Vénus, & le troisième est celui de Salmacis pour Hermaphrodite.

En cela paroît l'estime que Rome avoit alors pour les romans, mais elle paroît encore mieux par le roman même que composa Pétrone, l'un de ses consuls, & l'homme le plus poli de son tems. Il le fit en forme de satyre, du genre de celles que Varron

avoit inventées, en mêlant agréablement la prose avec les vers, & le sérieux avec l'enjoué; & qu'il avoit nommées ménippées, parce que Ménippe le cynique avoit traité devant lui des matières graves d'un style plaisant & moqueur. Cette satyre de Pétrone ne laissoit pas d'être un vérirable roman. Et cela fait voir que la satyre des Romains avoit un rapport avec les ouvrages romanesques : ce qui lui étoit commun avec la poësie satyrique des Grecs, qui, selon Platon, étoit composée de fictions, dont le sens caché étoit bien différent de la signification superficielle des paroles. Il ne faut donc pas s'étonner, si Macrobe, en distinguant *les fables* qui sont seulement pour le plaisir, de celles qui instruisent en délectant, met dans cette dernière espèce les fictions d'aventures amoureuses, c'est-à-dire les romans, & donne pour exemple celles de Pétrone & d'Appulée; ne faisant aucune différence entre les premières, qui sont constamment une satyre, & les secondes, qui, selon l'aveu de leur auteur, sont une miléfiaque. Celles de Pétrone étoient ingénieuses & agréables, & souvent fort sales & deshonnêtes, cachant sous l'écorce une raillerie fine & piquante contre les vices de la cour de Néron. Comme ce qui nous en reste n'est que des fragmens presque sans liaison, ou plutôt des collections de quelque studieux, on ne peut pas discerner nettement la forme & le tissu de toute

la pièce. Néanmoins cela paroît bien entendu, & conduit avec ordre, & il y a apparence que ces parties détachées composoient un corps parfait avec celles qui nous manquent. Quoique Pétrone paroisse avoir été grand critique, & d'un goût fort exquis dans les lettres, son style toutefois ne répond pas parfaitement à la délicatesse de son jugement. On y remarque quelqu'affectation; il est un peu trop peint & trop étudié, & il dégénère déjà de cette simplicité naturelle & majestueuse de l'heureux siècle d'Auguste. Tant il est vrai que l'art de narrer, que tout le monde pratique, & que très-peu de gens entendent, est beaucoup plus aisé à entendre qu'à bien pratiquer. Ses pensées même quoique souvent délicates & nobles, sont quelquefois froides; & qui l'examineroit sans préoccupation, ne les trouveroit pas toujours justes. Mais on ne l'examine guères de cette sorte, & on est si fort prévenu en sa faveur, que tout en plaît, parce qu'on croit que tout en doit plaire. Pour moi, j'ose dire, avec la permission de ses admirateurs, que s'il avoit été plus honnête, il auroit été moins lu & moins estimé, & que son obscénité a fait dans l'esprit de plusieurs la meilleure partie de son mérite.

On dit que le poëte Lucain, qui vivoit aussi du tems de Néron, avoit laissé des fables saltiques; c'est-à-dire, selon quelques-uns, des fables où

il racontoit les amours des satyres & des nymphes. Cela ressemble bien à un roman ; & l'esprit de ce siècle, qui étoit romancier, confirme mon soupçon. Mais ne pourroit-on point conjecturer, que comme Tertulien a donné à Hérodias le nom de saltique, c'est-à-dire danseuse, ainsi Lucain auroit donné le même nom à ses fables, parce qu'elles étoient faites pour être dansées, comme qui diroit aujourd'hui des récits de balet ? Que savons-nous même, si le mot de saltiques n'est point corrompu, & s'il ne les faut point appeler des fables psaltiques, c'est-à-dire propres à être chantées, telles que sont nos opéras ? Je ne veux rien assurer là-dessus, & il y auroit de la témérité de le faire sur un si foible fondement.

La métamorphose d'Appulée, si connue sous le nom de l'Ane d'or, fut faite sous les Antonins. Elle eut la même origine que l'Ane de Lucien, ayant été tirée des deux premiers livres des métamorphoses de Lucius de Patras : avec cette différence toutefois, que ces livres furent abrégés par Lucien, & augmentés par Appulée. L'ouvrage de ce philosophe est régulier : car encore qu'il semble le commencer par son enfance, néanmoins ce qu'il en dit, n'est que par forme de préface, & pour excuser la barbarie de son style. Le véritable commencement de son histoire est à son voyage de Thessalie. Il nous a donné une idée des fables mi-

léſiennes par cette pièce, qu'il déclare d'abord être de ce genre. Il l'a enrichie de beaux épiſodes, & entr'autres, de celui de Pſyché que perſonne n'ignore, & il n'a point retranché les ſaletés qui étoient dans les originaux qu'il a ſuivis. Son ſtyle eſt d'un ſophiſte, plein d'affectation & de figures violentes, dur, barbare, digne d'un Africain.

On tient que l'empereur Clodius Albinus, l'un des concurrens de Sévère, ne dédaigna pas un pareil travail. Jules Capitolin rapporte dans ſa vie, qu'il paroiſſoit de certaines fables miléſiennes ſous ſon nom, aſſez eſtimées, quoique médiocrement écrites; & que Sévère qui le vainquit & le tua, reprocha au Sénat de l'avoir loué comme un ſavant homme, quoiqu'il ne lût que les fables miléſiennes d'Appulée, & qu'il fît toute ſon étude de contes de vieilles, & de pareilles bagatelles, qu'il préféroit à des occupations ſérieuſes.

Martianus Capella a donné, comme Pétrone, le nom de ſatyre à ſon ouvrage, parce qu'il eſt écrit comme le ſien en vers & en proſe, & que l'utile & l'agréable y ſont mêlés. Ayant eu deſſein de traiter de tous les arts, qu'on appelle libéraux, il a pris pour cela un détour en les perſonnifiant, & feignant que Mercure, qui les a à ſa ſuite, épouſe la Philologie, c'eſt-à-dire l'amour des belles-lettres, & lui donne pour préſent de nôces ce qu'ils ont de plus beau & de plus précieux. De ſorte que c'eſt

une allégorie continuelle, qui ne mérite pas proprement le nom de roman, mais plutôt de fable : car, comme je l'ai déjà remarqué, la fable représente des choses qui n'ont point été, & n'ont pu être ; & le roman représente des choses qui ont pu être, mais qui n'ont point été. L'artifice de cette allégorie n'est pas fort fin. Le style est la barbarie même ; si hardi & si immodéré en ses figures, qu'on ne les pardonneroit pas au poëte le plus déterminé ; & couvert d'une obscurité si épaisse qu'à peine est-il intelligible : savant au reste, & plein d'une érudition peu commune. On croit qu'il étoit Africain. S'il ne l'étoit, il méritoit de l'être, tant sa manière d'écrire est dure & forcée. On ignore le tems auquel il a vécu : on sait seulement qu'il étoit plus ancien que Justinien, & qu'il parvint à la dignité de proconsul.

Jusqu'alors l'art des romans s'étoit maintenu dans quelque splendeur ; mais il déclina ensuite avec les lettres & avec l'empire, lorsque les nations farouches du nord portèrent partout leur ignorance & leur barbarie. L'on avoit fait auparavant des romans pour le plaisir ; on fit alors des histoires fabuleuses, parce qu'on n'en pouvoit faire de véritables, faute de savoir la vérité. Thélésin, que quelques-uns mettent au nombre des bardes, à cause des prophéties en vers qu'il a composées, & que l'on dit avoir vécu vers le milieu

du sixième siècle, sous le roi Artus tant célébré dans les romans ; & Melkin, qui fut un peu plus jeune, écrivirent l'histoire de la grande Bretagne leur patrie, du roi Artus, & de la table-ronde, & la défigurèrent de mille fables, comme Balæus le reconnoît dans son catalogue, où il leur a donné place. Il faut dire la même chose d'Hunibaldus Francus, qui fut, comme quelques-uns ont cru, contemporain de Clovis, & qui dans la vérité a été beaucoup plus récent, & dont l'histoire n'est presqu'autre chose qu'un ramas de mensonges grossièrement imaginés.

Enfin, Monsieur, nous voici arrivés à ce livre fameux des faits de Charlemagne, que l'on attribue fort mal-à-propos à l'archevêque Turpin, quoiqu'il lui soit postérieur de plus de deux cents ans. Le Pigna, & quelques autres auteurs, ont cru ridiculement que les romans ont pris leur nom de la ville de Reims, dont il étoit archevêque ; parce que les Celtes autrefois chantoient volontiers les proüesses de leur nation ; & que les Belges, dans le territoire desquels est la ville de Reims, étant les plus vaillans des Celtes, avoient plus à chanter que les autres, & qu'ayant par conséquent plus de bardes, c'est-à-dire plus de chanteurs, les romans en avoient tiré leur nom ; & que le livre de Turpin a été, à leur avis, la source où les romanciers de Provence ont le plus puisé, & que

l'auteur a été le prince de tous les faiseurs de romans. Quoi qu'il en soit, l'on vit plusieurs autres histoires supposées de la vie de Charlemagne, pleines de fables à perte de vue, & semblables à celle qui porte le nom de Turpin : l'ignorance profonde de ces siècles facilitant le cours de ces suppositions. Telles étoient les histoires attribuées à Hancon, & à Solcon Fortemain, à Sivard le Sage, à Jean, fils d'un roi de Frise, & à Adel Adeling, prince du sang royal de la même nation, tous cinq Frisons, & qu'on dit aussi avoir vécu du tems de Charlemagne. Telle étoit encore l'histoire qui a paru sous le nom de Gildas, moine du pays de Galles, qui raconte tant de merveilles du roi Artus, de Perceval, & de Lancelot; & celle qu'on a attribuée à Occon, qui, selon l'opinion commune, fut contemporain de l'empereur Othon le Grand, & petit neveu de ce Solcon que je viens de nommer; & celle de Gaufred de Mommouth, où sont rapportés les faits d'Artus, & de Merlin, extraits & traduits un peu trop à la bonne foi d'anciens mémoires fabuleux qui avoient été fournis à l'auteur. Ces histoires faites à plaisir plurent à des lecteurs simples, & plus ignorans encore que ceux qui les composoient. On ne s'amusa donc plus à chercher de bons mémoires, & à s'instruire de la vérité, pour écrire l'histoire : on en trouvoit la matière dans sa propre tête, & dans son in-

vention. Ainſi les hiſtoriens dégénérèrent en des romanciers. La langue latine fut mépriſée dans ces ſiècles barbares, comme la vérité l'avoit été. Les troubadours, les comics, & les conteurs de Provence, qui compoſoient les ouvrages; les cantadours, les jongleurs, les violars, & les muſars, qui les chantoient; & enfin ceux de ce pays qui exerçoient ce qu'on appelle encore aujourd'hui dans quelques lieux de la France méridionale, *le guay ſaber*, c'eſt-à-dire *la ſcience gaie*, dont les prémiers commencemens avoient paru ſous Louis le Débonnaire, romanisèrent tout de bon du tems de Hue-Capet, & coururent la France, débitant leurs romans & fabliaux; leurs tragédies, comédies, & paſtorales; leurs chants, chanſons, & chantarels; leurs ſons & ſonnets; leurs lays & virelays; leurs mots & motets avec les gloſes; leurs ſoulas, ſextines, & ſyrventes; leurs déports, moraux, & tenſons; leurs balades, aubades, & martegalles; & pluſieurs autres ſortes d'ouvrages, compoſés en langage romain: car alors les Provençaux avoient plus d'uſage des lettres & de la poëſie, que tout le reſte des François. Ce langage romain étoit celui que les Romains introduiſirent dans les Gaules, après les avoir conquiſes; qui s'étant corrompu avec le tems par le mélange du langage gaulois qui l'avoit précédé, & du franc ou tudeſque qui l'avoit ſuivi, n'étoit ni latin, ni gaulois, ni franc,

mais quelque chose de mixte, où le romain pourtant tenoit le dessus, & qui pour cela s'appeloit toujours roman, pour le distinguer du langage particulier & naturel de chaque pays, soit le franc soit le gaulois ou celtique, soit l'aquitanique, soit le belgique: car César écrit que ces trois langues étoient différentes entr'elles; ce que Strabon explique d'une différence, qui n'étoit que comme entre divers dialectes d'une même langue. Les Espagnols se servent du mot de roman en même signification que nous, & ils appellent leur langage ordinaire, *romancé*. Le roman étant donc la langue la plus polie, la plus savante, & la plus universellement entendue, les conteurs de Provence, c'est-à-dire, les auteurs de prose; & les poëtes de la même nation, qu'on appeloit trouverres, (terme que les Italiens ont pris d'eux, car ils appellent les poëtes *trovatori*, comme les Grecs en leur langue les appellent *faiseurs* : & en Provençal *trouver* signifie faire des vers; comme *conter* & *composer* signifie écrire en prose; & *romanser* signifie l'un & l'autre): les conteurs, dis-je, & les trouverres de Provence, s'en servirent pour écrire leurs contes & leurs poëmes, qui de-là furent appelés romans. Comme au contraire ce langage roman fut appelé la langue provençale; non seulement parce qu'il reçut moins d'altération dans la Provence, que dans les autres

cantons de la France, mais encore parce que les Provençaux s'en servoient ordinairement dans leurs compositions ; ou même, parce que la Provence étant toujours regardée comme la province des Romains, on ne faisoit point de distinction entre le langage provençal & le romain. Les troubadours accompagnés de leurs ménétriers, & quelquefois de leurs femmes, qui se méloient de leur métier, alloient ainsi par le monde, étant bien payés de leurs peines, & bien traités des Seigneurs qu'ils visitoient; dont quelques-uns étoient si ravis du plaisir de les entendre, qu'ils se dépouilloient souvent de leurs robes pour les en revêtir. Les Provençaux ne furent pas les seuls qui se plurent à cet agréable exercice : presque toutes les provinces de France eurent leurs romanciers; jusqu'à la Picardie, qui se plut singulièrement aux syrventes, poësies satyriques, & quelquefois amoureuses. Il faut remarquer pour l'honneur des troubadours, qu'Homère l'a été devant eux, & qu'il alloit réciter ses vers de ville en ville. D'autres poëtes illustres de la Grèce l'ont imité en cela, comme en tout le reste; faisant par vanité ce qu'il avoit fait par pauvreté ; & peut-être en avoit-il imité d'autres plus anciens que lui. Ces beaux vers qu'il fait chanter à Phémius & à Démodocus, dans les cours de Pénélope & d'Alcinoüs, & ceux que Virgile fait chanter à Jopas dans la cour de Didon,

font voir l'antiquité du gai savoir. Simonides, qui vint après Homère, faisoit le métier de trouverre, & de chanterre chez Scopas, l'un des seigneurs de Thessalie, quand Castor & Pollux le vinrent tirer du danger qui le menaçoit. Arion le fit chez les princes d'Italie, & s'y enrichit. L'aventure qui lui arriva, comme il retournoit en Grèce, est assez approchante de celle qui est rapportée par Jean de Notredame, dans la vie de Pierre de Châteauneuf, gentilhomme romancier de Provence. Nos vieux Gaulois même avoient leurs trouverres, & les traitoient magnifiquement: & nous apprenons de Posidonius cité par Athenée, que Luerne, prince des Auvergnats, père de Bitit qui fit la guerre aux Romains, tenant cour plénière & table ouverte, fit présent d'un sac plein d'or à un poëte étranger, qui étoit venu honorer sa fête, & égayer son festin. De ce grand nombre de romanciers que l'on vit en France sur le commencement de la troisième race de nos rois, nous sont venus tant & tant de vieux romans, dont une partie est imprimée, une autre pourrit dans les bibliothéques, & le reste a été consumé par la longueur des années. Et c'est de nous que l'Italie & l'Espagne, qui a été si fertile en romans, tiennent l'art de les composer. *Mi par di poter dire, che questa sorte di poësia* (ce sont les paroles de Giraldi, parlant des romans) *habbia havuta la prima origine & il primo princi-*

pio da Francesi, da i quali ha forse anco havuto il nome. Da Francesi poi è passata questa maniera di poëteggiare à gli Spanuoli, & ultimamente è stata accettata da gli Italiani. Voilà le témoignage d'un Italien contre sa propre nation, qui ne peut être suspect, & qui ferme la bouche à ceux qui voudroient disputer à la France, en faveur de l'Italie ou de l'Espagne, la gloire de cette invention. Cavalcanti, Bembe, Equicola, Spéroni, Dolce, & une infinité d'autres Italiens, ne sont pas de moins bonne foi sur l'origine de leur poësie en général, que Giraldi l'est sur celle de leur poësie romanesque, & ils la reconnoissent beaucoup plus moderne que la Provençale, & riche de ses dépouilles. Ils rapportent même à la Provence une partie des richesses de leur langue; & cette opinion les a si bien prévenus, qu'ils croyent aussi lui devoir plusieurs de leurs mots, qu'ils ont pris immédiatement du latin: se consolant sur une autre fausse pensée dont ils se flattent, que les Provençaux ont reçu ces mots des Toscans, quoiqu'ils soient venus aux uns & aux autres d'une source commune.

Feu Monsieur de Saumaise, dont la mémoire m'est en singulière vénération, & pour l'amitié qui a été entre nous, a cru que l'Espagne, après avoir appris des arabes l'art de romaniser, l'avoit enseigné par son exemple à tout le reste de l'Europe.

Pour ſoutenir cette opinion, il faut dire que Théléſin & Melkin, l'un & l'autre de la Grande Bretagne, & Hunibaldus Francus, leſquels ont dit avoir compoſé tous trois leurs hiſtoires romaneſques vers l'an cinq cent cinquante, ſont plus récens, du moins de près de deux cens ans, que l'on ne s'imagine : car la révolte du comte Julien, & l'entrée des Arabes en Eſpagne, n'arriva que l'an quatre-vingt-onzième de l'hégire, c'eſt-à-dire, l'an ſept cent douze de notre Seigneur ; & il fallut quelque tems pour donner cours en Eſpagne aux romans des arabes, & dans le reſte de l'Europe à ceux que l'on prétend que les Eſpagnols firent à leur imitation. Je ne voudrois pas défendre l'antiquité de ces auteurs, quoique j'euſſe quelque droit de le faire, puiſque l'opinion commune & reçue ſeroit pour moi. Il eſt vrai que les arabes étoient fort adonnés à la ſcience gaie, comme je vous l'ai fait voir, je veux dire à la poëſie, aux fables, & aux fictions. Cette ſcience étant demeurée dans ſa groſſiereté parmi eux, ſans avoir reçu la culture des Grecs, ils la portèrent dans l'Afrique avec leurs armes, lorſqu'ils la ſubjuguèrent. Elle étoit toutefois déjà parmi les Africains : car Ariſtote, & après lui Cornutus & Priſcien, font mention des fables libyques ; & les romans d'Appulée & de Martianus Capella, Africains, dont je vous ai parlé, montrent quel

étoit l'esprit de ces peuples. Cela fortifia les Arabes victorieux dans leur inclination. Aussi apprenons-nous de Leon d'Afrique & de Marmol, que les Arabes Africains aiment encore la poësie romanesque avec passion; qu'ils chantent en vers & en prose les exploits de leur Buhalul, comme on a célébré parmi nous ceux de Renaud & de Roland; que leurs morabites font des chansons d'amour; que dans Fez, au jour de la naissance de Mahomet, les poëtes font des assemblées & des jeux publics, & recitent leurs vers devant le peuple, au jugement duquel celui qui a le mieux réussi, est créé prince des poëtes pour cette année, que les rois de la maison des Benimerinis, qui régnoient il y a trois cens ans, & que nos vieux écrivains appellent de Bellemarine, assembloient tous les ans à un certain jour les plus savans de la ville de Fez, & leur faisoient un splendide festin, après quoi les poëtes recitoient des vers à l'honneur de Mahomet; que le roi donnoit au plus habile une somme d'argent, un cheval, un esclave, & ses propres habits, dont il étoit vêtu ce jour là, & qu'aucun des autres ne s'en retournoit sans récompense. L'Espagne ayant enfin reçu le joug des Arabes, elle reçut aussi leurs mœurs, & prit d'eux la coutume de chanter des vers d'amour, & de célébrer les actions des grands hommes, à la maniere des bardes parmi les Gaulois. Mais les chants,

qu'ils

qu'ils nommoient *Romancés*, étoient bien différens de ce qu'on appelle romans. C'étoient des poësies faites pour être chantées, & par conséquent fort courtes. On en a ramassé plusieurs, entre lesquelles il s'en trouve de si anciennes, qu'à peine peuvent-elles être entendues : & elles ont quelquefois servi à éclaircir l'histoire d'Espagne, & à remettre les évènemens dans l'ordre de la chronologie. Leurs romans sont beaucoup plus nouveaux, & les plus vieux sont venus quelques centaines d'années après nos Tristan & nos Lancelot. Miguel de Cervantes, l'un des plus beaux esprits que l'Espagne ait produits, en a fait une fine & judicieuse critique dans son Don Quichotte, qu'il feint d'avoir traduit de l'arabe de Cid-Achmed-Ben-Engeli, faisant voir par là l'origine de la romancerie espagnole. A peine le curé du village de son heros, & Me Nicolas le Barbier, en trouvent-ils dans ce grand nombre six qui méritent d'être conservés. Le reste est *livré au bras seculier de la servante*, pour être mis au feu. Ceux qu'ils jugent dignes d'être gardés, sont les quatre premiers livres d'Amadis de Gaule, qu'ils disent être le premier roman de chevalerie qu'on ait imprimé en Espagne, le modèle & le meilleur de tous les autres ; Palmerin d'Angleterre, que l'on croit avoir été composé par un roi de Portugal, & qu'ils trouvent digne d'être mis dans un coffret semblable à celui de Darius,

où Alexandre enferma les œuvres d'Homère; Dom Belianis; le Miroir de Chevalerie; Tirant le Blanc; & Kyrie eleïson de Montauban: car au bon vieux-tems on croyoit que Kyrie eleïson, & Deuteronome, & Paralipomenon, étoient les noms de quelques saints. Mais tout cela est recent en comparaison de nos vieux romans, qui vraisemblablement en furent les modèles, comme la conformité des ouvrages, & le voisinage des nations le persuadent. Il fait aussi la censure des romans en vers, & des autres poësies qui se trouvèrent dans la bibliothéque de Don Quichotte: mais cela est hors de notre sujet.

Si l'on m'objecte, que comme nous avons pris des Arabes l'art de rimer, il est croyable aussi que nous avons pris d'eux l'art de romaniser, puisque la plupart de nos vieux romans étoient en rime, & que la coutume qu'avoient les seigneurs François de donner leurs habits aux meilleurs trouverres, & que Marmol dit avoir été pratiquée par les rois de Fez, donne encore lieu à ce soupçon. J'avouerai qu'il n'est pas impossible que les François, en prenant la rime des Arabes, ayent pris d'eux aussi l'usage de l'appliquer aux romans. J'avouerai même que l'amour que nous avions déjà pour les fables, a pu s'augmenter par leur exemple, & que notre art romanesque s'enrichit peut-être par le commerce que le voisinage de

l'Espagne, & les guerres nous donnèrent avec eux; mais non pas que nous leur devions cette inclination, puisqu'elle nous possédoit longtems devant qu'elle se soit fait remarquer en Espagne. Je ne puis croire non plus que nos princes aient pris des rois Arabes la coutume de se dépouiller en faveur des trouverres. Cette sorte de libéralité a été pratiquée par tant d'autres nations, que nous pouvons la tenir de toute autre que des Arabes. Je ne parle point des présens d'habits, dont l'histoire sacrée & profane nous fournit divers exemples, & qui sont encore en usage parmi les Perses, les Turcs & les Indiens d'aujourd'hui. Mais j'alléguerai des exemples qui touchent de plus près à notre sujet, comme celui de Samson, qui promet & donne des robes aux Philistins qui avoient expliqué son énigme; & celui de Pisthetærus dans les oiseaux d'Aristophane, qui conseille à un autre de se dépouiller jusqu'à la tunique, pour en gratifier un poëte, qui étoit venu chanter les louanges de la nouvelle ville de Nephélococugie; & enfin celui d'Heliogabale, qui récompensoit de robes de soie la vertu de ceux qui avoient trouvé quelque nouvelle sausse. Cette coutume peut donc être venue aux seigneurs François d'ailleurs que de l'Afrique, ou de l'Arabie. Il peut bien aussi être arrivé, que les uns & les autres suivoient plutôt en cela leur inclination, que l'exemple

d'autrui; & qu'étant touchés de l'excellence des ouvrages qu'ils entendoient réciter, & portés du même mouvement, ils cherchoient avec empressement à satisfaire sur l'heure leur libéralité, & que ne trouvant rien de plus présent que leurs habits, ils s'en servoient au besoin, comme nous lisons que quelques saints, & si nous en croyons les Arabes, comme quelques califes s'en sont servis envers les pauvres; & que ce qui arrivoit souvent en France par hasard, se faisoit tous les ans à Fez par une coutume, qui vraisemblablement y fut aussi d'abord introduite par le hasard.

Il est assez croyable que l'exemple des Provençaux piqua d'émulation les Italiens, & leur fit naître l'envie de composer les romans, lorsque les papes tinrent leur siége à Avignon. L'exemple des autres François n'y contribua pas moins, lorsque les Normands, & ensuite Charles, comte d'Anjou, frere de saint-Louis, prince vertueux, amateur de la poësie, & poëte lui-même, firent la guerre en Italie. Car nos Normands se mêloient aussi de la science gaie; & l'histoire rapporte, qu'ils chantèrent les belles actions de Roland, avant que de donner cette mémorable bataille, qui acquit la couronne d'Angleterre à Guillaume le Bastard. Peut-être avoient-ils pris cette coutume des François, comme le bon-homme Fauchet l'assure, & comme il y a sujet de le croire sur la

parole des anciens, qui nous apprennent qu'elle se pratiquoit dans les Gaules par les bardes, devant l'invasion des Romains; & que les Espagnols même ne s'en éloignoient pas. Car Salluste dit que chez eux les mères envoyant leurs enfans contre l'ennemi, leur représentoient les beaux faits de leurs pères; à quoi revient assez ce que nous lisons dans Homère, qu'Achille chantoit sur sa lire les exploits des grands hommes des siècles passez. Peut-être aussi les Normands imitoient-ils en cela ces peuples Germaniques du nord, d'où ils tiroient leur origine. Car les Allemands, au rapport de Tacite, chantoient les prouësses d'Hercule en allant au combat : & même, pour s'animer davantage à l'imitation de la valeur de leurs ancêtres, ils n'en ont pas seulement gravé des marques illustres sur leurs rochers, que le tems n'a pas encore effacées; mais ils en ont de plus conservé la mémoire dans leurs vers & leurs chansons, qui se sont mieux défendues de la longueur des années que leurs roches même. Dans le tems que la romancerie fleurissoit en Provence, toute l'Europe étoit couverte des ténèbres d'une épaisse ignorance; mais la France, l'Angleterre, & l'Allemagne moins que l'Italie, qui bien qu'animée par l'exemple de ses voisins, ne produisit alors qu'un petit nombre d'écrivains, & presque point de faiseurs de romans. Ceux de ce pays qui vouloient se faire

distinguer par quelque teinture de savoir, la venoient prendre dans l'université de Paris, qui étoit la mère des sciences, & la nourrice des savans de l'Europe. Saint Thomas, saint Bonaventure, Rémond-Lulle, le poëte Dante, & Bocace, y vinrent étudier; & Fauchet montre que le dernier a pris la plupart de ses nouvelles, des romans françois; & que Petrarque, & les autres poëtes Italiens, avoient pillé les plus beaux endroits des chansons de Thibaud, roi de Navarre, de Gaces Bruslez, du Châtelain de Coucy, & des vieux romanciers François. Jean de Notredame marque plusieurs poëtes Provençaux que Petrarque a imités; & il met dans son recueil plusieurs poëtes Italiens, qui ont préferé la langue & la poësie provençale à celle de leur pays : sans doute, parce qu'ils la trouvoient plus riche, plus cultivée, & plus susceptible des ornemens de l'esprit, que l'italienne, qui étoit encore informe & stérile, & n'avoit pas pris le pli de la poësie. Ce fut donc, selon mon avis, dans ce mélange des deux nations, que les Italiens apprirent des François, la science des romans, qu'ils reconnoissent leur devoir, aussi bien que la science des rimes, comme je l'ai déjà remarqué.

Ainsi l'Espagne & l'Italie reçurent de nous un art, qui étoit le fruit de notre ignorance & de notre grossiereté, & qui avoit été le fruit de la

politesse des Perses, des Ioniens, & des Grecs. En effet, comme dans la nécessité, pour conserver notre vie, nous nourrissons nos corps d'herbes & de racines, lorsque le pain nous manque; de même, lorsque la connoissance de la vérité, qui est la nourriture propre & naturelle de notre esprit, vient à nous manquer, nous le nourrissons du mensonge, qui est l'image de la vérité. Et comme dans l'abondance, pour satisfaire notre plaisir, nous quittons souvent le pain & les viandes ordinaires, & nous cherchons des ragoûts : de même, lorsque nos esprits connoissent la vérité, ils en quittent souvent l'étude & la spéculation, pour se divertir dans l'image de la vérité, qui est le mensonge : car l'image & l'imitation, selon Aristote & selon notre expérience, sont souvent plus agréables que la vérité même. De sorte que deux chemins tout-à-fait opposés, qui sont l'ignorance & l'érudition, la rudesse & la politesse, mènent souvent les hommes à une même fin, qui est l'étude des fictions, des fables, & des romans. De-là vient que les nations les plus barbares aiment les inventions romanesques, comme les aiment les plus polies. Toute l'Amérique en fait ses délices. Nos Hurons & nos Iroquois, dans leurs jours de réjouissance, font succéder les contes aux festins, c'est-à-dire, la pâture de l'esprit à celle du corps. Le plus ancien, ou le plus bel esprit de la troupe

ſe charge de l'invention & du récit. Les caſtors, les orignacs, les renards, & les autres animaux entrent dans la compoſition de la fable. On leur donne une audience fort attentive, interrompue ſeulement par les ris & les applaudiſſemens de l'aſſiſtance. Le jour & la nuit s'y paſſent ſans ennui, ni de la part de celui qui parle, ni de la part de ceux qui écoutent. Les peuples de la Floride, de Cumana, & du Perou, s'excitent au travail & aux combats, par les chanſons, les harangues, & les narrations fabuleuſes des beaux faits de leurs prédéceſſeurs. Tout ce que ces barbares racontent de leur origne eſt plein de fictions. Les Péruviens l'emportent en cela ſur tous les autres. Ils ont leurs poëtes, qu'ils appellent d'un nom de même ſignification que celui de trouverres. Ceux de Madagaſcar ont auſſi les leurs, qui vont débiter leurs compoſitions par les maiſons. La Guinée à ſes conteurs comme le Canada. Les anciens habitans de Danemarck, de Suède, & de Norvége, ſe ſont fait des origines du moins auſſi fabuleuſes que celles des Grecs. Ils écrivoient leurs hiſtoires faites à plaiſir en leurs vieux caractères runiques, ſur de grandes pierres, dont j'ai vu quelques reſtes en Danemarck. Les colonies de Norvége qui peuplèrent l'Irlande, y portèrent leur eſprit & leurs fables. Les plus ingenieux de ces inſulaires s'appliquèrent à en forger de nouvelles.

Ceux qui ſont venus depuis, les ont recueillies, & en ont fait des volumes. Ils ont donné les noms d'Edda & de Volupſa à ces répertoires de fictions, qui ſubſiſtent depuis près de ſix cens ans. Les Danois diſent même qu'il y a eu une Edda plus ancienne, dont celles de Semond & de Snorron qu'ils ont aujourd'hui, ne ſont que des abrégés, & dont Saxon le grammairien a tiré tout ce qu'il a de plus fabuleux. S'il nous étoit demeuré quelque choſe de ces ouvrages que compoſoient les bardes parmi les anciens Gaulois, pour éterniſer la mémoire de leur nation, nous ne les trouverions pas ſans doute plus religieux obſervateurs de la vérité dans leurs hiſtoires, que dans leur théologie; laquelle, ſi l'on en croit le mythologue Phurnutus, ils avoient toute enveloppée de fictions, comme leur philoſophie d'énigmes.

Cette inclination aux fables, qui eſt commune à tous les hommes, ne leur vient pas par raiſonnement, par imitation, ou par coutume : elle leur eſt naturelle, & a ſon amorce dans la diſpoſition même de leur eſprit & de leur ame; car le deſir d'apprendre & de ſavoir eſt particulier à l'homme, & ne le diſtingue pas moins des autres animaux, que ſa raiſon. On trouve même en quelques animaux des étincelles d'une raiſon imparfaite & ébauchée; mais l'envie de connoître

ne se remarque que dans l'homme. Cela vient, selon mon sens, de ce que les facultés de notre ame étant d'une trop grande étendue, & d'une capacité trop vaste pour être remplies par les objets présens, l'ame cherche dans le passé & dans l'avenir, dans la vérité & dans le mensonge, dans les espaces imaginaires, & dans l'impossible même, de quoi les occuper & les exercer. Les bêtes trouvent dans les objets qui se présentent à leurs sens de quoi remplir les puissances de leur ame, & ne vont guères au-delà : de sorte que l'on ne voit point en elles cette avidité inquiète, qui agite incessamment l'esprit de l'homme, & le porte à la recherche de nouvelles connoissances, pour proportionner, s'il se peut, l'objet à la puissance, & y trouver un plaisir semblable à celui qu'on trouve à appaiser une faim violente, ou à se désaltérer après une longue soif. C'est ce que Platon a voulu exprimer par la fable du mariage de Porrus & de Pénie, c'est-à-dire, des richesses & de la pauvreté, d'où il dit que naquit l'amour. L'objet est marqué par les richesses, qui ne sont richesses que dans l'usage, & autrement demeurent infructueuses, & ne font point naître l'amour. La puissance est exprimée par la pauvreté, qui est stérile & toujours accompagnée d'inquiétude, tant qu'elle est séparée des richesses : mais quand elle s'y joint, l'amour naît de cette union. Cela

ſe rencontre juſtement dans notre ame. La pauvreté, c'eſt-à-dire l'ignorance, lui eſt naturelle, & elle ſoupire inceſſamment après la ſcience qui eſt ſa richeſſe : & quand elle la poſsède, cette jouiſſance produit l'amour, qui retient les qualités du père & de la mère dont il eſt ſorti. Il tient de ſon père cette diſpoſition à concevoir une variété admirable de choſes, dont il tâche de remplir le vide de ſon ignorance. Il tient de ſa mère cette facilité à oublier ce qu'il a appris avec peine, & ce mélange d'incertitude & de ténèbres qui obſcurcit toutes ſes lumières. Ainſi, dit Platon, il n'eſt, à proprement parler, ni riche ni pauvre, ni docte ni ignorant. Et de cette nature mitoyenne & ambiguë, vient le déſir qu'il a de s'enrichir de la ſcience, duquel les Dieux ſont exempts, parce qu'ils la poſſedent ; & les hommes ſtupides, parce qu'ils ne la connoiſſent pas ; & qui ne ſe trouve que dans les ames nobles, grandes, & élevées. Or l'inquiétude & l'agitation que lui donne ce déſir, eſt récompenſée par le plaiſir qui le ſuit, quand on peut le ſatisfaire. Mais ce plaiſir n'eſt pas toujours égal : il nous coûte quelquefois du travail & des peines ; comme quand nous nous appliquons aux ſpéculations difficiles, & à l'étude des ſciences cachées, dont la matière n'eſt pas préſente à nos ſens ; & où l'imagination, qui agit avec facilité, a moins de part que l'entendement,

dont les opérations sont plus laborieuses. Et parce que naturellement le travail nous rebute, l'ame ne se porte à ces connoissances épineuses, que dans la vue du fruit, ou dans l'espérance d'un plaisir éloigné, ou par nécessité. Mais les connoissances qui l'attirent & la flattent davantage, sont celles qu'elle acquiert sans peine, & où l'imagination agit presque seule, & sur des matières semblables à celles qui tombent d'ordinaire sous nos sens; particulièrement si ces connoissances excitent nos passions, qui sont les grands mobiles de tous les désirs, de toutes les actions, & de tous les plaisirs de notre vie. C'est ce que font les romans : il ne faut point de contention d'esprit pour les comprendre; il n'y a point de grands raisonnemens à faire; il ne faut point se fatiguer la mémoire; il ne faut qu'imaginer. Ils n'émeuvent nos passions, que pour les appaiser; ils n'excitent notre crainte, ou notre compassion, que pour nous faire voir hors du péril, ou de la misère, ceux pour qui nous craignons, ou que nous plaignons; ils ne touchent notre tendresse, que pour nous faire voir heureux ceux que nous aimons; ils ne nous donnent de la haine, que pour nous faire voir misérables ceux que nous haissons; enfin toutes nos passions s'y trouvent agréablement excitées & calmées. C'est pourquoi ceux qui agissent plus par passion que par raison, & qui travaillent plus de

l'imagination que de l'entendement, y sont les plus sensibles; quoique les derniers le soient aussi, mais d'une autre sorte. Ils sont touchés des beautés de l'art, & de ce qui part de l'entendement: mais les premiers, tels que sont les enfans & les simples, le sont seulement de ce qui frappe leur imagination & agite leurs passions, & ils aiment les fictions en elles-mêmes, sans aller plus loin. Or les fictions n'étant que des narrations vraies en apparence, & fausses en effet, les esprits des simples, qui ne voyent que l'écorce, se contentent de cette apparence de vérité, & s'y plaisent: mais ceux qui pénétrent plus avant, & vont au solide, se dégoûtent aisément de cette fausseté. De sorte que les premiers aiment la fausseté, à cause de la vérité apparente qui la cache; & les derniers se rebutent de cette image de vérité, à cause de la fausseté effective qu'elle cache; si cette fausseté n'est d'ailleurs ingénieuse, mystérieuse, & instructive; & ne se soutient par l'excellence de l'invention & de l'art. Et saint Augustin dit en quelqu'endroit, que ces faussetés, qui sont significatives, & enveloppent un sens caché, ne sont pas des mensonges, mais des figures de la vérité; dont les plus sages & les plus saints personnages se sont servis. Ou si l'on veut appeler mensonge, tout ce qui n'est pas conforme à la vérité, il faudra avoir recours à la distinction du philosophe Sextus

Empiricus, qui dit qu'il y a une grande différence entre mentir, & dire un mensonge; & que le sage peut dire un mensonge, c'est-à-dire, proposer une fiction pour établir la vérité, mais qu'il ne peut pas mentir, c'est-à-dire, proposer une fiction pour détruire la vérité.

Puisqu'il est donc vrai que l'ignorance & la grossièreté sont les grandes sources du mensonge; & que ce débordement de barbares qui sortirent du septentrion, inonda toute l'Europe, & la plongea dans de si profondes ténèbres, qu'elle n'en est sortie que depuis environ deux siècles; n'est-il pas bien vraisemblable que cette ignorance produisit dans l'Europe le même effet qu'elle a toujours produit par-tout ailleurs? Et n'est-ce pas en vain que l'on cherche dans le hasard, ce que nous trouvons dans la nature? Il n'y a donc pas lieu de contester, que les romans françois, allemands, & anglois, & toutes les fables du nord sont du cru du pays, nées sur les lieux, & n'y ont point été apportés d'ailleurs; qu'ils n'ont point d'autre origine que les histoires remplies de faussetés, qui furent faites dans des tems obscurs, pleins d'ignorance, où l'industrie & la curiosité manquoient pour découvrir la vérité des choses, & l'art pour les écrire; que ces histoires mêlées du vrai & du faux, ayant été bien reçues par des peuples demi-barbares, les historiens eurent la

hardiesse d'en faire de purement supposées, qui sont les romans. C'est même une opinion reçue, que le nom de roman se donnoit autrefois aux histoires, & qu'il s'appliqua depuis aux fictions : ce qui est un témoignage invincible que les unes sont venues des autres : *Romanzi*, dit le Pigna, *secondo la commune opinione in Francese detti erano gli annali : & percio le guerre, di parte in parte notate, sotto questo nome uscivano. Poscia alcuni dalla verita partendosi, quantunque favoleggiassero, cosi apunto chiamarono li scritti loro.* Strabon dans un passage que j'ai déjà allégué, dit que les histoires des Perses, des Medes, & des Syriens, n'ont pas mérité beaucoup de créance; parce que ceux qui les ont écrites, voyant que les conteurs de fables étoient en réputation, crurent s'y mettre aussi en écrivant en forme d'histoires ce qu'ils n'avoient jamais ni vu, ni entendu, ni appris de ceux qui savoient la vérité, & en cherchant seulement à plaire, & non à instruire. Ils espèroient, comme l'a fort bien remarqué Herodien dans la préface de son histoire que le lecteur ne se plaindroit pas de leur imposture, quand il se trouveroit dédommagé de la perte de la vérité par l'agrément de la fiction & du récit. Il est arrivé quelque chose d'approchant parmi nous, quoique d'une manière opposée. Les fables ont donné la naissance aux histoires fabuleuses, chez

ces peuples du levant : les hiſtoires fabuleuſes ont donné la naiſſance aux fables & aux romans chez nous, & chez tous ces autres peuples du nord.

Mais pour revenir aux trouverres de Provence, qui furent en France les princes de la romancerie dès la fin du deuxième ſiècle, leur métier plut à tant de gens, que toutes les provinces de France eurent auſſi leurs trouverres. Elles produiſirent dans l'onzième ſiècle, & dans les ſuivans, une multitude nompareille de romans en proſe & en vers, dont pluſieurs, malgré l'envie du tems, ſe ſont conſervés juſqu'à nous. De ce nombre étoient les romans de Garin le Loheran, de Triſtan, de Lancelot du Lac, d'André de France qui mourut par trop aimer celle qu'il n'avoit jamais vue, de Bertain, du Saint-Greal, de Merlin, d'Artus, de Perceval, de Perceforeſt, & de la plupart de ces cent vingt ſept poëtes, qui ont vécu avant l'an mil trois cens, dont le préſident Fauchet a fait la cenſure, & de ceux de Provence dont Jean de Notredame a écrit les vies. Je n'entreprendrai pas de vous en faire la liſte, ni d'examiner ſi le livre des Amadis de Gaule eſt originaire d'Eſpagne, de Flandre, ou de France; & ſi le roman de Tiel Uleſpiegle eſt une traduction de l'allemand; & en quelle langue a premièrement été écrit le roman des ſept Sages de Rome, ou de Dolopatos; s'il n'a pas été tiré des paraboles de l'Indien Sandaber,

imprimées

imprimées en hébreu, traduites en arabe & en ſyriaque, & de ſyriaque en grec, comme porte le titre de l'exemplaire manuſcrit que j'ai vu en cette langue, où l'aventure eſt attribuée à Syntipas, fils d'un roi de Perſe, & la compoſition de l'ouvrage à un auteur chrétien nommé Moyſe; ſi le même roman n'a pas fourni la matière du livre italien intitulé Eraſtus, & de pluſieurs des nouvelles de Bocace, comme le même Fauchet l'a remarqué; & s'il ne fut pas traduit en latin par Jean, moine de l'abbaye de Haulteſelve, dont on voit d'anciens manuſcrits, & ce latin en vers françois par le clerc Hebers vers la fin du douzième ſiècle, & en allemand depuis près de trois cens ans, & d'allemand en latin depuis cent ans, par un ſavant homme, qui ne ſavoit pas que cet allemand venoit du latin, & qui en changea les noms; il me ſuffira de vous dire que tous ces ouvrages, auxquels l'ignorance avoit donné la naiſſance, portoient des marques de leur origine, & n'étoient qu'un amas de fictions groſſièrement entaſſées les unes ſur les autres, & bien éloignées de ce ſouverain degré d'art & d'élégance, où les François ont depuis porté les romans. Il eſt vrai qu'il y a ſujet de s'étonner que notre nation ayant cédé aux autres le prix de la poëſie épique & de l'hiſtoire, elle ait emporté celui-ci avec tant de hauteur, que leurs plus beaux romans égalent à peine les moindres des nôtres. Je crois

que nous devons cet avantage à la politesse de notre galanterie, qui vient à mon avis de la grande liberté dans laquelle les hommes vivent en France avec les femmes. Elles sont presque recluses en Italie & en Espagne, & sont séparées des hommes par tant d'obstacles, qu'on les voit peu, & qu'on ne leur parle presque jamais. De sorte qu'on a négligé l'art de les cajoler agréablement, parce que les occasions en étoient rares. L'on s'applique seulement à surmonter les difficultés de les aborder; & cela fait, on profite du tems sans s'amuser aux formes. Mais en France les dames vivant sur leur bonne foi, & n'ayant point d'autres défenses que leur vertu & leur propre cœur, elles s'en sont fait un rempart plus fort & plus sûr que toutes les clefs, que toutes les grilles, & que toute la vigilance des duëgnes. Les hommes ont donc été obligés d'attaquer ce rempart par les formes, & ont employé tant de soin & d'adresse pour le réduire, qu'ils s'en sont fait un art presque inconnu aux autres peuples. C'est cet art qui distingue les romans françois des autres romans, & qui en a rendu la lecture si délicieuse, qu'elle a fait négliger des lectures plus utiles. Les dames ont été les premières prises à cet appât: elles ont fait toute leur étude des romans, & ont tellement méprisé celle de l'ancienne fable & de l'histoire, qu'elles n'ont plus entendu des ouvrages qui tiroient de là

autrefois leur plus grand ornement. Pour ne rougir plus de cette ignorance, dont elles avoient si souvent occasion de s'apercevoir, elles ont trouvé que c'étoit plutôt fait de désapprouver ce qu'elles ignoroient, que de l'apprendre : sans se souvenir de ces deux illustres Marguerites, & de tant d'autres dames, qui ont honoré la France & l'Italie par leur savoir. Les hommes ont suivi l'exemple des femmes pour leur plaire; ils ont condamné ce qu'elles condamnoient, & ont appelé pédanterie, ce qui faisoit une partie essentielle de la politesse, encore du tems de Malherbe. Les poëtes, & les autres écrivains François qui l'ont suivi, ont été contraints de se soumettre à ce jugement; & plusieurs d'entr'eux voyant que la connoissance de l'antiquité leur étoit inutile, ont cessé d'étudier ce qu'ils n'osoient plus mettre en usage. Ainsi une bonne cause a produit un très-mauvais effet, & la beauté de nos romans a attiré le mépris des belles-lettres; & comme l'ignorance les avoit fait naître, ils ont aussi fait renaître l'ignorance.

Je ne prétends pas pour cela en condamner tout-à-fait la lecture, si l'on n'en abuse pas. Les meilleures choses du monde ont toujours quelques suites fâcheuses. Les romans en peuvent avoir de pires encore que l'ignorance. Je sais de quoi on les accuse : ils desséchent la dévotion, ils inspirent des passions déréglées, ils corrompent les mœurs.

Tout cela peut arriver, & arrive quelquefois. Mais de quoi les esprits mal-faits ne peuvent-ils point faire un mauvais usage? Les ames foibles s'empoisonnent elles-mêmes & font du venin de tout. Il leur faut donc interdire l'histoire, qui rapporte tant de pernicieux exemples; & la fable, où les crimes sont autorisés pas l'exemple même des Dieux. Une statue de marbre, qui faisoit la dévotion publique parmi les payens, fit la passion, la brutalité, & le désespoir d'un jeune homme. Le Chærea de Terence se fortifie dans un dessein criminel à la vue d'un tableau de Jupiter, qui attiroit peut-être le respect de tous les autres spectateurs. On a eu peu d'égard à l'honnêteté des mœurs dans la plupart des romans Grecs, & des vieux François, par le vice des tems où ils ont été composés. Les Italiens y ont encore été moins scrupuleux; & je ne comprends pas comment le Tasse, & le Guarini, avec toute la délicatesse de leur esprit, n'ont pas senti la bassesse des obscénités, & des paroles à double sens, dont ils ont terni la beauté de leurs pastorales. L'Astrée même, & quelques-uns des romans françois qui l'ont suivie, sont encore un peu licentieux: mais ceux de ce tems, je parle des bons, sont si éloignés de ce défaut, qu'on n'y trouvera pas une parole, pas une expression, qui puisse blesser les oreilles chastes; pas une action, qui puisse offenser la

pudeur. L'on y rencontre ces deux avantages, en quoi Photius fait consister le fruit principal de la lecture des romans, d'y voir toujours le déréglement & le vice suivis de la honte & d'un succès malheureux, après avoir longtems vainement triomphé; l'honnêteté au contraire & la vertu glorieusement relevées, après de longues persécutions. Une ame toute préparée au mal s'autorise des exemples mal entendus & mal appliqués : elle envisage les agréables engagemens du crime, sans en vouloir considérer la fin. La naissance & le progrès d'une passion condamnable, sont pour elle une histoire digne d'imitation; l'infamie qui l'a suit est une fable. La cause de ce désordre n'est pas dans l'ouvrage, mais dans la mauvaise disposition du lecteur. Si l'on dit que l'amour y est traité d'une manière si délicate & si insinuante, que l'amorce de cette dangereuse passion entre aisément dans de jeunes cœurs : je répondrai que non seulement il n'est pas périlleux, mais qu'il est même en quelque sorte nécessaire que les jeunes personnes du monde connoissent cette passion, pour fermer l'oreille à celle qui est criminelle, & pouvoir se démêler de ses artifices, & pour savoir se conduire dans celle qui a une fin honnête & sainte. Ce qui est si vrai, que l'expérience fait voir que celles qui connoissent moins l'amour en sont les plus susceptibles, & que les plus ignorantes

ſont les plus dupes. Ajoutez à cela, que rien ne dérouille tant un eſprit nouveau venu des univerſités, ne ſert tant à le façonner & le rendre propre au monde, que la lecture des bons romans. Ce ſont des précepteurs muets, qui succèdent à ceux du collége, & qui apprennent aux jeunes gens, d'une méthode bien plus inſtructive & bien plus perſuaſive que la leur, à parler & à vivre, & qui achèvent d'abattre la pouſſière de l'école, dont ils ſont encore couverts. Je parle ſeulement des jeunes gens, qui ſont deſtinés à vivre dans le commerce du grand monde, où ils ſont obligés de n'être pas ridicules, & où ils le ſeroient ſouvent, s'ils n'entendoient rien au langage de la galanterie. Car pour ceux qui ſont appelés aux emplois d'une vie obſcure & retirée, la connoiſſance de l'amour & de ſes intrigues leur eſt fort inutile. Horace diſoit que l'Iliade d'Homère enſeigne mieux & plus fortement la morale, que les philoſophes les plus habiles : ſi l'on ne peut pas dire la même choſe des romans, je crois qu'on peut du moins leur appliquer ce que Plutarque a dit de la poëſie, que quand les préceptes de la philoſophie ſont revêtus de ſes ornemens, ils trouvent une entrée bien plus libre dans l'ame des jeunes perſonnes, que quand ils ſe préſentent avec toute leur auſtérité. Auſſi la plupart des philoſophes ont employé le miniſtère des fables pour l'établiſſement de leurs

dogmes, & ont excessivement vanté l'utilité de ces impostures, qui nous trompent à notre profit. Jusques-là que Salluste, philosophe cynique, a osé leur attribuer de la divinité : non seulement, dit-il, parce qu'elles sont à l'usage des poëtes, que les dieux inspirent; & des philosophes, que les dieux éclairent; & des auteurs des cérémonies religieuses, instituées pour le culte divin; & des dieux même, quand ils rendent leurs oracles : mais encore parce que comme les dieux communiquent à tous les hommes les biens qui viennent des choses sensibles, & aux sages seulement ceux qui viennent des intellectuelles; de même les fables font connoître à tout le monde qu'il y a des dieux, & aux intelligens seulement quelle est leur nature; que le monde même, qui est régi par les dieux, est une fable, puisque les corps y paroissent, & que les esprits y sont cachez : & il ajoute enfin que plus les fables ont d'apparence d'absurdité, plus l'on doit être persuadé qu'elles cachent de mystères, & travailler à les pénétrer. Les médecins, que l'on doit mettre au rang des philosophes, puisqu'ils cultivent la physique, qui faisoit toute la philosophie ancienne, ont fait entrer les fables dans leurs recettes, comme une drogue propre à guérir le corps, par le plaisir qu'elles répandent dans l'ame. Et un fameux médecin de l'antiquité, soit par cette raison, soit par

expérience, en a ordonné bien sérieusement la lecture à quelques-uns de ses malades. La politique même, qui est une partie de la philosophie, & qui en tire ses regles, a fait honneur aux fables devant la poëtique : car Strabon écrit qu'elles ont été plutôt reçues des législateurs que des poëtes, en vue de leur utilité, & du naturel des hommes, en qui le desir d'apprendre & d'entendre des choses nouvelles se déclare dès l'enfance, par l'inclination qu'ils ont aux fables : que si le merveilleux se joint à la nouveauté, il augmente le plaisir, qui est le grand charme de l'instruction; qu'il est donc important de se servir de cet appât, & de frotter de ce miel les bords du verre, pour leur faire avaler la médecine amère des enseignemens, qui doivent les purger de leurs mauvaises humeurs. Ce seroit trop prétendre pour les romans, que d'en vouloir faire établir l'usage par l'autorité du magistrat; & de demander ce que Platon demandoit pour les fables, qu'on obligeât les mères & les nourrices de les apprendre, afin d'en entretenir les enfans, & de les instruire dans la fausseté avant que de leur faire connoître la vérité, & de leur former encore mieux l'esprit avec ces mensonges étudiés, que le corps avec les mains; & qu'après la discipline des mères, vînt celle des précepteurs, sous qui les jeunes gens feroient un cours de mythologie, c'est-à-dire de l'étude des fables. Ce

ſeroit trop encore que de les vouloir faire lire publiquement dans les écoles : comme on lit aujourd'hui ces poëmes anciens, qui bien que remplis de maximes profanes impies, & contraires à la ſainteté de notre religion, & quelquefois à l'honnêteté des mœurs, ſont mis néanmoins ſans aucun péril & avec une utilité toute apparente entre les mains de la plus tendre jeuneſſe. Mais au moins n'eſt-ce pas trop pour les romans, que de demander que lorſqu'ils s'aſſujetiront aux loix de la modeſtie & de la pudeur, ils ſoient tolérés par les cenſeurs, & conſidérez comme la comédie & le bal, qu'un grand & ſaint évêque de ces derniers tems, dans les regles de piété qu'il a preſcrites, dit être un divertiſſement indifférent de lui-même, bon ou mauvais, ſelon l'uſage qu'on en fait. S'il a jugé ainſi de ces aſſemblées, où l'on fait un commerce ouvert de galanterie, où les yeux & les oreilles, qui ſont les avenues de l'ame, ſe trouvent expoſés à ce que le monde a de plus vain, & où la préſence des objets met le cœur en ſi grand haſard, je ne puis pas me perſuader qu'il eût trouvé beaucoup plus dangereuſe la lecture des romans honnêtes, qui n'ont d'effet que ſur l'imagination; & s'ils ébranlent quelque cœur foible & mal défendu, & le forcent d'aimer, ce n'eſt tout au plus que d'aimer à vide.

Ainsi je serois assez du sentiment de Platon, qui vouloit qu'on établît des approbateurs de fables, pour choisir les bonnes, & rejeter les mauvaises.

Monsieur d'Urfé fut le premier qui tira nos romans de la barbarie, & les assujettit aux règles dans son incomparable Astrée, l'ouvrage le plus ingenieux & le plus poli qui eût jamais paru en ce genre, & qui a terni la gloire que la Grece, l'Italie, & l'Espagne s'y étoient acquise. Il n'ôta pourtant pas le courage à ceux qui vinrent après lui, d'entreprendre ce qu'il avoit entrepris, & n'occupa pas si fort l'admiration publique, qu'il n'en restât encore pour tant de beaux romans, qui parurent en France après le sien. L'on n'y vit pas sans étonnement ceux qu'une fille, autant illustre par sa modestie que par son mérite, avoit mis au joûr sous un nom emprunté; se privant si généreusement de la gloire qui lui étoit due, & ne cherchant sa récompense que dans sa vertu; comme si lorsqu'elle travailloit ainsi à la gloire de notre nation, elle eût voulû épargner cette honte à notre sexe. Mais enfin le tems lui a rendu la justice qu'elle s'étoit refusée, & nous a appris que l'illustre Bassa, le Grand Cyrus, & Clélie sont les ouvrages de Mademoiselle de Scudery; afin que désormais l'art de faire les romans, qui pouvoit se défendre contre les censeurs scrupuleux,

non-ſeulement par les louanges que lui donne le patriarche Photius, mais encore par les grands exemples de ceux qui s'y ſont appliqués, pût auſſi ſe juſtifier par le ſien ; & qu'après avoir été cultivé par des philoſophes, comme Appulée ; par des préteurs Romains, comme Siſenna ; par des proconſuls, comme Martianus Capella ; par des conſuls, comme Pétrone ; par des empereurs, comme Clodius Albinus ; par des prêtres, comme on dit qu'a été Théodorus Prodromus ; par des évêques, comme Heliodore, & Achilles Tatius ; par des papes, comme Pie II, qui avoit écrit les amours d'Euryale & de Lucréce ; & par des ſaints, comme Jean Damaſcène ; il eut encore l'avantage d'avoir été exercé par une ſage & vertueuſe fille. Pour vous, Monſieur, puiſqu'il eſt vrai, comme je l'ai montré, & comme Pindare & Plutarque l'aſſurent, qu'un des plus grands charmes de l'eſprit humain, c'eſt le tiſſu d'une fable bien inventée, & bien racontée, quel ſuccès ne devez-vous pas eſpérer de Zaïde, dont les aventures ſont ſi nouvelles & ſi touchantes, & dont la narration eſt ſi juſte & ſi polie ? Je ſouhaiterois, pour l'intérêt que je prends à la gloire du grand roi que le ciel a mis ſur nos têtes, que nous euſſions l'hiſtoire de ſon règne merveilleux écrite d'un ſtile auſſi noble, & avec autant d'exactitude & de diſcernement. La

vertu qui conduit ses belles actions est si heroïque; & la fortune qui les accompagne est si surprenante, que la postérité douteroit si ce seroit une histoire ou un roman.

FIN.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ABDALLA, Calife, aime la poësie, & la cultive, *Pages* 358

Achilles-Tatius, auteur du Roman de Clitophon & de Leucippe, 353

Africains (les) faisoient cas de la rime, 147

Alchimie, (Observations sur l'); son origine & ses progrès, 284

Alexandre, comparé à Scipion & à Annibal, 218

Alexandrie, ville construite par Alexandre; il y transporte le commerce de Tyr. 108

Alpes, pourquoi ainsi nommées, 156

Amadis de Gaule, le plus ancien & le meilleur des romans de chevalerie Espagnole, 435

Américains, aiment les fables & les inventions romanesques, 439

Amour (l') est une maladie que la médecine peut guérir. 204

Anciens (les) manquent de méthode, 19

— (Défenses des) contre les modernes, 20

Ane d'Or d'Apulée ; Obſervations ſur cet ouvrage, Pages 421
Annibal, éloge de ce héros ; il eſt préféré à Scipion & à Alexandre, 218
Arabes ; leur goût pour la métaphore & les fictions, 356
Arbre (chaque) naît d'un rameau, 293
Aſtrée de d'Urfé ; éloge de cet ouvrage, 458
Aſtronomie ancienne & moderne ; en quoi elles different, 302
Athénagoras, auteur du roman du vrai & parfait amour ; obſervations ſur l'auteur & ſur l'ouvrage, 385
Auguſtin (Saint) ; Jugement faux d'un évêque d'Angleterre ſur ce Saint, 19
Avicenne, auteur de l'hiſtoire d'Haï, fils de Yocdan, 357
Avocats ; différence de leurs fonctions, & de celles des Juges, 192
Auſone ; explication d'un terme, d'une épigramme d'Auſone, 244
Auteurs Dauphins, 70

B.

Babyloniques (les) ; Roman d'Iamblique. Obſervations ſur cet ouvrage, 379
Bains ; remarques ſur les bains des anciens, 108
Barlaam & Joſaphat, (hiſtoire de) compoſée par S. Jean Damaſcène, 402
Barthrouherri, bramine ; ſes proverbes remplis d'expreſſions figurées, 365
Beauté ; celle qui vient de la nature, eſt préférable à celle que l'on doit à l'art, 92
Bernard (M.), Anglois, a travaillé ſur les œuvres de Joſeph, 71

Bois du Brésil (le); d'où il tire son nom, *Pages* 210
Brancaléoné (le), est imitation de l'Ane de Lucius, ou de celui d'Apulée, 378
Brouiture; ce que signifie ce mot, 181
Brucolaques (les) de l'isle de l'Archipel, 62
Bucoliques; (Observations sur les poëtes) 314

C.

CANON de la sainte Ecriture, 196
Carmen nuptiale Ludovico Delphino & Victoriæ Bavaricæ, 339
Catulle; explication de sa dixieme épigramme, 207
César; éloge de ce grand capitaine; il est préféré à Annibal, à Scipion & à Alexandre, 218
Chanson de Roland; son ancienneté, 436
Chapelain; jugement sur son poëme de la Pucelle, 40
Chevaux cravates; d'où ils viennent, 80
Chien; (Exemple extraordinaire de la fidélité d'un) 175
Chiffres vulgaires (les); leur origine, 88
Chimie; (de l'origine & du progrès de la) 284
Chinois (les) ne chantent point à plusieurs parties, 229
— Poëmes, fables, & apologues de ces peuples, 364
Cicéron (Pensées fausses de) sur la vieillesse, 112
Clairvoyes; (observations sur les) 130
Clefs anciennes; quelle étoit leur figure, 190
Clitophon & Leucipe; roman d'Achillès-Tatius. Observations sur cet ouvrage, 382
Concerts des Anciens se chantoient-ils en parties? 226
Consonnance; (causes de la) 59
Corneille, (Pierre) préféroit Lucain à Virgile, 138
Couronne impériale; (la) Fleur de la guirlande de Julie par Chapelain, 85

Critique (Nécessité importante de la) *Pages* 48
—(sur le bon usage de la) & sur son abus, 232
Cujas; lieu de sa sépulture, & description de son tombeau, 36

D.

Damascius; ses livres des paradoxes, 402
Danse Yonique; origine de cette danse lascive, 372
Décadence des lettres; (causes de la) 132
Dissonnance; (cause de la) 59
Duplessis-Mornay; sa réputation usurpée, 98

E.

Ecriture; (la Sainte; son interprétation est l'ouvrage le plus difficile pour un homme de lettres, 141
—(Observations sur quelques passages de l') 60
—(Exemples d') extraordinairement petites, 104
Egérie, (la nymphe) symbole de la pauvreté, 201
Egyptiens; leur hiéroglyphes, & leur théologie mythologique, 355
Enigme grecque; son explication, 57
Epanchement de l'eau, signe de tristesse chez les Israélites, 114
Equinoxes; (variation des Astronomes sur les points des) 312
Erastus; (roman du prince) son origine, 449
Erpenius, savant professeur de langue arabe; défauts de sa grammaire, 180
Erudition; avec quelle peine on l'acquiert, 151
—(l') n'est pas le chemin de la fortune, 163
Esope est le même que Locman, 356

Espérance ordinaire aux hommes d'élever leur famille & de perpétuer leur nom, n'est qu'une vanité. 259
Esprit; difference entre un bon esprit & un bel esprit. 47
—— (Grand) & médiocre esprit; leur différence. 277
—— (Chacun est content de son). 278
Etude (l') n'est point contraire à la santé. 4
Euclide; défense de ses élemens de géométrie. 57
Eustatius; ses romans. 404
Explicit; terme usité à la fin des anciens manuscrits & des vieux livres. 107

F.

Fables, (inclination naturelle des hommes pour les) 441
Fables-Milésiennes, espèce de romans lascifs & dissolus. 373
Fables Sybaritiques; quand elles eurent entrée chez les Romains. 417
Feux de joie, signe d'alégresse; pourquoi? 113
Filets de S. Martin; ce que c'est. 291

G.

Galerita; Ecloga. 321
Génie (le) est mesuré par le vulgaire en raison de la qualité des hommes. 69
Gens de Lettres; d'où dépend leur réputation. 4
Grammaires; leur trop grande briéveté nuit à l'instruction. 180
Grecs; quand ont commencé à écrire des romans. 374
Grenouilles, (observations sur la génération des) 297
Guirlande de Julie; (la) galanterie du duc de Montausier à mademoiselle de Rambouillet. 80
Gymnosophistes; leur philosophie par énigmes. 365

H.

Halley, (M.) professeur à Caën; sa sévérité sur la pureté de la langue latine & sur les règles de la prosodie. 95

Harangues. Observations sur les harangues des historiens. 189

Hébreu; explication d'un mot hébreu. 177

Héliodore, auteur du roman de Theagéne & Chariclée. 353

Hémithéon, auteur de fables sybaritiques. 416

Hercule, (fable d') englouti par un poisson. 77

Hermotime, de Clazomène; son histoire. 64

Hésiode; on lui attribue la premiere invention des fables, donnée depuis à Esope. 362

Hésychius; son dictionnaire des mots difficiles, rares & singuliers des auteurs grecs. 84

Héxaples, d'Origène, d'où vient ce mot. 214

Hirondelles. (Observations sur les) 154

Histoires mêlées de faussetés, ne doivent point être mises au nombre des romans. 351

Homme, (l') n'est qu'une partie d'un tout. 272

Huet, (M.) père de l'auteur; son éloge, particularités de sa vie. 248

— Eloge de sa femme & de ses trois filles. 253

Hydrauliques, instrumens de musique connus des anciens. 224

I.

Jamblique, Syrien, auteur du roman de Rhodanés & de Sinonis. 353

Japonois, ont beaucoup de poëtes & de comédiens. 364

Jardins à la mode. (Critique des) 131

Jean Damascène, (S.) auteur de l'histoire de Barlaam & de Josaphat. 402
Jets d'eau, ne sont pas d'invention moderne. 239
Iliade d'Homère, renfermée dans une coquille de noix. 104
Imitation de Jesus-Christ; ce livre portoit un autre titre dans son origine. 39
Indiens; leur gout pour les inventions fabuleuses, poëtiques & romanesques. 364
Josephe l'historien; rétablissement de ses œuvres. 73
Josephe, fils de Mathathie, ne doit point être confondu avec Josephe, fils de Gorion. 75
Isaïe. (Explication d'un passage d') 160
— (passage d') expliqué. 265
Israël; (les femmes d') récitoient des chansons en vers rimés. 143
Israëlites, répandoient de l'eau en signe de tristesse. 114
Italiens, ont composé des romans à l'imitation des Provençaux. 436
Juges; leurs fonctions différentes de celles des avocats. 192

K.

KIRCHER; (le père) ses idées creuses sur un monde souterrein. 35

L.

LAMPYRIS. Ecloga. 316
Langue allemande, a de l'affinité avec celle des Perses. 79
Langues, d'où vient leur richesse. 193
Langues latine & françoise, comparées entr'elles. 282
Latinisation des noms. (Observation sur la) 116
Lemoine (M.) a expliqué & corrigé les œuvres de Josephe. 73

Lettres. (Décadence des) 1
— (Amour de M. Huet pour les) 3
Lettres. (En quel tems on doit lire ses) 130
Lipse, (Juste) maltraité par Scaliger. 10
Locman, est le même qu'Esope. 356
Logemens exposés au nord, préférables à ceux du midi. 50
Longus. Observations sur ses pastorales & sur ses romans. 408
Lucain, poëte; ses fables saltiques. 410
Lucien, auteur de la métamorphose de Lucius en âne. 353

M.

Maladies. Observations sur les maladies contagieuses & sur celles qui ne le sont pas. 211
Malherbe donnoit à Stace la préférence sur tous les poëtes latins. 138
Mambrun, (le pere) sçavant jésuite, donne à M. Huet le goût de la langue arabe. 179
Manassé-ben-Israël, juif, chef de la synagogue d'Amsterdam, homme sçavant & estimable, se disoit de la race de David. 176
Mathématicien; un beau & grand génie peut être mathématicien. 274
Melissa. Ecloga. 334
Melkin, auteur de quelques romans du roi Artus, & de la Table-ronde. 424
Mensonge. (Définition du) 51
Mimus, *sive speculum.* Ecloga. 330
Monde souterrein du pere Kircher. 35
Montagne. Observations sur ses essais. 12
Mouvement; est composé d'intervalles de mouvement & de repos. 293

N.

NOBLE; pourquoi l'on cherche à passer pour noble. 114
Nombres. (Progression décuple des) 85
— remarques sur leur multiplication. 301
Numa; le commerce de cet empereur avec la nymphe Egerie, est une allégorie. 201

O.

OCTAPLES d'Origène pourquoi ainsi nommés? 214
Orgues; (les) antiquité de cet instrument; quand il a été connu en France. 222
Orientaux, sont les inventeurs des romans. 353
Origène. Observations sur ses tétraples, ses éxaples & ses octaples. 213
— (Observations sur un passage d') 241
Ovide, comparé à Tibulle & à Properce. 66

P.

PALMERIN *d'Angleterre*, roman de chevalerie; éloge de cet ouvrage. 435
Paraboles autorisées par Dieu même. 367
Parthénien, nom donné à Virgile par les Napolitains. 98
Parthénius de Nicée, auteur du livre des passions amoureuses. Observations sur cet ouvrage. 412
Paul (Saint) exerçoit le métier de faiseur de tentes. 7?
Paumier, sieur de Grentemesnil; (Jacques) son érudition, explication d'un mot d'une épigramme de l'anthologie. 19
Printems; variation des astronomes pour fixer l'ouverture du printems. 323

Perses (les) aiment la poëfie & la fiction. 359
Pétau, (le père) jéfuite. Obfervations fur fon ftyle. 54
— caufe de fa haine contre Scaliger. 92
Petit, (Samuel) miniftre de Nifmes, a travaillé au rétabliffement des œuvres de l'hiftorien Jofephe. 73
Petite verole; (la) cette maladie a été connue des anciens. 101
Pétrone. (Jugement fur) 167
== Obfervations fur fa fatyre. 418
Peuples du nord, ont gouverné prefque tout l'ancien monde. 100
Philée, erreur de M. Bochart fur ce mot relevée. 299
Philofophie; (progrès de la) 284
Pilpay, fage Bramin. Obfervations fur fon livre d'apologues. 366
Planètes. (Variation des aftronomes fur l'ordre & la fituation des) 314
Platon. (Jugement fur) 170
Poëmes; leur différence d'avec les anciens romans en vers. 349
Poëfie, (les bons juges en) plus rares que les bons poëtes. 135
Poles, (les) font les lieux du monde les plus éclairés. 186
Politien; (Ange) particularités fur fa vie & obfervations fur fes ouvrages. 14
Polybe; fon erreur fur la caufe du débordement du Nil. 206
Porrus & Panie, (le mariage de) fable allégorique de Platon. 442
Pofture, (de la) la plus naturelle à l'homme. 215
Prédicateur; fon emploi eft-il préférable à celui d'un fçavant. 138

Prédicateurs (les) deviennent souvent des déclamateurs dans le langage ordinaire & dans l'usage de la vie. 140
Properce, comparé à Tibulle & à Ovide. 66
Puiguillon, (François de Beaucaire de) évêque de Metz. Sa partialité & son mauvais style. 17

R.

Religion; plan de conciliation pour les querelles de religion qui divisent les chrétiens. 37
Richard, (le père) jésuite missionnaire; sa relation de Santerini ou de Sainte Irène. 63
Rime. (Origine de la) 143
— (la) nous vient des Arabes. 359
Rochefoucault; (M. de la) son livre des réflexions morales, intitulé d'abord maximes. 194
Roman; origine de ce mot. 350
— ou langue romance; son origine. 427
Romans; (de l'origine des) lettre à M. de Segrais. 347
— ont été inventés par les Orientaux. 353
— nos vieux romans ont servi de modèles à ceux d'Espagne & d'Italie. 429
— leur éloge & avantages que l'on peut retirer de leur lecture. 451
Romans anciens étoient écrits en vers. 348
Romans Espagnols moins anciens que les nôtres. 435
Romans François, supérieurs à ceux des autres nations. 449
Rougeole (la) a été connue des anciens. 104

S.

Salamandra. Ecloga. 325
Salomon; son gout pour les énigmes & les paraboles. 368

Sandaber; sa morale en paraboles. 365
Saumaise; son opinion fausse sur les anciens romans. 430
Scaliger, soutient qu'un grand esprit ne peut être bon mathématicien. 274
Scaliger, père & fils; leur profond sçavoir & leur excessive vanité. 7
Sçavant; la différence est legère entre le sçavant & l'ignorant. 271
— qualités propres à un sçavant. 152
Sçavans, du 15e. siècle & du commencement du 16e. préférables à ceux qui les ont suivis. 16
Sciences, (les) sont toutes dignes de l'esprit humain. 55
Scioppius; sa satyre amère contre Scaliger. 8
Scudéri; (Mlle. de) éloge de ses romans. 458
Sirmond; (le père) Jésuite. Observations sur son style. 55
Soleil; effet qu'il produit en été sur les feuilles & sur les fruits, après une pluie médiocre. 182
Solstice. (Variations des astronomes sur les points du) 312
Son, (définition du) & comment il s'opère. 59
Sphères des anciens, différentes des nôtres; leur description. 305
Suédois. (Mot étrange d'un) 96
Sybaritides, espèce de fables facétieuses & lascives. 416

T.

Tacite. (Jugement sur) 166
Tartares; leur vie militaire & pastorale. 185
Tetraples d'Origène; pourquoi ainsi appelés. 215
Theagène & Chariclée; roman d'Héliodore. Observations sur cet ouvrage. 380
Thélesin, poëte barde; ses romans. 423

Théocrite, supérieur à Virgile dans le genre bucolique. 158
Theodorus Prodromus. Observations sur ses ouvrages. 404
Thomas; (Saint) défectuosité de sa Somme. 94
Thucydide; jugement de Cicéron sur son style. 97
Tibulle, comparé à Ovide & à Properce. 66
Tonnerre (la crainte du) est commune aux hommes & aux animaux, & fondée en raison. 281
Toucher. (Tous les sens se réduisent-ils au sens du) 299
Troubadours; leur ancienneté. 428
Trouverres de Provence, princes de la Romancerie. 448
Turpin, (l'archevêque) auteur supposé de la chronique de Charlemagne. 424
Tyr, prodigieux commerce de cette ville; elle est ruinée par Alexandre. 108

V.

Varillas; comment il écrivoit l'histoire. 39
Vers & prose; différence essentielle entre ces deux genres d'écrire. 34
Vieillards; leur bonne santé ressemble à une tour sappée dans ses fondemens. 50
Villon, poëte François; particularités sur sa vie & sur ses ouvrages. 44
Virgile, honneurs rendus à ce poëte. 65
—— (Faute de) 83
—— (Explication d'un passage de) 90
—— Pourquoi surnommé Parthenias par les Napolitains. 98
—— Observations sur deux passages de ce poëte. 110
—— comparé avec Hésiode, Théocrite & Homére. 157

U.

URFÉ, (d') parti qu'il a tiré dans son Astrée du roman de Théagène & de Chariclée. 381

Usage (l') est le maître des langues. 115

X.

XÉNOPHON; remarques sur sa Cyropédie. 187

Xénophons, (observations sur les trois) & sur leurs ouvrages. 411

Z.

ZONE-TORRIDE, n'est point inhabitable. 206

Fin de la Table.

00094584

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016